



# HISTOIRE DV CANADA

ET  
VOYAGES QUE LES FRÈRES  
Mineurs Recollects y ont faitz pour  
la conuersion des Infidelles.

*DIVISEZ EN QUATRE LIVRES.*

Où est amplement traité des choses principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iusques à la prise qui en a esté faite par les Anglois. Des biens & commoditez qu'on en peut esperer. Des mœurs, ceremonies, creance, loix, & coustumes merueilleuses de ses habitans. De la conuersion & baptesme de plusieurs, & des moyés necessaires pour les amener à la cognoissance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui se remarquent en la suite de l'histoire.

*Fait & composé par le F. GABRIEL SAGARD,  
THEODAT, Mineur Recollect de la Province de PARN.*



A PARIS,  
Chez CLAUDE SONNIUS, iuë S. Jacques, à l'Écu de  
Basse, & au Compas d'or.

---

M. DC. XXXVI.

*Auuec Privilège & Approbation.*







A TRES-AVGVSTE

ET

SERENISSIME PRINCE

HENRY DE LORRAINE,  
ARCHEVESQVE ET DVC  
de Rheims , premier Pair de  
France , nay Legat du S. Siege,  
& Abbé des deux Monasteres  
S. Denis, & S. Remy, &c. ,



ONSEIGNEVR,

*Il n'y a rien qui  
charme tant les affe-  
ctions des hommes, & qui les attache  
plus puissamment aux grands Princes  
que la vertu & bon exemple qu'ils doi-*

*A ij*

uent à leurs suiets. Vostre naissance de la tres-ancienne, tres Auguste & royalle maison de Lorraine, vous est d'un si grand aduantage que ie ne m'estonne point de l'opinion de plusieurs que vostre grandeur sera vn iour vn saint. La perf. est. on peut estre petite au commencement, mais elle s'esleue cōme les Cedres du Liban, & va tousiours croissant à mesure qu'elle est arrousee des benedictions du Ciel, que le Seigneur verse abondamment en vous dōt on en voit tous les iours des effects.

L'histoire nous apprend ( Monseigneur ) qu'autrefois il n'estoit pas permis à aucun d'aller saluer les Roys de Perse, que l'on n'eust quelque chose à leur donner. non pour les enrichir: car ils estoient des plus grands & puissans Princes de toute la terre, mais seulement pour obliger les suiets à rendre quelque resmoignage de l'affection

qu'ils portoient à leur Prince.

C'est pourquoy considerans les grandes obligations & bienveillances très-estroutes que vostre sainte & Royale maison, a acquis sur tous les Religieux du monde dont elle a tousiours esté le support & l'asyle assure, i'ay pris la hardiesse de presenter aux pieds de vostre grandeur cest ouvrage avec son Aucteur, qui fera s'il vous plaist pour vn assureté tesmoignage de l'affection que i'ay à vostre service, & vne foible recognoissance de l'obligation que vous ont les Recollets de vostre ville de saint Denis, & moy en particulier m'ayant autrefois fait l'honneur me commander de luy discourir des mœurs des Sauvages, & du pays de Canada.

à S'en est vn traicté ( Monseigneur)  
& des choses principales qui s'y sont  
passées pendant quatorze ou quinze

années que nos Peres y ont demeuré pour la conuersion du pays. Si vostre grandeur le reçoit comme ie l'en supplie en toute humilité (orné sur son frontispice de vostre Auguste nom) il sera bien venu & chery de tout le monde, & verra-on qu'à l'imitation de tous les Princes de vostre maison, vous cherisiez la conuersion des infidelles comme ils ont tousiours esté portez pour l'accroissement de l'Empire de Iesus-Christ, l'extirpation des heresies, la paix & le salut des peuples.

Cesont ces vertus là (Prince tres-illustre) qui vous acquereront un grand Empire dans le Ciel, & vous feront aimer de tous les courtisans du Paradis. La terre n'est qu'un petit point & ce petit point diuise en tant d'autres que ie m'estonne comme les Princes, à qui Dieu a donné vn cœur si releué puissent mettre leur affection à chose

si basse, & comme vn neant deuant les yeux de Dieu.

La vostre n'y est point attachée (Monseigneur) vos pensees sont toutes autres, & croy pour moy ayant consideré la douceur & bonté de vostre naturel, qu'un iour on dira le cœur de ce Prince estoit tout en Dieu, ce n'est point ma croyance seule, mais de beaucoup d'autres qui sçauent qu'il est permis aux grands de paroistre avec vn grand esclat exterieur, tandis que leur interieur traicte de pais avec ce Dieu duquel il sont les images.

Aggreez donc, Monseigneur, s'il vous plaist, mes bonnes volontés, & receuez ce petit present de la mesme affection que ce grand Prince receut le verre d'eau d'un pauvre villageois: ce n'est point à la valeur du don qu'on regarde, mais à l'affection du cœur d'où il part, mon histoire mal polie ne.

merite pas de vous estre offerte n'y qui employe aucune heure de vostre loisir, la lecture vous en feroit ennuyeuse comme mon stile grossier trop importun, mais puis que vostre clemence ne desdaigne personne pour petit qu'il soit & ne mesprise le donneur pour son petit don, suffit que vostre grandeur luy fasse l'honneur de le recevoir avec un doux accueil, & le protege à l'encontre de tous ses enuieux, & les langues mesdisantes de ceux qui comme des araignes veneneuses tirent du venin de la fleur d'où l'abeille succe le miel. C'est la tres-humble priere que ie fais à vostre excellence qui est la sagesse, la bonté & la courtoisie mesme, & tellement accomplie que pour faire un Prince aussi parfait que vous estes, il faudroit recueillir ceste perfection de plusieurs. Ce sont donc que Dieu vous a faits lesquels ie prie sa divine

EPISTRE. 9

*bonté vous accroistre, & conseruer  
ses benedictions en vostre Auguste  
maison, qui suis.*

MONSEIGNEUR,

À Paris ce 1. Septembre 1636.

Vostre tres-humble & tres-  
affectionné seruiteur en  
I. C. F. GABRIEL SA-  
GARD Recollet.





## AV LECTEUR.



E grand Appelles (amy Lecteur) que la venerable antiquité a admiré entre tous les plus excellens Peintres de son téps estoit tellement amateur de la perfection de ses œuures qu'il les exposoit à la censure d'un chacun pour en cognoistre les fautes, & en corriger tous les deffauts, mais comme il arriue ordinairement que les plus impertinens s'emportent facilement en toutes choses, il arriua que le cordonnier fut de fort bonne grace repris par cet admirable Appelles qu'ayant iugé du soulier, il vouloit encor contrôler le reste du vestement.

A l'exemple de cet excellent

Peintre j'ay librement présenté au publique le premier crayon de mon voyage des Hurons dédié au tres-valloureux & puissant Prince Monseigneur le Comte d'Harcourt Generalissime de l'armée Navale du Roy, lequel a esté parfaitement bien receu, & veu en diuerses nations estrangeres, car tant s'en faut que les personnes sages & de bon esprit, & ceux qui ont quelque cognoissances dans le pays y ayent trouué à redire, qu'au contraire ils m'ont supplié de l'amplifier, & de descrire l'histoire entiere des choses principales qui se sôt passées en tout le Canada, pendant quatorze ou quinze années que nos freres y ont demeuré pour la conuersion du pays, la lecture de laquelle vous sera d'autant plus vtile qu'elle vous

portera à vne recognoissance enuers ce Dieu de tout le monde qui vous a fait naistre dans vn pays Chrestien, & de parens Catholiques. Les plus deuots y trouueront dequoy occuper leurs bonnes œuues & charité à l'endroit de tant de pauures ames elgarées & esloignées du chemin de salut. Les affligez leur consideration endurent pour le Paradis, où les pauures barbares ne souffrēt que pour l'enfer. Les esprits curieux, & qui n'ont autre but que leur propre diuertissement y verront dequoy se satisfaire allechez par l'aggreable aspect & diuersité des choses y contenues, & ceux qui ont voyagé dans le pays comme a fait depuis moy le R. P. Brebeuf Iesuite, pourront auoir le mesme sentimēt que ce bon Pere tesmoigna de

mon premier Liure, lequel il iugea non seulement digne de voir le iour, mais s'offrit d'en donner son approbation s'il eut esté necessaire.

Je peux donc à bon droit dire que ce Volume peut profiter non seulement aux deuots, & personnes portées à la pieté, mais à tous ceux qui ne sont portez que d'une simple curiosité de cognoistre les choses estrangeres & non communes. Pour les esprits blessez ou enyurez du mal-heureux peché d'enuie qui perce iusques aux plus fortes & secretes murailles du monde, il m'est indifferét qu'ils m'ayent en consideration ou en mespris, suffit que l'on sçache que ce sont personnes qui ne sçauoient souffrir en autruy le bien qu'ils ne peuvent faire eux mesmes.

On me pourra dire que ie deuois auoir emprunté vne plume meilleure que la miéne pour polir mes escrits, & les rendre recommandables, mais c'est dequoy ie me soucie le moins, & vous assure que quand bien ie l'aurois pu faire ie ne l'aurois pas fait, car il n'est pas raisonnable qu'un pauvre frere mineur comme moy, se pare des riches thresors de l'eloquence d'autrui, & puis ie n'ay pas entrepris de contenter les amateurs de beaux discours, mais d'edifier les bonnes ames qui verront en cette Histoire vne grande exemple de patience & modestie en nos Sauvages, vn cœur vraiment noble, & vne paix & vnion admirable, car que seruent tant de mots nouveaux & inuentez à plaisir sinon pour vider l'ame de la deuo-

tion & la remplir de vanité. Il n'y a pas iusques à de certaines deuotes & petites seruantes de Iesus-Christ, qui veulent pindariser & faire les sçauantes en matiere de bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit saincte Therese, qu'elles v-fassent du langage des hermitresses, sceussent peu parler & bien operer, que de s'amuser à ces cajolerics ou discours affetez.

On demanda vn iour à Demosthenes par quel moyen il estoit plus excellent que les autres en l'art de bien parler, il respondit en consommant plus d'huyle que de vin. Je pourrois rendre la mesme responce à ceux qui m'interrogeroient du moyen d'auoir pu tra-uailer à mon Histoire, estant si occupé d'ailleurs en d'autres commissions. Que la lampe m'a seruy

de Soleil, & qu'à peine ses rayons m'ont ils veu composer mes escrits qui portent le pardon de mes fautes s'il s'en trouue dans le corps de ce Liure, car il est bien difficile qu'ayant l'esprit partagé en tant d'endroits & preoccupé de tât de differentes affaires il ne s'y soit glissé quelques redites ou trop de sentences & d'exemples, qui portent la rougeur au front de ceux qui se qualifient du nom de Chrestiens, & viuent presque en payés. Tout le monde abonde en son sens & en ses sentimens, quelqu'un me dira que j'ay plustost allegué les sentences des sages payés que non pas des vertueux Chrestiens. Je l'ay fait pour ce qu'elles me sembloient plus à nostre confusion, car quand ie considere la vie & mœurs d'un Phocion ou  
d'un

d'un Socrates, où les riches documens d'un Marc Aurelle, & d'un Senèque Payens, je suis plus esmeu pour la vertu que non pas par la consideration d'un saint Iean Baptiste, où les belles sentences de quelque autre Saint qui n'ayent point eu de vices. De mesme ie reste plus confus en la pensée de la vie d'une sainte femme, que d'un saint homme, à raison de la fragilité du sexe féminin, qui me donne quelque esperance de pouvoir paruenir à la vertu, l'homme ayant naturellement plus de courage, & la femme moins de resolution.

Mon intention a tousiours esté bonne, & ne voudrois pour rien auoir offensé qui que ce soit, car pour la reprehension que ie fais aux vices, personne ne s'en peut



offencer que les vicieux mesmes desquels ie ne dois pas craindre le mespris, n'y appeter les louanges: Si i'ay parlé aduantageusement pour mes Sauvages contre ceux qui negligeoient leur conuersion, ç'a esté par deuoir, & non pour interest que de celuy, de mon Dieu. I'ay blasmé le peu de soin qu'on a eu du pays, & ie les ay deu faire pour la mesme intention, & faire veoir les choses comme elles se sont passées pour y apporter les remedes, car ç'a esté vne chose bien deplorable que quelques Marchands des Compagnies anciennes, auant cette nouvelle, qui a pris tout vn autre esprit y ayent apporté si peu de soin, & plustost nuits que fauorisez nos pieux desseins de les conuertir, rendre sedentaires, & peupler le país.

Je remonstre avec raison combien il seroit necessaire pour le bien du public d'imiter en quelque chose les loix Chinoises, & regler les pauvres & vagabonds, non contre la charité que ie dois aux vrais pauvres & membres de Iesus-Christ, mais pour remedier aux abus qui se glissent sous ce nom de pauvres; car en verité il se trouue en beaucoup de choses de la tromperie, qui seroit besoin de cognoistre pour le soulagement des vrais pauvres, & corriger les abus.

Je fais mention des trois Ordres establis par saint François, non pour en releuer le lustre, car il parle assez de soy-mesme, mais pour nostre repos & contenter ceux qui en desirent sçauoir les distinctions i'auois aussi dessein d'insérer en ce

volume plusieurs pieces importantes touchant nostre establissement & mission és terres du Canada avec nos Dictionnaires & phrases de parler és langues Canadoise, Algoumequine, & Huronne; mais l'ayant veu grossir suffisamment sous ma plume, j'ay creu avec le conseil de nos amis qu'il valloit mieux laisser toutes ces pieces & ces Dictionnaires pour vn autre Tome à part, que de grossir trop inconsiderément celiure, autrement il m'eust fallu contre le sentiment de plusieurs retrancher de mon liure de belles authoritez, lesquelles si elles ne plaisent aux vns, pourront contenter les autres, car il y a des esprits qui se delectent au meslange, & en la diuersité, principalement les simples pour lesquels i'escris, &

non pour les doctes qui n'ay de-  
quoy leur satisfaire.

Voyla, amy Lecteur, mon pe-  
tit labour, l'Histoire du Canada  
que ie vous prie d'aggréer &  
prendre en bonne part: Si elle ne  
merite vostre entretient, qu'elle  
aye part à vostre amitié qui la def-  
fendra contre tous ses enuieux.  
La bonne vefue au temple ne fut  
pas mesprisée pour son petit de-  
nier, ie n'ay pû faire mieux, où il  
m'eust fallu du temps pour r'ap-  
peller mon esprit, & mes pensées  
souuent esloignées du cours de  
ma plume, & embarassées aux de-  
voirs de l'obeissance que i ay tous-  
jours preferés à mes propres inte-  
rests, pourueu que Dieu soit loué,  
& mes pauvres Canadiés assistez;  
c'est tout ce que ie demandois, &  
puis souhaiter avec vos bonnes

prieres , lesquelles j'implore à ce que Dieu me fasse la grace de pratiquer pour son amour les mesmes vertus que les barbares exercent pour l'amour d'eux-mesmes, & qu'à la fin ie vous puisse voir dans le Paradis, où nous conduite le Pere, le Fils, & le saint Esprit.  
Amen,



*Approbation des Docteurs.*

**N**ous soubfignez Docteurs  
 en Theologie de la Faculté  
 de Paris, certifions auoir leu le li-  
 ure intitulé , *Histoire de Canada*,  
 Composé par le Frere GABRIEL,  
 del'Ordre des Recollets, auquel  
 nous n'auons rien trouué contrai-  
 re à la Foy Catholique, Apostoli-  
 que & Romaine, ny aux bonnes  
 mœurs , en foy dequoy nous  
 auons signé le present tesmoigna-  
 ge, ce vnziesme Iuillet mil six cent  
 trente-six.

LE MAISTRE.

PEAN.

é iij

*Permiſſion du P. Cõmiſſaire general.*

**N**OVS ſoubsſignez Frere CHERVBIN DE MARCIGNY de l'Ordre des Fr. Mineurs Recolleçts, Pere des Prouinces de S. François, & de S. Bernardin en France, & Commiſſaire Ceneral en cette Prouince de S. Denys du meſme Ordre, permettons à Fr. Gabriel Sagard, Profez dudit Ordre, & de ladite Prouince, de faire imprimer vn liure intitulé, *Hiſtoire du Canada, où les voyages que les FF. Mineurs Recolleçts y ont faiçts en diuers temps pour la conuerſion des Sauuages, avec vn Dictionnaire des langues Françoisſe, Hurõne, & Canadienne.* En gardant ce qui eſt determiné par le ſacré Concile de Trente, Ordonnances du Roy, & Conſtitutions de l'Ordre touchant l'impreſſion des liures. Faiçt en noſtre Conuent de l'Annunciation de la glorieuſe Vierge à Paris, ſous noſtre ſein, & ſeau de la Prouince, le 19. iour du mois de May l'an de grace 1635.

De CHERVBIN DE MARCIGNY,  
Commiſſaire General.

*Permission des Superieurs.*

**I**'Ay soubligné Frere ANTOINE DES MOYNES, Diffiniteur de la Prouince de Paris, Ordre de S. François des FF. Mineurs Recollects, certifie auoir veu, & leu par le commandement de nostre Reuerend P. Prouincial, le R. P. Ignace Legault, vn liure intitulé, *Histoire du Canada, où les voyages que les FF. Mineurs Recollects ont faits en diuers temps pour la conuersion des Sauvages en l'Amérique, avec vn Dictionnaire des langues Françoisse, Algonmequine, Huronne, & Canadienne: fait & composé par Fr. GABRIEL SAGARD, Religieux de la mesme Prouince & du mesme Ordre, & n'y auoir trouué rien de contraire à nostre saincte Foy, ny aux bonnes mœurs, ains l'ay iugé fort vtile, & profitable d'estre mis en public, pour exciter les cœurs des fidels Catholiques, Apostoliques, & Romains, à assister ces pauvres idolatres, touchant leur conuersion au vray Dieu. Fait en nostre Conuent de S. Germain en Laye, ce iour S. Denys Arcopagite 9. Octobre 1635.*

FR. ANTOINE DES MOYNES.





**I**'Ay soubssigné Theologien, Predicateur, & Confesseur des Peres Recolleets de la Prouince de sainct Denys en France, certifie auoir leu le liure intitulé *Histoire du Canada, & voyages que les FF Mineurs Recolleets y ont faitts pour la conuersion des sauuages, avec un Dictionnaire des langues Françoisse, Canadoise, Algonmequine, & Huronne: fait & composé par le Frere GABRIEL SAGARD, Religieux de nostre mesme Ordre & Institut.* Auquel ie n'ay rien trouué contraire à la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, la lecture duquel fera recognoistre aux ames Chrestiennes l'extreme obligation qu'elles ont à Dieu du don de la Foy, voyans la barbarie és mœurs prophanes, & brutalité de vie de ces peuples: ce que les Chrestiens seroient si Dieu ne les auoit pollis par la cognoissance de son nom & lumiere de la foy. I'ay iugé que ce liure pourroit estre vtile au public. En foy dequoy i'ay signé de ma main, ce vingt septiesme iour de Decembre 1634. A nostre Couuent de Paris.

F. ANGE CARRIER.  
qui supra.



*Extrait du Privilege du Roy.*

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 17 iour de May 1635. signé par le Roy en son Conseil, CROISET, & scellé du grand seau de cire jaulne, il est permis à Fr. GABRIEL SAGARD THEODAT, Religieux Recollet, de faire imprimer vn liure intitulé, *Histoire du Canada, où les voyages que les Freres Mineurs Recollets y ont faitz en diuers temps pour la conuersion des Sauvages, avec un Dictionnaire des langues Françoises, Huronne, & Canadienne.* Et defenses à tous Imprimeurs & Libraires de ce Royaume, pays & terres de nostre obeysance d'Imprimer ledit liure, d'en vendre, ny distribuer d'autre impression que de celle que ledit Fr. GABRIEL SAGARD THEODAT, aura faitz imprimer durant le temps de six ans, à compter du iour que la premiere impression sera acheuée, sur peine de confiscation des exemplaires, de deux mille liures d'amende, & de tous despens, dommages, & interests, ainsi que plus au long est contenu audit Priuilege. 1635.

---

*Acheuë d'imprimer pour la premiere fois le dernier Aoust 1636.*

---

En ledit Fr. GABRIEL SAGARD, a transféré le droit de son Priuilege à CLAUDE SONNIVS Marchand Libraire à Paris, pour en iouïr selon la teneur d'iceluy.

## HISTOIRE



# HISTOIRE 'DV CANADA'

ET

VOYAGES DES PERES  
RECOLLECTS EN LA  
nouvelle France.

---

## LIVRE PREMIER.

*Diuers motifs des voyageurs & de l'intention des FF. Mineurs Recollects à l'entreprinse de leurs voyages ez pais des Canadiens & Hurons.*

### CHAPITRE I.



LA pratique de voyager d'un pais en vn autre est fondée sur diuers motifs & desseins. Les vns y sont poussez par vne certaine instabilité & inquietude d'esprit qui ne leur permet d'arrester long-temps en vn mesme lieu, comme vn Cain le

A

quel après auoir commis ce meschant acte de fraticide, qu'il tua par enuie de ce qu'il estoit plus homme de bien que luy, & fauori de Dieu, en demeura tout troublé & plein d'inquietude (effect du peché) qui le rendit vagabond & errant par le monde, sans sçauoir où il alloit que pour penser euitier le courroux & la vengeance de Dieu avec la mort, qui à toute heure il apprehendoit & luy aduint en punition de son forfait.

Genes 12.  
& 26.

Les autres voyagent par necessité comme vn Abraham & son fils Isaac pour euitier la famine, sortent de la terre de Chanaan, l'un pour aller en Egypte, & l'autre en la terre des Philistins, car la famine & la necessité est vne marastre si pressante & facheuse, qu'elle conduit les plus foibles au tombeau & contrainct les plus robustes à de longs voyages, pour trouuer remede à leur necessité.

Les autres sortent de leur pais attiréz par le profit & gain temporel, comme les Marchands qui courent d'un polle à l'autre, la mer & la terre, l'Orient & l'Occident, le Septentrion & le Midy, pour paruenir à leur desir insatiable d'amasser richesses.

Epimenide  
Peintre.

D'autres sont portez d'un desir d'apprendre en voyageant, comme vn Epimenide Peintre, lequel partit de Rhodes, & s'en alla en Asie, la où il demeura long temps, puis s'en reuint à Rhodes, sans que iamais personne luy entendit dire aucune chose de ce qu'il auoit veu & fait en Asie; de quoy s'es-

merueillant les Rhodiens, le prierent qu'il leur voulsist conter quelque cas de ce qu'il auoit veu; ausquels il respondit en telle sorte: i'allay dix ans sur la mer pour me faciliter à patir, ie demeuray autre dix ans en Asie pour apprendre à peindre, & fix autres estudiai en Grece pour accoustumer à metaire, & partant n'esperez pas grand discours de moy; ce qu'ayant dit il se teut; & laissa les autres dans leur bon appetit, ce qui me fait resouuenir de ce que m'a esté dit depuis peu, que la Roync d'Espagne à present regnante, ayant esté pour entrer dans l'vn de nos Couuents & sceut qu'il estoit l'heure du silence, se donna la patience d'attendre dans l'Eglise que les Religieux l'appellassent, sans s'en plaindre d'vn petit mot.

Il y en a d'autres qui veulent courir les mers & la terre pour se rendre plus illustres & diuins entre les hommes, par la cognoissance des choses les plus belles & magnifiques de l'vniuers, comme vn Appollonius Thiancus, lequel ayant tournoyé toute l'Asie, l'Afrique & l'Europe, depuis le pont du Nil où fut Alexandre, iusques en Gades où sont les colonnes d'Hercules, estant arriué en Ephese au Temple de Diane, les Prestres de la Deesse luy demanderent, qui estoit la chose de laquelle il s'esmerueilloit plus par le monde: car il est certain que l'homme qui a beaucoup veu, note plus vne chose que kautre. Et combien que ce Philosophe fust

Appollonius  
Thiancus,

**A** *Histoire du Canada,*

plus estimé en fait qu'en parole, si leur fit-il  
ceste responce digne d'estre nottée.

Responce  
d'Appolo-  
nius Thia-  
neus.

Prestres sacrez, i'ay cheminé longuement  
par les Royaume des Gaulois, des Anglois,  
des Espagnols, des Germain, des Latins, des  
Lidiens, des Hebreux, des Grecs, des Par-  
thes, des Medes, des Phrigiens, de Corin-  
thiens, & des Perles, meisme par le grand  
Royaume des Indiens, que i'appelle le  
Royaume sur tous les autres Royaumes, car  
luy seul vaut mieux que tous les autres  
joincts ensemble: mais ie vous aduise qu'ils  
sont tous differens; à sçauoir, en langages,  
personnages, bestes, metaux, eaux, chairs,  
coustumes, loix, terres, edifices, vestemens,  
contenances, & sur tout en Dieux & en tem-  
ples, pour ce qu'il y a autant de differance  
d'un langage à autre, comme les Dieux & les  
temples d'Europe sont differens à ceux d'A-  
sie. Toutesfois entre toutes les choses que  
i'ay veües, de deux seules suis esmerueillé. La  
premiere est, que par tout où i'ay esté, i'ay  
tousiours veu le superbe cõmander à l'hum-  
ble, le querelleux au pacifique, le tyran au  
iuste, le cruel au pitoyable, le couiard au har-  
dy. Pignorant au sçauant; & le pis encores,  
i'ay veu les plus grand larrons pendre les  
plus innocens. La seconde chose dont ie me  
suis esmerueillé, est qu'en tant de païs que  
i'ay trauersé, ie n'ay sçeu parler à vn homme  
perpetuel, ains les ay trouué tous mortels,  
prenans fin aussi-tost le moindre, que le plus

grand : car maints font mis du soir en la sepulture ; que le iour pensoient auoir la vie plus asseurée.

Il y en a d'autres qui voyagent par vne sainte deuotiō de visiter les Saints lieux cōme vn S. Hierosme la terre Sainte. Et les autres pour porter le flambeau de l'Euangile par tout le monde , suiuant le commandement que le Sauueur donna à ses Apostres. Allez par tout le monde, & preschez l'Euangile à toute creature. C'est ce dernier motif qui sous la sainte obediace nous a fait entreprendre le voyage des Hurons & Canadiés, non à la maniere d'Appollonius, pour y polir nos esprits & en deuenir plus sages & cōsiderables entre les hommes, mais pour en secourant nos freres du Canada, y porter le flambeau de la cognoissance du fils de Dieu, & en chasser les tenebres de la barbarie & infidelité, afin que comme nos peres de nostre Seraphique ordre de S. François auoient les premiers porté l'Euangile dans les Indes, Orientales & Occidentales, & arboré l'estendard de nostre redemption és peuples qui n'en auoient iamais ouy parler ny eu cognoissance, à leur imitation nous y portassions nostre zele & deuotion, afin de faire la mesme conqueste, & eriger les mesmes trophées de nostre salut, où le diable auoit demeuré paisible iusques à present.

C'en a donc pas esté pour aucun autre interest que celuy de Dieu & la conuersion des

Marc. 163  
v. 15.



Sauvages, que nous auons visité ces larges Prouinces, où la barbarie & la brutalité y ont pris tels aduantages, que la suite de ce discours vous donnera en l'ame quelque compassion de la misere & auuglement de ces pauvres peuples, où ie vous feray voir quelles obligations nous auons à nostre bon I E S U S, de nous auoir deliurez de telles tenebres & brutalité, & poly nostre esprit iufqu'à le pouuoir cognoistre, aymer, & esperer l'adoption de les enfans: vous verrez comme vn tableau de relief & en riche taille douce, la misere de la nature humaine, viciée en son origine, priuée de la culture de la foy, destituée des bonnes mœurs, & en proye à la plus funeste barbarie que l'ciloignement de la lumiere celeste peut grotesquement conceuoir. Le récit vous en fera d'autant plus agreable par la diuersité des choses que ie vous raconteray auoir remarquées pendant plus de quatorze années que nos freres y ont demeuré, que ie me promets que la compassion que vous prendrez de la misere de ceux qui participent avec vous de la nature humaine, tireront de vos cœurs des vœux, des larmes, & des soupirs, pour coniuurer le Ciel à lancer sur ces cœurs des lumieres celestes, qui seules les peuuent affranchir de la captiuité du diable, embellir leurs raisons de discours salutaires, & polir leur rude barbarie de la politesse des bonnes mœurs, afin qu'ayant cognu qu'ils sont hommes, ils puis-

sent deuenir Chrestiens, & participer avec vous de cete foy qui nous honore du riche tiltre d'enfans de Dieu, coheritiers avec nostre doux IESVS, del'heritage qu'il nous a acquis au prix de son sang, ou se trouuera cette immortalité veritable, que la vanité d'Apollonius après tant de voyages, n'auoit peu trouuer en terre, où aussi elle n'a garde de se pouuoir trouuer.

---

*Comme les Religieux ont par tout esté les premiers employez à la cōqueste des ames, & de la Missõ des P.P. Recollects en Canada.*

## CHAPITRE II.

**L**A diuine prouidence a disposé ainsi des choses, que tous ceux qu'il a enuoïé à la conqueste des ames fidelles, ont esté Apostres ou gens Apostoliques. La doctrine & sainteté desquels il a pleu à Dieu de confirmer par miracles autentiques & irreprochables.

Or depuis l'an 600 la pluspart des peuples iufidelles ont esté conuertis à la creance de IESVS-Christ, par des Religieux faisans profession d'obeissance, pauvreté & chasteté, & si vous prenez la peine de lire les historiens vous verrez qu'il n'y a coin ou l'Euangile ait esté preschée depuis quatre cens ans, que ce n'ait esté des Religieux de S. François qui en aient fait l'ouuerture aux despens de leur

Depuis 400  
ans les F.F.  
Mineurs  
ont planté  
la foy pres-  
que par  
tout.

propre vie.

Les Religieux ont donc cet auantage & cet honneur d'auoir passé les mers & s'estre ex-  
potez à vne infinité de perils pour porter l'E-  
uang le de nostre Seigneur en toutes les na-  
tions de la terre habitable, ou ils ont exercé  
indifferement toutes les fonctions de Curé  
ou Pasteur, administrans tous les Sacremens,  
comme il estoit bien necessaire - puis qu'eux  
seuls se estoient employez & s'emploient à la  
conuersion des infidelles & barbares, de sorte  
que la gloire que l'Eglise a receu en la conuer-  
sion des Indes & le contentement de tous les  
bons Chrestiens vient du travail & du soin  
des Religieux & les Euesques qui y sont à  
present y ont esté establis par les Papes pour  
continuer heureusement nos premiere con-  
questes & faire ce que faisoient auparauant  
les Religieux dont quelques particuliers  
auoient cité les premiers Euesques comme ils  
y auoient esté les premiers Predicateurs apres  
les Apostres & mesme ont publié l'Euangile ou  
nous n auons pas cognoissance que les Apo-  
stres ayent penetré.

A la verité le temps qui deuoit nous auoir  
ren du sages, n'a pû qu'après de longues an-  
nées faire cognoistre à nos Marchands Fran-  
çois, qui auoient la traicte & le gouerne-  
ment du grand fleue de Canada (descou-  
uert d'puis l'an 1535. par Jacques Cartier)  
que sans l'ayde de quelque colonies de bons

& vertueux Catholiques, ils n'y pouuoient gueres a loancer. La seule auarice leur faisoit passer la mer pour en rapporter des pelletteries, & les huguenots & heretiques participoient egalelement du profit avec les Catholiques, si les Catholiques auoient vn Prestre, les huguenots auoient vn Ministre, & pendant qu'ils s'amusoient à leur dispute, les Sauvages estoient confirmez dans leur irreligion pour voir & se scandalizer des disputes de religion car ils ne font pas bestes iusques là, qu'ils ne voyent bien nos differents & ceux qui font le signe de la S. Croix ou non, comme ils m'ont dit quelquefois.

En ces commencemens que les François furent vers l'Acadie; il arriua qu'un Prestre & vn Ministre moururent presque en mesme temps, les matrelors qui les enterrerent par vne impieté railloit de les mettre tous deux dās vne mesme fosse, pour veoir si morts ils demeureroient en paix puis que viuants ils ne s'estoient pū accorder, toutes choses se tournoient en risée, les Catholiques sans deuotion s'accommodoiēt ayement à l'humour des huguenots, & ces heretiques malicieux le maintenoient dans leur vie libertine, point d'obstacle ny d'empeschement à leur tirapnie qui forçoit mesme les Catholiques d'assister à leurs prieres & chans de Marot autrement ils n'e toiet point ad nis dans leurs vaisseaux ny employez en leuts manufactures, de quoy te

me suis souuentes fois plaint, mais en vain, car Dieu n'est pas respecté iusques là, que son Eglise ait par tout le dessus.

Point d'avan-  
cement  
en Canada

C'estoit vne chose digne de compassion de veoir tant de desordres, la terre ne se cultivoit point, le pais ne s'habituoit pas, & point du tout de conuersion ny d'enuie de conuertir, & neantmoins à ouyr les Marchands vous eussiez dit qu'ils n'aspiroient rien tant que la gloire de Dieu, la conuersion des Sauvages & le bien du pais, ie veux bien croire qu'ils eussent quelque bonne volonté & eussent esté bien ayse d'y voir de l'aduanement, mais tousiours sans effect, à cause de leur interest temporel auquel ils estoient attachez principalement.

Ces belles apparences firent refoudre le sieur Honel Secretaire du Roy personnage tres-affectionné au seruice de nostre Seigneur d'estre de la partie, & s'associer avec eux, mais comme il estoit homme iudicieux & dans le dessein d'une personne qui ne respiroit rien moins que ses propres interests, il reconnut aussi tost les deffauts de la compagnie, à laquelle il se proposa que sans Religieux rien ne se pouuoit aduancer ny esperer, & que leur intention principale deuoit estre la gloire de Dieu & la conuersion des Sauvages autrement Dieu ne beniroit point leur labeur, car il faut premierement chercher le Roiaume de Dieu & sa iustice, & puis toutes choses nous seront administrées.

Ces Messieurs trouuerent ces propositions bonnes, aduoierent leur manquement, & le prierent de faire choix avec eux, des Religieux les plus vtils & de moindre charge à la compagnie pour cette Mission. La memoire encore toute recente des grands fruicts que les Recollects auoient operé dans l'Amerique Orientale & au Royaume du Toxu que d'autres disent Voxu, qu'ils auoient depuis n'agueres conuertys à la foy, leur fist ietter l'œil sur eux & s'adresser au R. P. Chapoin Prouincial Recollects de la Prouince de S. Denis, pour obtenir de luy quelque Religieux pour vne si necessaire & glorieuse Mission.

S'adressant à vn Pere si zelé, ils n'en pouuoient esperer que tout contentement, aussi en receurent ils les fruicts qu'ils esperoient, i'auois l'honneur pour lors d'estre son compagnon & d'auoir part à ses soins, aussi me fist il la faueur de m'en communiquer ses sentimens, & la bonne volonté qu'il auoit pour le seruice de nostre Seigneur en ceste affaire, i'eusse bien desiré deslors d'estre de la partie, si ma bonne volonté & mon insuffisance eussent merité cette grace, mais il en falloit de meilleurs que moy & capables d'vn plus grand seruice, & par ainsi il me fallut auoir patience iusqu'en vn autre temps, que Dieu couurit d'vn voile mes imperfections, & furent nommez pour la Mission, le R. Pere Denis Iamet, pour Commissaire le

P. Jean Dolbeau, pour successeur en cas de mort, le P. Joseph le Caron, & le P. F. Pacifique du Plessis, qui furent les quatre premiers Religieux qui passerent la mer pour la conuersion des peuples du Canada.

Mais pour ce que la chose estoit d'importance & qu'elle ne pouuoit estre bien faicte que par les voyes ordinaires & bien seantes aux Religieux de S. François. Nous eumes recours à sa Sainteté pour en auoir les permissions necessaires, lequel agreant nostre zele en escriuit à son Nonce residant en Cour de France, duquel nosdits Religieux destincz pour la Mission receurent auec sa benediction, yne permission verbale d'aller dans les terres infidelles & Canadienes pour travailler à leur conuersion, en attendant le Bref que par negligence on ne recut que deux ou trois ans apres nostre entrée au Canada, comme il se verra cy-apres.

Mission de  
Paul V.  
donnée par  
le Cardinal  
Bentiuole,  
aux P. Re-  
collects.

*GYDO BENTIVOLE; Par  
la grace de Dieu & du S. Siege. Apostolique  
Archeuesque de Rhodes, de la part de nostre  
S. Pere le Pape Paul cinquiesme au Tres-  
Chrestien Roy de France & de Nauarre,  
Louys treiziesme, Nonce Apostolique, &c. &  
spécialement choisi, commis & député de par  
nostre S. Pere Paul cinq, pour Iuge ou Com-  
missaire en ces quartiers. A. N. bien aimé*

le Venerable Pere Ioseph le Caron Prestre,  
 Religieux profez Recollet de l'Ordre de S.  
 François, Prouince de Paris, ou S. Denis, &  
 à tous autres Peres & Freres Recollets pro-  
 fez dudit Ordre de S. François constituéz en  
 l'ordre sacré de Prestrise & Confesseurs ap-  
 prouuez par l'ordinaire, lesquels sont sur le  
 point de resenoir Mission & obediencie de  
 leur Pere Prouincial, pour s'acheminer avec  
 vous en quelques contrées des Payens & in-  
 fidelles pour moiennner leur conuersion à la  
 vraye foy & Religion Catholique, où que  
 vous pouuez prendre avec la permission &  
 licence du susdit Pere Prouincial, salut &  
 sincere dilection en nostre Seigneur. Vous  
 pourrez sçauoir qu'autrefois le Reuerendis-  
 sime Archeuesque Comte de Lyon, Ambas-  
 sadeur de sa Majesté Tres-Chrestienne vers  
 Nostre S. Pere, ayant requis le S. Siege Apo-  
 stolique & supplié sa Saincteté, que sous le  
 bon plaisir de sadite Saincteté, & avec les  
 conditions cy-dessous escrites, il fut loisible  
 au Reuerend Pere Prouincial des Religieux  
 Recollets du susdit Ordre S. François, d'en-  
 uoyer quelques Religieux du mesme Ordre  
 & de sa Prouince de S. Denis en France,  
 lesquels fussent suffisans & idoines pour



prescher & estendre la foy Catholique dans les terres & regions infidelles, & dautant que cest œuvre estoit de foy meritoire, & qu'il auoit pleu à sadite Saincteté de nous donner plein pouuoir de cōceder les moyens competens & necessaires pour l'execution de tout ce que dessus par les causes & raisons sus alleguées, par authorité & commission Apostolique, nous auons donné & accordé, donnons & accordons à vostre R.P. Provincial, & à vous qui auz esté nommez, choisis & deputez par luy, les facultez & priuileges suiuaus, desquels vous pourrez vous seruir & preualoir au cas que dans ces lieux, il ne se trouue personne qui en aye de semblables & dont le temps ne soit encore expiré, & pour le temps seulement que vous, frere Ioseph Caron & vos associez demeurerez dans ces pays de payens & infidelles, & sont les susdit Priuileges de la. teneur vertu & pouuoir qui s'ensuit, sçauoir est, de receuoir tous les enfans nais de parens fidelles & infidelles, & tous autres de quelque condition qui soient, lesquels apres auoir promis de garder, & obseruer tout ce qui doit estre gardé & obserué par les fidelles, voudront embrasser la rēte de la foy Chrestienne & Catholique, de bap-

viser mesmes hors les Eglises en cas de necessité, d'entendre les confessions des penitens, & icelles diligemment entendues, apres leur auoir imposé vne penitence salutaire selon leurs fautes, & enioint ce qui doit estre enioint en conscience, les deslier & absoudre de toutes sentences d'excommunication & autres censures & peines Ecclesiastiques, comme aussi de toutes sortes de crimes, excez & delicts, mesme des reservez au Siege Apostolique, & de ceux qui sont conuenus dans les lettres lesquelles ont accoustumé d'estre leuës le iour du Ieudy saint, d'administrer les Sacremens d'Eucharistie, Mariage & extreme. Onction, de benir toutes sortes de paremens, vases & ornemens où l'onction sacrée n'est pas necessaire, de dispenser gratuitement les nouveaux conuertis qui auroient contracté ou voudroient contracter Mariage en quelque degré de consanguinité & affinité que ce soit, sauf au premier & second, ou entre ascendans & descendans, pourueu que les femmes n'ayent point esté rauies, que les deux parties qui auroient contracté ou voudroient contracter soient Catholiques, & qu'il y ait iuste cause tant pour les mariages des-ia contractez,

que pour ceux que l'on desire contracter, declarer & prononcer les enfans nais & issus de tels Mariages legitimes. D'auoir un Autel que vous puissiez porter avec bien-seance, & sur iceluy celebrer es lieux decens & honestes où la commodité des Eglises vous manquera.

En foy & tesmoignage de tout ce que dessus, nous auons commandé les presentes lettres soubscrites & soubsignées de nostre main, estre faites signées & scellées de nostre sceau par nos aimez Louys Samanutius, nostre Auditeur & Docteur en l'un & l'autre droit, & Messire Thomas Gallot Clerc à Paris licentié es droicts canon & civils; Notaire public & iuré tant de l'authorité Apostolique que de la venerable Cour Episcopale de Paris, & suiuant l'Edit du Roy descript & immatriculé es Registres de l'Esuesché & Cour de Parlement de Paris, demourant ausdit Paris rue neuue Nostre Dame, & nostre Notaire en ce quartier. Donné à Paris l'an de Nostre Seigneur mille six cens dix-huict le vingtiesme du mois de Mars. Ainsi signé G. Archeuesque de Rhodes Nonce Apostolique, & plus bas par commandement du susdit Illustrissime & Reueren-

*Reuerendissime Seigneur, Nonce Apostolique & Commissaire delegué, Th. Gallot Notaire public comme dessus, & Louys Sauannius Auditeur.*

En suite de la permission de sa Sainteté donnée à nos Peres, j'ay trouué coppie d'une lettre patente du Roy, par laquelle sa Maisté donne la mesme permission à nostre R. P. Prouincial de la Prouince de S. Denis, priuatiuement à tous autres, de pouuoir enuoier des Religieux Mineurs Recollects dans les terres du Canada pour la conuersion des Sauuages, & qu'aucun autre du mesme ordre n'y puisse aller qu'avec sa permission & sous son obediencie, pour euitier aux desordres & confusions que la diuersité des commissions & superiorité pourroit apporter, dont voicy la teneur de la patente.

*LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU  
Roy de France & de Nauarre. A tous ceux  
qui ces presentes lettres verront, salut. Les  
feuz Roys nos predecesseurs se sont acquis le  
titre & qualité de Tres-Chrestien en pro-  
curant l'exaltation de la sainte foy Catho-  
lique, Apostolique & Romaine, & en la des-  
fendant de routes oppressions, maintenant  
les Ecclesiastiques en leurs droits, & rece-*

Patentes du  
Roy pour  
les Recol-  
lects.

uans en leur Royaume tous les Ordres de Religieux, qui avec une pureté de vie se mettoient à enseigner les peuples & les endoctriner tant de viue voix que par exemple. Et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extreme desir de nous maintenir & conseruer ledit tiltre de Tres-Chrestien, comme le plus riche fleuron de nostre couronne, & avec lequel nous esperons que toutes nos actions prospereront, voulans non seulement imiter en tout ce qui nous sera possible nosdits predecesseurs, mais mesmes les surpasser en desir d'establir ladite foy Catholique, & icelle faire anoncer és terres loingtains, barbares & estrangeres où le S. Nom de Dieu n'est point innoqué. Nostre cher & deuot Orateur, le Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France, des Religieux de S. François de l'estroicte obseruance vulgairement appellez Recollets, se soit cy-deuant, & en secondant nos desirs, offert d'enuoyer és pais de Canada, des Religieux dudit Ordre, pour y prescher le saint Euangile & amener à la sainte foy, les ames des habitans dudit pays, qui sont errantes & vagabondes dans leurs fantasies, n'ayans aucune cognoissance du vray Dieu, & à cest effect y en ayant en-

moyé nôbre, leur labeur (par la grace de Dieu) n'auroit point esté inutile, au contraire quelque uns desdits habitans de Canada reconnoissans leur vieil erreur ont embrassé avec ardeur la sainte foy, & y ont receu le saint Baptesme, nouvelle qui nous a esté aussi agreable qu'aucune qui nous peust arriuer, & ne reste à present qu'à affermir ce qui a esté commencé par lesdits Religieux, ce qui ne peut mieux estre qu'en permettant ausdits Religieux de continuer, ensemble de s'habituier audit pays & y bastir autant de Conuents qu'ils iugeront estre necessaires selon les temps & lieux, tous lesquels Conuents, Monasteres & Religieux seront sous l'obedience dudit Pere Prouincial de la Prouince de saint Denis en France & non d'autre, & ce pour empescher toute cōfusion qui pourroit suruenir, si chaque Religieux à son premier mouuement se portoit de passer audit pays de Canada, à quoy desirans remedier pour l'aduenir, nous auons dit & déclaré, disons & declarons par ces presentes signées de nostre main, nostre intencion & volonté estre que le Pere Prouincial de ladite Prouince de saint Denis en France seul, puisse & luy soit loisible d'envoyer audit pays de Ca-

nada, autāt de ses Religieux Recolleċts qu'il iugera estre necessaire, & quād bon luy semblera, ausquels Religieux Recolleċts nous auons permis & permettons par cesdites presentes de soy habituer audit pays de Canada, & y faire construire, & bastir, un ou plusieurs Couuents & Monasteres, selon, & ainsi qu'ils iugeront estre à faire, & auquel pays de Canada aucuns autres Religieux Recolleċts ne pourront aller, si ce n'est par l'obedience qui leur sera donnée par ledit Provincial de laditte Proûince de saint Denis en France, & ce afin d'euiter toute dissentiō qui pourroit suruenir, faisant deffence à tous les Maistres des ports & haures de permettre qu'aucuns Religieux de l'Ordre de S. Francois s'embarquent pour passer & aller audit pays de Canada, sinon sous l'obedience dudit Provincial & de celui qu'il commettra pour superieur. Et en tesmoignant plus particulièrement nostre affection enuers lesdits Religieux, nous auons iceux, ensemble leurs Couuents & Monasteres pris en nostre protection & sauuegarde. SI DONNONS en mandement à nostre tres-cher & aymé cousin le sieur de Montmorancy Admiral de France ou ses Lieutenants sur tous les ports

& haures de cestuy nostre Royaume , & à  
 tous nos autres iusticiers , & officiers qu'il  
 appartiendra , que le contenu cy-dessus ils  
 ayent à faire garder & obseruer de point en  
 point scõsa forme & ieneur, & faire publier  
 ces presentes par tous les ports & haures, &  
 lieux de leurs iurisdicitions , sans permettre  
 qu'il y soit contreuenu. Mandons en outre à  
 nostre Viceroy de Canada, les Lieutenans ou  
 autres nos Officiers des lieux , qu'ils ayent à  
 maintenir lesdits Religieux Recolleets de  
 ladite Prouince de saint Denis en France  
 audit pays, sans qu'ils y en puissent recevoir  
 aucuns qui n'ayent l'obedience dudit Prouin-  
 cial de la Prouince de France, tenant au sur-  
 plus la main à l'execution de ceste nostre vo-  
 lonté, non obstant quelconque lettres à ce con-  
 traaires, ausquelles nous auõs desrogé & des-  
 rogeons par cesdites presentes. Car tel est no-  
 stre plaisir. En tesmoing dequoy nous auons  
 fait mettre nostre seel à cesdites presentes.  
 DONNE'

Voila toutes les piecès principales & ne-  
 cessaires, que l'on pouuoit desirer des puissan-  
 ces souueraines iointes à l'authorité de nostre  
 R. P. Prouincial , pour pouuoir affermir &  
 rendre assuree vne si glorieuse & meritoire



22. *Histoire du Canada,*  
Mission, de laquelle le S. Esprit auoit esté le  
premier auteur & inspirateur comme d'une  
œuvre qui estoit toute de luy & non des hom-  
mes, car qui peut aller à Iesys si Dieu ne l'at-  
tire.

---

*De l'embarquement des quatre premiers  
Recollets, qui annoncerent la parole de  
Dieu en Canada. La maniere de cabaner  
des Montagnais, où le P. Dolbeau hyuer-  
na & le P. Joseph aux Hurons.*

### CHAPITRE III.

Ces bons Peres s'estant tous disposez par  
frequentes oraisons & bonnes œuvres à  
vne entreprise si pieuse & meritoire, se mirent  
en chemin pour commencer leur glorieux  
voyage, à pied & sans argent à l'Apostolique  
selon la coutume des vrais freres Mineurs, &  
s'embarquerent à Honfleur l'an 1615. le 24.  
d'Auril environ les cinq heures du soir que le  
vent & la marée leur estoient fauorables.

Dieu qui leur auoit donné ce bon sentimēt  
& la volonté d'entreprendre ce penible voya-  
ge, leur fist aussi la grace de passer ce grand  
Océan & d'arriuer heureusement à la Rade  
de Tadoussac où ils prirent quelques heures  
de repos, & de là coulerent dans le port à la fa-

ueur de la marée où ils mouillerēt l'anchre le 25. de May iour de la translation de nostre Pere S. François qui fut pris à bonne augure.

Si-toſt que ces bons Peres furent à terre ils rendirent graces à Dieu de les auoir aſſiſté & conduit ſi à propos au port de ſalut, & ayans donné vn peu de reſpis à leur corps fatigué des tourmentes & vapeurs de la mer, ils conſiderent la contrée, laquelle ils trouuerent d'abord fort ſterile, ſeiche, deſerte & pleine de montagnes & rochers avec vne ſolitude ſi profonde qu'il leur ſembloit eſtre au milieu des deſerts de l'Arabie pierreuſe, ils auoient deſja veüs plus de cent cinquante lieuës de païs auſſi miſerable & affreux, & doutoient encore que le reſte du Canada fut de meſme, neantmoins à tout euenement ils ſe reſolurent d'y demeurer ſouſ l'eſperance que nõſtre Seigneur leur feroit deſcouvrir quelque lieu propre pour ſi eſtablir, comme il a faiët avec le contentement & conſolation interieure de tous ceux qui y ont faiët quelque ſeiour.

Il me ſouuient que lors que i'eſtois en mer pour le meſme voyage, que pluſieurs huguenots ſembloient auoir pris à taſche de me deſcrier la laideur du païs, & diſoient qu'à la premiere veüe i'en conceurois vn deſplaiſir fort grand, à l'encontre de tous ceux qui m'auoiët porté à vn ſi laborieux voyage où rien n'eſtoit capable de pouoir contenter en ſon obiect, les yeux n'y l'eſprit de qui que ce fut; mais au contraire ie m'y trouuay fort ſatisfait & pre-

nois vn singulier plaisir de voir ces solitudes, comme i'eusse peu faire les aspres deserts de la Thebayde où residioient anciennement ces grands peres Hermites & Anacorettes.

Le R. Pere Dolbeau après auoir seiourné vn iour ou deux à Tadoussac, partit pour Kebec dans la premiere barge qui se mit à voile, & les autres peres cinq ou six iours apres dans d'autres vaisseaux pour le mesme lieu. Dès qu'ils arriuerent au Cap de Tourmente & veu ces belles prairies esmaillées en Esté de quantité de petites fleurettes, les bonnes terres de Kebec, & l'agreable contrée où est à present basti nostre petit Conuent, ils reprirent nouveau courage, iugerent la contrée bonne & capable d'y bastir, non seulement vn Monastere de pauures freres Mineurs, mais d'y establir des Colonies, voir de tres-bonnes villes & villages s'il plaisoit au Roy d'y contribuer de ses liberalitez royales & aux Marchands vne partie du profit qu'ils en retirent tous les ans, qui leur vaudroit au double à l'aduenir.

La premiere chose que ce bon Pere fist estât arriué à Kebec, fust de rendre grâces à Dieu, disposer vne Chapelle pour y celebrer la S. Messe, & des chambrettes pour se loger, mais comme en vn país tres-pauure beaucoup de choses luy manquans, il auoit recours à la patience du pauure Iesus dans la Creche de Bethleem. Il y dit la premiere Messe le 25. iour de Iuin de la mesme année & nos autres Reli-

gieux en suite, avec des contentemens d'esprit qui ne se peuuent expliquer, les larmes leur en decouloient des yeux de ioye, il leur estoit aduis d'auoir trouué le Paradis dans ce pais sauuage où ils esperoient attirer les Anges à leur secours pour la conuersion de ce pauvre peuple plus ignorant que meschant.

Mais comment & par quelle inuention pourrons nous faire comprendre à vne infinité de Prestres & Religieux, les merites & les graces qui accompagnent inseparablement ceste diuine Mission, la pluspart craignent le patir & ne veulent mettre en compromis leur petite consolation. Toute la France boüillonne de Religieux, de Beneficiers & de Prestres seculiers, mais peu se peinent pour le salut des mescredoyans. Il y en a vne infinité qui demeurent icy oysifs mangeans le bien des pauvres & courans les benefices, que s'ils passioient aux Indes & dans les pais infidelles y pourroient profiter & pour eux & pour autruy, mais il y a tousiours ce mais, nous ne voulons rien endurer, fuyons le martyre & prenons des excuses qu'il y a assez à traouiller icy où la vanité & le vice a pris tel pied qu'il semble incorrigible & se va dilatant comme vne mauuaise racine. Il y reiteroit tousiours assez d'ouuiers neantmoins quand la moitié de tous les Religieux & des Prestres seculiers seroient enuoiez prescher la foy aux Gentils, qui manquent de ce que nous auons trop icy, mais il faudroit que ceste eslection se fist des plus vertueux, pour

26. *Histoire du Canada,*  
qu'un aveugle conduit par un autre aveugle  
ne tombent tous deux dans la fosse.

Nos Religieux de Kebeç, ayans tout leur  
petit fai& disposé dans l'habitation, adviserent  
aux moyens de profiter non seulement aux  
François, auxquels ils seruoient des-ja de  
Chappelains, Curez & Religieux, leur confe-  
rans tous les Sacremens, mais principalement  
aux Sauvages, pour le salut & la conuersion  
desquels ils s'estoient particulièrement ache-  
minez en leur país.

P. Dolbeau  
aux Monta-  
gnais.

Le P. Dolbeau tousiours plein de zele, prit  
le premier l'essor pour les Montagnais, car il  
ne pouuoit viure sans exercer la charité la-  
quelle Dieu auoit infuse dans son ame. Il par-  
tit le second iour de Decembre pour y caban-  
ner, apprendre leur langue, les catechiser &  
courir les bois avec eux, mais ayans par la gra-  
ce de Dieu surmonté toutes les autres diffi-  
cultez qui se rencontrent en semblables occa-  
sions, la fumée qui est en grande abondance  
dans leurs cabanes, notamment lors qu'il fait  
un temps nebuleux & de neige, luy pensa per-  
dre la veüe qu'il n'auoit des-ja guere bonne, &  
fut plusieurs iours sans pouuoir ouvrir les  
yeux qui luy faisoient vne douleur extreme,  
tellement que dans l'apprehension que ce  
mal augmentast il fut contraint de les quitter  
après deux mois de temps & reuenir à l'habi-  
tation viure avec ses freres, car nostre Sei-  
gneur ne demandoit pas de luy la perte de sa  
veüe, ains qu'en le seruant il mesnageat pru-

dernment sa fanté laquelle est necessaire dans vn si grand trauail.

Or quelqu'vn me pourroit demander la raison pourquoy il auoit plustoſt choiſi l'Hyuer, temps fort incommode & fascheux pour aller avec eux, que la saison d'Esté plus gaye & ſupportable à la piqueure des mouſquites pres: La principale raison qu'on en peut donner est à mon aduis, que les Montagnais n'ont pas dequoy viure en Esté comme ils ont en Hyuer, car l'Esſan qui est leur principale manne ne se prend que pendant les grandes neiges qui tombent en abondance dans les montagnes du Nord, où ils font leur chasse au poil, & à cause d'icelles montagnes les Sauuages qui les hantent sont appellez Montagnais.

Je ne ſçay ſi ie me trompe, mais il me ſemble que ces pauures gens viuent encore de la meſme ſorte de nos premiers parens après le peché. Ils n'ont ny maiſon ny buron & ne s'arrestent en aucun lieu qu'où ils trouuent dequoy viure, la viande faillie ils leuent le camp qu'ils poſent en autre endroit où ils croyent trouuer de la beſte, ou du poiſſon & quelques racines, qui est ce dequoy ils viuent principalement.

Le Pere Ioseph le Caron touché du meſme zele du Pere Dolbeau, choiſit pour ſon lot le pais des Hurons auquel il s'achemina avec quelqu'vns de la nation qui eſtoient deſcendus à la Traicte. De la façon qu'il fut traicte en ſon voyage & receu dans le pais ie n'en ſçay pas les particularitez pour ne m'y eſtre pas

trouué, mais il m'a assuré qu'il souffrit en chemin, autant que son naturel pouuoit porter, car outre toutes les difficultez des autres qu'il luy fallut deuorer, il eut toujours l'air en main & nageoit comme les Sauvages, à quoy ie n'ay iamais esté obligé, autrement ie fusse mort en chemin, i'appelle mort en chemin non la mort, mais vne peine qui m'eust esté insupportable, puis que exempt de cest incommodité arriuant au port il ne me restoit plus que la peau & les os, dont ie m'estonne de la nature mesme, laquelle à son dire est toujours sur le point de mourir & ne peut mourir tant elle se flatte elle mesme. O mon Dieu que nous faisons souuent gagner le Medecin sans cause vraye que de la seule imagination, qui nous persuade souuent des grands maux où il n'y en a que de bien petits.

Ce bon Pere fut grandement bien receu des Hurons à leur mode, & luy tesmoignerent l'ayse & le contentement qu'ils auoient de sa venue. Ils pensoient le loger dans leurs cabanes pour pouuoir iouir plus commodement de sa presence & de ses diuines instructions, mais comme cela repugnoit à sa modestie religieuse, après les en auoir humblement remercié, & remonstré que les choses qu'il auoit à traiter avec Dieu pour leur salut, denoient estre negociées en lieu de repos & hors le bruit des enfans, ils luy en accommoderent vne à part à la portée de la fleche hors de leur village, où les Sauvages l'alloient journellement

visiter & luy de mesme leur rendoit leur visite dans leurs cabanes & par les bourgades où il se trouuoit souuent avec eux.

Il se transporta iusques à la nation des pe-  
runcux où il eut plus de peine que de consola-  
tion en la conuersation de ses barbares, qui ne  
luy firent aucun bon accueil ny demonstra-  
tion que son voyage leur aggreat, peut estre  
par l'induction de leurs Medecins ou Magi-  
ciens, qui ne veulent point estre contrariez ny  
condamnez en leurs sottises. De maniere  
qu'apres quelque peu de seiour ce bon Pere  
fut contrainct de s'en retourner à ses Hurons,  
où il seiourna iusque au temps qu'ils descen-  
dirent à la Traicte. Tellement que tout ce  
qu'il pût faire en ce premier voyage, fust seule-  
ment de cognoistre les façons de faire de ce  
peuple, d'apprendre passablement leur langue  
& les disposer à vne vie plus honneste & ciui-  
le, qui n'estoit pas peu traueillé en ce premier  
essay, car il ne faut pas tousiours reprendre &  
arguer au commencement, mais bien edifier  
& doucement captiuer en attendant le temps  
propre à la moisson, qui doit estre arrousee  
des benedictions du Ciel & fomentée d'vne  
sainste & aggreable conuersation.



*Comme le Pere Ioseph reuint en France, & de son retour en Canada avec le P. Paul Huet. Des dangers qu'ils coururent en chemin, & de la sainte Messe qu'ils celebrerent pour la premiere fois à Tadoussac.*

### CHAPITRE IIII.

Retour du  
Pere Io-  
seph en Ca-  
nada,

**L**E Pere Ioseph ayant passé vne année en-  
tiere dans le pais des Hurons & fait tout  
ce qui estoit en luy pour les disposer à vne  
vraye conuersion à laquelle peu de choses re-  
pugnent. Il iugea par les choses qu'il auoit  
veues & recognees estre expedient de faire vn  
voyage en France, pour en donner aduis à  
Messieurs de la compagnie, afin qu'ils y pour-  
ueussent & donnassent les ordres necessaires  
pour vne si belle moisson, de laquelle ils pour-  
roient recueillir plus de couronnes & de gloi-  
re, que de toute autre action qu'ils embras-  
soient pour le Canada.

Ce bon Pere partit donc de son village,  
pour Kebec le 20, de May 1616. dans vn des  
Canots Hurons, destinez pour descendre à la  
Traicte, & firent tant par leurs diligences  
qu'ils arriuerent aux trois Riuieres le premier  
iour de Iuillet ensuiuant, où ils trouuerent le  
P. Dolbeau qui si estoit rendu dans les barques

des Nauires nouvellement arriuees de France pour la mesme Traicte.

Après qu'ils se furent entresaluez & rendus les actions de graces à Dieu nostre Seigneur. Le bon Pere Dolbeau leur aprit comme dès le 24. iour du mois de Mars passé, il auoit ensepulture vn François nommé Michel Colin, avec les ceremonies vſitées en la saincte Eglise Romaine, qui fut le premier qui receut cete grace là dans le país.

La Traicte estant finie, tous se rendirent à Kebec l'vnzieme de Iuillet, d'où au 20. du mesme mois apres auoir inuoqué l'assistance du S. Esprit, le pere Ioseph semit en chemin avec le Pere Denis Lamet pour Tadoussac, & de là pour la France dans les mesmes Nauires nouvellement arriuees, qui furent conduits d'un vent si fauorable, qu'en moins de sept semaines ils se rendirent à Honfleur, où ayás rendu graces à ce Seigneur, qui les auoit preserué de tant de perils & hazards où ils estoient exposez pour son seruice, ils partirent pour Paris, où nous les irons reprendre presentement apres que ie vous auray dit, que le 15. du mesme mois, le P. Dolbeau donna pour la premiere fois l'Extreme-onction à vne femme nommée Marguerite Wiene, qui estoit arriuee la mesme année dans le Canada avec son mary pèsans s'y habituer, mais qui tomba biestoit malade apres son débarquement, & mourut la nuit du 19. puis enterrée sur le soir avec les ceremonies de la saincte Eglise.

Arriuee du  
P. Ioseph  
en France

L'Extreme  
onction  
donnée  
pour la pre-  
miere fois,

Messieurs de la société furent fort ayse de voir le bon Pere Ioseph comme vne personne de creance, & d'apprendre de luy mesme du succéz de son voyage, du bien qu'il leur faisoit esperer pour le spirituel & temporel du pais, & du zele qu'il auoit pour la conuersion des Sauvages, neantmoins avec tout cela, il ne peut obtenir d'eux autre chose qu'un remerciement de ses traux & vne reiteration de leur bonne volenté à l'endroit de nos Peres, sans autre effect.

C'est ce qui obligea ce bon Pere de chercher ailleurs le secours qu'il n'auoit pû trouuer en ceux qui y estoient obligez, & de penser de son retour en Canada en la compagnie du P. Paul Huet, puis que de parler de peuplades & de Colonies, estoit perdre temps, & glacer des cœurs des ja assez peu eschauffez, iusques à ce qu'il pleut à nostre Seigneur inspirer luy mesme les puissances superieures d'y donner ordre, puis que les subalternes n'y vouloient entendre, & ne s'interessoit qu'à leur interest propre.

Tres-mal satisfaits & avec peu d'esperance pour l'aduenir, ils se mirent en chemin pour repasser la mer, & partirent du port de Honfleur dans le Nauire du Capitaine Morel Dieppois l'vnziesme iours de Mars 1617. Il est vray que l'on a quelque fois le temps propre & favorable nauigeant en mer; mais c'est dans vne inconstance si grande & vne bonace si subitement changeante, que l'on n'a pas a peine  
gouste

goufté de l'agreable faueur d'un petit zephir qui enfle doucement vos voiles , quel'on experimente les furies de la mer, les flots bondiffans, & la cholere de quelque orage qui vous va menacant d'une prochaine ruine.

C'est l'humeur de la mer , & l'infteabilité des vents , qui vous mettent fouuent dans les extremités du defefpoir en l'efperance , & de la ioye dans la triftesse ; ô bon Icfus la Croix & la douceur s'entrefuiuent toujours , & comme fidelles ne se quittent iamais que pour vn peu, cest Ly & Rachelle, la laide & la belle , le bon & le mauuais temps, le Soleil & la grefle.

Nos pauures voyagers n'y pensoient pas lors qu'apres auoir vogué heureusement vn long temps, ils se trouuerent enuironnez des glaces, enuiron foixante lieuës au deça du grand banc, qui leur fermerent entierement le passage de plus de cent lieuës d'estenduës , sans qu'il y eut apparence aucune de pouuoir percer de si fortes murailles , ou d'exquiuier le mal-heur de ses rencontres , car les vents en auoient détaché des pieces & morceaux , qui sembloient des villes & chasteaux, puiffans au possible , & qui eut pû sans vne assistance particuliere de Dieu, euitter le choq de ses montagnes de glaces.

Tous pleuroient & s'affligeoient, & n'y auoit celuy . qui ne fut dans les affres de la mort : ô bon Dieu disoient ils , ayez pitié de nous, nous sommes perdus sans vostre secours, car les maux nous enuironnent de toutes parts, & puis les meilleurs Catholiques s'adreffans à nos Peres, les prioient de les confesser & se

mettoient en estat comme s'ils deussent mourir, la femme du sieur Hebrt ne se contenta pas d'estre elle mesme bien disposée, elle esclua encore ses deux enfans par les coutils pour recevoir leur benediction qu'un chacun imploroit.

Chose estrange, comme si le diable eut minuit la royne totale de tous, plus les Catholiques se mettoient en estat de salut, & s'humilaient devant Dieu, & plus les perils & dangers sembloient augmenter & les menacer d'une prochaine ruine.

Aux bons iours de Pasques mesme & à l'Ascension, Pentecoste & autres fettes principales, c'estoit lors qu'ils n'esperoient plus autre sepulture que le ventre des poissons, puis que plus grands & eminentes estoient les dangers & les tourmentes, que plus grandes estoient les fettes.

On avoit desja prié Dieu pour eux à Kebec les croyans morts & submergez, lors que Dieu leur fist la grace de les delivrer & leur donner passage pour Tadoussac, où ils arriuerent à bon port le 14. iour de Juin, après avoir esté treize semaines & un iour en mer dans des continuelles apprehensions de la mort, & si fatiguez qu'ils n'en pouvoient plus.

D'exprimer les actions de graces qu'ils rendirent à Dieu, à la Vierge & aux Saints, il seroit impossible, puis que leur obligation estoit comme des morts ressuscitez en vie par leur beneficence. Le P. Ioseph monta à Kebec dans les premieres barques appareillées, pour aller

promptement afferuir les hyuernants de leur deliurancé, & comme Dieu auoit eu soin d'eux au milieu de leurs plus grandes afflictions & les auoit protégé.

Le P. Paul resta à Tadoussac, où il celebra la *Sainte* S. Messe pour la premiere fois dans vne Chap- *Messe dite* pelle qu'il bastit à l'ayde des Mattelots & du *à Tadoussac.* Capitaine Morel, avec des rameaux & feuillages d'arbres le plus commodement que l'on peut. Pendant le S. Sacrifice deux hommes decemment vestus estoient à ses costés avec chacun vn rameau en main pour en chasser les mousquites & cousins, qui donnoient vne merueilleuse importunité au Prestre, & l'eussent auéglé ou fait quitter le S. Sacrifice sans ce remede qui est assez ordinaire & autant vtile que facile.

Le Capitaine Morel fist en mesme temps tirer tous les canons de son bord, en action de grace & resiouissance de voir dire la sainte Messe où iamais elle n'auoit esté celebrée, & après les prieres faictes, pour rendre le corps participant de la feste aussi bien que l'esprit, il donna à disner à tous les Catholiques, & l'après midy on retourna derechef dans la Chapelle, chanter les Vespres solemnellement; de maniere que cet aspre desert en ce iour là fut changé en vn petit Paradis, où les louanges diuines retentissoient iusques au Ciel, au lieu qu'auparauant on n'y entendoit que la voix des animaux qui courent ces aspres solitudes.

Lors qu'on batissoit la Chappelle, il y auoit plaisir de voir les Sauvages se mettre en peine

pourquoy on vouloit là cabaner, (pensant que cefut pour vne habitation,) & disoient qu'est-ce que l'on pensoit faire de se mettre en lieu si miserable, où eux mesmes ne se cabanoient iamais (à cause des excessiues froidures) sinon pour la Traicte & la pesche, & aucunement pour la chaffe, qui n'estoit bonne que dedans les bois; mais quand ils eurent appris que c'estoit pour y chanter les loüanges de nostre Dieu, & pour le remercier d'auoir deliuré nos freres du peril des glaces, ils approuuerent nostre dessein & y voulurent assister eux mesmes, (en dehors) avec vne attention & vn silence plus loüable que celuy des heretiques, qui en grondoient entre leurs dents.

Cette Chappelle a subsisté plus de six années sus pied, bien qu'elle ne fust bastie que de perches & de rameaux comme i'ay dit, mais la modestie & retenuë de nos Sauuages n'est pas seulement considerable en cela, mais ce que i'admire encore dauantage, est: qu'ils ne touchent point aux barques ny aux chaloupes, que les François laissent sur la greue pendant les hyuers; modestie que les François mesme n'auroient peut estre pas en pareille liberté, s'ils n'auoient l'exemple des Sauuages.

Le iuste  
gemit & le  
reproüé se  
resiouit,

Il me semble que la Tourterelle & le Rossignol sont le vray symbole des reproüez & predestinez, car la premiere ne fait que pleurer & l'autre de se resiouir. Le iuste pâtit & le reproüé se resiouit, l'un est tousiours heureux & l'autre tousiours mal-heureux, mais ce tousiours n'est qu'un moment deuant l'eternité. O

mon Dieu, voicy vne verité cogneuë de bien peu de personnes, car on ne faict estat aujourdhuy, que de ceux qui ont dequoy & qui sont en faueur, ô richesses & richars vous perirez, vous mourrez & serez enseuelis aux enfers, si vous vsez mal des biens que Dieu vous a donné. Et vous ô Roys, oyez & entendez: & vous ô Iuges de la terre apprenez, que ceste puissance laquelle vous exercez maintenaut, vous a esté donnée par ce Dieu tout puissant, qui demandera cõpte de toutes vos œures, & espluchera vos pensées, d'autant que vous estans les Ministres de son Royaume, n'avez iugé selon droiture & equité, ny gardé la loy de iustice, moins aussi cheminé conformement à la volonté de vostre Dieu, pourquoy bien tost & fort horriblement, il s'apparoistra à vous, à cause de la rigueur du iugement, qui sera faict à ceux là qui commandent: car la misericorde est pour les pauures: mais les puissans seront punis puissamment, pourquoy gardez vous, vous autres qui aspirez au commandement, puis qu'il vous doit seruir de condemnation.

Le bon Capitaine Morel fort homme de bien & tres-bon Catholique, estoit celuy par le moyen duquel nos Peres maintenoient vn chacun dans leur deuoir & en bon Chrestien, car l'exemple d'vn Chef sert d'vn grand commandement aux suiets, mais tous n'ensuiuoiet pas neantmoins les traces & les conseils, pour ce que tous n'estoient pas Catholiques & seruiteurs de Dieu comme luy. comme il a bien tesmoigie du depuis, aux despens de sa propre

Du Capitaine Morel mort pour la foy.



vie, en vn voyage qu'il fit au Levant, auquel ayant esté pris par les infidelles & barbares, on m'a dit qu'il fut par eux cruellement traicté, & en fin empallé pour n'auoir voulu renier la foy comme auoient faiets plusieurs de ses compagnons matiniers, & partant peut estre conté au nombre des Martyrs.

J'ay dit cy-dessus qu'il semble que Dieu n'en veuille qu'aux bons, & laisse en prosperité les meschants, comme les prisonniers des Hurons qu'on engraisse pour le feu, mais c'est ce qui nous doit encoutager, & non point affliger, di-  
sans avec l'Apostre en toute humilité. A Dieu ne plaise que ie me glorifie en autre chose qu'en la Croix de mon Sauueur.

Du Capitaine Canané. A mon voyage de la nouvelle France, ie communiquay souuent avec vn bon Catholique nommé le Capitaine Canané, qui auoit recou des disgraces en mer autant qu'homme de sa condition. Il auoit esté pris & repris des Pirates tant d'Alger qu'autres, qui l'auoient mis au blanc, & reduit à seruir ceux qu'il auroit pu au parauant commander. Retournant de Canada pour la France le sieur de Caen general de la flotte luy donna le gouvernement & la conduite d'vn petit nauire, avec 12. ou 13. Matelots Catholiques & huguenots pour conduire à Bordeaux.

Je desirois fort passer dans son bord, tant pour la deuotion que i'auois à la sainte Magdeleine de laquelle le vaisseau portoit le nom, que pour le contentement particulier que ie receuois à la communication de ce bon & ver-

tuex Capitaine, mais ledit sieur de Caen general, & le sieur de Champlain avec quantité de nos amis me dissuaderent de m'embarquer dans vn si petit vaisseau, plus aysé à perir qu'un plus grand, outre l'incommodité du balotage.

Je me resolus donc à leur conseil & me teins à ce qu'ils en voulurent, pendant que ce pauvre Canané print vers la manche la route de Bordeaux, d'où nous ne l'eusmes pas à peine perdu de veüe, qu'il fut enleué par les Turcs, & mené en captiuité, où il est mort comme ie croy en bon Chrestien, après auoit souffert au delà des forces humaines, & gagné le Paradis par la Croix.

*Faute d'alimens necessaires, la pluspart des François tomberent malades à Kebec. Deux de trez par les Sauvages qui auoient encore desseïn sur les autres, & d'un buguenot qui voulut trop tard differer sa conuersion.*

#### CHAPITRE V.

Les affaires du Capitaine Morel estant expediées à Tadoussac, on se mist sous voile Grande di- pour Kebec, où la necessité de toutes choses sette à commençoit à estre grande & importune aux Kebec. hiuernants, qui ne furent neantmoins gueres soulagez pour la venue des barques, qui ne

leur donnerent pour tout rafraichissement, à 10. ou 60. personnes qu'ils estoient, qu'une petite barrique de lard, laquelle vn homme seul porta sur son espaule depuis le port iusques à l'habitation, de maniere qu'auant la fin de l'année, ils tomberent presque tous malades de la faim, & d'une certaine espeece de maladie qu'ils appellent le mal de la terre, qui les rendoit miserables & languissants, & ce par la faute des chefs qui n'auoient pas fait cultiuier les terres, ou eumoyen de le faire.

Le P. Dolbeau va en France.

Tout l'equipage estant arriué à Kebec, chacun se consola le mieux qu'il peut des biens de Dieu, car il n'y en auoit guere d'autre, force de croix & peu de pain. Le retour du P. Ioseph minuta vn autre pareil voyage au P. Dolbeau qui croyoit y pouuoir operer dauantage, & represententer mieux les necessitez du pais. mais il eut affaire avec les mesmes esprits, & tousiours aussi mal disposez au bien, & partant ny fist rien dauantage que perdre ses peines & s'en retourner derechef en Canada en qualité de Commissaire avec le frere Modeste Guines, aussi mal satisfait de ses Messieurs qu'auoit esté le P. Ioseph.

Exercice des Religieux.

Ce peu d'ordre les fist à la fin resoudre de recommander le tout à Dieu, sans se plus attendre aux marchands, & faire de leur costé ce qu'ils pourroient, puis qu'il n'y auoit plus d'esperance de secours. En suite de quoy vn chacun des Religieux se proposa vn pieux & particulier exercice avec l'ordre du R. P. Commissaire, les vns d'aller hyuerner avec les Monta-

gnais, les autres d'administrer les Sacremens aux François, & ceux qui ne pouuoient dauantage chantoient les louanges de nostre Dieu en la petite Chappelle, instruisoient les Sauvages qui les venoient voir & vacquoient à la sainte Oraison, & à ce qui estoit des fonctions de Religieux.

Pendant le voyage du P. Dolbeau, le P. Ioseph fist le premier Mariage qui se soit fait en Canada avec les ceremonies de la S. Eglise, entre Estienne Ionquest Normand, & Anne Hebert, fille aînée du sieur Hebert, qui depuis vn an estoit arriué à Kebec, luy sa femme, deux filles & vn petit garçon, en intétion de s'y habiter, & y perseuerent encores à present, nonobstât les grâdes trauerfes des anciens marchâds, qui les ôt traictez avec toutes les rigueurs possibles, pêsans peut estre leur faire perdre l'enuie d'y demeurer & à d'autres mefnages des'y aller habiter qu'en condition de seruiteurs ou plustost d'esclaves, qui estoit vne espece de cruauté aussi grande que de ne vouloir pas qu'un pauvre homme iouïsse du fruiet de son trauail. O Dieu par tout les gros poissons mangent les petits.

Premier mariage fait en Canada.

Famille d'Hebert molestée.

Messieurs les nouveaux associez ont à present adoucy toutes ces rigueurs & donné tout suiet de contentement à ceste hōneste famille qui n'est pas peu à son aise, & promettét encores de tres-favorables conditions & vn bon traictement à toutes les autres familles qui s'y voudront aller ranger, qui de pauvres icy, se peuuent rendre là facilement accommodés, s'ils sont gens de bien.

42. *Histoire du Canada,*  
& soigneux de trauailler, car les mauuais, ny  
les faineants, ne sont bons nulle part.

Pour vn surcroy de mal-heur, avec les ma-  
ladies & les necessitez qui estoient tres-gran-  
des dans l'habitation, on estoit menacé de  
huiet cens Sauuages de diuerses nations, qui  
s'estoient assemblez és trois riuieres à dessein  
de venir surprendre les François & leur  
coupper à tous la gorge, pour preuenir la  
vengeance qu'ils eussent pû prendre de deux  
de leurs hommes tuez par les Montagnais en-  
viron la my-Auril de l'an 1617.

Mais comme entre vne multitude il est bien  
difficile qu'il n'y aye diuers aduis. Cette ar-  
mée de Sauuages pour auoir esté trop long-  
temps à se refoudre de la maniere d'affaillir  
les François, en perdirent l'occaston, plus par  
diuine permission, que pour difficulté qu'il y  
eut d'auoir le dessus de ceux qui estoient des-  
ja plus de demi morts de faim & abbatu de  
foiblesse. Le Capitaine la Foriere (que l'ay  
fort cognu) fin & cault entre tous les Sauua-  
ges & capable de conduire quelque bonne  
entreprinse, voyant leur coup failli, & bien  
certain que les François auoient retrouué les  
corps morts sur le bord de la riuiere, & sceu le  
mauuais dessein de leur assemblée, vint à l'ha-  
bitation où vn nommé Beauchesne comman-  
doit pour lors, & faisant de l'effaré & comme  
ne sçachant pas que les François eussent des-  
ja esté aduertis; dit qu'il luy vouloit parler en  
secret & à tous ceux de ses gens qui auoient  
de l'esprit, c'est à dire, quelque authorité.

charge ou office au Conseil, & que les autres n'en entendissent rien: voyez la finesse du bon homme, pour descouuir vne chose qu'on scauoit des-ja & qu'il ne pouuoit taire qu'en se rendant coupable.

Il leur dit-donc, comme deux François auoient esté tuez par des Sauuages particuliers qu'il ne cognoissoit point & de plus qu'il y auoit aux trois Riuieres enuiron huit cens ieunes hommes de diuerses nations, assemblez pour leur venir coure sus & se rendre maistre de l'habitation, & que pour son particulier il n'auoit iamais esté consentant d'vne si meschante resolution, de laquelle il les auoit bien voulu aduertir, afin qu'ils se gonnassent sur leur garde, & que pour vn plus euident tesmoignage de sa fidelité, il vouloit cabaner aupres d'eux, & moyenner quelque accommodement entr'eux & les Sauuages.

Nos Peres, & tous ceux du Conseil, iugerent bien à la contenance du bon homme & en tous ses discours, qu'il traictoit pour son interest particulier, d'estre continué dans l'amitié des François ausquels il n'auoit peu nuire, & n'estre pas déclaré ennemy de ceux de sa patrie qu'il sembloit abandonner pour se ioindre à nous, mais d'vn procedé si subtil & vne inuention si gentille, qu'il eut par ceste sagesse des presens de toutes les deux parties.

Or après plusieurs allées & venuës, l'armée sauuagesse considerant, que difficilement pourroient ils prendre les François sans ar-

mes, comme ils eussent pû faire quelque temps auparavant, & n'ayans plus de quoy viure, ny moien de chasser ny pêcher, pour n'en estre la saison. Ils enuoyerent le mesme la Foriere demander pardon & reconciliation avec les François, avec promesse de mieux faire à l'aduenir, ce qu'ils obtindrent d'autant plus facilement que la paix estoit necessaire à l'une & à l'autre des parties. En suite ils enuoyerent quarante Canots de femmes & d'enfans pour auoir de quoy manger, disans qu'ils mouroient tous de faim, ce que considéré par ceux de l'habitation, ils leur distribuerent ce qu'ils purent, vn peu de pruneaux & rien plus, car la necessité estoit grande par tout entre nous aussi bien qu'entre les Sauvages : laquelle fut cause de nous faire tous filer doux & tendre à la paix.

La chose estant reduite à ce point, il ne restoit plus qu'à conclure les articles, mais pource que les Sauvages demeuroient toujours à leur ancien poste, on enuoya sauf conduit à leurs Capitaines pour descendre à Kébec, où ils arriuerent chargez de presens & de complimens avec des demonstrations de vraie amitié, pendant que leur armée faisoit halte à demi lieuë de la.

Les harangues ayans esté faictes & les questions necessaires agitées avec vne ample protestation des Montagnais qu'ils ne cognoissoient les meurtriers des François; ils offriront leurs presens & promirent qu'en tout cas ils satisferoient à ceste mort, Beauchefne &

**D**es les autres François estoient bien d'auis de les receuoir à ceste condition; mais le P. Ioseph le Caron & le P. Paul Huer, s'y opposerent absolument, disans qu'on ne deuoit pas ainsi vendre la vie & le sang des Chrestiens pour des pelletteries, & que ce seroit tacitement autoriser le meurtre, & permettre aux Sauuages de se vanger sur nous & nous mal-traiter à la moindre fantaisie musquée qui leur prendroit, & que si on receuoir quelque chose d'eux, que ce deuoit estre seulement en deposit, & non en satisfaction, iusques à l'arriuee des Nauires, qui en ordonneroient ce que de raison. Ainsi Beauchesne ne receut rien qu'à ceste condition.

De plus nos Peres insisterent que les meurtriers deussent estre representez, mais ne l'ayant pû obtenir sur l'excuse que les Sauuages faisoient de ne les cognoistre point. Ils leur demanderent deux ostages pour assurance qu'ils les representeroient venans à leur cognoissance, & en estant interpellé, ce qu'ils promirent faire, puis nous donnerent les deux ostages qui furent deux garçons, l'un nommé Nigamon, & l'autre Tebachi, assez mauvais garçon bien qu'il fust fils d'un bon pere, pour le premier il estoit assez bon enfant & se porta tousiours au bien. Nos Peres l'instruirent à la foy & aux lettres pendant tout un Hyuer qu'il demeura avec nous, & à l'arriuee des Nauires il eut esté bien ayse d'aller en France pour y viure parmi les Chrestiens, mais ny luy ny eux ne le peurent obtenir des



marchands, non plus que pour plusieurs autres; pour le second il s'enfuit après auoir esté quelquetemps à l'habitation, dequoy on ne se mit guere en peine, aussi ny auoit il guere d'esperance de pouuoir faire d'vn si manuais garçon vn bon Chrestien.

Les Nauires qu'on attendoit au Printemps arriuerent fort tard particulièrement le grād dans lequel commandoit le sieur du Pont. Graué, le petit arriua assez fauorablement, mais si peu muni de victuailles qu'il n'auoit quasi que pour son voyage, cependant on ne sçauoit plus que manger, tout le magasin estoit desgarni & n'y auoit plus de champignons par la campagne, ny de racines dans le iardin; on regardoit du costé de la mer & on ne voyoit rien arriuer, la saison se passoit, & tous desesperoient du salut du sieur du Pont & d'estre secourus assez à temps. Les Religieux estoient assez empeschés de consoler les autres pendant qu'eux mesmes patissoient plus que tous. Leur recours principal estoit à la sainte Oraison & aux larmes qui leur seruoient en partie de pain, & taschoient de cōsoler les pauures hyuernās en leur preschant la patience & d'esperer en Dieu, qui n'abandonne iamais les siens au besoïn, & comme le Pere Paul leur eut recommandé de prier pour ledit sieur du Pont, pendant que luy mesme diroit la sainte Mette à son intention, ils se prirent tous à plorer & se lamenter avec tant de vehemence qu'ayant flechi Dieu à exaucer leurs vœux, il leur fist la

grâce de voir peu de iours apres ledit sieur du Pont avec le grand Navire qu'ils pensoient estre perdus, estre dans leur port assésuré, ce qui leur causa vne ioye telle que l'on peut penser.

Si jamais ils deussent louer Dieu ce fut lors, car le subiect y estoit grand & puissant, comme de personnes secourués au temps qu'ils croioient tout perdu & les choses plus desesperées, les louanges qu'ils en rendirent à Dieu furent accompagnées non plus de larmes de tristesses, mais de ioye avec vn tel excés qu'ils en estoient comme hors d'eux mesmes, dont la nature par ses deux passions fut quasi estouffée & comme n'ayant plus de sentiment. Le sieur du Pont entra dans la Chapelle avec les autres pour y rendre luy mesme ses vœux & accompagner leur deuotion comme il fist avec vn rare exemple, car comme ils auoient esté dans le hazard de mourir de faim, luy d'autre costé auoir pensé perir dās les eautés, & estre enseuely dans le ventre des poissons.

De ceste quantité de malades que la nécessité auoit alité, n'en mourut neantmoins aucun fors vn huguenot Escossois, qui selon les apparences ne deuoit pas si tost mourir, ie croy que ce pauvre homme estoit heretique plustost par respect humain, & peur de desplaire à son maistre qu'autrement, puis qu'estant d'vne religion si contraire à la nostre il desiroit neantmoins auoir le P. Paul à sa mort & non plustost, comme si Dieu luy eut donné

Desespoir  
d'vn heretique

parolle & choix de l'heure de sa conuersion, & en auoit fort enchargé la dame Hebert, laquelle ne voulant manquer à vne œuure si charitable & qui concernoit la conuersion & le salut d'une ame égarée, en fist son deuoir & pria le Pere de s'y trouuer, ce qu'il fist à l'instât mesme, mais comme il pensa luy parler de son salut & de se remettre dans le giron de la S. Eglise par vne vraye conuersion à Dieu, il luy respondit d'une voix affreuse, souuent reitérée; mon Pere il est trop tard, il est trop tard, & n'en pû iamais tirer autre responce pendât trois quarts d'heure de temps qu'il demeura là aupres de luy, & mourut ainsi desespéré de la misericorde de Dieu, rendant son ame miserable entre les mains de Sathan, qui l'emporta au profond des enfers en punition de son ingratitude & pour auoir refusé la grace au temps que Dieu la luy presentoit. Pour nous apprendre à nous autres, de n'attendre point si tard nostre conuersion & l'amendement de nostre vie, peur de ne pas trouuer Dieu quand nous le chercherons, s'il ne nous a trouué quand il nous a cherché.

Le sieur du Pont ayant mis ordre à tout ce qui estoit necessaire pour l'habitation & consolé vn chacun de ses victuailles, il monta aux trois Riuieres pour la Traicte, où le P. Paul fist dresser vne Chappelle avec des rameaux pour la sainte Messe qu'il y celebra tout le temps qu'on fut là. Il excita aussi Beauchesne & tous les autres François de faire les feux de la S. Pierre, & de tirer en l'honneur du Saint

tous

tous les perriers de la barque. Le Borgne de l'Isle Capitaine Algomuquin y estoit present, mais comme on luy vint à dire de se retirer de derriere le perrier qu'on alloit tirer, il s'en scandaliza & n'en vouloit rien faire, disant que les vrais Capitaines n'auoient point de peur, mais on le contraignist pourtant de se retirer, qui fut bien à la bonne-heure pour luy & pour les François, car le perrier creua & ietta sa culasse par le mesme endroit d'où on l'auoit faict sortir, & s'il luy fut mes-arrivé nonobstant l'aduertissement qu'on luy auoit donné, ceux de sa nation l'eussent creu tué à dessein, & nous eussent faict la guerre vnis avec tous les autres Sauvages, lesquels quoy que moins armez que les François estoient capables de nous troubler & venir à main armée iusques à l'habitation, où on n'est pas si fort qu'on aye besoin d'ennemis plus forts que les moussiquites & la faim.

La traicte estant finie, & les Sauvages partis, chacun rentra dans les barques qui se rendirent promptement à Kebec, où il fut iugé à propos & necessaire aux PP. Paul & Pacifique du Plessis, de faire vn voyage en France dans les premiers Nauires qui se mettroient sous voile, pour le bien du païs, ce qu'ils executerent comme bons Religieux, la mesme année, & reuindrent la suiuite avec le pere Guillaume Poulain, sans auoir pû gagner sur l'esprit des marchands non plus que les autres Religieux precedens.

*De premier Jubilé gagné en la nouvelle France. De la mort de Frere Pacifique, & du commencement de nostre Couuent de saint Charles en Canada, avec vne lettre du P. Denis Jamet Commissaire traitant de nostre établissement.*

## CHAPITRE VI.

**I**L ne suffit pas au malade d'auoir vne bõne medecine pour se faire quitte de son mal, il la faut aualler si l'on en veut receuoir guetison. Dieu est mort pour tous, mais tous ne cooperent point à la grace, & par ainsi tous ne feront pas sauuez. le m'esioüy maintenant en mes souffrances pour vous, & accomplis le reste des afflictions de Iesus-Christ, en ma chair pour son corps, qui est l'Eglise, disoit le S. Apostre aux *Coloss.* 1.

Le R. P. Dolbeau comme vn bon pere spirituel qui a soing de ses ouailles, apporta de France vn Iubilé obtenu de nostre S. Pere le Pape pour la nouvelle France, lequel il publia le 29. Iuillet 1518. dans la Chappelle de Kebec, (car il n'y a pas encor d'Eglise) & en fist faire la procession pour l'ouuerture cinq ou six iours après son arriüée, au grand contentement & consolation d'vn chacun, pour estre le premier qui se soit iamais gagné dans le Canada.

Le P. Ioseph qui desja auoit passé vne année entiere dans le país des Hurons , desira aussi d'aller hyuerner avec les Montagnais pour apprendre leur langue & les instruire par après en la foy , il partit le 9. de Nouembre 1618. avec vn ieune garçon François , qui desiroit se rendre capable de seruir vn iour de truchement à la compagnie des marchands. Les peines & les incommoditez qu'ils souffrirent furent tres.grandes à la verité, car outre qu'il leur falloit souuent changer de place, & faire tous les iours de nouueaux trous dans le profond des neiges pour se pouuoir coucher & y passer les longues nuités de l'hyuer, la fumée & les grands froids luy donnoient encor bien de la peine, mais beaucoup plus la faim & la necessité, lors que manquans de chasse, ils ne sçauoient dequoy se rassasier, & cela leur arriuoit assez souuent par le mauvais meſnage des Sauvages . car lors qu'ils auoient dequoy ils faisoient iour & nuit bonne chere & bon feu, sans se soucier du lendemain, mais quand tout estoit dissipé, & que la chasse & la pesche ne leur en disoit point, vous eussiez veu alors des gens bien empeschez à contenter des ventres qui n'auoient point d'oreilles.

Quand on veut aller demeurer ou hyuerner avec les Sauvages errants , on se met sous la conduite d'vn de leur chef de famille , lequel a soing de vous nourrir & heberger comme son domestique , ou comme son enfant, car de se mettre au commun on ne seroit

pas bien, & si on n'y pourroit subsister longuement, pour ce qu'ils se separent souuent pour la chasse, les vns d'un costé & les autres d'un autre, & par ainsi ne pouuant faire vostre cas à par., faudroit que mourussiez de faim ou que retournaissiez avec les François.

Celuy avec lequel le P. Ioseph hyuerna se nommoit Choumin, qui signifie en langue Montagnaitte vn Raisin, les François l'appelloient le Cadet à cause qu'il est fort propre & net de sa personne, sent peu son Sauvage, & rend tout le seruice qu'il peut aux François qu'il ayme cordialement & veritablement, & non feintement ou avec dissimulation comme l'on fait pour le iourd'huy.

Sorté d'un  
Monta-  
guais.

Pendant cet hyuernement, la femme de Choumin accoucha d'un garçon qu'il voulut estre nommé Pere Ioseph, qui estoit le plus grand signe d'amitié qu'il eut pû tesmoigner à ce bon Pere, car en effect il l'aymoit de cœur & d'affection. Il luy dit doncques: Pere Ioseph mon frere, (ainsi l'appelloit-il) voila ma femme qui est accouchée d'un garçon, comment l'appellerons nous, ie voudrois bien qu'il se nommast Pere Ioseph Aquoy le Pere luy repartiſt qu'il vaudroit mieux qu'il luy donnast le nom de Monsieur du Pont l'un des Capitaines & chefs de la Traicte, qui ieroit vn bon moyen de se faire aymer de luy & de profiter en ses visites. Car disoit le Pere Ioseph, mon amitié t'est des ja toute acquise & t'aymeray toujours sans cette gratification, & en outre ie suis pauvre & hors de la puissance de te

pouuoir faire du bien comme peut Monsieur du Pont, aduise donc bien à ce que tu dois faire, afin que tu ne t'en repente point par apres : car ie te dis derechef que ie t'ayme & ne te peux faire riche. Il n'importe, respondit Choumin, j'ayme bien Monsieur du Pont & tous les François, mais ie t'ayme encor plus qu'eux tous. C'est pourquoy ie veux qu'il se nomme Pere Ioseph, & quand il sera grand ie te le donneray pour l'instruire & demeurer avec toy; car ie ne veux point qu'il soit marié, ains qu'il soit habillé & viue comme toy.

Et puis luy monstrant son autre fils qui estoit celuy qui a esté depuis baptizé à nostre Couuent de Kebec, & trauaillé par le demon, luy dit: en voicy encor vn autre que ie te donneray quand il sera vn peu plus grand pour enuoyer en France, & veux qu'il soit baptizé, & viue encor comme toy, sans femme & en mesme habit. Ils eurent plusieurs autres entretiens sur ce sujet, dans lesquels le P. Ioseph prenoit occasion de luy parler de Dieu & de nostre croyance, & le Sauvage de l'entretenir de leurs resueries & superstitions auxquelles il recognoissoit luy mesme par les raisons du Pere, vn grand auuglement. Puis fut conclud que le nouveau né se nomméroit Pere Ioseph, & y est encore appelé par les François & par tous ceux de sa nation.

Le 30. de Nouembre parut sur leur orizon la mesme Commette qui paroissoit en France, iusqu'au 12 de Decembre, qu'elle ne se vit plus, tellement qu'on pouuoit donner là, la

Commette  
qui parut  
en Canada.



meſme interpretation qu'on en donnoit icy. Plusieurs eſcrivains ont employez leur plume & leur temps pour d'eſcrire des effets des Commettes, & bien que ſoit choſe naturelle & contingente ſelon les Aſtologues, ſi eſt-ce qu'il nous font croire qu'elles ſont ordinairement comme vn ſignal donné de Dieu, de pluſieurs grands mal heurs qui nous doiuent arriuer comme les euenemens paſſez & preſens nous le teſmoignent aſſez, car depuis la derniere qui parut l'an 16.8 nous n'auons veu que guerres & miſeres dans vne partie des Prouinces de la Chreſtienté & en verrons encores de bien grandes, car le glaiue de Dieu n'eſt pas encores rengainé, ny ſes verges ietées au feu, ce ſera pour quand il vous plaira Seigneur, qui cognoiſſez les meſchans & ceux qui moleſtent voſtre Eglise & voſtre peuple.

L'Hyuer eſtant paſſé, & le Printemps pluuiieux commençant à deſcouvrir les terres par tout auparauant couuerte de neiges, le bon Pere Ioseph prit congé de ſes Sauuages & en partit pour reuenir entre ſes freres l'ynzieſme de Mars, 1619.

Mort de F.  
Pacifique.

La vie & la mort ſont entre les mains de Dieu, & perſonne n'eſt certain de l'heure de ſon trespas, non plus que de ſon ſalut, ou de ſa condamnation, car comme dit l'Apoſtre, perſonne ne ſçait ſ'il eſt digne d'amour ou de hayne, du feu ou de la gloire, du bien, ou du mal, de l'enfer ou du Paradis, car pour parfait qu'on ſoit il y a tousiours à craindre, iuſques à

ce qu'on aye passé le pas, mais pas espouventable: l'instant de la mort, qui nous doit faire trembler au seul resouvenir de nos pechez, bien-heureux sont les morts qui sont morts au Seigneur & qui ont vescu en leur vie comme ils ont desiré d'estre trouué en la mort, car comme nous ne mourons qu'une fois, il faut tascher de bien mourir, & on ne peut bien mourir qu'en bien viuant, comme a fait nostre bon frere Pacifique decedé à Kebec le 23. d'Aoust l'an 169.

Ce bon Religieux estoit doué de beaucoup de belles vertus & des qualités requises en vn vray frere Mineur, mais il auoit sur toutes la charité en singuliere recommandation, car quand il estoit question d'assister le prochain il y alloit comme vn homme pour gagner des pistoles, mais des pistoles du Paradis. J'ay quelquefois veu les Superieurs le reprendre de ceste trop grande ardeur, mais il les prioit de si bonne grace que cognoissant ceste grande compassion qu'il auoit dans son ame, laquelle s'estendoit iusques aux animaux mesmes auxquels il ne pouuoit faire de mal, ils le laissoient faire ses œuures de charité, & à la fin estant tombé malade Dieu le voulant remunerer de ses travaux passez, il deceda ledit 23. iour d'Aoust après auoir recen tous ses Sacrements en grande deuotion, & fut enterré à la Chapelle de Kebec avec les ceremonies de la S. Eglise, regretté d'un chacun & pleuré presque de tous, tant des Chrestiens que des Sauuages, qui perdirent en luy vn grand support &

la principale de leur consolation en maladie.

Le 7. Septembre de la mesme année 1619. plusieurs de nos amis nous ayans assuré de quelques aumosnes, & entr'autres le sieur des Boues grand Vicaire de Pontoise nostre Syndic (encor que la qualité ne luy en fut donnée que l'année d'après) & le sieur Houel Secrétaire du Roy, nos deux principaux bienfauteurs pour le Canada, l'on commença d'amasser les materiaux & de joindre la charpenterie de nostre Couuent de nostre Dame des Anges, où le Pere Dolbeau fist mettre la premiere pierre le 3. Juin 1620.

Nos Religieux trouuerent l'inuention de faire construire vn four à chaux, qui leur seruit merueilleusement pour adoucir les frais de nostre bastiment. Il n'y eut que les iournées & l'entretien de dix ou douze ouuriers que nous eufmes peines de faire payer par de nouvelles questes, que nous fismes à Paris & par tout ailleurs chez de nos amis, car les marchands ne nous y assistoient presque en rien (excepté le sieur du Pont Graué en ce qu'il pouuoit de son particulier,) & se contentoiet de nous donner la nourriture de six Religieux comme ils y estoient obligez dès nostre entrée audit pais, & depuis par Articles accordez par Monseigneur le Duc de Montmorency Viceroy de Canada, &c.

Lesdits de Caen ou leur dite societez serent renuë de nourrir six Peres Recolleets à l'ordinaire, compris deux qui seront souuent aux

descouuertes dans le païs parmy les Sauuages. Faict & arresté double, entre nous soub-  
signez esdits noms, à Paris le huietiésme iour  
de Nouembre 1620. Dolu de Caen, ainsi signé.

Or en ce temps là estoit pour Commissaire  
de nos Peres de Canada, le R. P. Denis Iamet,  
lequel apportoit tout le soing possible à l'ad-  
uancement tant pour le spirituel que pour le  
temporel du païs, & pour ce que la lettre qu'il  
en escriuit à Monsieur le grand Vicaire de  
Pontoise le sieur des Boues, vous en peut dire  
les vrayes particularitez mieux que ie ne scau-  
rois de mon inuention & de ma plume bai-  
guaiante, ie l'ay icy d'escrite pour vostre con-  
tentement.

Lettre du P Denis Iamet Recolle&t,  
au sieur des Boues, grand Vicaire de  
Pontoise.

*Pax Christi.*

**M**ONSIEUR,  
*Comme il n'y a rien qui charme &  
agrée mieux aux esprits genereux que les  
hautes entreprises, aussi n'ayment ils personne  
que ceux qui pouffez de mesme generosité, se-  
condent leurs volonsez. Vous sçanés, Mon-  
sieur, quel est nostre dessein, ie le vous ay ma-  
nifesté sans vous en rien cacher, il est petit en*

son principe, mais si Dieu y continuë ses benedictiōs, il sera sans doute grand, puisque Dieu vous a imprimé en l'ame le desir de bien faire en la nouvelle France, ( comme vous faictes tous les iours en l'ancienne, ) & de seconder ceux qui pour l'amour de Dieu, & du salut des ames, quittent la douceur de leur patrie pour s'establir en vn pays Sauvage & inculte; afin qu'en cultivans les terres, l'on trouue moyen de cultiver les ames. Je ne puis que ie ne vous honore, & que ie ne prie Dieu cent & cent fois pour vostre prosperité, & santé, & que ie ne vous escriue de nostre voyage & comment nos entreprises ont mieux reussy que nous ne pensions, en nostre partement, donc nous nous diuisames en deux bādes. Je partis le premier avec l'un de nos freres appellé F. Bonaventure, dans le premier Navire qu'on nomme la Sallemāde, nous sortismes du Haure de Honfleur le Dimanche de la Passion, & arriuāmes le Samedy des Octaues de l'Ascension, dans le port de Tadoussac, qui est un port naturel, où ils ont accoustumé de retirer les Navires, cependant qu'avec les barques ils montent à mont la riniere pour traiter avec les Sauvages. A nostre arrivée, nous sceumes que le sieur du Pont Gravé Capitaine pour les Marchāds dans l'habitation, avoit commēcé à nous faire

bastir une maisõ (laquelle depuis nostre arriuée nous auons fait achener) dont ie fus fort resioüy tãt pour l'assiette du lieu, que de la beauté du bastiment, le corps du logis donc est fait de bõne & forte charpente, & entre les grosses pieces vne muraille de 8. & 9. poudes iusques à la couuerture, sa lögueur est de trente-quatre pieds, sa largeur de vingt-deux, il est à double estage : nous diuisions le bas en deux : de la moitié nous en faisons nostre Chappelle en attendant mieux : de l'autre vne belle grande chambre, qui nous seruira de cuisine & où logerons nos gens : au second estage nous auons vne belle grande chambre, puis quatre autres petites : dans deux desquelles que nous auons fait faire tant soit peu plus grandes que les autres, y a des cheminées pour retirer les malades, à ce qu'ils soient seuls : la muraille est faite de bonne pierre, bon sable & meilleure chaux que celle qui se fait en France, au des-sous est la caue de vingt pieds en carré, & sept de profond.

Nous auons aussi fait faire trois guaristes pour la deffence de nostre logis, vne de cinq pieds en carré, dans le milieu du pignon qui regarde le Septentrion, & deux autres de quatre pieds aux deux coings d'iceluy qui regarde le Midy, nous ferons vne demy lune de-

uant nostre porte avec des boises fortes, afin qu'elle ne soit aisée à attaquer. Quāt à l'assiesse du lieu elle est des plus belles du pays, car le fonds de la terre est tres-bon, & sans pierre aucune, les arbres y sont clairs & pourtant aisés à desferter, nous auons du costé du Septentrion la petite Riuiere, qui neantmoins n'est pas petite, principalement quand la Mer est pleine, mais elle se nomme ainsi en comparaison de la grande, dās laquelle elle se va emboucher, nous auons un fossé du costé de l'Orient, & fort profond, & large, un autre du costé de l'Occident, dans lesquels y a des ruisseaux d'eau qui se vont presque rencontrer du costé du Midy, il ne s'en faut pas plus de 50. pieds: si bien que nous sommes presque comme dans une Isle de fort belle estendue. Tout le pays de-ça & de-là la Riuiere est de mesme façon de terre, nous auons aussi la commodité des prés le long de ceste petite riuiere, au bord de laquelle nous sommes bastis: ne faut qu'arracher certaines broussailles qui rompent les faux quand on fauche, si bien que la nourriture du bestail nous sera fort aysée: nous auons amené un Ase & une Aneisse pour nostre commodité, nous nourrissons aussi des Pourceaux, un couple d'Oyes male & femelle, sept paires de volailles, quatre paires de Canes.

Quand aux Vaches & Cheures, nous ne sommes pas en volonté d'en nourrir que l'année prochaine que nous serons mieux accommodés: outre la riuere qui est fort poissonneuse & les fossés, nous ferons faire quatre autres fossés de douze pieds de large en hault, de six en bas & de huit de profond, tant pour faire euacuer les eaux qui degoustēt de tous costez dans nostre caue, que pour nous fortifier contre tous ennemis.

Nous auons trois Maistre Charpentiers avec un Maistre Masson & son fils, quatre autres hommes pour travailler à la terre, & des viures pour les bien nourrir un an, au bout duquel si nous sommes assistés nous prendrōs cinq ou six bons deserteurs qui ne cesseront de deserter la terre, & esperons que dans deux ans nous pourrons nourrir douze personnes sans rien mandier de la France, par ce que nous auons du grain suffisamment pour faire du pain, & de la biere, & des cochōs assés pour faire lard sans les autres viandes, que nous nourrirons comme Poules, Oyes, Cheures & Vaches, sans aussi l'abondance du poisson qui se pesche es Riuieres, & l'abondance des Canards & Oyes sauvages qui viennent tout deuant nostre Couuent, depuis la fin d'Aoust iusques à la Toussainets, sans en fin l'anguille



que nous allerons au commencement de Septembre, & l'Elan que nous aurons pour un peu de pain des Sauvages, quand les neiges seront grandes, & autre mille petites commodités: toute sorte de legumage, d'herbages & racines viennent grandement bien, nous sommes estoignés environ vne petite demy lieuë de l'habitation, la chaux se fait à cinq cens pas de nous, rien ne nous manque graces à Dieu, que moyen d'entretenir pour deux ans six ou huit bons garçons pour travailler à la terre. Pour nous au bout de quels nous pourrions entretenir des familles sans beaucoup de frais, & aussi peu à peu peupler le pais & faire ce que nous pretendons, sçauoir est vn seminaire pour y nourrir & instruire les enfans des Sauvages, nous en aurions des ja plus de six si nous auions moyen de les nourrir, se seroit vne belle amorce pour en prendre dauantage, nous nous sommes cotentés d'vn ieune enfant aagé de douze ans, lequel nous auons enuoyé en France par l'vn de nos Peres, qui le donnera à quelque personne pieuse pour le faire instruire.

Je vous escriis clairement de tout, afin que vostre pieuse volonté que vous auz aux peuples de la nouuelle France, sçache & cognoisse qu'encore que nostre entreprise soit petite

en son commencement, qu'elle est pourtant pour deuenir grande avec le temps, si Dieu nous continuë ses benedictions, & si nous sommes secondeZ des gens de bien, (le sieur Guers Commissiõnaire de Monseigneur de Montmorency Vice-Roy de ce païs de la nouvelle France, porteur de la presente) vous dira de bouche ce que ie vous eferis, ie vous repete donc la priere que ie vous fis estant chez vous, laquelle tendois à vous persuader de vous joindre avec nous, vous ne serez pas des moindres, ains le premier & chef de l'entreprise. Nous vous prions d'accepter le sursire & qualite de Syndic & Procureur du seigneur de Canada, & sependant qu'en France vous auuez le soin de nous amasser, nous serons en Canada à prudemment employer le tout, nous vous rescriurons tous les ans par des lettres dignes de foy, comment le tout se passera, & ne croyez pas que ceste charge vous soit à peine pource que nous trouuerons assez de gens de bien, qui feront tout ce que leur commanderont, pour nous seulement nous serios trop-heureux si un homme de merite comme vous prenoit la qualite de chef de l'entreprise de Canada, & croyons qu'à vostre exemple plusieurs se rangeroient de nostre part, & ferions de merueilles deuant six ans.

L'année prochaine le R. P. Georges, retournera en France pour nos affaires, vous cognoistrez quel homme c'est, ce qu'il peut, & l'esperance que nous auons de faire choses grandes, si dès ceste année vous nous voulez ayder, & de ioindre vos pieuses volotéz avec les nostres vous vous adresserés à Monsieur Houel, lequel ledit sieur Guers vous fera voir, nous restons trois Religieux Prestres en la nouvelle France, avec le F. Oblat que vous auez veu, resolu ne de iamais abandonner ledit pais, ains d'y faire ce que nous pourrons pour le seruice de Dieu, du Roy, & du bien public, ce qui nous reuene le cœur est le bon commencement que nous voyons, & l'apparence belle de faire de grands fruitz, si le tout ne reüssit pour n'estre secondéz nous ne laisserons pas d'auoir gloire deuant Dieu, & deuant les hommes, se souhaitte avec passion que vous soiez le premier participant de ce bien.

Nottez s'il vous plaist Monsieur, qu'il y a treize ans que l'habitation subsiste sans que iamais aucuns estrangers & moins encore les Sauvages qui nous desirent, & nous reçoüet à bras ouverts, ayent rien attenté à l'encontre, en laquelle habitation nous auons semblablement vne maison & Chappelle, où nos Peres ont fait depuis six ans & font tous les iours le ser-

le service Diuin pour la consolation des François qui sont en icelle, j'espere des lettres de vous l'année prochaine, qui m'apprendront vostre dernière resolution; cependant nous vivrons en esperance que Dieu fera réussir par vostre moyen cét auguste dessein, & offrirons à sa diuine misericorde iournellement nos prieres pour tous ceux qui y contribueront, & particulièrement pour vous, à qui ie suis & seray toute ma vie, Monsieur, tres-humble & obeissant seruiteur en Iesus, Denis Lamet, indigne Commissaire des P.P. Recollets de Canada. De Kebec ce 15. d'Aoust 1620.

On peut cognoistre en abrégé par cette lettre tout l'estat de nos Religieux en Canada, lequel ie déduiray plus amplement cy-apres, mais parce qu'il est porté en icelle que nos Religieux y ont fortifié nostre maison, fait labourer les terres & nourry du bestail pour nostre Seminaire, qui sembleroit contreuenir à nostre profession, j'ay trouué à propos de ne vous donner en cela autre responce que celle que ledit sieur grand Vicaire fist à celle cy-dessus, laquelle vous éclaircira de vos doutes, & vous assurera que la nécessité nous y ayât contraint pour y pouuoir esleuer & instruire les enfãs des Sauvages, & les Peres mesmes en la loy de Dieu, il y a eu du merite, & non du manquement, autrement il nous eut fallu tout quitter & abandonner la conuersion des Sauvages. qui eut esté vne grande faute.

LETTRE DE MONSIEVR  
le grand Vicaire de Pontoise, au  
Pere Denis Jamet Commissaire  
des PP. Recollets en Cana-  
da.

**M** On Reuerend Pere,  
I'ay receu vostre lettre dattée de  
Kebec en Canada du quinzième Aoust mil  
six cens vingt, pour responce ie vous diray  
que i'ay grandement admiré la prouidence  
Diuine, de ce que comme vous me fistes ce  
bien de me voir icy allant en Canada, ie  
vous feis entendre mon sentiment sur  
ceste entreprise, & vostre Reuerence me tes-  
moigna auoir le mesme, lors que nous en trai-  
tâmes & delibérons ensemble à Pontoise, j'  
craignans beaucoup d'obstacles. Dieu neant-  
moins l'exécutoit exactement en Canada, ce  
qui est comme un petit miracle, qui me fait  
bien esperer; ie louë & remercie nostre Sei-  
gneur, qu'avez pratiqué le dire de S. Paul,  
que ie vous auois tant repeté. Prius quod  
animalè deuidè quod spiritale. *Ayant*

*une maison à part hors l'habitation, qui sera un Couuent où vous & vos Peres & Freres seruirez à Dieu, en l'observance reguliere, en prieres, contemplations, sacrifice & penitence, & qui pourra servir d'un Seminaire de Sauvages, & d'un lieu pour exercer la charité vers les malades. Et en quatriesme lieu sera une forteresse comme ie vous disois. Vne remarque que i'ay fait, que anciennement les Monasteres, estoient Couvents de personnes religieuses, qui seruoient à Dieu iour & nuict, & les ieunes y estoient instruits cōme il se voit en la Regle de S. Benois, & en la vie de S. Ascelme, & estoient aussi hospitaux, ce qui appert en tous les anciens Monasteres, ausquels il y a ioint un hospital ou le lieu où il souloit estre, & l'on voit dedans les chartres en ces maisons là, des legs laissez par les fondateurs & bien-faicteurs, tant pour les Religieux, & tant pour l'hospital, puis c'estoient forteresses, pour se preualoir cōtre les incursions des ennemis, soit de la part des infidelles ou autres, en signe dequoy nous les voyons encore aujour d'buy clos & fermez de murs crenetez, accompagnez de machicoulis & de tours, qui estoient des fortifications du passé. Nous voyons cela à saint Denis en France, à saint Germain des prés, à sainte Genevieve, au*

Temple, à saint Martin des Champs, à Paris, & en plusieurs autres lieux ; C'est pourquoy vous deucz Zeler ces quatre choses soient en vostre maison, & faicte tres-bien, de faire cultiuier la terre & mesnager pour vous ayder à fournir aux choses necessaires à vne telle entreprised, & en ay communiqué avec des plus celebres Docteurs en Theologie, seculiers & reguliers reformez, lesquels n'y trouuent aucune difficulté ny scrupule nonobstant vostre regle, par ce que c'est en ordre & à ceste fin d'y planter nostre sainte foy, ce qui ne se pourroit pas faire autrement selon l'experience que vous en auex depuis six ans, que vos Peres sont là sans y auoir fait beaucoup de fruit, faute de prendre ceste voye pour introduire le Christianisme au milieu de ses Sauvages, qui ne cognoissent & n'adorent aucune Diuinité. C'est vn desseing tres-auguste, que dis-ie, il est tout diuin. C'est vn œuure d'un incomparable merite, mais aussi il est besoin d'estre particulièrement aydé de Dieu, car Nisi Dominus ædificauerit domum in vanum laborauerunt qui ædificant eam. Non est volentis neque curientis miserantis sed Dei, il faut estre tout Apostolique & demander instamment à Dieu. Que fa-

ciat nos Idoncos Ministros, pour ex-  
cuter vne si haute & diuine entreprinse, &  
que tous ceux qui vous assistent là les Fran-  
çois soient pierres vifues fondamentales  
pour le bastiment de ceste nouvelle Eglise que  
vous voulez assembler là à nostre Seigneur.  
Il est besoin que leur vie puisse edifier & in-  
struire à salut ces Sauvages, & dauantage en  
vos Sacrifices tenant nostre Seigneur, luy  
demander misericorde pour ces infidelles, à  
ce qu'il leur ouure le cœur pour receuoir la  
saincte foy & qu'il y prenne pied, comme  
vous le prenez pour luy dans leurs terres.  
Quæ adaperiat Dominus cordi illo-  
rum in lege sua & in præceptis suis fa-  
ciat eos ambulare. Et dresserez tous vos  
exercices & disciplines à ceste fin, enuoyant  
continuellement des aspirations & souspirs  
vers Dieu, à ceste intention le demandant à  
la diuine bonté avec prostrations & quelque-  
fois les bras esteuez ou les bras estendus en  
Croix. Et quand vous sortez de ces redouta-  
bles Autels du grand Dieu viuant, soufflez  
en la face de ces Sauvages cest esprit de vie,  
que vous y venez receuoir, leurs mettant  
quelque fois vos mains lesquelles viennent  
de toucher & contracter ces Diuins Misteres  
du precieux corps & sang de nostre Seigneur,



les mettant, dis-je, sur leurs testes, d'autre fois leur imprimer au front ce signe terrible de nostre redemption la Croix, car mon Reuerend Pere, fides, est donum Dei, bel qui sommes nous pour penser faire un œuvre & de si importante consequence, ny mesmes un de moindre sans le concours de Dieu. Il nous faut croire que nous y nuyrions plustost par nos pechcz que d'y servir - c'est son œuvre Domini est salus, Domini est assumption nostra. Il nous y faut toutesfois employer diligemment & fortement. Qu' elle ioye à la mort d'auoir acquis un grand peuple à Iesus Christ. Qu' elle gloire dans le Ciel de tirer après soy, ces Nations. Je vous rends infinies graces de ce que vostre Reuerence a daigné m'y donner part, m'honorant de la commission que m'auex adressée par la vostre, ie l'ay acceptée & accepte tres-volontiers m'en iugeant fort indigne, i'en espere toutesfois quelque bon succès, veu que Dieu fait ordinairement ses œuures de rien, & par de foibles & quasi contraires moyens, comme ie suis tel. Et sa diuine Maiesté, vous ayant inspiré de vous servir de moyen en ce S. œuvre, ie luy recommande & fais recommander, par tous ses seruiteurs & seruantes. Pour le temporel, i'ay baille à Monsieur Houel 200. escus

pour commencer un Seminaire de six petis  
 Sauvages des ceste année presente, lequel  
 s'appellera le Seminaire de S. Charles, au  
 moins que ce grand Reformateur vous prote-  
 ge, ie vous enuoyrai tous les ans pareille som-  
 me pour ce suiet, & bien dauantage pour  
 vous accroistre & dilater, car i'esperc l'année  
 prochaine vous enuoyer plus de mille escus. Le-  
 dit sieur Houel m'a dit, qu'il vous enuoye  
 pour plus de 1200. liures de viures & cōmo-  
 ditez des auunes qu'il a oit auous, 'est un  
 bon seruiteur de L. u, homme d'honneur &  
 de merite, qui s'employe fidellement & infatigablement pour ceste affaire, Monsieur  
 Guerre vous dira le reste de ce que i'ay faict  
 & feray Dieu aydant, car ie suis du tout dedié  
 à vous seruir & assister en ceste Apostolique  
 entreprise. Ie prie nostre Seigneur la benir, &  
 vous conseruer longuement & heureusement,  
 pour y travailler fidellement & aduantageu-  
 sement, & demeure; Mon R. P. Vostre bien-  
 humble & tres-affectionné à vous seruir.  
 Charles des Boues, Grand Vicair de Pon-  
 toise. De Pontoise ce 27. Feuyier 1621.

*Comme le R. P. George fut député Commissaire des habitans du Canada vers le Roy, & de la Requeste qu'il presenta à sa Maïesté, pour les affaires dudit Canada.*

## CHAPRE VII.

**I**E n'ay point obserué ny le temps ny l'année que le R. P. George passa en Canada, ny le sejour qu'il y a fait, non plus que de son gouvernement, mais j'ay remarqué qu'il y estoit en grande estime par les lettres, que le Roy luy faisoit l'honneur d'escrire, dont on peut inferer de son merite. Or comme les affaires du Canada n'ont jamais esté bien prises, & qu'il y a tousiours eu des desordres causez de son premier fondemēt, qui n'auoit pas esté entrepris par les Marchands pour la gloire de Dieu (comme j'ay dit en quelque endroit de ce volume.) Le sieur de Champlain & tous les principaux habitans François du Canada y desirans remedier & apporter quelque ordre dans ces desordres, firent vne assemblée generale, en laquelle ils deputerent le R. P. George vers sa Majesté tres-Chrestienne, pour luy en faire les tres-humbles remonstrances, & negotier enuers icelle tout ce qu'il cognoistroit estre expediēt au bien & à l'aduancement du Canada, s'en

rapportant à sa prudence, à laquelle ils passeront acte & procuration autentique pour luy valloir & seruir en temps & lieu, dont en voicy coppie qui me seruita plus que suffisante de tout ce que i'ay escrit des mesmes desordres qui ont duré iusqu'à la venuë de cette nouvelle compagnie qui fait & promet quelque chose de mieux, dont ils auront de la gloire.

SCACHENT TOVS QV'IL  
 appartiendra. Quel'an de grace 1621. le 18.  
 iour d'Aoust, du Regne de tres-haut, tres-  
 puissant & tres-Chrestien Monarque Louys  
 13. du nom, Roy de France, de Nauarre & de  
 la nouvelle France ditte Occidentale, du Gou-  
 uernement de haut & puissant Seigneur  
 Messire Henry Duc de Montmorency & de  
 Dampville, Pair & Admiral de France, Gou-  
 uerneur & Lieutenant general pour le Roy  
 en Languedoc, & Viceroy des pays & terres  
 de la nouvelle France ditte Occidentale, de la  
 Lieutenance de noble homme Samuel de  
 Champlain, Capitaine ordinaire pour le Roy  
 en la Marine, Lieutenant general esdits pays  
 & terres dudit seigneur Viceroy, que par  
 permission dudit sieur Lieutenant se seroit  
 faite vne assemblée generale de tous les  
 François habitans de ce pais de la nou-  
 uelle France, afin d'auiser des moiens les

Délegation  
 du P. Geor-  
 ge.

plus propres sur la ruyné & desolation de tout ce pays, & pour chercher les moiens de conseruer la Religion Catholique, Apostolique & Romaine en son entier, l'autorité du Roy inuiolable & l'obeissance deuë audit Seigneur Viceroy, après que par ledit sieur Lieutenant, Religieux & habitans, presence du sieur Baptiste Guers Commissaire dudit seigneur Viceroy, a esté conclud & promis de ne viure que pour la conseruation de ladicte Religion, obeissance inuiolable au Roy & conseruation de l'autorité dudit Seigneur Viceroy, voyant cependant la prochaine ruine de tout le pays, a esté d'une pareille voix deliberé, que l'on feroit choix d'une personne de l'assemblée pour estre député de la part de tout le general du pays, afin d'aller aux pieds du Roy, faire les tres humbles submissions auxquelles la nature christiansme & obligation, rendent tous sujects redevables. & presenter avec toute humilité le Cahier du pays, auquel seront contenus les desordres arrivez en ce pays, & notamment ceste année mil six cens vingt-vn. Et aussi qu'iceluy député aille trouuer nostre-dit seigneur Viceroy, pour luy communiquer semblablement des mesmes desordres, & le supplier se ioindre à leur complainte,

pour la demande de l'ordre neceſſaire à tant de mal-heurs, qui menacent ces terres d'une perte future, & finalement pour qu'iceluy député puiſſe agir, requérir, conuenir, traicter & accorder pour le General dudit pays, en tout & par tout ce qui ſera l'aduantage dudit pays. Et pour ce tous d'un pareil conſentement & de la meſme voix cognoiſſant la ſaincte ardeur à la Religion Chreſtienne, le Zele inuolable au ſeruiſe du Roy, & de l'affection paſſionnée à la conſeruation de l'autorité dudit ſeigneur Viceroy, qu'à tousiours conſtamment & fidellement teſmoigné le Reuerend Pere Georges le Baillif Religieux de l'ordre des Recollets, ioint ſa grande probité, doctrine & prudence. Nous l'auons commis, député, & delegué, avec plain pouuoir & charge de faire, agir, repreſenter, requérir, conuenir, eſcrire & accorder, pour & au nom de tous les habitans de ceſte terre, ſuppliant avec toute humilité ſa Maieſté, ſon conſeil, & noſtre dit ſeigneur Viceroy, d'agreer ceſte noſtre delegation, conſeruer & proteger ledit R. Pere en ce qu'il ne ſoit troublé ny moleſté de quelque perſonne que ce ſoit, ny ſous quelque pretexte que ce puiſſe eſtre, à ce que paiſiblement il puiſſe faire, agir & pourſuiure les affaires

du pais, auquel nous donnons de rechef pou-  
 uoir de reduire tous les aduis à luy donner  
 par les particuliers en un cahier general, &  
 à iceluy apposer sa signature avec ample  
 declaration que nous faisons, d'auoir  
 pour agreable & tenir pour vallable  
 tout ce qui sera par iceluy Reuerend Pe-  
 re fait, signé requis, negocié & accor-  
 dé pour ce qui concernera ledit pays, & de  
 plus luy donnons pouuoir de nommer &  
 instituer un ou deux Aduocats au Con-  
 seil de sa Maiesté, Cours souueraines &  
 Iurisdiccions, pour & en son nom &  
 au nostre, escrire, consulter, signer plaider  
 & requerir de sa Maiesté & de son Con-  
 seil, tout ce qui concernera les affaires de  
 ceste nouvelle France. Si requerons hum-  
 blement tous les Princes, Potentats, Sei-  
 gneurs, Gouverneurs, Prelats, Iusticiers &  
 tous qu'il appartiendra, de donner assistance  
 & faueur audit Reuerend Pere, & empecher  
 qu'iceluy allant, venant, ou seiournant en  
 France, ne soit inquieté ou molesté en ceste  
 delegation avec particuliere obligation de re-  
 cognoissance, autant qu'il sera à nous possi-  
 bles. Donné à Kebec en la nouvelle France  
 sous la signature des principaux habitans,  
 faisant pour le general, lesquels pour auten-

riquer d'auantage ceste delegation, ont prié le tres-Reuerend Pere en Dieu Denis Lamet, Commissaire des Religieux, qui sont en ces terres d'apposer son sceau Ecclesiastique ce iour & an que deffous, signé Champlain, Frere Denis Lamet Commissaire, Frere Ioseph le Caron, Hebert Procureur du Roy, Gilbert Courseron Lieutenant du Preuost, Boullé, Pierre Reye, le Tardif, I. le Groux, P. Desportes, Nicolas Gressier de la Jurisdiction de Kebec & Greffier de l'assemblée, Guers Commissionné de Monseigneur le Viceroy & present en ceste eslection, & scellée en placard du scel dudit Reuerend Pere Commissaire.

Le bon Pere Georges ayant ses despesches & pris les aduis de tout ce qu'il auoit à faire, s'embarqua dans les premiers Nauires frettez pour le voyage de la France, où estant arriué il employa la viuacité de son esprit, à faire valoir sa commission & remonstrer que si sa Maiesté n'auoit un soin particulier du Canada & de contribuer aux frais necessaires, pour pouuoir mettre le pays en bon estat, que iamais on n'en tireroit gloire ny profit non plus que d'une terre abandonnée & deserte, quoy que bonne de soy & de grande esperance, & afin d'y pouuoir plus



pressamment persuader le Roy, il luy fait une deduction des richesses du pays en la Requeste & és aduis suiuaus qu'il luy presenta, lesquels s'il eussent esté accomplis & effectués de point en point, comme on luy auoit fait esperer, la nouvelle France, seroit à present un beau & riche pays, & la pluspart de ses peuples conuertis, au lieu que ce n'est encor qu'un desert presque inhabité, sinon d'un peuple errant dont la pauureté & la fainantise, rendent egallement leur conuersion difficile.

AV ROY.

SIRE,

Les pauvres Religieux Recollets habi-  
 tuez à Kebec en la nouvelle France vous re-  
 montrent tres-humblement, que depuis six  
 années en ça, qu'il a plu à Dieu se servir  
 de leur ministère sous l'autorité de vostre  
 Maïesté, tant au voyage de ceste terre  
 estrangere, descouvertures du pays, qu'en la  
 conuersion des peuples plus Sauvages en la  
 cognoissance de Dieu, qu'en leur conuer-  
 sion civile. I's ont différé de donner leur  
 aduis touchant cette entreprise, iusqu'à  
 ce que l'experience secondant leur bonne  
 volonté, ils peussent avec tant plus de cer-  
 titude qu'il importe de ne parler aux Roys  
 que d'affaires bien digerées & meurement  
 considerées, proposer à vostre Maïesté ce  
 qui est necessaire en ceste affaire: & bien  
 qu'il semblast estre de leur devoir, dès  
 les premieres années de leur seiour audit  
 pays, aduertir vostre Maïesté de ce qui

Requête  
 présentée  
 au Roy.

estoit à faire pour la continuation de cet auguste dessein. Ils ont estimé que les lettres annuelles qu'ils ont escrit depuis leur arrivée suffisoient, iusques à ce que le pays & les peuples leur feussent dauantage cogneus, afin que selon qu'ils trouueroient tant de la disposition des peuples que des profits que l'on pourroit esperer de la terre, ils iugeassent ce qui seroit plus à propos; or est il qu'à present que la hantise des peuples les a rendus scauans en leur recherche, & que les voyages qu'ils ont fait de cinq à six cens lieues dans les terres en la compagnie du sieur de Champlain, Lieutenant sous vostre autorité de Monseigneur de Montmorency Viceroy du pays, leur ont acquis la cognoissance tant desirée des peuples de diuerses contrées. Et voyans les grands & manifestes profits, qui peuuent reussir à la gloire de Dieu, augmentation du sceptre & de l'Empire des François, contentement singulier de vostre Maesté & profit & utilité de tous ses suiets. Les supplians ont iugé estre expedient, voire grandement necessaire de declarer ce que en conscience ils recognoissent estre de toute ceste entreprise, afin qu'il plaise à vostre Maesté leur accorder le contenu leur en memoire cy attaché.

Les

Les supplians doncques sont avec la grace de Dieu, SIRE, dans une terre nommée par le commun Canada, mais mieus la nouvelle France, en un lieu appellé Kebec, basty par la diligence & industrie singuliere du sieur Champlain, fort auant dans le fleue de saint Laurens. Oû ayant seionnez, ils ont appris les richesses de ce quartier & speciallement de ce fleue accompagné de plusieurs belles & fertiles Isles, peuplé d'une telle abondance de toutes sortes de poissons qu'elle ne se peut descrire, bordée de costaux plains d'arbres fruitiers, comme noyers, chastagniers, pruniers, cerisiers, & vignes agrestes, avec quantité de prairies qui ornent & embellissent ses vallons. Le reste de la terre garny & peuplé de toute sorte de chasse & plus qu'il n'y en a en France, & avec plus grand profit en ce que non seulement ils ne manquent de gibier & bestes fauves ordinaires en ces pais, mais ont de plus des Elans ou Originals, Castors, Renards noirs, & autres animaux dont la pelleterie donne accès & esperance au bien futur d'un tres grand commerce: dauantage la bonté de ceste terre a esté de plus en plus recognüe par les voyages que les supplians y ont fait, qui leur ont porté la cognoissance de plus de

et cent mille ames disireuses du labourage  
 & faciles d'attirer à la cognoissance de Dieu,  
 pour n'estre licz à aucun culte, Par la sôduite  
 de q<sup>ts</sup> els peuples, les fleuves, riuieres, lacs  
 de largeur & longueur indicibles ont esté re-  
 cognus par les supplians; mais comme le  
 bien ne s'aquier sans peine, il n'y a point de  
 doute que outre les grands labeurs des sup-  
 plians en ses découuertes & leur seiour  
 dans le pays, ce qui leur donne le plus de  
 trouble n'est pas seulement de s'estre troué  
 sans assistance d'aucune commodité, ains  
 seulement de viues par ceux qui sont asso-  
 ciez en ce commerce, ausquels seuls faut  
 aduouier ceste obligation, mais que ces ter-  
 res & leur abondance recogneuës par l'estran-  
 ger, ils sont en perpetuelle crainte de sur-  
 prises n'attendans que l'heure que l'on vien-  
 ne couper la gorge à tous ceux qui res-  
 dent audit Kebec. Car il ne faut pas  
 tant s'asseurer aux paupieres abatuës des  
 Lyons, que l'on ne sçache qu'ils mordent  
 en dormant, & que les ennemis de vo-  
 stre Couronne, bien qu'ils semblent en-  
 dormis ne viennent à l'appas de si grandes  
 esperances de gain & de profit. En effect,  
 SIRE, qui ne se hazarderoit de venir posse-  
 der une terre si riche laquelle donne de ses

flancs des mines de fer & d'acier, qui rendent quarante-cinq pour cent, du plomb trente, du cuivre dix-huict, & qui en promet d'or & d'argent, terre qui donne par usure toutes sortes de semences, & laquelle dès à present donne les materiaux propres pour la construction de toutes sortes de vaisseaux fournissant le Meirain, Lantes, planchages pour fenestragés & lambris, & de plus les Gommés, Bray & Raisine. En outre la pelletterie cy-dessus mentionnée. Les cendres & la potasse de quoy seul il se peut faire trafic de plus de cent mille escus, & ce qui est plus considerable, un autre qui possederait ladite terre pourroit de là tenir en bride & contraincte plus de mille vaisseaux de vostre Estat qui viennent annuellement aux pesches dont ils emportent les huilles, les moluës, baleines & saulmons dont vos suiets se seruent. Il est vray que l'approche qu'ont faiët une fois les Anglois, qui couperent la gorge à la flotte des Iesuites accompagnée du sieur de Poitrincourt s'en allans en l'Accadie, donne aux supplians des apprehensions qui leur sont tant plus grades qu'ils regretteroient de voir le tilire auguste de nouvelle France, changé en un autre, soit de nouvelle Holande, Flandre, ou Angleterre: car d'estimer qu'il y ait rien qui resiste à pre-

sent à leur entreprise, c'est se flatter en l'attère d'un mal-heur incuitable s'il ny est remedié, & bien que cela arrive ce ne sera sans en avoir esté l'og-temps menacé, sans mettre en ligne de compte les menées & entreprises de ceux de la Rochelle, qui tous les ans apportent armes & munitions aux Sauvages, les animés à couper la gorge aux François, & ruyner leur habitation, ce qui n'est pas peu considerable. Les supplians ont donc sugé estre de leur conscience de donner advis à vostre Maieité de l'intérest qu'elle a en la conservation de ceste terre qui promet en la cōtinuation des labours precedens un passage favorable pour aller à la Chine, ce qui est auant ou plus facile à conserver & maintenir, S I R E, sous vostre domination, qu'il est aysé à l'estranger imprimer sur le front de la France, une tache perpetuelle & indelebile pour n'avoir sçeu conserver une terre qui estoit à l'augmentation de sa gloire, laquelle conservation depend de l'entretien de la Religion par l'authorité de la Justice, quād elles y seront toute deux appuyées & maintenues par la force d'une garnison établie en un fort, qui faut bastir sur la croupe d'une Montagne, qui tiendra plus de dix-huict cens lieues de pays suieët, attendu qu'il n'y a aucun abord recogneu que l'entrée

*dudit fleuve de S. Laurent. Ce qui fera reussir le commerce & le rendre grandement profitable, & par ainsi vostre gloire augmentée & une nouvelle fleur adionstée à la Couronne Françoisse.*

*Sur ces considerations, SIRE, plaise à vostre Majesté accorder aux supplians le cōtenu en leurs articles cy attachez pour la conservation dudit pays, accroissement & entretien de la Religion Chrestienne en iceluy, & ils continueront leurs labours & leurs prieres pour l'augmentation de vostre Empire & la prosperité de vostre Maieité. Outre que les ames qui seront par ce moyen conduites au Christianisme rendront leurs prieres, leurs biens & leurs vies tributaires de son Sceptre.*

*J'aurois encores icy descrit tout au long les articles presentez à la Majesté, mentionnez en la susdite Requête - mais pour estre aussi peu necessaire comme ils ont eu peu d'effect, ie me suis contenté d'en poser icy les principales & generales, sans m'arrester à celles des particuliers, qui ne pourroient de rien servir à mon suiet, suffit que l'on sçache que sans interest, nos Religieux ont faiët tout ce qu'ils ont pu pour le bien, honneur & salut du pais.*



*Tres-humbles remonstrances & memoires  
des choses necessaires pour l'entretien &  
execution de l'entreprise faicte en la nou-  
uelle France presentées au Roy, & du temps  
qu'elle a esté descouuerte.*

Memories  
presentez à  
la Majesté.

**C**OMME jamais l'homme ne peut acquerir la fin d'aucune chose que par les moyens propres & conuenables à icelle estant ainsi que le principal but & l'intention particuliere de sa Majesté vise à la conuersion des ames, d'où depend l'augmentation de son Empire & de sa gloire, il est vray qu'il est impossible d'y paruenir que par les moyens essentiels pour l'execution d'vne si sainte entreprise, qui sont d'assister la religion de la iustice, & toutes deux de la force, l'vne ne pouuant subsister sans les autres & toutes trois Bien associées se trouuent les pilliers & plus solides fondemens d'vn Estat. Partant la Majesté outre plusieurs autres considerations est d'autant plus interessée à la cōseruation de la nouvelle France, sous son Empire par le moyen de ces trois arcsboutans, que nul autre Prince de la Chrestienté n'y peut rien pretendre, les François en ayant faict les descouuertes depuis cent seize ans, & continué iusques à present, car dés l'an mil cinq cens quatre, les Normands y allerent, au rapport mesme & par l'aduen des histoires

estrangeres, & apres eux Iaeques Cartier en l'an mil cinq cens trente-quatre & trente-cinq par l'expres commandement de François Premier. Depuis le Marquis de la Roche fist ce voyage en l'an mil cinq cens nonante-cinq, pourfuiuy en l'an mil six cens par Chauuin, qui fist bastir vne demeure à Tadoussac, & en l'an mil six cens trois, le sieur de Monts accompagné du sieur de Champlain, qui firent des nouvelles descouuertes & des bastimens es lieux esquels il ne s'en estoit iamais veu, toutesfois abandonnées, puis apres iusques en l'an mil six cens huiet que le sieur de Poitrincourt avec des Peres Iesuites entreprit le voyage, où ils furent desconfits par les Anglois, qui pensoient triompher des travaux & peines des François. Mais en la mesme année le sieur de Champlain vint donner dans ces terres iusques au lieu de Kebec, qui est aduancé de plus de cent lieues dans le fleuue de S. Laurens, où il fist l'habitation qui y est à present, & de là passa à plus de six cens lieues dans ces terres nouvelles, où il a descouuert plusieurs belles contrées habitables dont l'on peut tirer de grandes richesses & commoditez dès à present, en esperer beaucoup plus à l'aduenir, d'où se void l'interest que sa Majesté a de se preualoir de la possession legitime de ceste terre, qui luy est d'autant plus assurée que par la confession mesme des Cartes estrangeres, ce droit luy est acquis & cédé priuatiuement à tous autres, & de là resulte l'obligation necessaire de sa Maieité à la contribution & assistance esperée pour la manutention

de ce païs, qui ne se peut mieux conseruer que par ces trois moyens, de la Religion, la Iustice & la force, qui y seront (s'il plaist à sa Maiesté) establies & par elle entretenues suiuant ces articles & memoires que les pauures Religieux Recollects habituez en ladite terre luy en presentent, protestât toutes fois qu'ils ne l'auroiēt iamais entrepris & d'entrer en vne si grande cognoissance d'affaires, que l'on pourroit estimer outrepasser les bornes de leur institution & de leurs vœux, n'estoit la necessité de l'affaire, & qu'il ne se treuve autres personnes dans le païs qui puissent donner ces aduis & ayent plus d'interest de faire ces tres humbles remonstrances, pour la gloire de Dieu en la conuersion des ames & pauures nations qui s'y perdent sans cognoissance de leur Createur & sans Religion & culte aucun, ioinct la consideration qu'ils ont de l'vtilité visible & augmentation assuree de l'Empire de sa Majesté, qui luy feront agreer s'il luy plaist, ce qui luy est demandé, sçauoir.

*Pour le regard de la Religion.*

Que defences seront faictes à tous suiets de vostre Maiesté, faisant profession de la Religion pretendue reformée d'y habituer ou y entretenir aucunes personnes de quelque nation que ce soit de ladite religion pretendue reformée, sur les peines qui seront iugées raisonnables.

Qu'il plaise à sa Maiesté fonder vn Seminaire de 50. enfans des Sauvages, pour six ans seule-

ment à raison de 50. escus pour chacun, qui seront par an 2500. escus, après le quel temps de six ans ils pourront estre entretenus voire vn plus grand nombre, du reuenu des terres qui seront cultiuées pendant ledit temps, lesquels enfans sont tous les iours offerts aux supplians par leurs parens, pour estre instruits & esleués en la Religion Chrestienne, & pour ce donner vne Abbaye pour le reuenu y estre employé, la nourriture des Religieux de ladite Abbaye, & l'entretien preallablement fait.

Qu'il plaise à sa Maiesté donner aufdits supplians dequoy auoir des liures, ornemens, vestelles, meublès, viures, & dequoy entretenir vne douzaine d'hommes pour leur labourer de la terre & entretenir du bestail pendant lesdites six années seulement.

*Pour le regard de la Iustice.*

Il est grandement necessaire que sa Maiesté accorde que la iustice y soit exercée avec tant plus de puissance que les commencement des peuples sont plus importans, afin d'euiter les reproches de nos voisins, & aussi pour ne permettre que sous l'authorité de sa Maiesté il se commette des voleries, meurtres, assassins, paillardise, blasphemes, & autres crimes desjà par trop familiers entre quelques François habitans en ladite terre &c.

*Et pour le regard de la Force.*

Celle cy estant l'humeur radicalle qui Youstient les deux precedentes. Il plaira au Roy de donner dequoy bastir vn fort dans le pays , vne Tour à Tadoussac, lieu qui est l'vnique abord des vaisseaux, & l'entretien pour six ans d'vne garnison de cinquante hommes propre pour la construction & conseruation dudit fort.

Finalemēt qu'il plaise au Roy donner au sieur de Champlain de son Arsenal des canons, poudres & munitions & augmenter son autorité & ses pensions de luy & sa famille, son appointement de deux cens escus n'estant suffisant pour vn tel entretien, &c.

Voila tout ce qui est des principales affaires que le R. Pere Georges negotia au Conseil & avec les Gens du Roy apres en auoir parlé à sa Majesté & présenté les Artieles cy-dessus, mais qui ont autant aduancé le Canada qu'on a contribué à l'execution & accomplissement d'icelles.

*Voyage des Peres Guillaume & Irenée Recollects, pour le Canada. D'un Sauvage baptisé & mort sur mer, & de quelques ceremonies des Montagnais pour les malades.*

CHAPITRE VIII.

**L**Es visites des Superieurs dans les Ordres sacrez, sont tellement importantes & necessaires que sans icelles, l'ordre delaisse d'estre ordre & se peruertit par ce delaissement. Ce fut la raison pour laquelle nos Peres assemblez au Chapitre tenu l'an 1622. firent election du R. P. Guillaume Galleran pour Commissaire du Canada auquel on donna pour Compagnon le R. P. Irenée Piat qui des long-temps desiroit s'employer à la conqueste des ames des pauvres Sauvages. C'estoit vn choix qu'on ne pouuoit faire meilleur & qui eut fait beaucoup s'il eut esté bien assisté, mais sa Maieité, ny contribuant rien, ou fort peu, les marchands n'ont pas eu assez de puissance non plus que de bonne volonté pour parfaire vn si grand œuure que de reduire ces peuples & rendre le pais florissant, comme il se pourroit faire si on y employoit les despences superflües qui se font icy tous les ans, en ballers, ieux & banquetts, & en tant d'habits mondains, qui montent

iusques à l'excès, d'où senfuit la ruine de beaucoup de bonnes familles.

Auec la benediction du R. P. Prouincial ils s'acheminèrent à Dieppe enuiron la my May, où ils furent fauorablement receus dans les vaisseaux par le sieur Guillaume de Caen General de la flotte bien que de contraire Religion, car au reste il est homme poly, liberal & de bon entendement sçachant parfaitement bien commander en mer. Vne chose en leur voyage leur fist grandement admirer la diuine prouidence en l'ordre qu'il tient voulant sauuer les hommes. Il y auoit vn an & plus qu'vn Sauuage Canadien auoit esté amené à Dieppe lors qu'estant tombé malade il desira s'en retourner en son pays en la compagnie de nos Peres, sans pour cela monstrer aucune inclination pour le Baptesme.

Vn Cana-  
dien est  
baptisé puis

Estant embarqué il eut de merueilleuses tentations ou plustost imaginations qui augmentoient grandement son mal. Il eut opinion que le Maistre du vaisseau le vouloit faire mourir, de maniere que s'il remuoit vne corde il croyoit que c'estoit pour le pendre, & s'enfuyoit se cacher au fond du Nauire, s'il alloit à luy il pensoit que c'estoit pour le ieter dans la mer & se prenoit à crier, & par ces continuelles inquietudes d'esprit il se mit si bas & s'afoblit de telle sorte qu'il fut contraint d'en garder le liect, & chercher remede à la santé, mais qui fut tout extraordinaire, car s'imaginant que mang eant beaucoup &

Incessamment seroit le vraymoyen de sa guari-  
son, il crioit tousiours à la faim, mangeoit sans  
relache, & empiroit à mesure qu'il crovoit  
se mieux porter du corps, tandis qu'interieu-  
rement Dieu illuminoit son ame & le tiroit  
des tenebres pour le mettre à la grace.

Le Pere Irenée qui auoit pris soin de luy,  
l'oyoit souuent plaindre la nuit & s'ecrier en  
son patois François qu'il escorchoit au moins  
mal: Moy pourquoy point Chrestien, moy  
pourquoy point Baptisé, & est à ne ter qu'e-  
stant en France il auoit esté souuent sollicité  
des Huguenots d'embrasser leur pretenduë  
Religion, ce qu'il ne voulut iamais faire,  
Dieu le reseruant pour son Eglise & pour  
son Palais celeste, où les Heretiques n'ont  
aucuue part ny ceux qui sont hors de l'Egli-  
se, car hors icelle il n'y a point de salut.

Le Pere Irenée le voyant si perseuerem-  
ment demander le S. Baptesme, creut qu'il y  
auoit là quelque chose de Dieu & qu'il ne  
deuoit point negliger cette ame laquelle sa  
diuine Majesté vouloit sauuer, la difficulté  
estoit de luy faire entendre les mysteres de  
nostre S. Foy, & tirer de luy la confession  
d'vn Dieu mort pour nous en Croix, mais il  
n'y auoit point là de truchement qui le pût  
faire, pour ce, comme i'ay dit ailleurs, qu'ils  
n'ont point de mots propres pour leur faire  
entendre nos mysteres, & si le pauure mala-  
lade scauoir fort peu de François.

Le Pere luy fist neantmoins comprendre  
au mieux qu'il pût, plus par signes que par pa-



roles, car Dieu n'oblige pas à l'impossible, après quoy il luy présente vne Image du crucifiement de nostre Seigneur, qu'il prist avec grande reuerence en ostant son bonnet, & la mist aupres de luy, & souuent luy faisoit la mesme reuerence, mais ce qui estoit de merueilleux, est que iamais il ne m'ageoit qu'il ne joignit ptemierement les mains & remuoit les levres, comme faisoit mon grand Sauuage Huron, il s'armoioit du signe de la S. Croix & disoit humblement ces diuines paroles, Iesus ayez pitié de moy.

Et comme il se sentit diminuer de force & en des apprehensions de mourir sans auoir receu le S. Baptesme, il recommença de plus bel & avec des affectiōs plus pressantes à prier qu'on eut à luy donner, autremēt qu'il estoit perdu. Le Pere Irenée luy fit dire pat le Truchement qu'on apprehendoit que si nostre Seigneur luy rendoit la santé, qu'il retournerait derechef viure en son ancienne vie Sauuage & delaiassat là le Christianisme, il protesta que non, & qu'il vouloit viure & mourir en nostre sainete Religion.

Là dessus on prist assurance du General qu'il contribueroit à sa nourriture s'il reuenoit en cōualeſſence, peur que la necessité le contraignit de retourner à son ancien poste; c'est à dire vie barbare, puis on le baptisa. Chose admirable le Pere Commissaire ne luy eust pas plustost conferé ce Sacrement apres vn acte de contrition qu'on tira de luy, qu'il rendit son ame à Dieu le Createur comme

si il n'eust attendu que cette application pour passer de cette vie en l'autre : Ce qui me fait dire avec S. Paul, ô grandeur des merueilles de Dieu, combien vos voyes sont inscrutables, voicy vn Sauvage qui sort de son pays, il tombe malade, il est baptisé, il meurt & le voyla sauué plus heureusemēt que beaucoup de Chrestiens qui vivent & meurent en infidels.

Le corps ayant esté ensevely & exposé honnestement sur le tillac, les Peres dirent l'Office & les prieres accoustumées, apres lesquelles il fut ietté dans la mer vne grosse pierre attachée à son pied pour le faire couler au fond : il n'y eut qu'une seule chose en quoy on manqua, qui fut de n'auoir retenu de ses cheueux & de ses ongles, mais de ses cheueux principalemēt selon qu'ils ont de coustume, pour les môstrer à ses parens & à tous ceux de la Nation, à fin de leur oster toute sinistre opinion qu'on l'eust tué ou submergé, car cōme ils sont assez soupçonneux d'eux mesmes, il ne falloit que ce manquement là, pour les mettre en rumeur : (nous dirent quelques Sauvages de nos amis) on ne laissa pas neantmoins de faire des presents aux plus prochains parens du deffunct, pour leur oster tout sujet de plainte, & nous mettre en assurance de ce costé là.

Tandis qu'on estoit occupé à l'enterrement du deffunt le Nauire suiuiot sa routte & aduāça iusques à Tadoussac où ils arriuerent fort heureusemēt, sinon qu'ils frayerent vne roche entrant au port, qui les pensa perdre, de quoy eschappez, ils rendirēt graces à Dieu & moulerent l'ancre pour le repos d'une si longue

navigation, pendant laquelle le P. Guillaume resta toujours sain & gaillard, & le P. Irénée au contraire presque toujours malade & incommodé, voila cōme tous n'ont pas vne mesme grace naturelle ny la force & vertu de pouuoit supporter l'air de la mer & la violece des courmées qui causent à la pluspart des maux de cœur fort grands, lesquels neantmoins se guerissent en abordât la terre, si plustost ils ne quittent, cōme ils font, & puis reuiennent, mais souuent avec de furieux vomissemens.

Le R. P. Guillaume monta à Kebec dans les premieres barques & de là à nostre Conuēt, & le P. Irénée resta pour les dernieres afin d'assister toujours les passagers & personnes Catholiques. Il trouua là vne fort grande Croix que depuis quelque-temps nos Religieux auoient fait faire pour l'y esleuer en signe de Victoire, mais les grands débats suruenus entre les Nauires des deux societez en empescha l'execution iusques à l'arrivée dudit P. Irénée qui la benist solennellement & la fit esleuer à l'ayde des hommes que Monsieur le General luy presta. Il y eut des Huguenots même qui s'y employerēt d'affectiō, pendât que d'autres plus peruers s'en mocquoierēt. Ils edifierent aussi vne Chapelle de rameaux d'arbres, où ledit Pere dit la S. Messe au grand contentement de son ame & tous les bōs Catholiques qui se trouuerent là presens.

Le Sieur de Caën ayant donné l'ordre nécessaire à Tadoussac, partit pour Kebec avec le P. Irénée, lequel apres vn peu de repos, voulut se rendre miserable avec les miserables & aller hy-

uerner

tièner avec les Montagnais pour apprendre leur langue; car c'est le principal sujet pourquoy on s'y abandonne, & pour cest effect, il contracta amitié avec vn barbare qui luy sembloit honneste homme, lequel après quelque petit present, luy promist piace & nourriture dans sa cabane avec tout son emmeublemēt qui consistoit simplement en deux busches de bois, l'une pour luy servir de cheuet & l'autre pour luy servir de cloison & le separer aucunement des autres, qui ont accoustumé de coucher tous pells mesle les vns parmy les autres sans separation.

Voyla donc le bon Pere logé, mais en tel lieu qu'on ne voyoit que pauvreté, le Ciel estoit sa couuerture & la terre nuë son liēt mollet: pour toute vasselle il n'auoit que son escuelle d'escorce & sa cueiller, & le reste estoit bien peu de chose, encor se sentoit il bien-heureux, ô mon Iesus d'auoir rencontré vn si bon hôte.

Mais il arriua par mal-heur peu de iours après sa venuë vne maladie inopinée au frere de ce Sauvage, pour laquelle il fallut faire alte au milieu des bois par l'espace de dix ou douze iours, pendant lesquels on chercha par tout des remedes à ce mal qui ne pût estre si-tost guery, car les Medecins nyles Apoticairens n'y sont pas Sautages  
consultent  
le diable. là des plus sçauans. Il fallut donc auoir recours à l'Oracle & voicy comment. Le bon homme fist dresser au milieu de sa cabane vne espee de tour ronde avec des paux picquez en terre redoublez en dehors avec des couuertures & des escorces de bouleaux pour la rendre noire &

obscure, car le diable fuit par tout la lumiere.

Cela estant fait, il fit entrer dedans vn Maistre Piroteois ou Magicien, pour s'informer du diable qui auoit donné ce mal à son frere, afin de l'en punir & guarir le malade par le moyen de ceste punition, car ils sont tellement superstitieux en leurs maladies, qu'ils croyent qu'elles leur sont ordinairement données par autrui, ou causées par le malin esprit, qui en effect leur en donne souuent d'imaginaires, qui se guentissent par des pareilles imaginations, & voilà ce qui met le diable en credit.

Or le bon homme ne faisoit pas moins des siennes pour descouuir les auteurs de la maladie de son frere, que le Maistre Piroteois dans sa petite tour, car il faisoit des gestes & des grimaces admirables, il se demenoit, il se frappoit le visage avec vne forme de tambour de basques dans lequel y auoit quelque petits cailloux ou grains de bled d'Inde, & au dessus estoient peintes des figures de diable; il heurloit il tempoitoit, & faisoit des cris espouuantables, qui eussent fait peur à des personnes peu assurées & encores moins accoustumées à ces chariuaris, & puis tout à coup l'vn & l'autre faisoient des pauses & demouroient vn petit espace de temps dans vn profond silence, au milieu duquel le malade interrogeoit son medecin de l'auteur de son mal, qui luy en contoit à plaisir & tousiours des bourdes qu'il sçauoit gentiment controuuer en charlatan raffiné.

A la fin apres auoir encor bien tintamarre & fait des inuocations à ce demon, il fut conclud

par le Pirotois que le mal auoit esté donné par vn Sauvage fort esloigné de là, surquoy resolution fut prise qu'on l'enuoyeroit tuer par l'un des freres du malade ( car ils estoient plusieurs) afin de tirer par ceste mort, la vengeance de la malice & la guerison du malade comme j'ay dit. Voyla comme le diable se ioué de ses pauvres miserables, & comme par ses pernicieux conseils, il les destruit de sorte qu'ils ne peuuent mesme multiplier ny croistre en nombre à cause de ses tueries, non plus qu'en lumiere & connoissance de leur mal-heur.

Le Pere Irenée estonné d'un si meschant conseil, & que sa presence ny, ses remonstrances ne pouuoient en rien moderer ny diuertir ces mauuais desseins ( comme nouveau Apostre parmy vn peuple gentil) il quitta là tout & s'en retourna au Couuent pour y catéchiser les François, n'ayant pû assez tost corriger les barbares qu'il faut supporter & souuent dissimuler leur façon de faire avec vne grande patience & douceur d'esprit, attendât le temps propre pour recueillir le fruit de sa charité, car les forteresses du diable ne se prennent pas du premier coup n'y tousiours avec violence.

C'est vne methode de laquelle nous vsons mesme parmy les gros Chrestiens, car d'abord allez parler de Dieu à vn homme grandement auare ou addonné à ses plaisirs, il vous rebutera & tournera le dos, il y faut apporter de grandes precautions, encor a on bien de la peine de gagner quelque chose sur leur esprit en dissimulant leur deffaut. Il me souuent à ce propos

Vn agars  
rendu  
deuot.

d'vn certain gentil hōme autāt auare & indeuot que sa femme estoit picuse & sainte. Il fuyoit les Religieux & sa femme les accueilloit, il ne parloit que d'escus & sa femme que de vertus, bref les Religieux ne pouuoient auoir d'entrēe chez luy qu'il ne leur tournast aussi tost les talons, peur qu'on luy parla des choses de son salut, ou de faire quelque aumosne aux pauvres, qui ne voyoient que Madame.

Il arriua neantmoins que nous l'abordames vn soir comme il estoit à table, de se retirer il n'auoit point d'apparence, ni nous de coucher deuant la porte estant en si bonne maison, donc par ceremonie il fut contraint de nous offrir le couuert, car il cognoissoit nostre ordre. Or que croyez vous qu'elle fut sa premiere pensēe, elle fut iustement de nous dire qu'il eut bien desiré que les douze plus gros de ses villageois fussent conuertis en or enfermez dans sa caue. Voyla vn merueilleux souhait & qui sentoit bien de son auarice, & tout le reste de son entretien fut que de semblables discours & des guerres où il auoit vieilly; mais la cōclusion en fut tresbonne après nos applications & ses reflections, car il nous fit promettre vn soing de le voir plus souuent & de prier Dieu pour luy, puis nous cōduir luy mesme dans la chambre & nous fist faire du feu, ce qui ne luy estoit iamais arriué, de quoy Madame ioyeuse au possible rendit graces à Dieu de la conuersion de son mary qu'elle n'auoit iamais veu dans vne si grande deuotion.

*Des travaux de nos Religieux allans à l'Eslan, & d'un second voyage que fist le Pere Irenée aux Sauvages où ils observèrent quelque ceremonies pour avoir bon vent.*

### CHAPITRE IX.

LE Pere Ioseph voyant le P. Irenée plustost de retour qu'il n'esperoit, prist luy mesme sa place & s'en alla passer le reste de l'Hyver avec les Montagnais, afin de gagner tousiours temps & disposer aucunement ce peuple grossier au bien qu'on desiroit d'eux. Or il ne fut pas long-temps que les Sauvages prirent plusieurs Eslands, desquels ils en-dedierent vn pour nos pauvres Religieux de Kebec, qu'ils enuoyerent aduertir par vn de leurs hommes pour le venir querir à dix ou douze lieues de Kebec.

Le P. Irenée y voulut aller avec nostre bon frere Charles, & quelque François que leur presta le sieur de Champlain. Il faisoit pour lors vn fort grand froid, le temps fort serain, & la terre par tout couverte de cinq ou six pieds de neiges, c'est ce qui les contraignit après auoir fait prouision d'vn peu de galettes pour viure en chemin, de s'accommoder chacun d'vne paire de raquettes attachées sous leurs pieds pour n'enfoncer dans les neiges, & avec cela ils se

Vont querir vn Eslan.



mirent à la fuite de leur Sauvage qu'ils ne perdoient point de veüe, à cause qu'il n'y a aucun sentier ny chemin en tout le país.

Mais comme il alloit vn peu trop viste pour de pauvres Religieux & n'auoit pas la discretion de cõsiderer que nos habits nous sont fort incommodes à marcher pendant les vents & le mauuais temps; le Pere ordonna qu'il iroit le dernier & le plus mauuais marcheur le premier, & avec cest ordre ils allerent plus commodement & allegrement.

En tout le chemin ils ne trouuerent ny maison ny tauerne pour se chauffer, & pour leur nourriture il fallut se contenter d'vn peu de leur galettes, car il la falloit menager, pour qu'il en restat iusques à la fin du voyage. La reception que leur firent les Sauvages estoit plus accompagnée de complimens que de bonnes viandes, car estant iour de ieusne, il leur fallut aller coucher sans soupper pour n'y auoir ny poisson ny castor pour les regaler, la chair d'Esflan dont ils auoient à foison n'estant pas pour pareil iour.

Le matin venu rien ne les empécha de s'euveiller que le traual du chemin qui les auoit vn peu assoupy & appesanty. Aprés qu'ils eurent prié Dieu, les Sauvages leur donnerent à chacun vn morceau de la beste qu'ils accommoderent à part, chacun dans vn morceau de la peau & des vieilles couuertutes qu'ils auoient apportées, puis ayans proprement liez leur paquets, chacun traïsna le sien avec vne corde par dessus les neiges, qui est vne bonne inuention,

car de les porter sur le dos il eut esté bien difficile & quasi impossible.

Si le temps n'eust point changé, ils n'eussent eu que demy mal, mais quatre ou cinq heures apres qu'ils furent partis, il s'esleva vn si grand vent avec des pluyes si fascheuses, qu'elles leur gasterent tout le chemin; puis la nuit suruenant il leur fallut loger emmy les bois dans vn trou qu'ils firent au fond des neiges, où ils auoient l'eau qui les incommodoit autant que la pluye qui faisoit fondre la neige: pour leur repas ils eussent bien pû cuire de la viande, mais ils n'auoient ny pain, ny sel, & mouroient de froid; de maniere qu'ils passerent la nuit fort esueillez, & dans vn extreme soucy comment ils passeroient le lendemain la riuere qui commençoit à lascher, & les neiges à se fondre, ce qui rendoit le chemin presque insupportable à gens chargez, & si mal accommodez.

Ils n'eurent pas à peine passé ceste riuere qui conduit au Saut de Montmorency & le bois en suite, que le temps se changeant, ils furent accueillis d'vn froid si extreme accompagné d'vn vêt impetueux qui rouloit la neige par monceaux, qu'ils en penserent estre au mourir. La peine leur en estoit double, car avec leurs raquettes ils ne pouuoient marcher sur les glaces du grand fleuve, & sans icelles ils ne pouuoient passer les grands monceaux de neiges qui leur bouchoient le passage, de maniere qu'ils se trouuoient fort empeschez.

Le bon frere Charles qui sembloit le plus

robuste, fut neantmoins le premier abbatu, car il demeura cōme immobile presque sans sentiment, dequoy s'apperceuant le Pere Irenee, tout mal qu'il estoit courut à luy pour le consoler & l'exhorter de prendre courage, non toutesfois si efficacement que l'Ange le bon Helie accablé de lassitude sous vn genievre, lors qu'il fuyoit la persecution de Isabelle, & ayant trouué vn petit morceau de pain dans sa pochette, geillé & dur comme pierre, il en escraça vn petit entre deux cailloux, qu'il luy fist aualler pour luy faire reuenir le cœur, & en effect cela luy profita.

Après quoy ils en trouuerent vn autre couché de son long sur la neige, lequel ils remirēt sus pieds au mieux mal qu'ils purent, non sans beaucoup de peine: car en fin ne pouuāt quasi se soustenir, ils furent contraints de trainer son paquet & prendre part dans son trauail, tellement que les malades aydoient aux infirmes, & ceux qui estoient bien empeschez à trainer leur fardeau, porttoient encore celuy des autres, & ne falloit point marchander, ains tousiours peiner, afin qu'en agissant du corps, le froid & le vent ne les fist geler tout debouts.

Mais, ô bonté diuine, qui n'abandonnés iamais les vostres iusques au dernier point, alors qu'ils pensoient estre perdus vous les secourustes par le moyen du bon Pere Paul Huet comme ie diray presentement. Ce bon Religieux ayant dit les Vespres à la Chapelle de Kebec, comme nous auions accoustumé toutes les Fests & Dimanches, monta sur la montagne pro-

chaine pour voir s'il descouvroit nos voya-  
geurs comme il fist de fort loing. Les ayans  
apperceus comme vn autre Abraham qui se te-  
noit sur les chemins pour accueillir les pelerins,  
il accourut promptement au Conuent prendre  
vn peu d'eau de vie avec vn peu de vin que l'on  
garde exprés pour semblables necessités, qu'il  
leur porta en grand haste, & à mesure qu'il en  
rencontroit quelqu'vn, il luy donnoit vn peu  
de ses rafraischissemens & le consoloit au mieux  
qu'il luy estoit possible iusques au Pere Irenée,  
qui estoit des derniers, auquel ayant donné vn  
peu de vin, comme reuenu d'vne extase, les lar-  
mes luy en tomberent des yeux à grosses gout-  
tes, ou d'ayse, ou d'estonnement, car comme il  
m'a dit luy-mesme, ce petit doigt de vin tres-  
rare dans le pays, fist comme vn miracle en luy,  
le changeant tout en vn autre homme, & de  
plus le bon Pere Paul se chargea de son paquet  
iusques au Conuent, où ils arriuerent sur le  
soir fort heureusement, à leurs maux passez  
prés.

Il est tres-veritable que Dieu faict des gra-  
ces particulieres à ceux qui vont entre les Infi-  
delles, qu'il ne faict pas à ceux qui demeurent  
en leur maison, & sans icelles il ne seroit pas  
possible d'y subsister, ny de pouuoir resister  
long-temps à tant de trauaux & d'austeritez,  
que de pauures pieds nuds, pauures Euangeli-  
ques, & pauures en tous les biens & commodi-  
tez de la terre, sont contraints d'y souffrir iour-  
nellement. Je confesse que ie ne pourrois pas  
viure icy vn mois sans tomber malade, comme

ï'ay vescu parmy les Hurons vn an entier en pleine santé, & que s'il y auoit des Religieux par deça qui vescuissent de la sorte, tout le monde les auroit en admiration, mais il n'y en a point qui en approchent.

Autrevoyage du Pere Irenée.

Le Pere Irenée projecta vn autre voyage long du grand fleuue vers les contrées de Tadoussac, pour y sonder le cœur des peuples qui l'habitent, & voirs'il y pourroit faire quelque chose pour leur salut, autre que celuy de son voyage precedent, mais qui ne luy reüssit guere mieux à son extreme regret. Il se mist donc sous la conduite de son Sauvage ordinaire, lequel avec tout plein d'autres y deuoient descendre dans deux chaloupes de compagnies. Les sieurs de Champlain & du Pont Graué leur firent à tous present de quelques galettes afin qu'ils prissent vn soin particulier dudit Pere, & en donnerent encor d'autres pour luy particulierement, lesquels ils mesnagerent comme les Hurons firent de mon biscuit, car si tost quelles furent en leur possession, ils se mirent après, & le iour & la nuict, & ne cesserent point que tout ne fut dissipé & mangé iusques aux miettes.

De remede à cela il n'y en a point, il faut laisser manger son bien, & ne dire mot pour ce qu'autrement ils vous appelleroient Oaustey, auare & chiche, il vous est neantmoins permis de faire comme eux, & vzer de vos biens avec eux, mais tous ne peuuent viure comme les bestes, qui mangent le iour & la nuict pendant qu'elles ont dequoy, & par ainsi il faut laisser

passer la feste sans en estre, encor qu'elle soit à vos despens.

Preuoyant ce mauuais mesnage i'auois serré vn peu de biscuit dans vn petit sac que ie tenois caché soubs mon manteau pour me seruir dans la necessité, mais il fut bien tost descouuert & mangé sur le champ, & par ainsi nous demeurâmes à deux de jeu, aussi bien pourueus l'vn comme l'autre, d'vn rien du tout, sinon du mais qu'ils auoient cachez par les champs en descendant; & voila comme ils seroient bons freres Mineurs s'ils estoient bons Chrestiens, car ils ont bien peu de soin du lendemain, s'appuyans sur la diuine Prouidence, qui nourrit les oyseaux du Ciel.

Il y a vne chose à remarquer en eux, que lors qu'ils ont peur, ou songent à quelque malice, ou bien qu'ils preuoyent quelque danger ou peril, c'est alors qu'ils chantent principalement, tellement que l'on peut prendre à mauuaise augure quand les Sauvages chantent seuls par les bois, ou à la campagne, sinon que ce soit pour vn simple diuertissement d'esprit, comme ils font quelquefois.

Au premier giste que ce bon Pere fist avec ses Sauvages, il leur fallut entrer dans les fanges iusques à my-jambes, pour ce que leurs chalouppes ne peurent aborder la terre ferme, qui estoit bien auant dans les marests, & puis le mauuais temps, le froid, & les pluyes en rendoient le lieu quasi imaccessible. Le bon naturel du Sauvage du Pere fut remarquable, en ce qu'ayant vne espee de bas de peau d'Eslan aux

Humanité  
d'vn Sau-  
uage.

jambes, il les vouloit deschauffer pour luy faire prendre, & le deffendre aucunement du froid qu'il luy voyoit souffrir, mais il l'en remercia bien humblement, aymant mieux qu'il s'en feruit luy-mesme, que luy qui faisoit profession d'aller pieds nuds & viure en Apotre.

Le Sauvage le pria donc de s'arrester là, pendant qu'il yroit dans le bois prochain, d'où il rapporta son col chargé de busches, qu'il accommoda dans les plus mauuais endroits par où le Pere deuoit passer pour gaigner la terre ferme, & arriuer au lieu où l'on deuoit cabaner. *Voyez vn peu ie vous prie le bon naturel de ce Sauvage, & combien nous serons blasmables deuant Dieu de nostre peu de charité.*

Estoit-ce pas encore vne action bien louable au fils du Capitaine la Forriet, lequel voyant le pauvre Pere Ioseph le Caron fatigué du mauuais chemin & presque transsi de froid, le pria de tenir le deuant afin de marcher plus à l'ayse, & trouuant des lieux propres, il luy allumoit du feu pour le reschauffer, & luy rendoit tout le service possible à vn pauvre Sauvage: *Je ne scay ce que vous en penserez, mais j'ay receu tant de secours d'aucuns, que ie ferois plus volontiers le tour du monde avec eux, qu'avec beaucoup de Chrestiens & d'Ecclésiastiques mesmes.*

Le Pere Irené estant esueillé partit de ce marais avec ses Sauvages pour Tadoussac, où ils arriuerent à nuict close avec bien de la peine, tant à cause du mauuais vent, que pour la difficulté qu'ils eurent de doubler la riuere du Saguenay,

& d'aborder les barques Françoises qui estoient là à l'ancre, attendant la flotte de France qu'on esperoit dans peu de jours.

Or le lendemain matin les Sauvages du Pere ayant esté abouchez par vn autre plus grand nombre qui estoient là attendans d'autres de leurs amis pour aller à la guerre, ils furent persuadez d'estre de la partie, & de renuoyer ledit Pere dans son Cōuent iusques à vn autre temps qu'ils le reprendroient pour son dessein, tellement qu'il fallut qu'il s'en retournast dans vn canot de Montagnais sans pouuoir passer plus outre, marry que son voyage ne luy auoit mieux succedé.

Ces Montagnais allerent le iour & la nuit tandis qu'ils eurent le vent propice; mais leur ayans manqué ils prirent terre, & dresserent vne suerie pour purger leurs mauuaises humeurs (l'en ay descrit la methode au second liure de ce volume) pendant que le Pere accommodoit à part sa petite cuisine qui ne luy reüssit guere bien. Il auoit vn petit pacquet de ris qui est la meilleure prouision que l'on puisse auoir entre les Sauvages, il s'estoit aussi munny d'vn petit chaudron à Kebec pour luy seruir, mais il fut bien tost égaré, non sans soupçon qu'il luy eust esté enleué par les Sauvages, & fallut qu'il se seruit d'vn des leur qui leur seruoit à faire griller des pois, mais qui rendit son ris d'vn si mauuais goust, qu'il ne fust possible à personne d'en pouuoir manger, non pas mesme les chiens pour affamez qu'ils fussent, ce fust là le moyen de coucher à la legere, & n'estre point trop assoupis le matin.



Les sauvages en leur suerie, firent d'une pierre deux coups, car parmy les chants qu'ils y font d'ordinaire, ils y en adiousterent d'autres, avec de grands tintamarres & des chimagées dignes de leurs personnes, pour obtenir vn vent propre à leur navigation. Durant ce temps là deux ieunes sauvages estoient en sentinelle pour prendre garde au vent, lesquels peu d'heures apres accouturent promptement à la cabane où se tenoit le Sabbat, disant, Cessez, cessez, voila bon vent, & tous cessèrent, & se resioüirent du secours de leur Manitou, disans au Pere, que ce n'auoit pas esté son Iesus, qui leur auoit enuoyé vn vent si souhaitable, mais leur bon Manitou, par le moyen de leur ceremonie.

Dieu, qui est jaloux de son honneur les fist bien-tost repentir de leur trop prompte venterie, car ils ne furent pas à deux ou trois lieues de là, qu'il s'esleua vn vent si impetueux & extraordinairement contraire & violent, qu'ils penserent tous peir, & furent reiettez d'où ils estoient partis, heureux d'auoir pû gagner terre, où ils eurent tout loisir de penser au peu d'effect de leur ceremonie, comme au pouuoir de nostre Dieu, qui seul leur pouuoit donner le temps qu'ils desiroient, ainsi que leur fist entendre le Pere en la reuënce qu'il eut respondant à leur folle croyance.

Puis il leur dit, Vous auez eu recours à vostre Manitou pour auoir vn vent propre, & il vous en a donné vn contraire & vous a trompé. Or à present ayons recours à Iesus, & vous

verrez qu'il nous exaucera & fera paroistre son pouuoir par dessus tous les Demons, ce qu'ils firent en la personne dudit Pere, & Dieu tres-bon, qui veut estre recognu, prié, & adoré de ses creatures, leur en donna vn en bref tres-excellent, par le moyen duquel ils se rendirent allegrement à Kebec, comme s'ils y eussent esté conduits de la main d'vn Ange; d'où le Pere Irenée ayant appris que ie reuenois des Hurons, vint au deuant de moy dans vn canot de Montaignais, où il faillit à se perdre par la faute de son Pilote qui dormoit lors qu'vn coup de vent l'eut fait tourner s'en dessus dessous, si le cordeau qui gouernoit la voile ne se fust rompu par la violence du vent.

*Fin du premier Liure.*



# HISTOIRE DV CANADA,

ET

VOYAGES DES PERES  
RECOLLECTS EN LA  
nouelle France.

## LIVRE SECOND.

*Commencement du voyage de l'Authent  
pour les Hurons. Rencontre d'un Pirate  
Holandois, & du danger qu'ils coururent  
estant eschiuez.*

### CHAPITRE I.

**N**OSTRE Congregation se  
tenant à Paris, Nos Peres  
touchez & illuminez de cest  
esprit diuin qui conduit les  
Apostres entre les peuples  
Gentils, donnerent ordre au  
Pere Nicolas Viel & à moy, d'aller secourir  
nos

nos freres qui seuls auoient la mission de la conuersion du Canada, pendant que d'autres se dispoſoient pour les lieux Saincts que nos freres ont en leur gouuernemēt avec plusieurs Conuents en Leuant, où ils ont liberté de ſeruir Dieu, mais avec peine à cauſe de l'auarice du Turc, qui leur fait ſouuent des auanies. Cōme enfans obeiffans & ſuieſts de la S. Eglise, après nous eſtre recommandez à Dieu & inuoqué la benediſtion du ſainct Eſprit, nous fumes receuoir celle de Monſeigneur le Nonce reſidant à Paris, lequel approuuant noſtre zele & fauoriſant noſtre pieux deſſein, nous octroya toute l'authorité & puiſſance qu'il pouuoit auoir dans l'eſtenduē de toutes les terres Canadiennes, s'offrant encores de luy meſme d'en eſcrire à ſa Saincteté & d'obtenir d'elle pour nous ſa benediſtion Apoſtolique & tout pouuoir de ſa part par vne bulle expreſſe, ſi le Nauire fretté & deſ-ja tout preſt à faire voile, ne nous eut contrainct à vn humble remerciement, & nous contenter de ſa bonne volonté, & du pouuoir que nous donnoit ſa Seigneurie, ſans nous mettre en peine d'autre eſcrit.

Munis de la benediſtion, des Conſeils & de l'authorité d'vn ſi grand Prelat, nous receumes auſſi celle de noſtre Reuerend Pere Prouincial & partiſme de noſtre Conuent de Paris le 18. iour de Mars l'an 1623. à l'Apoſtolique, à pied & ſans argent ſelon la coultume des pauures Mineurs Recollects, & arriuaſmes à Dieppe en bonne ſanté, où à peine pûmes nous prendre quelque repos, qu'il nous fallut embar-

quer le mesme iour peu auant my-nuict, avec vn vent assez bon; mais qui par sa faueur incôstante nous laissa bien-tost, & fusmes surpris d'vn vent contraire ioignant la coste d'Angleterre, qui causa vn mal de mer fort fascheux à mon compaignon qui l'incommoda grâdemét, & le contraignit de rendre le tribut ordinaire à la mer, qui est l'ynique remede & la guerison de ces indispositions maritines. Graces à nostre Seigneur nous auions del-ja scillonné pour le moins cent lieuës de mer auant que ie me ressentisse beaucoup de ces fascheuses maladies, mais après ie m'en trouuy tellement trouuillé qu'il me sembloit n'auoir iamais tant souffert corporellement au reste de ma vie, comme ie souffris pendant trois mois six iours de nauigation qu'il nous fallut (à cause des vents contraires) pour trauerfer ce grand & espouventable Occan, & arriuer à Kebec, demeure des Mineurs Recollects.

Rade de la  
Rochelle.

Or pour ce que le Capitaine de nostre vaisseau auoit commission d'aller charger du sel en Brouïage, il nous y fallut aller necessairement & passer deuât la Rochelle, à la rade de laquelle nous nous arrestames deux iours, pendant lesquels nos gens allerent negotier en ville pour leurs affaires particulieres. Il y auoit là bon nombre de Nauires Hollandois tant de guerre que marchands, qui alloient charger du sel en Brouïage & à la riuere de Suedre proche Mareine: nous en auions del-ja trouuë en chemin enuiron 30. ou 40. en diuerses flottes, & aucun n'auoit cõuru sus-nous, entant que nostre pa-

tillon nous faisoit cognoistre: il y eut seulement vn Pirate Holandois qui nous voulut attaquer & rendre combat, ayant desja à ce dessein ouuert ses labors, fait boire & armer ses gens; mais pour n'estre pas assez forts, nous gagnames le deuant à petit bruit & nous sauuames à la voile. Ce misérable traismoit desja quand & luy, vn autre Nauire chargé de sucre & autres marchandises qu'il auoit volé à des pauvres marchands François venans d'Espagne.

De la Rochelle on prend d'ordinaire vn Pilote de loüage pour conduite les Nauires qui vont à la riuere de Suedre à cause de plusieurs lieux dangereux incognus aux Pilotes estrangers. Celuy que nous prismes à la Rochelle tout experimenté qu'il se disoit, pensa neantmoins nous faire perdre, car n'ayant voulu iecter l'anchre par vn temps de bruine comme on luy conseilloit, se fiant à sa sonde, il nous ietta sur des sables où nous demeurames eschoüez depuis les quatre ou cinq heures du soir, iusques au lendemain matin, que la marée nous remis sus pied & en estat de voguer. Je vous laisse à considerer en cette disgrace qu'elle pouuoit estre la pensée d'vn chacun, & si elle n'estoit pas capable d'affliger les plus resolus, car le Nauire estoit tellement couché, que si Dieu par sa bonté ne nous eut preserué & calmé du tout le temps, c'estoit faict du Nauire & de nous tous.

Le Capitaine & conducteur du Nauire estoit doublement affligé, car il se voyoit à la veüe de

perdre non seulement le corps, l'honneur & les biens, mais en suite tout l'equipage, aucun duquel n'eut le courage de boire ny de manger, encore que le souper fust prest & seruy : pour moy i'estois fort debile & eusse volontiers pris quelque chose, mais la crainte de mal edifier me retint, me fit ieusnier comme les autres, & demeurer en priere toute la nuit avec mon compagnon : nos Matelots parloient des-ja de ietter en mer le Pilote Rochelois, qui nous auoit eschoué, pendant qu'une partie de l'equipage vouloient se saisir de l'esquif pour chercher leur seureté, si le Capitaine courageux ne les en eut empesché & menacé d'un coup de pistolet le premier qui s'y ingereroit. Il les contraignit detrauailler pour le salut de tous, leur fist poser les quatre anchres & estre sur leur garde attendant l'assistance & misericorde de nostre Seigneur.

Ie loué Dieu, qu'ayant pitié de ma foiblesse, il me fist la grace d'estre fort peu esmeu pour le danger present & eminent, ny pour tous autres que nous auons eu pendant nostre voyage, car il ne me vint iamais en la pensée ( me coustant en sa diuine misericorde ) que deussions perir, autrement il y auoit grandement à craindre pour moy, puis que les plus experimenter Pilotes & Mariniers n'estoient pas sans crainte & apprehension, vn desquels indigné du peu de peur que ie tesmoignoïs pendant vne furieuse tourmente de huit iours, me dit vn peu en cholete qu'il doutoit que ie fusse **Chrestien de n'aprehender pas en des perils &**

dangers si éminens ; ie luy respondis que nous estions entre les mains de Dieu, qu'il ne nous aduiendroit que selon sa sainte volonté, que ie m'estois embarqué en intention d'aller gagner des ames à nostre Seigneur au païs des Sauvages, d'y endurer mesme le martyre si telle estoit sa sainte volonté: que si sa diuine misericorde vouloit que ie perisse en chemin ie ne m'en deuois point affliger, que d'auoir tant d'apprehension n'estoit pas vn bon signe; mais qu'vn chacun deuoit plustost tascher de bien mettre son ame avec Dieu, & après faire ce qu'on pourroit pour se déliurer du naufrage, puis laisser le reste du soing à Dieu.

Aprés estre deliuré du peril de la mort & de la perte du Nauire qu'on croyoit inueitable, nous mismes la voile au vent, & arriuames d'assez bonne heure à la riuere de Suedre, où l'on deuoit charger du sel de Mareine. Nous nous desbarquames & n'estans qu'à deux bonnes lieues de Brouage nous y allames passer quelque iours de repos, avec nos freres de la Prouince de la Conception, qui y ont estably vn Couuent, lesquels nous y receurent & accommoderent avec beaucoup de charité.

Nostre Nauire estant chargé, & prest de se remettre sous voile, nous retournames nous rembarquer avec vn nouveau Pilote de Mareine qui deuoit nous reconduire au port de la Rochelle, mais Dieu adorable en ses iugemens, permit que ce Pilote nous pensa encor eschouer, ce qu'indubitablement auroit esté sans le grand iour qui fist voir le fond de l'eau, cela



luy osta la presumption & vanité insupportable de laquelle enflé, il s'estimoit le plus habile Pilote de cette mer, aussi estoit il de la pretendue Religion, & des plus opiniastrés, ainsi qu'estoit le premier qui nous auoit eschoué, quoy que plus retenu & modeste.

Vers la Rochelle il se voit grande quantité de Marsoins, desquels nos Matelots ne firent point estat, comme de ceux qui se prennent en pleine mer. Ils pescherent forces seiches lesquelles accommodées sembloient des blancs d'œufs durs fricassez, ils prindret aussi des Grondins avec des lignes & hameçons qu'ils laissoient trainer après les galleries du Nauire, ce sont poissons vn peu plus gros que des rougets, lesquels nous seruoient à faire du potage.

Des Grondins poissons,

L'on dit que ce poisson est appellé Grondin d'autant qu'estant hors de la mer il ne cesse de gröder comme vn petit pourceau, cõtre l'ordinaire des poissons qui ne criët iamais, mais à cause de mon mal de mer qui me donnoit peu de relasche ie n'y prins point garde, ny à beaucoup d'autres choses qu'en autre saison i'eusse curieusement obseruées.

Ce poisson n'estoit point trop à mon goust à cause de mô degoust, mais beaucoup moins la discourtoisie d'vn Chirurgien huguenot qui seul auoit le soin de nous assister, car nous n'en pouuions tirer vne seule bonne parole, non pas mesme ceux de sa pretendue religion, qui ne pouuoient approuuer sa mauuaise detreglée & melancolique humeur, qui domine

d'ordinaire en ceux qui ont l'ame assise en mauuais lieu.

Passant deuant la Rochelle on renuoya le nouveau Pilote qui nous auoit ramené de Brouïages , on remplit nos bariques d'eau douce dans l'Isle de Rez , puis ayant mis les voiles au vent, & le cap à la route de Canada, nous cinglames par la Manche en haute mer à la garde du bon Dieu & à la mercy des vents, qui nous firent fauorables & discourtois selon leur inconstance.

*Des larrons & pirates. D'un Matelot tué par accident. Tourmente fort grande. Prise d'un Nauire Anglois. Des Baleines & du poisson appellé Dorade beau par excellence.*

## CHAPITRE II.

**O**N se plaint, mais avec raison du grand nombre de voleurs & de larronneaux, Des larrons & Pirates. qu'é guise de chenilles courrēt aujourdhuy presque toute la surface de la terre, dōt les uns semblent honnestes gens & passent pour des gros Messieurs , & ceux là sont les pires de tous, car ils desrobent beaucoup & font pendre ceux qui prennent le moins. Les autres moins dangereux sont ceux qui comme Hibous ne vont que de nuict , sont assez mal couuerts & aussi peu courtois, ont tousiours

la mine morte, triste & pensive comme gens de mauuaise cōscience, mais il y en a vne troisieme espeece entre les deux, qui sont les filous, les tireurs de laine, les emmielleux, les caioleurs, les subtils, ceux qui vous font acroire que le blanc est le noir, font des querelles d'Allemands entr'eux puis feignent de se battre pour attaquer ceux qui veulent mettre le hōla, & puis crient les premiers aux volleurs; ce sont ces batteurs de paue qu'il faut apprehender. O qu'il est bon de ne se fier auourd'huy qu'en Dieu, toute la terre est couuerte de liens & de pieges contre les gens de bien & ceux qui marchent dans la candeur & la simplicité. C'est le regne des meschans & de ceux qui tirent le sang & la substance du peuple, desquels Dieu fera vengeance vn iour & n'aura non plus de pitié d'eux qu'ils en ont eu du peuple.

Or de mesme que la terre a ses larronneaux, voleurs & brigands, la mer a ses pirates, escumeurs de mers & forbans, & si les vns sont bien meschans sur la terre les autres ne leur cedent en rien sur les eaux, car ils brisent les furieux flots de la mer & courent les vastes campagnes de cet element impitoyable avec la mesme gayeté qu'ils feroient sur la terre sans apprehender ny la mort ny le fond des abismes, qui les va tousiours menassans d'un prochain peril ou naufrage, dequoy ils ne se foucient non plus que s'ils n'auoient point d'ame à perdre ny d'enfer à redouter.

De ces pirates vous en voyez (comme les vo-

leurs sur la terre) qui font les honnestes marchands pour n'estre point soupçonnez, & surprendre quand ils trouuent leur coup disposé, autrement ils se tiennent sur la mine de gens de bien. Les autres sont sans dissimulation & veulent bien qu'on les cognoisse pour tels qu'ils sont, car comme il n'y a que des coups à gagner chez eux, ils scauent bien qu'on est tousiours à la deffensue contre eux. & ce fut vn de ceux là qui nous vint menacer à deux ou trois cens lieues de mer, auquel il ne fut rien respondu pour n'estre alors en estat de deffence, mais parti d'autres de nous, on tendit le pont de corde & chacun se tint sur ses armes, pour rendre combat au cas qu'il fut reuenu, mais il nous laissa aller, ayant bien opinion qu'allant en Canada on n'auoit pas grand richesse, & que de nous vouloir oster nos viures il n'y eut pas grand gain pour eux non plus que pour nous de contentement qui nous eut obligé à nous bien batre. Toutesfois il fut encore trois ou quatre iours à rebder les mer à nostre veuë pour descouuir la proye.

Rencontre  
d'vn Pirate.

Il arriua vn accident dans nostre Nauire le premier iour du mois de May qui nous affligea fort. C'est la coustume en ce mesme iour, que tous les Matelots s'arment au matin, & en ordre font vne sabue descoupeterie au Capitaine du vaisseau, vn bon garçon peu dressé aux armes par imprudence donna vne double ou triple charge à vn meschant mousquet qu'il auoit, & pensant le tirer il se

Vn homme  
tué par accident.

creua & tua le Mattelot qui estoit à son costé, en blessa vn autre legerement à la main. Je n'ay iamais rien veu de si resolu que ce pauvre homme blessé à mort : car ayant toutes les parties naturelles emportées, & quelque peaux des cuisses & du ventre qui luy pendoient, apres qu'il fut revenu de pismoison à laquelle il estoit tombé du coup, luy-mesme appella le Chirurgien, & l'enhardit de coudre sa playe & d'y appliquer ses remedes, & iusques à la mort parla avec vn esprit aussi sain & arresté, & d'une patience si admirable, que l'on ne l'eust pas jugé malade ny blessé à sa parole. Le bon Pere Nicolas le confessa & peu de temps apres il mourut : puis il fut enueloppé dans sa paillasse, & mis le lendemain sur le tillac où nous dismes l'Office des morts, & toutes les prieres accoustumées puis le corps ayant esté mis sur vne planche fut fait glisser dans la mer, puis vn tizon de feu allumé & vn coup de canon tiré qui est toute la pompe funebre qu'on rend d'ordinaire à ceux qui meurent sur mer.

Depuis nous fusmes battus d'une tempeste si grande par l'espace de sept ou huit iours continuels, qu'il sembloit que la mer se deust ioindre au Ciel, ou que tout l'Océan se deust bouleuerfer, de maniere que l'on auoit de l'apprehension qu'il se deust rompre quelque membre du Nauire pour les grands coups de mer qu'il receuoit à tout

moment ou que les vagues furieuses qui donnoient iusques par dessus la Dunette l'abyssassent sans ressource, car elles auoient desia rompu & emporté les galleries avec tout ce qui estoit dedans: c'est pourquoy on fut contraint de caler le voile & d'abandonner le Nauire à la violence de la tourmente, & des flots qui nous balotoient d'une estrange façon sans que nous sceussions où les vents nous iettoient, pour ce qu'il estoit impossible pour lors de prendre les éléuations ny par le Soleil, ny par le Nord, & de nous sauuer encore moins, si Dieu nostre vray Nocher ne nous eust protégé & sauué par vne grace speciale de cest euident naufrage. Cependant s'il y auoit quelque coffre mal amarré on l'entendoit rouler & quelques-fois la marmite estoit renuersée, & en dinans ou soupans si nous ne tenions bien nos plats ils voloient de la table à terre & les falloit tenir aussi bien que la tasse à boire selon le mouuement du Nauire que nous laissons aller à la garde du bon Dieu, puis qu'il ne gouernoit plus, & n'y pouuions remedier. Pendant ce temps là les plus deuots passagers prioïent Dieu & se mettoïent en bon estat, mais pour les Matelots ie vous assure qu'ils ne tesmoignerent iamais moins de deuotion sinon quelqu'un, encore estoit-ce en cachette peur d'estre mocqué, mais quand c'est tout à bon qu'il faut perir, c'est alors que tout le monde se met en son deuoir, mais souuent trop tard par vne inuention du

Diabie qui nous fait differer nostre conuer-  
sion. Il est tres-bon de ne se point troubler  
voire tres-necessaire pour chose qui arriue,  
à cause que l'on est moins apte à se tirer du  
danger, mais il ne s'en faut pas monstres plus  
insolent, ains se recommander à Dieu, &  
travailler à ce à quoy on pense estre expe-  
dient & necessaire à son salut & deliurance.

Marsoins  
preffage de  
tempeltes.

Or ces tempestes bien souuent nous estoient  
presagées par les Marsoins qui pour lors en-  
uironnoient nostre vaisseau par milliers se  
ioüans d'une façon fort plaisante, dont les  
vns ont le museau mouffé & gros, & les  
autres pointus & allongé commes cannes.

Au temps de cette tourmente ie me trou-  
uay vne fois seul avec le Pere Nicolas dans  
la Chambre du Capitaine où ie lisois pour  
mon contentement spirituel les Meditations  
de saint Bonaventure, ledit Pere n'ayant  
pas encore acheué son Office le disoit de  
genouils proche la feneste qui regarde sur la  
gallerie comme vn coup de mer rompit va-  
aiz du siege de la Chambre, entra dedans,  
soufleua ledit Pere & m'auelopa vne partie  
du corps qui m'ayant esbloüy me fist prom-  
ptemét leuer en sursaut & à tastons ouuir la  
porte pour donner cours à l'eau, me resou-  
uenant auoir ouy dire qu'un Capitaine avec  
son fils, se trouuerent vn iour noyez d'un  
coup de mer qui entra dans leur Chambre  
comme cet autre estoit entré dans la nostre.

Nous eufmes aussi par fois des ressaques

iusques au grand maists, c'est à dire que le Nauiro puisoit à mesme dans la mer & s'en falloit peu que le reste n'allast au fond, mais lors que cela arriuoit au plus fort mesme de nos prieres on quittoit tout pour manœurer, & puis on continuoît ses deuotions qui ne sont pas si eschauffées en mer que l'on ne prenne tousiours garde aux vents & aux flots qui nous enuoyent par fois de merueilleux rafraischissemens qui donnoient à rire aux moins mouillez & pitié aux mieux trempz. Bon Iesus que la vie des Mariniers est vne vie estrange & merueilleuse, car ils ont quelquesfois vne heure de bon temps ils en ont d'autres qui sont bien discourtoises & pleines de difficultez, ie l'ay ouy dire, & ie le croy qu'il y a neantmoins plus de vieux Mariniers que de vieux Laboueurs, pour vous dire que nonobstant tout ce qui se passe peu perissent, & que l'on n'est pas si tost en terre que lon veut retourner en mer où la santé se trouue fortifiée par le vomissement & la diette.

Quand la tempeste nous prit nous estions bien auant au delà des Isles Affores qui sont Isles riches & bien peuplées appartenant au Roy d'Espagne, desquelles nous n'approchâmes pas plus près que d'vne iournée au dire de nostre Pilote.

Ordinairement apres vne grande tempeste **Exercice**  
vient vn grand calme, comme en effet nous **en temps**  
en auons quelquesfois de bien importuns, **calme,**  
qui nous empeschoient d'auancer chemin,



durant lesquels les Matelots ioüioient & dansoient sur le tillac; puis quand on voyoit sortir de dessous l'Orizon vn nuage espais, c'estoit lors qu'il falloit quitter ces exercices; & prendre garde d'vn grain de vent qui estoit enueloppé là dedans, lequel se desserrant grondant & sifflant, estoit capable de renuerser nostre vaisseau s'en dessus dessous, s'il n'y eust eu des gens prests à executer ce que le maistre du Nauire commandoit.

Or le calme qui nous arriua apres cette grande tempeste nous seruit fort à propos; pour tirer de la mer, vn si grand tonneau de tres-bonne huile d'oliue, que nous apperceusmes flottant sur les eäuës assez proche de nous, nous en apperceusmes encore vn autre deux ou trois iours iours après: mais la mer vn peu trop agitée pour lors nous en priua. Ces tonneaux cōme il est à presumer, estoient de quelque Nauire brüzé en mer par les furieuses tourmentes & tempestes que nous auions souffertes peu de temps auparauant.

Prise d'vn  
Nauire An  
glois.

Quelques iours apres nous rencontraimes vn petit Nauire Anglois, qui disoit venir de la Virginie, & ie croy de quelqu'autre contrée des Indes Occidentales, car il auoit quantité de Palmes, du petun, de la cochenille & des cuürs, qui ne sont pas frequens à la Virginie. Il estoit tout dematté & en assez pauvre equipage pour son retour en Angleterre & Ecosse d'oü ils estoient pour la pluspart, car il ne leur estoit resté de la tou-

mente passée, que le seul mast de mizanno qu'ils auoient accommodé à la place du grand mast qui s'estoit brizé avec tous les autres aussi. Il pensoit s'esquiner mais comme nous estions assez bons voilliers, nous allasmes à luy & luy demandasmes selon la coustume de la mer vstée par ceux qui se croient les plus forts: D'où est la Nauire? il respondit d'Angleterre, on luy repliqua: amenez, c'est à dire, abaissez vos voiles, Abus sur mer. sortez vostre chaloupe, & venez nous faire voir vostre congé, pour en faire l'examen, que si on est trouué sans le congé de qui il appartient, on le fait passer par la Loy & commission de celuy qui le prend: mais il est vray qu'en cela, comme en toute chose, il se commet souuent de tres-grands abus, pour ce que tel feint estre marchand, & auoir bonne commission, qui luy-mesme est Pirate & marchand tout ensemble, se seruant des deux qualitez selon les occasions & rencontres.

De mesme nos Mariniers eussent bien desiré la rencontre de quelque petit Nauire Espagnol, où il se trouue ordinairement de riches marchandises, pour en faire curée, & contenter aucunement leur conuoisie, comme si prendre le bien d'autruy sur mer n'estoit pas larcin & vollerie obligé à la damnation eternelle, aussi bien que le prendre sur terre, car la malice reciproque des Nautonniers n'excute point que le larcin sur mer ne soit peché, & si c'est par coustume

on se damnera par coustume : car le **Com-**mandement qui dit, Tu ne desroberas point s'entend nulle part, ny en la mer ny en la terre. Or bien que la chose soit ainsi le mal ne s'en diminuë point pourtant, & va toujours pullulant à mesure que les hommes vieillissent. Cela se voit à l'œil qu'aujourd'huy il n'y a plus de fidelité entre les hommes, & que chacun tasche de tromper son compagnon, c'est pourquoy il s'en faut donner de garde, & n'approcher d'aucun Navire en mer, qu'à bonnes enseignes, de peur qu'un forban ne soit pris par un Pirate. Que si demandant d'où est le Navire on respond, de la mer, c'est à dire, escumeur de mer, & qu'il faut venir à bord, & rendre combat, si on n'ayme mieux se rendre à la mercy & discretion du plus fort ou qui semble l'estre, ie dis, qui semble l'estre, car on y est souvent trompé.

C'est aussi la coustume en mer, que quand quelque Navire particulier rencontre un Navire Royal, de se mettre au dessous du vent, & se presenter non point coste à coste; mais en biaisant & mesme d'abattre son enseigne (il n'est pas neantmoins de besoin d'en avoir en si grand voyages) sinon quand on approche de terre, ou quand il se faut battre.

Pour reuenir à nos Anglois, ils vindrent en fin à nous, sçavoir leur Maistre de navire, un vieil Gentilhomme & quelques autres des principaux, non toutesfois sans une  
grande

grande contradiction, car ils apprehendoient le mesme traictement qu'ils ont accoustumé de faire aux François, quand ils ont le dessus, c'est pourquoy leur Chef offrit en particulier à nostre Capitaine, moy seul present, tout ce qu'ils auoient de marchandises en leur Nauire, pourueu que la v're saue on les laissast aller en leur pais avec vn peu de viures, ce que nostre Capitaine refusa disant, qu'il ne vouloit rien d'eux s'ils estoient gens de bien, mais que s'il trouuoit du contraire, qu'il leur feroit subir la Loy de la mer, après auoir deuëment fait examiner leur patente. Néantmoins à force d'importunité nous firent accepter ( attendant le iugement de leur cause, ) vn baril de petun, & vn autre de patates, ce sont certaines racines des Indes, en forme de gros naueaux, rouges & iau-nes; mais d'vn goust beaucoup plus excellent, que toute autre racine que nous ayons par de-ça. Et me donnerent à moy, vn cadran solaire, que ie ne voulois accepter pour de leur en incommoder.

Des patates  
racines,

Le Capitaine de nostre vaisseau, cōme sage, ne voulut rien determiner en ce faict, de soy-mesme, sans l'auoir premierement communiqué aux principaux de son bord, & nous pria de dire nostre aduis, qui estoit celuy que principalement il desiroit suivre, pour ne rien faire contre la conscience, ou qui fust digne de reprehension. Pendāt que nous estions en ce conseil, on auoit enuoyé partie de nos hommes dans ce nauire Anglois, pour y estre les plus forts, & en ramener vne autre plus grande partie des leurs

dans le nostre, avec tous les Chefs, excepté le Capitaine, lequel estant fort malade mourut dans son Navire quelques heures après sa prise.

Après avoir veu tous les papiers de ces pauvres gens, & trouvé près d'un boisseau de lettres, qui s'adressoient à des particuliers d'Angleterre, on conclut qu'ils ne pouvoient estre forbans, bien que leur congé ne fût que trop vieux obtenu, & qu'on eut trouvé quelques boettes de poison dans leur coffre, qui eussent pû faire soupçonner de mauvais dessein, attendu qu'outre qu'ils estoient peu de monde, & encor fort foiblement armez, ils auoient quelques charte-parties, puis toutes ces lettres les mettoient hors de soupçon de ce costé là, & par ainsi furent renuoyez en leur Navires quittes & absous, après nous avoir accompagné les trois iours consecutifs qu'on fust à consulter leur affaire.

Les Anglois  
font ren-  
uoyé quit-  
tes.

Des Balci-  
nes.

Je me recreois par fois, selon que ie me trouvois disposé, à voir jeter l'esuient aux Baleines, & iouer les petits balenots qui se recreoient en temps calme, d'une façon fort plaisante. Les grandes Baleines desquelles j'ay veu vne infinité, particulierement à la Baye de Gaspey, nous importunoient plus qu'elles ne nous recreoient par leur soufflemens & les diuerses courses des Gibars après elles, qui nous estoit vne interruption de repos sans remede. Gibar est proprement le masse de la Baleine, auquel on a donné le nom de Gibar, pour vne bosse qu'il semble auoir, ayant le dos fort esleué, où il porte vne nageoire. Il n'est pas moins grand que les

Baleines, mais non pas si espais ny si gros, & a le  
 riuseau plus long & plus aigu, & vn tuyau sur  
 le front, par où il iette l'eau de grande violence,  
 quelques vns à cette cause, l'appellét souffleur.

Toutes les femelles Baleines portent & font  
 leurs petits tous vifs ( non pas en masses ou en  
 ceufs comme les autres poissons ) & les allait-  
 tent, couuent & contre-gardent de leurs na-  
 geoires. Les Gibars & autres Baleines dormét  
 tenans leurs testtes vn peu esleuées, tellement  
 que cetuyau est à descouuert & à fleur d'eau.  
 Ces monstres se voyent & descouurent de fort  
 loin par leur queuë qu'elles monstrent, souuēt  
 s'enfonçās dās la mer, & aussi par l'eau qu'elles  
 iottēt par leurs esuans, qui est plus d'vn poin-  
 çon à la fois, & de la hauteur de deux lances; &  
 de cette eau que la Baleine iette, on peut iuger  
 ce qu'elle peut rendre d'huyle. Il y en a telle  
 d'où l'on en peut tirer iusqu'à plus de 4. cens  
 barriques, d'autres six vingts poinçons, & d'au-  
 tres moins, & de la langue on en tire ordinaie-  
 rement cinq & six barriques des communes:  
 Plin rapporte, qu'il s'est trouué des Baleines  
 de six cens pieds de long, & 360. de large, &  
 d'autres disent de l'estenduë de plus de trois ar-  
 pens de terre, s'il est vray semblable comme ils  
 l'asseurent, il y en a desquelles on en pourroit  
 tirer beaucoup d'auantage. Mais ce qui est ad-  
 mirable en ce monstre est, qu'estant d'vne grā-  
 deur & grosseur si demesurée, surpassant tout  
 autres poissons & animaux marins, il a neāmoins  
 le gosier si petit & estroit, qu'il n'y scauroit pas-  
 ser que la grosseur d'vn macreau à la fois, dont

Des femel-  
 les Baleines,

Grosseur  
 des Balci-  
 nes,

on peut admirer le double miracle de Ionas que Dieu fist eslargir ce gozier pour luy donner passage, & le conserua yinant dans ce ventre l'espace de trois iours, qu'après reslargissant ce mesme gozier, il l'en fist sortir sain comme il y estoit entré.

A mon retour des Harons j'en vis tres-peu en comparaison de l'année precedente, & n'en pû conceuoir la cause, sinon la grande abondance de sang que rendit la blessure d'une grande Baleine, que par plaisir le sieur Goua Commis de nostre vaisseau, luy fist d'un coup d'arquebuse à croc, chargée d'une double charge: ce n'est neantmoins ny la façõ, ny la maniere de les auoir: car il y faut bien d'autre inuention & des artifices desquels les Basques se sçauent seruir, mais pour ce que diuers Auteurs en ont escrit, ie n'en fais point icy de mention pour abreger, & ne repeter ce que d'autres ont desja dit.

La premiere Baleine que nous vîmes en pleine mer estoit endormie, & passant tout auprès on detourna un peu le Navire, craignant qu'à son reueil elle nous causast quelque accident. J'en vis vne entre les autres es pouuentablement grosse, & telle que le Capitaine & ceux qui la virent, dirent assuremēt n'en auoir iamais veu de plus grosse. Ce qui fit mieus cognoistre sa grosseur & grãdeur est, que se demenāt & soustenant contre la mer agitée, elle faisoit voir vne partie de son grand corps. Je m'estonnay fort d'un Gibar, lequel avec sa nageoire ou de la queue, car ie ne pouuois pas bien discernier ou recognoistre duquel c'estoit, frapport si furieu

sement fort sur leau, qu'on le pouuoit entendre de plusieurs lieues, & me dit on que c'estoit pour estonner & amasser le poisson, pour après s'en gorger.

Je vis vn iour vn poisson de quelque 10. ou 12. pieds de longueur, & gros à proportion, passer tout ioignant nostre Nauires: on me dit que c'estoit vn Requiés, poisson fort friât de chair humaine, c'est pourquoy il ne fait pas bon se baigner où il y en a, pource qu'il ne manque pas d'engloutir les personnes qu'il peut attraper, ou du moins quelque membre du corps, qu'il coupe aysement avec ses 3. 4. 5. & 6. rangées de dents qu'il a en gueule fort aigues & dangereuses, comme auoit la teste de celuy que l'ay veu à Paris dans vn cabinet de pieces rares, dont la veuë me fist croire ce qu'on dit de ce poisson que n'estoit qu'il luy conuient tourner le vètre & la teste de costé pour prédre sa proye, à cause que comme vn Esturgeon, il a sa gueule sous vn long museau, il deuoreroit tout: mais il luy faut du temps à se tourner, & par ainsi il ne fait pas tout le mal qu'il feroit s'il auoit sa gueule autrement disposée.

Des Re-  
quies.

En quelque endroit de la mer vers l'Isle de terre neufue, l'vn de nos Matrelots herpôs vne Dorade que les habitans voisins du Peru tenoient anciennement pour vn Dieu & l'adoroient, à cause de sa rare beauté qui surpasse celle de tous les autres poissons de la mer; car il semble que la nature se soit particulièrement délectée & ait pris plaisir à l'embellir de ses diuerses & viues couleurs: de sorte qu'il esbloit pres-

De la Do-  
rade pois-  
son.



que la veuë des regardans, en se diuersifiant & changeant comme le Cameleon, & selon qu'il approche de sa mort il se diuersifie & se chage en ses viues couleurs. Il n'auoit pas plus de 3. pieds de longeur, & sa nageoire qu'il auoit dessus le dos, luy prenoit depuis la teste iusqu'à la queuë toute dorée & couuerte comme d'vn ortres-fin: cōme aussi la queuë, ses aislerōs ou nageoires, excepté que par fois il paroissoit de petites taches de la couleur d'vn tres fin azur, & d'autres de vermillō, puis cōme d'vn argētē; le reste du corps estoit tout doré, argenté, azuré, vermillonné, & de diuerses autres couleurs: il n'estoit pas guere large sous le ventre ny sur le dos; mais il estoit haut & bien proportioné à sa grandeur: nous le mangeasmes, & trouuasmes tres-bon, sinon qu'il estoit vn peu sec. Quand il fut pris il se iouïoit à nostre vaisseau, car le naturel de ce poisson suit volontiers les Nauires, à l'entour desquels il se iouë, mais on en void peu en la mer du Canada.

Nous tirasmes aussi de la mer vn poisō mort long d'vn pied, ressemblant à vne perche qui auoit la moitié du corps entierement rouge; mais aucun de nos gēs ne pū dire ny iuger quel poisson ee pouuoit estre; i'ay aussi quelquefois veu voler hors de l'eau des petits poissons, enuirō la longueur de 4. ou 5. pieds, fuyās de plus gros poissons qui les poursuuoient, car Dieu le Createur qui les a creés petits, leur dōne de petites aisles pour se pouuoir garantir des plus grands, mais leur vol est aussi bref cōme leurs aisles sont facilement deslechées, & pour vn sur-

etoy de mal-heur, pensans se sauuer en l'air il y a souuēt des oyseaux aux aguets, qui les surprēnent en volāt, & par ainsi ils ne sont point asseurez ny en l'air ny en la mer, non plus que l'homme de bien qui est persecuté par tout, de ses ennemys, pendant que le meschant vit en repos, & iouit de la substance des petits.

Nos Matelots herpōnerent vn gros Matfoin femelle, qui en auoit vn autre petit dās le ventre, lequel fut lardé & rosty en guyse d'vn leuraur, puis mangé avec sa mere, qui se trouuerent tres-bons & nous consolèrent fort pour estre las de salines & priués de rafraischissemēs.

*Du grand Ban. De l'Isle aux oyssaux. Des Elephans de mer & de la Beye de Gaspey. Ceremonies des Matelots és monts nostre Dame, & du grand fleuue S. Laurens.*

CHAPITRE III.

**E**Ntre la partie Occidentale du Canada & nous, il y a vn lieu en mer qui s'appelle le grand Ban, où nombre de vaisseaux tant François que estrangers, vont faire la pesche de molluēs tous les ans, comme vers la terre ferme & Isles d'icell Ce grand Ban, sont hautes montagnes assisees en la profonde racine des abismes des eaux, lesquelles s'esleuent près de la surface de la mer, iusques à 90. 60. 40. & 30. brassées d'eauē, peu plus ou moins, selon que la fonde se rencontre tombant sur lesdites montagnes ou à costé.

Du grand Ban.

On le tient de forme ovalé, long de plus de six-vingts lieuës, d'autres disent de 260. de large, passé lequel on ne trouue plus de fond non plus que par de çà, bien qu'il ne soit esloigné de la plus prochaine terre, qui est le Cap de Raze tenant à l'Isle de Terre-neufue, que de 30. ou 40. lieuës au plus.

Auant que venir à ce grand Ban de 25 à 30. lieuës loin, il se voit de certains oyseaux par troupes, qui s'appellent marmets, qui donnent vne certaine cognoissance au Pilote, qu'il n'est pas loin de l'escore ou bord du dit Ban, & qu'il est temps de tenir le plomb prest, pour sondeï de fois à autre, iusqu'à ce que l'on paruienne à ceste escore où l'on trouue fond. Et pour vne autre certaine marque que l'on est sur le Ban, est le nombre infiny d'oyseaux que l'on y voit, qui sont, comme fauquets, maupoules, huans, maunes & quelques autres qui n'en bougent presque, pour ce qu'ils y trouuent de quoy viure & non en pleine mer.

On ne m'esmerueille, avec plusieurs autres, où ils peuuent faire leurs nids & esclorer leurs petits, estans si esloignez de la terre, sinon qu'ils quittent la mer & se retirent à la mesme terre au temps qu'ils sont prests à faire leurs œufs. Il y en a qui alsearent après Pline, que sept iours auant & sept iours après le Solstice d'Hyuer la mer se tient ealme, & pendant ce temps-là les Alecyons (ce sont oyseaux qui presagerent par leur prise la Couronne Royale de Ierusalem appartenir à Godefroy Duc de Lorraine,) font leurs nids, leurs œufs & esclœnt leurs petits, & que la navigation en est beau-

Des Alecyons, oyseaux.

coup plus assurée ; mais d'autres ne l'assurent neantmoins que de la mer de Sicile, c'est pourquoy ie laisse la chose à décider à plus sage que moy : Seulement ie dis que Iesus-Christ le Dieu de paix voulut naistre au monde au temps que tout estoit tranquille sur la terre, car le Temple de Ianus estoit fermé à Rome, & la mer dans son calme.

Nous prîmes à Gaspoy vn de ses fauquets avec vne longue ligne à lain, de laquelle y auoit des entrailles de moluës fraiches, qui est l'inuention dont on se sert pour les prendre. Nous en prîmes encor vn autre de cette façon; vn de ces fauquets grandement affamé, voltigeoit à l'entour de nostre Nauire cherchant quelque proye: l'vn de nos Mattelots aduisé, luy presenta vn harang qu'il tenoit en sa main, & l'oysseau affamé y descendit & le garçon habile le prit par la patte & fut pour nous. Nous le nourrismes vn assez long-temps dans vn seau couuert, où il ne se demenoit aucunement, mais il sçauoit fort bien pincer du bec quand on le vouloit toucher. Plusieurs appellent communement cet oysseau happesoye, à cause de leur auidité à recueillir & se gorger des restes & foyes des moluës que l'on iette en mer après qu'on leur a ouuert le ventre, desquels ils sont si frians qu'ils se hazardent à tout, pour en attrapper. Ils ressemblent aucunement au pigeon, sinon qu'ils sont encore vne fois plus gros, ont les pattes d'oyes & se re-

A prendre  
fauquets  
oysseaux

paissent de poisson, comme font plusieurs autres especes d'oyseaux qui suivent les vaisseaux pescheurs de moluës pour y trouver dequoy viure.

**Des fletans & moluës.** Sur le grand Ban nous eumes le plaisir de la pesche d'une quantité de moluës & quelques gros fletans qui leur font vne furieuse guerre. Ils sont de la forme d'un turbot ou barbuë, mais dix fois plus grands, & qui ne leur cedent point en bonté, grillez par tranches ou botuillis dans vn chaudron. Cela est admirable combien les moluës sont apres à l'amorce, car elles aualent tout ce qui tombe dans la mer, bois, fer, pierres & toute autre chose que l'on retrouve par fois dans leur ventre quand elles ne l'ont pû reietter. Cette auidité est la cause principale pourquoy on en prend si grande quantité tous les ans, car elles n'ont pas plustost apperceu l'amorce qu'elles l'engloutissent; mais il faut estre soigneux de tirer promptement la ligne, autrement elles ont la propriété de reuomir lain en renuerfant leur entrailles, & s'eschapent.

**Du grand Ban.**

Je ne sçay d'où en peut proceder la cause, mais il fait vn continuel temps pluuieux, humide & froid sur ce grand Ban, aussi bien en plein Esté comme en autre saison, & hors de là on voit vn temps tout autre. Ces mauvaises qualitez seroient fort ennuyeuses si elles n'estoient adoucies & compensées par la recreation & le diuertissement de la pesche, qui vous donne d'un poisson frais rauissamment bon.

Vne chose entr'autres, me donnoit de la peine en mes indispositions, vne grande envie de boire vn peu d'eau douce & nous n'en auions point, car la nostre s'estoit corrompue & empuantie par la longueur du temps que nous estions en mer, & si ie ne pouuois vser de cidre, ny de vin, non plus que beaucoup d'autres rafraichissemens, sans me trouuer mal du cœur qui m'estoit comme empoisonné & souuent bondissant contre les meilleures viandes, estre couché ou assis me donnoit quelque allegement lors que la mer n'estoit point trop haute, mais estant fort enflée nous estions bercez d'une merueilleuse façon. O que ie trouuois les Matelots heureux d'auoir tousiours bon appetit, estre gais & ioyeux, & ne sentir point ces bondissantes & empoisonnées douleurs du cœur.

Douze ou quinze lieues de chemin apres auoir passé le grand Ban, nous rencontrames le Ban-Auert, ainsi nommé (me dirent les Mariniers) pour ce qu'aux moluës qu'on y pesche, il s'y trouue des petits boyaux qui ressembent comme vers que ie voulu voir moy-mesme, pour en pouuoir parler avec experience; & remarquay de plus, que ces moluës ont ordinairement vne peau noire en dedans, & ne sont si bonnes ny si excellentes que celles du grand Ban.

Ceux qui partent du Ban pour entrer au Golphe S. Laurens; prennent diuersement leur route, les vns plus à droite, & les autres

Degoust  
que i'auois  
eu mer.

Du Ban A-  
uert.

plus à gauche, selon qu'il plaist à vn chacun; car en cela personne n'est contraint comme on pourroit estre à quelque petit destroit. Nous passames tout ioignant le Cap Breton (estimé sous la hauteur de 45. à 46. degrez & demy, & esloigné de cent lieuës du grand Ban) entre ledit Cap Breton, & l'Isle S. Paul laquelle est inhabitée, & en partie pleine de rochers, bouleaux, sapinieres, & autres meschants menus bois, comme sont la plus part des terres maigres & steriles qu'on appelle terre neufues, qui sôt toutes les premieres qu'on trouue d'icy en Canada, & sont du Canada mesme.

Cap Breton.

Le Cap Breton que nous auions à main gauche, est yne grande Isle en forme triangulaire d'environ 80. ou 100. lieuës de circuit, terre haute esleuée qui me representoit l'Angleterre selon qu'elle se presente à mon obiet; pendant les quatre iours que pour cause des vents contraires nous lonniastes contre la coste. Neantmoins on m'a asseuré qu'il y a en icelle nombre de montagnes fort hautes, & des précipices fort affreux, & que la terre y est par tout couverte de toutes sortes d'arbres propres à bastir, & de fort bons Ports pour les Nauires, mais ce qui me sembloit fort aduantageux pour la conseruation du pays, & le Golfe S. Laurens, est vn Terre pozé à la pointe du Cap qu' regardel'Isle S. Paul. Il est de forme quarrée fort esleuë & plat par dessus, ayant la mer de trois costez, & vn fossé naturel qui le separe de la

terre ferme. Ce lieu semble auoir esté fait par industrie humaine pour y bastir vne forteresse au dessus qui seroit imprenable, mais les choses ne se font qu'aucc le temps, il faut penser aux choses plus nécessaires les premières, y passer des familles pour cultiuer, & des Religieux pour traualler à la conuersion des Sauuages que l'on tient fort sages dans leur barbarie, & fort honnestes & posez en leur conuersation. Au reste accommoder en leurs vestemens, & cheulure, comme les Montagnais & autres Sauuages de la terre Neuue.

Estans entrez dans le Golfe ou grande baye S. Laurens, nous trouuames dès le lendemain matin ce royt renommé Rocher que Dieu a estably & pozé au milieu de ce Golfe, pour la retraite d'une infinie multitude d'oyseaux de diuerses especes qui le couurent, par tout en telle quantité, qu'on ny scauroit presque poser le pied, sans marcher sur lesdits oyseaux, sur leurs nids, ou sur leurs œufs.

Cette voliere ainsi establie par la diuine prouidence, est esloignée dix sept ou 18. lieues du Cap Breton, & sous la hauteur d'environ 47. degrez & trois quarts. Il est plat au dessus vn peu en talus, coupé à l'entour comme vne muraille, de circuit environ vne petite lieue, en forme royale & difficile à monter, nous auons proposé d'y aller querir des oyseaux, s'il eût fait calme, mais la mer yn peu trop agitée nous en empescha &



priua de ce contentement.

Quand il y fait vent les oyseaux s'esleuent facilement de terre, autrement il y-a de certaines especes qui ne peuvent presque voler, & qu'on peut aysement assommer à coups de bastons, comme auoient faits les Mattelots d'un autre Nauire, qui auant nous en auoient emplis leur Chaloupe, & plusieurs tonneaux de leurs œufs; mais ils y penserent tomber en foiblesse pour la puanteur extreme des ordures desdits oyseaux, me dit vn honneste homme qui estoit en la compagnie.

Ces oyseaux comme il est croyable, ne viennent que de poisson, & bien qu'ils soient de diuerses especes, les vns plus gros, les autres plus petits; ils ne font pour l'ordinaire plusieurs troupes, ains comme vne armée espaille volent ensemblement au dessus de l'Isle & es environs, & ne s'escartent que pour se gayer, esleuer & se plonger dans la mer. Il y auoit plaisir à les voir librement approcher & voler à l'entour de nostre vaisseau, & puis se plonger pour vn long temps dans l'eau cherchant leur proye.

Leurs bids sont tellement arrangez dans l'Isle selon leurs especes, qu'il n'y a aucune confusion, ains vn tres-bel ordre.

Les grands oyseaux sont arrangez plus proches de leurs semblables, & les moins gros ou d'autres especes avec ceux qui leur conuenient, & de tous en si grande quantité, qu'à peine le pourroit-on jamais per-

suader à qui ne l'auroit veu. I'en mangeay d'vn que les Mattelots appellent Guillaume ou autrement Tangeux, & ceux du pays Apponath, de plumage blanc & noir, & gros presque comme vn canard, avec vno courtte queue & de petites ailles qui ne cedoit en bonté à aucun gibier que nous ayons par deçà, ce sont de bons pescheurs pour les poissons, qui prennent & portent sur leurs Isles pour manger. Il y en a d'vne autre espeece plus petits que les autres & sont appellez Godels, mais les plus grands nommez Margaux d'vn plumage tres-blanc sont en vn canton de l'Isle separez des autres, & tres-difficilles à prendre pour ce qu'ils mordent comme chiens à ce qu'on m'a dit.

Proche de la mesme Isle, il y en a vne autre plus petite & presque de la mesme forme sur laquelle quelqu'vns de nos Mattelots estoient montez en vn autre voyage precedent, lesquels m'asseurèrent y auoir trouué sur le Bord de la mer des poissons fort grands & gros comme vn bœuf, & qu'ils en tuerent vn de plusieurs coups de leurs armes par dessous le ventre & la gorge, ayans auparauant frappé en vain vne infinité de coups sur les autres parties de son corps sans l'auoir pu blesser pour la durezza de la peau, bien que d'ailleurs il soit quasi sans deffence, & si massif & pesant que l'on peut sauter dessus, & le cheualer sans crainte: car il ne se peut plier, & si l'aduance fort peu à cause que ses pieds sont faits en nageoires & ne s'appuyé que sur

Elephant  
de mer ou  
beste à la  
grand dent.

Certains mognons qu'il a au milieu des jambes qui luy font fort courtes, il iette aussi sa teste de costé & d'autre en marchant, qui fait que de la dent il peut offencer ceux qui ne le tiennent pas assez derriere. On dit qu'il y en a vne grande quantité en l'Isle de Sable, qui est à quelque 60. lieuës dans la mer, & qu'il s'y trouue aussi force taureaux & des vaches que les Espagnols y deschargerent en vn debris qui leur arriva passant par là, dont nos gens de Lacadie font à present leur profit.

Ce poisson est appelle par les Espagnols, Maniti, & par d'autres Hippotame, c'est à dire, cheval de riuere, & pour moy ie le prends pour l'Elephant de mer: car outre qu'il ressemble à vne grosse peau enflée, il a encor deux pieds qui sont ronds, avec quatre ongles faicts comme ceux d'un Elephant; à ses pieds il a aussi des aillirons ou nageoires, avec lesquelles il nage, & les nageoires qu'il a sur les espaules s'estendent par le milieu jusques à la queue.

Il est de poil tel que le loup marin, seuoir gris, brun, & vn peu rougeastre, il a la teste petite, comme celle d'un bœuf, mais plus descharnée, & le poil plus gros & rude, ayant deux rangs de dents de chacun costé, entre lesquelles y en a deux en chacune part, pendant de la machoire superieure en bas, de la forme de ceux d'un ieune Elephant, desquelles cet animal s'ayde pour grimper sur les rochers (à cause de ces dents, nos

Mariniers

Mariniers l'appellent la beste à la grand dent.) Il a les yeux petits, & les oreilles courtes, il est long de vingt pieds, & gros de dix, & est si lourd qu'il n'est possible de plus. La femelle rend ses petits comme la vache, sur la terre, aussi a-elle deux mammelles pour les allaiter: en le mangeant il semble plustost chair que poisson, quád il est frais, vous diriez que ce seroit veau: & d'autát qu'il est des poissons ce stales, & portans beaucoup de lard, nos Basques & autres Mariniers en tirent des huiles fort bonnes, comme de la Baleine, & ne rancit point, ny ne sent iamais le vieil; il a certaines pierres en la teste, desquelles on se sert contre les douleurs de la pierre, & contre le mal de costé. On le tue quand il paist de l'herbe à la riué des riuieres ou de la mer, on le prend aussi avec les rets quand il est petit; mais pour la difficulté qu'il y a à l'auoir, & le peu de profit que cela apporte, outre les hazards & dangers où il se conuiendroit mettre, ce la fait qu'on ne se met pas beaucoup de peine d'en chasser. Nostre P. Ioseph me dit auoir veu les dents de celuy qui fut pris, & qu'elles estoient fort grosses, & longues à proportion.

Le lendemain nous eufmes la veüe de la montagne, que les Matelots ont surnommée Table de Roland, à cause de sa hauteur, & les diuerses entre-coupures qui sont au sommet d'icelle. Puis peu à peu nous approchasmes des terres iusques à Gaspé, qui est estimé sous la hauteur de 48. degrés deux tiers de latitude, où nous posasmes l'anchre pour quelques iours. Baye de Gaspé.

fut vne grande consolation: car outre la necessité que nous auions de nous approcher du feu, à cause des humiditez de la mer, l'air de la terre nous sembloit merueilleusement soüef: toute cette Baye estoit tellement pleine de Baleines, qu'à la fin elles nous estoient fort importunes, & empeschoient nostre repos par leur cōtinuel tracas, & le bruit de leur esuents. Nos Mattelots y pescherent grande quantité de houmars, truites, macreaux, moluës, & autres diuerses especes de poissons, entre lesquels y en auoit de fort laids, qui nous font icy incognus.

Cette Baye de Gaspey peut auoir à son entrée trois à quatre lieües de largeur, qui suit à Norrouëst enuiron 4. ou 5. lieües, où au bout il y a vne riuere, qui va assez auant dās les terres, où ie pensay aller dans vne chaloupe avec quelques Mattelots, qui y furent querir vne barque qu'on y auoit cachée dès l'année précédente.

Petit iardin à Gaspey. Toute cette contrée est fort montagneuse, haute & presque par tout couuerte de meschantsbois, qui fait cognoistre la sterilité de la terre & qu'on n'en pourroit à peine tirer aucun profit. Il y a seulement vn petit iardin deuant la rade, en lieu vn peu esleué, que les Mattelots cultiuent quand ils sont là arriuez, & y sement de l'ozeille & autres petites herbes, qui leur seruēt à faire du potage, en faisant leur pesche & la seicherie de moluës sur le gally.

Ce qu'il y a de plus commode & consolatif après la pesche & la chasse, qui y est mediocrement bonne, est vn beau ruisseau d'eau douce,

tres-bonne à boire, qui se descharge au port dans la grand mer, de dessus les hautes montagnes qui sont à l'opposite, sur le sommet desquelles me promenant par fois, pour contempler de l'autre costé l'emboucheure du grand fleue S. Laurens, par où nous deuions passer pour Tadoussac, i'y vis quelques lapins & perdrix, comme celles que i'ay veuës du depuis dans le país des Hurons : & comme ie desirois m'employer tousiours à quelque chose de pieux & qui me fournit d'vn renouvellement de ferueur à la poursuite de mon dessein, ne pouuäs plâter d'autres Croix, i'en grauois avec la pointe d'vn cousteau dans l'escorce des plus grands arbres, avec des noms des IESVS, pour marque que nous prenions possession de ceste terre au nom de Iesus-Christ nostre Maistre, ou le seul & vray Dieu seroit dorefnauant adoré.

Nos gens ayans mis ordre à toutes leurs affaires & disposé vn grand eschafaut pour la pesche de la inoluë qu'ils auoient hautement pris sur vn particulier pescheur arriué le premier, ils laisserent nostre Nauire au port pour leur seruir, & nous embarquames dans vne pinace nommée la Magdelaine pour Tadoussac, mais le vent & la marée, nous furent tellement contraires, que nous fusmes trois iours à pouuoit doubler le Cap, & puis le temps se remit au beau, nous donna moyen de ranger tousiours la coste à main gauche, & en suite les monts nostre Dame, qui contiennent enuiron vingt cinq lieuës de longueur, pour lors encore en partie couuerts de neige, bien qu'il n'y en eut

plus par tout ailleurs.

Ceremo-  
nies aux  
monts no-  
stre Dame

Or les Mattelots qui ne demandent ordinairement qu'à rire & se recreer, pour adoucir & charmer aucunement les travaux qu'ils souffrent en voyageant, font icy des ceremonies dignes de leur esprit à l'endroit des nouveaux venus, & lesquelles les Religieux n'ont encor pû abolir. Vn d'entr'eux contre fait le Prestre, qui feint de les confesser en marmotans quelque mots entre les dents, puis les baptize à la mode en leur versant sur la teste vne grande plâcée d'eau fresche, les presche, les exhorte, & leur fait tant de mal que pour en estre bien tost quitte ils sont contraincts de se rachapter de quelque bouteille de vin, ou d'eau de vie, à discretion. Que si on pense faire le reuf on empire d'autant son marché, car cinq ou six Mattelots empoignent le galand, & le plongent la teste la premiere dans vn grand baquet plein d'eau, comme ie vis faire à vn grand garçon, qui ne vouloit obeir à la loy, laquelle porte, que cōme le tout se fait selon leur coustume ancienne & par recreation, ils ne veulent pas qu'aucun se desdaigne de passer par icelle, ains gayement & de bonne volōté s'y soumettre, j'entends les personnes seculiers & de mediocre condition auxquels seuls on fait obseruer la loy.

L'Isle d'Anticosly où l'on tient qu'il y a des Ours blancs monstrueusement grands & qui deuorent les hommes comme en Noruegue, est longue d'environ 35. ou 40. lieues sous la hauteur de 50. degrez. Nous l'auions à main droicte, qui est au Nordest de Gaspey, & en

suite des terres plattes couuertes de sapinieres & autres petits bois, iusques à la rade de Tadoussac.

Cette Isle avec le Cap de Gaspey opposite, font l'emboucheure de cet admirable fleuue, que nous appellons de saint Laurens, admirable en ce qu'il est l'un des plus beaux fleuues du monde, ancien & non pas du nouveau où il y en a encores de plus grande estenduë selon que nous en apprend l'histoire & les personnes qui ont grandement voyagé en ce pais, qui nous ont esté de long temps incognus. J'ay veu & parlé à des ieunes hommes dans les contrées Canadiennes, qui m'ont assuré auoir voyagé aux Moluques & vers les Antipodes, & n'y auoir veu aucune Riuiere comparable à celle du Canada, donc celles du nouveau monde sont les plus grandes du monde, & celle de saint Laurens la plus grande du Canada.

Grand fleu.  
de s. Lau-  
rens.

Il a à son entrée à ce qu'on peut iuger, près de 25. à 30. lieuës de largeur, plus de deux cens brassées de profondeur, & plus de 800. lieuës de cognoissance, & au bout de 400. lieuës, elle est encore aussi large que les plus grands fleuues que nous ayôs dans l'Europe, remplie (par endroits) d'Isles & de Rochers innombrables, & pour moy ie peux asseurer que l'endroit le plus estroict que i'ay veu passe la largeur de 3. & 4. fois la riuiere de Seine, & ne pense point me tromper : mais ce qui est plus admirable, quelqu'vns tiennent que cette riuiere prend son orïgine, de l'un des lacs, qui se rencontrent



au fil de son courant , ce que ie ne puis comprendre & n'y a point d'apparence.

Mais pour le Lac des Skekaneronons, il a ce me semble deux descharges opposites, l'vne qui produit vne grande riuere, qui se va rendre dans le grand Lac des Hurons, & l'autre beaucoup plus petite, qui prend son cours du costé de Kebec, & se perd dans vn Lac qu'elle rencontre à 7. ou 8. lieuës de sa source. Ce fut par ce chemin là, que mes Sauvages me ramenerēt des Hurons pour retrouver nostre grand fleuve des Algonnequins, qui conduit par les Sauts à Kebec.

*Du port de Tadoussac, & de la riuere du Saguenay. Village de Canadiens. Insolence des Sauvages dans nostre barque. De l'Isle aux allouettes. Marssoins blancs. Cap de tourmente, & du Saut appellé de Montmorency.*

### CHAPITRE IIII.

**C**ontinuans nostre route, nous passames deuant le Bic c'est vne montagne fort haute & pointuë, qui paroist par dessus toutes les autres & qu'on descouure en beau temps de plus de dix à quinze lieuës loin. De là nous allames poser l'anchre à la rade de Tadoussac, qui est à vne lieuë du port, & pres de 80. ou cent

lieux de l'emboucheure de la riuiere, puis le lendemain matin à la faueur de la marée nous doublâmes la pointe aux vaches & entraîmes au port, qui est iusques où peuuent aller les grâds vaisseaux, où on tient des barques & chaloupes expres pour les descharger & porter le tout à Kebec, où il y a de là encor enuiron 40. ou 50. lieux par la riuiere, car d'y penser aller par terre c'est ce qui ne se peut esperer, ou du moins semble il impossible, pour estre le pays tout remply de hautes montagnes, rochers & precipices espouuentables.

Port de  
Tadoussac.

Ce lieu de Tadoussac est, comme vne anse de terre à l'entrée de la riuiere du Saguenay, où il y a vne marée fort estrange pour sa vitesse, où quelquefois il vient des vents impetueux, qui amennent de grandes froidures: c'est pourquoy il y fait plus de froid qu'à plusieurs autres lieux plus esloignez du Soleil de quelque degré.

Ce port (sous la hauteur de 48. degrez deux tiers) est petit, & n'y pourroit qu'enuiron 20. ou 25. vaisseaux au plus, la grand riuiere en cest endroit a de large enuiron 6. a 7. lieux, il y a de l'eau assez, & est à l'abry de la riuiere du Saguenay, & d'une petite Isle de rochers, qui est presque coupée de la mer, le reste sont montagnes hautes esleuées où il y a peu de terre, mais force rochers & sables remplis de bois, comme sapins & bouleaux, puis vne petite prairie & vne forest assez agreable, mais de petite estendue.

Tout ioignât la petite Isle de rochers à main droite tirant à Kebec, est la tres-belle & pro-

Riuiere du  
Saguenay.

fonde riuere du Saguenay , bordée des deux costez de hautes, steriles, & affreuses môtagnes, parmy lesquelles habitent les Etechemins en assez petit nombre, pour auoir esté presque tous tuez en diuerses guerres & rencontres, qu'ils ont eues avec les Canadiens deuant lesquels il n'ozent plus paroistre à present , & se tiennent cachez.

Ceste Riuere est d'vne profondeur incroyable, comme de 150. ou 200. brassées, & contient demie lieuë de large en des endroits, & vn quart en son entrée, où il y a vn courant si grãd, qu'il est trois quarts de marée couru dedans la riuere qu'elle porte encore dehors: c'est ce qui fait grandement apprehender, ou que son courant ne reiette & empesche d'entrer au port, ou que la forte marée n'entraîne dans la riuere, comme il est vne fois arriué au sieur du Pont graué , lesquels s'y pensa perdre à ce qu'il nous dit, pource qu'il n'y pût prendre fonds, ny ne scauoit comment en sortir , car ses anches ne luy purent seruir, ny toutes les industries humaines, il n'y eut que la seule assistance particuliere de Dieu, qui le sauua & empescha de se briser cõtre les môtagnes & rochers.

Village de  
Canadiens.

Entre le port & la rade, au lieu appellé la pointe aux vaches, estoit dressé au haut d'vne terre esleuée vn village de Canadiens, fortifié de fortes palissades pour la crainte de leurs ennemis qui tenoient la campagne. Pendant que nostre Nauire estoit là, attendant le vent & la marée propre pour entrer au port, ie descendis à terre, pour visiter ce village, & entray par tout

dans les Cabanes des Sauvages lesquels ie trouuay assez courtois pour n'auoir rien appris de nostre courtoisie, & m'asseurant auprès d'eux ie prenois plaisir à leurs petites façons de faire, & à voir trauailler les femmes, les vnes à matachier & peinturer leurs robes, & les autres à coudre leurs escuelles d'escorces, & faire plusieurs autres petites ioluettez avec des pointes de porcs espics, teintes en rouge cramoisy que ie trouuois admirables.

A la verité ie trouuay leur manger de fort mauuaise grace & desgoutant iusques au dernier point, comme n'estant accoustumé à ces mets Sauvages, quoy que leur courtoisie & ciuilité non sauuage m'en offrit, comme aussi d'un peu d'eau de riuere à boire, qui estoit là dans vn chaudron fort mal net, de quoy ie les remerciay humblement, car outre que ie n'auois point de soif, il n'y auoit guere d'appetit à vne eau si mal nette, bien que le Sauvage qui n'auoit autre chose à me presenter, ne fut guere content de mon refus, non plus que moy de ne le pouuoir contenter. Je demande neantmoins pardon à nostre Seigneur de ne l'auoir pas satisfait, & confesse mon peu de mortification en vne chose ou on pensoit m'obliger & témoigner de la beneuolence.

Toutes mes visites faites, ie m'en allay au port par le chemin de la forest avec quelques François que i'auois de compagnie: mais à peine y fulmes nous arriuez, & entrez

dans nostre barque , qu'il pensa nous y arriuer vne disgrâce. Ce fut que le principal Capitaine des Sauvages nommé la Forrière, estant venu nous voir dans nostre barque & peu content du petit present de figues que nostre Capitaine luy auoit fait , au sortir du vaisseau les ietta dans la riuere par despit , & aduisa les Sauvages d'entrer , tous fil à fil dans nostre barque , & d'en emporter routes les marchandises qui leur faisoient besoin , & de les payer à leur volonté , sans se soucier du mescontentement des François , puis qu'on ne l'auoit pas contenté,

Ils y entrerent donc tous avec tant d'insolence & de brauade , qu'ayans eux mesmes ouuerts les coutils & tiré hors de dessous les tillacs ce qu'ils voulurent , ils n'en donnerent pour lors de pelleteries qu'à leur volonté , sans que personne leur osast contredire ny resister. Le mal pour nous fut , d'y en auoir laissé entrer trop à la fois , veu le peu de gens que nous restions , car nous n'y estions pour lors que six ou sept , le reste de l'equipage ayant esté enuoyé ailleurs pour affaires , c'est ce qui fit filer doux à nos gens ; & les laisser faire de peur d'estre assommés ou iettez dans la riuere comme ils en cherchoient l'occasion , si tant soit peu on les eut voulu mal traiter.

Le soir tout nostre equipage estant de retour , les Sauvages ayans crainte , ou marris du tort qu'ils auoient fait aux François , tindrent conseil & aduiserent entr'eux , en

quoy & de combien ils les pouuoient auoir trompez, & s'estans cortifez apporterent autant de pelleteries & plus, que ne valoit leur larrecin & toute la fraude qu'ils auoient faite, ce que l'on receut avec promesse d'oublier tout le passé, & de continuer tousiours dans l'amitié ancienne, & pour assurance de paix on tira deux volées de canon, & puis on leur fit boire vn peu de vin, ce qui les contenta fort, & nous encor plus: car à dite vray, on craint plus de mescontenter les Sauvages (à cause des pelleteries) qu'ils n'ont d'offencer les François.

Ce Capitaine Sauvage m'importuna fort pour auoir nostre Chapelet & la Croix qu'il appelloit Iesus, & me faisoit signe qu'il le porteroit à son col, mais n'en ayant point d'autre il me le fallut refuser à mon grand regret, car ce bon homme me tesmoignoît assez d'amitié, & semble quelque deuotion à cette Croix, de laquelle ie ne me pouuois deffaire qu'en me priuant d'vn obiet qui me consoloit fort parmy mes autres Croix.

Pendant que nous fusmes là, on pescha grande quantité de harangs & des petits ourfins que nous amassions sur le bord de la riuiere & les mangions en guise d'huistres. Ce sont poissons ou petites huistres iaunes & rougeatres enfermées dans vne escaille assez tendre, presque rouge & bleué ayant des pointes comme vn gros marron enfermé dans sa coque verte.

Quelqu'vns croyent en nostre Europe que

Ourfins & harangs.

le harang frais meurt à l'instant qu'il sort de son element, mais ils se trompent, car i'en ay veu sauter vifs sur le tillac vn assez long-temps & mouroient. Les loups marins se gorgeoient aussi par fois en nos filets des harangs que nous y prenions, sans les en pouuoir empescher, & estoient si fins & ruses qu'ils sortoient leurs testes hors de l'eau pour se donner garde d'estre surpris, & voir Poisson qui de quel costé estoient les pescheurs, puis ren-  
a voix. troient dans l'eau, & pendant la nuit nous oyons souuent leurs voix, qui ressembloient presque à celles des chats-huants, chose contraire à l'opinion de ceux qui ont dit & escrit, que les poissons n'auoient point de voix.

Isle aux  
allouettes,

A vne petite lieuë de là sur le chemin de Kebec, est l'isle aux allouettes, ainsi nommée pour le nombre infiny qui s'y en trouue tous les ans, enuiron le mois de Septembre, comme d'autres sortes de gibiers & coquillages. L'on me donna l'vne de ses allouettes en vie laquelle auoit son petit capuce en teste comme celles d'icy, mais elle estoit vn peu plus petite, & de plumage plus grisade & releué, elles sont d'vn mesme manger que les nostres, & ne different en rien au goust comme i'ay peu sçauoir par le grand nombre qui s'en est mangé là durant que i'y estois.

Cette Isle n'est presque couuerte que de sable, qui fait que l'on en tue vn grand nombre, car donnant à fleur de terre, le sable en tue plus que ne fait la poudre de plomb,

tesmoin celuy qui en tua trois cens & plus d'un seul coup d'arquebuze.

Proche de là est l'Isle aux lievres, ainsi nommée pour y en auoir esté pris au commencement qu'elle fut descouuerte, mais à present ils y sont bien rares. Sur ce mesme chemin de Kebec, nous trouuames aussi en diuers endroits plusieurs grandes troupes de marsoins, blancs comme neige par tout le corps, lesquels proches les vns des autres, se souuoient, & se souleuans hors de l'eau, monstroient ensemblement vne partie de leurs grands corps, qui me sembloient gros quatre fois comme les noirs, & à cause de cette pesanteur & que ce poisson n'est bon que pour en tirer de l'huile, l'on ne s'amuse point à cette pescherie. Par tout ailleurs nous n'en auons point veu de blancs ny de si gros; car ceux de la mer sont noirs, & bons à manger, & beaucoup plus petits.

Marsoins  
blancs,

Il y a aussi en chemin des echos admirables qui repetent tellement les paroles, & si distinctement qu'ils n'en obmettent vne seule syllabe, & diriez proprement que ce soient personnes qui contrefont ou repetent tout ce que vous dites & proferez.

Echos,

Il nous est arriué aucunes fois que nostre pinace appellée la Realie, demeueroit à sec de basse mer, & falloit que nous attendissions la marée pour nous remettre sur pieds, qui estoit la cause que nous auacions si peu, & puis les Matrelots non plus que ceux qui gouernoient se souuoient assez peu d'arriuer



si tost à Kebec où ils n'y trouuoient pas mieux leur compte que là.

Nous passames ioignant l'Isle aux Coudres, laquelle peut contenir enuiron vne lieuë & demie de long, où on tient qu'il y a quantité de lapins, perdrix & autre gibier en saison, elle est quelque peu esleuë par le milieu, de forme presque sur-ouale & basse tout autour, ie la trouuois assez agreable à cause des bois dont elle est couuerte, distante de la terre du Nord d'enuiron demie lieuë, qui est la largeur d'vn des bras de la riuere,

Cap. de  
Tourm. etc.

De l'Isle aux Coudres, costoyans la terre, nous fismes au Cap de Tourmente, distant de Kebec 7. ou 8. lieuës: Il est ainsi nommé d'autant que pour peu qu'il fasse de vent, la mer s'y esleue comme si elle estoit pleine. En ce lieu l'eau commence à estre douce, & les terres & prairies y sont assez bonnes & capables d'vne bonne habitation pour du bestail, à faute de laquelle, de mon temps, les hibernans de Kebec y alloient amasser le foin pour le bestail de l'habitation. A deux lieuës de là nous trouuames l'Isle Dorleans qui peut auoir enuiron cinq ou six lieuës de longueur en plusieurs Isles qu'elle comprend, esloignée d'vne bonne grande lieuë de Kebec.

Ces Isles sont belles & agreables pour la diuersité des bois, prairies, vignes & noyers qu'il y a en quelques endroits, puis pour le plaisir de la chasse, & du gibier qu'il y a en abondance, de maniere que l'on peut dire à

bon droit que c'est icy le commencement du beau & bon pays, de la grande riuere : car en tout le deça on ne trouue qu'un tres pauvre & miserable pays, sec, sterile, montagneux & plein de rochers, à la reserve du Cap Breton.

Au bout de l'Isle du costé du Nord vne lieüe & demie de Kebec, il y a vn Saut ou chute d'eau appelé de Montmorency, qui tombe avec grand bruit & impetuosité de 20. ou 25. brasses de haut dans le fleuve qui le reçoit d'une riuere venant des montagnes quel'on voit dans les terres, mais esloignée de plusieurs lieux. Comme c'estoit le premier que nous trouuames ie l'admirois & regardois souuent pendant qu'un doux zephir enflant fauorablement nos voiles nous portoit à Kebec, où nous arriuames la veille de S. Pierre S. Paul sur les cinq heures du soir en tres bonne santé & assez bien mouillez d'une pluye qui nous tomboit du Ciel, dequoy nous louames Dieu & primes port au lieu accoustumé.

Saut de  
Montmorency.

*De Kebec. Demure des Recollets Du peu de progrès que les François y ont faitz pour le temporel, & la cause qui a retardé la conuersion des Sauvages:*

CHAPITRE V.

Arrivée à  
Kebec.

**A**Yans posé l'ancre, & mis ordre à ce qui nous concernoit, nous descendîmes à terre, saluames les Chefs de l'habitation qui nous estoient venu recevoir au Port, & nous entrames dans la Chapelle, où nous rendîmes actions de grace à nostre Seigneur de sa diuine assistance, & en suite pouillez d'un desir extreme de voir nos Freres dans leur petit Couuent, nous pensâmes prendre congé du sieur de Champlain pour nous y rendre au plustost, mais sa charité, outre les pluyes continuelles & l'obscurité du temps, nous en empêcherent, & nous retint à coucher iusques au lendemain matin que nous y fûmes conduits par vn des Matelots de l'habitation.

Il sembloit que cette affection nous eut fait naistre des aisles aux piedstant nous allions viste, & ne pensions desia plus à tous nos maux passez. Mon Dieu, il bien vray, vostre ioug est doux & suau à ceux qui ont bonne volonté, & n'est penible qu'à ceux  
qui

qui n'ont point d'affection pour vostre seruite. Nous trouuames tous nos Religieux en tres-bonne santé-Dieu mercy, lesquels tresioyeux de nostre venuë, & nous au reciproque de leur bonne disposition, apres le *Te Deum*, & les actions de graces accoustumées renduës à nostre Sauueur dans nostre Chappelle, nous receumes la charité & bon accueil que nous pouuions esperer de si bons Religieux, discourumes de nostre voyage, & en quelle contrée nous pourrions dauantage auancer la gloire de nostre Seigneur, apres quoy nous primes resolution le P. Ioseph, le P. Nicolas & moy de passer aux Hurons, comme au meilleur endroit & où il y auoit plus à profiter pour son seruice.

Et en attendant que les barques montassent à la Traicte, ie consideray tous les enuiron de nostre petit Couuent, & la maison de Kebec, bastie sur le bord d'vn destroit du fleueue saint Laurent, qui n'a en cet endroit qu'environ vne petite demie lieuë de largeur, au pied d'vne montagne, au sommet de laquelle est le petit fort de bois basty pour la deffence du pais. Ceste maison de Kebec est à present vn assez beau logis, enuironné d'vne muraille en quarré, avec deux petites tourelles aux coins d'enhaut que l'on y a faittes depuis peu pour la seureté du lieu, mais au bout du compte il est tres-facile de prendre le fort & la maison sans canon, car il n'y a rampars ny murailles, qui vous puisse empescher d'emporter le tout à coups de main.

Maison de  
Kebec,

Maison  
d'Heberr.

deffunct Hebert, où la femme & ses enfans  
nourrissent quantité de bestail, qu'il y auoit  
faict passer de France. Ils ont aussi vn grand de-  
sert ioignant leur maison, auquel ils font tous  
les ans quantité de bled d'Inde & des pois, qui  
se traictent par après aux Sauvages pour des  
peleteries. Le vis vn ieune pommier, qui auoit  
esté apporté de Norrmandie, chargé de fort bel-  
les pommes, & des ieunes plantes de vignes,  
qui y estoient tres-belles, & tout plein d'autres  
petites choses, qui tesmoignoient la bonté de  
la terre.

Riuere de  
s. Charles.

Nostre petit Couuent consacré en l'honneur  
de Dieu & de Nostre Dame des Anges, est à  
demie lieue de là, en vn tres-bel endroit, & au-  
tant agreable qu'il s'en puisse trouuer, basty  
sur vne petite riuere, que nous appellons de S.  
Charles, & les Montagnais Cabirecoubat, à rai-  
son qu'elle tourne & faict plusieurs pointes, par  
laquelle les barques peuuent aller de pleine mer  
insqu'au premier Saut, assez esloigné au delà  
de nostre Couuent, & les chaloupes en toutes  
saisons. En basse mer, il y a vn bon iet de pierre  
de nostre maison à la riuere, mais au flux de  
pleine Lune, le chemin en est racourcy, car elle  
s'enfle de plus de 15 pieds de hauteur, & s'estéd  
par consequent au large. J'ay admiré l'instinct  
naturel de quelques petits cochonets (sauf res-  
pect) que l'on nourrissoit proche de là, lesquels  
auoient vne parfaicte cognoissance des flux &  
reflux, car quand ils vouloient passer dans la  
prairie ils attendoient sur le bord de l'eau que la  
marée fut basse, puis passoient, & desirant re-

tourner à la maison ( car personne n'en prenoit soin & se conduisoient d'eux mesmes ) ils venoient de mesme se rendre sur le bord de l'eau, & repassoient après le reflux, & non iamais au flux, plustost ils attendoient là de pied coy tous ensemble la plus basse eauë.

Puis que ie vous ay parlé de ces petit animaux il faut que ie vous die encor ce petit mot en general, qu'ils sont sociables & veulent compagnie. Après que tous eussent esté mangé vn excepté, cet vn ayant perdu ses compagnons, s'acosta d'vne asnesse, qui auoit aussi perdu son asnon, & viuoit vagabonde parmy les bois tout l'Esté, tantost vers Kebec, puis vers nostre Couuent, sans auoir de retraicte, qu'au fort des neiges, que nos Religieux la refertoient dans vne petite estable. Ces pauures bestes bien dissemblables, & d'espees bien differentes prirent telle amitié par ensembles, que depuis iamais elles ne se separerēt, si vous en voyez l'vne vous estiez asseuré de voir l'autre à trois pas de là: i'en ay moy mesme veu faire des gageures avec des nouueaux venus, qui l'ont admiré avec moy, & confessé que nous sommes bien miserables nous autres, de nous entre-quereller & viure en discorde, tādīs que les animaux moins semblables, s'allocient & viuēt en paix, tesmoin la chate, qui en l'an 1634. alaiſta deux souris au Royaume de Naples, si l'histoire que i'en ay leu est veritable.

Nostre petite riuere, que i'appelle petite en comparaison de la grande, produit vne douce manne aux Sauuages, du bon poisson & l'an-

Fleurs.

guille en Automne, de laquelle ils font secherie pour leur prouison d'Hyuer, pendant que les neiges grossissent pour l'Eslan. Les petites prairies qui la bordent, sont esmaillées en Esté de plusieurs belles fleurs, particulièrement de celles que pour estre tres-rouges & esclatantes, nous auons surnommées Cardinales, & des Martagons, qui portent quantité de fleurs en vne tige, qui a près de six, sept à huit pieds, de haut, desquelles les Sauvages mangét l'oignon cuit sous la cendre, ou en l'agamité. Nous en auons apporté vn plain baril en France, avec des plantes de Cardinales, comme fleurs rares & rauissantes, mais elles n'y ont point proffité; ny paruenues à la perfection qu'elles ont dans leur propre climat, & à la fin nous sont manquées.

Nostre  
Jardin.

Nostre jardin est aussi tres-beau & d'vn bon fond de terre, car les plantes de vignes, toutes nos herbes & racines y viennent tres-bien, & mieux qu'en beaucoup de jardins que nous auons en Frâce, & n'estoit le nombre infiny de mousquites & cousins, qui s'y retrouuent comme en tout autre endroit du Canada pendant l'Esté, ie ne scay si on pourroit rencontrer vn meilleur & plus agreable seiour; car outre la beauté & bonté de la contrée avec le bon air; nostre logis est fort commode en ce qu'il contient, ressembloit neantmoins, plustost vne maison de Noblesse des champs, que non pas à vn Monastere de freres Mineurs, ayans eité contraints de le bastir de la sorte, tât à cause de nostre pauureté, que pour se fortifier en tout cas,

De nostre  
Conuent.

contre les Sauvages, s'ils vouloient nous offenser, ou voller nos ornemens.

Le corps de logis est au milieu de la court comme vn donjon, puis les courtines & rāpars faits de bois, avec quatre petits bastiōs de mesme estoffe, aux quatre coins, esleuez enpiro de 12. ou 15. pieds de raiz de chauffée, sur lesquels nos Religieux ont dressé des petits jardins à fleurs & à sallades, d'où ils peuuent aller à nostre Chappelle bastie de pierres, au dessus de la maistresse porte du Conuent, enuironné d'vn beau fossé naturel, qui circuit après tout l'alentour de la maison & du jardin avec le verger, qui est d'assez grāde estenduë tout fermé de pallissades de pieux.

Nous auons deuant la porte de nostre Conuent vne autre grande estenduë de terre, qui nous a esté donnée en eschange par le sieur Herbert pour d'autres terres que nous auons defrichées proche de l'habitation. Elle s'estend en longueur depuis nostre Conuent, iusqu'au lieu appellé la Gribane & la prairie, au delà d'icelle le long de la riuier S. Charles. Et en largeur la longueur de quatre arpens, sans comprendre le jardin du P. Denis, contenant vn arpent ou enuirō, deferté & labouré, clos & fermé de pallissades de pieux, situé enuirō le milieu du chemin de nostre Conuent, a l'habitation proche vne fontaine.

La quantité de framboiziers, qui sont aux terres deuant nostre Conuent, y attirent tant de tourterelles en la saison, que c'est vn plaisir d'y en voir des arbres tout couverts. Les chasseurs



de l'habitation y vont aussi souuent giboyer & chasser, comme en vn tres-bon endroit, & où ils ont le canard & l'outarde & tout plein d'autre gibier, avec l'anguille, qui ne leur manque pas en la saison, dont les Sauvages nous faisoient quelque fois part.

Si nos Religieux veulent aller de nostre Cōuent de Kebec, ou ceux de Kebec venir chez nous, il y a à choisir de chemin, par terre ou par eau, selon le temps & la saison, qui n'est pas vne petite cōmodité, de laquelle les Sauvages se sçauent aussi seruir pour nous venir voir, & instruire avec nous du chemin du Paradis.

Bastimens  
de la nou-  
uelle Fran-  
ce.

Tellement que tout bien pris & consideré, tous les bastimens de la nouvelle Frâce, ne consistoient (au tēps que i'y estois) qu'au petit fort, à la maison des marchands, à celle de la vesue d'Hebert & à nostre petit Conuent. Du depuis en en a cōmencé vn pour les R.R. PP. Iesuites, & quelques autres bastimens, pour d'autres familles, desquelles ie ne me suis point informé, & ne parle que de ce dequoy ie suis assure, pour ne me point mesprendre.

Mais pour ce que beaucoup ont desiré sçauoir la propre situation du pais. Le R. P. le Jeune a suppuré de combien le Soleil se leueit plustost sur l'orison de Paris, que sur celuy de Kebec, & a trouué, que c'estoit de 6. heures & vn peu d'auantage, c'est à dire qu'à Paris, on a le iour enuiron 6. heures & vn quart plustost qu'à Kebec: si bien que quand vn Dimanche nous contons 5. heures du matin, on n'est encor à Kebec, qu'à 10. heures, 3. quarts du Samedy au soir, & s'ils

ont a Kebec 8. heures du matin, nous auons à Paris 2. heures & 1. quart après midy. On tient aussi, que ce lieu de Kebec est par les 46. degrés & demy de latitude, plus Sud que Paris, de près de 2. degrez, & en mesme paralelle de la ville de la Rochelle, & nonobstât ces approches du Soleil, qui deuroiēt auoir rendu Kebec plus chaud que Paris de ces 2. degrez, l'Hyuer y est neantmoins plus long & le país plus froid, à cause de son assiette & de la disposition du lieu, couuert par tout de bois & forests, de plusieurs cétaines de lieuës d'esteduës, & du costé du Nord environ 5. ou 6. lieuës de nous, d'vne grande chaisne de Môtagnes, d'où il viēt vn vent de Nor-ouest qui nous fait presque transir de froid quand il donne, car il n'y a froid plus cruel & insupportable que celuy du vent, comme nous l'experimentons souuent, allans par la campagne avec nos pieds nuds, que i'ay eu gellés plusieurs & diuerses fois, & tousiours en voyageât & obeïssât, car ces maladies là, ne s'aquierent point au coin du feu, ny enuveloppé dans la couuerture.

Nous habitôs aussi les bords de 2. fleuues, d'ôt l'vn est estimé incomparablement plus grand qu'aucun qui soit en l'Europe, & l'autre est souuent glacé, & tout gelé, voyla. (comme on dit) les vrayes causes & alimés du froid, qui se pourrout amender en decouurant les terres, & habitâs le país, car les bois qui engendrēt les frimas & les gelées, diminuans, diminuerôt les froids, côme il se voit par expérience en la maison de la dame Hebert, où les terres sôt plustost deschargées de neiges & le froid moindre, qu'à celles

de nostre Couuent plus reserrez dans les bois.

Quelques particuliers mal affectiõnés ont eu fort bõne grace de dire, que les Religieux y ont bien peu aduancé pour le spirituel, ie voudrois bié voir qu'ils y eussent plus fait pour le tẽporrel, car au contraire que nous leurs ayons nuis, il nous desplaisoit assez de voir que toutes leurs plus grãdes merueilles se sont tousiours passées en parolles & promesses, & presque point de fect, iusque là, que les anciènes societez depuis plus de vingt années en ça, qu'ils ont possedé le pais pour l'habiter & faire valoir, n'y ont pas ensemencé vn seul arpent de terre. Il n'y a eu que nos Religieux pour esprouuer la terre, & la seule & vniue famille d'Hebert, qui y a fait traualler, tellemẽt que si on eut mãqué vne seule année d'y porter des viures de France. tous les François de l'habitation eussent pery de faim, cõme il pensa arriuer lors que les Anglois s'en rendirent maistres, auquel temps ceux qui comandoient à Kebec, eussent bié desiré nous faire souffrir les premiers, & tirer si peu de bled d'Inde qui nous restoit de nostre iardin, après en auoir fait de bonnes aumosnes aux plus necessiteux, & voyla leur charité, qui nous vouloit faire porter la peine deuë à leur negligence & peu de soin.

Mais si nous voulons penetrer plus auant & voir de quel genre de deuotiõ, ils se sont portez à la conuersion des Sauvages, nous trouuerons que nous n'auõs eu aucun plus grãd empement que de la part des François, car outre la mauuaise vie de plusieurs, la pluspart ne desiroient pas en effect, qu'il s'y fit aucune conuer-

tion tant ils apprehendoient qu'elle en dimi-  
nuat le trafique du castor , seul & vni-  
que but de leur voyage. O mon Dieu , le  
sang me gelle quand ier'entre en moy-mes-  
me , & confidere qu'ils faisoient plus d'estat  
d'vn castor que du salut d'vn peuple qui  
vous peut aymer.

Et l'indeuotion est arriuée iusques là qu'v-  
ne personne de condition ( Catholique de  
profession ) interressée dans le party, nous  
dit, au P. Nicolas, & à moy, que si nous  
pensions rendre les Canadiens, & Monta-  
gnais sedentaires proches de nous, comme  
nous en auions le dessein pour les pouuoir  
commodement instruire & maintenir dans  
nostre creance , qu'ils les en chasseroient à  
coups de bastons , & les feroient retirer au  
loin hors de toute cognoissance de leur trait-  
te, & voylà comme nous estions fauorisez,  
& quel secours nous pouuions esperer de  
personnes si peu sentans le bien.

Faut rendre  
les Sauua-  
ges se ten-  
taires.

Il est pourtant necessaire, & toutes les au-  
tres nations Chrestiennes qui ont subiugué  
des pays infidelles l'ont ainsi pratiqué, que  
les peuples que l'on veut instruire en la Loy  
de Dieu , soient reduits à viure ensemble en  
bastiffans des bourgs, villes & villages sous  
de bons Chefs, autrement comment vou-  
droient ils qu'on les rendit iamais Chre-  
stiens, les Religieux peuuent ils tousiours  
courir avec eux Hyuer & Esté, les bois & les  
montagnes, & quelquesfois en des pays fort  
esloignez, chargez de leurs ornemens & pe-  
tites commoditez, ce seroit vouloir rendre

les Religieux autant Sauvages que les Sauvages mesmes, & s'ils ne pourroient iamais long-temps perseverer dans cette fatigue, ny les Sauvages deuenir gueres autres que tousiours barbares, les Religieux les venans à quitter, puis que les François mesmes, mieux instruits & esleuez dans l'Escole de la Foy, deuiennent Sauvages pour si peu qu'ils vivent avec les Sauvages, & perdent presque la forme du Chrestien, si cela est, comme il est vray semblable, pourquoy voudroit on que l'on hasardat imprudemment le saint Baptesme à des personnes qu'on sçait assurément (estans errants comme il font) qu'ils ne pourroient viure en Chrestiens, l'experience nous la fait voir en ce que la pluspart des Sauvages que nos Freres ont baptisez en Canada, & puis renuoyez hyuerner entre leurs parens pour y profiter, y ont au contraire presque oublié la pratique du Chrestien, & fussent deuenus derechef Sauvages sans le soin que l'on a pris de les redresser: Et c'est pourquoy ie dis que l'on ny fera iamais grand profit, si on ne suit nostre premier dessein, qui est de les rendre sedentaires, & y entremesler parmy eux, des familles de bons & vertueux Catholiques. pour leur monstrier la pratique & l'exemple des choses qu'ils auront apprises des Religieux, & qu'ils ont peine de conceuoir en leur esprit, sans cest exemple exercée des bons seculiers parmy la mesnagerie.

Bon exemple de seculiers necessaire.

C'est donc à nostre tres grand regret &

desplaisir, que les choses ny ont pas si heureusement auancées comme nos esperances nous promettoient foiblement fondées sur des colonies de bons & vertueux Catholiques que les Marchands y deuoient establir, plusieurs suiuant les promesses qu'ils en auoient fait sauuages au Roy en prenant le traité, & par ainsi les baptisez Peres Recollects ont fait beaucoup (n'estant point assisté & au contraire contrarié) d'en auoir baptisé plusieurs, & disposé vn grand nombre qui ne demandent qu'vn peu de secours, à faire duquel nous auons esté contraints de differer le saint Baptesme de beaucoup, & d'attendre l'assistance & faueur que Messieurs les nouueaux associez nous font esperer pour le maintenir & conferer avec fruit.

Les choses ne se font point trop tard quand elles se font bien. On tient que nos Peres des Indes, ont employé iusques à treize ou quatorze années, auant que d'auoir pû conuertir le Royaume de Voxu, & qu'on a esté près de 38. ans auant que de rien faire au pays du Bresil; C'est le Jardin de Dieu, duquel les fruits meurissent en leur temps, quand ils sont arrousez de la benediction du Tres-haut, que nous deuous attirer en nos ames par la patience & la perseuerance, au bien encommencé.

Faut du temps pour conuertir.

*Du Cap de Victoire, & comme nous nous acheminames au pays des Hurons. Du gouvernement des Sauvages allans en voyages. Comme ils cabanent & tirent du feu de deux petits bastons, & des travaux que nous souffrimes en chemin. Avec l'importunité des mousquites & cousins.*

#### CHAPITRE VI.

**A** Pres auoir esté rafraichis par quelques iours avec nos Freres, & ioy de leur douce conuersation dans nostre petit Couuent, nous montames avec les barques par le mesme fleue S. Laurens pour la traite du Cap de Victoire, d'où il y a de Kebec environ cinquante lieuës. On nous separa dès l'entrée chacun dans vne barque particuliere pour y contenir les Matelots en leur deuoir & prendre soin des prieres qui se font soir & matin en tous les bords où les Catholiques dominant; Je desagreois assez au Capitaine de mon vaisseau dans ce soin, car estant de la pretendue, il eut bien desiré ou que nous eussions assisté à ses Pseaumes, ou que nous fussions descendus à la proue, & luy auoir le dessus qui estoit deu à l'Eglise, mais ie ne le pû trouuer bon, & tismes chacun sa par-

tic à la poupe en paix, & sans dissention, car hors l'intérêt de la Religion, il estoit honneste homme, accommodant, & cousin du sieur de Caen, lors nostre Admiral.

Par tout le chemin nous eumes la recreation d'une tres-belle veüe, d'un beau paisage, & la consolation d'un temps fort doux, où nous vimes les terres par tout plattes, belles & vnies, vn peu sablonneuses neantmoins couuertes de tres-beaux bois, la riuere fort poissonneuse, & par tout grande, large & profonde plus qu'aucune de nostre Europe.

Dans l'entretien de mes pensées, il m'arriuoit (d'un si bel objet) de grands souhaits d'y voir des villes & villages bastis, & où l'air & la chasse sont également bonnes, mais ces pensées n'enfantoient en moy que des regrets de mon impuissance. Tous les soirs on pouoit l'anchre, & aux heures du iour que les vents nous estoient contraires on faisoit altè, & pendant ce temps là on s'alloit promener sur la greue, & dans les bois clairs & ouuerts, qui nous estoient d'une singuliere consolation.

Nous passames aux trois riuieres que ie n'employ curieusement pour estre vn sejour fort agreable & charmant. Les François ont nommé ce lieu les trois riuieres, pour ce qu'il sort des terres vne assez belle riuere, qui se vient descharger dans le grand fleuve de saint Laurens par trois principales emboucheures, causées par plusieurs petites



Isles qui se rencontrent à l'entrée de ce fleuve, & puis nous trouuames le Lac S. Pierre qui contient enuiron six ou sept lieues de longueur & trois ou quatre de large par endroits, & près de quatre brasses de profondeur, duquel l'eau est presque dormante & fort poissonneux, enuironné de petites collines, ruisseaux & petites riuieres qui s'y deschargent & rendent le lieu agreable, & plein d'Isles ou Isletes.

A l'issuë du Lac, nous entrames peu apres, au port du Cap de Victoire, & y posames l'ancre le iour de la sainte Magdelene enuiron les six à sept heures du soir, où desia s'estoient cabanez le long du riuage, grand nombre de Sauuages de diuerses Nations pour la traite des castors avec les François. Cette contrée est tres belle & autant plaisante qu'aucune qui soit en tout le Canada, iusques à la riuere des prairies, d'où il y a dix y enuiron douze lieues, & de Kebec plus de soixante. On voit du port six ou sept Isles toutes de front, couuertes de beaux arbres d'une egale hauteur, qui couurent le Lac S. Pierre & la riuere des Ignierhonons (nation Hyroquoise) qui se descharge icy dans le grand fleuve, vis à vis du port, beau, large & fort spacieux.

La traite estant faite & les Hurons prests à partir, nous les abordames en la compagnie du sieur de Caen general de la flotte, lequel nous fit accepter chacun pour vn canot moyennant quelque petit present de haches,

cousteaux, & canons ou petits tuiaux de verre qu'on leur donna pour nostre despence. Toute la difficulté fut de nous voir sans armes qu'ils eussent désiré en nous plustost que toute autre chose, pour guerroyer leurs ennemis, mais comme les espées & les mousquets n'estoient pas de nostre gibier, nous leur fismes dire par le Truchement que nos armes estoient spirituelles, avec lesquelles nous les instruirions & conseruions à l'encontre de leurs ennemis moyennant la grace de Dieu, & que s'ils vouloient croire nos conseils, les Diables mesmes ne leur pourroient plus nuire: Cette responce les contenta fort, & nous eurent dans vne tres haute estime, tenans à faueur de nous auoit comenous de les accompagner, & seruir en vne si belle occasion.

Le voyage de la France icy, nous auoit esté bien penible, mais sans comparaison celay que nous allions entreprendre quoy que plus court, nous le deuoit estre beaucoup d'auantage pour tant de perils eminens qui vous auoisinent en chemin, tous les iours de la mort. Nous inuoquames sur nous la grace du S. Esprit, l'assistance de la Vierge, & des Saincts, puis nous primes congé des Chefs de la traite, & nous rendimes avec nos petits paquets dans les cabanes de nos Haronstour prests à partir & se mettre en campagne.

Or la raison pour laquelle il nous fallut necessairement separer & nous mettre cha-

cun dans vn canot à part fut pour ce qu'ils sont fort petits, & qu'il ny peut à chacun que cinq ou six personnes avec les marchandises. Mes hommes estoient cinq en nombre & ie faisois le sixiesme, l'vn seruoit de gouverneur que i'auois derriere mon dos tellement près de moy, qu'avec le bout de son grand aviron il m'attrapoit souuét le sommet de la teste que ie tenois baissée le plus que ie pouuois pour euitter ces rencontres, heureux qu'il ne me frapport pas à dessein. l'estois quasi en ploton assis à costé d'vn nageur, puis deux autres nageurs estoient assis deuant moy à costé l'vn de l'autre, & le cinquiesme barbare tenoit le deuant du Nauire, qui dans l'occasion se tenoit debout, les jambes au large & l'aviron en main pour euitter aux dangers de quelques perilleux passages, & en cest equipage nous fumes conduis iusques dans leur pays, sans plus reuoir nos Freres en chemin que les deux premieres soirées que par hazard nous cabanames avec le P. Ioseph, mais pour le P. Nicolas ie ne le trouuay pour la premiere fois, qu'à deux cens lieues de Kebec, à la nation que nous appellons les Ebicerinys ou Sorciers, & les Hurons-Squckaneronons.

Notre premier giste fut à la riuere des prairies, qui est à cinq lieues au dessous du saut saint Louis, ou nous trouuames desia d'autres Sauvages cabanez, qui faisoient festin d'un grand ours qu'ils auoient poursuiuy & pris dans la riuere, comme il pensoit

penſoit ſe ſauver aux Iſles voiſines : Ces barbares faiſans bonne chere , ſe reſſouſſoient honneſtément , chantoient tous enſemblement , puis alternatiuement , d'vñ chant ſi doux & agreable que i'en demeuray tout eſtonné & rauy d'admiration : de ſorte que depuis ie n'ay rien ouy de plus harmonieux entr'eux ; car leur chant ordinaire eſt aſſez malgracieux.

Nous cabanames aſſez proche d'eux & ſifmes chaudiere à la Huronne , mais pour ce coup ie ne pû encor mâger de leur ſagamité , pour ce qu'elle me ſembloit trop fade & deſgouſtante , & me fallut ainſi coucher ſans ſouper . car ils auoient mangé en chemin tout le petit ſac de biſcuit que i'auois pris aux barques pour mon voyage , ſans s'informer ſ'il me feroit beſoin ou non , comme gens qui n'ont pas grand ſoucy du lendemain , & puis me voyant ſi deliberé & contant dans ma miſere , ils croyoient que leur ſagamité me ſembleroit bonne à la façon du temps , & qu'il n'y auoit pas grand danger de s'accommoder pour m'inecommoder de mon biſcuit , duquel ils firent place nette le meſme iour de noſtre partement.

Noſtre lit fut la terre nuë dreſſé à l'enſeigne de la Lune , avec vne pierre pour mon cheuet plus que n'auoient les Sauvages , qui n'ont accouſtumé d'auoir la teſte plus haute que les pieds : Noſtre cabane fut faite de deux rouleaux d'eſcorces poſées ſur quatre petites perches picquées en terre & accommodées

en penchans au dessus de nous. Le matin venu on fit chaudiere pour partir, mais ie m'abstins encor de la sagamité pour cette seconde fois, iusques à la troisieme qu'estant deuent fort foible & abbatu, ie commençay d'en manger vn petit & de m'y accoustumer en me faisant violence.

Mais pour ce que la façon de faire des Sauvages, & leur maniere de s'accommoder allans en voyage est presque tousiours de mesme, ie vous diray sucinctement cy apres leur methode, & comme ils s'y gouvernent, apres que i'auray donné vn petit mot d'auis à ceux qui ont à faire de longs voyages avec eux, & se mettre sous leur conduite plus asseurée dans le pays que celle des François, qui n'oseroient encor d'eux-mesmes se hasarder par les bois, & s'esloigner de l'habitation sans guide.

Comme il se faut gouverner voyageant avec les Sauvages.

Il se faut donc resoudre dès le commencement à la patience & de souffrir beaucoup, pour ce qu'à toute heure les suiets s'en presentent. Il se faut aussi estudier à la douceur & montrer vne face ioyeuse & modestement contante, & chanter par fois des Hymnes, & Cantiques spirituels, tant pour sa propre consolation, le soulagement de ses peines, que pour le contentement & edification de ces Sauvages, qui prennent vn singulier plaisir d'ouyr chanter les louanges de nostre Dieu, plustost que des chansons profanes, contre lesquelles ie leur ay veu quelquesfois monstrier de la repugnance. O bon

Jesus, qui condamne les mauuais Chrestiens chanteurs de chansons dissoluës & mondaines.

Surtout si on a quelquefois de l'impacience, il l'a faut estouffer au dedans de soy-mesme sans la faire paroistre au dehors, & n'estre point songear, chagrin, turbulent, non plus qu'esuenté, pour ce qu'ils mesprisent fort ces mauuaises qualitez, en vn bon esprit, comme nous en vn homme qui s'estime sage.

Vne ou deux bouteilles d'eau de vie seroient fort necessaires pour se fortifier le cœur en chemin, desquelles ils faudra faire part à ces Sauvages, avec vn tel mesnage toutesfois qu'elles puissent durer iusquès à la fin du voyage : car on se sent quelquefois si foible & abbatu du cœur, que faute de cette regale, on souffre de grandes debilitéz & affadiffemens d'estomach. Passant par les Nations qu'on trouue en chemin, il est fort à propos qu'on leur traite tousiours quelque petit morceau de poisson, ou viande, pour festiner au soir apres le trauail, car pour ces petites courtoisies & liberalitez, on reçoit souuent d'eux de beaucoup plus grandes : Ils vous nourrissent au reste du temps, ils portent vos pacquets & vos hardes, vous exemptent de nager, & vous ayment respectent, & cherissent comme Capitaines & bons Amys, & si dauanture vous tombez malades en chemin ils vous porteroient sur leurs espauls plustost que

vous abandonner, & avec tout cela on par-  
 tin encore assez, c'est pourquoy on a besoin  
 de leur amitié & qu'ils vous ayent en quel-  
 que estime, si on y veut faire frui&ct & auoir  
 du contentement avec eux.

Trouuer en  
 chemin.

Les dangers & perils qu'on rencontre en  
 chemin sont si grands & frequens qu'ils ne  
 se peuuent presque expliquer, car premie-  
 rement en quatre-vingt ou cent sauts qu'il  
 y a de la riuere des prairies aux Hurons,  
 il y en a vne quantité que l'on ne se hatar-  
 deroit iamais si la sage conduite des Sau-  
 uages ne vous en donnoit l'assurance.  
 Il faut aduoüer que le marcher pieds nuds  
 & sans sandales, comme j'ay fait par tout  
 le voyage, allant & venant, à l'imitation de  
 nostre Seraphique Pere saint François, &  
 des premiers Religieux de nostre sacré Or-  
 dre, qui ont parcouru toute la terre habita-  
 ble en cet estat, m'estoit d'une grande peine,  
 contraint d'ain&si faire à cause qu'estant sur  
 terre nous rencontrions souuent des ro-  
 chers, des lieux fangeux, & des arbres  
 tombez qu'il nous falloit à toute heure en-  
 jamber, & nous faire quelquesfois passage  
 avec la teste & les mains par les bois tof-  
 fus, hailliers & brossailles, sans sentir  
 ny chemin, mais ie ne sçay si on pourroit  
 souffrir vne plus rude mortification que  
 des mauuais vents de l'estomach que les  
 sales gens rendent presque continuelle-  
 ment dans leurs canots, qu'en guyle de  
 pots de chambre ils se seruoient de leurs es-

cuëllés à potage, ce qui seroit capable de se desgouter du tout de ces désagréables compagnies, si on ne se mortifioit pour l'amour d'un Dieu, & la gloire d'un Paradis qui merite chose plus grande.

La piqueure des mousquites cousins & mouchérons desquels il y a de trois ou quatre sortes, comme ie diray à la fin de ce Chapitre, est vn autre tourment si grand qu'il semble autant de petits Demons, desquels ie pensay perdre la veüe, comme i'en fus offensé au visage, aux iambes & aux mains, sans m'en pouuoir garantir pour diligence que i'y apportasse, c'est pourquoy estre chaussé, & auoir de bons gands, & vn voile sur la face eut esté bien necessaire. S'il faisoit de la pluye ou des orages; nous ne pouuions nous en deffendre, ny le iour, ny la nuit, car alors elle nous tomboit à plomb sur le dos, & nous couloit par deffous comme de petits tortens au panchant des montagnes, mais le pis est quelle nous ostoit le moyen de faire chaudiere & prendre nostre refection.

Comme apprentif la peine m'en estoit double, car ne scachant encor la langue sinon fort peu de mots, ie ne pouuois qu'à peine declarer mes pensées & manifester mes necessitez: Dieu seul estoit celuy en qui ie me consoloy, & à l'humanité de mes Sauvages qui se manifestoit assez dans la compassion qu'ils auoient de



moy & à l'assistance qu'ils m'apportoient, mais ce qu'ils pouuoient estoit bien peu de chose, sinon leur bonne volonté qui me contentoit fort, & m'encourageoit à la patience, laquelle j'apprenois d'eux mieux qu'en Eschole du monde, de maniere que ie peu dire avec verité que j'ay trouué plus de bien en eux que ie ne m'estois auparavant imaginé, ny moy, ny beaucoup d'autres: car vous diriez icy parlant d'un Sauvage que c'est parler d'une beste brute, d'un loup rauissant, ou d'une personne sans esprit, sans raison & sans humanité, comme un tas de meschans coquins qu'on laisse impunement viure entre les Chrestiens, ce qui n'est point entre les Sauvages qui ont tous de l'humanité enuers ceux qui ne leur sont point ennemis, soient estrangers ou autres.

L'heure de se cabaner venue, mes Sauvages cherchoient vne place propre pour y passer la nuit, où aisément se pût trouuer du bois sec à faire du feu, sinon ils s'accommodoient ou la necessité les contraignoit quelquesfois bien, & quelquesfois mal, selon les occurrances. Le lieu choisi on y portoit le canot, nos paquets & tout ce qui estoit de nostre equipage, puis tous se mettoient en besongne & traualloient à ce qui estoit necessaire pour le logement: Les vns alloient chercher du bois sec, & moy avec eux, les autres sept ou huit per-

ches pour dresser la cabane, & d'autres prenoient le soin de battre le fuzil & mettre la chaudiere sur le feu, qu'ils attachoient en vn baston piqué en terre, pendant qu'un autre cherchoit deux pierres plates pour concasser le bled d'Inde sur vne peau estenduë contre terre, dequoy on faisoit la sagamité.

L'hostellerie dressée & les rouleaux d'escorces estendus sur la charpente, qui panchoit en voute, on ferroit les paquets le long de la cabane contre les bois, & le canot en dehors, puis vn chacun prenoit place le dos appuyé contre les sacs & la marchandise à l'entour du feu qu'on estendoit de long afin qu'un chacun y pût participer, & en prendre pour petuner tandis que la chaudiere bouilloit.

La sagamité estant cuite rousiours fort claire, on dressoit à chacun son potage dans les escuelles d'escorces que pour ce suiet nous portions quant & nous, avec chacun vne cuilliere de bois grande comme vn petit plat, de laquelle on se sert à manger cette menestre soir & matin, qui sont les deux fois seulement que l'on fait chaudiere par iour, sçauoir quand on est cabané au soir, & au matin auant partir. Si nous estions par trop pressés de partir, on la faisoit deux heures auant iour, que tout endormy on mesueilloit pour manger, ou seulement sur le midy, ou bien on attendoit iusqu'au soir, sans rien manger de tout le iour que cette seule fois.

Lors que nous nous rencontrions deux mefnages en vn mefme gifte, ce qui arriuoit fouuent; Nous nous enbanions par enfeuble, l'vn faifant vn des coftez de la cabane couuert de fes écorces, & l'autre s'accommodoit de l'autre, & chacun faifoit fa chaudiere à part, puis tous enfeiblement les mangions l'vne apres l'autre fans aucun debat ny contention, car ils ont cela de bon qu'ils ne fe font aucun reproche, & ne difent point mon difner, eft meilleur que le voftre, vous eftes trop grand train au prix de nous qui fommes peu, car en toutes chofes ils s'accordent admirablement bien, & font leur petit feftin comme les repas d'vne troupe de bons Religieux, où l'on n'entend qu'vne voix de paix ou vn fílence Religieux.

Pour moy qui n'atois pas encore le cœur bien fait à toutes ces fauffes, je me contendois pour l'ordinaire de la fagamité des deux, qui m'agreoit dauantage, bien qu'à l'vne & à l'autre il y eut toujours des falletes & ordures à caufe en partie qu'on fe feruoit tous les iours, de nouuelle pierres, & allez mal nettes pour concasser le bled.

D'efcumer le pot iamais il ne s'en parle non plus que de lauer la viande, ou le poiffon, auant de le mettre au pot. Ils traitent vn morceau de venafon à la petite Nation, mais comment penfez vous qu'ils le coupperent, ce fut de le tenir contre terre avec leur pieds fílles, & à mefure qu'ils en couppoient quelque piece ils la iettoient dans la chaudiere fans autre fel que le fable qui y tenoit attaché.

Les,escuelles desquelles nous nous seruions, n'estoient iamais nettooyées que du doigt qui esuyoit le reste de la sagamité, dont aucunes ne pouuoient sentir gueres bon, qui seruoient à tomber de l'eau dans leur Canot, & pour boire & manger comme i'ay dit. I'ay admiré l'honnesteté de leur action en tombant de l'eau sur terre, car outre qu'ils se retiroient à l'escart, ils s'accroupissoient avec beaucoup de modestie à l'exemple des anciens hommes d'Egypte, qui en faisoient de mesme, plus ciuils & honnestes que les femmes des vns & des autres, qui se tiennent debout en semblable necessité sans se beaucoup escarter.

Ils faisoient par fois chaudiere de bled d'Inde non concassé, & bien qu'il fut tousiours fort dur, pour la difficulté qu'il y a de le faire cuire entier, il m'agreoit dauantage au commencement, pour ce que ie le prenois grain à grain, & par ainsi ie le mangeois nettement & à loisir en marchant & dans nostre Canot. Aux endroits de la riuere & des lacs où ils pensoient auoir du poisson, ils y laissoient traîner après leur Canot, vne ligne à lain, de laquelle ils accommodoient de la peau de grenouille escorchée, avec quoy ils prenoient du poisson, qui seruoit à donner goust à la sagamité, mais quand le temps ne les pressoit point trop, comme lors que nous descendimes pour la traicte, le soir ayans cabané, vne partie d'eux alloit tédre leurs rêts dans le fleuue ou és lacs, ausquels ils faisoient par fois de fort bonnes prises, comme de brachets, esturgeons, poissons blancs & des ca-

pes, qui ne sont neantmoins telles, ny si bonnes, ny si grosses que les nostres de deça, puis plusieurs autres especes de poissons qu'on ne cognoist point icy.

Le bled d'Inde que nous mangions en chemin, ils l'alloient querir de deux en deux iours au fond des bois & en des certains lieux escartez, où ils l'auoient caché en descédans, dans de petits sacs d'écorces de bouleau: car autrement ce leur seroit trop de peine de porter tousiours quant & eux tout le bled ou les farines, qui leur sont necessaire pour leur voyage, & m'estonnois grandement comme ils pouuoient si bien remarquer tous les endroits où ils l'auoient caché sans se mesprendre aucunement, bien qu'il fust souuent fort esloigné du chemin, & bien auant dans les bois, sous quelques mottes ou enterré dans le sable.

La maniere & l'inuention qu'ils auoient à tirer du feu, & laquelle est pratiquée par tous les peuples sauuages & barbares, est telle & si admirable qu'elle ne se peut assez admirer, & louer le diuin Autheur d'une telle merueille. Ils prenoient deux bastons de bois de saulx, tilleul ou d'autre espece, secs & legers, puis en accommodoient vn, d'environ la longueur d'une coudée ou peu moins, & espais d'un doigt ou environ, & ayans sur le bord de sa largeur caué de la pointe d'un cousteau ou de la dent d'un castor, vne bien petite fossette, avec vn petit cran à costé, pour faire tomber à bas sur quelque bout de mesche ou chose propre à prendre feu, la poudre reduite en feu qui deuoit tomber

du trou, ils mettoient la pointe d'un autre baston du mesme bois, gros comme le petit doigt ou peu moins, dans ce trou ainsi commencé, & estans contre terre le genouil sur le bout du baston large, ils tournoient l'autre entre les deux mains si soudainement & si long-temps, que les deux bois estans bien eschauffez, la poudre qui en sortoit à cause de cette continuelle agitation se conuertissoit en feu, duquel ils allumoient vn bout de leur corde seiche, qui conserue le feu comme mesche d'arquebuse: après avec vn peu de menu bois sec, ils faisoient du feu pour faire chaudiere.

Mais il faut noter que tout bois n'est pas propre à faire du feu, ains du particulier, & que nous pouuons rencontrer icy. Or quand ils auoient de la difficulté d'en tirer, ils demingnoient dans ce trou vn petit de charbon, ou vn peu de bois sec en poudre, qu'ils prenoient à quelque souche: ils n'auoient vn baston large comme i'ay dit, ils en prenoient deux ronds, & les lioient ensemble par les deux bouts, en la maniere d'une nauette de Tessier, & estans couchez le genouil dessus pour les tenir en estat, mettoient entre deux la pointe d'un autre petit baston du mesme bois, qu'ils tournoient par l'autre bout entre les deux mains comme cy dessus.

Nos Montagnais, à ce qu'on dit, se seruent d'une autre sorte de fusil, qui n'est neantmoins fait comme les nostres: ils ont pour meche la peau de la cuisse d'un Aigle avec du duuet qui prend feu aisement, ils battent deux pierres de mine ensemble comme nous faisons vne pierre

à fuzil, avec vn morceau de fer ou d'acier : au lieu d'allumettes ils se seruent d'vn petit morceau de toudre, c'est vn bois pourry & bien séché, qui brusle aisement & incessamment iusques à ce qu'il soit consommé, ayant pris feu ils le mettent dans de l'escorce de cedre puluerisée, & soufflant doucement cette écorce s'enflamme. Voila comme ils font du feu.

Pour reuenir à nostre voyage, nous ne faisons chaudiere que deux fois le iour, qui estoit peu pour moy, en ce temps encor mal accoustumé à ceste maniere de viande, car i'en vsois à chaque fois si peu qu'é les deux repas ne meritoient pas le nom d'vn bien petit, c'est pourquoy i'estois tousiours fort foible sans auoir moyen de me fortifier, patissant plus que mes Sauvages, qui estoient accoustuméz à cette façon de viure, ioint que petunans assez souuét, durant le iour, cela les consoloit, les fortifioit & leur amortissoit aucunement la faim &, non pas à moy, qui n'en ay iamais voulu vser peur d'vne habitude onereuse, de laquelle on ne se fait pas quitte quand on veut, & sçay des personnes extremement marties d'en auoir iamais vsé, pour ce qu'il nuyt plus icy pris en fumée, qu'il ne profite à des personnes qui ont autre chose à disner, ou qui ne sont point incommodées des humiditez du cerueau, car alors il de-seiche mediocrement pris, maché, ou en fumée.

L'humanité de mon hoste estoit remarquable, en ce que n'ayant pour toute couuerture & habillement, qu'vne peau d'ours assez petite,

encor m'en faisoit il part de la moitié, la nuit quand il pleuvoit, sans que ie l'en priasse, & mesme me dispoit la place au soir où ie deuois reposer la nuit, avec quelques petits rameaux de cedre, où à faute d'iceux sa petite natte de ions, qu'il auoit accoustumé de porter en de longs voyages: & compatissant à mes travaux des-ja assez grands, il m'exemptoit de nager & de tenir l'auiron, qui n'estoit pas me descharger d'une petite peine, outre le seruice qu'il me rendoit de porter mes pacquets par tous les Sauts, bien qu'il fust des-ja assez chargé de ses marchandises, & à son tour du Canot qu'il portoit sur son espaule, parmy de si fascheux & penibles chemins, où il luy falloit faire diuers voyages.

Vn iour ayant pris le deuant comme estoit ma coustume pendant que mes Sauvages deschargeoient le Canot & portoient les marchandises au de-là des Sauts, ie me trouuay à l'improuiste esgaré, en vne grande estendue de terre tremblante sous mes pieds, proche d'un lac, que nous deuions passer: estonné de ceste nouveauté, ie m'en retiray fort doucement & à petit pas, sur vn rocher qui estoit là auprès, peur de plus grand inconueniêt, car il n'y auoit point là lieu de seureté pour moy. Il y a plusieurs Autheurs, qui assurent qu'il y a des Isles qui flottent sur les eaux, & mesme Herodote fait mention d'une semblable, située près la ville Botis, non loing du Nil, mais on s'en peut donner de garde, comme de celle-cy, car comme elles ne sont pas tout à fait destachées de la



terre ferme, sinon quelqu'un, au premier pas on s'en peut tirer & se mettre en chemin allégué.

Nous rencontrions aussi par fois de furieux bourbiers, desquels nous receuions de grandes incommoditez & des peines n'ompareilles d'en pouuoir sortir, que les iambes toutes embourbées, comme il arriua à vn certain François, lequel s'il n'eust eu les iambes escarquillées au large eut enfoncé iusques aux oreilles, comme il enfonça iusques aux reins. On a aussi bien de la peine de se faire passage avec la teste & les mains parmy les bois touffus, où il s'y en rencontre aussi grand nombre de pourris & tombez les vns sur les autres, qu'il faut eniamber & monter par dessus, sans craindre la suite & l'importunité d'un nombre sans nombre de mousquites & consins, qui vous font vne continuelle & tres cruelle guerre, pire que celle des loups, qui se contentent de la premiere brebis, & non ces animaux de la premiere piqueure.

Des mous-  
quites.

Je suis aussi comme assuré que sans l'estamine, qui me couuroit la face & le visage, que j'estois pour en perdre la veue, comme j'en fus playé par toutes les parties descouuertes sans y auoir pû apporter de remede non plus que plusieurs François, qui en deuindrent auenglés pour plusieurs iours, tant est pestiferé & veneneuse la piqueure de ces petits demons, à qui n'a encor pris l'air du país.

Ces bestioles ne paroissent neantmoins pas tousiours, mais au temps le plus chaud, & lors

qu'il ne faiet point de vent, autrement qui en pourroit jamais souffrir l'importunité & les morsures malignes, qui rendent les personnes semblables à des lepreux, laids & hideux à ceux qui les regardent. Je ne sçay; car pour moy ie cōfesse, que c'est le plus rude martyre que j'aye souffert dans le país, la faim & la soif, la lassitude & la fièvre, ne sont rien en comparaison, ces petites bestes ne vous font pas seulement la guerre pendant le iour, mais mesme la nuit, elles se iettent dans vos yeux, elles entrent dans vostre bouche, passent par dessous vos habits, & perce mesme l'estoffe qui ioint vostre chair, de leur long esguillon, le bruit vous en est aussi fort importun, car il destrobe souuent vostre attention, vous empesche de prier Dieu, de lire, d'escrire & de faire vos exercices avec quelque repos, se fourrent par tout, & principalement dans les chambres, où le vent ne domine point, c'est ce qui nous obligeoit d'y brusler souuent de l'encens, la fumée duquel les faisoit rassoir, & puis reuenoient de plus bel qu'auparauant.

Il y en a de trois ou quatre sortes, dont les vns appellent en Montagnais sentimeou, en Huron tachiéy ou teschey, & en François cousins, ce sont ceux qui ont ces longs esguillons tres-deliés & menus. Il y en a encore d'une autre espece au país de nos Montagnais, que ie n'ay point veu chez nos Hurons, ny par toutes leurs contrées, si petites, qu'à peine les peut on voir, mais importunent & mordent comme petits diabolins, qui est le nom propre que leur donnent les Montagnais, à sçauoir mani-

touchis; & les François mouches-quilles, où mouchequites, qui ne viennent que vers le mois d'Aoust, & n'ont pas longue durée.

Au païs des Hurons, à cause qu'il est descouvert & habité, il y a peu de ces cousins, sinon aux forests & lieux où les vents ne dominent point; pendant les grandes chaleurs de l'Esté, car en autre saison il ne s'en voit nulle part, non pas mesmes dans les sapiniers, c'est pourquoy ne vous en estonnez point.

*Suite de nostre voyage aux Hurons. De la nation des Epicerimys. De celle de bou & des cheueux releucz. Comme ils chantent les malades, & de la maniere que les femmes se gouvernent ayant leur mou.*

#### CHAPITRE VII.

**N**ous passâmes par plusieurs nations Sauvages, mais nous y arrestâmes assez peu à chacune, aux vnes vne nuit, & aux autres quelques heures seulement, pour tousiours avancer chemin, sinon aux Epicerimys & Sorciers, où nous seiournâmes deux iours entiers; tant pour nous reposer de la fatigue du chemin, que pour traicter avec eux de la marchandise de nos Hurons, pour de leurs pelletteries.

La rencontre que nous fîmes icy du P. Nicolas, pour estre la premiere depuis nostre partement

tement de Kebec, nous obligea puissamment de nous entrecareffer & nous resioüir en nostre Seigneur de ceste heureuse entreueüe, laquelle fut suiuite d'un festin que ce bon Pere ordonna à la façon du país, qui me sembla excellent au de là de toute la bonne chere, que j'ay iamais faict en nostre Europe, mais pource que la merueille ne s'est pas portée iusques dans vn tel excés, que ie doüie apprehender de le dire; figurez vous quels pouuoient estre les mets de ce festin, vn peu de poisson blanc, avec des citrouilles du país, le tout cuit ensemblement en de l'eau pure, sans autre fausse que du bon appetit, qui ne pouuoit tranquer à vn homme, qui auoit tres-mal souppé & encor plus mal couché, moüillé dessus & dessous d'un grand orage, qui nous auoit duré toute la nuict Pour de la boisson il ne s'en parle point, que de la belle eau claire du Lac, qui estoit là deuant nostre cabane, non plus que de linge, de pain & de sel, qui ne leur sont point en vsage, ny beaucoup d'autres choses que nostre Europe nous fournit abondamment.

Les François appellent ordinairement les Ebicerinys le peuple sorcier, non qu'ils le soient tous, mais pour ce que c'est vne nation, qui faict particuliere profession de consulter le diable en leur necessité. Lors qu'ils le veulent communiquer & apprendre quelque chose de luy, c'est ordinairement dans vne petite tour d'écorces, qu'ils dressent à l'escart dans les bois, ou au beau milieu de leurs cabanes, & là estans enfermez, ils inuoquent leur demon &

D<sup>s</sup> Ebicerinys.

reçoivent ses oracles plus souuent faux que vrais. Il y en a beaucoup qui feignent luy parler, & auoir sa communication, pour estre estimez Pirotis & Magiciens, qui ne luy parlent pas pour tout, & ne predisent que bourdes & mensonges, car le diable, pour se faire plus estimer, se faict rechercher, & ne se familiarise point à tous.

Ces Sorciers sont fort coustumiers de donner des sorts, & causer de certaines maladies, à ceux contre lesquels ils ont quelque hayne, qui ne se peuuent guerir que par d'autres sorts & remedes extraordinaires, dont il y en a du corps desquels, ils font sortir des grands serpens & des longs boyaux, & quelquefois seulement à demy, puis rentrent, qui sont toutes choses diaboliques & inuentées par art magique, à cela prés, & excepté la communication qu'ils ont avec les demons, ie les trouuois assez bonnes gens, fort humains & courtois en leur conuersation, & d'un esprit capable de quelque chose de bon, s'ils estoient cultivez & instruits en la loy de Dieu.

Pour leurs habits & leur cheuelure, ils les portent à la mode des Algoumequins courans, mais ie me suis fort estonné de voir des hommes entr'eux, porter en teste vn petit capuce rond, comme celuy d'un Chanoine, faict de petites lanieres de fourrures, larges d'un trauers de doigts, proprement assemblez & cousus iusques au bas du col, puis esparpillés à l'entour des espaules, qui leur battoient environ vn pied de long en guise

Du capuce  
des Ebice-  
rins.

d'un petit camail: ie ne sçay qui leur en a donné l'invention ny sur quel modelle ils les ont pris, car auant nostre arriuée aux Hurons, ils en portoiēt des-ja & puis les nostres sont plus profonds & quarrez, tant y a qu'ils estoïēt fort bienfaits.

Auec ce petit capuce qui ne leur sert qu'en hyuer & pour de longs voyages, quelques-uns s'accommodent encores de certaines manches de castors qui leur prennent par derriere les espauls attachez d'une petite cordelette, & des bas de chausses attachez à leur ceinture qui leur seruent contre le grand froid du Nord qui est tel qu'on n'en pourroit supporter les atteintes sans ses deffences desquelles ils se seruent quand ils y voyagent.

Quelques uns portent des bonnets de chanure & d'escorce du bois ati fort bien tissus ou ils faonnent deux manieres de cornes au dessus qu'ils croyēt leur donner bonne grace: car plus les choses sont desguisées plus ils les estiment riches & belles, cest ce qui a donné suiet à nos Marchands François de bigarer les capots qu'ils leur traictēt de diuerses couleurs, de houlpes & de faulx passemens.

On dit que les Arrabes ont quelque chose d'approchans de nos Sorciers tāt en leur vie que en leurs vestemens, en leur vie en ce qu'ils sont presque tous errants, & en leurs vestemens en ce qu'ils n'ont presque aucune conformité & s'accommodent chacun selon que la pauureté leur permet, l'un est

tout nud & l'autre vn peu couuert Quelques Arrabes portent des Turbans, & quelques autres des capuces qui les fait sembler des maſquestant ils sont mal faits & grotesquement accommodez.

Il y a vne certaine Nation entre eux lesquels on appelle Arrabes à la barrette, non qu'ils en portent tous, mais le chef seulement Ce nom leur esty enude ce qu'vn de nos Religieux ayt par mégarde perdu sa calotte vers le fleuve Iourdain vn Arrabe l'ayant ramassée la porta à son Capitaine disant qu'elle venoit d'vn frâc (s'ils appellent indifféremment franc, toutes les nations Chrestiennes, François, Espagnols, Italiés & autres qui ne sont point nays suiets & esclaves du grâd Turc.) Ce Capitaine fit estat de cete calotte & s'en seruit vne année entiere apres quoy il la rendit au Gardien de nostre Couuêt de Ierusalê, mais à la charge de luy en rendre vne neuue, & tous les ans retourne porter la barrette pour en rauoir vne autre, laquelle coustume a tellement preualu qu'on n'oſeroit luy auoir refusé, le bon heur est qu'il n'y a que le Chef à contenter, car ceux de la troupe portent de hauts bonnets pointus ou pyramidales & non ronds & cornus comme ceux de nos Bisserriniens.

Dans ce village des Ebicerinys, ie perdis tous les memoires que i'auois dressés, des pais & chemins que i'auois obserués depuis nostre embarquement de Dieppe, & ne m'en apperceus qu'à la rencontre de deux Canots Sauvages, de la nation de bois, nation fort

estournée & auant dans les terres vers la mer du Su, à mon aduis, ils sont dépendans des cheucux releuez & comme vne mesme nation, aussi sont ils nuds entre les hommes, commel'enfant sortant du ventre de sa mere, dequoy mes Hurons sembloient auoir horreur, bien qu'ils ne fussent gueres plus honnestes eux mesmes, car dans nostre Canot ils ne faisoient non plus difficulté de se tenir nuds, & pour chose que ie leur en die, ils me respondoient, que c'estoit pour leur commodité, & pour n'estre embarrassés de rien en nageant non pas mesme de leur brayer.

Ces gens de bois, auoient à leur col de petites fraizes de plumes blanches, & leurs cheucux accommodéz de mesme parure. Leur visage estoit peint par tout de diuerses couleurs en huyle fort ioliuement, les vns l'auoient d'vn costé tout vert & de l'autre rouge, autres sembloient auoir tout le visage couuert de passemens naturels parfaitement bien faits, & autres tout autrement, car chacun a liberté de s'accommoder comme il veut, & de suiure la mode aussi folle & de moindre coutange que celle d'icy. Mes Hurons se fardoient aussi le iour qu'ils deuoient arriuer en quelque nation, mais ils y estoient vn peu grossiers, & n'auoient pas ceste gentillesse ny l'inuention de plusieurs petites ioluetez qu'auoient ces gens de bois.

Le lendemain après midy nous trouuâmes vn village d'Algoumequins, auquel nous



reposames environ trois heures , pendant lequel temps , il se fist vne chanterie de malade dans vne cabane , avec tant de bruit de la voix , du son des tortues & du frapement de certains bastons , que ie ne sçauois qu'en iuger , car j'estois encore nouveau dans le pais. A la fin ie fus curieux de m'approcher & voir par la fente de la cabane que ce pouuoit estre, la où ie vis ( ainsi que j'ay veu du depuis par plusieurs fois aux Hurons , pour semblables occasions ) dix ou douze hommes, my partis en deux bandes, assis contre terre & arrangez les deux costez de la cabane & deuant chacune bande estoit vne longue perche platte, large de trois ou quatre doigts , couchée de long sur la terre à leurs pieds sur lesquelles il frapportoient continuellement avec chacun vn baston en main , à la cadence du son des tortues & des chansons , qu'ils entonnoient & poursuiuoient alternatiuement, d'vn ton le plus haut qu'ils pouuoient , pensans par là , d'autant plus tost obtenir ce qu'ils desiroient, que plus ils feroient de bruit.

Le Loki ou Medecin estoit au haut-bout avec sa grande tortue en main , qui battoit la mesure, & commençoit les chansons que les autres poursuiuoient à pleine teste , mais avec tant d'ardeur qu'il sembloit qu'ils deussent s'esgorger, suioient de peine & estouffoient de chaleur. Pendant ce sabbat, cette harmonie de demons, deux femmes tenoient vn petit garçon , pleurant couché tout nud le ventre en haut sur la

terre, vis à vis de Lok, lequel de temps en temps, à quatre pattes s'approchoit de l'enfant avec des cris & hurlemens comme d'un furieux taureau, puis le souffloit au ventre, & après estant retourné à sa place, recommençoient leur tintamarre & charivari, qui finit par vn festin, qui se dispoisoit pendant la ceremonie au bout de la cabane : de sçavoir que devint l'enfant, & s'il fut guery ou non, s'y on y adiousta encore quelque autre façon de faire, ien'en ay rien sçeu du depuis, pour ce qu'il nous fallut partir incontinent après auoir repeu, traicté & vn peu reposé.

De cette nation, nous allames cabaner en vn village d'Andatahouats, que nous disons, Cheueux ou poil leué, qui s'estoient venus camper proche la mer douce, à dessein de traicter avec les Hurons & autres qui retournoient de la traicte de Kebec, & fusmes deux iours à negotier avec eux, pendant lesquels ie fus visiter la plus part de leurs cabanes, pour apprendre leur façon de faire, & qu'elle estoit leur humeur, mais ie les trouuay vn peu trop serieux, & assez peu courtois, comme gens qui ne demandoient qu'à bien vendre & d'acheter à bon prix.

Ils auoient leurs cheueux par faictement bien releuez, peignez & agencez sur le front, plus droits que ne souloient autrefois porter nos Courtisans, cela leur donnoit assez bonne grace avec le reste de leur Matachias, mais la nudité entiere de leurs corps, de laquelle ils n'ont

Nation des  
Cheueux  
releuez.

ny honte ny vergongne, m'estoit d'un grand desplaisir, qui m'empéchoit de les voir librement. Neantmoins ils ont telle habitude à cela, que les femmes & filles traitent & demeurent parmy eux, avec la mesme liberté que s'ils estoient vestus, sans que l'on puisse appercevoir, que cela fasse de mauuais effects en elles.

Je vis la mesme nuit vne quantité de Sauvages pescher l'anguille à la clarté du feu, en vn coin du grand Lac, duquel ils tiroient à chaque coup vn de ces longs poissons, qui emplirent à la fin leur Canot, c'estoit vne façon de pescher que ie n'auois encore point veüe, & laquelle neantmoins est fort pratiquée par nos Montagnais, depuis la my-Aoust, iusques à la Toussaincts, comme celle des loups marins en May & Iuin, à sept lieüs de Kebec.

Les Sauvages & Sauvageßes du Bresil & de tous les país circonoüins ne se seruent non plus de vestemens que nos Cheueux releuez, & demeurent nuds, hommes, & femmes comme les enfans sortans du ventre de leur mère. Mais les femmes & filles des Cheueux releuez plus honnestes & vergongneuses, ont vn petit cuir à peu prés grand comme vne seruiette, duquel elles se couurent les reins iusques au milieu des cuisses, & tout le reste du corps est descouuert, à la façon de nos Huronnes.

Il y a vn grand peuple en cette nation, &

la plupart des hommes sont grands guerriers, chasseurs, & pêcheurs. Le vislà beaucoup de ieunes femmes qui faisoient des nattes de ioncs grandement bien tissées & embellies de diuerses couleurs, qu'elles traittoient apres pour d'autres marchandises à des barbares de diuerses nations qui abordent en leur bourgade. Ils sont errants, sinon quelqu'un d'entr'eux qui bastissent des villages au milieu des bois, pour la commodité qu'ils trouuent d'y bastir & les fortifier, & tous ensemble font la guerre à vne autre nation nommée Assistagueronon, qui veut dire gens feu : car en langue Huronne Assistagueronon signifie de feu, & Eronon signifie Nation. Ils sont esloignez d'eux à ce qu'on tient, de neuf ou dix iournées de canots, qui font enuiron deux cens lieuës & plus de chemin; ils vont par troupes en plusieurs regions & contrées, esloignées de plus de cinq cens lieuës, comme il est aysé à coniecturer en ce qu'on en a veu quelquesfois à la traite de Kebec, & puis de là se transporter par les Nations iusques au delà de celles des Puants, qui fait d'un lieu à l'autre plus de cinq cens lieuës de pays, où ils trafiquent de leurs marchandises, & en changent pour des pelleteries, peintures, pourcelaines, & autres fatras desquels ils sont fort curieux pour s'accommoder.

En general le pays des Algoimequins desquels ils sont alliez & font partie; quand à l'esten d'ue, tirant de l'Orient à l'Occident,

Pays des  
Algoime-  
quins.

au rapport du sieur de Champlain, contient près de 450. lieues de longueur, & deux cens par endroits de largeur du Midy au Septentrion, sous la hauteur de quarante & vn degré de latitude, iusques à quarante huit & 49.

Cette terre est comme vne Isle que la grande riuere de sain& Laurens enceint, passant par plusieurs Lacs de grandes estenduës, sur le riuage desquels habitent plusieurs Nations, parlans diuers langages, aucuns ont leur demeure arrestée, & autres non. Entre lesquels on en remarque quelqu'vnes qui se percent les narines ausquelles ils pendent des patinottes bleuës, qui peuvent estre pierreries, & d'autres qui se decouppent le corps par rayes & compartimens, où ils appliquent du charbon & autres couleurs qui leur demeurent pour tousiours.

Femmes  
ayans leurs  
mois.

Les femmes de toutes ces Nations viuent fort bien avec leurs maris, & particulièrement celles des Cheueux releuez, lesquelles ont cette coustume entr'elles, qu'ayans leur mois, elles se separent d'avec leurs maris, & les filles d'avec leurs peres & meres, & autres patens, & se retirent en de certaines petites cabanes ou huttes qu'on leur accõmode en lieu escarté & esloigné de leur village, où elles seiournent & demeurent seules tout le temps de ces incommoditez, sans auoir aucune compagnie d'hommes, lesquels leur portent des viures, & ce qui leur est necessaire iusques à leur retour, si elles mesmes

n'en portent suffisamment pour leur provision necessaire , comme elles font ordinairement, ou de leurs compagnes.

Entre les Hurons & autres peuples sedentaires , les femmes ny les filles ne sortent point de leur maison ou village pour semblables incommoditez : mais elles font leur manger en de petits pots à part pendant cetemps là, & ne permettent à personne d'en manger , ny de prendre ses repas avec elles : de sorte qu'elles semblent imiter les Iuifues , lesquelles s'estimoient immondes pendant le temps de leurs fleurs ; Je n'ay pû apprendre d'où leur estoit venuë cette coustume de se separer ainsi , quoy que ie l'estime pleine d'honesteté , & loüable en ce que elles mesmes nous en aduertissoient ( avec vn peu de honte pourtant ) peur que mangeassions de leur menestre qu'elles croyoient nous deuoir causer de l'incommodité , au contraire de celles d'icy qui n'en sont pas plus nettes , & s'en taisent neantmoins. O pauureté, misere & infirmité du corps humain , que tu es suiet à de maux & incommoditez, plus que les animaux de la terre mesme , & cependant il n'y a pas moyen de l'humilier , & luy faire sentir la bassesse & le mespris, que merite vne carcasse infecte, que veut estre venerée comme vne Deesse par les fols amoureux de ce temps.

*De nostre arrivée au pays des Hurons,  
Comme une multitude de Sauvages me  
vindrent au deuant, & la façon que ie  
fus receu, traité & gouverné en la ca-  
bane de mon Sauvage.*

### CHAPITRE VIII.

Naïveté &  
vérité de  
cette hi-  
storie.

**P** Vis qu'avec l'assistance de nostre Dieu  
auquel ie rend graces infinies, nous som-  
mes arrivés si près du pays de nos Hurons,  
il est dorénavant temps que ie commencé  
en traiter plus amplement, & de la façon de  
faire de ses habitans, non à la maniere de  
certaines personnes, lesquelles descriuans  
leurs histoires, ne disent ordinairement que  
les choses principales, & les enrichissent en-  
core tellement, que quand on en vient à l'ex-  
périence, on n'y voit plus la face de l'Aurheur:  
car i'escris non seulement les choses prin-  
cipales, comme elles se sont passées, mais aussi  
les moindres & plus petites, avec la même  
naïveté & simplicité que i'ay accoustumé.

C'est pourquoy ie prie le Lecteur d'avoir  
pour agreable ma maniere de proceder, &  
d'excuser si pour mieux faire comprendre  
l'humeur de nos Sauvages, i'ay esté contraint  
d'insérer icy plusieurs choses quisembleront  
inciviles & extravaigantes, d'autant que l'on

ne peut pas donner vne entiere cognoissance d'un pays est anger, ny ce qui est de ion gouvernement, qu'en failà't voir avec le bien, le mal & l'imperfection qui s'y retrouue: autrement il ne m'eust fallu decrite les mœurs des Sauvages, s'il ne s'y trouuoit rien de Sauvage, mais des mœurs polies & ciuiles, comme les peuples qui sont cuituez par la Religion & pieté, ou par des Magistrats & Sages, qui par leurs bonnes loix eussent donné quelque forme aux mœurs si difformes de ces peuples barbares, dans lesquels on void bien peu reluire la lumiere de la raison, & la pureté d'une nature espurée.

Deux iours auant nostre arriué aux Hurons, nous trouuâmes la mer douce, sur laquelle ayans trauersé d'Isle en Isle, & pris terre au pays tant désiré, par vn iour de Dimanche, feste saint Bernard, enuiron midy, que le Soleil donnoit à plomb: le me prosterné deuant Dieu, & baisé la terre en laquelle ce souuerain Monarque m'auoit amené, pour annoncer sa parole & ses merueilles à vn peuple qui ne le cognoissoit point, & le prié de m'assister de ses graces, & d'estre par tout ma guyde pour faire toutes choses selon ses diuines volontez, & au salut de ce peuple; puis mes Sauvages ayans ferré leur canot dans vn bois qui estoit là aupres, me chargerent de mes hardes & pacquets qu'ils auoient toujours auparauant portez, par es sauts, car la longue distance qu'il y auoit de la au bourg, & la quantité de leurs marchan-



dites desquelles ils estoient plus que suffisamment chargez, ne leur pû permettre de faire dauantage pour moy, dans cette occasion.

Je portay donc mon paquet & mes hardes, non sans vne tres-grande peine, tant pour la pesanteur, l'excessiue chaleur qu'il faisoit, que pour vne foiblesse & debilité grandé que ie ressentois en tous mes membres depuis vn long-temps, ioint que pour m'auoir fait prendre le deuant, comme ils auoient accoustumé (à cause que ie ne pouuois les suiure qu'à toute peine) ie me perdis du chemin & me trouuay vn long temps seul égaré dans les bois & par les campagnes, sans sçauoir où j'allois, car les chemins sont si peu battus en ces pays-là, qu'on les perd aisément si on n'y prend garde de prez. A la fin apres auoir bien marché & trauersé pays, Dieu me fit la grace de trouuer vn petit sentier que ie suiuy quelque temps, apres quoy ie rencontray deux femmes Huronnes proche d'vn chemin croisé, lesquelles s'arrestèrent tout court pour me contempler: de me parler elles ne pouuoient, ny moy leur demander lequel des deux chemins ie deuois prendre pour aller au bourg que ie pretendois, car ie n'en sçauois pas mesme le nom, ny de quel costé estoient allez mes gens, dequoy elles me tesmoignoient de la compassion par leur soupir ordinaire, Et hon, & hon. En fin inspiré de Dieu ie pris à main gauche du costé de la mer douce, esperant

d'y rencontrer, sinon mes hommes ou mon village, du moins quelques pescheurs pour me donner adresse.

Au bout de quelque temps comme i'allois d'un pas assez viste ie fus apperceu de mes Sauvages qui m'atendoient bien en peine que i'estois deuenu, assis à l'ombre sous vn arbre vn peu à costé du chemin dans vne belle grande prairie, ma veuë les consola fort, comme leur rencontre me resiouit grandement, car ie faisois desia estat de coucher seul dans la campagne, & de viure de feuilles & de racines, comme les anciens Hermites, en attendant l'assistance de Dieu, duquel i'esperois estre conserué de la main des Hiroquois qui couroient pour lors les frontieres, car ils m'eussent enuoyé en l'autre monde par le feu & les tourments, & m'eussent mangé au lieu des vers, comme ils font leurs ennemis.

Ie m'apochay donc de mes gens, lesquels m'ayans fait scoir aupres d'eux, me donnerent des caunes de bled d'Inde à succer pour me fortifier & me faire reprendre haleine; le pris garde comme ils en vsoient, car cela m'estoit vn peu nouveau, & les trouuay d'un assez bon suc, puis ayant repolé quelques temps & repris nouvelle force, nous poursuiuismes nostre chemin iusques à vn petit hameau, où les habitans nous donnerent des prunes rouges ressemblans à nos damas violets, mais si rudes & aspres au goust que ie n'en peu manger du tout, en lieu ie

cueilly vn plein plat de fezolles dans leur desert, qui nous seruirent pour vn second festin dans nostre cabane, l'escorce en estoit desia bien dure, mais la sauce en fut encor plus maigre, car il n'y eut, ny sel, ny huile, ny graisse, plus douce neantmoins que le fiel, & le vinaigre, du Fils de Dieu en la Croix.

ville de  
Gabriel.

Le Soleil commençoit desia à quitter nostre orifon & nous priuer de salumiere, lors que nous partismes de ce petit hameau, vne partie de nos hommes se separerent apres leur auoit fait la courtoisie de quelques fers à fleches, puis mō Sauvage & moy, avec vn autre, tintmes le chemin de *Tequeanno-kaye*, autrement nommé *Queuindobian*, par quelques François la Rochelle, & par nous, la ville de saint Gabriel, pour estre la premiere ville du pays dans laquelle ie fois entré, elle est aussi la principale, & comme la gardienne & le rempart de toutes celles de la Nation des Ours, & où se decident ordinairement les affaires de plus grande importance. Ce lieu est assez bien fortifié à leur mode, & peut contenir enuiron deux ou trois cens mesnages, entrente ou quarante cabanes qu'il y a. A l'aproche de ce bourg vn grand nombre de Sauvages de tous ages, sortirent au deuant de nous avec vne acclamation & vn bruit populaire si grand, que i'en auois les oreilles toutes estourdies, & fus ainsi conduit iusques dans nostre cabane, où la presse y estoit desia si grande que ie fus contrainct de gagner.

de gagner le haut de l'establie pour me libérer & faire quite de leur empeschement.

Le pere & la mere de mon Sauvage me firent vn fort bon accueil à leur mode, & par des caresses extraordinaires me tesmoignerent l'aïse & le contentement qu'ils auoient de ma venuë, & me traiterent avec la mesme douceur & amitié de leurs propres enfans, me donnant tout suiet de louer Dieu en leur humanité & bienveillance. Ils prirent aussi soïn de mes petites hardes afin que rien ne s'en perdit, & m'aduertirent de me donner garde des larrons & trompeurs, particulièrement des Quieunontateronons qui sont les plus rusez de tous, & en effet ils me caressoient fort pour m'attraper, par des inuentions qui feroient leçon, à celles des fins coupeurs de bources d'icy.

Suis bien  
reçu dans  
la cabane.

C'est vne chose digne de consideration & bien admirable que les Sauvages n'estans conduits que de leur naturel, quelques corrompus qu'il soient, s'entr'aymēt neantmoins d'vn amour si cordial & sincere, qu'ils s'entr'appellent ordinairement les vns les autres pere, frere, oncle, nepueu ou cousin, comme s'ils estoient tous d'vne mesme famille & parenté. Mon Sauvage qui me tenoit en qualité de frere, me donna aduis d'appeller sa mere Sendoue, c'est à dire maman, ma mere, puis luy & ses freres Ataquan, mon frere, & creste de ses parens en suite, selon les degrez de consanguinité, & eux de mesme s'appelloient leur parent. La bonne femme

Amitié en-  
tre Sauvages.

disoit Ayein, mon fils, & les autres Ataquen, mon frere, Saratibe, mon cousin, Hiuoittan, mon nepueu. Houïatinoron, mon oncle, Aystan, mon pere: selon l'age des personnes i'estois ainsi appellé oncle ou nepueu, &c. & de peu de personnes qui ne me tenoient en cette qualité de parens, i'estois appellé Yatoro, mon compagnon mon camarade, & de beaucoup Garihouanne grand Capitaine, i'en vsois de mesme à leur endroit comme i'ay dit, & par ainsi nous viuions en tres-grand paix & douceur d'esprit.

Le festin qui nous fut fait à nostre arriuee, fut d'vn peu de bled d'inde pillé. qu'ils appellent Ottet, avec vn petit morceau de poisson boucanné à chacun, cuit en l'eau, car c'est tout la sauce du pays, & mes fezolles nous seruirent pour le lendemain: dès lors ie trouuay bonne la sagamité qui estoit faite dans nostre cabane, pour estre assez nettement accommodée, ie n'en pouuois seulement manger lors qu'il y auoit du poisson puant demincé parmy, ou d'autres petits, qu'ils appellent Auhairisque, u'y auoit de Leindohy, qui est vn bled puant, duquel ils font neantmoins grand estat: nous m'agions par fois des citrouilles du pays, cuites dans de l'eau, ou bien sous les cendres chaudes, que ie trouuois fort bonnes, comme semblablement des especes de bled d'Inde que nous faisons rostir deuant le feu, & d'autres eigrenez, grillez comme pois dans les cendres: pour des meues les champestres nostre Sauuagelle m'en ap-

portoit souuent au matin pour mon desieuer, ou bien des cannes d'honneha à succer, & autre chose qu'elle pouuoit: & auoit ce soin de faire dresser ma sagamité la premiere, dans l'escuëlle de bois ou d'escorce la plus nette, large comme vn plat bassin, & la cueillier avec laquelle ie mangeois, grande come vne sauciere, & longue comme vne à dresser potage.

Pour mon departement & quartier, ils me donnerent à moy seul, autant de place qu'en pouuoit occuper vn petit mesnage, qu'ils firent sortir à mon occasion, dès le lendemain de mon arriuée: en quoy ie remarquay particulièrement leur bonne affection, & comme ils desiroient en tout de me contenter, & m'assister avec toute l'honesteté & le respect deu à vn grand Capitaine & chef de guerre, tel qu'ils me tenoient. Et pour ce qu'ils n'ont point accoustumé de se seruir de cheuet, ie me seruois la nuict d'vn billot de bois, ou d'vne pierre sous ma teste, & au reste couché simplement sur la natte sans couuerture n'y forme de couche, & en lieu tellement dur, que le matin me leuant, ie me trouuois tout rompu & brisé de la teste & du corps.

Le matin, apres estre esueillé, & prié vn peu Dieu, ie desieuois de ce peu que nostre Sauuegesse m'auoit apporté, puis ayant pris mon cadran solaire, ie sortois de la ville en quelque lieu à l'escart pour pouuoir dire mon office en paix, & faire mes petites prieres & meditations ordinaires hors du bruit: estant

Mon des  
partement,

Comme  
i'emploiois  
la iournee.

J'apprenois  
la langue  
du pays.

environ midy ou vne heure, ie me rendois de rechef à nostre cabane, pour d'iner d'un peu de sagamité ou de quelque citrouille cuitte; après d'iner ie lisois dans quelque petit liure que i'auois porté, ou bien i'escriuois, & obseruant soigneusement les mots de la langue que j'apprenois, i'en faisois des memoires que j'estudiois, & repetois deuant mes Sauvages, lesquels y prenoient plaisir & m'aydoient à m'y perfectionner avec vne assez bonne methode, me disant souuent, *Auel*, pour *Gabriel*, qu'ils ne pouuoient prononcer, à cause de la lettre *B.* qui ne se trouue point en tout leur langue, non plus que les autres lettres labiales; *Asshou*, *agnouua*, & *Séatongui*: *Gabriel*, prends ta plume & escris, puis ils m'expliquoient au mieux qu'ils pouuoient ce que ie desirois sçauoir d'eux.

Et comme ils ne pouuoient par fois me faire entendre leurs conceptions, ils me les demonstroient par figures, similitudes & demonstrations exterieures, par fois par discours, & quelques fois avec vn baston, traçant la chose sur la terre au mieux qu'ils pouuoient, ou par le mouuement du corps, n'estans pas honteux d'en faire quelquefois de bien indecens, pour se pouuoir mieux donner à entendre par ces comparaisons, plustost que par longs discours & raisons qu'ils eussent pu alleguer, pour estre leur langue assez pauvre & disetteuse de mots en plusieurs choses, & particulièrement en ce qui est des

myfteres de nostre faincte Religion, lesquels nous ne leur pouuions expliquer, n'y meſme le Pater noſter, ſi uon par periphraſe, c'eſt à dire, que pour vn de nos mots, il en falloit vſer de pluſieurs des leurs: car entr'eux ils ne ſçauent que c'eſt de Sanctification, de Regneceſte, du tres-Sainct Sacrement. Les mots de Gloire, Trinité, S. Eſprit, Paradis, Enfer Eglife, Foy, Eſperance & Charité, & autres infinis, ne ſont pas en vſage chez-eux.

De ſorte qu'il n'y a pas beſoin de gens bien ſçauans pour le commencement; mais de perſonnes bien craignans Dieu, patiens, & pleins de charité: & voyla en quoy il faut principalement exceller pour conuertir ce pauure peuple, & le tirer hors du peché & de ſon auengement.

Le ſortois auſſi fort ſouuent par la bourgade & les viſitois en leurs cabanes & ménages, ce qu'ils trouuoierēt tres bon, & m'en aymerēt d'auantage, voyans que ie traittois doucemēt & affablemēt avec eux, autrement ils ne m'euffent point veu de bon œil, & m'euffent creu ſuperbe & deſdaigneux, ce qui n'eufft pas eſté le moyen de rien gagner ſur eux; mais pluſtoſt d'acquérir, la diſgrace d'vn chacun, & ſe faire hayr de tous: car à meſme tēps qu'vn eſtranger a donné à l'vn d'eux quelque petit ſuiet ou ombrage de meſcontentemēt, il eſt auſſi toſt ſçeu par toute la ville de l'vn à l'autre: & cōme le mal eſt pluſtoſt creu que le bien, ils vous eſtiment tel pour vn temps, que le meſcontant vous a deſpeint.



Nostre bourgade estoit de ce costé là la plus proche voisin des Hydroquois, leurs ennemis mortels; c'est pourquoy on m'aduertissoit souuent de me tenir sur mes gardes, de peur de quelque surpris pendant que j'allois au bois pour prier Dieu, ou aux châps cueillir des meures châpestres: mais ie n'y rencōtray iamais aucun dâger ny hazard (Dieu mercy) il y eut seulement vn Huron qui bandit son arc contre moy, enfant que ie fusse ennemy; mais ayant parlé il se rassura, & me salua à la mode du pays, Quoye, puis il passa outre son chemin, & moy le mien.

Soit que  
les Hurons  
ont des def  
functz.

Je visitois aussi par fois leur cimetièrè, qu'ils appellent Agosayé, admirant le soin que ces pauvres gens ont des corps morts de leurs parens & amis deffuncts, & trouuois qu'en cela ils surpassoient la pieté des Chrestiens, puis qu'ils n'espargnent rien pour le soulagement de leurs ames, qu'ils croyent immortelles, & auoir besoin du secours des viuans. Que si par fois j'auois quelque petit ennuy, ie me recreois & consolois en Dieu par la priere, ou en chantant des Hymnes & Cantiques spirituels, à la louange de sa diuine Majesté, lesquels les Sauuages escoutoient avec attention & contentement, & me prioient de chanter souuent, principalement apres que ie leur eûs dict, que ces chants & Cantiques spirituels estoient des prieres que ie faisois à Dieu nostre Seigneur, pour leur salut & conuersion.

Pendant la nuit j'entendois aussi aucunes

fois, la mere de mon Sauvage pleurer, & s'affliger grandement, à cause des illusions du Diable. L'interrogeay mon Sauvage pour en sçauoir le fuiet, il me fit responce que c'estoit le Diable qui la trauailloit, par des songes & representations fascheuses de la mort de ses parens, & amis deffuncts. Cela est particulièrement commun aux femmes plustost qu'aux hommes, à qui cela arriue plus rarement, bien qu'il s'y en trouue aucuns qui en sont trauaillez, & en deuiennent fols & furieux, selon leur imagination, & la foiblesse de leur esprit, qui leur fait adiouster foy, & faire cas de ces resueries diaboliques, & d'vne infinité de fatras qu'il leur met dans l'esprit.

---

*Venuë du Pere Nicolas en la ville de saint Gabriel. Et comme le Pere Ioseph & nous fismes bastir vne cabane. De nostre pauureté & nourriture ordinaire, & du vin que nous fismes pour les saintes Messes.*

#### CHAPITRE IX.

**I**L se passa vn assez long-temps apres mon arriuée auant que i'eusse aucune cognoissance, n'y nouuelle, du lieu où estoient ar-

riez mes confreres, iusques à vn certain iour que le Pere Nicolas accompagné d'vn Sauvage, me vint trouver de son village, qui n'estoit qu'à cinq lieuës de nous. Je fus fort resiouy de sa venue, & de le voir plein de santé (luy qui estoit d'vne complexion si foible) que Dieu luy auoit conseruée au milieu de tant de trauaux & de disettes qu'il auoit souffertes depuis nostre partement de la traite iusques à cette entreueüe, avec son barbare mal gracieux & chiche au possible en son endroit, qui le faisoit presque mourir de faim.

Mes Sauvages au contraire plus doux & courtois, firent voir par le bon accueil qu'ils firent à ce bon Peré & à tous les François qui me vindrent voir, combien estoit defferante leur bonne humeur de celle de ce melancolique, car outre qu'ils les receurent avec vne face ioyeuse & contante, ils les firent incontinent seoir, petuner & manger en attendant le magnifique festin du soir qui fut fait de farine qu'ils appellent eschionque, de laquelle ils furent tous plus que suffisamment rassasiez & non point enyurez, car ils ne beurent que de l'eau pour toute boisson, & coucherent sur la terre nuë.

Le lendemain matin nous primes resolution le Pere Nicolas & moy avec quelques François d'aller trouver le Pere Ioseph à son village esloigné du nostre 4. ou cinq lieuës, car Dieu nous auoit fait la grace que sans l'auoir premedité nous nous

mismes à la conduite de trois personnes, qui demouroient chacun en vn village d'égale distance les vns des autres, faisans comme vn triangle, qui nous fust à bon augure & vne memoire de la tres-saincte Trinité, vn seul Dieu en trois personne, Peres, Fils, & S. Esprit, également bons, sages & puissans.

Or d'autant que i'estois fort aymé de Oonchiarey mon Sauvage, de la pluspart de ses parens & de tous ceux de la bourgade, ie ne scauois comment l'aduertir de nostre dessein, ny qu'elle excuse prendre pour luy faire agréer ma sortie, nous trouuames en fin moyen de luy persuader que i'auois quelque affaire d'importance à communiquer à nostre frere Ioseph, & qu'allant vers luy il falloit necessairement que i'y portasse tout ce que i'auois, qui estoit autant à luy comme à moy mesme, afin de prendre chacun ce qui luy appartenoit, le bon ieune homme se contenta de ceste raison, sous esperance de nous reuoir bien tost, & ainsi satisfiét, nous primes congé de luy & partimes pour le village du Pere Ioseph.

Nous nous seruimes d'vn Sauvage pour guide & pour porter nos paquets, moyennant quelque petite courtoisie que nous luy donnames, mais le plaisir fut d'vn François nommé la Criette, seruiteur du sieur de Champlain, lequel ayant apperceu dans le bois à vingt pas de nous, vn arbre tout conuert de tourterelles, & les voulans tirer, il tourna tant de fois à l'entour de l'arbre qu'il effara les oyseaux, & luy mesme s'égara, de sorte qu'il nous fallût faire

courir nostre Sauvage après luy, qui s'enfuyoit comme vn perdu à trauers les bois, pensans nous suivre dans vn sentier contraire, & le ramener au lieu mesme où il nous auoit laissé assis, tellement qu'il eut bien de la peine, n'eust point de tourterelles & nous fit bien perdre du temps.

N'ayans pas trouué le Pere Ioseph dans son petit hameau, nous le fumes trouuer à demi lieuë de là, au bourg de Quieunonascatan, où ie ne vous scaurois expliquer la ioye & le contentement que nous eustes de nous reuoir tous trois ensemble, qui ne fut pas sans en rendre graces à Dieu, le priant de benir nostre entreprise pour sa gloire, & pour la conuersion de ces pauvres infidelles. La beauté du pais & l'honnesteté du grand Capitaine, chez lequel nous logeames par plusieurs iours, nous fist faire eslection de la contrée pour nostre retraite, où à grand peine eumes nous le loisir de nous entrecaresser, que ie vis mes Sauvages (ennuyez de mon absence,) nous venir retrouver, ce qu'ils reitererent par plusieurs fois, & nous nous estudions à les receuoir & traicter si humainement & ciuilement, que nous les gagnasmes, en sorte, qu'ils sembloient debatre de courtoisie à receuoir les François en leur cabane, lors que la necessité de leurs affaires les jettoit à la mercy de ces Sauvages, que nous experimentames auoir esté vtils, à ceux qui doiuent traicter avec eux, esperant par ce moyë de nous insinuer au principal dessein de leur conuersion, seul motif d'vn si long & fascheux voyage.

Le desir de profiter & d'auancer la gloire de Dieu, nous fist resoudre d'y bastir vn logement à part, & separé pour prendre possession de ce pais au nom de Iesus-Christ, afin d'y faire les fonctions & exercer les Ministeres de nostre Mission: ce qui fut cause que nous priames le Chef, qu'ils appellent Garihoüa Andionxra, c'est à dire, Capitaine & Chef de la Police, de nous le permettre, ce qu'il fist avec l'aduis de son Conseil, mais avec bien de la peine, ayans au prealable fait leur possible pour nous le dissuader, disans qu'il vaudroit beaucoup mieux, que logeassions dans leur cabanes & parmy leurs familles, pour y estre mieux traittez qu'en vn lieu escarté, où personne n'auroit soin de nous.

Nous obtinmes en fin ce que nous desirions, leur ayans fait entendre qu'il estoit aussi necessaire pour leur bié; car estans venus de si loingtain pais, pour leur faire entendre ce qui concernoit le salut de leurs ames, & le bien de la felicité eternelle, avec la cognoissance d'un vray Dieu, par la predication de l'Euägile, il n'estoit pas possible d'estre assez illuminez du Ciel pour les instruire, parmy le tracas de la mesnagerie de leurs cabanes, ioint que desirans leur conseruer l'amitié des François, qui traittoient avec eux, nous aurions plus de credit à les conseruer ainsi à part, que non pas quand nous serions cabanez parmy eux.

De sorte que s'estans laissez persuader par ces discours & autres semblables, ils nous dirent de prier ce grand Dieu, que nous appel-

lions Pere & nous disions ses seruiteurs, afin qu'il fist cesser les pluyes, qui pour lors estoient fort grandes & importunes, pour pouuoir nous accommoder la cabane que nous desirions : si bien que Dieu fauorisant nos prieres après auoir passé la nuit suyuante dans vne petite cabane au milieu des champs à le solliciter de ses promesses, il nous exauça, & les fist cesser si heureusement, que nous eusmes vn temps fort serain, dequoy ils furent si estonnez & ravis d'admiration, qu'ils le publierent pour miracle, dont nous rendimes graces à Dieu. Et ce qui les confirma dauantage en ceste croyance fut qu'après auoir employé quelques iour à ce pieux travail & mis à sa perfection, les pluyes recommencerent, de sorte qu'ils publierent par tout la grandeur de nostre Dieu.

Je ne puis obmettre vn gentil debat qui arriua entr'eux, à raison de nostre bastiment, d'vn ieune garçon lequel n'y trouuait pas de bonne volôté, se plaignoit aux autres de la peine & du soin qu'ils se donnoient pour des personnes qui ne leur estoient point parens, & eust volontiers desiré qu'on eust delaisé la cabane imparfaicte, & nous en peine de loger à descouuert, mais les autres Sauuages portez de meilleure affection, ne luy voulurent point acquiescer, & le reprirent de sa paresse & du peu d'amitié qu'il tesmoignoit à des personnes si recommandables, qu'ils deuoient cherir comme parens & amys bien qu'estrangers, puis qu'ils n'estoient venus que pour leur propre bien & profit.

Ces bons Sauvages ont ceste loüable coustume entr'eux , que quand quelqu'vns de leurs concitoyens n'ont point de cabane à se loger, tous vnanimement prestent la main & luy en font vne , du moins ils la mettent en tel estat qu'aysement de luy mesme il la peut paracheuer: & pour obliger vn chacun à vn si pieux & charitable office, quand il est question d'y tra-uailer, la chose se decide tousiours en plein conseil, puis le cry s'en fait tous les iours par la ville ou bourgade; afin qu'vn chacun s'y trouue à l'heure ordonnée, iusques à entiere perfectiõ de l'œuvre, ce qui est vn tres-bel ordre & fort loüable pour des Sauvages, que nous croyons & sont en effect, moins polis que nous.

Mais pour nous qui leur estions estrangers & arriuez de nouueau, comme disoit ce ieune homme, c'estoit beaucoup de se monstrier si humain que de nous en bastir vne, avec vne si commune & vniuerselle affection, veu qu'ils ne donnent ordinairement rien pour rien aux estrangers, si ce n'est à des personnes qui le meritent, ou qui les ayent bien obligez, quoy qu'ils demandent tousiours particulièrement aux François, qu'ils appellent Agnonha, c'est à dire gens de fer en leur langue, ou qui se seruent de fer, ou le fer mesme, car ils nommoient quelquefois les haches Agnouba, qu'ils appellent autrement Atouhoim. Les Montagnais nous donnent le nom de Miltgoche, ou, Ouemichtigouchion, c'est à dire vn homme qui est dans vn canot de bois, ou batteau de bois, ou coffre de bois, selon l'interpretation d'aucun. Nom



qu'ils donnerent aux premiers Europeans, qui les aborderent dans des nauires ou batteaux de bois, desquels ils n'auoient iamais veu auparavant, car les leurs ne sont faictz que d'escorces & fort petits. Mais pour le nom que nous donnont les Hurons, il vient de ce qu'au parauant nous, ils ne scauoient que c'estoit de fer & n'en auoient aucun vsage, non plus que de tout autre metal ou mineral, sinon en quelque endroit ils auoient du cuiure rouge, duquel j'ay veu vn petit lingot vers la mer douce, que le Touchement Brullé nous apporta, d'vne nation estoignée 80. lieues des Hurons.

Nostre cabane fust battie à la portée du pistolet de la bourgade; en vn lieu que nous mesmes auons choisi pour le plus commode, sur le costé au d'vn fond, où passoit vn beau & agreable ruisseau, de l'eau duquel nous nous seruions à boire & à faire nostre sagamité, excepté pendant les grandes neiges de l'Hyuer, que pour cause du mauvais chemin, nous prenions de la neige és environs de nostre cabane, pour faire nostre manger, & ne nous en trouuâmes point mal Dieu mercy. Il est vray qu'on passe d'ordinaire les sepmaines & les mois entiers sans boire & sans estre alteré, car ne mangeant iamais rien de sallé ny espicé, & son manger quotidien n'estant, que de ce bled d'Inde bouilly en eau, ceste menestre sert de boisson & de mangeaille, & si on peut estre quelquefois alteré, c'est lors qu'on mange de la viande, ou qu'on vay en voyage par terre, & peux alleurer qu'en vn an, que j'ay demeuré aux Hurons,

ie n'y ay pas beu neuf ou dix fois au plus, ce qui me fait dire avec saint Iean Climacus, que le beaucoup boire, vient d'habitude & non de necessité, & par ainsi on peut à bon droit reprendre les grands beueurs, & ne souffrir ce vice à la ieunesse, qui est ordinairement suiuy des autres.

Ie me trouuois aussi fort bien de ne manger point de sel, ny rien de sallé, encor que ie n'en eusse point l'habitude, que depuis que i'estois entré aux Hurons, d'où on n'en peut esperer que de plus de trois cens lieuës loin. A mon retour en Canada, ie me trouuois mal au commencement d'en manger, pour l'auoir discontinué vn trop long-temps, mais ie m'y suis racourumé du depuis, ce qui me fait croire qu'il n'est nullement necessaire à la conseruation de la vie, n'y à la santé de l'homme, & qu'aysement s'en pourroit passer qui voudroit, il n'y auroit que de la peine au commencement & point à la fin.

Nostre pauvre cabane pouuoit auoir enuiró vingt pieds de longueur & dix ou douze de large, faite en la forme d'vn berceau de iardin, couverte d'escorce par tout, excepté au faiste où on auoit laissé vne fente & ouuerture, d'vn bout à l'autre de la cabane, pour sortir la fumée, estant acheuée de nous mesmes au mieux qu'il nous fut possible. nous fismes des cloisons de pieces de bois, separant nostre cabane en trois, dont la premiere partie du costé de la porte nous seruoit de chambre & de cuisine, pour faire tout ce qui estoit de nostre petit

meſnage & pour noſtre repos de la nuit, que nous prenions contre la terre, ſur vne petite natte de ioncs, avec vn billot de bois pour cheuet, & quelques buſches que nous auions accommodées chacun deuant nos couches pour n'eſtre veus. Ce lieu nous ſeruoit auſſi de ſalle, pour receuoir & entretenir les Sauvages, qui nous venoient voir iournellement.

La ſeconde chambre, qui eſtoit la plus petite eſtoit celle où nous ferions nos vſtencilles & petits emmeublemens. Et la troiſieſme, dans laquelle nous auions dreſſé vn Autel avec des pieces de bois piquées en terre, nous ſeruoit de Chappelle, laquelle a eſté la ſeconde qui ſe ſoit jamais baſtie aux Hurons & pais circonuoiſins où la ſaincte Meſſe ſe diſoit tous les iours, au grand contentement & conſolation de nos ames, car auparauant nous, ny Preſtres, ny Religieux n'y auoit mis le pied, que le ſeul P. Ioſeph le Caron, qui y dit la premiere Meſſe vers la bourgade de Tochnain. Et peur de la main ſarroniſſe des barbares, nous tenions les petites portes d'eſcorces toujours fermées & attachées avec des cordelettes, n'ayans pas moyen de les mieux accommoder.

A l'entour de noſtre logis, bien que la terre, fuſt vn peu maigre & ſablonneuſe, nous y accommodames vn petit iardin, fermé de palliſades pour en oſter le libre accès aux enfans. Les pois, herbes & autres petites choſes que nous y auions ſemées, y profiterent aſſez bien & enſent fait dauantage, ſi la terre eut eſté bien labourée, mais il nous fallut ſeruir d'vne vieille

hache,

hâche en lieu de besche & d'un baston courbé & pointu, pour tout le reste des instrumens.

Si nostre iardin n'estoit point tant bon, nostre cabane estoit encore moindre, car pour auoir esté faicte hors de saison, l'escorce se decrua toute & si fist de grandes fentes, de sorte qu'elle nous garantissoit peu ou point des pluies, qui nous tomboient par tout, sans nous en pouuoit garantir ny le iour ny la nuict, non plus que des neiges pendant l'Hyuer, desquelles nous nous trouuions par fois couuerts le matin en nous leuant. Si la pluye estoit aspre elle nous esteignoit nostre feu, nous priuoit du manger & nous causoit tant d'autres incommoditez que ie puis dire avec verité, que iusques à ce que nous y eumes vn peu remedié, qu'il n'y auoit pas vn seul petit coin en nostre cabane, où il ne pleust comme dehors, ce qui nous contraignoit d'y passer les nuicts entières sans dormir, cherchans à nous tenir & ranger debouts ou assis en quelque petit coin pendant ces orages, qui tomboient encores sur nous.

Ce nous estoit vne grande incommodité à la verité, mais quand ie considere ce que nostre Seigneur a dit de luy mesme. Les Renards ont des tanieres, & les oyseaux ont des nids pour se retirer, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer son chef, ie trouue que nous estions grandement bien logez, & que nous aurions tort de nous en plaindre, car la gloire des vrais freres Mineurs est, d'estre vrayement pauues avec Iesus. Il n'y a que ceux qui sont pauues malgré eux, qui deussent se plaindre de l'estre, disoit

Aristides Athenien, car le bon Religieux est toujours content, & se plaint rarement des choses mesmes qui l'oppressent & le mettent en necessité.

La terre nuë ou nos genouïls, nous seruoient de table à prendre nos repas, ainsi comme les Sauvages, non en posture de Singe, mais assis sur des buches de bois, qui estoit quelque chose de plus que les barbares. Les nappes ny les seruiettes ne sont point en vſage en ces païs là, & n'auions autre linge pour essuyer nos doigts après l'eau, que les seules feuilles de bled d'Inde, car nostre linge n'estoit que pour la Chapelle, lequel nous mesnagions fort, pour estre en païs diserteux & esloigné de tout secours. Nous auions quelques cousteaux, mais ils ne seruoient aux repas, pour ce que nous n'auions point de pain à couper, & si rarement de la viande, que nous auës passé des six semaines & 2. mois entiers sans en mâger vn seul morceau, que quelques petites pieces de chien, d'ours, ou de renard, qu'on nous donnoit en festin, excepté vers Pasques & en l'Automne, que quelques François nous firent part de leur challe.

La chandelle de quoy nous nous seruions la nuit, n'estoit que de petits cornets d'escorce de bouleau, qui estoient de peu de durée, & la clarté du feu nous seruoit pour lire, escrire & faire autres petites choses, pendant les longues nuits de l'Hyuer, qui nous estoient fort incommodes.

Nos viandes ordinaires estoient de mesme celles des Sauvages, & n'y auoit autre differen-

ce sinon à la netteté avec laquelle elles estoient préparées, nous y meslions aussi souuēt des petites herbes champêtres, que nous trouuions dans les prairies & par la campagne, cōme de la mariolaine sauuage, de la pourcelene, & d'une certaine espee de baume avec de petits oignōs qui donnoit goust à nostre sagamité, les Sauvages n'en vouloient neantmoins point manger, & disoient que cela sentoit trop le mauuais, pōur ce qu'ils n'vsent d'aucunes herbes, & par ainsi ils ne nous en demandoient pas, comme ils faisoïēt lors qu'il n'y en auoit point, & nous leur en donnions volontiers, aussi ne nous en refusoient ils pas en leurs cabanes quād nous leur en demandions, & d'eux mesmes nous en offroient volontairement, mais rarement en acceptions nous, sinon pour leur complaire & ne les point mescontenter.

Si au temps que les bois estoient en seve, nous auions quelque indisposition ou debilité du cœur, on faisoit vne fente dās l'escorce de quelque gros fouteau & avec vne escuelle on amassoit la liqueur qui en distilloit, qu'on beuuoit comme vn remede de bien peu d'effect, & qui affadit plustost qu'il ne fortifie, mais on se sert de tout où la necessité contraint.

Auant que ie partis pour la mer douce, le vin des Messes que nous auions apporté de Kebec, dans vn petit baril de deux pots estant failly, nous en filmes d'autre des raisins du païs, qui fut tres bon & boullut en nostre petit baril & en deux autres bouteilles que nous auions; de mesme qu'il eust pū faire en des plus grands

vaisseaux, & si nous en eussions encore eu d'autres, il y auoit moyen d'en faire vne assez bonne provision, pour la grande quantité de vignes & de raisins, qui sont en ce pais là. Les Sauvages en mangent bien le raisin, mais ils ne les cultivent point & n'en font aucun vin, pour n'en auoir l'invention ny les instrumens propres. Nostre mortier de bois & vne seruiette de nostre Chappelle nous seruirent de pressoir & vn Anderoqua ou sceau d'escorce, nous seruit de cuue, mais nos petits vaisseaux n'estans pas capables de contenir tout nostre vin nouveau, nous fusmes contraincts, pour ne point perdre le reste d'en faire du raisiné, qui fut aussi bon que celuy que l'on fait en nostre Europe, lequel nous seruit aux iours de recreation, & pour la bien venue des François, à en prendre vn petit sur la pointe d'vn cousteau.

*Des visites des Sauvages & à quelle intention. Leur maniere de saluer. L'estime qu'ils font des François. De la vengeance. De la Nation des testes pellées, & comme nous gouvernions les François & visitions les Sauvages.*

CHAPITRE X.

L'Homme est vn animal sociable, qui ne peut viure sans compagnie, mais il faut qu'il fasse election de gens de bien, s'il le veut estre luy-mesme, pource que les esprits se communiquent facilement & nous rendent souuent tels que sont ceux avec lesquels nous frequentons. Avec les Saints vous serez Saints, & avec les peuers vous serez peruertis, disoit le S. Prophete.

Pendant le iour, nous estions continuellement visitez d'un grand nombre de Sauvages & à diuerses intentions; car les vns y venoient comme amis & pour s'instruire de leur salut, d'autres pour auoir le contentement de nous voir & s'entretenir de discours avec nous, quelqu'un pour obseruer nos ceremonies & nostre gouvernement. Les enfans pour apprendre leur creance & les lettres, & d'autres pour nous demander quelque chose, lors principalement que i'y estois, car le Pere Ioseph & le Pere Ni-

*Sauvages nous visitoient à diuerses intentions.*



colas auoient trouué cette inuention pour se dépetrer des Sauvages trop importuns, de leur dire qu'ils estoient pauures quant à eux, & que tout ce qu'ils auoient m'appartenoit, i'en pensois faire de mesme à leur endroit pour auoir paix, mais estans deux contre moy, ie perdis mon procez & fus tousiours cru riche, & de rien en effect, car tout nostre vaillant ne consistoit qu'à vn peu de rassades, quelques cousteaux & des petites aleines qu'on nous auoit donné à la traicte, pour viure en la campagne, & parmy les nations qui n'auoient point de charité pour nous.

Nous faisoient des présens.

Il y en auoit plusieurs malicieux, qui ne venoient que pour nous destober de nos petits emmeublemens sous pretexte de visite, comme d'autres plus charitables, nous apportoient des petits présens de bled d'Inde, citrouilles, fezolles, & aucunefois des petits poissons boucanez ou frais: & reciproquement nous leur en rendions d'autres, comme aleines, espingles, fers à fleches, ou vn peu de rassade, pour leur col ou leurs oreilles, & comme ils sont pauures en meubles, quand ils empruntoient de nos chauderons, ils nous les rendoient tousiours avec quelque reste de sagamité pour remerciement, & s'il escheoit de faire festin pour vn deffunct, plusieurs nous enuoyoient nostre plat, comme ils faisoient au reste de leurs parens & amys.

Nous prioient de festin.

Cicéron escrit, que Caton le Censeur estant sur le point de mourir, se repentit d'auoir

esté manger chez vn sien amy qui l'en auoit prié , disant qu'il auoit fait en cela, non en bon Citoyen Romain , mais en presomptueux barbare , pour ce qu'à dire vray nul homme vertueux & genereux peut aller manger chez autruy , qu'il ne perde sa liberté & ne mette sa reputation & grauité en tres grand peril, quoy qu'en puissent dire ceux qui ne cherchent que la bonne chere , sous pretexte d'amitié & de visite. Cette raison & plusieurs autres nous empéchoient d'aller que rarement , aux festins des Sauvages desquels ils nous prioient souuent avec instance, mais à la fin nostre retenue leur seruit de quelque chose, car par ce moyen ils ne perdirent iamais le respect & la croyance qu'ils nous auoient, ny nous la modestie & le bon exemple que leur deuions.

Pour retirer nos François du mal & les induire au bien , nous auions accoustumé de les faire assembler dans nostre cabane toutes les festes & Dimanches, (ceux qui vouloient) & leur remonstrans ce qui estoit de leur deuoir, leur donnions aussi la consolation d'vne sainte liberté Chrestienne & religieuse, pour leur seruir d'amorce à la vertu; & ces recreations estoient toutes spirituelles, desquelles mesmes les Sauvages estoient edifiez , comme de les ouyr chanter tous ensemblement, des Hymnes, des Pseaumes & des Cantiques spirituels, à la gloire & loüange de nostre Seigneur.

La veille des Roys, selon qu'il se pratique par toute la Chrestienté, nous tirames au sort

Faisons assembler les François.

Faisons vne royauté.

avec des febvres du bresil, pour l'election d'un Roy, car iusqu'alors iamais cette ceremonie ne s'estoit pratiquée dans le pais des Hurons. Or comme le sort m'escheut d'estre le premier à qui cest honneur ait arriué, il en fallut faire la ceremonie plus solempnelle & magnifique, aux despens de la communauté, avec vn festin qui n'auoit point de prix, mais qui manqua de vin, car il n'y eut pour toute boisson, que de la belle eau claire, de laquelle peu gouterent: pour les viandes il y eut vn meilleur ordre, les citrouilles n'y furent point espargnées, le bled d'Inde n'y manqua point, & le poisson boucané y fust assez commun, le tout meslé, deminsé, cuit & bouilly dans vne grande chaudiere, de laquelle vn chacun eut à suffisance.

Leur maniere de saluer.

Quant quelque particulier Sauvage de nos amys nous venoient visiter, entrans chez nous, la salutation estoit ho, ho, ho, qui est vne salutation de ioye, & la seule voix ho, ho, ne se peut faire que ce ne soit quasi en riant, principalement quand on leue la derniere syllabe, tesmoignans par là, la ioye & le contentement qu'ils auoient de nous voir; car leur autre salutation *Quoye*, qui est comme si on disoit, que est-ce, que dites vous, se peut prendre en diuers sens, aussi est-elle commune enuers les amis & ennemis, qui respondent de mesme, *Quoye*, ou plus gracieusement, *Tatoro*, qui est à dire; mon amy, mon compaignon, mon camarade, ou disent; *Ataquen*, mon frere, & aux filles

*Eadse*, ma bonne amie, ma compagne, & quelquesfois aux vieillards, *Taistan*, mon pere, *Houatinoron*, mon oncle, &c.

Mais lors que mes Sauvages de saint Gabriel, nous venoient voir, entrans chez nous, ou les rencontrans par la ville, leur salutation ordinaire estoit *Iesus Maria*, ou plustost *Iesous Mana* ou *Ana* ne pouuans dire mieux, on me dira que la lettre M. est labiale, il est vray. mais les enfans à force de s'y estre exercé la prononçoient assez bien. Le leur auoir appris à prononcer ces diuins Nôs pour salut, afin de les former tousiours au bien, car il faut commencer par les choses les plus ayfées, pour arriuer aux plus difficiles.

Ils nous demandoient souuent à petuner, pour espargner le petun qu'ils auoient dans leur sac, car ils n'en font iamais dégarnis: mais comme la presse y estoit grande & que cela sentoit de son auarice, nous ne leur en pouuions donner à tous, & nous en excusions, en ce qu'eux mesmes nous traitoient ce peu qu'en auions, & cette raison rendoit contans les escondits. mais qui pourroit en auoir assez pour tous, feroit beaucoup pour les attirer tous en vostre cabane, car c'est leur miel, leur sucre, & leur mets plus délicieux.

Le Diable rusé fait le singe par tout, & contrefait mesme les choses les plus Sainctes, non pour nous ayder, mais pour nous tromper. Il a inuenté des idoles pour contrecarer

Le Diable  
singe des  
ceures de  
Dieu.

les Images que Dieu, a commandées, & a donné l'invention d'une manière de confession aux Indiens du Perou, qui les fait estimer gens de bien par les autres infidèles, comme aux Puritains d'Angleterre, & aux Lutheriens d'Allemagne, l'ombre de quelque cérémonie de l'Eglise Romaine qui leur fait croire; mais faussement, qu'ils sont enfans de Dieu, & que les seuls Calvinistes sont hérétiques, côme il me fut dit en la maison d'un Comte d'Allemagne reprenant une personne Catholique qui s'estoit mise au service de ce Huguenot. Ce malin esprit a contre-fait entre nos Hurons la loüable & ancienne coutume que nous avons de saluer de quelque devote priere ou pieux souhait, celui que nous entendons éternuer, car ils saluent ceux qui éternuent, non devotement comme nous, mais avec des imprecations & malédictions qu'ils souhaitent à tous ceux qui leur sont ennemis, ce qui m'estonnoit fort au commencement, & ne pouvois penser qu'autre en fut l'inventeur que le Diable mesme.

Nous les en avons quelquesfois repris, mais ils ne pouvoient croire qu'il y eut de l'offense pour la hayne irreconciliable qu'ils ont à l'encontre des Nations qui leur sont ennemies, car pour les personnes de leur propre nation ils en sçavent assez bien endurer & supporter un tort ou iniure quand il eschet, & non d'un étranger, duquel s'ils ne se vengent à l'instant mesme pour estre en

lieu où ils ne se voyent les plus forts, & qu'ils semblent dissimuler leur mal talent, ne vous y fiez pas neantmoins qu'à bonne enseigne pour beau semblant qu'ils vous fassent; peur que lors que vous y penserez le moins, ils ne vous prennent au despourueu, & vous rendent au double ce que vous leur aurez presté, non deux coup pour vn, ny deux iniures pour vne, mais la mort pour vn desplaisir, car tuer vn homme ou vn moyneau, n'y a pas grande difference entr'eux, & de blesser ou donner vn coup d'auiro, ils ne s'en tiennent pas souuent là, c'est pourquoy il fait bon estre sage par tout, & ne donner suiet à personne de s'offencer s'y on n'en veut estre payé à la fin, comme l'exemple suiuant vous fera voir.

Deux François (comme j'ay rapporté au Chap. 5. du I. liure) vn peu trop temeraires, offencerét vn iour deux Canadiens assez mal à propos, dequoy ces Canadiens ne firent pour lors aucun semblant, à cause du lieu qui ne faisoit pas pour eux, & dissimulerent cet affront iusques au temps de s'en pouuoir venger sans teimoin. Or il arriua à quelque sepmaines delà que ces deux François qui ne pensoient desia plus au desplaisir qu'ils auoient faits à ces deux Sauvages, s'en allerent à la chasse, vers l'Isle d'Orleans, ce qu'estant sçeu par ces Indiens qui ne les perdoient point de memoire, les allerent prendre au despourueu, les assommerent à coups de haches, & ietterent les corps dans la ri-

Exemple  
de deux  
François  
tuez.

uiere, sans qu'on pût sçauoir que long-temps apres qui en auoient esté les meurtriers, à la fin on descouurit les homicides, qui pour cela ne l'aïssoient pas d'estre les bien venus parmy ceux de leur natiõ, encore qu'ils s'abstinissent de venir plus à Kebec, peur d'y trouuer leur chastiment.

Les François exageroient prou la faute comme en effet elle estoit tres-grande, & disoient assez la punition que meritoit l'enormité d'vne telle meschanceté, mais pour cela les Sauvages ne donnoient ny chastiment ny reprimande à ces meurtriers, qui n'estoient pas gens à ces viandes là, & puis ils sçauoient bien que tost ou tard la faute leur feroit pardonnée, & qu'un present de castors, au pis aller, les garantiroit du supplice, & de la peine qu'on n'a encor ozé entreprendre sur eux.

Neantmoins il fut aduisé entre les Chefs François, qu'il falloit monstrier à ces barbares vn grand ressentiment de leur faute pour en empescher d'autres pareilles, & pour cet effet firent assembler en vn conseil general, tous les Sauvages qui se trouuerent pour lors à la traite, où les meurtriers ayans esté grandement blasmez, furent en fin pardonnez à la priere de ceux de leur nation, qui promirent vn amendement pour l'aduenir, moyennant quoy le sieur Guillaume de Caen general de la flotte, assisté du sieur de Champlain, & des Capitaines de Nauires, prit vne espée nuë qu'il fit ietter au milieu du

grand fleuve saint Laurens en la presencé de nous tous , pour assurance aux meurtriers Canadiens , que leur faute leur estoit entierement pardonnée , & enseuëlie dans l'oubly . en la mesme sorte que cette espée estoit perduë & enseuëlie au fond des eaux , & par ainsi qu'ils n'en parleroient plus.

Mais nos Hurons qui sçauent bien dissimuler & qui tenoient bonne mine en cette action, estans de retour dans leur pays, tournerent toute cette ceremonie en risée, & s'en mocquerent disans que toute la cholere des François auoit esté noyée en cete espée, & que pour tuer vn François on en seroit dorelnauât quitte pour vne douzaine de castors, en quoy ils se trompoient bien fort, car ailleurs on ne pardonne pas si facilement, & eux-mesme y seront quelques iours trompez s'ils font des mauuais , & que nous soyons les plus forts.

Pendant l'Hyuer les Ebicerinys se vindrent cabaner au pays de nos Hurons à trois lieues du bourg de saint Ioseph , d'où nous les allions quelquesfois voir, & comme ils sont assez bonnes gens ainsi que j'ay dit ailleurs, ils nous rendoiēt nos visites, & se trouuoient souuent dans nostre cabane , pour nous considerer & s'entretenir de discours avec nous, car ils sçauent les deux langues, la Huronne, & la leur; quoy que tres-differentes, ce que n'ont pas les Hurons, lesquels ne sçauent ordinairement que la leur ma-

Ebicerinys  
cabanez  
aux Hurons.



ternelle, sans se mettre en peine d'en apprendre d'autre, ou par negligence, ou pour le peu de necessité qu'ils ont des autres nations, ayans dans leur pays presque tout ce qui leur fait besoin, & pour le reste on leur apporte, ou bien ils voyagent en pays cognus quoy qu'esloignez, d'où ils rapportent ce qui leur manque.

Ces Sauvages Ebicerinys nous donnerent aduis d'une certaine Nation, à laquelle ils vont tous les ans vne fois à la traite, n'estans esloignez qu'environ vne Lune ou Lune & demye de chemin, tant par terre que par lacs & riuieres. A laquelle vient aussi trafiquer vn certain peuple qui y aborde par mer, avec de grands batteaux ou Nauires de bois, chargez de diuerses especes de marchandises, comme haches faites en queuës de perdrix, des bas de chausses avec les souliers y attachez, souples neantmoins comme vn gland, & plusieurs autres choses qu'ils etchangent pour des fourures & pelletteries.

Nation des  
restes pel-  
lées.

Ils nous dirent de plus que ces personnes là, ne portoient ny barbe ny cheueux que fort peu, lesquels pour cette raison nous auons surnommez Testes pelées, & nous assureerēt aussi que leur ayans parlé de nous, ils leur tesmoignerent vn grand desir de nous voir, ce qui nous fit coniecturer que ce pouoit estre quelque peuple & Nation policée & habitée vers la mer de la Chine, qui borne ce pays vers l'Occident, comme il est aussi

borné de la mer Occéane environ les 40. degrez vers l'Orient, & esperions y faire un voyage à la premiere commodité avec ces Ebicerins, comme ils nous le faisoient esperer moyennant quelque petit present, si l'obedience ne m'eust rappellé en France: car bien que ces Sorciers ne veuillent pas mener de François seculiers en leur voyage, non plus que les Montagnais, & Hurons au Saguenet, de peur de descouvrir leur meilleur & plus excellente traite avec les pays, d'où ils rapportent tous les ans quantité de pelleteries: ils ne sont pas si reseruez en nostre endroit, sçachant desia par experience, que nous ne nous meslons d'aucun autre trafic que de celuy des ames, que nous nous efforçons de gagner à Iesus-Christ, sans interest du temporel.

Quand nous allions en visite chez les Sauvages, ils en estoient bien aysez & la tenoient à honneur & faueur, se plaignans de ne nous y voir pas assez souuent, & c'estoit à qui nous attireroit premier à son foyer, sans trop d'importunité pourtant, car ils tiennent les empressements onereux & de mauuaises graces, & estans assis au milieu d'eux, où ils nous donnoient tousiours bonne place, ils nous escoutoient fort attentiuement, nous interrogeoient fort paisiblement, & se resjouissoient fort honnestement, accompagnans tousiours ces visites de quelque petit present, ou d'un reste de sagamité, disant: *Chatorouchefta*, avec vous s'aim, *Sega*, man-

Visites les Sauvages.

gez, mais pour mon particulier i'en prenois fort rarement, tant à cause qu'il sentoit pour l'ordinaire trop le poisson puant, que pour ce que les chiens y mettoient souuënt leur nez, & les enfans leur cueillier avec quoy ils mangeoient à mesme.

Presentent  
à petuner.

Comme par deçà l'on presente à boire aux amis, les Sauvages qui n'ont que de l'eau à boire pour toute boisson, & qui boient fort rarement, presentent le petunoir tout allumé à leurs amis, & à tous ceux qui leur rendent quelque visite, & nous tenans en cette qualité ils nous en presentoient de fort bonne grace. Mais comme ie n'en ay iamais voulu vser, ie les en remerciois avec la mesme grace, & n'en prenois nullement, de quoy ils restoient au commencement fort estonnez, pour ny auoir personne en tous ces pays là qui n'en vse pour à faute de vin, & d'espices, eschauffer cet estomach, & aucunement corrompre tant de cruditez prouenant de leur mauuaise nourriture.

Portions  
des rac-  
questes aux  
pieds,

Pendant les grandes neiges, nous estions souuent contrainct de nous attacher des raquettes sous les pieds, ou pour aller au village, ou pour aller querir du bois, d'autant que n'y ayant sentier ny chemin frayé, nous n'eussions pû facilement nous retirer des neiges avec nos sandales de bois. Les Sauvages en vsent de mesme comme choses ayfées, car avec icelles l'on n'enfonce point, & si on fait bien du chemin en peu de temps, & plus qu'on ne feroit sans icelles.

Ces

Ces Agnorra, comme nos Hurons les appellent, sont deux ou trois fois grandes comme les nostres. Les Montagnais, Canadiens, & Algomequins, hommes & femmes avec icelles suivent la piste des animaux qu'ils font ha. celer & arrester par leurs chiens, puis l'ar. arrent à coups de flesches, & d'espée emmanchées au bout d'une demie picque, qu'ils scauent dextrement darder : apres ils se cabanent, se consolent & se resiouissent là du fruit de leur travail, & sans ces racquettes ils ne pourroient courir l'essan, ny le cerf, & par consequent il faudroit qu'ils mourussent de faim en temps d'Hyuer, si les autres bestes ne suppleoient.

Lors que pour quelque necessité ou affaire particuliere, ils nous falloit aller d'une bourgade en vne autre, nous allions librement loger & manger en leurs cabanes, auxquelles ils nous receuoient & traitoient fort humainement, bien qu'ils ne nous eussent aucune obligation, car ils ont cela de propre d'assister les passans, & recevoir courtoisement entr'eux toute personne qui ne leur est point ennemie : & à plus forte raison ceux de leur Nation, qui se rendent l'hospitalité reciproque, & assistent tellement l'un l'autre, qu'ils pouruoient à la necessité d'un chacun, sans qu'il y ayt aucun pauvre mendiant parmy leurs villes, bourgs & villages, comme j'ay dit ailleurs, de sorte qu'ils trouuoient fort mauuais entendans dire qu'il y auoit en France grand nombre

Logions  
dans leurs  
cabanes.

de ces necessiteux & mendians, & pensoient que cela fut faute de charité, & nous en blasmoient grandement, disans que si nous auions del'esprit en donneroit bon ordre à cela, les remedes estans faciles.

Mais comme vne amitié requiert vne autre amitié, & vn don vn autre present, il est plus que raisonnable que nous autres qui leur sommes estrangers, & auxquels ils n'ont aucune obligation, qu'allans loger chez eux, & viuans à leurs despens, nous leur donnions tousiours quelque chose, pour y estre tousiours les biens venus, autrement ils vous estimeroient *Onustey*, c'est à dire, chiche & auare, & à la fin vous n'y seriez pas si bien receus que du passé. Vn peu de petun, de rassades, quelques aleines, ou autres petites choses, vous peuuent conseruer leur amitié, & l'affection de vous receuoir tousiours courtoisement & traicter amiablement, comme j'ay esté par toutes leurs terres.

*Du pays des Hurons , nombre du peuple ,  
De leurs villes , villages , & cabanes ,  
& comme nous devons renoncer à nostre  
patrie pour viure en paix en celle d'au-  
truy.*

CHAPITRE XI.

**B**ien que nostre vraye patrie soit le Para- Amour du  
dis, auquel seul nous devons aspirer, pays.  
& non aux choses de la terre. Si est-ce que  
l'amour du pays de nostre naissance nous est  
si naturel qu'encores que nous nous voulions  
resoudre de l'abandonner, si ne pouuons  
nous pourtant l'oublier, disoit le Sertorius  
Romain. C'est pourquoy Socrates pour  
aucunement moderer l'imperfection & la  
passion de cette inclination naturelle, de-  
fendit à ses Disciples de dire cestuy-cy, ou  
celuy là est mon pays, afin qu'ils ne peus-  
sent dire, cecy est à moy, & cela est à roy, pen-  
sant par là couper la source de toutes les  
querelles, procès, & débats, qui demeure-  
roient esteins à son aduis, si toutes choses  
estoiert possédées en commun.

Et à ce propos Plutarque au liure d'exil, ra-  
conte que Hercules le Thebain, ayant esté  
interrogé par les Sidoniens de quel pays il

estoit naturel, respondit ainsi. Je ne suis pas de la grande cité de Thebes, ny de la tres-renommée Athenes, ny moins de Lycaonie, ains suis naturel de toute la Grece. Grandement fut estimé par les Grecs cette responce d'Hercules, pour s'estre nommé naturel de Grece. Mais beaucoup plus fut prisee celle de Socrates, ayant esté enquis par le grand Sacrificateur Archites d'où il estoit auquel il respondit: Je ne suis de Thebes comme Theophronte, ny des Athenes comme Agesilaus, ny de Lycaonie comme Platon, moins de Lacedemone comme Lycurgus, mais suis né au monde, & naturel de tout le monde.

Leçon aux  
Religieux.

C'est vne leçon qui deuroit seruir à beaucoup & particulièrement aux Religieux, car qu'est-il de besoin que l'on sçache, ce Frere est de ce pays là, de cette ville là, il est de bonne maison, il est pauvre, il est riche, puis qu'ayant renoncé au monde & à tout ce qu'il y pretendoit, il ne doit plus rien auoir à démêler avec iceluy. C'est aussi vne vaine curiosité aux seculiers de s'en vouloir informer, pour esgaler l'honneur qu'ils leur rendent non au pois de leur vertu, mais à l'once de ce qu'ils ont quitté, comme si l'honneur n'estoit due qu'aux apparences exterieures à l'exclusion des vertus internes, lesquelles Dieu seul cherit sans distinction du pauvre ou du riche.

Or nos Hurons encores barbares n'ont pas esté instruits en vne si bonne escole qu'ils voulussent penser en vn seul Paradis, ils disent franchement leur qualité & au delà, &

croient que ce leur soit honneur de haut loüer leur pays, quoy qu'assez mal garny en comparaison de plusieurs autres contrées, qui se retrouuent plus vers le Sû, mais comme il n'est pas encores des pires, ie vous en feray la description telle que ie l'ay deu sçauoir, laquelle vous fera d'autant plus vtile que vous aurez de volonté d'y voyager.

Premierement il est situé sous la hauteur de quarante quatre degrez & demy de latitude, & selon aucuns le Soleil se leue six ou sept heures plus tard sur leur Orison que sur celuy de Paris, tellement qu'il est icy environ six heures du matin, qu'il n'est encor aux Hurons que vnze heures ou minuit du iour precedent, si la supputation en est bien faite, laquelle ie rapporte simplement comme ie l'ay apprise.

Ce pays est tres beau & agreable, fort deserté & trauersé d'estangs, & de lacs, avec des beaux ruisseaux qui se desgorgent dans ce grand lac, que nous appellons la mer douce. Il est plein de belles collines, campagnes, & de tres-belles & grandes prairies qui portent quantité de bon foin, auquel les François mettent le feu sur le pied quand il est sec, non pour en profiter, mais pour se recreer.

Il y a aussi en plusieurs endroits quantité de Froment & froment saunage, qui a l'espice comme seigle, pois saunages. & le grain comme de l'auoine: i'y fus trompé, pensant au commencement que i'en vis, que ce fussent champs ensemancez de bon



grain : ie fus de mesme trompé aux pois sauvages, où il y en a en diuers endroits aussi espais, comme s'ils y auoient esté semez & cultuez : & pour monstrier euidemment la bonté de la terre, vn Sauvage du village de Toenchen ayant planté dans vn coin de son champ vn peu de pois qu'il auoit apporté de Kebec, rendirent en quantité leur fruit deux fois plus gros que leur semence, de quoy ie m'estonnay, n'en ayant point veu par tout ailleurs de si beaux.

Belles for-  
ests.

Il y a de belles forests, peuplées de gros chesnes, fonteaux, herablés, cédres, sapins, ifs, & autres sortes de bois beaucoup plus beaux, sans comparaison, qu'aux autres prouinces du Canada que nous auons veues : & sont tousiours d'autant plus belles, le pays plus beau, & les terres meilleures, que plus on auance tirant au Sû : car du costé du Nord les terres sont plus sablonneuses le pays plus montagneux, & les forests plus desgarnies de gros bois, sinon de cedres qui croissent mesme iusques dans les veines des rochers, comme ie vis voyageant sur la mer douce, pour la pesche du grand poisson.

Prouinces  
des Hurons

Il y a plusieurs contrées ou prouinces au pays de nos Hurons qui portent diuers noms, & sont gouuernées par diuers Capitaines ou chefs generaux & particuliers dependans & independans, celle où commandoit le grand Capitaine Atironta s'appelle Renarhonon, celle d'Entauaque s'appelle

pelle Atigagnongueha , & la Nation des Ours qui est celle où nous demeurions sous le grand Capitaine Auoindaon s'appelle Atingyahointan , & en cette estendue de pays il y a enuiron vingt ou vingt cinq tant villes que villages , dont vne partie ne sont point clos ny fermez , & les autres sont fortifiez de longues boises de bois à triples rangs , à la hauteur d'vne longue picque entrelassées les vnes dans les autres & redoublées par dedans de grandes & grosses escorces de huict à neuf pieds de haut , par dessus il y a de grands arbres esbranchez posez de leur long sur les troncs des arbres faits en fourchettes , fort courtes pour les tenir en estat , puis au dessus de ces pallissades & fermetures , il y a des galeries ou guerittes qu'ils appellent Ondaqua , lesquelles ils garnissent de pierres entemps de guerre pour ruer sur l'ennemy , & d'eau pour esteindre le feu qu'il y pourroit appliquer. On y monte par vne eschelle assez mal façonnée & difficile , qui est faite d'vne longue piece de bois charpentée de plusieurs coups de haches , pour tenir ferme du pied en montant.

Les villes & villages de nos Hurons sont permanans , & ne se changent point sinon lors que trop esloignez des bois , ils ont de la peine d'en auoir. Et en second lieu quand leurs heritages sont tellement amaigris & deslechez ( à faute de fumier )

Transportent leur villages.

qu'ils ne peuvent plus produire leur bled à la perfection ordinaire, ce qui arrive de dix, vingt, trente, & quarante ans, plus ou moins selon les contrées, la bonté des territoires, ou l'esloignement des forests, au milieu desquelles ils batissent tousiours leurs bourgs & villages pour les commoditez qu'ils en reçoivent, car auparavant que tous les bois des environs soient consommés, Il y va vn grand temps, de maniere qu'il n'y auroit plus qu'à trouver l'industrie de fumer les terres, ou de semer en de nouvelles places leur bled d'Inde, qu'ils ont accoustumés de planter tous les ans dans les mesmes trous des années precedentes, qu'ils feroient comme nous, des eternitez en vn mesme lieu. car pour le bois ils ont l'invention de l'amener en temps d'Hyuer, par sus les neiges, attaché sur de certaines traînées ou planchettes de cedre fort commodement.

Des cabanes.

Leurs cabanes qu'ils appellent Ganonchia, sont faites comme j'ay dit en façon de tonnelles ou berceaux de iardins, couuertes d'escorces d'arbres, longues de vingt cinq à trente toizes plus ou moins, selon qu'il eschet (car elles ne sont pas toutes d'une egale longueur) & larges de six, laissant par le milieu vne allée de dix à douze pieds de large, qui va d'un bout à l'autre de la cabane, aux deux costez de laquelle il y a vne maniere d'estable, qu'ils appellent Endicha, de mesme longueur & de la hauteur

de quatre ou cinq pieds, où ils couchent en Où ils Esté. pour eüiter l'importunité des puces dont couchent. ils ont en quantité, & en Hyuer au bas sur les nattes deuant le feu arrangez les vns ioignans les autres pour estre plus chaudement, les enfans au lieu plus commode & les pere & mere après, & n'y a point d'entre-deux ou de separation, ny pied, ny cheuet, non plus en haut qu'en bas, & ne font autre chose pour se reposer, que de s'estendre en la mesme place où ils se trouuent assis, & s'affubler la teste dās leur robe, sans autre couuerture, ny liēt, qui est vne façon de se coucher aylée, & qui se continuē à petit fraiz.

Ils emplissent de bois sec pour brusler en Hyuer, tout le dessous de ses establies, mais Où ils les-  
rent le bois. pour les grosses busches, qu'ils appellent Ane-incuny, qui seruent à entretenir le feu posées à terre par l'vn des deux bouts & esleuées de l'autre sur vne pierre, ou bout de tizon, ils en font des piles deuant leurs cabanes, ou les serrent au dedans des porches, qu'ils appellent Aque. Toutes les femmes s'aydent à faire ceste prouision de bois, qui se faiēt dès les mois de Mars & d'Auril, & avec cet ordre en peu de temps chaque meſnage estourny de ce qui luy est necessaire.

Ils ne se seruent que de tres-bon bois, & n'ont pas mieux l'aller chercher bien loïn, qu'auoir moins de peine & en auoir de mauuais ou qui fasse fumée, c'est pourquoy ils entretiennent toujours vn feu clair & bien faiēt avec peu de bois, que s'ils ne rencontrent point d'arbres

secs à leur gré, ils en abbatent de ceux qui ont les branches mortes, lesquelles ils mettent par esclats & couppent de longueur comme les cotrets de Paris. Pour le fagotage, ils ne s'en seruent point du tout, non plus que du tronc des gros arbres qu'ils abbatent, lesquels ils laissent là pourrir sur la terre faute de scie pour les scier, ou d'industrie pour les mettre en pieces, qu'ils ne soient secs & pourris, pour nous qui n'y prenions pas garde de si près, nous nous seruions du premier venu, sans employer tout nostre temps à en aller chercher si loing, car c'estoit à nous mesmes à y pouruoir, & non aux Sauuages, qui ne nous en donnoient que par courtoisie ou par presents reciproquez d'autres de pareille valeur, sinon lors que nous estions logez dans leurs cabanes.

*Des cabanes & mesnages.*

En vne cabane il y a plusieurs feux, & à chaque feu il y a deux mesnages, l'un d'un costé, & l'autre de l'autre, & telle cabane aura iusqu'à 8. 10. ou 12. feux, qui font 24. mesnages, & les autres moins, selon qu'elles sont longues ou petites, & où il fumo à bon escient, qui fait que plusieurs en recoiuent de tres-grandes incommoditez aux yeux, n'y ayant fenestre ny aucune ouuerture, que celle qui est au faiste de leur cabane par où sort la fumée.

Ces cabanes n'ont aucune cloison ou separation, qui puisse empescher de porter la veüe d'un bout à l'autre & voir ce qui s'y passe, neantmoins ils y demeurent tous en paix & sans aucune confusion ny bruits, chacun dans son departement avec ce qui leur appartient, qui

n'est ny enfermé, ny clos de clefs ou de serrures. Aux deux bouts il y a à chacun vn porche, & ces porches leur seruent principalement à mettre leurs grandes cuues ou tonnes d'escorce, dans quoy ils serrent leur bled d'Inde, après qu'il est bien sec & esgrené. Au milieu de chacun de leur logement il y a deux grosses perches suspenduës, qu'ils appellent *Ouaronta*, où ils pendent leur cramaliere, & mettent leurs fourures, viures & autres choses, peur des souris, & pour tenir les choses seichement.

Pour le poisson duquel ils font prouision pour leur Hyuer, après qu'il est boucané & bien desiché, ils le serrent en des tonneaux d'escorce, qu'ils appellent *Acha*, excepté *Leinchataon*, lequel ils n'esuentrent point & le pendent au haut de leur cabane attaché avec des cordelettes peur des souris & d'une mauuaise odeur qu'il rend en temps chaud, telle que personne ne la pourroit souffrir icy.

Crainte du feu, auquel ils sont assez suiects, ils serrent ordinairement ce qu'ils ont de plus precieux dans des tonneaux d'escorces, qu'ils enterrent en des fosses profondes qu'ils font au coin de leur foyer, puis les couurent de la mesme terre, & par ce moyen sont conseruez non seulement du feu, mais aussi de la main des larrons, pour n'auoir autre coffre ny armoire en tout leur mesnage que ces petits tonneaux. Il est vray qu'ils se font fort peu souuent du tort les vns aux autres ; mais encore s'y en pourroit il trouuer de meschans, qui vous feroient du desplaisir s'ils en trouuoient l'occa-

Leur cachette.

sion, car l'obiet, esmeut la puissance, dit le Philosophe, & l'occasion fait le larron.

---

*Des exercices ordinaires des Hurons, & des  
pauvres mendiants & vagabons, & com-  
me les Canadiens cabanent & courent les  
bois.*

## CHAPITRE XII.

Du travail.

**C**E bon Legislatteur des Atheniens Solon, fist vne Loy, d'ont Amasis Roy d'Egypte auoit esté iadis Auteur; laquelle obligeoit vn chacun de monstrier tous les ans d'où il viuoit par deuant le Magistrat, autrement à faute de ce faire il estoit puny de mort. Et le bon Empereur Marc Aurelle, faisant mention de l'ancienne diligence des Romains, escriit qu'ils s'employeroient tous avec telle ardeur aux labours & travaux, qu'ils ne peurent oncques trouuer en toute la Cité de Rome vn homme oisif, pour porter vne lettre à denx ou trois iournées.

C'estoit vne occupation sans exemple & qui tesmoignoit le bon ordre de leur Republique, dans lesquelles on ne doit iamais souffrir ceux qui pouuans gagner leur vie par vn honnesto travail, ne font mestier que de volleries & brigandages, comme cela n'est que trop ordinaire par toute la France & particulièrement à Pa-

ris, où souuent ils passent pour honnestes gens, mais le pis est que comme ils ne se contentent pas de la mediocrité à laquelle ils preferent le luxe & la delicatesse, ils mettent souuent vostre vie en hazard, pour l'auoir avec la bource.

Les Chinois desquels nous deurions imiter les Loix ( quoy que Payens ) ont eussi trouué l'inuention de bannir d'entr'eux les faineants & paresseux, par vne ordonnance inuiolablement obseruée, à tous les pauures, sous tres-griues peines, de mandier par les rües, & à qui que ce soit de leur donner, n'y ayant que les seuls Religieux Chinois à qui il est permis de quetter, & chercher leur vie de porte en porte, comme par deçà les FF. Mineurs.

Loix des  
Chinois  
contres les  
faineants.

Mais pour ce qu'il sembleroit que ce seroit tout à fait bannir la charité & l'humanité du milieu d'eux, ils ont des Hospitiaux Royaux en grand nombre par tout le Royaume, pour loger, nourrir, & entretenir les vrays pauures, s'entend ceux qui n'ont aucun moyen de travailler & gagner leur vie, & non les autres qui peuuent faire quelque chose, lesquels sont contraincts de seruir pour leurs despens, ce qui est plus que raisonnable, car qu'elle apparence y auroit il de nourrir du bien des pauures, ceux qui ont de la santé assez pour n'estre point pauures & viure honnestement accommodé.

C'est pour la mesme raison que les Aueugles n'y sont point exempts de travailler, ny admis dans les Hospitiaux, s'ils ne sont vieux & cassez, & ne leur est non plus permis de tracasser &

Les Aueugles  
sont  
employez.



mandier par les rues, ny par les Temples, comme ils font à Paris, au grâd destourbier de ceux qui prient Dieu. Mais on les oblige chez les Cordiers & Potiers d'estain pour tourner les rouës, & faire plusieurs autres exercices où il ne faut point d'yeux. Nous voyons mesmes nos vieilles Hurônes, qui pour avoir la veuë debile, ne demeurent pas pour cela tousiours oysseuses, elles s'employent d'elle mesmes à esgrener le Maiz hors des épis, à filer, pleurer les morts, & à plusieurs autres petites occupations comparables à leurs infirmitéz.

Estropiez  
employez

On employe les manchots & estropiez en d'autres choses selon leurs incômoditez, & les culs de jattes à faire des espingles & esguilles, à coudre des habits & faire plusieurs autres petits exercices des mains. Mais pour les playez & ulcerez, il est croyable qu'ils y sont moins frequens que par deçà, puis que la mendicité leur est interdite, & que s'ils entrent dans les Hospitaux, leurs playes sont visitées & eux œilladez de près, pour euiter aux tromperies & artifices, desquels plusieurs gredins & caymans vzent, pour entretenir leurs playes & tirer la quinte-essence des bources. Que si on y prenoit garde de près, on feroit souuent icy des miracles sans miracles, en des personnes que l'œil guérirait sans médicament, & m'estonne comme à Paris, & aux autres bonnes villes de la France, il n'y a des Chirurgiens gagez pour y donner ordre, puis que les abus y sont si frequés que personne n'en peut douter, du moins les vrais pauvres & malades seroient

Secours & les trompeurs chastiez ou banis.

Nos Sauvages ne sont point en peine de dresser des Hospitaux pour les malades, ny de deffendre la mandicité aux vagabonds, car chacun a soin de ces malades, & aucun n'est tellement vagabond qu'il doive viure aux despens d'autrui. Ils ne sont point neantmoins si exacts obseruateurs, que d'employer le temps avec un soin si particulier des anciens Romains, mais encores ont ils quelques occupatiōs & exercices particuliers, ausquels ils s'adonnent & employent aucunement le temps. Les hommes vont à la chasse, à la pesche, à la guerre, à la traicte, & font des cabanes & canots ou les outils propres à cela; le reste du temps à la verité ils le passent en oyfiueté, à iouier, dormir, chanter, lancer, petuner, ou aller en festin, & ne veulent s'entremettre d'aucun ourage qui soit du deuoir de la femme sans grande necessité, & par ainsi iouissent de beaucoup de repos qu'on ne iouyt pas icy.

Ce n'est pas neantmoins en cela que consiste leur bon-heur, principalement, mais c'est en ce qu'ils n'ont aucune passion pour les biens & richesses de la terre, qu'ils possèdent comme ne les possedans point, ainsi que dit l'Apostre. N'ont aucun procès, noises ou débats, pour les deffendre, & ne scauent que c'est de condamnation, de Iuges, de tailles, subsides, ny de prison, que pleust à Dieu qu'ils fussent conuertis, mais à mesme temps qu'ils seront faicts Chrestiens, ie crains bien fort qu'ils perdront leur simplicité & repos, non que la Loy de Dieu

porte ceste necessité, mais la corruption gliffée entre les Chrestiens se communique facilement entre les barbares conuertis, qui succent avec la doctrine des Saints, le mauuais esprit de ceux qui les frequentent.

Ils ont l'exercice du ieu tellement recommandable & coustumier, qu'ils y employent vne bonne partie du temps qui leur reste des autres occupations plus serieuses, auxquelles ils s'addonnent assez peu souuent, & que la necessité ne les y contraigne. Ils sont fort beaux ioueurs & patiens, car encores que la chance ne leur en die point, ils ne s'en fachent pas, & perdent aussi gayement du moins exterieurement, que s'ils estoit en chance, dont i'en ay veu quelqu'vns s'en retourner en leur village tout nuds, chantans alaigrement après auoir tout perdu au nostre, & est vne fois arriué qu'un Canadien perdit (après toutes ses hardes) & sa femme & les enfans contre le sieur Du Pont Gravé, lequel les luy rendit après volontairement, & de fort bonne volonté, car il n'eust pas voulu se charger d'un tel attirail, qui luy eust apporté plus de peine que de profit & neantmoins, il estoit en luy de les retenir sans que le Sauvage l'eust pû trouver mauuais.

**Ieu des Sauvages.**

Les hommes ne s'adonnent pas seulement au ieu de ioncs nommé *Aescara*, qui sont trois ou quatre cens petits ioncs blancs, également coupeez de la grandeur d'un pied ou environ, mais aussi à plusieurs autres sortes de ieu, comme de prendre vne grande escuelle de bois, & dans icelle

celle auoir cinq ou six noyaux ou petites bou-  
 lettes vn peu plattes de la grosseur du bout du  
 petit doigt & peintes de noir d'vn costé &  
 blanche ou iaune de l'autre, & estans tous assis  
 à terre en rond, à leur accoustumée, prennent  
 tour à tour selon qu'il eschet, ceste escuelle  
 avec les deux mains qu'ils esleuent vn peu de  
 terre, & à mesme temps l'y reposent & frap-  
 pent vn peu rudement, de sorte que ces bou-  
 lettes se remuans, ils voyent comme auieu des  
 dez de quel costé elles se reposent & si elles  
 font pour eux ou non, & pendant que celuy  
 qui tient l'escuelle la frappe & regarde à son  
 ieu, il dit continuellement & sans intermission,  
 Tet, Tet, Tet, Tet, pensant que cela excite &  
 fait bon ieu pour luy; encor que cela ne soit  
 que d'vn amusement, plus tolerable que les  
 choleres de nos ioüeurs de cartes & de dez,  
 qui s'emporent à leurs premieres passions.

O bon Iesus, il n'y a pas iusqu'à vn tas de  
 mauuais garçons, qui ne cessent de blasphemer  
 auieu, comme si offencer vn Dieu nous deuoit  
 faire profiter ou plustost perir dans ses disgraces.  
 Ah mal-heureux! qui as pris l'habitude de  
 iurer, tous les vices doinent estre abhorrez,  
 mais celuy du blaspheme plus que tous les au-  
 tres, car il n'y a vice qui ne puisse causer quel-  
 que delectation & non jamais le blaspheme, &  
 par consequent moins excusable que les  
 autres, qui tous nous meinent à la damna-  
 tion.

Pour le ieu ordinaire des femmes & filles, Ieu des  
femmes;  
 auquel s'entretiennent aussi par fois des hom-

mes & garçons avec elles, est particulièrement avec cinq ou six noyaux, comme ceux de nos abricots, noirs d'un costé & jaunes de l'autre, lesquels elles prennent avec la main comme on fait les dez, puis les jettent un peu en haut, & estans tombez sur vne peau qui leur sert de tapis, elles voyent ce qui fait pour elles, & continuent à qui gagnera les coliers, oreillettes, ou autres bagatelles de leurs compagnes, & n'ont jamais de monnoye d'or ou d'argent, car ils n'en ont aucune cognoissance ny usage, de maniere que quand il est mesme question de trafique ou achapt de marchandise. ils ne font que s'échanger vne chose pour vne autre.

Portent les momons.

Je ne puis omettre aussi qu'ils pratiquent en quelqu'un de leurs villages, ce que nous appellons en France pointer les momons : car ils enuoyent le cartel de defy aux autres villages, pour les faire venir iouër avec eux & gagner leurs ustencilles s'ils peuuent, & cependant les festins ne manquent point, car pour la moindre occasion la chaudiere est sur le feu, particulièrement en Hyuer, qui est le temps auquel principalement ils festinent & se resiouissent ensemblement pour passer plus doucement la rigueur de la saison.

Aiment la peinture.

Ils aiment la peinture, & y reussissent assez, industrieusement pour des personnes qui n'ont point d'art, ny d'instrumens propres, & font des representations d'hommes, d'animaux, d'oyseaux & autres grotesques, tant

en relief, de pierres, bois, & autres semblables matieres, qu'en platte peinture sur leur corps, qu'ils font non pour idolatrer, mais pour contencer leur veü, embellir leurs tallumets & orner le deuant de leurs cabanes.

Pendant l'Hyuer, du filet que les femmes & filles ont disposé, les hommes en font des rets & seines pour pescher & prendre le poisson iusques sous la glace, par le moyen des trous qu'ils y font en plusieurs endroits, dont en voicy la methode.

Font des  
filets à  
pescher,

Ils font à grands coups de hache vn trou assez grandelet dans la glace d'vn lac ou de la riuere; ils en font d'autres plus petits, d'espaces en espaces; & avec des perches ils passent vne fiscelle de trous en trous par-dessous la glace: ceste fiscelle aussi longue que les rets qu'on veut tendre, se va arrester au dernier trou, par lequel on tire, & on estend dedans l'eau toute la rets qui luy est attaché. Quand on les veut visiter, on les retire par la plus grande ouuerture, pour en recueillir le poisson, puis il ne faut que retirer la fiscelle pour les retendre, les perches ne seruans qu'à passer la premiere fois la fiscelle.

Ils font aussi des fleches avec le cousteau fort droictes & longues & n'ayans point de cousteaux, ils se seruoient anciennement des pierres trançantes, & les empennent de plumes, de queues & d'ailles d'Aigle, par ce qu'elles sont fermes & se portent bien en l'air. Ils accommodent la pointe avec de nos fers

Font des  
fleches;

qu'on leur traicte à Kebec, ou bien avec vne pierre acerée qu'ils collent dans le bout de la fleche fendüe avec vne colle de poisson tres-forte. Ils font les cordes de leurs arcs, avec des boyaux ou nerfs d'animaux, de mesme celles des raquettes, qui leur seruent pour aller sur la neige au bois & à la chasse, puis des massues de bois pour la guerre, assez bien faictes, & des pauois de cedre, qui leur courent presque tout le corps, & d'autres plus petits faicts de cuir bouilly.

Ils font aussi des voyages par les lacs & riuieres, qui sont frequentes dans le pais, iusques en des nations fort esloignées, où ils traictent & eschangent de leurs marchandises pour d'autres, qui leur font besoin & desquelles leur pais manque, mais ils n'entreprenent pas ordinairement ces voyages de longs cours, inconsiderement & sans en auoir premierement eu la permission des Chefs, lesquels en vn conseil particulier, ont accoustumé d'ordonner tous les ans, la quantité d'hommes qui doivent partir de chaque ville ou village, pour ne les laisser desgarnis de gens de guerre, & quiconque voudroit partir autrement le pourroit faire à toute rigueur, mais il en seroit blasmé & estimé mal aduisé & incivil.

I'ay veu plusieurs Sauvages des villages circonuoisins venir au bourg S. Ioseph, demãder congé au Capitaine Onorotandi, frere du grãd Capitaine Auoindaon, pour auoir la permission d'aller au Saguenay : car il se disoit Maistre supérieur des chemins & riuieres qui y condui-

sent, s'entend iusques hors le païs des Hurons, De mesme il falloit auoir la permission & congé d'Auindaon, pour aller à Kebec, & comme chacun entéd d'estre le maistre en son païs, aussi ne laissent ils passer aucun d'une autre nation par leurs terres, pour la traicte, sans estre recognus & gratifiez de quelque present : ce qui se faict sans difficulté, autrement on leur pourroit donner de l'empeschement & faire du desplaisir, si on vouloit,

Sur l'Hyuer que le poisson se retire sentant le froid, comme au mois de Iuillet & d'Aoust sentant le chaud, les Sauuages errants comme sont les Canadiens, Algonquins, Etéchemins & autres, quittent les riuies de la mer & des riuieres & se cabanent dans les bois, là où ils scauent qu'il y a de la venaison. Pour nos Hurons, Honquetons & autres peuples sedentaires, ils ne quittent point leurs villes & villages, que pour les raisons que i'ay deduites cy-dessus, au chapitre précédent.

L'ordre  
qu'ils ob-  
seruent  
pour caba-  
ner & cou-  
rir les bois.

Lors que des peuples errants ont faim, ils consultent l'Oracle, & après s'en vont l'arc en la main & le carquois sur le dos, la part que leur Medecin leur a indiqué, ou ailleurs où ils pensent ne point perdre leur temps. Ils ont des chiens qui les suyuent, & nonobstant qu'ils n'aboyent point, toutesfois ils scauent fort bien descouvrir le giste de la beste qu'ils cherchent, laquelle ayant trouuée ils la poursuinent courageusement & ne l'abandonnent iamais qu'ils ne l'ayent terrassée, & en fin l'ayant naurée à mort, ils la font tant harceler par leurs chiens,



qu'il faut qu'elle rombe, lors ils luy ouurent le ventre, baillent la curée aux chiens, festinent & emportét le reste. Que si la beste pressée de trop près rencontre vne riuere, la mer, ou vn lac, elle s'eslance librement dedans, & nos Sauvages après où ils luy donnent le coup de la mort s'ils ont des canots prest, comme ils firent à Gaspey, vn iour auant mon arriuée.

Or pour ce que plusieurs pourroient penser qu'estans les Montagnais errants, ils viuent en bestes en leur mueriement, ie vous ay icy mis l'ordre qu'ils y tiennent, qui est vne coustume loüable, car voulans se departir & courir les montagnes & les bois, ils font vne reueü de la quantité de femmes vefues, petits enfans & de personnes qui ne peuent auoir leur vie par le moyen de la chasse, & les departent par les familles egalement, ostans des enfans où il y en a beaucoup, pour les mettre où il y en a moins, & ainsi des autres personnes inutiles. Et pour ce qui est des hommes & garçons capables de la chasse, s'il y a quelque famille qui en manque, on en tire de celles qui en ont trop, pour en accommoder de moins accommodées. Il n'ya que les filles de mauuaise vie, à qui on a peine de trouuer place, pour autant qu'elles sont en opprobre parmy ceux de leur nation, comme les filles desbauchées icy.

Tout cest accommodement estant fait, si les neiges sont assez hautes, ils donnent ordre qu'en chaque famille il se fasse des traïnes de bois, d'environ vn pied de large, & huit ou dix de long, vn peu courbées par le bout de

deuant, sur lesquelles ils chargent tous leurs paquets viures & emmeublement avec les petits enfans, qui ne peuuent marcher, si les meres n'ayent mieux les porter sur leur dos emmaillottés sur vne petite planchette, à la façon de nos Huronnes, & en ceste maniere courent les bois s'ils ne prennent les riuieres.

Estans arriuez au lieu où ils doiuent camper. Les ieunes femmes & filles ayans la hache en main vont par ces grandes forests, couper quinze ou vingt perches, plus ou moins, selon la grandeur de la cabane qu'ils ont à faire. Cependant les vieilles femmes & aucunesfois les hommes, en ayans designé le plan, vident la neige avec leurs pelles, qu'ils font & portent expres pour ce suiect. La place se faict ronde ou en quarré à la volonté du maistre Architecte, profonde selon la hauteur des neiges de deux, trois, iusques à quatre pieds, de maniere, que la neige leur sert comme d'une muraille qui les environne de tous costez, excepté par l'endroit où on la fend, pour faire la porte que l'on tient fort basse.

Les perches estans apportées on les plante sur le haut de la neige, puis on iette sur ces perches qui s'approchent vn peu par en haut, quatre ou cinq rouleaux decortces cousues ensemble commençant par le bas, comme font les recoueurs des maisons, la neige que l'on a à dos, est après couuerte de petites branches de cedre ou de pin, de-

quoy la maison est aussi pavée, haute ou basse selon qu'il eschet, car en aucunes on s'y tient facilement debout & en d'autres non. L'huis du logis n'est autre qu'une meschante peau d'Eslan attachée à deux perches, qui seruent de porte, dont les iambages du palais, sont la neige meisme, soustenuë de quelque bois.

Je ne sçay si l'on pourroit assez exagerer la peine & les incommoditez que l'on souffre dedans ces chetifs palais, où l'on experimente par fois les deux extremités, vn extreme chaud tel que l'on est à demy rosty, ou vn extreme froid, tel que l'on est à demy glacé, & puis les chiens vous importunent sans cesse pour avoir place aupres de vous, mais la fumée selon les vents en est insupportable, comme la faim quand la chasse n'est pas bonne, vn autre puissant diuertissement d'esprit.

S'ils n'ont dessein que de demeurer vne seule nuit en vn meisme lieu, ou deux, ou trois au plus, ils n'y apportent point tant d'inuacation, particulièrement lors qu'ils n'ont point de petits enfans, car à peine font ils de cabanes, & si ce sont chasseurs, ils se contentent de coucher sur la neige au pied d'un arbre, ou pour le plus ils font vn trou dans la neige, auquel ils font du feu & se couchent aupres, dormans là aussi gaillardement, que nous sçaurions faire icy sur vn bon liët.

Ils se cabanent ordinairement plusieurs menages ensemble, & ne se seruent que d'un feu à deux, à la maniere de nos Hurôs, mais il y a cela

de différence que nos cabanes Huronnes sont bonnes & solides, grandes & spacieuses, & pour ce ordinairement froides si on n'en bouchoit les aduenues, là où les Montagnaites sont petites, basses, reserrées, & facilement eschauffées, si on y apporte tant soit peu de soin.

J'ay admiré les grands voyages que nos Montagnais, & Canadiens font quelques fois, tant par mer, par les riuieres, que par terre, pour traiter les marchandises qu'ils ont eues des François, ils vont iusques vers les Flamands du costé de la Virginie, & en la Virginie mesme, où sont habituez les Anglois, & en beaucoup d'autres pays du costé du Saguenay, par des chemins fort difficiles & dangereux, & entreprendront (chose incroyable) d'aller dix, vingt, trente & quarante lieues par les bois, sans rencontrer ny sentiers, ny cabanes, & sans porter aucuns viures, sinon du petun, & vn fuzil, avec l'arc au poing, & le carquois sur le dos. S'ils sont pressés de la soif, & qu'ils ne rencontrent point d'eau ils ont l'industrie de faire vne fente dans l'escorce des plus gros fouteaux qui sont en seue, & en succent la douce & agreable liqueur qui en distile, comme nous soullions faire pour semblable necessité, & les affaibllemens & debilité du cœur.

Les escorces de bouleau avec quoy ils cabanent sont enuiron de 8. à 9. pieds de longueur, & enuiron trois pieds de largeur qu'ils portent roulées comme vne peau de

parchemin, ayant aux deux bouts à chacun vne baguette platte cousüe qui les tiennent en estat & les empeschent de faire de faux plis.

Des canots Pour leurs canots ils sont assez petits, mais lors qu'ils en ont besoin de plus grands ils traitent des chaloupes Françoises, avec lesquelles ils vont libremēt sur les riuages de la mer, comme ils font encores avec leurs petits canots, mais avec moins d'assurance, ceux de nos Hurons sont de huit & neuf pas de long, & enuiron vn pas, ou vn pas & demy de large par le milieu, & vont en diminuant par les deux bouts comme la nauette d'vn Tessier, & ceux là sont des plus grands qu'ils fassent, car ils en ont encores d'autres plus petits desquels ils se seruent selon l'occasion & la difficulté des voyages qu'ils ont à faire.

Ils sont fort suiets à tourner si on ne les sçait bien gouverner, car ils ne sont simplement faits que d'escorce de bouleau renforcés par le dedans de petits cercles de cedre blanc bien proprement arrangez, & sont si legeres qu'vn homme seul en porte aisément vn sur sa teste, ou sur son espaule, comme ils font ordinairement par la campagne. Chacun peut porter la pesanteur d'vne pippe plus ou moins, selon qu'il est grand ou petit, & si l'on fait aussi d'ordinaire par chacun iour, quand l'on est pressé 25. ou 30. lieues dedans pourueu qu'il ny ait point de saut à passer, qu'on aille au gré du vent & de l'eau,

vne vitesse & legereté si grande  
stonnois, & ne pense pas que  
guere aller plus viste, quand  
uits par de bons nageurs.

la traicte en de certaines Na- **des vignols**

s rapportent de grosses coquil-  
ns de mer, qu'ils rompent par  
aux, & les polissent sur vn grais  
re dure, fort industrieusement  
arré gros comme vne noix, &  
peu en rondeur gros comme vn  
& plus, qu'ils percent avec le se-  
rument avec grand peine & tra-  
lureté de ces os desquels ils font  
& brasselets. Les Capitaines &  
rticuliers en sçauent si bien ac-  
eur petunois, que vous diriez  
œuvre d'un excellent graueur,  
s grains de pourceleine y sont  
chassez.

afché de leur faire passer de l'y-  
e la pourceleine, mais il n'y a pas  
our ce que la pourceleine est  
ent dure, blanche & luisante  
, & par ainsi aysée à discerner.  
s, Floridiens & autres peuples  
mericaines en ysoient ancienne-  
la venuë des Espagnols, & de-  
ient autant d'estat pour se parer  
s on icy des perles fines, mais à  
ortent leur pensée bien plus haut  
ils descouurent de plus grandes  
qu'ils ont changé de maniere de

Quand nos Hurons ont leur petunoir ou calumets de terre rompus, ils prennent vne pierre trenchante, & d'icelle se font tant de taillades sur le bras qu'ils en tirent du sang, suffisamment pour tremper les deux bouts du calumet rompu; puis les presentent vn peu au feu, & apres les reioignent & laissent seicher à loisir. C'est vn secret d'autant plus admirable que les pieces recollées de ce sang, sont apres plus fortes que les autres, qui n'ont point receu de fraction. Il me semble qu'on en dit de mesme d'vne jambe rompue bien remise.

J'admirois egallement ce secret avec leur patience, car vous eussiez dit qu'ils decoupoient la chair d'vn autre, ou qu'ils fussent sans sentiment, car ils ne faisoient pas vne petite mine, mais c'estoit encor bien d'auantage de les voir eux-mesmes consommer vn morceau de tondre ou de melle de sureau allumé sur leur bras nuds comme si rien ne les eut touché, & apres nous monstroient les marques & cicatrices de leur bruslure qui leur restoient pour tousiours sur les bras. Ce sont ordinairement les ieunes garçons qui s'adonnent à ce ieu là pour estre estimez courageux; car pour les grands ils ont fait leur experience, & se moquent de quelque douleur que ce soit pourueu qu'elle ne les oblige au lict.

Pendant que ie demeurois aux Hurons l'on me fit recit d'vn François, aussi peu sage

qu'il vouloit estre estimé patient, lequel estant deffié par vn Sauvage à qui pourroit mieux endurer le feu, se firent attacher leur deux bras nuds par les coudes & par les poignets avec des ligatures, puis mirent vn gros charbon de feu allumé entre-deux, & le soufflerent tant (chacun de son costé) qu'ils le consommerent, car qui eut retiré son bras ou secoué le feu, eut esté estimé moins courageux, tant y a que tous deux en sortirent à leur honneur, mais au despens de leur propre chair qui commençoit à se griller.

Expérience  
d'un Fran-  
çois & d'un  
Sauvage.

J'eusse volontiers demandé à ce François s'il en eut bien voulu souffrir autant pour l'amour de Dieu, qu'il auoit fait pour sa vanité, mais ie crains bien fort qu'il m'eut dit que non, & que Dieu n'auoit point tant de credit chez luy, aussi y a il plus de barbarie que de merite en toutes ces actions là, si elles ne sont faites purement pour l'amour de Dieu, ou pour s'exercer au martyre, comme nous lisons qu'ont faits autrefois de nos Saints Freres, fols selon le monde, & sages selon Dieu.



*Des femmes, & en quoy s'occupent ordinairement les Huronnes.*

CHAPITRE XIII.

**Vertus des femmes.**

**C'**est vn tres-excellent honneur à la femme d'estre appellée le Sexe deuot dans les Sainctes lettres ; mais la plus rauissante loüange que luy puisse attribuer le Sage, est de l'appeller le support des pauures, la consolation des affligez, & le refuge des indigens. Où il n'y a point de femmes le pauure gemit, dit Solomon : nous voulant donner à entendre, que les pauures n'ont que faire où n'y a point de femmes & de fait nous les voyons plus secourables que les hommes ; ont plus de compassion, sont plus charitables, & frequentent d'auantage les Sacremens, les Hospitiaux, & les prisons, personne n'en peut douter, puis que leurs pratiques ordinaires, & les exercices continuels des sainctes femmes, en sont des tesmoignages plus que suffisans. Je ne parle pas seulement des femmes de mediocre condition, & qui ne peuuent apprehender l'horreur des cachots, n'y la puanteur des Hospitiaux ; mais des Dames les plus releuées de condition iusques à la Reyne mesme la plus excellente & vertueuse Princeesse de la terre, laquelle abaissant la hauteur de sa dignité

**Picté de la Reyne.**

Royale, fait quelquefois l'office des plus vertueux & deuots Religieux, enuers les pauvres agonifans, aux Hospitaux, & en lieux où elle se rencontre; les encourage à la mort, les exhorte à la patience, & au refouvenir des douleurs qu'un Dieu a souffert pour nous en Croix. C'est cette très-admirable Princesse qui d'un profond ressentiment de son amo, nous dit vn iour dans son petit cabinet; O mon Dieu, falloit il que les Religionnaires passassent la mer pour ayder à perdre les ames des Canadiens, que ces bons Religieux taschent de conuertir à Dieu, par leurs prieres & bons exemples.

Il est vray qu'il ne se voit rien de comparable à vne femme vrayement deuote & spirituelle, elle entreprend tout pour l'amour de son espoux Iesus Christ, elle souffre tout pour le meisme amour, puis vous la voyez tantost faire l'office de Marte, puis celuy de Magdelene. Elle sçait mesnager ses heures pour tous & les donne toutes à Dieu, car soit qu'elle vaque à l'Eglise, à son mesnage, en compagnie, ou rendre ses visites, comme son intention est saincte, tous les pas & ses actions sont contées deuant Dieu; mais que ne peut la grace enuers celles qui ont bonne volonté, puis que la nature vitiée des son origine peut mesmé par frequens actes, changer nos mauuais inclinations en de bonnes habitudes, & nous rendre de vicieux vertueux, comme les anciens Philosophes nous ont fait voir en l'honnesteté de leur vie, & en la pa-

tience aux iniures & au mepris qu'ils enduroient mieux que nous.

Que pleust à Dieu que le nombre des bonnes fêmes fust le plus grand nombre, les pauvres ne seroient plus pauvres, & les affligés desolez, car chacun trouueroit support en sa paupreté, & consolation dans les detresses; le Ciel nous seroit ouuert, & verrions à la fin vn Dieu, qui fait plus d'estat de l'humilité d'une pauvre femmelette, que de la science d'un Docteur indenoit.

Je ne veux neantmoins point tellement releuer la vertu propre & naturelle des femmes au dessus de celle de l'homme, que ie n'accorde qu'il y en a de tres-mauuaises; mondaines, auares, & criardes comme des furies, mais peu en comparaison des bonnes, à mon aduis

**Exercices  
des femmes  
Huronnes**

Nos Huronnes bien que Payennes sont à la verité vn peu trop desbauchées, mais au reste elles ont les mesmes aduantages de celles d'icy; Elles font paisiblement leurs petites ouvrages, & s'occupent à ce qui est de leur charge & office, sans que iamais on y entende aucune noise ou debat, quelque tuiet qui leur en puisse arriuer.

Elles travaillent ordinairement plus que les hommes, encores qu'elles ny soient point forcées ny contraintes. Elles ont le soin de la cuisine & du mesnage, de semer & cultiuer les bleds, faire les farines, accommoder la chanure, & les escorces, & de faire la provision de bois necessaire. Et pour ce qu'il reste  
encor

encor beaucoup de temps à perdre, elles l'employent à iouer, aller aux dances, & festins, à deuifer & se recreer, & faire tout ainsi comme il leur plaist du temps qu'elles ont de reste, qui n'est pas petit, puis que tout leur mefnage ne consiste qu'à mettre le pot au feu, & à quelque, petit fatras, n'estans obligées à tout ce qui est du trauail exterieur, comme estoient iadis les femmes d'Egypte, lesquelles exerçoient la marchandise, tenoient tauerne, & faisoient tout ce qui est de l'office des hommes, au lieu que leurs marys viuoient en faineants & dormoient en paresseux.

Elles n'assistoient non plus en aucun de leurs conseils, ne sont admises en plusieurs de leurs festins, & n'ont la peine de faire les babanes & canots, n'y plusieurs autres choses qui sont du debuoir de l'homme, ou les Canadiennes & Montagnaites au contraire, ont vne particuliere obligation de coudre les canots avec de l'escorce apres que les hommes en ont fait le corps, tistres les raquettes apres qu'ils en ont fait le bois, ce sont elles qui vont querir les animaux, apres que les chasseurs les ont tuez, les escorchent & paissent les peaux, bref ce sont elles qui vont querir le bois qu'ils bruslent, font la cuisine, & ont le soin de tout le mefnage. Ce sont elles aussi qui mettent la chaudiere à bas, distribuent les portions & seruent le mary le premier, puis elles & ses enfans selon leur usage.

J'ay appris cette autre petite particularité des Montagnais, que les ieunes filles à mariër, & les femmes, qui n'ont point encore eu d'enfans n'ont rien en maniement, & ne mangent point dans les plats de leurs marys, c'est à dire qu'on leur fait leur part comme aux enfans. S'il arriue qu'il s'y rencontre quelque François du commun, il est seruy le dernier. Si des Religieux les seconds apres le mary, où aux Hurons i'estois seruy le premier en la cabane de mon Sauvage.

Mais les Montagnaites à ce que j'ay pû apprendre sont vn peu friandes, car s'il y a vn bon morceau c'est ordinairement pour elles, particulièrement le py des ieunes esclans femelles, desquels elles ne font point de part à leurs marys, & leur sont comme maistresses en plusieurs choses.

Ie ne sçay si elles sçauent filer, mais nos Huronnes ont trouué l'inuention de filer le chanure sur leur cuisse, n'ayant pas l'usage de la quenouille ny du fuseau, & de ce filet les hommes en font leurs rets, & seines pour la pesche, mais en telle quantité qu'ils en trafiquent encore à nos Montagnais, & en plusieurs Nations estrangeres pour d'autres marchandises. Lors que ie vis pour la premiere fois de ces hommes assis en guenon contre terre, lasser les rets, le bour attaché à l'vn des bois de leur cabane, ie leur demanday si c'estoit là de l'ouvrage des hommes ( car ie ny voyois point

travailler les femmes) ils me dirent que ouy, sinon que les femmes leur en accommodoient le filet. Elles pillent aussi le maiz pour la cuisine, & en font de rostis, duquel elles tirent la fine fleur pour leurs marys, qui vont l'Esté trafiquer en des Nations esloignées.

Le mortier dans quoy elles pillent le bled, est fait d'un gros tronc d'arbre d'herable ou d'autre bois dur, coupé de mesure, haut de deux pieds, qu'elles creussent petit à petit avec des charbons, ou du tondre ardent, qu'elles entretiennent dessus, & le renouellent tant qu'il soit assez large & profond, puis ont des bastons longs de six à sept pieds, & gros comme le bras, qui leur seruent de pillons plus faciles que s'ils estoient plus courts, ainsi que j'ay expérimenté, car c'estoit assez souuent qu'il nous falloit battre nous mesme nostre bled d'Inde pour viure, & pour traiter nos François qui nous venoient voir, aux festes pour la sainte Messe, & peu souuent pour se confesser, sinon quelque vns.

Elles ont l'industrie de faire de fort bons pots de terre, qu'elles cuient dans leur foyer fort proprement, & sont si forts qu'ils ne se cassent point au feu sans eau comme les nostres, mais ils ne peuvent aussi souffrir longtemps l'humidité ny l'eau froide, qu'ils ne s'attendrissent & ne se cassent au moindre heurt qu'on leur donne, autrement ils dureroient beaucoup. Les Sauvageſſes les font

prenans de la terre propre, laquelle elles nettoient & petriſſent tres bien entre leurs mains, & y meſſent, ie ne ſçay par quelle ſcience, vn peu de graiz pillé parmy, puis la maſſe eſtant reduite comme vne boulle, elles y font vn trou au milieu avec le poing, qu'elles agrandiſſent toujours en frappant par dehors avec vne petite palette de bois, tant & ſi long-temps qu'il eſt neceſſaire pour les parfaire: ces pots ſont de diuerſes grandeurs, ſans pieds & ſans ances, & tous ronds comme vne boulle, excepté la gueulle qui ſort vn peu dehors.

Font des  
nattes de  
ioncs.

A la fin de l'Automne, elles font des nattes de ioncs, & de feuilles de maiz, dont elles garniſſent les portes de leurs cabanes, pour ſe garantir du froid, & d'autres pour ſ'aſſeoir deſſus, le tout fort proprement. Les femmes des Cheueux releuez, y apportent encore quelque autre choſe de plus gentil, car elles baillent des couleurs aux ioncs, ſi viues, & font des compartimens d'ouvrages avec telle meſure, qu'il ny a que redire, & dequoy admirer, meſme entre nous.

Elles corroyent & adouciſſent les peaux des caſtors, d'eſlans, de cerfs, de loutres & autres, avec la meſme perfection qu'on ſçauroit faire icy, deſquelles elles font leurs manteaux & brayers, & y peignent des paſſemens & bigarures de diuerſes couleurs, qui leur donnent fort bonne grace, & trompent ſouuent l'œil & la penſée des nouueaux

venus, tant ils semblent naturels, egaux & bien faits.

Elles font semblablement des paniers de Font des paniers. ions, & d'autres avec des escorces de bou-  
leaux, puis des hottes & tonneaux, dans  
quoy elles serrent leurs prouisions. Elles  
font aussi comme vne espece de gibeciere de  
cuir ou sac à petun, sur lesquels elles font  
des ourages digne d'admiration, avec du  
poil de porc espic coloré & teint en rouge,  
noir, blanc, & bleu, cramoisy, qui sont  
les couleurs qu'elles font si viues, que les no-  
stres ne semblent point en approcher.

Font des escuelles. Les Hurons & Canadiens font bien les  
escuelles de nœuds de bois, pour ce que cela  
est de longue haleine, mais les femmes s'ex-  
ercent à faire celles d'escorces, pour boire  
& manger, & dresser leurs viandes & pota-  
ges. De plus, les escharpes, carquans & bras-  
telers qu'elles & les hommes portent, sont  
de leurs ourages : & nonobstant qu'elles  
ayent beaucoup plus d'occupation que les  
hommes, lesquels trenchent du Gentilhom-  
me entr'eux, encores ayment elles grande-  
ment leurs marys, viuent par ensemble fort  
doucelement, ne s'ympatientent iamais contre  
leurs enfans, ne querellent point leurs voi-  
sins, & ne sçauent que c'est de iurer, de ma-  
niere que dans vne cabane où il y aura peut-  
estre dix ou douze mefnages, à peine y en-  
tendrait on vn seul petit bruit, & s'ils rient  
ou se recreent, c'est tousiours avec de la re-  
tenuë, & non point à gorge desployée, car

Paix au  
mefnages  
des Sauua-  
ges.



routes leurs ioyes, leurs jeux, de mesmes que les pleurs & lamentations des femmes Canadiennes, qui se barbouillent de noir au temps des funerailles, se font & tiennent toujours dans vn modeste & honneste comportement de la voix & des pieds, tellement que s'ils estoient Chrestiens, il n'y a point de doute, que Dieu se plairoit avec eux, mieux qu'avec nous miserables qui le chassons de nos maisons, par nos tumultes, nos querelles, & nos debats, qui ne trouvent iamais de fin parmy la pluspart des familles Chrestiennes. C'est pourquoy i'ay bien peur qu'à la fin il ne nous arriue le chastiment des Iuifs, desquels les pechez ont esté la gloire des Gentils, disoit l'Apotre, car perseuerans dans nos malices & impietez, le Soleil de Dieu nous sera osté, la vraye Religion sera arrachée du milieu de nous, nous n'aurons plus de foy, & tout sera pour les peuples barbares qui se rendront dignes du Paradis à nostre exclusion.

---

*Comme ils defrichent , sement , & culti-  
uent les terres , & comme ils faisoient  
anciennement cuire leurs viandes dans  
des chaudieres de bois & d'escorces.*

#### CHAPITRE XIV.

**T**V mangeras ton pain à la sueur de ton visage, & non point à la sueur d'autrui, dit le Seigneur en la Genese, car Dieu n'approuue point les faineans, n'y ceux qui veulent faire bonne chere aux despens d'autrui. J'ay long-temps pratiqué, & encore plus admiré la maniere de viure de nos Hurons, & Canadiens, à la verité estrange à ceux qui n'y font point accoustumez, mais admirable, & telle que tous les pauvres necessiteux qui sont par tout en tres-grand nombre, la deuroient imiter dans l'honnesteté, puis que souuent faute de preuoyance & d'inuention ils se trouuent reduits & accablez sous le pesant faix d'une extreme pauureté, de sorte qu'ils viuent languissant, & meurent sans pouuoir mouir, au lieu que nos Barbares dans vn pays sauuage & peu cultiué, viuent contans, gays & ioyeux,

& tellement satisfait, qu'ils ne croient pas vne autre vie meilleure que la leur, & neantmoins elle ne consiste entre nos Sedentaires, qu'au bled d'Inde principalement, lequel il sçauent tellement bien diuersifier, & accommoder en diuerses sauces dans la pure eau, qu'ils y trouuent du goust, de la delicatessè, & vne nourriture plus que suffisante pour les maintenir forts, & les conseruer en santé.

Et ne faut point alleguer que les pauvres ne sont point accoustumez à cette vie sauuagessè, & que ce seroit leur prescrire vne maniere de viure bien miserable, puis qu'ils en meinent souuent vne autre plus deplorable, qui est de mourir de faim, & de viure en langueur. Les Sauuages sont hommes comme nous, & de mesme nature, & moy-mesme ay vescu de leur seule viande, sans sel, sans pain, & sans vin, plus d'vne bonne année entiere, sans me trouuer mal ny incommodé qu'vn petit du cœur, auquel ie suis suiet naturellement, & non de leur viande.

Ne dites donc point que ces viandes sont incipides, & de peu de goust, il suffit qu'elles sont capables de nourrir l'homme, & le tirer de la necessité. Et quoy les riches ont ils tousiours les viandes au gré de leur appetit, helas il y en a qui les destremperont souuent dans les larmes, & les amertumes, auxquels sont suiets les plus esleuez, mortifiez vous donc pour l'amour

de Dieu, & destrempez tous les grains de ce bled d'Inde dans les playes & les douleurs d'un Iesus, nay pauvre & mort pauvre pour vous, & ie vous assure de sa part, que les choses qui vous auront semblé amères & difficiles au commencement, vous seront à la fin douces & faciles.

Diogenes disoit, que la vertu ne peut habiter en cité ny en maison riche, c'est donc vne grande disposition à la vertu que la pauvreté, laquelle estant bien prise, nous rend imitateur de celuy qui a dit de luy mesme. Les renards & les oyseaux ont des nids & des tanieres pour se reposer, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer son chef. Les Sauvages errants plus miserables que les sedentaires, sembleroient à la verité imiter en quelque chose nostre Seigneur, en ce qu'ils n'ont aucune demeure arrestée, prouision, ny rente assurée, mais ils ne sont pas Chrestiens, & n'ont point Dieu pour obiet de leurs actions, cest pourquoy il n'y a point de merite pour eux, ny de recompense à recevoir, au contraire des vrais Chrestiens pauvres, qui peuuent en toute action agrandir leur couronne & leur merite. Ayans la nourriture & les vestemens pour nous courir, nous nous contentons, disoit l'Apostre à son disciple Timothée.

Chaque mesnage de nos Hurons & Canadiens, contant de ce peu qu'il a, vit de ce qu'il peut pescher, chasser & semer, car toutes les terres, forests & prairies non defrichées, sont en commun, & est permis à qui veut de les defricher & ensemençer, & cette terre ainsi defri-

chée, demeure à la personne autant d'années qu'il la cultive, & estant entièrement abandonnée du maistre, s'en sert par apres qui veut & non autrement.

¶ Ils les defrichent avec grand peine & travail, pour n'auoir des instrumens propres & commodes, car nos Hurons n'ont pour tout ouils que la hache & la petite pelle de bois, faicte comme vne oreille, attachée par le mollet au bout d'un manche, où celles de nos Montagnais ressemblent aucunement à celles des batteliers vn peu creusées.

¶ Ils esmondent les branches des arbres qu'ils ont couppez, & les bruslent au pied d'iceux, & par succession de temps en ostent les racines, puis les femmes nettoient bien la terre & beschent de deux en deux pieds ou peu moins, vne place en rond, où elles sement au mois de May à chacune neuf ou dix grains de maiz, qu'elles ont premierement choisi, trié & fait tremper par quelque iours dans de l'eau, & continuent ainsi tant qu'ils en ayent assez pour deux ou trois ans de prouision, soit pour la crainte qu'il ne leur succede quelque mauuaise année, ou bien pour l'aller traicter & eschanger en d'autres nations, pour des pelleteries, ou autres choses qui leur font besoin, & tous les ans sement ainsi leur bled aux mesmes places & endroits, qu'elles rafraischissent avec leur petite pelle de bois, le reste de la terre n'est point labourée, ains seulement nettoyée des meschantes herbes, de sorte qu'il semble que ce soient tous chemins, tant ils sont soigneux de tenir

tout net, ce qui estoit cause, qu'allant par fois seuls de nostre village à vn autre, ie m'esgarois ordinairement dans ces champs de bled, plustost que dans les prairies & forests.

Le bled estant donc ainsi semé, à la façon que nous faisons les febues, d'vn grain fort seulement vn tuyau ou canne, & la canne rapporte deux ou trois espics, & chaque espic rend cent, deux cens quelquefois 400. grains, & y en a tel qui en rend plus. La canne croist à la hauteur de l'homme, & plus, & est fort grosse, (excepté en France & mesme en quelque endroit du Canada, où il ne vient pas si bien ny si haut, ny le grain n'est du tout si bon qu'au pais de nos Hurons & és contrées plus meridionales.) Le grain meurit en quatre mois, & en de certains lieux en trois: après ils le cueillent, & le lient en paquets par les feuilles releuées cōtremōt, qu'ils pendent arrangez le long des cabanes du haut en bas, en des perches accommodées en rattelier, qui descendent iusqu'au bord devant les estables, & tout cela si proprement aiancé, qu'il semble que ce soient tapisseries tendues le long des cabanes, & le grain estant bien sec & bon à serer, les femmes & filles l'esgrent, nettoient & mettent dans des sacs ou tonnes à ce destinées & posées en leur porche, ou en quelque coin de leurs cabanes.

Il sement aussi force citrouilles du pais, & les esleuent avec grande facilité, par ceste invention. Les femmes Huronnes en la saison, vont aux forests voisines amasser alentour des vieilles souches, quantité de poudre de bois

Maniere de  
semer les  
citrouilles.

pourry, puis ayans disposé vne grande caisse d'escorce, y font vn liét de ladicte poudre, sur lequel ils sement de la semence de citrouilles, qu'ils couurent apres d'vn autre liét de la mesme poudre, & sur icelle sement derechef des semences, iusques à 2. 3. & quatre fois autant qu'ils veulent, en telle sorte neantmoins qu'il y reste encor plus de quatre ou cinq bós doigts de vuide dans la caisse, pour donner lieu au germe des semences, apres ils couurent la caisse d'vne grande escorce, qu'ils posent sur les deux perches suspenduës à la fumée du feu, laquelle eschauffe petit a petit tellement ceste poudre & en suite les semences, qu'elles germent en fort peu de iours, estant grande lettes & propres à planter, on les prend par bouquets avec leur poudre, on les separe, puis on les plante dans les champs en lieux disposez, d'ou apres on en cueille le fruit en la saison.

Pain des  
Hurons.

La moisson du bled estant faite, nos Sauvages en vsent en diuerses façons, car pour le manger en pain ou petits gasteaux, ils luy font premierement prendre vn bouillon dans de l'eau, puis l'esluyent & font vn peu seicher: en apres ils le broyent dans le grand mortier, & paistrissent avec de l'eau tiede comme on fait la paste, de laquelle ils font des petits gasteaux espois d'vn bon pouce, qu'ils font cuire sous les cédres chaudes, enuolopez de feuilles de bled, & a faute de feuilles le lauent & nettoient apres qu'il est cuit: s'ils ont des fezoles ils en font cuire dans vn petit pot, & en meslent parmy la paste sans les escacher, ou bien de

fraizes, des bluës, framboises, meures champestres, & autres petits fruicts secs & verts, pour luy donner goust & le rendre meilleur; car il est fort fade de soy, si on n'y mesle de ces petits ragousts.

Ils font encor d'une autre sorte de pain, que nous appellions pain maché; ils cueillent vne quantité d'espics de bled, auant qu'il soit bien sec & meur, puis les femmes, filles & enfans avec les dents en destachent les grains, qu'ils reiettent avec la bouche dans de grandes escuelles, qu'elles tiennent auprès d'elles, après on l'acheue de piler dans le grand mortier: on en pestrit la paste, & en faiçts des tourtelets qu'on enuoloppe dans des feuilles de bled, pour les faire cuire sous les cendres chaudes à l'accoustumée; ce pain maché est le plus estimé entre eux, mais pour moy ie n'en mangeois que par necessité & à contre cœur, à cause que le bled auoit esté ainsi à demy maché, pilé & pestry, avec les dents des femmes, filles & petits enfans. Ils font vne troisieme espece de pain, qu'ils appellent d'un nom particulier Coinkia, car les autres susdits, avec celuy duquel nous vsons par deçà, & mesmes le biscuit, ils l'appellent Andataroni; ils reduisent la paste comme deux balles iointes ensemble, les enuoloppent de feuilles qu'ils lient par le milieu d'une cordelette, avec laquelle ils auallent ce pain dans vne chaudiere d'eau bouillante, & l'y laissent prendre plusieurs bouillons, estant cuit, ils l'en retirent & le mangent sans le faire passer par le feu.



Ce pain de maiz & la sagamité qui en est faicte, est de fort bonne substance & nourrit merueilleusement, comme on peut voir en ce que ne beuuant iamais que de l'eau pure, mangeant peu souuent de ce pain, encore plus rarement de la viande, n'y sans presque que des seuls sagamitez, avec vn bien peu de poisson, on se portè fort bien, & si tous ces apprests se font à fort peu de frais, sans qu'il y ait necessité d'y adiouster de la viande, du poisson, beure, sel, huy-le, herbes ou espices, si on ne veut, car ce bled porte presque toute sa sauce quand & luy, c'est ce qui me faict souhaiter d'affection, d'en voir beaucoup de terres cultiuées en France, pour le soulagement des pauures, qui y sont par tout en tres-grand nombre, & vont tousiours multiplians à mesure que les miseres du siecle croissent.

Ils le diuersifient & accommodent en plusieurs façons, pour le trouuer bon en menestre & potage, car comme nous sommes curieux de diuerses sauces pour contenter nostre appetit, aussi sont ils soigneux d'inuenter de nouvelles maneres d'accorder leur menestre, dont i'ay traicté amplement en mon premier volume, intitulé le grand voyage des Hurons, imprimé à Paris, chez Denis Moreau rue S. Jacques, où l'on renuoye ceux qui s'en voudront seruir & vsér de ce bled pour leur viure.

Nos Hurons se seruent aussi des vieux os de poisson reduits en poudre, pour d'ouner goust à leur sagamité, quand ils n'ont autre chose à mettre dans leur pot, mais les Canadiens &

Algoumequins souuerainement plus gueux, m'agent iusques à la raclure des peaux d'Esflans & de Castors, qu'ils reduisent en masse dure comme pierre, i'y fus trompé, car pensant auoir traité vn morceau de viande boucannée des Algoumequins, qui estoient venus hyuerner à la Prouince des Ours, elle deuint à force de bouillir ce qu'elle estoit auparauant, tellement que personne n'en pût manger & la fallut ietter. Ils font aussi pitance de glands, qu'ils font bouillir en plusieurs eaves pour en oster l'amerume, & les trouuois assez bons: ils mangent aussi aucunes fois d'une certaine escorce de bois crüe, ressemblant à la saulx, de laquelle i'ay mangé à l'imitation des Sauuages; mais pour des herbes ils n'en mangent ny cuites ny crues, sinon de certaines racines qu'ils appellent Sondhratates & autres semblables.

Auparauant l'arriué des François au pais Chaudiere  
de bois;  
des Canadiens, Montagnais & Algoumequins tout leur meuble n'estoit que de bois, d'escorces & de pierres, de ces pierres ils en faisoient les haches & cousteaux, & du bois & de l'escorce ils en fabriquoient toutes les autres ustenciles & pieces de mefnage, & mesme les plats, chaudières, bacs, ou auges à faire cuire leur viande, laquelle ils faisoient cuire ou plustost mortifier en ceste maniere.

Ils mettoient vne quantité de grais ou cailoux dans vn grand feu, puis les iettoient tous bruslans dans le plat ou chaudiere d'escorce pleine d'eau, en laquelle estoit la viande ou le poisson à cuire, & à mesme temps les en reti-

roiet, & en remettoiét d'autres en leur place, & à succession de temps, l'eau s'eschauffoit & cuisoit aucunement la viande, de laquelle ils faisoient après leur repas.

Il y a eu de mesme des Religieux, qui mespriant le fer & l'airain, se seruoient de pots de bois: Il y en auoit vn en Egypte, qui remplissoit vn pot de bois, l'exposoit aux rayons du Soleil, lequel rassemblant les rayons en vn, à cause de la concavité du pot, eschauffoit aysement la partie interieure, si bien que ce pot de bois venoit à bouillir & cuire les viandes, sans neantmoins que ceste ardeur le bruslat: ceste inuention estoit bonne seulement en Esté, & lors que le Soleil darroit à plomb les rayons sur la terre, mais l'autre methode inuentée par nos Sauvages, se pouoit pratiquer en toute saison & à toute heure, ayans de l'eau, du bois & du feu.

Pour les Hurons & autres peuples sedentaires, ie croy qu'ils auoient, comme ils ont encores, l'usage & l'industrie de faire des pots de terre, d'as quoy ils cuisoient leur viande chair ou poisson, comme i'ay dit au chapitre vnziesme. Quelqu'vns ont voulu dire, ce que i'ay peine à croire veu l'usage des bacs & auges susdits, que les Montagnais auant la venue des François, auoient encor le mesme usage de faire des pots de terre, lesquels ils atioient quitté du depuis, pour se seruir de nos chaudières, & que leurs haches estoient comme celles des autres peuples vne pierre trenchante, accommodée dans vn baston fendu, avec quoy ils abbattoient les bois, comme nous en labourions nostre petit

iardinée

Jardin et au pais des Hurons, où toutes sortes d'outils nous 'manquoient, fors la hache, les cousteaux & les chaudrons, que nous y auions porté de Kebec.

On remarque aussi qu'eux & les Algonmequins, ont autrefois labouré les terres & habité en des bourgades comme nos Hurons, mais du depuis les Hiroquois leurs ennemis mortels les en ayans dechassez, ils furent contraincts courir les bois, & se rendre vagabonds & errants parmy les terres, fuyans la persecution de leurs ennemis, lesquels s'estans saisis de leurs bourgades les fortifierent, & depuis abandonnerent, ne les ayans pû conseruer, comme il se voit encore en vn lieu sur la haute terre, qui est auprès de nostre petit Couuent, que l'on appelle le fort des Hiroquois.

*De leurs festins & conuiues tant de paix que de guerre, & des ceremonies qu'ils y obseruent.*

#### CHAPITRE XV.

Svetone Tranquile, raconte que l'Empereur Octaue Auguste defendit à Rome l'exercice du ieu, & que nul ne peut inuiter autruy à manger chez soy, pour autant disoit-il; qu'aux ieux, aucun ne s'abstient de blasphemer contre les Dieux, & aux festins de mesdire

de son prochain, ce que ce victorieux peuple observa religieusement vn long-temps, plus admirable en ceste victoire de soy meisme; se priuant de son propre contentement pour obeir aux loix, que d'auoir subiugué l'ennemy par le fer où les plus vicieux peuuent remporter de signalées victoires; pendant qu'eux mesmes se laissent vaincre de leurs propres petits.

Je ne voudrois pas neantmoins absolument condamner les honnestes entretiens & petites recreations, qui se font quelquefois entre parens & amis par vn pieux diuertissement, puis que cela sert à entretenir l'amitié & beneuolence mutuelle; comme vn autre Iob auces enfans, mais il faudroit qu'ils imitassent ceste mesme vertu & l'exemple, nō de quelques auares Chrestiens, mais des anciens Payens, qui donnoient aux pauures & souffreteux, les reliets de leurs festins & banquets, qui par ce moyen se rendoient meritoires où les nostres sont ordinairement vicieux.

Le Philosophe Aristide en vne oraison qu'il fist des excellences de Rome dit: que les Princes de Perse, auoient ceste coustume de ne s'assoir iamais à table pour dîner ou soupper, iusques à ce que aux portes de leurs Palais, leurs trompettes eussent sonné, & ce afin que là, toutes les vesues & orphelins s'y assemblassent, pour ce que c'estoit vne loy entr'eux, que tout ce qui demeuroit des tables royales fussent pour les personnes necessiteuses. Et Plutarque en sa politique confirmant la mesme

chose pratiquée entre les Romains, dit : qu'ils ordonnerent, que tout ce qui demeureroit des banquets & conuiz, qui se faisoient és nopces & triomphes, fut donné aux pauures, vefues & orphelins.

Voila des Loix qui ne doiuent point estre appellées payennes, bien qu'ordonnées & pratiquées par les Payens mesmes, mais plustost religieuses & Chrestiennes, puis qu'elles sont fondées en charité, de laquelle nous faisons particulièrement profession ; en receuant le baptisme.

Nos Sauvages, à la verité, ne sont pas gens de si grande cheie, qu'ils ayent besoin de faire sonner leurs tortuës, pour inuiter les pauures à venir manger les restes de leurs festins, car outre qu'ils n'ont point de pauures, ils n'ont aussi point de superflu. Ce n'est pas comme és maisons de beaucoup de riches auaricieux, lesquels s'ils traictent leurs amis avec quelque abondance, ils se seruent des reliefs à leurs autres repas, & n'en font point de part aux pauures que les vers & la putrefaction ne les y contraignent. Action digne de chastiment & non point de merite, car on ne doit rien donner aux pauures, qui ne soit honneste & bon s'il se peut, autrement ceste offrande est reietée de Dieu, comme celle de Cain, qui donnoit le pire de son troupeau en sacrifice, où le bon Abel faisoit choix du meilleur, imité à present de plusieurs bonnes dames, & de personnes de merite, qui se priuent souuent des mets les plus délicieux de leur table, pour en faire part aux

pauvres malades & necessiteux, qu'ils enuoyét visiter iusques dans les cachots & où ils sçauent qu'il y a de la necessité.

Quand quelqu'un de nos Canadiens ou Hurons, veut faire festin à ses amis, il les enuoye inuiter de bonne heure comme l'on fait icy, mais personne ne s'excuse là, dont vous en voyez tels, sortir d'un festin pleins comme un œuf, qui du mesme pas s'en vont à un autre, où ils se racheptent s'ils ne peuuent manger, car ils tiendront à affront d'estre esconduits s'il n'y auoit excuse vrayement legitime, & que ce fut un festin à tout manger.

Comme ils  
vont en  
festin.

Le monde estant inuité, on met la chaudiere sur le feu, grande ou petite selon la quantité des viandes & le nombre des personnes qui doiuent estre de la feste, tout estant cuit & prest à dresser, on va derechef faire la seconde semonce, par ces mots Montagnais, comme à la premiere fois Kinatomigaouin, ie te prie de festin, & s'ils sont plusieurs Kinatomigaouinaon ie vous prie de festin, lesquels respondent ho ho ho, & entr'eux Ninatomigaouinao, nous sommes priez de festin. Mais les Hurons disent d'un ton plus graue & puissant en inuitant au festin; Saconcheta Saconcheta (qui est un mot qui ne deriue point neantmoins du nom de festin, car agochin entr'eux, veut dire festin) lesquels s'y en vont à mesme temps avec leur escuelle & la cueillier dedans, qu'ils portent grauement deuant eux avec les deux mains. Si ce sont Algomquins qui font le festin, les Hurons portent leurs escuelles garnies d'un peu

de farine pour mettre dedans le brouet, à raison que ces Aquanaques en ont fort peu souvent, & puis c'est leur coustume.

Entrans dans la cabane chacun s'assied sur les nattes ou la terre nuë, ou pour le plus sur de petits rameaux d'arbres ou de cedre, les hommes au haut bout & les femmes en suite, également des deux costez iusques au bas. Tout estant entré on dit les mots, après lesquels il n'est permis à personne d'y plus entrer, soit-il des conuiez ou non, ayans opinion qu'auement il y auroit du malheur en leur festin, qui est ordinairement faict à quelque intention, bonne ou mauuaise.

Les mots du banquet sont prononcez hautement & intelligiblement deuant toute l'assemblée par le maistre du festin, ou vn autre à ce deputé, en ces termes: vous qui estes icy assemblez, ie vous fais sçauoir que c'est N. qui faict le festin, nommant la personne & l'intention pourquoy il est faict, & tous respondent du fond de l'estomach, ho. puis poursuiuant sa harangue dit les mots qui precedent le manger, à sçauoir: Nequare, la chaudiere est cuite, & de mesme tout le monde respond, ho, en frappant du poing contre terre, Gagnenon youri, il y a vn chien de cuit: si c'est du cerf, ils disent Scotonon youri, & ainsi des autres viandes, nommant l'espece ou les choses qui sont dans la chaudiere, les vnes après les autres, & tous respondent ho, leuans la derniere sillabe à chaque fois, puis frappent du poing contre terre d'autant plus gaillardement qu'ils estiment ce fe-



stin & l'excellence des viandes qui leur doivent estre seruies.

Les Montagnais ont cela de particulier, qu'en difans les mots du festin, ils annoncent aussi si c'est vn festin à tout manger, car quand ce n'est pas à tout manger ils remportent le reste chacun à sa cabane pour leur femmes & leurs enfans, qui est vne coustume louable.

Cela fait les officiers vont de rang en rang prendre les esuelles de tous, les vnes après les autres, qu'ils emplissent du brouet avec leurs grandes cucillieres, & recommencent tousiours à remplir, tant que la chaudiere soit nette, & si c'est vn festin à tout manger, il faut qu'vn chacun auale tout ce qu'on luy a donné, & s'il ne peut pour estre trop saoul, qu'il se rachapte de quelque petit present enuers le maistre du festin, & fasse acheuer son esuelle par vn autre, tellement qu'il s'y en trouue, qui ont le ventre si plein, qu'il leur bande comme vn tabourin.

Ce grand Philosophe Platon cognoissant le dommage que le vin apporte à l'homme, quand il est pris avec excez, disoit: qu'en partie les Dieux l'auoient enuoyé ça-bas, pour faire punition des hommes, & prendre vengeance de leurs offences, les faisant (après qu'ils sont yures) quereller & se tuer l'vn l'autre, comme il n'arriue que trop souuent par deça, entre gens de petite condition & de petit esprit. Chose si hideuse, que pour en faire abhorrer le vice, les Lacede-

moniens. fouloient faire voir à leurs enfans, leurs esclaves pleins de vin.

Or nos barbares en leurs festins sont exempts de ses mal-heurs là Dieu mercy, car on n'y presente iamais ny vin, ny bierre, ny citre, & si quelqu'un demande à boire, ce qui arriue fort rarement, on luy donne de l'eau toute claire, noir dans vn verre, mais dans vne esuelle ou à mesme le chaudron, qu'il auale gaillardement, & par ce moyen sont exempts d'urogna, qui est vn grand bien & pour le corps & pour l'esprit, car il est croyable, que s'ils auoient l'usage du vin, qu'ils se rendroient intemperés comme nous, & puis feroient des furieux, comme on a veu en quelques Montagnais, coëtz d'eau de vie que les Matelots leur traictent.

Nos Sauvages ont ie ne sçay quoy de prudent & venerable dans leurs desbauches, qu'ils ne s'emancipent point aysement en parolles & disputes, vont aux festins d'un pas plus modeste & representans les Magistrats, s'y comportent avec la mesme modestie & silence, & s'en retournent en leurs maisons & cabanes avec la mesme sagesse: de maniere que vous diriez voir en ces Messieurs là, allant à leur brouet, les vieillards de l'ancienne Lacedemone.

Valerius Leo, donnant vn iour à soupper à Iules Cesar en la ville de Milā, seruit à table des asperges où l'on auoit mis d'une huyle de senteur, au lieu d'huyle commun, il en mâgea simplement sans faire semblant de rien, & tança ses amis qui s'en offensoient, en leur disant qu'il leur doubtoit bien suffire de n'en manger point si

*Modestie de Iules Cesar.*

cela leur faisoit mal au cœur, sans en faire honte à leur hôte, & que celui qui se plaignoit estoit bien incivil & mal appris.

Personne ne se plaint du mauvais goût des viandes aux festins de nos Canadiens, on ne dit point elles sont trop cuittes, elles sont mal nettes, trop espicées, mal salées, la sauce en est amère & d'un goût fade, qui me faict bondir le cœur & me ravit l'esprit du corps, non : mais on y mange simplement les viandes servies & telles que le maître les donne, sans faire la mine & se plaindre de chose qui soit, pour n'estre estimé impertinent, croyans que le cuisinier & celui qui traite ont esché de bien faire, & que de les blasmer seroit se rendre blasmable soy mesme.

Festins de  
diuers  
especes.

Ils font quelquefois des festins où l'on ne prend que du petun avec leur petunoir, qu'ils appellent Anondahoin : & en d'autres où l'on ne mange rien que des petits pains de bled d'Inde, cuits sous les cendres chaudes. Aucunes fois il faut que tous ceux qui sont au festin soient assis à plusieurs pas l'un de l'autre, & qu'ils ne se touchent point. Autrefois quand les festinez sortent, ils doiuent faire vne laide grimasse à leur hôte, ou à la malade, à l'intention, de laquelle le festin aura esté faict. A d'autres il ne leur est permis de lascher du vent 24. heures, par vne opinion qu'ils en mourroient incontinent après, quoy qu'ils ne mangent entels festins que chose fort venteuse, comme sont vne espece de petits pains bouillis.

Quelquefois il faut, après qu'ils sont bien saouls & ont le ventre bien plein, qu'ils

rendent gorge auprès d'eux, ce qu'ils font facilement & ne s'en tiennent pas moins honnestes & ciuils, car estant l'ordre ils l'observent comme action de religion ou de superstition, car telle est leur religion de croire à leurs folles pensées, & aux aduis de leurs charlatans qui scauent se donner du credit, & auxquels ils ont tant de croyance, que s'ils auoient obmis la moindre ceremonie de leur ordonnance, ils croiroient auoir commis vne grande faute. & s'en confesseroient miserables. Il me souuient à ce propos auoir leu dans Florimond de Remont, d vne certaine heresie ou fausse religio obseruée dans l'Etat de Holāde (à mon aduis) qui permettoit à ses Sectateurs de mettre en effet (s'ils pouuoient) tout ce qui leur venoit premier en fantaisie, fut honnesté ou non conuenable, car disant le saint Esprit me l'a inspiré cela suffisoit pour se mettre en besongne, & Dieu scait comme tout alloit au profit des maistres Misourds, & au contentement des malins esprits qui auoient là leur empire.

D'vn  
refie.

Aussi nos Sauuages reuans qu'il nous falloit face mourir, il ne faudroit point d'autre Arrest pour nous tous mettre à mort, car comme ie viens de dire, ils croyent parfaitement leur songe. & ne veulent pas qu'on s'en moque ny d'aucune de leur singerie pour exhorbitantes qu'elles soient, helas il y a assez de Chrestiens qui ne sont pas moins superstitieux, & qui adorent leurs pensées & leurs songes de la nuit, autant superstitieusement

que les Sauvages mesmes, de quoy font encore foy beaucoup de bonnes femmes, qui nous en demandent les explications, autant difficiles à donner qu'il y a de difficulté de croire les vaines Propheties.

Vertu en  
estime.

De quelque animal que soit fait le festin, la teste entiere est toujours presentée au principal Capitaine, ou à vn autre des plus vaillans de la troupe, pour tesmoigner l'estime que l'on fait de la vaillance & vertu, comme nous remarquons chez Homere aux festins des Heros, c'est à dire des Princes, ou des hommes extraordinairement vertueux & nobles, dans le sang desquels est meslé ie ne sçay quoy de diuin, en vn mot Heros est vn homme tres-sage & genereux, qui a mis à chef quelque signalée entreprise, qu'on leur enuoyoit quelque piece de bœuf pour honorer leur vertu, ce qui semble estre vn tesmoignage tiré de la nature, puis que ce que nous trouuons auoir esté pratiqué és festins solemnels des Grecs, peuples polis, se rencontre en ces Sauvages, par l'inclination de la nature sans cette politesse.

Pour les autres conuiez qui sont de moindre consideration, si la beste est grosse comme d'vn ours, d'vn eslan, d'vn grand esturgeon, de plusieurs assihendos, ou bien de quelqu'vn de leurs ennemis, chacun a vn morceau de la beste, & le reste est demincé dans le brochet. C'est aussi la coustume que celui qui fait le festin ne mange point pendant iceluy, ains petune, chante, ou entre-

tient la compagnie de quelque discours. Y'en ay veu neantmoins quelqu'vns manger, contre leur coustume, mais peu souuent, car mesme quand vn particulier me faisoit festin, moy seul ie mangeois & ne pouuois gagner sur eux de manger vn morceau. avec moy, ny pendant que i'estois à table, ce qui m'estonnoit au commencement. mais depuis i'ay esté sçauant en toute leur ceremonies fondées sur des imaginations d'esprit plustost que sur des experiences.

Pour dresser la ieunesse à l'exercice des armes, & les rendre recommandables par le courage & la prouesse, qu'ils estiment plus que toutes les richesses de la terre, ils ont accoustumé de faire des festins de guerre, & de resiouissance, pendant lesquels les vieillards avec les ieunes hommes, les vns après les autres, ayans vne hache en main, vne masse, ou quelque autre instrument de guerre, font des merueilles (à leur oppinion) d'escrimer & faire des armes, vsans de paroles menaçantes & de mespris, comme si en effect ils estoient aux prises avec l'ennemy.

Au commencement que ie me trouuay en de ces festins, ie ne sçauois bonnement comment prendre ces escrimes, car le raillant de la hache, ou le vent de la masse, approchoit par fois si près de mes oreilles que ie ne les trouuois pas bien asséurées, dequoy s'apperceuans les Sauvages ils s'en prenoient à rire, & me disoit Estagon prens courage, car ces escrimeurs ont la main tellement asséurée

qu'il ne leur arrive jamais de blesser nonobstant le hazard.

Si c'est vn festin de victoire & de triomphe, en faisant des armes, ils chantent d'vn ton plus doux & agreable, les loüanges de leurs braues Capitaines, qui ont bien tué de leurs ennemis en guerre, puis se rassioient, & vn autre prend la places iusques à la fin du festin que chacun se retire, apres auoir fait les ordinaires remerciemens du pays Onne ottraha, **Ie suis saoul**, ou **Satani**, **Ie suis rassasié**, en frappant doucement leur ventre de la main **ho ho ho Onianné**, voyla qui est bien. Mais quand ce qu'ils mangent leur agrée vous leur entendez dire de fois à autre à Houyghahouy mécha, voyla qui est bon, & les Montagnais Tapoué nimitlon, en verité ie mange.

Ie n'ay point remarqué que nos Huronnes fassent de festins entr'elles, comme font quelquefois en Hyuer les Canadiennes & Montagnaises en l'absence de leur marys, car comme elles ont peu souuent de la viande, & du poisson, qui ne soit sceu de leurs domestiques, il y a tousiours quelque hommes dans les cabanes, qui les pourroient accuser & apporter du trouble entre elles & leur marys, lesquels quoy que sans ialousie, ne trouueroient pas bonnes ces petites friponeries s'ils n'y estoient appellez.

Les Canadiennes & Montagnaises ont vn moyen plus facile de se consoler & faire leurs petites assemblées, car comme leur

matys font à la chasse, qui est ordinairement pendant les grandes neiges, elles se donnent le mot, & ayans chacune choisie de la meilleure viande, elles en font de rostie, & de bouillie qu'elles mangent en quantité, le plus souvent iusques à rendre, puis c'est à rire, à gauffer, & faire des contes à plaisir, qui leur mettent à toutes le cœur en ioye, puis elles se font des confessions generales de toute leur vie passée, ou elles adioustent plustost qu'elles ne diminuent, non par deuotion ou de contrition, mais plustost pour faire voir qu'elles n'ont pas tousiours esté nyaises ny vescu en bestes, comme disent les femmes mal sages, ie croy neantmoins qu'en tout cela il y a souuent plus de plaisanteries que de malices, & qu'elles sont plus plaisantes que des-honestes. Ainsi lisons nous en nos Croniques d'un ieune Religieux fort iouial duquel s'estant ennamouraché certaines femmes ou filles, elles le firent entrer dans leur chambre sous pretexte de luy donner l'aumoine, puis l'ayant enfermé sous clef le voulurent contraindre de contenter leur des-honesteté, ce qu'ayant absolument refusé, elles l'estranglerent & firent mourir miserablement, ce qui fut sçeu par nos Religieux qui louerent Dieu, que ce Frere en un aage si tendre, si gay & iouial de son naturel, auoit pû (assisté de la grace de Dieu) résister à la furie de ces femmes.

Ces matrones ont la prudence & le soin de briser leurs assemblées auant le retour de



leur marys, & se rendent toutes si sages que vous diriez à les voir qu'elles n'ont toutes de consolation qu'en la présence de leurs marys, auxquels elles tiennent de la viande toute prestee, & du bouillon tout chaud, qu'elles leur font aualler quand ils arriuent pour les delasser. qui est vne inuention admirable, car ils tiennent par experience, que quand ils boient leur bouillon, ou faute d'iceluy de l'eau chaude allans ou reuenans de la chasse, ils n'ont iamais les iambes roides.

**Festins des  
Canadiens.**

Les hommes font aussi leurs festins, & à diuerses intentions ainsi que font nos Hurons, ou par recreation, ou pour gratifier vn amy, ou pour obseruer vn songe, à la plupart desquels il faut tout manger, ou creuer à la peine, & pour plusieurs autres intentions & respects que nous ne sçauons pas; mais si c'est pour auoir bonne chasse, ils se donnent bien de garde que les chiens n'en goustent tant soit peu; car tout seroit perdu, & leur chasse ne vaudroit rien à leur dire, mais qui croitroit vne telle sottise.

Comme le Pere Ioseph le Caron, & l'vn de nos Freres se trouuerent vn Hyuer avec eux, vn barbare nommé Mantouiscache, songea que Choumin auoit tué vn eslan de la teite duquel il auoit fait festin avec du bled d'Inde qu'il auoit enuoyé querir à Kebec, 8. ou 9. lieues de luy. Le lendemain matin il dit son songe à Choumin auant qu'il allast à la chasse, à laquelle il frappa ce iour la mesme vn ieune eslan deux fois de son espée, sans

qu'il pû l'aborder ny l'atteindre, pour luy donner vn dernier coup, de maniere qu'il fut contrainct (à cause qu'il se faisoit tard) de laisser là sa beste, & s'en retourner à sa cabane, où il conta à son songeur ce qui luy estoit arriué, qui luy respondit qu'asseurement la beste estoit morte, & l'enuoyerent chercher le lendemain matin par vn de leur parens, qui la trouua abbatuë à trois lieues de leur cabane, cent pas d'où elle auoit esté frappée.

Ce fut là vne heureuse rencontre pour luy & pour toute leur famille, car ils se regalerent & se remplirent à plaisir, apres auoir enuoyé querir du bled d'Inde à Kebec, qui fut l'accomplissement du songe de Mantouische. Je ne veux pas gloser là dessus, mais i'admire que le Diable ayt pû si precisely coniecturer tout ce qui deuoit arriuer, car encor bien que Choumin pû en auoir dit quelque chose par esperance, la chose n'estoit point assurée, & pouoit ne point arriuer, car en fin le Diable ne sçait pas les choses futures que par des coniectures, si Dieu ne luy reuèle pour la punition de ceux qui ont recours à luy.

Je m'oublois de dire qu'aux repas ordinaires de tous nos Sauvages, aussi bien qu'en leurs banquets & festins. on donne à vn chacun sa part, d'où vient que s'il y a de la viande ou du poisson à departir, il ny en a que 3. ou 4. qui ayent ordinairement les meilleurs morceaux, car il ny en a pas souuent pour

tous, & si personne ne s'en plaint. Pour la sagamité elle est departie également à tous, autant au dernier comme au premier avec vn tel ordre que tout le monde reste content.

---

*Des dances, chansons & autres ceremonies ridicules de nos Hurons.*

### CHAPITRE XVI.

**N**OS Sauvages, & generalement tous les peuples des Indes Occidentales sont de grands chanteurs, & ont de tous temps l'usage des dances; mais ils l'ont à quatre fins: pour agreer à leurs Demons, qu'ils pensent leur faire du bien, ou pour faire feste à quelqu'un de leurs amis ou alliez, pour se resiouyr de quelque signalée victoire, ou pour prevenir & guerir les maladies & infirmitéz qui leur arriuent.

Lors qu'il se doit faire quelques dances, nuds, ou couverts de leurs brayers, à la disposition du malade, du Medecin, ou des Capitaines du lieu; le cry s'en fait par toutes les rues de la ville ou village, à ce que tous les ieunes hommes, femmes & filles, s'y trouuent à l'heure & iour ordonné, matachiez & parez, de ce qu'ils ont de plus beau & precieux, pour faire honneur à la feste, & obtenir par ces ceremonies l'entiere guerison

riſon, d'une telle perſonne malade, qu'ils nomment publiquement, à quoy obeiffent punctuellement toutes les ieunes gens mariez ou non mariez, & meſmes pluſieurs vieillards, & femmes decrepites par deuotion. Les villages circonuoifins ont le meſme aduertiffement, & s'y portent avec la meſme affection à la liberté d'un chacun, car on n'y contraint perſonne.

Cependant on diſpoſe l'une des plus grandes cabanes du lieu, & là eſtans tous Des dance, arriuez, ceux qui ny ſont que pour ſpectateurs, comme ſont les vieillards, les vieilles femmes, & les enfans, ſe tiennent aſſis ſur les nattes contre les eſtablies & les autres au deſſus, le long de la cabane, puis deux Capitaines eſtans debouts, chacun vne tortuë en la main (de celles qui ſeuent à chanter, & ſouffler les malades) chantent ainſi au milieu de la dance, vne chanſon, à laquelle ils accordent le ſon de leur tortuë; puis eſtant finie ils font tous vne grande acclamation diſans, Hé, é, é, é, puis en recommencent vne autre, ou repetent la meſme, iuſques au nombre des reſtakes qui auront eſté ordonnées, & n'y a que ces deux Capitaines qui chantent, & tout le reſte dit ſeulement, Het, het, het, comme quelqu'un qui aſpire avec vehemence, & puis toujours à la fin de chaque chanſon vne

haute & longue acclamation, difans Hé, é, é, é. Mais ce qui est louable en eux est, qu'il ne leur arriue iamais de chanter aucune chanfon vilaine ou scandaleufe, comme l'en faiét icy. auffi lors que quelque François chantoit, & qu'ils luy demandoient l'explication de fa chanfon, s'il leur difoit qu'elle estoit d'amour, ou mondaine, ils n'en estoient pas coftans, & difoient Danftan téhonguande, cela n'est pas bien, & ne le vouloient point escouter.

Toutes ces dances se font en rond, mais les danceurs ne se tiennent point par la main comme par deça, ains ont tous les poings fermez, les filles les tiennent l'vn sur l'autre, esloignez de leur estomach, & les hommes les tiennent auffi fermez, esseuez en l'air, & de toute autre façon, en la maniere d'vn homme qui menace; avec mouuement, & du corps & des pieds, leuans l'vn. & puis l'autre, desquels ils frappent contre terre à la cadence des chanfons, & s'esleuans comme en demy-fauts, & les filles branflans, tout le corps, & les pieds de mefme, se retournent au bout de quatre ou cinq petits pas, vers celuy ou celle qu'il le fuit, pour luy faire la reuerence d'vn hochement de teste. En ceux ou celles qui se demeinent le mieux, & font plus à propos toutes ces petites chimagrées, font esliuez entr'eux les

meilleurs danceurs , c'est pourquoy ils ne s'y espargnent pas , non plus qu'en vn festin ou quelque bon repas.

Ces dances durent ordinairement vne , deux , ou trois apres disnées , & pour n'y receuoir d'empeschement des habits , quoy que ce soit au plus fort de l'Hyuer , ils n'y portent iamais autres vestemens , ny couuertes que leurs brayers , sinon que pour quelqu'autre suiet il soit ordonné de les mettre bas ; n'oublions neantmoins iamais leurs colliers , oreillettes ; & brasselets , & de se peincturer par fois ; comme au eas pareil les hommes se parent de colliers , plumes , peintures , & autres fatras , dont i'en ay veu estre accommodez en mascarades ou Carefme-prenant , ayans vne peau d'ours qui leur couuroit le corps , les oreilles dressées au haut de la teste , & la face couuerte , excepté les yeux , & ceux cy ne seruoient que de portiers , ou bouffons , & ne se mesloient à la dance que par interualle à cause qu'ils estoient destinez à autre chose.

Le vis vn iour vn de ces bouffons entrer processionnellement dans la cabane où se deuoit faire la dance , avec tous ceux qui estoient de la feste , lequel portant sur ses espauls , vn grand chien lié , & garotté par les iambes , & le museau , le prit par celles de derriere , & le ruant

de fois contre terre qu'il en mourut, estant mort il l'enuoya apprestera la cabane voisine, pour le festin qui se deuoit faire à l'issüe de la dance.

Que ce la ayt esté fait sans dessein ou pour vn sacrifice, ie n'en ay rien sçeu, car personne ne m'en pût donner l'explication.

Si la dance est ordonnée pour vne malade, à la troisieme ou dernière apres distinée, s'il est trouué expedient, ou ordonné par Loki, elle y est portée, & en l'vne des reprises, ou tour de chanson, on la porte, en la seconde on la faict vn peu marcher & dâncer, la soustenant par sous les bras: & à la troisieme, si la force luy peut permettre, ils l'a font vn peu dâncer d'elle mesme, sans ayde de personne, luy criant cependant tousiours à pleine teste: Estagon outfahonne, achiereque anaterence; c'est à dire, prend courage femme, & tu seras demain guerrie, & apres les dances finies, ceux qui sont destinez pour le festin y vont, & les autres s'en retournent en leurs maisons.

Il se fit vn jour vne dance de tous les ieunes hommes, femmes, & filles toutes nuës en la presence d'vne malade, à laquelle il fallut (trouët que ie sçay comment excuser, ou passer sous silence) qu'vn de ces ieunes hommes luy pillast dans la bouche, & qu'elle auallast cette eau, com-

me elle fit avec vn grand courage, esperans en receuoir guerison : car elle mesme desira que le tout se fit de la sorte, pour accomplir . & ne rien obmettre du songe qu'elle en auoit eu la nuit precedante : que si pendant leur resuerie , il leur vient encore en la pens e qu'on leur fasse present d'vn chien blanc , ou noir , ou d'vn grand poisson pour festiner , ou bien de quelque chose à autre usage, à mesme temps le cry s'en fait par toute la ville , afin que si quelqu'vn a vne telle chose qu'on specifie, qu'il en fasse present à la malade, pour le recouurement de sa santé : ils sont si secourables qu'ils ne manquent point de la trouuer , bien que la chose soit de valeur ou d'importance entr'eux ; aymans mieux souffrir & auoir ditette des choses, que de manquer au besoin à vn malade necessiteux, ou qui aye enuie de quelque chose qui soit en leur puissance.

Pour exemple , le Pere Ioseph auoit donné vn chat à vn grand Capitaine, comme vn present tres rare, car ils n'ont point de ces animaux. Il arriua qu'vne malade songea que si on luy auoit donné ce chat qu'elle seroit bien-tost guerie. Ce Capitaine en fut aduertiy, qui aussi tost luy enuoya son chat bien qu'il l'aymast grandement, & sa fille encore plus , laquelle se voyant priu e de cet animal, qu'elle aymoit



passionnement, en tomba malade, & mourut de regret, ne pouvant vaincre & surmonter son affection, bien qu'elle ne voulut manquer à l'ayde & secours qu'elle deuoit à son prochain, ce qui nous est d'un grand exemple.

Pour recouurer nostre dé à coudre, qui nous auoit esté desrobé par vn ieune garçon, qui depuis le donna à vne fille, ie fus au lieu où se faisoient les dances, & ne manquay point de l'y remarquer, & le rauoir d'une fille qui l'auoit pendu à sa ceinture, avec ses autres matachias, & en attendant l'issüe de la dance, ie me fis repeter par vn Sauvage l'une des chansons qui s'y disoient, dont en voicy vne partie.

Faut repeter chacune ligne deux fois.

*Ongyata éuhaba, ho, ho, ho, ho, ho,*  
*Eguyotonuhaton, on, on, on, on, on,*  
*Eyontara éintet, onnet, onet, onet,*  
*Eyontara éintet à, à, à, onnet, onnet,*  
*onnet, ho, ho, ho.*

Ayant d'escrit ce petit eschantillon d'une chanson Huronne, j'ay creu qu'il ne seroit pas mal à propos de d'escire encore icy partie d'une autre chanson, qui se disoit vn iour en la cabane du grand Sa-

gamo des Souriquois , à la loüange du Diable, qui leur auoit indiqué de la chafse, ainfi que nous apprend l'efcor qui s'en dift tefmoin auriculaire, & commence ainfi.

*Haloet , ho, ho, hé, hé, ha, ha, haloet ; ho, ho, bé,*

Ce qu'ils chantent par plusieurs fois : le chant est fur ces notes.

Re, fa, fol, fol, re, fol, fol, fa, fa, re, re, fol, fol, fa, fa.

Vne chanfon finie, ils font tous vne grande exclamation , difans Hé, puis recommencent vne autre chanfon , difans.

*Egrigna hau , egrigna hé, hé, hu, hu, ho, ho, ho, Egrigna, hau, hau, hau.*

Le chant de cette cy eftoit. Fa, fa, fa, fol, fol, fa, fa, re, re, fol, fol, fa, fa, fa, re, fa, fa, fol, fol, fa.

Ayans faiët l'exclamation accouftumée, ils en commencerent vne autre qui chantoit.

*Tameia alleluia , tameia à dou veni, hau, haubé, hé.*

Le chant estoit : Sol, sol, sol, fa, fa, re, re,  
re, fa, fa, sol, fa, sol, fa, fa, re, re.

Les Brasiliens en leurs Sabats, font aussi  
de bon accords, comme ;

*Hè, hé, hé, hé, hé, hé, hê, hé, hé, hé.*

Avec cette notte, Fa, fa, sol, fa, fa, sol, sol,  
sol, sol, sol.

Et cela faict s'escroyent d'une façon, &  
hurlement espouventable, l'espace d'un  
quart d'heure, & sautoient en l'air avec vio-  
lence, iusques à en escumer par la bouche,  
puis recommencerent la musique, disans ;

*Heu, heüraüre, heüra, heüraüre, heüra,  
heüra, ouek.*

La note est : Fa, mi, re, sol, sol, sol, fa, mi,  
re, mi, re mi, vt, re.

Dans le païs de nos Hurons , il se faict aussi des assemblées de toutes les filles d'un bourg auprès d'une malade, tant à sa priere, suyuant la resuerie qu'elle en aura eüe , que par l'ordonnance de Loki, pour sa santé & guerison. Les filles ainsi assemblées , on leur demande à toutes, les vnes après les autres, celuy qu'elles veulent des ieunes hommes du bourg , pour dormir avec elles la nuict prochaine, & elles en nomment chacune vn , qui sont aussi tost aduertis par les maistres de la ceremonie, lesquels viennent tous au soir en la presence de la malade, dormir d'un bout à l'autre de la cabane, chacun avec celle qui la choisit, & passent ainsi toute la nuict, pendant que deux Capitaines aux deux bouts du logis, chantent & sonnent de leur tortue du soir au lendemain matin, que la ceremonie cesse. Dieu vueille abolir vne si dainnable & mal heureuse ceremonie, avec toutes celles qui sont de mesme aloy. & que les François, qui les fomentent par leurs mauuais exemples, ouurent les yeux de leur esprit, pour voir le compte tres-estroit qu'ils en rendront vn jour deuant Dieu.

*De leur mariage & concubinage , & de la  
différence qu'ils y apportent.*

CHAPITRE XVII.

Continen-  
ce des Alle-  
mands,

**N**ous lisons, que Cesar, Prince accompli & doüé d'une honnesteté & pudeur admirable, louoit grandement les Allemans, d'auoir eu en leur ancienne vie sauuage telle continence, qu'ils reputoient chose tres-vilaine à vn ieune homme, d'auoir la compagnie d'une femme ou fille auant l'aage de vingt ans, & Solon Salamain, commanda par ses loix aux Atheniens, que nulle ozast se marier qu'il n'eust aussi atteint l'aage de vingt ans, & le bon Lycurgus ordonna aux Lacedemoniens, de ne prendre femme qu'ils n'eussent accomplis les 25. ans, mais le Philosophe Protheus, prohiba aux Egyptiens, de ne contracter mariage, qu'ils n'eussent passé les trente, tellement que si quelqu'un s'auançoit à prendre femme auant le temps ainsi limité, estoit decreté & commandé par la loy, de chastier publiquement le pere, & d'estimer les enfans non legitimes.

C'est sans difficulté qu'on peut approuuer ces loix pour bonnes ou pour mauuaises, louables en vne chose & dangereuses en l'autre, mais à les prendre comme on voudra, rousiours les infideles & les Payens mesmes, se sont faits

Admirer des Chrestiens, comme plus retenus & continens. Et quoy peur de scandale on est auioird'huy contrainct de marier des enfans à des enfans, qui n'engendent que d'autres enfans foibles & delicats, d'où il arriue tant d'employ pour les medecins, mais il vaut mieux se marier que brusler, dit l'Apoltre, & faire vne chose licite qu'illicite, car d'y apporter vn reglement, la coustume estant tournée en habitude, elle s'est renduë irremediable, & comme passée en loy, & d'en poser d'autres, si les Legislateurs ne les obseruoient eux mesmes, elles ne seruiroient que pour chastier les petits & doner l'essor' aux grands du mode, qui croyët que toutes choses leur sont permises, pour ce que les Loix sont semblables aux toiles des araignés, disoit Solon, entant qu'en icelles, il n'ya que les pauures & debiles, qui y soient prins, mais les riches & puiffans les rompent & destruisent.

Loix ne  
s'obseruent  
que par les  
petits.

La ieunesse entre nos Hurôs, Quicunontate-  
ronons & autres peuples sedentaires, a vn peu  
trop de liberte au vice, car les ieunes hommes  
ont licence de s'addonner au mal si tost qu'ils  
peuent, & les filles de se prostituer si tost  
qu'elles en sont capables, neantmoins ie peux  
dire avec verité, de n'y auoir iamais veu don-  
ner vn seul baiser, n'y veu faire vn geste ou re-  
gard impudique, & pour cette raison, i'ose af-  
fermer qu'ils sont moins suiect à ce vice que  
l'on n'est par deça, dont on peut attribuer la  
cause non à la Loy, car auant nous ils n'en  
auoient encor receu aucune, mais à leur nudité

principalement de la teste , partie, au deffaut des espiceries & du vin, & partie à l'usage ordinaire qu'ils ont du petun , la fumée duquel estourdit les sens & monte au cerueau & puis pour le peu d'atraits de ces objets, plus degoustans que rauissans, à quiconque a tant soit peu de retenue, & l'œil aucunement chaste.

Les ieunes hommes , qui ne se veulent point marier, ny obliger à vne femme: tiennent ordinairement des filles à pot & à feu, qui leur seruent en la mesme maniere que s'ils en estoient les marys, il n'y a que le seul nom de differance, car ils ne les appellent point *Atenonha*, femme, ains *Asqua*, compagne ou concubine , & viuent ensemble autant long-temps qu'il leur plaist, sans perdre ny les vns ny les autres la mesme liberté qu'ils auoient de courir les cabanes, & sans ceste licence de chercher amis, ie croy que beaucoup de filles resteroient vierges & sans marys, pour estre le nombre plus grand que celuy des hommes à mon aduis , il en est presque de mesme en France , où les guerres consomment vne infinité d'hommes, de là viét que l'on y a basty plus de Monasteres de filles depuis trente ans ença, qu'il ne s'y en estoit estably mil ans auparauant, dequoy nostre Seigneur reçoit gloire, & ses espouzes le Paradis.

Quand vn ieune homme veut auoir vne fille en mariage, il faut qu'il la demande à ses pere & mere, sans le consentement desquels la fille n'est point à luy, bien que le plus souuent la fille ne prend point leur consentement ny aduis, sinon les plus sages. Cest amant voulant

faire l'amour à sa maistresse & acquerir ses bonnes graces, il se peinturera le visage & s'accommodera de ses plus beaux matachias, puis presentera à sa maistresse quelque colliers, brassellets, ou oreillettes de pourceleine, & si la fille a ce seruiteur agreable elle reçoit ces presens, cela fait, cest amoureux viend sa coucher avec elle 3. ou 4. nuitts, & iusque là, il n'y a point encor de mariage parfait, ny de promesse donnée, pour ce qu'après ce dormir il arriue assez souvent que l'amitié se refroidit, & que la fille qui a souffert ce passe droit n'affectionne pas pour cela ce seruiteur, & faut après qu'il se retire sans plus parler de mariage, comme il arriua de nostre temps à vn ieune homme de la bourgade de saint Nicolas ou Touenchain, congedié par la seconde fille du grand Capitaine Auoindaon, dequoy le pere mesme se plaignit à nous, bien qu'il ne la voulut contraindre de passer outre au mariage qu'il eut fort desiré.

Les parties estans d'accord & le consentement des pere & mere donné, on procede à la ceremonie du mariage, par vn festin où tous les Ceremonie  
du mariage. parens & amis des accordez sont inuitez. Tout le monde estant assemblé & chacun en son rāg assis sur son seant. Le pere de la fille ou le maistre de la ceremonie à ce deputed, dit hautement deuant toute l'assemblée, comme tels & tels se marient ensemble & qu'à ceste occasion a esté faite cette assemblée & ce festin, à quoy tous respondent ho onnianne, voila qui est bien.

Le tout estant approuué & la chaudiere nette



chacun se retire , après auoir congratulé les nouveaux mariez d'vn ho, ho, ho, puis si c'est en Hyuer (à cause que pour lors les mesnages sont fournis de ce qui leur est necessaire ) chaque femme est tenuë de porter à la nouvelle mariée vn faulleau de bois pour sa prouision , d'autant qu'elle ne le pourroit pas faire seule , & aussi qu'il luy conuient vaquer à d'autres choses pour son nouveau mesnage, qui est toujours assez riche, puis qu'il est assorty du contentement & de la paix qui en est la principale piece.

Ceste courtoisie des femmes, ne se pratique pas enuers toutes les nouuelles mariées, n'y en toutes les Prouinces, mais j'ay appris qu'en quelque Prouince de nostre mesme Amerique la coutume estoit que les parens leur portoient chacun sa piece de mesnage & de leur emmeublement, qui est vne chose fort commode, & que nous voyons pratiquer en quelque contrée de la Germanie.

Or il faut noter qu'ils gardent trois degrez de consanguinité, dans lesquels ils n'ont point accoustumé de faire mariage: sçauoir est du fils avec sa mere, du pere avec sa fille du frere avec sa sœur & du cousin avec sa cousine, comme ie recognu appertement vn iour, que ie monstré vne fille à vn Huron & luy demanday si elle estoit sa femme ou sa concubine, lequel me respondit qu'elle n'estoit ny l'vne ny l'autre, ouy bien sa cousine & qu'ils n'auoient pas accoustumé de coucher avec celles qui leur estoient si proches parentes, qui

Degrez de  
consanguini-  
té.

est vne obseruation fort loüable , en comparai-  
son de certains Gentils du Peru auant leur  
conuerſion , lesquels se marioient indifferem-  
ment à qui que ce fust, ſœurs, filles, & meſmes à  
leurs meres. Mais hors cela toutes choses ſont  
permiſes à nos Huronnes & à leurs voiſines.

De douaire il ne s'en parle point , non plus Point de  
douaire,  
que de trouſſeaux , ny de poſſeſſions & encore  
moins d'argent, auſſi quand il arriue diuorce, le  
mary n'est tenu de rien , ny la femme de luy  
rendre compte , chacun prenant ce qui luy ap-  
partient, qui n'est pas ſouuent grand choſe, vn  
peu de fourrures , vn peu de raſſades , & quel-  
que eſcuellies. Item voyla tout, car les richesses  
principales qu'ils demandent en la perſonne  
qu'ils recherchent, ſont celles de l'eſprit & non  
de la terre, car mieux vaut vn homme ou vne  
fille ſans argent, que de l'argent ſans homme ou  
fille vertueuſe , c'est le ſentiment de tous les  
bons Chreſtiens , qui s'accordent en cela avec  
tous les barbares.

Neantmoins ſi à ſucceſſion de temps il pre- Du diuor-  
ce.  
noit enuie à l'vn de nos barbares, de repudier ſa  
femme pour quelque ſuieſt que ce ſoit, com-  
me il n'y a point eu de contract paſſé par deuant  
Notaires, auſſi eſt-il facile de rompre leur ma-  
riage, & ſuffit au mary de dire aux parens de ſa  
femme, & à elle meſme, qu'elle ne vaut rien &  
qu'elle ſe pouruoye ailleurs, ce qu'elle fait, du  
moins elle ſort & vit en commun comme les  
autres, iuſques à ce que quelqu'autre la recher-  
che, & non ſeulement les hommes procurent  
ce diuorce quand les femmes leur en ont donné

quel que fuit, mais auffi les femmes quittent quel que fois leurs marys quãd ils ne leur agrèent point, ou qu'elles en ayment vn autre, tellemēt qu'il s'y entrouue qui ont eu quantité de marys. lesqueis marys se remarient à d'autres femmes, & les femmes à d'autres hommes, le tout sans difficulté & sans ialouſie, qu'vn autre iouïſſe de leur couche. Il n'y a que pour les enfans lesqueis ils partagent ordinairement par moitié, les filles à la mere, & les garçons au pere, ainſi qu'ils iugent expedient; car ils ne ſuiuent pas touſiours vn meſme ordre entr'eux pour c'eſt égard.

Les Montagnais & Canadiens obſeruent bien vne partie des ceremonies des Hurons en leurs amourettes & mariages, mais encores ont ils quelques choſes de particulieres & plus hōneſtes, qui ne ſont neantmoins propres qu'à des barbares, & gens qui ne fuyent pas le hazard de tomber au peché.

Quand vn ieune Montagnais deſire auoir vne fille en mariage, il hante ſimplement ſa cabane peinturé & enlouié de diuerſes couleurs, & luy declare l'amour qu'il a pour elle, & elle au reciproque luy teſmoigne de l'affection, ſi elle a ſes entretiens agreables, ſinon elle luy donne ſon congé. Eſtant le bien venu il luy fut quelque preſent, lequel elle reçoit pour arde de ſon affection, cela fuit cet amoureux viendra coucher avec elle, lors qu'il luy plaira, non de nuit, mais en plain iour, enuolopez tous deux d'vne couuerture, ſans ſe toucher, car il n'eſt pas permis de faire rien d'indecent, mais ſeulement

seulement s'entretenir & discourir de leur amour en la presence de tout le monde & non point en cachette.

Le ieune homme aggreant à la fillé & la fillé au garçon, il en parle à ses pere & mere, & a leur deffaut à ses plus proches parens, & les parens à ceux de la fille, qui considerent auant de rien conclure, le personnage & son humeur, s'il n'est point paresseux, querelleux, mauuais chasseur ou addonné aux femmes, car encor que ce dernier vice ne soit point en mespris chez eux, si ne font ils point estat de ceux qui s'y addonnent.

Or de mesme que l'on s'informe des garçons & de leur deffauts, la mesme enqueste se faict pour les filles & de leurs imperfections, l'on voit s'y elle est point vne coureuse, vne caioleuse ou vne desbauchée addonnée aux hommes, car de telles filles ils n'en font estat non plus que des chiennes, (ainsi les appellent ils) L'on demande aussi si elle est point vne paresseuse, querelleuse, menteuse ou acarialstre, car pour rien ils n'en voudroient, si elle traueille bien proprement aux petits ouurages qu'elle a à faire, comme escuelles d'escorces, raquettes à courir sur les neiges & vestemens, ayans tous deux les condicions requises, les peres & meres prennent iour pour les marier, & en attendant le temps expiré, les parens de la fille avec la fille mesme, traueillent aux robes pour les futurs espoux & à disposer tout son emmeublement; qui n'attue pas iulques dás l'exces, car ie vous assure que quand elles ont vne couuerture, vne chaudiere & quelques escuelles d'escorces

les voyla prou contantes & riches.

Pour le garçon il est aussi reciproquemēt assisté de ses parens, car son père luy fournit d'un canot d'escorce avec les auirons, de quelques rets & filets pour la pêche, d'une hache, d'une épée, d'un arc & fleches, mais ce qui est excellent & qui tesmoigne en effect vne douce & amiable société en ceux qui n'ont iamais eu de pedagogue que la simple nature, est; qu'un chacun des parens & amys des futurs espoux vont à la pêche ou à la chasse selō la saison, pour faire le festin des nopces où au iour assigné, tous les parens s'estans assemblez & l'espousée parée d'une belle robe neuue bien matachiée & le visage huylé & peint de diuerses couleurs, elle en fait autant à son futur mary, qui s'en tient d'autant plus beau qu'il est mieux coloré & barré d'huiles & de peintures.

Toute la ceremonie se paracheue au festin, où chacun tafche de se consoler, après lequel, le gendre demeure de famille avec sa femme au logis de son beau pere ou de sa belle mere, & ne s'en retire que pour quelque different ou inintelligence. Ils ne prennent aussi ordinairement que chacun vne femme, biē qu'il s'y en est rencontré qui en ont eu iusques à 3. ou 4. mais fort rarement, sinon vn qui en auoit iusques à 7. en diuers endroits, ce qui ne se voit iamais parmy nos Hurons, qui ont avec leur femme toute liberté de courir aux autres ( mais sans violence aucune ) ce que n'ont pas nos Montagnais, qui mesprisent d'ailleurs ces hommes chargez de plusieurs femmes, comme ennemis de l'honesteté.

Mais comme il est impossible qu'il n'y arriue quelquefois des disgraces dās vn mesnage, nos Montagnais pour paisibles qu'ils soient, chassent auecnefois leur femmes au loin, mais par le moyen de leurs amis, ils sont facilement reconciliez & se remettent ensemble, ce qui ne se fait pas si aysement entre nos Hurons, où vn chacun a bien vost trouué party quand l'vn des deux abandonne l'autre.

---

*De la naissance, & de quelque ceremonies que les Sauvageses pratiquent à l'endroit des enfans nouveaux nais. De l'amour que les peres ont pour eux & de l'imposition des noms & surnoms.*

#### CHAPITRE XVIII.

**N**Obstant que les fēmes voyent d'autres hommes que leurs maris, & les maris d'autres femmes que les leurs, si est ce qu'ils aymēt tous grandement leurs enfans, gardās cette loy que la nature a entée es cœurs de tous les animaux d'en auoir le soin.

Or ce qui fait qu'ils aymēt leurs enfans plus qu'on ne fait par deça, est à mon aduis qu'ils sont le support des peres & meres en leur vieillesse, soit pour les ayder à viure, ou bien pour les defendre de leurs ennemis, & la nature conferue en eux son droit tout entier pour ce regard: à cause de quoy ce qu'ils souhaitent le plus

est d'auoir nombre d'enfans, pour estre tant plus forts & assurez de support au temps de maladie ou de vieillesse, & neantmoins entre les Hurons les femmes n'y sont pas si fecondes que par deça : peut estre à cause de tant d'amis ou du climat, ou pour autre raison que ie ne cognois point; non plus que celles qui donnent dauantage d'enfans aux Françoises qu'aux Espagnoles & Italiennes.

La femme estant prestee d'accoucher toute la ceremonie qu'ils y apportent n'est pas grande, & les preparatifs encores moins curieux, car ils plantent simplement 4. ou 5. balcons en vn coin de la cabane qu'ils entourent de peaux & couuertes, comme vn habitacle dedans lequel ils couchent la malade à platte terre, ou pour le plus sur quelque fourures ou rameaux de sapin, & là elle faict son fruiet assistée de quelque vieille qui luy fert de sage femme, il y en a qui accouchēt d'elles mesmes & en peu de temps, & peu meurent de ce travail, qui semble leur estre moindre qu'aux femmes delicates de par deça.

L'enfant estant nay, le premier office qu'il faict est, de sonner de la trompette en pleurant, pour dire qu'entrant au monde il entre à la guerre, comme en effect ce monde n'est qu'une guerre continuelle, vn seiour de miseres & vne vallée de larmes, où a peine auons nous gousté de la vie qu'il faut goustier de la mort.

Il y en a qui ont remarqué que si l'enfant est male, il profere des aussi-tost, A, & E, si c'est vne femelle, comme si chacun en son sexe ac-

eusoit Adam & Eue, d'où nous tirons toutes nos miseres & calamitez, mais cela vient d'une autre cause que les Medecins sçauent, & que ie ne peux expliquer.

En quelque contrée dès l'instant de la naissance de l'enfant, on leur frotte tout le corps d'huyle & de peintures comme au Bresil; & parmy nos Canadiens mesme les meres leur peignent le visage de noir, aussi bien qu'en la mort de leurs parens, comme si entrant au monde il falloit des-jà penser au trespas, car le noir signifie deuil & tristesse.

Il y en a qui leur font aualler de la graisse fondue ou de l'huyle, si tost qu'ils sont sortis du ventre de leur mere, ie ne sçay à quel dessein ny pourquoy sinon que le diable (singé des œuvres de Dieu) leur ait voulu donner ceste inuention pour contrefaire en quelque chose le S. Baptême ou la confirmation.

Les Canadiennes leur tordent aussi les deux genouils en dedans leur faisant tourner les deux talons en dehors, en sorte que en marchant ils iettent les orteils en dedans & les talons en dehors, & ce afin qu'ils prennent leur ply, & qu'estans grands, ils puissent plus facilement & comòdement porter leurs raquestes & se tenir avec plus de fermeté dans les canots quand il faut estre debout, & en effect nous trouuons par experience qu'ils ont raison & qu'ils les portent mieux que les François, qui iettent tousiours la pointe du pied en dehors, & par ainsi font que la queue de leurs raquet-



tes, allans en dedans, les entrelaissent souuent & se laissent tomber, comme il m'a pensé quelquefois arriuer au commencement que i'y estois moins stilé, où les Sauvages au contraire ont toujours la queuë de leurs raquettes en dehors, & hors de crainte de pouuoit marcher dessus & s'entretailer comme nous fusons, dont nos chenilles en pourroient souuent dire des nouvelles, chaussez de sandalles de bois, comme nous sommes & peu souuent de cuire.

L'usage de porter des oreillettes est tellement ancien, qu'il est dit de Iob qu'après son affliction, ses parens & amis se conioüillans de sa conualescence, luy firent present chacun d'une brebis & d'un pendant d'oreille de fin or.

Nos Sauvages les ont fort en usage, non d'or ny d'argent qu'ils ne cognoissent point, mais de quoy que ce soit, c'est pourquoy la femme dès qu'elle est accouchée, suiuant la coustume du pais, perce les oreilles de son petit en vn, deux, trois, quatre ou cinq endroits, avec vne aleine ou vn os de poisson, non sans quelque compassion & apprehension de leur faire douleur, mais peur qu'attendant plus tard les maux leurs soient plus sensibles & insupportables, puis y met des tuyaux de plumes ou autre chose pour entretenir les trous, estans gueris ils y pendent des patinottes de pourceleines ou autres bagatelles, & pareillement à son col quelque petit qu'il soit.

Après que toutes les petites ceremonies ont esté faictes à l'enfant nouveau né, on faict le se-

fin aux amis où la tarte & le bon vin n'est point  
 espargné icy, ny le petun & la sagamité là. Mais  
 pour l'imposition des noms, ils les donnent par  
 tradition, c'est à dire, qu'ils ont des noms en  
 grande quantité, lesquels ils choisissent & im-  
 posent à leurs enfans, aucuns desquels sont  
 sans signification & les autres avec signifi-  
 cation, qu'ils disent rarement à quiconque leur  
 demande, car ils sont autant retenus à dire leur  
 propre nom, comme libres de dire celuy des  
 autres.

De l'impo-  
 sitions des  
 noms.

Je veux bien aduertir aussi les nouveaux  
 François qui vont entr'eux que s'ils ne sont soi-  
 gneux de leur dire leur nom propre dès leur  
 arriée, que les Sauvages ne manqueront pas  
 de leur en imposer de ceux qu'ils croiront leur  
 mieux conuenir.

A ce ieune garçon qui vint demeurer avec  
 nous dans le païs des Hurons à cause qu'il estoit  
 ieune, petit & fretillant, ils l'appellerent *Au-  
 baitsique*, qui veut dire petit poisson. A vn autre  
 François vn peu turbulât & leger de la main,  
 ils luy donnerent le nom *Hoiiaqnton*, qui signi-  
 fie fascheux & querelleur. A moy ils m'auoient  
 donné le nom de grand Chef de guerre, ie ne  
 sçay par quelle raison, (car ie n'auois ny espée,  
 ny mousquet,) sinon que ie n'aprehendois au-  
 cun peril ny danger, ou pour la recommanda-  
 tion des Chefs de l'habitation, lesquels auoient  
 de l'affection & du respect particulier, pour  
 moy qui estois le moindre de tous nos freres,

Après que i'eu sçeu par le moyen du Truche

ment Brulé & du sieur du Vernet la signification de ce nom nullement conuenable à vn pauvre frere Mineur, ie leur dis qu'ils m'appellassent par mon nom propre Gabriel, comme ils faisoient mes deux autres confreres, Ioseph & Nicolas, ce qu'ils firent, si non par les champs & parmy les autres nations qu'ils vsoient du mot *Garihouanne*, grand Capitaine.

On dit que les Roys du Peru, auoient accoustumé de prendre les noms des principaux animaux, des principales plantes ou des plus belles fleurs de leur pais, pour donner à entendre & s'insinuer euz mesme, que comme ces choses excelloient par dessus celles de leur espee, il falloit de mesme qu'ils parussent plus excellentement vertueux, que tous les autres hommes du common. Aussi ce nom que mes Hurons m'auoient imposé, m'obligeoit à vne plus exacte pratique de la vertu, non en paroles seulement, mais à la patience & à souffrir genereusement les choses qui contredisoient à mon esprit & desplaisoient à mes sens, car pour la guerre contre les hommes elle n'estoit pas de mon gibier.

Iay cogneu vn homme d'entr'eux qui se nommoit *Onniannetani*, qui veut dire ie suis empesché, vn autre *Tarhy*, arbre, ie pensois au commencement avec plusieurs autres qu'il vouloit dire *Tharé*, le nom du pere d'Abraham mais ie me mesprenois avec eux. Aucuns portét le nom de quelque animal, autres des montagnes, & valées, du vent, ou de quelque

partie du corps humain, & vn qui s'appelloit Ioseph, mais ie n'ay pû sçauoir qui luy auoit imposé ce nom là, & peut estre que parmy vn si grand nombre de noms qu'ils ont en vsage, ils'y en peut trouuer quelque'vns approchans des nôtres, ou par rencontre ou à dessein.

L'ontient que nos Montagnais ont cela de particulier qu'ils imposent souuent deux noms à leurs enfans, & quelquefois trois comme celuy qui fut nommé *Mahican, Atic, Ouche Loup, Cerf, Canot*. Et vn autre *Mahican Atic, Loup, Cerf*. Puis *Choumin, Raisin, Aric Crapaut, Petitchiouan la mer monte, Amiscoucian, vieille robe de Castor, & plusieurs autres sortes de noms à la fantaisie des parens, car aussi tost est donné le nom d'vn oyseau, ou d'vne beste, à l'enfant comme d'vne autre chose materielle ou impropre.*

I'ay quelquefois ruminé en moy-mesme d'où pouuoient proceder ou deriuier les surnoms de nous autres Chrestiens, veu qu'ils ne sont point ordinairement en vsage chez les Iuifs, Payens & Infidelles, desquels nous sommes descendus, car en fin nous auons tous pris naissance, d'Eue & d'Adam, des Iuifs, ou des Gentils, & alleurement des Enfans de Noël, & ay creu, que plusieurs ont esté imposez par le vulgaire, ou pour quelque action, ou pour quelque accident, & que d'autres s'en sont imposez d'eux mesmes

Des surnoms.

prenans des noms de guerre, de ville, ou de seigneurie, en seueliffans par ce moyen le leur ancien, mais iecroy, & il y a bien de l'apparence que nos surnoms sont pour la pluspart les noms propres de nos anciens parens auant qu'ils fussent faits Chrestiens, ausquels on impositoit vn nouveau nom au saint Baptisme, & le leur propre qu'ils auoient auparauant leur a seruy de surnom, qui est venu iusques à nous de pere en fils, ainsi que nous pratiquons de present enuers plusieurs de nos Canadiens conuertis, ausquels nous auons laissé leur ancien nom Sauvage pour surnom.

Car que veulent dire la pluspart de nos surnoms, personne n'en scauroit rien dire, non plus que des noms des Payens, & Sauvages dont nous ignorons les loiianges, ou bien il faudroit qu'eux-mesmes nous en donnassent l'explication, car ils en ont peu sans signification, & si on considere de pres on trouuera que iamais nos anciens qui ont imposé les premiers noms aux hommes, n'en ont donné aucun sans consideration, & qui n'aye signifié quelque chose, comme i'ay dit, laquelle signification n'est point venué iusques à nous.

Or le nom que nos Sauvages ont imposé à leurs enfans en la naissance leur reste toujours, sinon que pour quelque occasion particuliere & remarquable on leur change, ou qu'on leur en adiouste encore vn autre de vertute ou d'honneur, comme i'ay dit en la

Changent  
de nom.

resurrection des valeureux Capitaines morts entre les neutres, ou l'on faict reuivre leur memoire.

Nous auons appris du sieur Champlain qu'il y eut vn Sauvage de sa cognoissance qui par consideration voulut changer son premier nom en celuy de Loup & Cerf, on luy en demanda la raison & pourquoy il auoit pris les noms de deux animaux si contraires, il respondit qu'en son pais il n'y auoit beste si cruelle que le loup, & animal plus doux que le cerf, & qu'ainsi il seroit bon doux & paisible enuers vn chacun n'estant point offensé, mais que s'il estoit outragé, il seroit furieux & vaillant, & ne pardonneroit à personne, non plus que le loup au cerf, quand il le tient arresté.

L'ay desia dit en quelque endroit de ce volume la force des femmes Sauvageſſes, & comment elles accouchent sans grand travail, du moins qui paroisse, mais ie repere derechef qu'elles sont admirables, car elles n'ont pas si tost mis vn enfant au monde, qu'elles sont encores plustost sus pieds, vont au bois, vont à l'eau, & font tout le reste de leur petit ménage comme si de rien n'auoit esté, de se geindre point de nouvelle, & de faire la delicate encore moins, on se rit plaisamment en France du caquet des accouchées, où toutes sortes de differens discours s'estalent & se deuident, car l'vne y parle de son mary, & l'autre de sa seruante, du four, & du moulin, & du marché, des halles. O mon Dieu quel

Forces des  
lauuageſſes  
accouchées

cliquerits, il n'y a que les plus spirituelles qui parlent vn peu de Dieu mais encore sobrement, car la mode, & les collets, la iuppe, & les souliers ont là leur empire.

Vn certain François fit vn iour diuersinterrogats à vne ieune femme nouvellement releuée de ses couches, sur ce qu'elle n'auoit point paruë enceinte ny grosse, guere plus qu'à son ordinaire, (c'est que i'ay admiré entre nos Huronnes) ne s'estoit point plainte, & n'auoit point gardé la chambre, comme font les femmes de France. A cela toutes se prirent à rire, disans que les Françaises estoient bien paresseuses, & auoient bien peu de courage, que pour auoir mis vn enfant au monde elles voulussent tenir le liect, elles deuroient tâcher (dirent elles) d'accoucher en Hyuer afin de faire comme les ours, qui se tiennent quatre ou cinq mois enfermez de peur du froid.

Et comme nostre Frere Geruais estoit vn iour aupres du Sauvage Napagabiscou malade dans sa cabane, sortit d'aupres de luy la femme de ce bon homme pour aller faire ses couches à la cabane voisine, mais avec tant de prudence que personne ne s'apperceut de son incommodité, non pas mesme son mary, que le lendemain matin que sa belle sœur luy apporta vne petite fille que Dieu luy auoit donnée, dequoy ils furent tous estonnez car personne ne s'estoit apperceu de la grossesse, ny le Frere Geruais, qui demanda à cette femme, mais vn peu trop simplement si cette

fille estoit d'elle, laquelle luy respondit en  
 riant que ouy ( car il n'y auoit que 4. ou 5.  
 mois qu'elle estoit accouchée ) & puis dit, &  
 quoy les femmes de France en ont elle si sou-  
 uent, non dit le Religieux que d'année en an-  
 née, & au plus de neuf en dix mois, mais il  
 leur arriue quelquefois d'en auoir deux d'v-  
 ne couche ( pour moy i'ay esté vne fois en vn  
 village, où vne femme estoit accouchée de  
 quatre garçons ayans tous vie ) A cela elle fit  
 vn grand cry disant : *Cheté* : ( car c'est leur fa-  
 çon d'admirer ) elles ressemblent donc aux  
 femelles des esclans qui portent deux petits à  
 la fois, iamais ie nay veu aucune femme de  
 nostre Nation auoir deux enfans d'vne cou-  
 che. Je croy qu'elle auoit quelque raison, car  
 la chose arriue fort rarement entr'eux, neant-  
 moins pendant que i'estois aux Hurons vne  
 fille en accoucha de deux, dequoy elle restoit  
 toute honteuse, non d'auoir perdu sa virgi-  
 nité qui ne leur est point honorable, mais  
 d'auoir fait vn iumeau.

Entre les Montagnais ils ont cette coustu-  
 me que personne ne se sert des vaisselles, ca-  
 lumets, ou petunois de la nouvelle accou-  
 chée pendant le temps de 15. iours, tenant  
 tout cela comme immonde, lesquels ils ne  
 veulent pas mesme toucher, & les bruslent  
 apres ce temps là, ce qui sent fort de son hon-  
 nesteté.



*Du choix qu'il faut faire des nourrices;  
De la nourriture & emmaillotement  
des enfans, comme ils font endurcis à la  
peine, & ne succedent point aux biens  
du pere.*

CHAPITRE XIX.

**D**onner vne bonne & vertueuse nourrice à l'enfant, est le fait d'une mere sage qui y doit auoir l'œil, car de là depend en partie sa bonne inclination, pour ce qu'il tient ordinairement plus du naturel de celle qui l'a alaité, que de celui qui l'a engendré, comme l'antiquité a tres-bien experimenté en Titus fils de Vespasian, & en plusieurs autres, lequel (ainsi qu'escriit Lampride) fut tout le temps de sa vie suiet à plusieurs maladies & infirmitéz, à cause qu'il auoit esté baillé à nourrir à vne nourrice suiete à maladie.

**Titus, suiet  
à maladie &  
pourquoy.**

Mais le pis est qu'il demeure quelque impression & caractère aux ames de cette vicieuse nourriture, comme le Grec escriit au second liure des Cesars, lors qu'il fait mention de Calligula quatriesme Empereur de Rome: les cruautéz & infamies duquel n'estoient imputées à pere ny à mere; mais à la nourrice qui l'alaita, laquelle outre qu'elle

**Calligula  
cruel & in-  
fame.**

estoit cruelle & barbare d'elle mesme, encore frotoit elle quelquefois le bout de sa mamelle de sang, & le faisoit succer à l'enfant qu'elle allaitoit.

Si la nourrice est yurongne, elle prepare l'enfant à conuulsion & debilité, mesme le fera yurongne, & comme on lit en la vie de l'Empereur Tibere, qui fut grand yurongne, par ce que la nourrice qui l'alaitoit non seulement beuuoit excessiuement, mais elle se-  
Tibere  
yurongne;
  
 vra l'enfant avec des soupes trempées à du vin.

Et voyla pourquoy le diuin Platon entre les Grecs, & Lycurgue entre les Lacedemoniens ordonnerent & commanderent en toutes leurs loix, non seulement que toutes les femmes simples, mais les bourgeoises, Damoiselles, & de moyen estat, nourrissent leurs enfans, & celles qui estoient Princesses & delicates, au moins qu'elles nourrissent leurs enfans aisnez, à cause, comme i'ay dit, que l'enfant succe ordinairement l'humeur & l'inclination de la nourrice avec le lact de sa mamelle.

Ioint que comme dit le mesme Platon en son troisieme liure des Loix, que iamais les enfans ne sont autant aimez des meres, comme quand elles les nourrissent de leurs propres mammelles, & que les peres les retiennent entre leurs bras, ce qui est vray semblable pour ce que la premiere amour en toutes choses est la plus vraye amour.

Plutarque au liure du regime des Princes

dit que Thomiste sixieme Roy des Lacedemoniens, mourant laissa deux enfans desquels le second herita au Royaume, pour ce que la Reynne l'auoit nourry. & non le premier à cause qu'une nourrice l'auoit alaieté nourry & esleué. Et de ce demeura la coustume en la pluspart des Royaumes d'Asie, que l'enfant qui ne seroit alaieté des mammelles de sa propre mere, n'heritast aux biens de son propre pere.

Mais sans aller chercher des coustumes plus au loin : les anciennes femmes d'Allemagne sont louées par Tacite, d'autant que chacune nourrissoit ses enfans de ses propres mammelles, & n'eussent voulu qu'une autre qu'elles les eüst alaité, comme il se pratique encor de present en la pluspart des pays circonuoisins, qui se liberent par ce moyen là, entre les autres inconueniens susdits de recevoir vn enfant pour vn autre, ce qui est quelquefois arriué.

De certe Loy se peunét liberer sans scrupule les femmes auxquelles la nature n'a point donné assez de forces pour pouuoir supporter, & le iour & la nuict les importunitéz d'un enfant criard, car alors selon Dieu on peut auoir recours à vne nourrice, non à la premiere venue, mais à vne sage & vertueuse, comme firent iadis deux certaines Dames bourgeoises, qui toutes deux firent choix d'une mesme nourrice, à laquelle elles donnerent à nourrir en diuers temps, l'une deux filles, & l'autre deux garçons, laquelle nour-

rice fit apres le mariage entre ses quatre nourrissons qui se marierent tous en vn mesme iour, & fus prié du festin, où ie n'allay point pour ce qu'ils estoient Huguenots. Mais on peut inferer que le mariage de ces quatre estoit vn mariage bien fait, car ayans esté nourris d'vne mesme mammelle ils pouuoient auoir succé vne mesme humeur, ou du moins qu'il s'estoit attaché en leur nature ie ne sçay quoy de fort approchant à la sagesse & modestie de leur mere de laiçt.

Nos Sauuagesse sans autre Loy que celle que la nature leur donne, d'aymer, nourrir, & esleuer leurs enfans, puis que les animaux mesmes les plus feroces ont soin de leurs petits, les allaitent de leurs propres mammelles, & n'ayans l'vsage ny la commodité de la boullie, elles leur baillent des mesmes viandes desquelles elles vsent, apres les auoir bien maschées, & ainsi peu à peu les esleuent. Que si la mere meurt auant que l'enfant soit seuté, le pere, ou à son deffaut vne autre personne, fait boüillir du bled d'Inde dans vn pot de terre, puis en tire l'eau, laquelle il prend peu à peu dans sa bouche & la ioignant à celle de l'enfant luy fait aualler cette eau, qui luy sert de laiçt & de boullie, ie l'ay veu ainsi pratiquer à plusieurs, & particulièrement enuers le petit de nostre Sauuagesse baptisée, duquel le pere auoit vn soin si particulier qu'il ne le negligeoit en rien, & luy faisoit aualler luy mesme de cette eau, ou boüillon.

Comme les  
sauuagesse  
nourrissent  
leurs enfans

De la mesme inuention se seruent aussi les Sauuages pour nourrir les petits chiens que les meres ne peuuent engraisser, ce que ie trouuois fort sale & vilain, d'ainſi ioindre à leur bouche le museau des petits chiens, qui ne sont pas souuent forts.

De l'emmaillottement.

En quelque Prouince de nostre Inde occidentale, on n'emmaillotte point les enfans, peur de les rendre courbez ou contrefaits par cet empressement, ce seroit neantmoins les mettre en vn grandissime peril, n'estoit qu'on les couche dans des lits suspendus en l'air, comme font nos Canadiens, d'où ils ne peuuent tomber, ny sortir.

Mais nos Huronnes qui n'ont point l'usage du berceau, ny de ses lits suspendus, emmaillottent leurs petits enfans durant le iour dans des peaux sur vne petite planchette de bois de cedre blanc, d'environ deux pieds de longueur ou peuplus, & vn bon pied de largeur, où il y a à quelqu'vns vn petit arrest, ou aiz plié en demy rond attaché au dessous des pieds de l'enfant, qu'ils appuyent contre le plancher de la cabane, ou bien elles les portent promener avec icelles derriere leur dos, avec vn collier ou cordelette qui leur pend sur le front. Elles les portent aussi quelquefois nuds hors du maillet dans leur robbe ceinte, pendus à la mamelle, ou derriere leur dos presque debouts, la teste en dehors, qui regarde des yeux d'vn costé & d'autre par dessus les es-

paules de celle qui le porte.

Lors que l'enfant est emmaillotté sur la petite planchette, ordinairement enliouée de matachias & chappelets de pourceleine, ils luy laissent vne ouuerture deuant la nature, par ou il fait son eau, & si c'est vne fille, ils y adioustent vne feuille de bled d'Inde renuerlée, qui sert à porter l'eau dehors, sans que l'enfant soit gasté de ses eaux, ny falle de ce costé là, laquelle inuention est pratiquée par les Turcs mesmes, mais plus commodement, car i'en ay veu vn modèle. Ils font vn pertuis au berceau au dessous du siege de l'enfant qui est descouuert, & appliquent vn tuyau courbé à la nature, lequel passans entre les iambes de l'enfant, respond à ce trou du berceau, sous lequel ils tiennent vn petit pot qui reçoit les excremens & l'vrine, & par ce moyen rend les enfans tousiours nets & mieux sentans que ceux d'icy, d'où ie conclus que pour ce regard on deuroit les imiter, particulièrement les pauures gens qui ont faute de linges, d'estoffes & d'habits.

Les Sauuagessees comme elles n'ont iamais eu l'usage du linge ny la methode d'en faire, encor qu'elles ayent du chanure assez, ont trouué l'inuention d'vn duuet fort doux de certains roseaux, sur lesquels elles couchent leurs enfans fort mollement, & les nettoient du mesme duuet, ou avec de la poudre de bois sec & pourry, & la nuit venuë, elles les couchent souuent

tout nuds entre le pere, & la mere, ou dans le sein de la mere mesme, enuveloppé de sa robe pour le tenir plus chaudement, & n'en arrive, que tres-rarement d'accident.

Les Canadiens, & presque tous les peuples errants, se seruent encore d'une pareille planchette pour coucher leurs enfans, qu'ils appuyent contre quelque arbre ou l'attachent aux branches, mais encores dans des peaux sans planchette, à la maniere qu'on accommode ceux de deça dans des langes, & en cet estat les posent de leur long doucement dans vne peau suspendue en l'air, attachée par les quatre coins aux bois de la cabane, comme sont les lits de roseau des Mattelors sous le tillac des Nauires, & s'ils veulent bercer l'enfant, ils n'ont qu'à donner vn branle à cette peau suspendue, laquelle se berce d'elle mesme.

Endureissēt  
leurs en-  
fans,

Les Cimbres auoient accoustumé de mettre leurs enfans nouveaux naiz parmy les neiges, pour les endurcir au mal, & nos Gaulois au contraire les delicaient le plus qu'ils peuuent, pour les rendre fluets & mal sains, de sorte que s'ils sentent vn peu de vent, de chaud; ou de froid plus qu'à l'ordinaire, tout est perdu, voyla vn enfant malade, il faut le Medecin, il-luy faut ouuir la veine, cette viande ne luy est pas propre, gardez vous du bruit, & pour petit qu'il soit, on fait de son estomach vne

boutique d'Apoticaire, & d'où vient cela c'est qu'ils font trop mignardez, & nais d'parens fluets, car on ne voit point tant d'infirmité aux enfans villageois non plus qu'à ceux de nos Barbares qui n'y apportent point tant de façon. Bon Dieu que d'abus & de sottise il y a parmy de certaines maisons des grands, vous diriez proprement à les voir faire, & à les entendre qu'ils ont vn autre pere qu'Adam, qu'ils ne sont point de la mesme nature des autres hommes, & qu'ils auront vn Paradis à part, ouy & tel qu'ils l'auront fabriqué par leurs œures.

Nos Sauuagesses imitans les Cimbres esleuent leurs enfans le moins delicatement qu'il leur est possible, & les laissent non seulement trotter & courir nuds à quatre pieds, par les cabanes, sans ayde ny conduite de personne; mais estans grandelers ils se vautrent, courent, & se roullent dans les neiges, & parmy les plus grandes ardeurs de l'Esté, sans en receuoir aucune incommodité, dequoy ie m'estonnois fort, & de ce que mettant quelquefois vn petit morceau de sucre dans la bouche des petits enfans ils me suiuoient à quatre pieds comme petites bestioles, dans les plus grandes rigueurs de la saison. Et de là vient qu'ils s'endurcissent tellement au mal, & à la peine, qu'estans deuenus grands, vieils & chenus, ils restent tousiours forts & robustes, sans ressentir presque aucune indisposition, &



mesmes les femmes enceintes sont tellement fortes, qu'elles s'accouchent souvent d'elles mesmes, comme elles m'ont dit, & n'en gardent point la cabane pour la plupart. l'en ay veu arriuer de la forest, chargées d'un gros faisceau de bois, qui accouchoient dès aussi tost qu'elles estoient arriuées, puis au mesme instant sus pieds, à leur ordinaire exercice.

Les enfans  
ne succedēt  
pas aux  
biens du  
pere.

Er pour ce que les enfans d'un tel mariage ne se peuvent asseurer legitimes, ils ont cette coustume entr'eux, aussi bien qu'en plusieurs autres endroits des Indes Occidentales, que les enfans ne succedent point aux biens de leur pere; mais ils en font successeurs & heritiers, les enfans de leurs propres frères, lesquels ils font asseurez estre de leur sang & parentage, & par ainsi les hommes sont hors du hazard d'auoir pour heritiers les enfans d'autruy bien qu'ils fussent de leurs propres femmes.

En suite de cela il y en a qui pourroient douter que les peres eussent de l'amitié pour leurs enfans, n'estans point asseurez qu'ils fussent de leur fait, ou non, mais ie vous asseure encor vne fois, qu'ils les tiennent si cher, & en font tant d'estat qu'ils ne les voyent pas à demy, leur donnent toute la liberté qu'ils veulent, & ne les repréhendent pour faute aucune, car de chastiment il ne s'en parle point, c'est pourquoy il ne faut pas s'estonner si estans grands ils se portent facilement au vice, puis que dans

es familles Chrestiennes, & Religieuses, où la correction & le chastiment manque à la ieunesse, on n'y voit que desordres, qu'ambition & presomption d'esprit, avec plus d'excez de beaucoup que dans les familles Sauvages les plus Barbares, & esloignées de la cognoissance de Dieu.

Il faut que ie m'explique & dise, (pour ne condamner les innocens avec les coupables) que s'il y a vn grand nombre d'enfans Sauvages mal sages, & vicieux, & sans le respect deu à leurs parens, il y en a vn autre grand nombre qui sont mieux. Car outre qu'ils n'ont pas tant de legeretez pueriles, comme beaucoup d'enfans de par deçà, ils sont douçz d'vne petites grauité si iolie, & d'vne modestie naturelle si honneste, que cela les rends extrêmement agreables & aymables, de sorte que ie prenois vn singulier plaisir de leur enseigner les lettres, & de les instruire en la Loy de Dieu, selon qu'ils en estoient capables; aussi en auions nous tousiours plusieurs dans nostre cabane, où nous leur donnions facile accez, aux heures qui ne nous estoient point incommodés, & non sans quelque difficulté aux mauuais garçons, pour les obliger à imiter les bons.

Nous en auions pratiqué cinq ou six de tres iolys, beaux, & d'vn fort bon esprit pour les amener en France, avec le consentement de leurs peres & meres, mais quand

Honnesteté des enfans Sauvages.

Il fut question de partir - cet amour si tendre des meres, & le reciproque des enfans enuers elles tira tant de larmes des yeux des vns & des autres, qu'en fin elles esteignirent cette premiere deuotion, par vn ouy dire qu'on foliettoit, qu'on pendoit, & qu'on faisoit mourir les hommes entre les François, sans discerner l'innocent du coupable, doctrine qui leur auoit esté donnée par le Huron Sauoignon, laquelle nous empescha du tout d'en pouuoir amener aucun quelque promesse que leur fissions d'vn bon traictement, & deles ramener en leur pays dans dix huit ou vingt Lunes, qui font vn an & demy de temps, car il ne se pouuoit à moins.

---

*De l'instruction de la ieunesse, & des exercices ordinaires des enfans. De la dissolution des François. Et d'une certaine Nation où l'on coupe le né des filles mal viuantes.*

CHAPITRE XX.

De l'instruction des enfans Romains,

**C**E grand Empereur Marc Aurelle, que pleust à Dieu qu'il eut esté Chrestien, il ne luy eut rien manqué digne d'vn Prince egallement puissant, & vertueux.

Discourant vn iour avec son amy Pullion du soin que les anciens Romains auoient d'instruire leurs enfans dans la vertu & l'habitude des bonnes mœurs, dit de luy mesme ces paroles, dignes à la verité d'estre grauées & buriées sur le cœur de tous ceux qui ont à gouverner la ieunesse & les esprits encorés tendres, dans la vertu.

Mon pere Anne Vere, fut en cas autant digne de loüange, comme ie suis digne de reprehension: car moy estant ieune enfant, iamais ne me laissa dormir en liët, assoir en chaire, boire ny manger avec luy à sa table, & si n'osois hausser ny leuer la teste ny les yeux pour le regarder en face, & pour ce souuent me disoit: Marc mon fils, i'ayme trop plus que tu fois vertueux & honneste Romain, que Philosophe superbe & dissolu, car celuy là est indigne de viure & de paroistre entre les hommes qui n'ensuit la vertu, laquelle les Dieux mesmes recompensent dans le Ciel, & les hommes honorent sur la terre.

Puis poursuiuant son discours disoit: anciennement les enfans des bons rettoient iusques à deux ans, iusqu'à quatre viuoient en leur appetit & volonté, lisoient iusques à six, & estudioient en Grammaire iusques à dix ans, puis deuoient prendre office ou mestier, selon qu'ils se sentoient appellés ou destinés, ou s'adonner à l'estude, ou aller aux exercices de la guerre, de maniere que parmy Rome ils n'alloient oisifs ny vagabons, veu mesmes qu'ils auoient des Maistres & Precepteurs vieils & tellement sa-

ges & prudents, que leur seule presence sans dire mot, estoit capable de les maintenir dans leur deuoir & conseruer dans la vertu.

Qualité  
d'un bon  
Precepteur.

L'ay estudié, dit ce bon Prince, en Grammaire avec vn Maistre qui s'appelloit Euphemio, il auoit la teste toute blanche de vieillesse, il estoit fort moderé en parler, en discipline fort rigoureux, & en la vie tres-honneste, pour ce qu'en Rome y auoit vne Loy, que les Maistres des enfans fussent fort anciens, de maniere que si le disciple auoit l'aage de dix ans, le Maistre deuoit passer cinquante. Et ce qui faict qu'à present on voit si peu d'enfans sages & modestes, c'est pource que les Maistres sont eux memes ieunes & sans vertu, & ont encore moins d'experience; c'est pourquoy on ne doit trouuer estrange si on ne leur obey pas tousiours en choses iustes & licites, puis qu'en imprudens & peu experimentez, ils commandent souuent choses iniustes, où par vne maniere trop precipitée s'emportent au gré de leurs passions à la moindre mousche qui les picque, pensans par là se faire estimer bon conducteur de la discipline & du bon gouuernement, en mesme paralelle de ceux qui pour estre maintenus, toillent les choses qu'ils deuroient corriger.

Effect du  
commandement.

Car les commandemens iustes & bien digerez, encore qu'il n'appartienne pas aux disciples de les examiner, font les cœurs doux, souples & debonnaires, comme au contraire, les commandemens iniustes ou mal faicts, tournent & conuertissent les hommes thumbles & doux, en personnages durs & austeres, comme

L'experience nous l'a fait voir maintefois, & dans les Religions les plus austeres mesmes, où la voye de la douceur est toujours employée la premiere, puis la verge si elle ne suffit.

Il est vray, que nous voyons souuent des peres, estre la cause de la perte de leurs enfans & de la corruption de leurs mœurs, par les mauvaises habitudes qu'ils leur laissent prendre en leur bas aage. Car les vns font gloire de les nourrir dans les delicatesses & les delices, & leur souffrent de faire tout ce qu'ils veulent, comme s'ils estoient enchantez des merueilles imaginaires de leur esprit & de leur beauté, sans se mettre en peine de ce qui en arrivera quand ils seront grands. Les autres tout au contraire les esleuent avec trop de rigueur, comme aux maisons des mecaniques, & ceux-cy les perdent encore; car comme par vne excessive delicatesse, les forces du corps & de l'esprit s'affoiblissent, aussi par vn chastiment trop rude, ils deuiennent si hebetez qu'ils perdent souuent toute esperance d'apprendre, & sont en des apprehensions continuelles, qui les empêchent de faire rien de viril, de maniere que pour les rendre tels qu'ils doiuent estre, il n'est rien meilleur que de tenir vn milieu entre la douceur & la seuerité, afin qu'aux occasions ils soient tousiours discrets & sages, & apprennent sans timidité.

Peres cause  
de la perte  
de leurs  
enfans.

Or que ce milieu dans lequel consiste la vertu soit pratiquée par nos Sauuages enuers leurs enfans, il y a apparence qu'ils n'y manquent pas en toutes choses, bien qu'ils leur souffrent

les desobeïssances, & de manquer au respect qu'ils doiuent à leurs parens. l'en ay veu de bien sages, i'en ay veu de bien fols & temeraires, mais cela venoit del'instinct & inclination de leur propre nature, à laquelle ils adhetent, & non de l'instruction & conduite de leurs parens, lesquels les laissent viure dans toute sorte de liberté, la bride sur le col & sans chastiment, comme ils ont esté eux mesmes esleuez sans correction, car les Sauvages n'en scauroient souffrir à leurs enfans, & de verité ils n'en méritent souuent pas tant que ceux d'icy, pour ce qu'ils ont moins de malices & moins d'instructions.

S'ils ne scauent que cest d'estre rudoyez & seuerement reprimendez, ils n'expérimentent non plus de delicatesses & sont esleuez fort austerement. De ses petites mignardises & caresses que les peres & meres traittent icy leurs enfans, on ne scait que c'est aux Canadiens, car ils ayment d'une amitié plus cachée que descouverte, & plus virillement que sensuellement, & par ceste maniere de gouuernement l'on peut iuger comme i'ay desja dit, que nos Canadiens tiennent quelque chose du milieu en la conduite de leurs enfans, & mesme nos Montagnais, lesquels ne font autre reprimende à leurs petits garçons quand ils crient, que de leur dire: & quoy ne veux tu pas te taire, ie te dis que tu ne tueras point d'Ours, d'Esclans, ny de Castors, & si tu te tais tu en tueras. Et aux filles ils leur disent seulement. Cheté ega maché, arreste-toy, ne crie pas, & rien plus.

Leurs exercices ordinaires, particulièrement Exercices  
des garçons des ieunes garçons, n'est pas de bien employer le temps, ny d'apprendre mestier, car il n'y en a point entre nos Canadiens & Hurons, où chacun mesnage faict de luy mesme ce qui luy est conuenable & necessaire, soit à coudre, à filler, faire des pots de terre, & toute autre ouurage & action de mestier qui leur faict besoin; mais nos ieunes Hurons s'exercent principalement à tirer de l'arc en quoy ils se rendent fort adroits, à darder la fleche, qu'ils font bondir & glisser droict superficiallement par dessus le paué, iouer avec des bastons courbez qu'ils font couler par dessus la neige, & croquer vne bale de bois leger, comme l'on faict par-deça. Apprendre à ietter la fourchette avec quoy ils herponnent le poisson entre les enfans des Quienontateronons, & darder l'espée entre nos Montagnais, par le moyen d'un baston au bout duquel ils attachent vne alaine, qu'ils esclancent contre vn but, puis à beaucoup d'autres petits jeux & exercices de recreation, qui ne les empêchent pas de se retrouver à la cabane aux heures des repas, & lors qu'ils ont faim d'aller griller du bled.

Que si vne mere prie son fils d'aller querir de l'eau, du bois, ou faire quelque autre semblable seruice du mesnage, il luy respond que c'est vn ouurage de fille & n'en faict rien: que si par fois nous obteniõs d'eux de sēblables seruices, c'estoit à condition qu'ils auroient tousiours entrée en nostre cabane, ou pour quelque espingles, plumes ou autre petite chose à se pa-



ier, dequoy ils estoient fort contans & nous aussi, pour ces petits & menus seruices que nous en receuions.

Il y en auoit pourtant de malicieux, qui se donnoient le plaisir de couper la corde qui soustenoit nostre perte en l'air, & puis estant tombée nioient absolument que ce fussent eux, ou bien prenoient la fuite, car ils n'aduouient iamais guere leur faute s'ils ne sont attrapez sur le fait ou que l'on ne leur conuainque l'esprit par raisons; C'est vne petite vanité qui n'est pas blasmable en eux, comme elle pourroit estre en des Chrestiens de vouloir estre estimé meilleur qu'on n'est, c'est neantmoins la perfection du iourd'huy, car qui voyons nous qui vaille souffrir le mespris qu'il merite, ou d'estre estimé pour tel qu'il est, personne, car le monde ne veut point de ces pratiques là, on la laisse pour les Cloistres, encores y est elle souuent bien maltraictee & encores plus mal receüe, par ceux qui en deuroient monstre l'exemple aux autres.

Il y en a qui veulent bien estre estimez pour tels qu'ils sont, non par vertu, mais par imprudence, & font voir eux memes à descouuert l'imperfection & malice de leur esprit, de laquelle ils veulent tirer gloire, mais gloire qui leur tournera à confusion deuant Dieu.

**Exercices  
des petites  
filles,**

De mesme que les petits garçons ont leur exercice particulier, & apprennent à tirer de l'arc les vns avec les autres, si tost qu'ils commencent à marcher. On met aussi vn petit baston entre les mains des petites fillettes, en mes-

me temps qu'elles commencent de se fortifier, pour les stiller & apprendre de bonne heure à piler le bled, qui est leur exercice plus rude, & estans grandelettes elles iouent aussi à diuers petits ieux avec leurs compagnes, & parmy ces petits ébats on les dresse encore doucement à de petits & menus seruices du mesnage, & aussi quelquefois (chose deplorable) au mal qu'elles voyent commettre deuant leurs yeux, qui faiët qu'estans grandes elles ne valent rien pour la pluspart & sont pires (peu exceptées) que les garçons mesmes, se vantans souuent du mal, qui les deuroit faire rougir & qu'elles n'ont pas commis pour se faire rechercher & admirer comme valcureuses desbauchées.

Les Montagnaites apprennent aussi ce qui est du mesnage, à faire les robes, les raquettes, les escuelles, vstencilles, vaisselles & autres petites ioliettez, peindre & faire des franges aux robes & nagent comme canars. Je loué nostre Seigneur, de ce que les Huronnes prenoient d'allez bone part nos reprimandes, & qu'à la fin elles cōmençoient d'auoir de la retenuë & quelque honte de leur dissolution, n'osans plus que fort rarement vser de leurs impertinentes parolles en nostre presence, & admiroient en approuuant l'honnesteté que leur disions estre aux filles de par-deça, ce qui nous donnoit esperance d'un prochain amendement de vie, si les François qui estoient montez avec nous par vne malice effrenée, ne leur eussent dit le contraire, diffamans & taxans meschammét l'honneur & la pudicité des femmes & filles de leur

François  
dissolus.

païs, pour pouuoir continuer avec plus de liberté leur vie infame & mauuaise, tellement que ceux qui nous deuoient seconder & seruir par bons exemples, à l'instruction & conuersion de ce peuple, estoient ceux-là mesmes qui nous empelchoient, & destruisoient le bien que nous allions establissant. Il y en auoit neantmoins quelqu'vns de tres honnestes & discrets, lesquels s'ils faisoient du mal, il ne venoit pas à nostre cognoissance, & n'esclatoit point en public.

Tous les peuples infidelles & barbares, ne font point neantmoins tous tellement abrutis dans le mal & si plongez dans l'horreur du vice, qu'il ne s'y en trouue encore quelqu'vns, qui obseruent les Loix de l'honnesteté & plus rigoureusement que les Chrestiens mesmes, bien que les premiers n'ayent aucune Ley, qui leur defende le mal, & les derniers ayent les deffences expressees du Createur de ne le commettre pas.

Filles qui  
ont le nez  
couppe.

L'vn de nos François nommé Grenole, ayât esté à la traicte du costé Nord, en vne nation esloignée enuiron cent lieues des Hurons, vrant à la mine cuiure, nous dit à son retour y auoir veu plusieurs filles, auxquelles on auoit couppe le bout du nez selon la coustume du pais, pour auoir fait bresche à leur honneur, (bien opposite & contraire à celle de nos Hurons & Canadiens, qui leur permet toute liberté) & nous assëura de plus auoir veu ces Sauvages, faire quelque forme de prieres auant que prendre leur repas: qui estoit vn preiugé; qu'ils  
reconoissent

Sauages  
prient Dieu.

recoignoissent & adoroient vrayement quelque diuinité à laquelle ils rendoient aussi action de graces après leur repas. Ceste disposition nous fist conceuoir vn grand desir d'y aller, si Dieu par sa diuine prouidence n'en eut autrement ordonné, me renuoyant pour affaires en Canada, & de là en France pour Paris.

---

*De l'excellence de l'escriture. Des principes que nous en donnions aux enfans Hurons, de leur langue & de celle des Canadiens.*

CHAPIRE XXI.

ENTRE toutes les choses plus admirables du monde, l'escriture est digne de tres-grande admiration. Premièrement pour son premier Dieu Auteur qui a esté Dieu mesme, secondement pour son vtilité, Dieu en a esté le premier Auteur, comme les parolles qu'il tint à Moÿse nous l'apprennent: monte dit le Seigneur, & vien me treuuer sur la montaigne, là ie te bailleray deux tables de pierre: la Loy & les commandemens que i'ay escrits, afin que tu les enseignes aux fils d'Israël. Ce que Dieu auoit escrit estoit engraué dans les tables que Moÿse rompit puis après émeu de colere, lors qu'il trouua les enfans d'Israël idolatrans après le veau d'airain.

Dieu Auteur de l'escriture.

Moyse le  
second Au-  
theur.

De l'impri-  
merie.

Depuis Dieu fit commandement à Moÿse de renouveler les tables, & d'escire ce qui estoit contenu en celles qui estoient rompues, si bien que nous voyons par là que c'est Dieu qui est l'Auteur de l'écriture, & que Moÿse a esté le premier entre les hommes, qui a escrit, voyons de l'imprimerie.

L'invention de l'imprimerie en l'Europe, comme tient la commune opinion, a commencé sur l'an de grace 1458. & est attribuée à vn Allemand appelé Jean Guttemberg, & le premier roule dont ont imprimés se fit en la ville de Mayence en Allemagne, duquel lieu vn autre Allemand nommé Conrad en porta l'invention en Italie, & que le premier liure qui s'imprima, ce fut vn œuvre de S. Augustin, lequel est intitulé De la Cité de Dieu.

De l'inven-  
tion de  
l'artillerie.

Mais les Chinois peuples inventifs & des plus polis de la terre, s'attribuent avec quelque apparence de raison, l'honneur d'en auoir esté les premiers inventeurs, & que les peuples Germaniques ne l'ont sçeu qu'après eux, ou appris de quelqu'un d'eux. De mesme ils s'attribuent l'honneur d'auoir esté les premiers inventeurs de l'artillerie, car elle ne commença en l'Europe qu'en l'an 1330. par l'industrie d'un Allemand. Munster en sa Cosmographie liu. 7. dit en l'an 1354. par vn Moine Allemand nommé Bertholde Sohonorés.

A la verité on ne scauroit assez louer l'inuention & l'utilité de l'Escriture, puis qu'un Dieu en a esté le premier Auteur, & que d'elle depend la principale science des hommes, mais

pour ce qu'elle ne s'apprend qu'avec peine & un grand temps, peu de Hurons s'y vouloient adonner, & se contentoient de conter les feuillets de nos liures, & d'en admirer les images avec tant d'attention qu'ils perdoient tout autre soin, & y eussent passé les iours & les nuicts entiers qui les eût laissé faire, mais un si frequet manement de nos liures, qu'ils demandoiēt à voir à tout moment les vns après les autres, principalement la S. Bible pour sa grosseur & ses images, les perdoit & rendoient tout frippiez.

Nous auons commencé d'enseigner aux enfans, les lettres & l'écriture, mais cōme ils sont libertins & ne demandent qu'à iouier & se donner du bon temps, ils oublioient en trois iours ce que nous leurs auons appris en quatre, faute de continuer & nous venit retrouver aux heures que leur auons prescrites, & pour nous dire qu'ils auoient esté empêchez à iouier, ils en estoient quittes, sans autre plus grande cérémonie, aussi n'estoit il pas encore à propos de les rudoier ny reprendre autrement que doucement, & par vne maniere affable les admonester de bien apprendre vne science qui leur deuoit tant profiter à l'aduenir, s'ils s'y addoient avec soin, plaisir & contentement.

Il y auoit des hommes qui nous demandoiēt d'apprendre le François avec eux, mais comme en toute leur langue il ne se trouue aucune lettre labiale, ny les vns ny les autres, n'en pouuoient prononcer vne seule que tres-difficilement. Pour dire P. ils disoient T. pour F. &c.

Enseignés  
les lettres  
aux enfans.

N'ont point  
de lettres  
labiales.

pour M. N. &c. & par ainsi il leur eut esté comme impossible de la pouuoir apprendre dans leur pais ( i'entends les personnes aagées) qu'avec vne grand longueur de temps & des peines indicibles, & suis asseuré qu'un ieune garçon Huron s'efforça deux & trois eens fois pour pouuoir prononcer la lettre P. & ne pû jamais dire que T. car voulant dire Pere Gabriel il disoit T. Auuel.

Les Montagnais non plus que les Hurons, n'ont pas tant de lettres en leur Alphabeth, que nous en auons au nostre, car ils n'ont point les lettres F. L. V. ils prononcét vn R. au lieu d'un L. ils prononcent vn P. au lieu d'un V. & ont plusieurs autres obseruations en leur lague, qui ne peunét estre conceues que par ceux qui ont l'usage de ladite langue, mais elle est telle que les enfans qui ont la langue assez bien pendue prendroiet bien tost nostre prononciatiõ si on les instruisoit, & encores assez facilement les Hurons, car les deux qui furent enuoyez en Frãce il y a quelques années, dont l'un nommé Sauoignon est retourné en son pais, & l'autre nommé Louys est resté à Kebec, s'y sont formez, particulièrement le petit Louys, car pour l'autre il n'y a jamais esté bien sçauant, aussi estoit il plus aagé & moins apte pour apprédic que le dernier qui estoit plus ieune & gentil.

Il faut que ie vous die de ce Sauuage ce petit mot en passant, que tous les Hurons l'estimoient menteur, lors qu'il leur racontoit les merueilles qu'il auoit veuës en nostre Europe, comme en effect il y a des choses qu'ils cro-

voient impossible, comme vn carosse attelé de six & huit cheuaux, vn orloge sonnant, & beaucoup d'autres choses, que nostre tesmoignage leur fist croire faisable.

Ce bon Sauoignon se resouuenoit bien de la bonne chere qu'il auoit fait en France & s'en vantoit par tout, neantmoins il ne luy print iamais enuie d'y vouloir retourner, iusques à vn certain iour qu'ayant receu mescontentement de sa compagne, il print resolution de s'en vouloir retourner & demandoit à nos François s'il y pourroit auoir vne femme pour trois castors, encor croyoit il la mettre à bien haut prix, ce qui nous donna plus de compassion, que d'enuie de rice.

Ces simplicitéz particulieres n'empêchent pas, qu'il ne se trouue des gés d'esprit entr'eux, & qu'on n'en puisse faire quelque chose de bon, car il n'y a que la politesse qui leur manque, & si nous eussions esté encore deux ans dans le païs, ie croy que nous en eussions rendu d'auancez aux lettres, & de bien instruits en la foy, car les hommes comprenoient assez bien, & les enfans tenoient gentiment la plume.

Toufiours ces commenceemens seruiront de beaucoup à ceux qui iront après nous travailler en ceste vigne, car la chose plus difficile est faicte & les principales pieces esbauchées, il n'y a plus qu'à les polir qu'elles ne soient parfaites. Je scay bien que les derniers ouuiers sont toufiours assez peu d'estat du travail des premiers & y trouuent souuent à redire. Ce sont maladies naturelles qui naissent avec



l'homme, lesquelles il faut excuser & nō point condamner, puis que Dieu seul est le Iuge de nos actions.

Les langues ne se sçauent pas sans fautes, qu'après vne grande pratique & longue experience, à la Françoisē mesme, personne ne se dit parfait tant elle est changeante & suiēte à la caprice des hommes, qui inuentent tous les iours des mots nouveaux, ou vne nouvelle façon de prononcer, de sorte que l'ancien Gaulois semble auourd'huy vn langage estrange, comme le sera à cent ans d'icy, celuy duquel on vie pour le iourd'huy.

Dés la France i'auois vne grande inclination pour les langues Sauvages, afin qu'en y profitant ie puisse après profiter aux ames, & en auois des-ja assemblé vne quantité de mots, mais pour ne les sçauoir prononcer à la cadence du pais, à la premiere rencontre que ie fis des Montagnais, pensans baragouiner, ie demeuray muet, & eux avec moy.

Marry que i'eu perdu & ma peine & mon soin, avec toutes mes études que i'auois faictes sans autre maistre que du petit Patetchouan, ie m'adressay au truchement Marfolet, pour en auoir quelque instruction, mais il me dit franchement dedans nostre barque à Tadoussac, qu'il ne le pouuoit nullement & que ie m'adressasse à vn autre; ie luy en demanday la raison, il me dit qu'il n'en auoit point d'autre que le serment qu'il auoit faict de n'enseigner rien de la langue à qui que ce fut.

Me voylà donc esconduit, & ne me rebute

Le truchement refusa d'enseigner la langue.

pas pourtant, ie le prie derechef de m'apprendre quelque mots de ce langage, puis qu'il n'y en auoit point d'autre plus capable que luy, & que ie le seruirois en autre occasion, mais il continué en son refus, ne voulant pas, disoit-il, faulser son serment & faire rien contre ses promesses, neantmoins à la fin il me lascha ces deux mots Montagnais, *Nomakinisitoratús*, qui veulent dire en François, non ie ne l'entend point, car en Huron il faudroit dire: *Danstan tearonca*. Voyla tout ce que ie pû tirer de luy avec toute mon industrie, & croy que tout son plus grand serment estoit de se rendre necessaire, & de ne laisser empieter personne sur son office, mais s'estoit mal prédre ses mesures que des'adresser à nous, qui n'estions pas pour luy nuire.

Ce peu que i'en ay sceu dauantage, ie l'ay appris de nos Religieux de Kebec des Montagnais & d'un petit Dictionnaire, composé & écrit de la propre main de Pierre Anthoine nostre Canadien, que i'ay creü d'autant plus asseuré, que ce Sauvage là faict auant qu'auoir perdu les Idées de sa langue, & s'il est faulx en quelque chose, c'est en la mesme maniere que ie le suis en la langue Françoisse, en comparaison d'un Orateur disert, car il y a le bon & le mauuais Montagnais, comme le bon & le mauuais François, duquel i'y mite le dernier pour ne pouuoir faire mieux.

Toutes les langues de la nouvelle France se peuuent reduire en deux principales: à sçauoir, Huronne & Canadienne. La Huronne cõprend presque toutes celles qui courent, les naties se-

dentaires & quelqu'vnes des errantes, comme les Houandates, les Quieunontateronons, Sontouhouerhonons, Attiuoindarons, Assitague-tonons, & autres des contrées de la mer douce, lesquelles toutes ensemble peuvent contenir enuiron 3. ou 4. cens mille ames en 200. lieuës de pais, qui feroient vne belle Prouince si elles estoient possédées par vn seul Prince Chrestien, car pour le iourd'huy les môtagnes, les fleues & les riuieres, ne seruēt point de limites ny de bornes aux Prouinces & Regions, ains les langues, & les Seigneuties, & se dit vne Prouince & Region auoir autant d'estendue comme la langue d'icelle est parlée & entendue en icelle.

La Canadiëne cōprend presque toutes les nations errantes, qui tiennent depuis l'emboucheure du grand fleue S. Laurens, iusques au pais des Hurons, parmy lesquelles nous cōprenons les Almouchiquois, Montagnais, la petite Nation. Les Sauuages de l'Isle, les Ebicerinys, & generalement tous les Algoumequins & autres nations errantes, qui se rencontrent dans l'estendue de plus de 350. lieuës de pais, qui ne peuvent faire en tout à mon aduis, 50. ou 60. mille ames au plus, & tous errants & vagabons comme i'ay dit.

Il demeure dōc constant que nous n'auōs que deux langues principales dans toute l'estendue de nostre Canada, & que tout tant qu'il y en a deriuēt de l'vne de ses deux, & n'y a autre difference, que du Gascon ou du Prouençal au François, car encor biē qu'il y ait vn truchemēt particulier pour les Montagnais, vn autre pour les Sauuages de l'Isle, & vn pour les Ebicerinys,

Si est ce que c'est tousiours vne mesme langue, & n'y a autre difference que celle que ie vien de dire, qui est assez neantmoins pour obliger d'auoir par tout des Truchemens diuers, tant pour n'ignorer rien des langues, & d'vne infinité de mots qu'ils ont de differens les vns des autres, que pour maintenir les François en l'amitié de ses peuples, & attirer leurs castors en procurant leur salut.

On dit qu'il y a en quelque contrée des Indes, vne Nation dont les hommes ont vn langage particulier, & les femmes vn autre, sans qu'il leur soit loisible d'vser de celuy de leur marys, il n'en est pas de mesme entre nos Nations Canadiennes, mais entre toutes il me semble que les femmes Ebiçeriniennes parlent le plus delicatement, & mignardement, elles ont vn petit bec affilé dont vous diriez que les parolés leur partent du bout des levres, & ce qui en est plus admirable est, qu'elles coulent de suite sans hesiter ny reprendre haleine, & si doucement qu'à peine leur voyez vous ouvrir les levres en leurs petits entretiens & esbats.

Ie m'estonnois mesme comme elles se pouuoient entendre, & le Truchement Richer comprendre ce qu'elles disoient, car pour moy, il faut que i'aduoué qu'il m'eust esté bien difficile de m'y rendre sçauant.

I'en voulu faire l'experience au pays des Hurons, où elles estoient venuës hyuerner avec leur marys, & en receus des leçons du

Truchement que j'estudiai quelque temps ensemble, avec le Montagnais & mon Huron, mais ne my pouuans aduancer pour en auoir trop entrepris à la fois, ie fus contraint de quitter les deux premiers, & vaquer seulement à la dernière, car en pensant parler d'une i'y entremellois des mots de l'autre, ie courois apres trois lievres & n'en prenois aucun.

Et pour vous monstrier qu'en effet il y a beaucoup de periodes qui ne se rapportent point aux langages des Montagnais, & Ebicerinys non plus qu'au Huron, qui est vne langue particuliere, & que le baraguoin de l'un est differant du baraguoin de l'autre, ie vous en rapporteray icy quelques mots, par le moyen desquels vous cognoistrez la difference veritable mentionnée cy dessus.

Par exemple : Les Hurons appellent vn chien gagnenon. Les Ebicerinys ationce, & les Montagnais atimoy, voyla vne grande difference en ces trois mots qui ne signifient tous qu'une mesme chose. De plus: Pour dire en Huron i'ay faim; Atoronchesta, en Montagnais Niuimitifonne, & en Ebicerinys Ninihoinchaé. Et pour demander à manger nos Hurons vsent de ce seul mot Taetsenten, les Montagnais de celuy cy Minimitfon, & les Ebiceriniens de cet autre Michilmijchim. Tellement qu'on voit en ce peu de mots bien peu de rapport, particulièrement du langage Huron aux deux autres qui ont quelque correspondance.

Il se trouue vne autre grande difficulté en ces langues, en la prononciation de quelque syllabe, à laquelle consistent les diuerses significations d'vn mesme mot, qui est vne difficulté plus grande que l'on ne pense pas, car manquez seulement en vne, vous manquez en tout, ou si vous vous faites entendre ce sera tout autrement que vous ne desirez, comme en ce mot Ebicerition. Ki dauskinne, lequel avec vne certaine façon de prononcer veut dire, tu n'as point d'esprit, & par vn autre ton signifie, tu es menty.

Autre difficulté en la prononciation.

Ainsi en est il de quantité d'autres mots, c'est pourquoy il faut ayder à la lettre, & apprendre la cadance, si on y veut profiter, car le Truchement Brussés y est quelquefois luy mesme trouué bien empesché, & moy encore plus lors que les Hurons me faisoient recorder & souuent repeter de certains mots difficiles que ie ne scauois comment prononcer, & n'y pouuois auenir avec toutes les peines que i'y prenois, que de fort loing, (i'entends de quelque mots) nonobstant l'assistance & le secours du Truchement, c'est ce qui nous fit iuger que nos principaux maistres en cet art, deuoient estre nos soins & la frequente communication avec les Sauvages.

Auant que ie fusse passé dans les Indes Canadiennes, & aucunement recognu la façon de parler de ses habitans, ie croyois leur langue dans l'exces de pauureté, cōme elle est en

effet de beaucoup de mots, pour autant que n'ayans point de cognoissance de beaucoup de choses qui sont en nostre Europe; ils n'ont point de noms pour les signifier, mais l'ay recognu du depuis qu'és choses dont ils ont cognoissance, leurs langues sont en quelque chose plus fecondes & nombreuses, pouuans dire vne mesme chose par quantité de differents mots, entre lesquels ils en ont de si riches, qu'un seul peut signifier autant que quatre des nostres, principalement la langue Huronne, c'est à dire qu'ils ont vne infinité de mots composez, lesquels font des sentences entieres, comme les caracteres des Chinois.

Je sçay bien qu'il y peut auoir des fautes en mes Dictionnaires, & que plusieurs choses y manquent pour les rendre parfaicts, mais ie ne doute point aussi qu'un plus habile que moy, ne se trouuat bien empesché de pouuoir faire mieux en si peu de temps que j'y ay employé, tousiours c'est vn travail qui n'est pas petit ny de petit profit, car pourueu qu'on sçache la prononciation des mots plus difficiles, on peut aller avec iceux, par tout leur pays & traiter sans Truchement, qui est vn bien, & vne commodité qui ne se peut estimer, & de laquelle plusieurs se seruent, pour n'y en auoir encor eu aucun autre que les miens. C'est neantmoins vne chose bien pitoyable à l'homme d'estre en cela plus miserable que les oyseaux, & bestes brutes, lesquelles se font entendre à toutes celles de

leur mesme espece en quelque part du monde qu'elles se rencontrent , car elles n'ont toutes qu'une mesme voix , là où l'homme pour peu qu'il s'absente du lieu de sa naissance, demeure muet , & sans communication, dont on doit attribuer la disgrâce à nos pechez.

Ceux qui ont estudié quelque peu en Magie, selon quelques Auteurs, sçauent fort bien qu'aucuns liures de cette mauuaise science, enseignent quelques moyens pour paruenir à la perfection de l'intelligence de ces voix, sons, paroles, ou langues de ces oyseaux, & animaux, comme vn Apollonius Thyaneus grand magicien, lequel entendoit le iargon des oyseaux, & la voix des animaux, par laquelle il recueilloit les conceptions de leurs fantasies, ce que faisoit aussi Melampus fils de Amythaon. Mais pour nos langues sauuages qui en tous siecles changent pour le moins vne fois. Je conseilerois volontiers ceux qui en ont la puissance d'abatardir & biffer toutes celles qui sont en vusage chez les Hurons, & Canadiens, & d'introduire en leur place la langue Françoise par tout, car qu'elle apparence que tant de petits peuples ayent des langues si differentes & si difficiles à apprendre, le suiet ne le merite pas, & si les Religieux qui ont à les instruire, y ont trop de difficulté, tant y a qu'il y a (comme ie croy) moins de peuples en tous ces pays là, en y comprenant encore toute l'Acadie, où nous auons fait bastir vne



maison l'an 1630. en la Baye du port du Cap Naigré, que les François ont nommé le port de la Tour à cause de l'habitation des François, ou commande le sieur de la Tour, qu'en la seule ville de Paris, & de là jugez s'il seroit à propos de maintenir tant de langues différentes, & les reduire en arts, comme on pourroit faire, mais sans nécessité.

Il est dit des anciens Roys de Mexique, de mesme que de ceux du Peru, qu'ils n'auoient moins de soïn d'estendre leur langue que leur Empire, car au nouveau monde la langue de Mexique estoit estenduë par l'espace de mille lieues, & celle de Cusco capitale de l'Empire du Peru n'en auoit pas moins; & combien qu'on vte en ces deux grands Royaumes ou Empires de plusieurs langues particuliers, & fort differentes entr'elles; considéré leur longue estenduë, toutefois celle de la ville de Mexique est belle & riche & communë à toute la nouvelle Espagne; & celle de Cusco au Peru, tōmme entre nous la Latine, & entre les Turcs l'Esclauone en Europe, & l'Arabique en Asie.

Tellement qu'il fust ( au rapport de quelque Historien ) à ceux qui preschent la parole de Dieu, d'apprendre vne seule langue de celles là pour aller par vn pays long de deux ou trois mille lieues au lieu qu'il leur auroit fallu 15. ou 20. langues, voire d'auantage; pour pouuoir porter l'Euangile de nostre Seigneur par tout cette estenduë de Prouinces & Royaumes.

*De la forme, couleur & statuë des Sauvages, & de leurs parures, ornemens & matachias.*

CHAPITRE XXII.

Toutes les Nations & peuples Indiens, & Sauvages que nous auons veus en nostre voyage, sont presque tous de couleur brune, oliuatre ou bazanné (excepté les dents qu'ils ont merueilleusement blanches) non qu'ils naissent tels, mais cela vient de la nudité, de l'ardeur du Soleil qui leur donne à plôb sur le dos, & des diuerses graisses, huyles, & peintures, desquelles ils se frottent & peignent souuent tout le corps, comme nous voyons en France à ceux qui se font appeller Egyptiens ou Bohemiens, lesquels changent leur couleur blanche en brune, & oliuastre, par le moyen des huyles desquelles ils se frottent le corps pour sembler Egyptien, bien qu'ils soient François, & n'ayent ressenly autre chaleur que celle d'icy, ny habité autre climat que celuy de la France.

Cette couleur pourrant ne diminuë en rien de leur beauté naturelle, des traicts de leur visage, ny de la juste proportion de leurs corps, qui ne cèdent en rien à ceux d'i-

cy, car ils sont tous generalement bien formez & proportionnez sans difformité aucune, marchent droit avec vn maintien graue & modeste, sans estre aucunement courbé, bossu, vouté, boîteux, borgnes, ou aueugles, d'où vous voyez d'aussi beaux enfans, & des personnes d'aussi bonne grace qu'il y en scauroit auoir en France, entre lesquels ie n'y ay iamais veu autre deffaut, qu'un Honqueron borgne encor par accident, & vn bon vieillard Huron, qui pour estre tombé du haut d'une cabane en bas s'estoit fait boîteux.

Ils sont de mesme grandeur & hauteur que par deça, tous dispos, gays, & alaires, ieunes & vieux, ne sont point valetudinaires comme la pluspart de nous autres, ny suiets à la goutte, comme beaucoup de personnes trop à leur ayse, il n'y a pas mesme de ces gros ventrus pleins d'humeurs & de graisses, que nous auons icy, car ils ne sont ny trop gras ny trop maigres, aussi n'ont ils pas trop de quoy s'engraisser, & c'est ce qui les maintient en santé, & exempts de beaucoup de maladies, auxquelles nous sommes suiets par trop faire bonne chere, car comme dit Aristote; il n'y a rien qui conserue mieux la santé de l'homme que la sobrieté, laquelle ils obseruent mieux que nos gens, sans soucy, & moins que nos auares, tenans le milieu entre les deux.

L'une des raisons principales pour laquelle les nos Sauvages n'ont rien de difforme en leurs

leurs corps, vient de ce qu'ils ne font point violentez ou contraincts, comme les mignons & muguettes de par deça, par des habits trop estroicts qui forcent leur naturelle disposition, & la raison en est tres-bonne, d'autant que par cet empressement d'habits pour sembler linges & bien faites, les femmes qui en vsent de la sorte sont pour la pluspart contrefaictes, bossuës, voutées, & ridées, encore qu'il n'apparoisse point au dehors, lesquelles si elles estoient veuës en cette difformité par les Sauuages, ils auroient dequoy rire & se mocquer de nous, eux qui n'ont accoustumé de voir les choses que dans le naturel non violenté.

Il faut aduoüer pourtant que ces affiquets mondains, ces gorges descouuertes, & ces estoffes rauillantes, quelque difformité qu'elles couurent sont des pieges bien plus peulans, & desquels le Diable tire vn bien plus grand aduantage que de la nudité de nos Sauuages, qui porte ie ne sçay quoy de desplaisant à la veüe de ceux qui l'ont tant soit peu chaste, car il n'y a que les mal sages qui s'y meslent.

Or laissons à part les difformitez qui viennent par accident, & disons qu'il est vray semblable que les femmes, entre les Chrestiens, engendrent plus de monstres, & d'enfans marquez & contrefaicts, que ne font les femmes Sauuages de nostre Canada, & me semble que cela arrive plus ordinairement à celles qui font les mignardes, & d'

licares & qui ont le loisir d'entretenir leurs penées, qu'à celles qui ont moins de loisir, car n'ayans point d'occupations serieuses, il faut de necessité qu'elles donnent lieu à vne partie de leurs folles imaginations & fantasies, ce que ne font point les villageoises non plus que les femmes douées d'un esprit maist & resolu qui occupent le temps. L'en pourrois rapporter icy vne infinité d'exemples, & des choses melmes que j'ay veues de mes yeux, si le suiet le meritoit, ou que la chose fut tirée en doute, mais comme le cas est assez commun, & que l'on voit en beaucoup de lieux des personnes ayans de ses marqués sur leurs corps, ou au visage, qui vne tolle, qui vne leute de lieure, vne prune, vnetache de vin, &c. ie n'en diray pas davantage, sinon de vous asseurer que j'ay veu deux enfans tumeurs n'auoir qu'un dos, ou plustoit auoir les deux dos collez ensemble, & les autres parties du corps parfaites en chacune d'elles.

Au mois d'Octobre dernier ie vis à Paris au bout du pont neuf, vit ieune garçon de Gennes, aagé de seize ans, en auoir vn autre qui luy sortoit du milieu du ventre, à vne cuisse près, qui luy restoit dedans le corps, & n'en sembloit guere incommodé, sinon vn peu à la pesanteur du fardeau qui luy pendoit. Au mesme mois d'Octobre dernier le 20. il haquit à Londres capitale d'Angleterre, vne fille monstrueuse ayant deux testes, & deux visages bien formez, quatre

bras, deux cuisses, deux iambes, & deux pieds, avec vne forme de queuë, & ayant esté ouuerte apres sa mort en la presence du Roy d'Angleterre, il luy fut trouué deux cœurs. Ces deux ou trois exemples doiuent suffire pour confirmation des choses que j'ay dites, car ce ne seroit iamais fait, qui voudroit s'amuser à discourir des miseres dont la nature est souuent vitiée par nos pechez, ou ceux de nos parens, desquels les enfans portent souuent la peine, ou en leur esprit, ou en leurs membres. Je les puniray iusques à la troisieme, & quatriesme generation, dit Dieu aux saintes lettres.

Les ieunes femmes, & filles sont grandement curieuses d'huyler leurs cheueux, & de se peindre & parer le corps avec diuers petits fatras, pour sembler belles aux assemblées, & aux dances, où elles paroissent tousiours avec tous leurs atours. Si elles ont des matachias & pourceleines elles ne les oublient point, non plus que les rafsades, patinottes, & autres bagatelles que les François leur traictent, & desquelles elles font estat, comme nous de l'or & des piergeries.

Leurs vignols & pourceleines sont diuersement enfilées, les vnes en colliers larges de trois ou quatre doigts, comme vne sangle de cheual qui en auroit ses fisselles toutes enfilées & accomodées, & ces colliers ont enuiron trois pieds & demy de tour ou plus, qu'elles mettent en quantité

à leur col, selon leur moyen & richesse, puis d'autres enfilées comme nos chaines & cha-pelets de diuers longueurs pour pendre de mesme à leur col, & aussi à leurs oreilles. Elles en font encotes d'autres de vignols gros commenoix, assez mal arondis (à cause de leur dureté) qu'elles attachent sur les deux hanches, & viennent par deuant ar-rangées de haut en bas par dessus leurs cui-ses & brayers. Il y en a de celles qui portent encotes des brassielets de pourceleine aux bras, & de grandes plaques accommo-dées de mesme par deuant leur estomach, ou d'autres par derriere en rond & en quarré comme vne carde à carder la laine, at-tachées à leurs tresses de cheueux: quel-qu'vnes d'entr'elles ont aussi des chaines, ceinturés, & des brassielets faits de poil de porc epic, taints en rouge cramoisy & fort proprement tissués, les vns larges comme vne sangle, & les autres comme vne grosse gan-ce, & cette teinture est si viue, & tient de si-long temps, le sorte qu'elle fait honte à l'escarlate.

Pour les ieunes hommes ils ont la mes-me curiosité de s'embellir & farder comme les filles. Ils huylent leurs cheueux; & y ap-pliquent des plumes & du duuet fort io-liement, & au lieu de collet de fine toille, ils se font des petites fraizes du mesme du-uet, qu'ils mettent autour de leur col, fort proprement arrangez. Il y en a qui pour brauerie, portent de grandes peaux de ser-pens sur le front en guysé de fronteaux, qu'

leur pendent par derriere vne grande aulne de Paris de chacun costé.

Ils se peignent aussi le corps & la face de diuerses couleurs, de vert, de iaune, de noir, rouge, & violet qui sont leurs couleurs les plus communes. Vous leur voyez quelquefois la face toute bigarée, de rouge, & de vert, quelquefois ils n'en peignent qu'un costé, depuis le sommet de la teste iusques au col, il y en a de si industrieux qu'ils se figurent toute la face, & le corps deuant & derriere, de passemens tirez au naturel, & des compartimens avec diuerses figures d'animaux assez bien faites pour des personnes qui n'ont pas appris l'art de la peinture.

Mais ce que ie trouuois de plus estrange, & d'une folie plus eminente estoit de ceux qui pour estre estimez courageux, & redoutables à leurs ennemys, prenoient vn os d'oysseau ou de poisson qu'ils affiloient comme rasoirs, avec lesquels ils se grauoient & figuroient le corps, mais à diuerses reprises, comme l'on faict icy vne paire d'armes avec le burin. En quoy ils monstroient vn courage, & patience admirable au delà du commun des hommes, non qu'ils ne ressentissent bien le mal, car ils ne sont pas insensibles, mais pour les voir immobiles & muets en vn si furieux chatouillement, puis on essuyoit le sang qui leur decouloit de ces incisions, lesquelles ils frottoient in-



continent apres avec quelque couleur noire en poudre, qui s'insinuoit dedans les cicatrices, si que les figures qu'ils ont grauées leur demeurent sur le corps pour tousiours, sans que iamais on les puisse effacer, non plus que les marques qu'ont au bras les Pelerins qui reuiennent de Hierusalem.

Tous n'en veulent pas neantmoins souffrir la peine, aussi n'en sont ils pas tous accommodés mais les Sauvages qui s'y plaisent d'auantage sont les pe-tuneux, lesquels ont pour la pluspart le corps ainsi figuré, ce qui les rends effroyables & hideux, à ceux qui n'ont pas accoustumé de voir de tels masques, car ils me sembloient à moy mesme en les regardans l'image de quelque Demon, avec lesquels ie ne me trouuois pas trop asseuré au commencement, & guere plus à la fin.

Il y a des femmes, & filles, mais peu qui souffrent ces incisions, dont i'en ay veu quelqu'vnes qui estoient figurées iusques par dessus les yeux, & tout cela pour sembler autant valeureuses que belles, & redoutables. I'ay veu des Sauvages d'une certaine Nation auoir tous le milieu des narines percées, auxquelles pendoient des patinottes bleuës assez grosses, qui leur battoient la leure d'en-haut, attachées à des petites cordelettes ou filets.

Et comme ils ne portent rien sur leur

corps que pour ornement, ou pour se defendre du froid ; Nos Sauvages croyoient au commencement que nous portassions nos Chapelets à la ceinture pour embellissement, comme ils font leurs pourcelaines, mais en comparaison ils en faisoient fort peu d'estat, disans : qu'ils n'estoient que de bois, & que leur pourcelaine qu'ils appellent Onocoirota estoit de grand valeur, pour la petite teste de mort qui y estoit attachée, beaucoup la croyoient auoir esté d'un enfant viuant, mais ie les ostay incontinent de cette pensée, & la volonté aux femmes de vouloir emprunter nostre manteau, & nostre capuce, pour aller en festin, & voir les nouvelles mariées, car elles m'en importunoient fort, & se fussent carrées avec cela comme fort parées & gentilles.

Pour nos sandales ou semelles de bois, ie leur permettois bien à tous d'y mettre le pied, & les esprouer, mais à condition de me les rapporter incontinent peur de les perdre. Ils me disoient prou, Auiel Saracogna, Gabriel fais moy des souliers, car ils appelloient nos sandales souliers, mais ie n'estois pas en lieu pour leur en pouuoir faire, & d'y mettre la main eux mesmes, outre qu'ils sont trop paresseux d'apprendre, ils n'auoient pas les outils propres, non plus que moy, qui me seruois d'un seul meschant petit outil pour les miennes, & au lieu de cloux (car il n'en trouue pas dans le pays) nous nous

*Comme les Sauvages accommodent leur  
 chevelure. De la barbe & de l'opinion  
 qu'ils ont qu'elle amoindrit l'esprit.  
 Comme saint François n'en a point por-  
 tés Des Pygmées, & d'une fille velue &  
 ayant barbe.*

### CHAPITRE XXIII.

**T**ous les esprits des hommes ne vivent pas dans vn mesme sentiment, ny dans vne mesme pensée, car chacun a ses opinions particulieres, d'où viennent nos difficultez, & les diuerses disputes entre les hommes, mais le Sage cede tousiours à la raison, & le fol à son opinion, pour ce que l'opiniâtreté ne vient que d'ignorance.

Saint Augustin a dit parlant de la barbe de l'homme, qu'elle est vne marque de force & de courage, & nos Sauvages tout au contraire, tiennent avec le reste des peuples Americains qu'elle amoindrit l'esprit, & rend la personne difforme & espouventable, comme ie vous feray voir par quelques petits traitts familiers que i'ay appris & veus dans le pays.

Par ces opinions, ils ont la barbe & le poil tellement en horreur qu'ils n'en peuuent souffrir vn seul petit brin ailleurs qu'à la teste, se l'arrachent & en ostent mesme la cause productiue, de maniere qu'on ne peut presque discerner le visage d'vn homme d'avec celuy d'vne femme, & pensans faire iniure à nos François desquels ils auoient assez mauuaise opinion à cause de leur barbe, ils les appelloient *fascoirronts*, qui est à dire *barbu*, tu es vn *barbu*, & par ce moyen les obligeoient pour auoir paix, de se razer & se conformer aucunement à eux en leur poil & cheuelure, comme ils l'estoient desja aux habits & en la nudité pour la netteté.

Et non seulement ils auoient vne si mauuaise opinion de la barbe & des barbuz, mais ils nous vouloient mesme persuader d'arracher la nostre, quoy que fort courte, & nous disoient que nous en ferions de beaucoup plus beaux & agreables en nostre conuersation. Il arriva vn iour qu'vn Sauvage des plus laids d'entre les petuneux, voyant passer vn de nos François avec la grande barbe & ses moustaches mal releuées, plein d'estonnement & d'admiration, se tournant à ses compagnons leur dit: voyez ce sale barbu, ce laid homme, est il possible qu'aucune femme le voulut enuisager de bon œil, c'est vn ours, & luy mesme estoit vn vray masque; c'est pourquoy il auoit fort bonne grace de mespriser ce barbu & de l'appeller ours, luy qui estoit laid par despit.

Horreur  
que les sau-  
uages ont  
de la barbe.

Il arriva vne histoire aussi plaisante au truchement des Ebicerinys nommé Iean Richer.

lors qu'ils luy voulurent faire croire qu'il commençoit d'auoir de l'esprit. Il y auoit deux ans & plus, qu'il estoit dans leur pais & viuoit avec eux assez doucement en apprenant leur langue pour d'icelle seruir les François à la traicte. A la verité il y auoit assez bien profité & s'en seruoit fort à propos & mesme d'un peu de la Huronne qu'il sçauoit passablement. Or ces Sauvages, après luy auoir fait quelques reproches d'auoir quitté le mauuais pais de la France, pour venir habiter le leur beaucoup plus beau & meilleur, luy dirent: & bien, iusque à présent tu as presque vescu en beste sans connoissance & sans esprit, mais maintenant que tu commence à bien parler nostre langue, si tu n'auois point de barbe, tu aurois presque autant d'esprit qu'une telle nation, luy en nommant vne qu'ils estimoient auoir beaucoup moins d'esprit qu'eux, & les François auoir encor moins d'esprit que cette nation là, tellement qu'il eut fallu à leur compte que ce truchement eut encor étudié pour le moins deux ou trois ans leur langue & n'auoir point du tout de barbe, pour y estre estimé homme d'esprit & de iugement; & voylà l'estime qu'il font de nos gens, par vne seconde raison, du peu de vertu & de modestie qu'ils voyent en ceux qu'on enuoye de delà, auxquels ils ne se fient que de bonne sorte, & pour le moindre suiet leur disent l'injure ordinaire Téondion ou Tescaondion, c'est à dire, tu n'as point d'esprit Atache, mal basti.

A nous autres Religieux, quelques mal aduisez nous en disoient autant au commence-

ment; mais à la fin ils nous eurent en meilleure estime, & nous disoient au contraire: *Cachia atindion*, vous auez grandement d'esprit: *bouandare danstan tebondion*, & les Hurons n'en ont point; vous estes gens qui cognoissez les choses d'enhaut & surnaturelles & qui pouuez sçavoir les choses les plus cachées & secrettes, ce qu'ils disoient à cause de nos escritures, & que nous leur enseignions des choses qu'ils auoient ignorées iusques alors. & n'auoient point cette bonne opinion des autres François, auxquels ils preferoient la sagesse de leurs enfans, pour ce qu'ils ne leur disoient què des sottizes.

Que si ces peuples Americains, qui font presque la moitié de toute la terre habitable, ne portent point de barbe, il n'y a de quoy s'esmerveiller, puis que les anciens Romains mesmes, estimans que cela leur seruoit d'empeschemēt, n'en ont point porté iusques à l'Empereur Adrien, & selon quelque Autheur, iusques à François Marquis de Mantouë ( qui mourut l'an 1519. pere de Federic 5. qui fut crée Duc de Mantouë par Charles quint) fut le premier de tous les Princes d'Italie, qui nourrit tousiours vne longue barbe. Ce qu'ils reputoient tellement à honneur, qu'vn homme accusé de quelque crime n'auoit point ce priuilege de faire razer son poil, comme se peut recueillir par le tesmoignage d'Aulus Gellius, parlant de Scipion, fils de Paul, & par les anciennes medailles des Romains & Gallois, que nous voyons encores à present en plusieurs lieux.

Les Romains ne portoient point de barbe.

C'est ce qui a fait que beaucoup se sou-

S. François  
ne portoit  
point de  
barbe.

autrefois estonnés & avec raison de ce que S. François (Italien de nation) estoit peint avec vn peu de barbe, car ny Pretre, ny Moyne, ny Religieux, ny mesme aucun Lay, nourrissoit sa barbe de ce temps là. Qui a faict penser ou que c'est vne licence de peindre, ou que S. François fut portraict lors qu'il alloit ou reuenoit d'Orient, comme nous lisons de S. Dominique, à cause que les Latins & Occidentaux, faisans le voyage d'outremer, entretenoient leur barbe longue, comme font encore de present nos Religieux, pour se conformer à la coustume du pais, auquel la barbe raze estoit honteuse, & appelloient les hommes de deça eunuques, chastrés & effeminés, cōme se lit dans les Histories de la guerre Saincte. Il ne faut donc point penser que S. François portast ordinairement barbe longue, cela estant tres-seuerement defendu & puny par les saincts Canons. Je laisseray ce qui est de plus commun sur ceste matiere, me contentant d'vn iugement de Gregoire 7. qui seoit l'an 1170. Lib. 8. Reg. Epist. 10 à Orsœ Gouverneur de Calaris Capitale du Royaume de Sardaigne. Nous ne voulons point que vostre prudence trouue mauuais de ce que nous auons contrainct Jacques vostre Archeuesque de razer sa barbe, car telle est la coustume de la saincte Eglise Romaine pratiquée dès sa naissance, que tout le Clergé de l'Eglise Occidentale raze sa barbe &c. Et ne faut point penser que saint François eut voulu cōtreuenir au commandement de l'Eglise par quelque singularité ou vanité. De nostre me;

moire les souueraines Cours de Parlement, Aubespina  
ont prononcé des Arrests tres-rigoureux cōtre  
toute sorte de personnes, qui ne razoient point  
leurs barbes , d'où reste encores le prouerbe.

*Barba raza, respondebit curia.*

Nos François qui ne demandoient qu'à rire  
& plaisanter, auoient fait entendre aux Huron-  
nes, que les femmes de France auoient de la  
barbe , & leur auoient encore persuadé tout  
plain d'autres choses , que par honnesteté ie  
n'escri point icy, de sorte qu'elles estoient fort  
desireuses d'en voir; mais les Hurōs qui me ra-  
menerent en Canada, ayans veu Madamoiselle  
Champlain ay esté asséuré qu'elle estoit fem-  
me, ils furent destrompez, & recognurēt qu'en  
effect on leur en auoit donné à garder.

De ces particularitez on peut inferer que  
nos Sauuages ne sont point velus, comme quel-  
ques vns pourroient penser. Cela appartient  
aux habitans des Isles Gorgades, d'où le Capi-  
taine Hanno Cartaginois, rapporta deux peaux  
de femmes toutes velues , lesquelles il mit au  
Temple de Iuno par grande singularité, & ay  
ouy dire à vne personne digne de foy , d'en  
auoir veu vne toute pareille à Paris , qu'on y  
auoit apportée par grande rareté, & à vne au-  
tre d'auoir veu vne fille viuante toute couuerte  
de poil comme vne beste en vne ville de Fran-  
ce dont i'ay oublié le nom ; mais bien da-  
uantage vn de nos Religieux m'a asséuré  
d'auoir veu deux Sauuages en l'armee des Es-  
pagnols pendant la ligue, tellement velus du  
pied iusques à la teste, qu'on ne leur voyoit que



le blanc des yeux. Ce sont des merucilles de la nature, qui ont donné l'opinion à plusieurs que tous les Sauvages estoient velus, bien qu'ils le soient moins naturellement que les personnes de nostre Europe, entre lesquelles il s'en voit quantité qui ont l'estomach tout couuert de poils, ce que ie n'ay point veu en aucun Sauvage.

Au mois d'Octobre de l'an 1633. ie vis à Paris vne fille du pais de Saxe, aagée d'environ quatre ans & demy; laquelle auoit vne barbe blonde, fine presque comme soye, longue & large en arondissant comme celle d'un homme de 35 a 40 ans, & ce qui estoit encor fort admirable, il luy sortoit du dedans des deux oreilles, deux grandes moustaches longues presque d'un pied, & au dessus des reins vne autre plus courte, qui sembloit vne quené, qui fit penser à plusieurs qu'il y eut quelque chose du Satyre en cette fille, mais ils se trompoient, car hors-mis sa longue barbe & qu'elle estoit velue par tout le corps d'un poil blond semblable à celuy de la barbe, elle estoit fort agreable tant en la disposition du corps, qu'en la gentillesse de son esprit, autant honnelle, que ioualle & plaisante.

Si quelqu'un entroit dans la chambre pour la voir, en se promenant sur la table qui luy seruoit de theatre, elle baisoit doucement sa main, leur presentoit & les saluoit de fort bonne grace en disant: bon iour mon pere, soyez le bien venu Monsieur, (car on luy auoit appris quelques petits mots François qu'elle prononçoit

fort gentiment.) Lors que d'abord ie la vy pour la premiere fois, il me sembloit voir en elles vn vieillard du pais des pygmées, qu'on dit n'auoir qu'vne coudée de hauteur au rapport de plusieurs historiens, car celle-cy n'en auoit guere dauantage.

Or puis que i'ay icy entamé le discours des Pygmées, il semble que par bien-seance ie sois comme obligé d'en dire ce que i'ay appris de diuers Auteurs approuuez, pour aucunement satisfaire ceux qui sont encor en doute, sçauoir s'il y en a, ou non, car le nombre des Escriuin, qui ont escrit de ces Nains est si celebre & leurs raisons si probables, qu'elles persuadent vn chacun à les croire. Or entre vn tel nombre il me semble que le tesmoignage d'vn S. Augustin nous doit suffire, sans parler de celuy des Auteurs prophanes & plus anciens, comme d'Aristote, voicy ces parolles. Les Grues (dit-il) viennent des campagnes Scythiques iusques aux paluds de l'Égypte superieure, d'où sort le Nil, auquel lieu l'on dit qu'elles font la guerre aux Pygmées.

Mela, parle aussi de ceste sorte de gens en ces termes Les Pygmées sont vne certaine espeece de genre humain, qui ont guerres contre les Grues pour les bleds semez. Pline encore fait souuent mention d'eux, car il dit, qu'ils ont habitè en Scythie & en la ville de Geranie, & près de Thebaide, & au pais de Pratie, & lieux montaigneux, & après il escrit qu'ils habitent ioinnant les Palus d'où le Nil prend sa source, & voicy ce qu'il en dit encores. Aux confins d'In-

die, qui sont les plus esloignez, & auprès du fleuve Ganges, & en l'extremité des montagnes, demeurent les Pygmées. Aule Gelle, en parle encore corame fait aussi Isidore, & chacun des Ecrivains, les fait de la hauteur d'une coudée. Elian de mesme, disant que la nation des Pygmées a accoustumé d'avoir des Rois, & lors que les Rois leur vindrent à deffaire, ils eurent vne Reine, qu'ils appellerent Gevaune, c'est à dire Gmè en leur langue.

Ceux qui ont couru de nostre siecle toute la terre par leurs navigations, ont aussi rendu témoignage des Pygmées, qu'ils ont descouverts, car Anthoine Pigafera les découvrit entre les Moluques en l'Isle Arucheto, & outre il dit qu'ils habitent encores entre les mesmes Moluques en l'Isle Caphieos, Paul Ioue, confirme son dire assurant qu'ils sont outre les Lapons grand babillards, toujours en crainte & presque semblables aux Singes. Nous avons encores ce qu'en dit Odene, qu'il vit des Pygmées aux Indes de la grandeur de trois paumes de la main, lesquels engendrent en l'aage de cinq ans, il dit en outre qu'il y en a de la mesme stature en l'Indie Orientale, non loin de Quinsay loignant Chile. Albert le Grand adouste cecy : ces Pygmées que nous disons habiter près du Nil, combattent perpetuellement contre les Grues, engendrent en l'aage de trois ans, & meurent à huit. J'ay leu dans quelque Vuideur dont il ne me souvient pas du nom, d'un petit animal qui naist au matin, vieillit à midy, & meurt au soir.

Liv. 7. tit. 1.  
cap. 6.

Par

Par ce moyen l'on doit adiouster foy à tant d'Autheurs celebres, qui traittent de ces Pygmées; lesquels font leur demeure en la Plage Australe, Orientale, & Aquilonaire: mais plus en l'Occidentale.

Auparauant que i'en eusse leu de si assurez tesmoygnages, ie me doutois fort de la verité de la chose, & qu'il s'y trouuast des nations d'hommes si petits, mais à present cela m'est assez facile à croire, veu mesme qu'entre les Europeans, il s'y engendre quelquefois de petits Nains que les Princes entretiennent & nourrissent par admiration. Voicy ce que dit Nicéphore d'vn certain tout semblable aux Lib. II. c. Pygmées fort prudent & fort sage qui nasquit 38. en Egypte sous l'Empire de Theodose, d'vne si petite stature qu'elle est incroyable, car il estoit si petit, qu'il sembloit vne perdrix: & c'estoit aussi vn plaisant spectacle de le voir conuerfer en la compagnie des hommes, & de le voir débâtre & gausser parmy eux. En fin cecy est admirable, qu'il estoit capable de prudence, aussi bien qu'vn homme parfait, & pourquoy ne le seroient pas de mesme les Pygmées, où la contrée & le climat, sinon la race, n'engendre que des Nains. Vn homme petit peut auoir la mesme sagesse d'vn geant, fut il de ceux desquels la S. Escriture fait souuent mention de leur forme, car au liure des Nombres il est dit que le reste des hommes sembloient sauterelles au respect d'eux. Et au mesme liure il est fait mention d'vn Geant memorable nommé Og, qui tirant son origine des Geants qui se seruoit

d'un liêt de fer, lequel auoit neuf coudées en longueur, & quatre en largeur, ce que redit aussi Theodoret, & neantmoins personne n'oseroit soustenir que ce Geant non plus que le Goliath, eut plus d'esprit que le petit David.

Mais voicy bien vn autre prodige. Il me souuient qu'estant petit garçon on m'envoyoit fort soigneusement à l'escole où nous auions entre nous autres petits escoliers de fort plaisans & serieux entretiens, car comme chacun apprenoit quelque chose à la maison de son pere ou en quelque bonne compagnie où la curiosité nous portoit, (car souuent la ieunesse, sans qu'on s'en donne de garde obserue ce que les grands discutent) nous faisons nostre sprofit de tout & rapportons tous nos petits contes en nostre conseil d'estat, composé de quatre ou cinq petits garçons de nostre humeur, car la compagnie de tous ne nous agreoit pas, principalement des iuristes menteurs ou desbauchez.

Or vous pouuez croire que quoy que nous parlaffions assez serieusement & non point en enfans de sept à huit ans, que nous occupions beaucoup de temps (après nos leçons estudiées) à discourir des fables & des Romans desquels les seruiteurs nous entretenoient les soirs auant de nous coucher, mais sur tout nous entrons dans l'admiration, sur la pensée des iugemens de Dieu, qui nous venoit par la contemplation d'un

grand iugement dépeint contre la muraille d'une Chappelle, duquel nous faisons réflexion sur les Infidelles & Sauvages, desquels nous auions ouy parler à nos petits Maistres, l'appelle petits Maistres, certains escoliers sages, qui nous faisoient repeter nos leçons, auant d'aller deuant le grand Maistre.

Or ces Sauvages qu'on nous faisoit perdus avec tous les mauuais Chrestiens, nous faisoient bien quelque compassion, mais les contes & le recit de leur forme & figure nous faisoient douter qu'ils fussent hommes comme nous, car on nous les figuroit généralement tous velus, comme beaucoup sont encore dans cette erreur là; non seulement les hommes sans lettres, mais plusieurs qui se croyent sages. On nous parloit aussi de cette sorte de gens que nous appellons Pygmées, desquels ie viens de traicter, mais bien particulièrement d'une autre espece du genre humain qui estoient sans testes, ayans les yeux & la bouche dans l'estomach, & d'autres qui n'auoient qu'un œil posé sur le milieu du front - mais ceux qui nous sembloient les plus heureux & accommodez, estoient ceux qu'on nous disoit auoir l'un de leur pieds large comme vn grand van à vaner, duquel ils se seruoient pour se couvrir en temps de pluyes, qui par ce moyen en estoient garantis.

Depuis que i'ay esté grand ie me suis ris de tous ces contes & croyances enfantines, & n'y ay adioulté de foy iusque à present, qu'en lisant

ray trouué que nous auions quelque raison, & que parmy nos fables il s'y trouuoit quelque vérité, ou bien les Auteurs nous trompent aussi bien que nos petits Maîtres. Strabon s'est moqué autrefois de Megasthenes, par ce qu'il auoit escrit, qu'il y auoit des hommes differents de testes, de bouche, d'oreilles, de plante de pieds, & de tout le corps: toutesfois il est conuaincu aysement par le nombre & autorité de ceux qui ont escrit de ces choses: mais afin de commencer par la teste, Mela nous escrit que les Blemiens, n'en ont point, & que toutes les parties de leur visage sont en la poitrine, Selon nous apprend le mesme. On trouue (dit-il) des hommes qui n'ont point de testes, & qui ont les yeux aux espauls, & auparauant ceux-cy, d'autres en ont escrit le mesme, qu'Aule Gelle recite.

Plin<sup>e</sup> assure le mesme en termes exprés & bien souuent, disant: qu'ils n'ont point de teste ayant la bouche & les yeux en leur poitrine: & en autre part il dit que près des Troglodites, il y en a qui n'en ont point, ayant les yeux sur les espauls.

Il n'y a personne qui nous force à ceste croyance: neantmoins combien que S. Augustin die que nous ne sommes pas astraîns de le croire, toutesfois il semble qu'il infere qu'il n'est pas impossible que cela soit: puisque mesmes au Sermon trente & septiesme qu'il adresse aux freres Hermites il tesmoigne les auoir luy mesme veus, en ces termes: l'estois des-jà Euesque d'Hippone (dit-il) lors qu'ac-

compagnez de certains seruiteurs de Iesus-Christ, ie m'en allay en Ethiopie, pour y prescher l'Euangile, où nous vismes plusieurs hommes, & plusieurs femmes, qui n'auoient point de testes, mais bien desyeux gros fichez en la poitrine; le reste de leurs membres estoit semblable aux nostres.

Reprenons nostre petite fille veluë que ie vis à Paris: car quelqu'un pourroit douter si elle estoit hermofrodite, ou artificiellement barbuë & veluë. Non, ie dis qu'elle n'estoit point hermofrodite & n'auoit aucun artifice en son fait, car pour en oster l'opinion, on ne faisoit aucune difficulté de la faire voir à nud deuant tout le monde, & puis son ieune aage demonstroit assez la merueille, & que naturellement elle estoit sortie du ventre de sa mere veluë, comme vn autre Esau.

D'ou vient donc ce poil & cette barbe en vn aage si tendre & extraordinaire, ie n'en scaurois donner autre raison sinon, que cela peut venir de l'imagination & fantasie de la mere au temps de la conception, & que j'ay veu de mesme la fille d'une honneste damoïelle de la ville de Paris ressembler au pourtraict d'une Vierge deuant laquelle elle souloit faire tous les iours ses prieres. Mais ce que j'ay trouuë de plus admirable est qu'un de nos amis ayant aduertiy sa femme, que s'il luy prenoit en fantasie de manger quelque chose qu'elle ne pût auoir, qu'elle ne portast point sa main en son visage, ains en quelque partie cachée, ce qu'elle fist, & en vn mesme endroit son enfant fut marqué, com-



me elle nous a asseuré elle mesme, ce que ie dis par charité & pour aduertissement aux femmes, de se resouvenir de cet aduis remarquable, car toutes ne le sçauent point, autrement on ne verroit pas tant de difformité au visage que plusieurs portent comme les indices de la foiblesse de leur mere. Les exemples en cette matiere ne sont que trop frequentes, il suffit qu'on se souuienne des moyens dont Iacob vza chez son beau pere Laban, pour auoir des Agniers tachetez, & que la femme sans son vouloir peut marquer en son fruiet quelque chose de son obiect ou de son imagination au temps de la conception.

Lycurgus souloit dire que les cheueux rendent ceux qui sont beaux encores plus beaux, & ceux qui sont laids encores plus laids & espouventables à voir; c'est la perruque qui donnoit lustre à la rare beauté d'Absolon, comme les moustaches voltigeantes de nos Sauvages, ses de l'Isle, aux traits de leur visage assez bien faiets, si leur ame plus noble, n'estoit souillée par le péché & la corruption des mœurs vitiées; parmy toutes lesquelles non plus qu'entre les hommes, il ne s'y voit aucuneousse ny blonde de cheueux, mais les ont tous noirs (excepté quelques vnes qui les ont chastaingez) lesquels elles accommodent & aiancent diuersement selon les nations, car entre toutes il y a de la difference aysee à cognoistre.

Les Canadiens & Montagnais tant hommes que femmes, portent tous longue cheueure qui leur bat sur les espauls & a costé des ioues,

sans estre nouiez ny attachez, & n'en couppent qu'un bien peu du deuant, qui restent courts sur le front, comme les garfettes des femmes mondaines, à cause que cela leur empescheroit la veuë en courant.

Les femmes & filles Algonméquines, my-partissent leur longue chevelure en trois, les deux parts leur pendent de costé & d'autre sur les oreilles & à costé des iouës, & l'autre partie est accommodée par derriere en tresse, en la forme d'un marteau pendant couché sur le dos, de la longueur d'environ cinq quarts de pied. Mais les Hurones & petuneuses ne font de tous leurs cheueux qu'une tresse accommodée de mesme celle des Algonméquines qui leur bat sur le dos, liez & agencz avec des lamieres de peaux d'Elans ou d'autres animaux qu'ils ont à commoditez.

Pour les hommes ils portent deux grandes moustaches pendantes à costé des iouës, & quelqu'un n'en portent qu'une qu'ils tressent & cordellent quelquefois avec des plumes & autres bagatelles qu'ils y entremettent, le reste des cheueux est coupé court ou bien en compartimens & en telle autre maniere qu'il leur plaist, estimant à beauté que le dessous de la couronne soit raz & coupé de prés, & mesme aux petits garçons le reste des cheueux, excepté les moustaches, à cause des petits vermissaux.

Depuis nostre arriué, plusieurs femmes prenoient plaisir de faire des tansures & couronnes clericales à leurs enfans, pour les rendre semblables à nous, à ce qu'elles disoient, & les

garçons mesmes s'en glorifioient en nous les montrans ; ie penié les en reprendre , mais ie me retins comme n'y ayans point de mal en ceste imitation ; au contraire vn tesmoignage d'amitié & d'estime. Il n'y a pas iusques à des vieillards mesmes qui en ont voulu porter, aucuns desquels estoient tellement curieux de parures , bien qu'ils eussent des-ja par maniere de dire, vn pied dans la fosse, qu'ils se faisoient couper les cheueux par petits compartimens & y accommoder des plumes & du duuet, comme les petits enfans.

Pour les cheueux ou poils leuez des nations que nous auons au Su, ils entretiennent tous leurs cheueux sur le front fort droits & releuez, plus que n'estoient ceux que nos Dames portoient anciennement, ils sont coupeez de mesure, allans tousiours en diminuans & racourcissans de dessus le front ius- au ques derriere de la teste.

*De l'humeur, vertu, & inclination naturelle des Sauvages, en general, & de quelques exemples propres à ce sujet.*

CHAPITRE XXIV.

Toutes les œuvres de Dieu sont admirables, & telles qu'on n'y peut que changer ny desirer, de sorte qu'il nous subit de dire, Dieu les a faittes, mais entre celles qui nous sont visibles, & que nous pouvons contempler des yeux du corps, ie trouue que le visage de l'homme n'est point assez admiré. Il y a près de six mil ans que le monde est créé & neantmoins entretant de personnes que la femme a enfanté, & que du depuis le Paradis & l'Enfer ont partagez, deux ne se sont pas de tout point trouuez semblables. *en 4000 m*

Or de mesme que le visage de l'homme est diuers, l'esprit, l'humeur, & le naturel en est different, car si l'un est ioyeux, l'autre est triste, si l'un a un bon entendement, l'autre en a peu ou point du tout; & personne neantmoins ne veut adouïer son imperfection, car souuent les plus fols veulent estre estimez les plus sages, & les plus opiniatres prudens, mais prudence de beste.

Dans la face de l'homme comme dans un miroir on iuge souuent des pensées de l'esprit, mais l'action, & non le semblant nous

faict cognoistre pour tels que nous sommes. Il y a diuerſes ioyes comme il y a diuerſes ſources d'où elles procedent. mais la meilleure de toutes eſt celle qui vient de la bonne conſcience, comme la fauſſe & bararde des plaiſirs du ſens & de la bonne opinion de ſoy. meſme.

Difficilement voit on iamais vn eſprit triſte & chagrin acquerir le degre de perfection, mais ſeulement celuy qui a vraye compunctiõ en ſon cœur, car l'eſprit de Dieu ne ſe plaiſt qu'en vn eſprit doux & humble, & non point ſimulé ny arrogant.

Il ny a rien de plus ayſé à conduire qu'vne perſonne humble & de bon entendement, mais à contrepoil, il n'y a rien de plus difficile à diriger qu'vn petit eſprit, ſombre, & qui comme vne beſte brutte ne ſuit que l'inſtinct de ſa propre nature, pour laquelle il fait par tout choix de ce qui a peur dauantage accommoder, ſans vouloir entendre raiſon ny faire cas des remonſtrances, inſenſible qu'il eſt aux affronts & à la honte, & cette humeur groſſiere, ruſtique & inciuile, eſt neantmoins aucunesfois priſe pour vertu & bonté par ceux qui ne ſçauent diſcerner le naturel ſtupide & bas, d'avec la vraye vertu & ſincerité de ceux qui ont tout vn autre ſoin que de leur ventre.

Les climats ont neantmoins pour l'ordinaire vn grand pouuoir ſur nos humeurs, car autant qu'il y en a au monde, autant y voit on de ſortes de mœurs, & de diſpoſitez

d'esprits, l'air estant diuers en chaque climats. Ainsi voyons nous que les habitans de Suisses sont autres que ceux de l'Italie, & que l'air Septentrional estant froid & grossier, fait ordinairement les hommes moins polis & tardifs, où l'air meridionnal chaud & subtil, les subtilise, & les rend d'un esprit releué & gentil quand au general, mais descendant au particulier, il y a des sages, & des moins aduisez par tout.

Tous nos Sauvages, soit que cela vienne en partie du climat, ou autrement, ont l'esprit assez bon & capable de conceuoir, & d'apprendre tout ce qu'on leur voudroit enseigner, & ne se conduisent que par la raison, à laquelle ils cedent facilement, & non à la passion, car la violence n'a point de crédit chez eux. Je n'entends pas neantmoins les releuer au dessus des esprits cultivez & civilisez, car ie ne fais estat que de leur naturel simplement, comme gens qui ont esté de tout temps Payens, Barbares, & cruels à ceux qui les offensent.

En tant de Nations que nous auons veües, toutes differentes en quelque chose l'une de l'autre, soit pour le gouvernement, l'entretien, ou pour se vestir & accommoder de leurs parures, chacune Nation se croyant la plus sage & mieux aduisée de toutes, car la voye du fol est tousiours droite deuant ses yeux, dit le Sage. Et pour dire ce qu'il me semble de quelqu'vns, & lesquels sont les plus heureux, ou miserables: Je tiens les

Rang des  
Hurons.

Hurons, & autres peuples sedentaires, comme la noblesse du pays, car ils ont le port & le maintien vrayement noble, n'ont autre exercice que la chasse, & la guerre; trauillent peu & ont tousiours de quoy viure.

Les Algomequins doiuent tenir rang de bourgeois entre tous, entant qu'ils trafiquent fort, & comme de bons marchands entreprennent des voyages de longs cours, ils ont bien encore l'exercice de la chasse, & de la pesche, mais il faut qu'ils s'employent serieusement s'ils veulent disner, car leurs voyages, & leurs chasses ne leur en donnent pas tousiours à suffisance, il faut donc qu'ils trauillent à la terre comme ils ont ia commencé, non par tout, mais en quelques endroits, & à la fin ils seront consolez & reduits à leur aise.

Rang des  
Môtagnais.

Pour les Montagnais, Canadiens, & autres peuples errants, nous les mettons au rang des villageois & du petit peuple, car ils sont en effet, les plus pauures, miserables & necessiteux de tous, sont tres-peu en nombre, & comme gredins & vagabons, courent les champs & les forests à petites trouppes, pour trouuer à manger, n'ont point de provisions, ny de lieu arresté, & meurent de faim pour la pluspart du temps, à cause qu'ils ne cultiuent point les terres, & que comme nos gueux, s'ils ont de quoy vn iour ils se donnent au cœur ioye, pour mourir de faim l'autre.

Tous en general sont priuez de la cognoissance du vray Dieu, trauailent pour le corps seul, & non pour le salut, & c'est en quoy ils sont principalement digne de compassion: car en vain trauaille l'homme, s'il ne peine pour le Paradis. Sont tous d'un humeur assez ioyeuse & contente, toutefois vn peu Saturniens, serieux & graues, ennemis de legereté, comme de l'humeur noire & melancolique, par vne maxime qu'ils ont que la legereté d'esprit est le vray simbole de folie & d'inconstance, & que sous l'humeur triste & melancolique est ordinairement la malice & desloyauté cachée, nous en auons l'exemple en la vie de Saul, l'esprit duquel estoit gouuerné par le Diable au temps qu'il estoit sombre. Et c'estoit la raison pour laquelle vn François n'osoit se promener seul à l'escart, ou dans le village, comme les hommes pensifs font quelquefois, pour ce qu'ils soupçonnent dès aussi tost qu'ils machinoient quelque trahison, ou pensoient à quelque malice contre eux.

Ont en horreur l'humeur melancolique,

Ne sçachant pas encore au commencement que ie m'associauy avec eux, qu'elle estoit l'humeur qui leur agreoit dauantage, car comme dit l'Apostre, il se faut faire tout à tous pour les gagner tous, la prudence m'obligea de leur faire voir plusieurs faces, & diuers changemens d'humeurs, & trouuay que celle qui portoit la douceur en la bouche, le contentement au cœur, & vn maintien humblement graue & modeste, estoit celle de la-

Humeur agreable aux Hurôs



quelle ils faisoient principalement estat.

**Jugement  
de Cesar.**

Cesar se trouuant vn iour en la compagnie de ses amis, où il se resioüissoit honnestement & franchement, d'auanture yjarriua quelque bon compagnon, deliberé & ioyeux, mais grand, gros & gras par despit : lors quelqu'un dit à Cesar, parlez plus bas, & vous gardez de cet homme qu'il ne iuge mal de vous, & n'en murmure ; Cesar dit alors doucement en riant : il ne faut point craindre ces gens là, mais gens maigres & tristes ; & par signe il monstroït Brutus, & Cassius, hommes pleins de malices & cautelles.

Sans flatter le dé, nos Hurons ont quelque chose de louïable par dessus nous, & s'ils estoient Chrestiens seroient meilleurs Chrestiens que nous, car ils possèdent des vertus morales qui les font admirer, & suspendre plusieurs leur condamnation, & non celle des Heretiques qui ont refusé la grace, Moyse & les Prophetes, & les Sauvages non.

**Vertus des  
Sauages.**

Ils sont si attrempez & retenus que lors que vous leur parlez, ils vous escoutent, & vous donnent tout le temps que vous desirez, sans vous interrompre, ny parler que vous n'ayez finy, Ils parlent fort posément, comme se voulans bien faire entendre, & s'arrestent auisi tost en longeans vne grande espace de temps, peur de le mesprendre, ou qu'on n'aye bien conceuleur dire, puis reprennēt leur parole. Cette modestie est cause qu'ils appellent nos François femmes, & les Montagnais oyes babilardes, lors que

trop precipitez & boüillans en leurs actions, ils parlent tous à la fois, & s'interrompent l'un l'autre comme femmes, ce qui n'est que trop ordinaire, estant tres-veritable ce que disoit Salomon l'Hebreu, que le Sage a la langue dans le cœur : mais que celuy qui est fol & furieux a son cœur en sa langue.

Ils craignent le deshonneur & le reproche qu'ils eurent autant qu'ils peuuent, & sont excitez à bien faire par l'honneur & la loüange, d'autant qu'entr'eux est tousiours honoré, & s'acquiert du renom, celuy qui a fait quelque bel exploit, ou exercé quelque acte de vertu heroique.

Vn cœur bien assis, & vne ame bien logée, est tousiours liberale & pleine de charité, donne librement & gayement de ce qui est à son pouuoir, ne laisse point languir le souffreteux, assiste les indigens, & ne veut auoir de biens que pour en faire part aux pauures : au contraire des auares & mesquins, qui ne veulent que pour eux mesmes, suent de detresse quand il leur faut faire du bien, & sont tousiours dans les plaintes, ô mon Dieu cela se voit mesmes dans les maisons des plus riches esleuez de la fortune, où rarement on trouue de la charité.

Les Sauvages selon leur pauvreté sont loüables en cette vertu, laquelle ils exercent indifferemment enuers tous ceux qui ne leur sont point ennemis, car ils se visitent les vns les autres, ils se font des presents mutuels, & ne refusent iamais rien au pauvre; ny au ma-

lade qui leur demandent, s'ils ont moyen de leur satisfaire & subuenter; & ce qui en est vn euident tesmoignage est comme i'ay dit ailleurs qu'ils n'ont aucuns pauures mendiants parmy eux, & enuoyent de leurs biens iusques dans la maison des necessiteux malades, veufues & orphelins, sans leur en faire iamais de reproches, n'y aux passans lesquels ils logent librement, aussi long temps qu'ils veulent, & ne leur en demandent aucune recompense, & si nous leur donnions quelquefois vn petit present pour ce regard, cela venoit de nostre mouuement, & non de leur importunité.

Et pour monstres leur galantise, ils ne marchandent point volontiers, & se contentent de ce qu'on leur baille honnestement & raisonnablement, blâmant les façons de faire de nos marchands, qui barguignent vne heure pour vn castor, c'est pourquoy ils se rient d'eux quand ils les ont trompez, & ne se fachent point quand ils y sont atrapez.

Si dans vn grand nombre il se trouue quelque particulier Sauuage auare, & qui refuse d'aider au necessiteux, ayant moye de luy bien faire, il en est fort blâmé, mais il ne s'y en voit aucun de si impitoyable & cruel, que le riche bourgeois de Paris, duquel vn homme digne de foy m'a eu parlé sans me le nommer, car ie n'ay pas desiré scauoir le nom d'vn si vilain barbare, lequel ayant des rentes à milliers, viuoit dans vn si grant d'espargne & si echarnement

**Auarice  
d'vn riche.**

écharnement, que peur de donner vn sol à vn pauvre il ferroit luy mesme son bois & n'auoit autre seruice que celuy qu'il se rendoit. Mais le principal traict de sa villenie, fut que sa sœur luy ayant demandé quelques confitures pour remettre deux panures malades en appetit, il luy respondit (Arabe qu'il estoit) qu'ils mangeassent du pain bis & que l'appetit leur reuiendroit, voyla vne rudesse & barbarie que ie n'ay point veu aux barbares mesmes & qui peut estre aecomparée à celle du mauuais riche.

La clemence & mansuetude, est vne vertu propre & naturelle des vrays Princes, sans laquelle ils sont tyrans & non Princes, pour ce que Dieu ne les a establis que pour la conseruation & le soulagement de leurs peuples, & non pour les opprimer & destruire. L'Empereur Traian a esté grandement loué par Helie Spartain, d'autant qu'estant à cheual pour aller à la guerre, mist pied en terre, seulement pour ouyr la plainte que luy faisoit vne pauvre femme. Nos Sauvages l'ont bien enuers tous ceux qui ont recours à eux pourueu qu'ils ne leur soient point ennemis, mais en souuerain degré enuers les malades & personnes affligées. Ils vsent aussi d'une maniere de clemence à l'endroit des femmes & petits enfans de leurs ennemis qu'ils prennent en guerre, auxquels ils sauuent ordinairement la vie bien qu'ils demeurent leurs prisonniers pour seruir, mais c'est auec la mesme condition des libres, & par ainsi ils sont comme en leurs propres maisons,

De la clemence.

Belle action de Traian.

finon qu'ils ne voyent point leurs parens, auxquels ils ont fort peu d'attache.

De la patience.

Socrates estant vn iour en la maison, luy furent presentez des choux d'un sien amy Philosophe, qu'il receut de fort bonne grace, honorant le donneur au don, mais la femme poussée d'enuie & precipitée de sa colere maligne, les luy arracha des mains & les foulla aux pieds, sans que le bon Sociates luy dit autre chose si non; ma femme, en me priuant de ma part des choux tu t'es priuée de la tienne, & puis se teut, pendant que la femme fulminant de rage de ne l'auoir pû colerer. luy jetta de la chambre haute vn plein pot d'eau sur la teste comme il pensoit sortir, mais pour cela sa patience ne fust point esbranlée, car esleuant les yeux en haut vers la chambre, il dit seulement: ie scauois bien qu'après la tempeste viendrait la pluye, & puis passa outre son chemin.

La patience est vne belle vertu & si elle n'est pas toujours vertu, il n'y a qu'à la bien prendre qu'elle nous acquiert du merite. Le grand contemplatif Taulcre parlant de luy mesme, disoit: ie ne suis non plus humble que ie suis patient, ny patient que ie suis humble, aussi est il vray que celuy qui est humble est necessairement patient, & ne se colere que pour la iustice, faschez vous & ne m'offencez point, dit l'Eseriture. La patience de nos Sauuages, est tres admirable & edificatiue en toutes sortes d'occasions, de maladies, de peines ou de travail, pas vn mot pour se plaindre, pas vn mouuement d'impatience, tout est calme chez eux,

& ne s'y entend aucun murmure non à la maniere de certains Philosophes anciens, qui souffroient bien l'iniure exterieurement & interieurement en recherchoient l'honneur, mais pour le seul respect de la vertu.

Mettant l'humilité à part, ie dis derechef, que leur patience surpasse de beaucoup la nostre, & qu'ils ont vn pouuoir fort absolu sur leurs passions naturelles qu'ils maistrisent & dominant puissamment, comme on peut remarquer en leur conuersation & dans des occasions, qui feroient suer les plus hardis & constants d'entre nous, car toute leur plus grande impatience gist en vn petit sourisauc vn petit ho, ho, ho; mais il ne s'en faut point estonner ny perdre courage en nos infirmités, puis qu'ils n'ont point de demons qui les prouoque en d'autre mal; qu'à se maintenir dans l'infidelité, comme les heretiques, dans leur heresie, suffit au diable qu'on soit à luy.

Les Sauvages qui me semblent les plus honnestes & mieux appris de toute ceste grande estendüe du Canada, sont à mon aduis, ceux de la contrée de Miskou, car pour si peu que ie les aye conuersé ie recognu facilement qu'ils tenoient desja quelque chose du poly; mais entre tous, le Sauvage du bon Pere Sebastien Recollet Aquitainois, qui mourut de faim avec plusieurs barbares, vers vn lieu appelé de saint Iean pendant vn Hyuer que nous demeurions aux Hurons, enuiron quatre cens lieues de luy, lequel ne sentoit nullement son Sauvage en les mœurs & façons de faire, ains

Sauvages de  
Miskou.

son homme sage, graue, doux & bien appris, n'approuuant nullement la legereté & inconstance qu'il voyoit en plusieurs de nos hommes, lesquels il reprenoit doucement en son licence & retenue, aussi estoit il vn des principaux Capitaines & Chefs du pais.

---

*Des vices & imperfections des Sauvages, & comme ils ont recours aux Magiciens pour recouurer les choses perduës.*

CHAPITRE XXV.

**B**ien heureux est celuy qui supporte la foiblesse & la fragilité de son prochain, comme il seroit fort ayse d'estre supporté en la sienne, disoit nostre Seraphique Pere S. François, car en cela gist la vraye charité & le vray amour que nous deuous auoir l'un pour l'autre. Veritablement il y a bien dequoy se mortifier & exercer la patience en la compagnie de nos Sauvages, aussi bien qu'en celle de beaucoup d'impertinens & vicieux Chrestiens, car si d'un costé & en de certaines actions ils montrent de la vertu, ils ont d'ailleurs des imperfections qui ternissent bien le lustre de leur vertu, car il n'y a personne pour bon qu'il soit qui n'aye en soy, quelque chose à reprendre, ny si meschant & imparfait, qui n'aye quelque chose à louer, disoit vn ancien Sage entre les Grecs.

Ils manquent sans ialousie, à la fidelité conjugale que le mary & la femme se doiuent reciproquement, i'entends parmy les Hurons, car pour les Canadiens & Montagnias on les tient plus honnestes en effects, & moins en paroles au dire de quelqu'vns.

Le peché du mensonge est vn vice detestable Dumen-  
songe.  
en la bouche du Chrestien, car pour petit qu'il soit il nous conduit dans l'infidelité, c'est pourquoy nous pouuons à bon droit estimer du menteur comme d'vn puits de malédiction où toutes sortes de vices & de pechez abondent, car iamais le mensonge n'est seul en vne ame: c'est vn Prince des tenebres, qui a vne longue suite, & deuant lequel les seuls melchans flechissent le genou. O mon Dieu pere de verité faites nous abhorrer le mensonge & nous defendez de la langue mensongere, car les infidelles mesmes l'ont en abomination.

La loy establie entre les Garamantes faisoit mourir l'homme surpris en mensonge, pour les maux qu'il cause dans vne communauté, & celle que Periandre establit en la Republique des Corinthiens portoit. que l'homme ou la femme, qui au preiudice d'autruy diroit quelque menterie, porteroit par l'espace d'un mois vne pierre en sa bouche, pource qu'il n'est point raisonnable que celuy qui a l'habitude de mentir, soit tousiours en liberté de parler.

Que si ces Loix estoient establies & obseruées entre les Chrestiens, nous serions heureux & deuiendrions tous enfans & imitateurs de Dieu, qui fait particuliere profession de la



Exemple  
d'un Payen  
veritable.

verité plus que de toute autre chose, de laquelle les Romains faisoient anciennement tant d'estat, que l'Empereur Auguste au triomphe qu'il fist de Marc Anthoine & Cleopatra, amena à Rome vn Prestre d'Egypte aagé de soixante ans, lequel, en tous les iours de sa vie n'auoit iamais dit vn seul mensonge. A raison dequoy le Senat ordonna que soudain il fut fait libre & crée grand Prestre, & qu'il luy fust dediée vne statuë & posée entre celles des plus renomméz hommes des anciens, & condamnerent, vn de leur citoyen accoustumé à mentir, ce Religieux Senat ayant plus d'egard à la vertu qu'aux considerations de la faueur.

Nos Sauuages ont d'autres imperfections en suite du mensonge, qui est neantmoins en eux plustost souplesse d'esprit que malice affectée, car s'ils en disent entr'eux (ce qui arrive assez rarement,) c'est lors principalement qu'ils se veulent recreer & en donner à garder aux estrangers avec lesquels ils sont assez libres: ils promettent aussi ordinairement plus qu'ils n'ont souuent dessein d'accomplir, sinon à leurs compatriots, & pour auoir quelque chose de vous ils sçauent bien flatter & vous amadoüer, & pour cela vous ne tenez encor rien, si ce n'est des plus sages d'entr'eux qui feroient conscience de vous tromper. Voyons de la vengeance.

De la vengeance,

Manille demandoit vne fois à Cesar, qu'elle chose estoit celle qu'il auoit, faite de laquelle il creut auoir rapporté gloire, &

de laquelle se souuenant il se refouïſſoit le plus : il pensoit peut estre qu'il luy parleroït de ses victoires & de ses triomphes. Mais ce Prince genereux , faisant plus d'estat de la vertu que de ses conquestes , luy respondit : par les Dieux immortels ie te iure, ô Manille , que ie n'estime auoir merité gloire de nulle autre chose de ceste vie, n'y nulle autre ne me cause tant d'allegresse , que de pardonner à ceux qui me font iniure & gratifier ceux qui me seruent, que responderez vous à cela, ô vindicatifs & auares.

Rare vertu  
de Cesar.

Nous lisons vne presque semblable humanité & generosité , dans l'histoire generale du Peru, en la personne de l'vn des derniers Yncas , qui a regné auant la prise de leur Empire par les Espagnols, lequel ayant esté aduertý par ses Capitaines , que les soldats de son armée fuſoient aualler à leurs ennemis & aux prisonniers qu'ils prenoient en guerre, d'vn certain poison, qui les tainoit dans vne perpetuelle langueur, les etraproit de tous les membres, les rendoit perclus de fleurissement, desfigurez en leur visage, & exposez à des peines insupportables dedans & dehors, à quoy ils prenoient vn singulier plaisir (cruels qu'ils estoient) plustost que de les voir si tost mourir. Il leur enuoya dire qu'ils eussent à faire brusler à petit feu, tous ceux qu'on pourroit conuaincre d'auoir vze d'vne cruauté si grande, & à proceder exactement

en cette execution, afin qu'il ne restast à l'aduenir aucune memoire de ces meschans. Ce qui fut de tout point executé & accompli, pour vn exemple rare à tous les gens de guerre, qu'un courage noble & genereux n'est iamais cruel à son ennemy vaincu, non plus qu'impatient dans les disgraces de la fortune, car l'impudence & la cruauté sont les marques d'un cœur rauagé & mal instruit.

Si nos Hurons auoient ce pouuoir sur leur esprit comme ils ont en d'autre chose, de pardonner à leurs ennemis, ou de les traicter humainement comme ces autres infidelles, avec la pureté qui leur manque, il ne leur faudroit plus autre chose que la croyance & le baptesme, qu'ils ne fussent gens de bien, mais ils ne pardonnent pas facilement à quiconque des estrangers a offensé leur patrie, ie dis estrangers, par ce qu'entr'eux ils s'offencent rarement & se pardonnent facilement, ce qui leur est ayisé à cause de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre.

De l'incivilité.

Pour l'honesteté & la ciuilité il n'y a de quoy les louer non plus qu'entre nous beaucoup de negligens, qui se tiennent salement & vivent rustiquement sous pretexte de pauureté & deuotion. Deuotion trompeuse ou plustost folle d'esprit, car la vraye deuotion est tousiours accompagnée de l'honesteté & ciuilité avec la candeur, qui bannit toute dissimulation.

Ils n'usent d'aucun compliment parmy eux, & sont fort mal nets en l'apprest de leurs viandes, particulièrement lors qu'ils sont par la

campagne. S'ils ont les mains sales, ils les essuyent à leurs cheveux, ou au poils de leurs chiens, & ne les lauent iamais, si elles ne sont extremement sales: & ce qui est encore plus impertinent ils ne font aucune difficulté de pousser dehors les mauvais vents de l'estomach' parmy le repas, & en toute compagnie, dequoy ie les reprenois quelquefois, mais fort doucement, aussi en prenoient ils à rire.

Ils sont aussi naturellement fort paresseux & negligens, & ne s'adonnent à aucun travail du corps, que forcé de la nécessité, particulièrement les Canadiens, & Montagnais plus que toutes les autres Nations, c'est pourquoy ils en ressentent souuent les incommoditez, & la faim qu'ils ont quelque fois extreme.

Sont paresseux.

D'estre fins larrons, nos Hurons & les pe-  
tuncux y sont passez maistres, non les vns enuers les autres, car cela arriue fort rarement, mais seulement enuers les estrangers, desquels toutes choses leur sont de bonne prise, pourueu qu'ils n'y soient point attrapez, comme ils sont quelquefois à la traicte, où les François se donnent principalement garde des mains & des pieds des Hurons.

Sont larrons.

I'ay admiré le compte qui m'a esté fait autrefois d'un coupeur de bourse, lequel ayant conuenu de prix avec vn marchand coustelier à Paris, de luy faire vn petit cousteau à sa mode moyennant vn quart d'escu, le cousteau faict & payé, le coustelier qui desia

D'un coupeur de bourse.

auoit prié par plusieurs fois l'honneste homme de luy dire de grace à quoy faire vn tel cousteau, le bon compere trop simple se laissa approcher de trop près du drolle pour luy en dire le secret, car en luy disant tout bas à l'oreille, c'est pour couper des bourses, il luy couppa la sienne, & remporta son quart d'escu avec le petit cousteau, sans que le pauvre coustelier s'en apperçeut qu vn petit quart d'heure trop tard.

Nos Hurons font quelquefois des traits qui ne sont gueres moins subtils, non à couper des bourses, car ils n'ont point l'usage d'argent, sinon pour seruir de parures, mais à prendre toute autre chose, où ils peuent mettre les mains, ou les pieds, qui leur sont de seconds mains, car avec iceux ils scauent fort bien destourner les choses, & s'en saisir lors que vous y pensez le moins; Nous y auons esté souuent pris en nostre cabane, sans que nostre soin & nostre œil nous pût garantir de ces fascheuses visites: Je m'en plaignois quelquefois aux cabanes, mais qu'elle adresse, ou la subtilité de dérober sans estre reconnu, est estimée sagesse, & beniste de s'y laisser surprendre.

J'ay veu aux Hurons, iusques aux clefs des coffres de nos Mattelots, des petits morceaux de fer, des peignes, quelques pieces de verre, & autres petits fatras pendus au col des ieunes enfans, que leurs parens auoient detrobé aux François. On estime avec raison la subtilité, & la patience du petit gar-

çon de Sparte, lequel ayant desrobé & caché vn renardeau sous sa robbe, ayma mieux se laisser ouurir & deschirer les entrailles par ce meschant animal, que de decouuoir son larrecin, & en auoir le fouiet, qui luy eue esté plus tolerable. L'inuention d vn Huron n'est guere moins admirable, lequel ayant dérobé vne cuillier, d'argent aux François, la cacha subtilement dans la partie plus secrette de son corps, aymant mieux en souffrir la douleur, que la honte d'estre estimé lourdaut.

S'il arriue, ce qui se voit fort rarement comme i'ay dit, que quelqu'vn d'entr'eux ait derobé son voisin, & que celuy qui a esté volé ait desir de recouurer la chose perdue, il a recours au Medecin Magicien: auquel il manifeste la perte, & le conduit dans sa cabane, ou en celle qu'il soupçonne estre le larcon, cela fait, Loki ordonne des festins pour premier appareil, ( car ces malheureux là n'oublient iamais la cuisine ) puis pratique ses magies, par le moyen desquelles il decouure le voleur ( à ce qu'ils disent ) s'il est present dans la mesme cabane, & non s'il est absent, car il n'appartient qu'au grand Oki de sçauoir les choses plus esloignées.

C'est pourquoy le François qui derroba les rassades au bourg de saint Nicolas, autrement de Tœnchain, eut raison des enfuir en nostre cabane, qui en estoit à trois lieues loin, lors qu'il sçeut l'arriuée du petit Oki dans son logis, pour le suier de son larrecin,

Ont recourus au Magicien pour les choses desrobées.

& ne nous dit point la cause de sa fuite que long-temps apres, que nous le trouuames failly de ses rassades, dequoy nous le tençames fort, tant de l'offence commise, que pour nous auoir mis par cette mauuaise action, en danger de nous faire mouir par les Sauvages, s'il eut esté descouuert; car en ces pays là, la faute d'un particulier est souuent punie en plusieurs.

Canadiens  
non larrons.

Les Canadiens, & Montagnais, ne font point larrons, du moins n'auons nous pas encor eu suiet de nous en plaindre, encor qu'ils entrent assez libremēt dans nos chambres, & parmy nostre Couuent, où ils nous pourroient faire du tort s'ils vouloient. Je ne sçay neantmoins s'ils auroient la mesme retenue enuers les autres François, y ayans pareille liberté, c'est pourquoy il sera tousiours bon d'estre sur la mesfiacée, mere de seureté, pour ne donner suiet de mal faire à personne, comme j'ay dit, que pour ce regard on ne se puisse encor plaindre, & qu'il ne se parle d'aucun larron parmy eux.

Il arriua vn iour que deux ieunes garçons, l'un Huron, & l'autre Montagnais, firent visiter nostre Couuent de nostre Dame des Anges: or comme le Huron se fut apperçeu d'un gros pain que nos Religieux auoient ferré dans la grande chambre d'embas, il ieta si bien ses mesures, & conduit à propos ses detours, qu'il s'en saisit sans que personne l'apperçeut, non pas mesme son compagnon, lequel sçachant apres la malice du

Huron, marry que ce des'plaisir nous eut esté rendu en sa compagnie, nous demanda permission de courir apres le volleur, comme il fit, & nous rapporta le pain, dequoy ie fus d'autant plus edifié, que cè Montagnais nous aduertty luy-mesme de la faute de son Huron.

Les filles Canadiennes qui d'ailleurs permettent en cachette beaucoup de licences contre la pudeur, semblent à l'exterieur sages & honnestes, tant en leurs paroles, qu'en leurs deportemens, & c'est ce qui m'en auoit tousiours faiët bien iuger, neantmoins on m'a voulu faire croire du depuis qu'il n'y auoit que les seules femmes mariées d'honestes, & que les filles voyoiët en cachette de leurs amis pour trouuer marys, c'est à dire qu'elles sont seulement sages en public, & non en particulier, mais pour moy ie doute encor qu'elles soient libertines, en ayant veu de si modestes, & point du tout d'impertinentes, soit de paroles ou de gestes. Il y en a qui veulent dire en suite de la mauuaise opinion qu'ils ont de ces filles, qu'on n'entend que (allerez dans les cabanes des Montagnais, pour moy i'y ay passé plusieurs iours & ne l'ay point apperceu, ie confesse bien que ie n'entendois pas leur langue, sinon fort peu de mots, mais ie croy que le Truchement m'en eut aduertty. & puis en leur geste i'en eusse descouuert quelque chose. Pour les cabanes des Hurons il y a quelque chose de cela, aussi le peché y est il plus

Licences  
des filles  
canadiennes



commun, quoy qu'il ne s'y commette qu'en cachette.

Plutarque rapporté que la femme de Tucsides le Grec estant vn iour interrogée, comme elle pouuoit endurer la puanteur de la bouche de son mary, elle respondit qu'elle croyoit que tous les autres hommes l'auoient semblable. Il y a des particuliers qui ont voulu dire que tous les Sauvages auoient la bouche puante, pour moy ie n'en scaurois que dire, & ne l'ay pas mesme apperceu de nos escoliers Hurons, qui nous approchoiét d'assez prés en leur faisans dire leur leçons, bien est il vray que la pluspart des Montagnais me sembloient sentir mal des graisses de loups marins, qui leur seruent d'oignement & de ciuette, car le musc leur semble puant comme l'haleine d'vn qui auroit mangé de l'ail, laquelle ils ne peuuent supporter, ie l'ay veu par experience lors que par nécessité, nous estions contrains de manger d'vn petit oignon du pays, qui sent l'ail & l'oignon, d'ou l'on peut inferer qu'ils n'ont point la bouche puante. Il y en peut neantmoins auoir quelqu'vns de ce calibre, aussi bien que des filles libertines, & des garçons du folus en paroles, ce qui n'est que trop ordinaire aux Hurons, & peut y en auoir parmi les Montagnais, avec lesquels ces particuliers se peuuent estre rencontrez.

Sauvages  
a l'orient  
la bouche  
puante.

*Des Capitaines, Superieurs, & anciens, de leurs maximes en general, & comme ils se gouvernent en leur conseil & assemblées.*

CHAPITRE XXVI.

**A**Vx vieillards se trouue la sagesse, dit le Sage. Pline en vne Epistre qu'il escrit à Fabate, rapporte que Pyrrhe Roy des Epirotos demanda à vn Philosophe qu'il menoit avec luy, quelle estoit la meilleure cité du monde. Le Philosophe luy respondit, la meilleure cité du monde c'est Maserde, Sire, vn lieu de deux cens feus en Achaye. Le Roy estonné de cette response luy en demanda la raison, & en quoy il recognoissoit tant d'excellence, & de prerogatiue en ce petit lieu, pour ce (dit le Philosophe) que tous les murs de la ville sont bastis de pierres noires, & tous ceux qui la gouvernent on les testes blanches. Le Roy admirant sa response conforme à tout ce qu'en a iamais tenu la sage antiquité, se teut & demeura satisfait, car il est tellement important & necessaire en tout estat, que les vieillards & hommes prudents en ayent la conduite & le gouvernement, que sans cet ordre on n'en peut esperer qu'un notable detrimment, & en fin la ruine totale.

La sagesse est aux anciens,

Les siècles passez nous en fournissent vne infinité d'exemples, & l'Escriture Saincte d'vne signalée, aduenüe au commencement du regne de Roboam, fils de Salomon, lequel pour auoir fuiuy le conseil des ieunes, comme ieune qu'il estoit, autant d'esprit que d'années, perdit en vn moment dix lignées, qui se reuolterent contre luy.

C'est pourquoy les anciens Romains, se sont rendus sages des fautes d'autruy, & prirent cette coultume des Lacèdemoniens, & d'autres Nations, entre lesquels il y auoit vne loy imposée aux ieunes, d'honorer les anciens, & que les honorables vieillards, & non les autres, pouuoient auoir la charge de iudicature, & le gouuernement de la Re-  
publique.

Inuention  
d'estre vn  
Superieur.

Nous lisons en l'Histoire que le R. P. Frere Alphonse de Benanides mineur Recollet, a fait de la conuersion du nouveau Royaume de Mexique, que le peuple appellé Motqui, voulant establir parmy eux vn bon Capitaine, ils s'assemblent tous au marché, & là ils garottent & lient tout nud à vn pilier, celuy lequel ils pensent estre propre, & puis tous le fouettent avec des chardons, ou des eispines picquantes, cela estant fait, ils l'entretiennent par des plaisantes farces, & des ioyeuses faceties: & s'il se montre Stoiquement insensible à tout, sans pleurer ny faire des laides mines ou grimaces pour l'vn, & sans aucunement rire ou se resiouyr pour l'autre; alors ils le confirment, & alleurent  
pour

pour preux & vaillant Capitaine, lequel avec les anciens s'assemblent lors qu'il est expedient, pour conferer & discerner des choses necessaires & conuenables, lesquelles estant vuidées & determinées, le grand Capitaine sort luy mesme pour les declarer & publier au peuple, sans s'en attendre à personne.

Si entre nous en l'election des Iuges, Chefs, & Superieurs, on faisoit de semblables esprouues, ie m'asseure qu'il n'y auroit pas tant de brîgues à la poursuite des charges, & que la seule vertu emporterait le prix, Ô mon Dieu, nous ne sommes pas dans vn siecle assez bon, car l'insolence & l'ambition de la ieunesse a preualu par dessus la pieté des anciens, desquels ils font litiere, & les tiennent en mespris, c'est à ceux là a qui le grand saint Gregoire adresse ces paroles pour leur faire reslouuenir qu'estans hommes & fautifs comme les autres, ils ne doiuent pas perdre le don d'humilité, & la prudence qui les doit regler, & apprendre la conduite de leurs suiets.

Les Superieurs, dit-il, ne doiuent pas regarder à la puissance de leur dignité, ains l'égaller de la condition humaine qu'ils ont enuers leurs suiets. Ils ne se doiuent point réiouyr de se voir Superieurs des hommes, trop bien de leur estre profitable, mais il aduiuent souuent que celuy qui gouuerne; s'oublie en son cœur à cause de sa preeminence, & voyant que tout passe par son commandement.

S Gregoire  
en ses morales.

dement, & qu'il est promptement obey, & que tous ses sujets loüent le bien qu'il fait, & ne contredisent point le mal, (tant s'en faut, ils loüent souuent ce qu'ils deuroient blâmer) séduit par les choses qui luy sont inférieures, le cœur s'enfle par dessus soy, & se voyant appuyé par dehors de la faueur & applaudissement populaire, il demeure vuide de vertu, & s'oublie soy-mesme, prestant l'oreille aux flateries, & croit que cela est ainsi comme il l'entend par dehors, & non comme il est au dedans réellement & véritablement: c'est la cause pourquoy il mesprise ses inférieurs; & ne se souuient pas qu'ils luy sont égaux en la nature, & iuge que sa vie vaut mieux que la leur, d'autant qu'il les surpasse en puissance, & par ce qu'il peut le plus, il presume de scauoir plus qu'eux tous.

Nos Capitaines Sauvages ont bien quelque espèce de vanité semblable, mais elle est cachée au dedans, & ne l'osent faire paroistre au dehors pour de confusion. Ils ne font non plus de ces espreues des Moqui, lors qu'ils admettent ou eslisent les Capitaines, & Chefs de leur Republique, mais ils ont ce soin qu'ils paroissent vertueux & vaillans, & qu'ils soient plustost vieux que de moyen aage, & n'en admettent iamais aucun ieune d'aage dans leur conseil; ny pour la police, ny pour la guerre, qui ne soit veil de l'esprit, & desquels on ne puisse esperer vn bon conseil, vne bonne conduite, & de bons es-

fers, car comme disoit le Roy Cyrus, il n'appartient à nul de commander, s'il n'est meilleur que ceux à qui il commande.

Ils viennent ordinairement par succession ainsi que la Royauté par deçà, ce qui s'entend si le fils d'un Capitaine ensuit la vertu du pere ; car autrement ils font comme aux vieux siècles, lors que premierement ces peuples esleurent des Roys ; mais ces Capitaines n'ont point entr'eux autorité absolüe, bien qu'on leur ait quelque respect, & conduisent le peuple plustost par prieres, exhortations & remonstrances, qu'ils sçauent dextrement & rhetoriquement ajancer, que par rigueur de commandement, c'est pourquoy ils s'y exercent, & y apprennent leurs enfans, car qui harangue le mieux est le mieux obey.

La multitude des Loix dans vn estat, n'est pas tousiours le meilleur, ny lors que delaisans les anciennes, on en fait souuent de nouvelles, c'est à dire que le corps est bien malade, & prest de donner du né en terre. Lactence Firmian dit que la Republique des Sicioniens dura plus que celle des Grecs, & la cause fut pour ce qu'en sept cens & quarante ans, ils n'instituerent onques aucuns Edits nouueaux, & n'outrepasserent aucune de leurs Loix.

Nos Hurons ont bien peu de maximes, & si à mon aduis, ils n'en eurent iamais d'auantage, font tousiours dans leurs premieres, &

Y peuvent perseverer iusques à la fin des siècles, si le Christianisme opposé à leurs tenebres n'a entrée chez eux, & en tel cas il leur faudra changer de vie, de loix, & de maximes, qui sont pour la pluspart autant Sauvages que brutales & impertinentes.

Maximes  
des H. Gs.

1. Pour premiere maxime, ils tiennent de ne pardonner iamais, ny faire grace à aucun de leurs ennemis, que par de grands presens.

2. De desrober qui pourra, aux François, ou estrangers, pourueu qu'on n'y soit point apprehendé, autrement on vous lairoit froter en homme de peu d'esprit.

3. Conuiennent qu'il est loisible à vn chacun de voir les filles, & les femmes d'autruy indifferemment, sans violence toutefois, & au cas pareil les femmes, & filles, aller aux hommes, & garçons, sans pouuoir encourir blasme, ou notte d'infamie.

4. Qu'on doit assister les malades, & ne souffrir de mandians, n'y aucun en disette sans luy faire part de ses biens.

5. De receuoir courtoisement les passans qui ne leur sont point ennemis, & de se rendre l'hospitalité reciproque.

6. D'auoir vn grand soin des os des deffunts, & de faire des presens pour le soulagement des ames en l'autre vie.

7. De n'entreprendre aucun voyage de long cours, sans en aduertir les Chefs & Capitaines, pour ne laisser les bourgs desgarnis de gens de guerre.

8. Qu'on puisse rompre vn mariage quand

les matiez ont rompu d'amitié, & que l'un des deux le desite ou procure.

9. Que personne ne s'impatiente ou fasche pour chose qui arriue, s'il ne veut estre estimé femme ou efeminé, sinon qu'il y allast de l'honneur des deffuncts qui ne se peuuent vanger, ou tirer raison des offenses.

Voyla tout ce qu'ils ont de plus recommandables en leurs maximes, & qu'ils obseruent avec plus d'affection & de soïn; reste à deduire comme ils se gouvernement & comportent en leur conseil, qui est tel, que les anciens, & principaux de la ville, ou du bourg, s'assembent en vn lieu avec le Capitaine, où ils proposent & decidét tout ce qui est des affaires de leur communauté, non par commandement absolu, mais par supplications & remonstrances, & par la pluralité des voix, qu'ils colligent avec des peres ferus de ioncs. Il me vient de resouvenir d'un beau traict que Varron raconte du Senat Romain, lequel a tousiours tenu en si grande veneration, la Religion que les faux Prestres leur enseignoient, que toutefois & quantes qu'il s'assembloit, bien que ce fut pour affaires de grande importance, & qui requissent haste & diligence, la premiere chose qu'on y proposoit deuant que decider desdites affaires, appartenoit à la religion & veneration des Dieux; & voyla comme tous les Princes Chrestiens en deuroient veritablement vser dans leurs conseils, pour l'honneur & le respect qu'ils doiuent au service nostre Dieu,



puis qu'ils se disent les seruiteurs ; mais helas les maximes desquelles l'on se sert pour le iourd'huy sont bien differentes & contraires à celles du mesme Dieu : qui n'a plus de part dans le conseil des grands ; où il n'est point inuocé.

Il y auoit a la ville de saint Ioseph le grand Capitaine de la Prouince des Ours, qu'ils appelloient Garihoua Andionxa pour le distinguer des ordinaires de guerre qu'ils appellent Garihoua doutagueta. Iceluy grand Capitaine de Prouince auoit encores d'autres Capitaines sous luy, tant de guerre que de police, par tout les autres bourgs & villages de sa iurisdiction, lesquels en chose de consequence le mandoient & aduertissoient pour le bien du public ou de la Prouince : & en nostre bourg qui estoit le lieu de sa résidence ordinaire, il y auoit encore trois autres Capitaines, qui assistoient à tous les conseils avec les anciens du lieu, outre son Assesseur & Lieutenant, qui en son absence, ou quand il n'y pouuoit vacquer, faisoit les cris & publications par la ville des choses necessaires & ordonnées. Et ce garihoua Andionxa, n'auoit pas si petite estime de luy-mesme, qu'il ne se voulut dire frere & cousin du Roy de Frâce, & de mesme égalité, comme les deux doigts demonstratifs des mains qu'il nous monstrois ioints ensemble, en nous faisant cette ridicule & inepte comparaison.

Or quand ils veulent tenir conseil, c'est ordinairement dans la cabane du Capitaine

chef & principal du lieu, sinõ que pour quel-  
 que autre raison particuliere, il soit trouué  
 autrement expedient. Le cry & la publicatiõ  
 du conseil ayant esté fait, on dispose dans la  
 cabane, ou lieu ordonné, vn grand feu, à l'en-  
 tour duquel s'assisent sur les nattes, ou à plat-  
 te terre, tous les Conseillers en suite du grãd  
 Capitaine qui tient le premier rang, assis en  
 tel endroit, que de sa place il peut voir tous  
 ses Conseillers & assistans en face.

Les femmes & filles, ny les ieunes hommes  
 n'y assistent point, si ce n'est en vn conseil ge-  
 neral, où les ieunes hommes de 25. à 30. ans  
 peuuent assister, ce qu'ils cognoissent par vn  
 cry particulier qui en est fait. Que si c'est  
 vn conseil secret, ou pour machiner quel-  
 que trahison ou surprise de guerre, ils le  
 tiennent seulement la nuict, entre les princi-  
 paux & plus discrets Conseillers, & n'en des-  
 couurent rien que la chose projetée ne soit  
 mise en effect, (s'ils peuuent) prenant pour  
 pretexte de leurs assemblées de nuict, que  
 c'est pour n'estre diuertis par l'aspect d'aucu-  
 ne chose, & que le iour diuertissoit leur  
 esprit, par des obiects, & par ainsi que l'on  
 ne deuoit s'estonner s'ils cherchoient l'ob-  
 scurité pour voir clair à leurs affaires,  
 plus difficilles à demesler pendant le  
 iour.

Estans tous assemblez, & la cabane fer-  
 mée, ils font tous vne longue pose auant  
 parler, pour ne se precipiter point, tenans  
 cependant tousiours leur calumer en

bouche, puis le Capitaine commence à haranguer en terme & parole haute & intelligible, vn assez long-temps, sur la matiere qu'ils ont à traicter en ce Conseil: ayant finy son discours, ceux qui ont à dire quelque chose, les vns apres les autres, sans bruit, sans s'interrompre, & en peu de mots, opinent & disent leurs aduis, qui sont par apres colligez avec des pailles, ou peritions, & là dessus est conclud ce qui est iugé expedient par la pluralité des voix, non criminellement, mais ciuilement, car ie n'ay iamais veu condamner aucun à mort, à la peine corporelle, ny à aucun bannissement entre nos Hurons, comme il se fait quelquefois parmi les autres Nations Canadiennes.

Ils font des assemblées generales, sçauoir de regions loingtaines, d'où il vient chacun an vn Ambassadeur de chaque Prouince, au lieu destiné pour l'assemblée, où il se fait de grands festins, & dances, & des presens mutuels qu'ils se font les vns aux autres, & parmi toutes ces caresses, ces resiouissances, & ces accolades, ils contractent amitié de nouveau; & aduisent entr'eux du moyen de leur conseruation, & par quelle maniere ils pourront perdre, ruiner & exterminer tous leurs ennemis communs: tout estant fait, & les conclusions signées, non avec la plume, mais du doigt de leur fidelité. ils prennent congé les vns

des autres , & s'en retournent chacun en leur pais, avec tout leur train & équipage , à la Lacedemonienne, le plus souuent vn à vn.

Peu s'en est fallu que ie ne me fois oublié d'écrire icy vn traitt qui ne doit pas estre teu. La Canadiens font faire serment. coustume que nous auons de faire leuer la main à ceux de qui on exige vne verité en iustice, que nous appellons faire serment, est pratiquée parmy nos Canadiens & Montagnais, mais en vne autre maniere , car ils presentent à tenir vne certaine chose qu'ils appellent *Tustebeson*, qui est vne chaine de rassades d'environ vne brassée de longueur.

Celuy qui la presente à tenir ( representant le Iuge ) interroge la partie & luy demande ; est-ce toy qui a fait telle chose, ou bien ne sçais tu point qui l'a fait, l'autre est obligé en la prenant de dire verité , d'autant que par après venant à estre trouué menteur , on ne fait plus estat de luy non plus que d'un faulxaire, mais si celuy qui est apellé au serment se sent coupable, alors ne voulant dire la verité , il ne prend point aussi le *Tustebeson* , mais fait plusieurs circonlocutions pour s'exempter de la prendre & se liberer de tout soupçon.

On dit de mesme que les Turcs font rarement de faux sermens, tesmoin celuy qui ayant mis son argent dans vn baston creuzé & voulant faire serment par deuant le Iuge, donna ce mesme baston à tenir à son Creancier qui estoit à son costé, auquel il dit, Monsieur ie vous supplie de grace , tenez ce baston que ie fasse mon serment & leue la main, lequel ayant acheué, le

Creancier tout estonné sçachant tres-bien qu'il n'auoit esté payé, ietta de colere le baston de son debteur si rudement contre terre que la fourbe en fut descouuerte, car le baston se rompit & l'argent en sortit, qui fist cognoistre ce debteur trompeur & non point menteur.

Auant finir ce Chapitre, ie vous feray voir par vne disgrâce qui nous pensa arriuer, comme ils sçauent assez bien proceder en conseil & vser de quelque maniere de satisfaction enuers ceux qui auroiét esté offencez par aucun d'eux, si on leur en laisse le iugement. Vn iour d'Huer que beaucoup de Sauuages nous estoient venus voir en nostre cabane, selon leur coustume ordinaire, vn d'entr'eux marry de n'y auoir place à son gré, vouloit insollement debouter vn François de son lieu, si le Pere Ioseph qui prit la parolle, ne l'eut prié de ne faire point de bruit, de quoy irrité le Sauuage sans autre replique prit lors vn gros baston duquel il luy eut deschargé vn grand coup sur la teste, si les François qui se trouuerent là presens, ne l'eussent empesché & repoullé les autres ieunes hommes Hurons, qui sembloient desjà vouloir estre de la partie contre nos François, par ie ne sçay qu'elle enuie qu'ils auoient conceué contre eux.

En ceste esmeute, ie remarquay particulièrement, la constance d'vn ieune homme Huron, lequel se tint effrontement tout nud sans sourciller deuant vn François, qui luy tenoit vn coustel asseué duquel il le vouloit frapper, & le Huron l'empêcher, & en meisme temps luy

Vn Huron  
veut frapper  
le P.  
Ioseph,

saüter au collet, comme il n'eut pas manqué si si en'y fuisse arriué & fait retirer l'un & l'autre à l'edification de tous, car il y alloit d'un ieu qui n'estoit point à rire.

Des-ja ce mesme Huron s'estoit gourmé à coup de poings avec un nommé la Vallée, mais un peu desavantageusement pour luy. car encor qu'il tint ce François par les moustaches, l'autre ne perdoit point temps & luy approchoit le poing si près du né qu'il luy en fist sortir le sang, neantmoins iamais aucun de ses compagnons ne bougerent pour l'assister, car ils ont cela de bon, qu'ils disent qu'un à un la partie est egale, & qu'autrement il y auroit de l'iniustice.

Voyant tant de desordre & que tous les barbares estoient des-ja du bourg, pour voir se qui se passoit ou pour estre de la partie ie m'attachay des raquettes sous les pieds pour n'enfoncer dans les neiges, & preuenir le grand Capitaine Auoindaon & tous les vieillards, qui se mirent en peine pour nous & crioient par tout contre les Moyenti; comment veut on tuer nos Nepveux, veut on faire mourir nos Capitaines François, ennon, ennon Moyenti, non, non ieunes gens, il ne leur faut point faire de desplaisir, ils sont nos bons amys, & ceux qui monstrent plus de ressentimens pour nous furent les principaux chefs, à sçauoir, Auoindaon, Onorotandi, Yocoisse, Ongyata & Onnenianetani, qui firent publier un conseil general à nostre requeste, pour le lendemain matin où nous assistames le P. Nicolas & moy, avec tous les Ha-

rons, depuis l'age de 29. à 30. ans, jusques à l'extreme vieillesse. Celuy qui auoit voulu donner le coup n'y assista point, non plus que le Pere Ioseph, qui estoit resté à nostre cabane avec tous les François, crainte qu'on y allast faire quelque frasque ou ravage s'ils s'en fussent absés, car il n'y a ny clefs, ny serrures aux portes en tous ces pais là, ny fermeture suffisante qui en puisse deffendre la libre entrée à qui que ce soit.

Pour moy i'allois librement par tout solliciter les affaires des François, & empêcher qu'on n'atentast plus sur la vie d'aucun de nous, & d'appaiser les Sauvages, mais i'admiré ce trait de bonté en eux, qu'au plus fort du debat, comme i'allois criant à nos François, (vn peu trop eschauffez) de se retirer & ne blesser personne, il y en eut qui coururent aussi-tost au village, publians par tout *Omianné Auiel, Omianné Auiel.* Gabriel est bon, Gabriel est bon, tant ils sont amis des amateurs de la paix.

Le concil assemblé, le grand Capitaine nous fit soir auprès de luy, puis ayant imposé silence, il s'adressa à nous & nous parla en sorte que toute l'assemblée le pû entendre. Mes Neveux; à vostre requeste i'ay faict assembler ce conseil general, afin de vous estre faict droit sur les plaintes que vous m'avez faictes, de quelque malicieux qui vous ont voulu offencer, mais d'autant que ces gens icy sont ignorans du faict, proposez vous mesme vos plaintes & declarez hautement en leur presence ce qui est de vos griefs, & en quoy & comment

vous auez esté offencez, & sur ce ie bastiray ma harangue & vous ferons iustice, car nous ne desirons pas qu'aucun vous fasse de desplaisir, mais au contraire que l'on vous rende tout le seruice que l'on pourra, pendant que nous aurons ce bien de iouir de vostre presence.

Nous ne fusmes pas peu estonnez d'abord de la prudence & sagesse de ce Capitaine, & comme il proceda en tout fort sagement iusqu'à la fin de sa conclusion, qui fut fort à nostre contentement & edification.

Nos plain-  
tes au com-  
seil.

Nous proposames donc nos plaintes, & comme nous auions quitté vn tres-bon pais & trauerse tant de mers & de terres avec infinis dangers & mesaises, pour leur venir annoncer la parole de Dieu, le chemin du Ciel, & retirer leur amés de la domination de Loki, qui les entrainoit tous après leur mort dans vn abisme de feu sousterrain, puis pour les rendre amis & comme parens des François qui les cherissoiét, & neantmoins qu'il y en auoit entr'eux qui auoient voulu tuer nostre frere Ioseph, particulièrement vn tel que nous nommasmes.

Quoy leur dis-je, pour leur faire admirer la bonté & les richesses de la France, & leur oster l'opinion que les leurs ayent allechez les François, nous mangions de la graisse à plain soul; car c'est là leur plus friant morceau. Les outardes, les gruës & les perdrix, nous estoient tellement communes, que cela ne nous estoit non plus espargné qu'à vous le bled d'Inde. Les pauures mesmes ne veulent point manger de la chair de nos chiens. Nos maisons sont basties



non d'estorces & de bois comme les vostres; mais de pierres & materiaux solides. Les châps sont tous semez de bon bled, de bonnes prunes & de racines excellentes, voudriez vous croire à present que nous soyons venus chercher à disner à vos portes, & que la necessité nous ait porté à vn si miserable pais, desnue de toutes douceurs, comme vous aduoüez vous mesmes, puis que nous estions si fort à nostre ayse & que toutes choses nous venoient à souhait, ayez donc de l'amitié pour nous, puis que l'amour que nous auons eu pour vous, nous a fait quitter tant d'ayse & de contentement, & fait ieusner fort austerement en procurant le salut de vos ames.

Remon-  
strance  
Dauoin-  
dabo.

Ayant fini, le Capitaine haranga vn long-téps sur nos plaintes, & leur remonstra l'excellence de nostre condition releuée entre celle des autres François, qu'ils estimoïent moins que nous, (à cause qu'ils ne parloient point à Dieu disoient ils,) puis leur dit que ce ieune homme auoit eu grand tort d'auoir voulu tuer le Pere Ioseph, que nous ne leur rendions aucun desplaisir, & qu'au contraire nous leur procurions du bien & de la consolation, pour cette vie & pour l'autre, en nous priuant nous mesmes de nostre propre repos. Et bien dit-il, que voulez vous qu'ils fassent dauantage pour vous, ils vous instruisent, ils enseignent vos enfans, ils parlent à Dieu pour nous, & nous traitent comme leurs parens, & pour recompense nous leur voulons rendre des desplaisirs? quoy la chose seroit elle raisonnable, non, il n'en sera pas ainsi.

Il leur remonstra de plus, que s'il estoit sçeu à Kebec, qu'ils nous eussent voulu mal traicter, que les François en pourroient auoir du ressentiment, & par ainsi qu'il falloit estouffer ce desordre & nous laisser viure en paix & repos parmy eux. Et pour conclusion, ils nous prièrent d'excuser la faute d'un particulier, lequel nous deuions tenir seul avec eux, pour un chié, à la faute duquel les autres ne trempoiet point, & nous dirent pour exemple, que desja depuis peu, un des leurs auoit griefuement blessé un Algoumequin, en iouant avec luy, & qu'ils s'estoient accordez sans guerre, moyennant quelque petit present, & celuy là seul tenu pour un chien & meschant qui auoit fait le coup, & non les autres qui estoient bien marris, d'un tel accident.

Conclusion  
du Capitaine,

Ils nous firent aussi present de quelques sacs de bled d'Inde, que nous acceptames, & fumes au reste carellez de toute la compagnie, avec mille prieres d'oublier tout le passé, & demeurer bons amis comme auparauant; & nous coniuèrent de plus, fort instamment d'assister tous les iours à leurs festins & banquets, auxquels ils nous feroient de bonnes sagamitez diuersement préparées, & que par cette hantize & familiere conuersation qu'apportent les festins & repas, nous nous maintiendrions plus facilement dans l'intelligence & la bonne amitie, que se doiuent parens & amys si proches, & que de verité ils nous trouuoient assez pauuement accommodez & nourris dans nostre petite cabane, de laquelle ils eussent

Nous fons  
un present.

bien desiré nous retirer pour nous mettre mieux dans leur bourgade, où nous n'aurions autre soin que de prier Dieu, les instruire en nos sciences, & nous gouverner doucement avec eux, mais comme vn continuel & assidu bruit de la mesuagerie n'estoit point compatible à nostre humeur, non plus qu'à nostre condition, nous les remerciames de leur bonne volonté, filmes porter nostre maiz à nostre cabane & primes congé de la compagnie, fort satisfaits les vns des autres.

---

*De la guerre, & des armes dont vrent nos Hurons, & comme nous les empeschames de sortir contre les Neutres desja tous prests de nous courir sus, avec vne exemple d'vladislus Roy de Hongrie pour la fidelité, &c.*

#### CHAPIRE XXVII.

**L'**Homme de bien ne cherche point la guerre, si ce n'est pour vanger l'injure faicte à Dieu, ou pour deffendre les oppressez, contre les Tyrans, autrement, ô mal-heur du siecle! à quel propos tenir soldats en campagne & voir ruynier le pupil & le payfan, dont les acclamations vont jusques au Ciel, implorans ses foudres contre les meschans, & ceux qui ne peuvent viure sans trouble.

L'Empereur

L'Empereur Marc Aurelle, deuisant vn iour Des gens de guerre, avec son amy Cornelle des effects d'vne gen-  
darmetie, pour bien conduite & discipline  
qu'elle puisse estre, disoit : mais avec ressentiment, qu'il ne sçauoit quelle plus grande guerre les Princes pourroient auoir, que de tenir en leurs Royaumes gens de guerre, si la necessité ne les pressoit de se deffendre, pour ce que selon que nous montre l'experience, ceux-cy sont deuant Dieu fort coupables, aux Princes importuns, & aux peuples ennuyeux : de maniere qu'ils viuent au dommage de tous, & sans profit d'aucun.

C'est pourquoy Scipion l'Africain auoit raison de dire, que toutes les choses deuoient estre essayées en guerre deuant que de mettre les mains aux armes : & à la verité il n'y a plus grande victoire que celle qu'on gaigne sans effusion de sang, & sans soldats en campagne, car l'amy, aussi bien que l'ennemy, ruine tousiours le bon homme aussi bien que le país.

Mais c'est bien le mal-heur lors que l'on entreprend guerre iniuste, car outre ces incommodez & les maledictions des peuples, l'offence de Dieu y est si grande, que tost ou tard on en est puny en ce monde ou en l'autre ; & fausser la foy donnée à ses ennemis, est le comble du boisseau qui attire l'ire, & la iuste vengeance de Dieu sur nos testes, comme l'exemple d'Vladislas Roy de Hongrie nous en sert de preuve. Car ce Roy ayant en l'année mil quatre cens quarante trois, du temps d'Eugene quatriésme, gaigné vne signalée victoire con-

Exemple  
d'Vladislas  
Roy de  
Hongrie.

tre Amurat second Empereur des Turcs, & du depuis-faiçt tréues avec luy pour dix années.

L'an suiuant à la suasion du Legat du Pape nommé Iulian, il faussa si foy & luy declara la guerre. Amurat contrainçt de se deffendre vint avec vne armée de soixante mille hommes. La bataille se donne, où du commencement les Chrestiens eurent de l'auantage, vne partie des Turs tuez sur la place, vne autre partie mise en deshoite. Ce que voyant Amurat il tire de son feing vne coppie de l'accord faiçt entre luy & Vladiflas, & leuant les yeux au Ciel, & tenant ce papier en main commença à se plaindre de la perfidie du Roy & des Chrestiens en ces parolles.

Voyla, ô Iesus-Christ. L'accord que les Chrestiens ont passé avec moy, qu'ils ont iuré sur tes saintes Euangiles d'observer inuiolablement, & cependant aujourd'huy meschans & perfides qu'ils sont, ils faussent leur foy & renouent perfidement à l'honneur qu'ils doiuent à leur Dieu. C'est pourquoy si tu es Dieu comme ils disent, venge tes iniures & les miennes, & leur faisant payer la peine de leur perfidie & de la foy par eux violée, fais toy reconnoistre iuste à ceux qui n'ont pas encores la connoissance de ton nom.

A peine auoit il acheué ceste priere, qu'incontinent voila la chance tournée. Les Turcs reçoient nouvelles forces, vne grande boucherie se faiçt des Chrestiens, le Roy Vladiflas tué, & le Legat du Pape, qui auoit esté Autheur

& conseiller de rompre la treue : tant Dieu a en horreur la perfidie, & veut que l'on garde la foy donnée.

Aussi les Payens mesmes en cela se sont monstrez beaucoup plus Religieux que les Chrestiens. Plutarque en la vie de Curtius Camillus & de Pirrhus Roy des Epirotes, en rapporte deux belles exemples, qui deuroient estre imitées par ceux lesquels ambitieux d'honneur, comme de posséder le bien d'autruy, n'obtiennent aucune victoire que par mauuais moyens ou en faussant leur foy, ou en s'acquerrant des thraistres, & puis il faudra mourir & abandonner tout.

La premiere histoire est, que Camillus ayant esté esleu Tribun militaire avec cinq autres, pour faire la guerre aux Faliques. Incontinent avec l'armée Romaine entra dedans ce pais, où il alla mettre le siege deuant la ville des Faleriens, qui estoit bien fortifiée & pourueüe de toutes choses requises & necessaires à la guerre; sçachant tresbien que ce n'estoit pas entreprise legere que de la prendre, ne qui se peust executer en peu de temps, mais voulant comment que ce fust tenir les citoyens occupez à quelque chose, & les diuertir, afin que, par estre trop de sejour en leurs maisons, ils n'eussent loisir de vacquer à seditions & dissensions ciuiles: car les Romains vsoient sagement de ce remede là, tournans au dehors, comme bons medecins, les humeurs, qui estoient pour troubler le repos de leur

*Histoire de  
Camillus.*

chose publique.

Mais les Faleriens se confians en l'assiette de leur ville, qui estoit forte de tous costez; faisoient si peu de conte d'estre assiegez, que ceux qui n'estoient pas à la garde des murailles se pourmenoyent en robes sans armes, par la ville, & alloient leurs enfans à l'escole, le Maistre de laquelle les menoit ordinairement hors de la ville se promener, iotier & exercer au long des murailles, car ils auoient vn commun Maistre d'escole pour toute la ville, comment encores ont les Grecs, voulans que leurs enfans dès le commencement, s'accoustument à estre nourris en compagnie, & qu'ils conuersent tousiours ensemble.

Ce Maistre donc espiant l'occasion de faire vn mauvais tour aux Faleriens, menoit tous les iours leur enfans à l'esbat hors de la ville, non gueres loin des murailles du commencement, & puis les remenoit dedans, après qu'ils estoient esbatuz & exercez. Depuis qu'il les y eut menez vne fois, il les tira de iour en iour vn peu plus loin, pour les accoustumer à s'asseurer, en leur donnant à entendre qu'il n'y auoit point de danger, iusques à ce qu'vn iour à la fin ayant tous les enfans de la ville avec soy, il donna iusques dedans le guet du camp des Romains, ausquels il liura tous ses escoliers, & leur dit qu'ils le menassent deuant leur Capitaine general, ce qui fut fait: & quand il fut deuant Camillus, il se prit à dire qu'il estoit Maistre & precepteur de ces enfans, mais neantmoins qu'il auoit eu plus cher acquerir sa bonne gra-

ce, que de faire ce que le deuoir de ces tiltres là, luy commandoit : au moyen dequoy il luy venoit rendre la ville, en luy liurant ces enfans entre ses mains.

Camillus ayât ouy ces paroles, trouua l'acte bien mal-heureux & meschant, & dit à ceux qui estoient autour de luy, que la guerre estoit bien chose mauuaise, & où il se faisoit beaucoup de violences & d'outrages, toutesfois qu'encore y auoit il entre gens de bien quelque loix & quelque droits de la guerre, & qu'on ne deuoit point tant chercher ne pourchasser la victoire, que l'on ne fuit les obligations d'en estre tenu à si maudits, & si damnables moiens, & qu'il faloit qu'un grand Capitaine fist la guerre se confiant en sa propre vertu, non point en la meschanceté d'autruy.

Si commanda à ses gens qu'ils deschirassent les habillemens de ce mauuais homme, en luy liant les deux mains par derriere, & qu'ils donnassent des verges & des escorgées aux enfans, afin qu'ils remenassent le traistre qui les auoit ainsi trahis, en le fouëttant, iusques dedans la ville.

Le traistre  
est puny.

Or si-tost que les Faleriens eurent entendu la nouvelle, cōme ce Maistre d'escole les auoit trahis, toute la ville en mena tres-grand dueil, ainsi qu'on peut estimer en si grieue perte, & s'en coururent hommes & femmes, pelle mesle sur les murailles & aux portes de la ville, sans sçauoir qu'ils faisoient, tāt ils estoient troublés. Estans là, ils apperceurent leurs enfans qui ramenoient leur Maistre nud & lié en le fouëtât,



& appellant Camillus, leur Pere, leur Dieu & leur Sauueur : de maniere que non seulement les peres & meres des enfans, mais aussi tous autres citoyens generalement conccurent en eux mesmes vne grande admiration & singuliere affection enuers la preud'homme, bonté, & iustice de Camillus, tellement que sur l'heure mesme ils assemblerent conseil, auquel il fut resolu qu'on luy enuoyeroit promptement des Ambassadeurs pour se remettre eux & leurs biens du tout à sa discretion.

Vertu de  
Fabricius.

Si cette action de Camillus & des Romains est honorable, moins ne le fut celle du Consul Frabricius, auquel comme il estoit en son camp estât venu vn homme qui luy apportoit vne missiue escrite de la main du Medecin de Pyrrhus, par laquelle ce Medecin offroit de faire mourir son Maistre par poison moiennât qu'on luy promist vne recompence condigne, pour auoir terminé vne fascheuse guerre sans danger.

Fabricius detestant la meschâceté & perfidie de ce Medecin, escriuit vne lettre à Pyrrhus en ces termes. Tu as fait mal-heureuse eslection d'amis aussi bien que d'ennemis, ainsi que tu pourras cognoistre en lisant la lettre qui nous a esté escrite par vn de tes gés: pour ce que tu fais la guerre à hommes iustes & gens de bien, & te fie à des desloiaux & meschans : dequoy nous t'auons bien voulu auertir, non pour te faire plaisir, mais de peur que l'accident de ta mort, ne nous fasse calomnier, & quel'on estime que nous ayôs cêrché de terminer cette guerre par vn tour de trahison, comme si nous n'en peulions venir à bout par vertu.

Pyrrhus ayant leu cette lettre, & aueré le contenu en icelle, chastia le Medecin ainsi qu'il auoit merité, & pour loyer de ceste descouuerture enuoya à Fabricius & aux Romains leurs prisonniers sans payer rançon.

Nos Sauvages bien que brutaux & enclins à la vengeance, ne faussent iamais leur parole donnée publiquement, & moins trahissent ils leurs freres ny leur partie pour chose qui puisse arriuer, au contraire ils tiennét à gloire de luy estre fidelle, il n'y a qu'entre nous autres Chrestiens où ce mal-heur arriue, ô mon Dieu où en sommes nous! faut il que ceux qui ne vous cognoissent point soient plus gens de bien que nous, & qu'ils soient vn iour nos Iuges deuât vous, Seigneur, qui reietterez les enfans du Royaume, pour y colloquer les enfans perdus, horrible eschange de l'honneur d'icy bas! en vne espouuenteable confusion de demons, l'eternel mespris & l'humiliation des meschans.

Neantmoins nos pauures Hurons pour bien enclins qu'ils soient (fors qu'à la recôciliation) n'ont encor pû comprendre la doctrine de cest admirable Prince de paix Marc Aurelle, car n'y ayant point de desordre parmy leur gendarmerie, où chacun vit de ce qu'il porte sur ses espauls, côme ie diray plus amplement cy-aprés, ils n'en peuuét receuoir aucune incommodité, & partant continuent leur guerre contre leurs ennemis, non pour en posséder les terres, ny pour les rendre tributaires & sujets à leur estat, mais pour les exterminer & ruyner totalement: de maniere, qu'ils tiennent plus à gloire d'auoir

tué vn de leurs ennemis, que d'auoir gaigné cent lieues de pais, & si toutes ces guerres ne sont fondées pour la pluspart, que sur vn appetit de vengeance, pour quelque petit tort ou desplaisir qui n'est pas souuent grand chose, mais leur grande vnion & l'amour reciproque, qu'ils se portent les vns aux autres, faict qu'ils embrassent volontiers en general, le faict & cause d'vn particulier, offensé par vn estrangeur.

Ne chastier  
point.

Mais si l'vn d'entr'eux a offensé, tué, ou blessé vn de leur mesme nation, il en est quitte pour vn present, & n'y a point de bannissement ny chastiment corporel, pour ce qu'ils ne les ont point en vsage enuers ceux de leur propre nation, si les parens du blessé ou decedé, n'en prennent eux mesmes la vengeance ce qui arriue fort peu souuent, car ils se font rarement iniure, & du tort les vns aux autres. Mais si l'offencé est de nation estrangeur, alors il y a indubitablement guerre declarée entre les deux nations, si celle de l'homme coupable ne se rachapte promptement par de grands presens, qu'elle exige du peuple, si les tresors publiques sont épuisez, pour la partie offensée: & par ainsi il arriue le plus souuent que par la faute d'vn seul, deux peuples entiers se font cruellement la guerre, & viuent tousiours dans vne cōtinuelle crainte d'estre surpris l'vn de l'autre, particulièrement sur les frontieres où les femmes mesmes n'ozent cultiuer les terres, ny faire les bleds, qu'elles n'ayent tousiours aupres d'elles, des hommes armez, pour les conseruer & deffendre de quelque mauuaise auenuë.

Quand ils veulent faire guerre, soit offensive ou deffensive, ce seront deux ou trois Generaux  
d'armées. des anciens ou vaillans Capitaines, qui en entreprendront la conduite pour cette fois, & vont de village en village, faire entendre leur volonté, donnant des presens à ceux desdits villages, pour les induire à leur octroyer l'ayde & le secours qu'ils leur demandent, & par ainsi sont comme Generaux d'armées.

Il vint en nostre bourg vn grand vieillard fort dispos & robuste, lequel ie crû estre de la mesme qualité, car il alloit de cabane en cabane parler aux Capitaines, & à la ieunesse, qu'il portoit à vne guerre malheureuse, contre la Nation des Attinoindarons, de quoy nous le rançames fort, & dissuadames le peuple d'y entendre, à sa confusion, & au grand contentement de tous les amateurs de la paix, car en effet il n'y a point d'apparence de rompre avec vne Nation si puissante, sans se mettre au hazard d'en estre totalement ruyné, & puis l'esperance d'y aduancer la gloire de Dieu s'en alloit totalement perduë par cette guerre, avec ce peu de bien que nous y auions commencé.

Ces Capitaines ou Generaux d'armées ont le pouuoir, non seulement de designer les lieux, de donner quartier, & de renger les bataillons, mais aussi de commander aux assauts, & disposer des prisonniers, & de toute autre chose de plus grande consequence. Il est vray qu'ils ne sont pas toujours

bien obeis de leurs soldats, entant qu'eux-mesmes manquent souuent dans la bonne conduite, & celuy qui conduit mal, est souuent mal suiuy. Car la fidelle obeyssance des suiets despend de la suffisance de bieu commander du bon Prince, disoit Theopompus Roy de Sparte.

Pendant que nous estions là, le temps d'aller en guerre contre les Hiroquois estant arriué vn ieune homme de saint Ioseph, desireux d'honneur & de reputation, voulut luy seul en faire le festin, & deffrayer pour vn iour entier, tous ses compagnons, ce qui luy fut de grand coust & despence, aussien fut il grandement estimé: car ce festin estoit de six grandes chaudieres pleine de bled d'Inde concassé, avec quantité de grands poissons boucanez, sans les farines, & les huiles pour faire la sauce.

On mit les chaudieres sur le feu dés auant iour, dans l'vne des plus grandes cabanes du bourg, puis le Conseil estant acheué, & les resolutions de guerre prises, tous entrerent au festin, pendant lequel, ils firent les vns apres les autres, les mesmes exercices militaires, qu'ils ont accoustumé aux festins de guerre. Les chaudieres nettes, & les complimens & remerciemens rendus, partirent pour le rendez-vous de toute l'armée assigné sur la frontiere, d'où ils se rendirent sur les terres ennemies, ausquelles ils prirent enuiron soixante prisonniers, la pluspart desquels furent tuez sur les lieux, & les au-

trésamenez pour faire mourir aux Hurons par le feu, puis mangez en leur assemblée, sinon quelque membres qui furent distribués à des particuliers pour leurs malades.

Leurs guerres ne sont proprement que des surprises & deceptions, plustost que des batailles & combats, ou siege de villes, non par coïardise & faute de courage, car ils se trouvent souuent aux prises avec l'ennemy, mais pour attraper quelqu'un mort ou vif, sans exception d'age ou de sexe, pour les conduire en triomphe en leur pays.

Tous les ans au renouveau & pendant tout l'Esté que les feuilles courent les arbres, cinq ou six cens ieunes hommes Hurons ou plus, s'en vont avec cet ordre, s'espandre dans le pays des Hiroquois. se départent cinq ou six en vn endroit, cinq ou six en vn autre, & se couchent le ventre contre terre par les champs, & les forests, & a costé des grands chemins & lieux passans, & la nuit venüe ils rodent par tout iusques dans les villes, bourgs, & villages pour attraper quelqu'un de leurs ennemis, lesquels ils emmenent en leur pays, pour les faire passer par les tourmens ordinaires, sinon apres les auoir tuez à coups de fleches ou de masse, ils en emportent les testes, ou la peau des testes escorchées avec la chevelure, qu'ils appellent *Onontira*, lesquelles les femmes passent pour les cōseruer, & en faire des trophées & banderoles en temps de guerre, ou les at-

tachent au haut de leurs murailles ou pallissades au bout d'une longue perche.

Il y a d'autres Nations en nostre Amerique qui auoient accoustumé d'escorcher ceux qu'ils prenoient à la guerre, & de remplir de cendres leurs peaux, qu'ils appendoient à leurs places publiques, comme autant de trophées, & de monumens de leurs beaux faits. Il y en auoit neantmoins plusieurs d'entr'eux qui employoient ces peaux à d'autres vsages, & en faisoient des tambours, disans que ces caisses quand on venoit à les battre, auoient vne secrette vertu de mettre en fuitte leurs ennemis. Tous les Hurons & Algomequins croyoient la mesme vertu en nostre beau chasuble, mais ils n'en peurent venir à l'espreuue, car il nous faisoit besoin, & puis c'estoient toutes folles opinions pardonnables à ces pauures gens là, & non à vn Chrestien qui y adhereroit.

Quand ils veulent tenir la campagne, & aller en pays d'ennemis, ils ne meinent iamais autres pouruoyeurs ny viuandiers qu'eux mesmes, chargez chacun d'un plein sac de farine qu'ils appellent Eschionque, accommodez derriere leur dos, avec des lanières ou cordelettes, qu'ils appellent Acharo, de sorte que ce paquet les incommode de fort peu, & puis c'est la charge d'Eslope, qui va tousiours en diminuant à mesure qu'ils s'arrestent pour les repas.

De fouller le bon homme il ne s'en parle point, non plus que d'en tirer la piece, car

ils vivent & logent tousiours en pleine campagne, & au fond des bois, où ils prennent leur refection qui est aysée, car cette farine se mange aussi bien cruë que cuite, seiche que mouillée, d'eau tiede ou froide, à la volonté d'un chacun, sans qu'il soit besoin de feu, ny d'autre sauce que l'appetit.

Soldats logent en la campagne.

Ils mesnagent tellement ce petit sac, qu'il leur dure iusques à leur retour, qui est environ six semaines ou deux mois de temps: car apres ils viennent se rafraichir au pays, finissent la guerre pour ce coup, ou s'y en retournent encores avec d'autres provisions.

Que si les Chrestiens vsoient de telle sobriété & temperance, ils pourroient aysément entretenir de tres-puissantes armées avec peu de fraiz, & faire la guerre avec advantage, aux ennemis de Dieu, & du nom Chrestien, sans fouller les peuples, ny ruyner le pays, & puis Dieu n'y seroit point tant offensé, comme il est à present par la pluspart de nos soldats François, qui vivent avec vne telle licence chez les paysans, & par tout ailleurs où ils mettent le pied, qu'on en abhorre la veuë, & fait fuyr vn chacun l'esclat de leur insolence.

Nottez soldats Chrestiens.

Ces pauvres Sauvages (à nostre confusion) se comportent ainsi modestement en guerre, sans incommoder personne, & s'entretiennent de leur propre & particulier moyen, sans autre gage ou esperance de recompence, que du seul honneur & louange



qu'ils estiment plus que tout l'or du monde, où l'on ne fait icy estat que de l'argent, autrement point de seruice.

Armées des  
Sauuages.

Ils n'ont pour toutes armes que la masse, l'arc & les fleches, lesquelles ils empannent de plumes d'aigles, comme les meilleures de routes, & à faute d'icelles ils y en accomodét d'autres. Ils y appliquent aussi fort proprement des pierres tranchantes collées au bois, avec vne colle de poisson tres-forte, & de ces fleches ils en emplissent leur carquois, qui est fait d'vne peau de chien passée, qu'ils portent en escharpe sur leur dos. Ils portent aussi de certaines armures & cuirasse qu'ils appellent *Aquientor*, pour arrester le coup de la fleche: car elles sont faites à l'espreuue de ces pierres aiguës, & non toutefois de nos fers de Kebec, quand la fleche qui en est accommodée sort d'un bras roide & puissant, comme est celui d'un Sauuage.

Boucliers

Ces cuirasses sont faites avec des baguettes blanches couppees de mesures, & serrées les vnes contre les autres, tissues & entrelasées de cordellertes fort durement & proprement. Ils se seruent aussi d'vne rondache ou bouclier fait d'un cuir bouilly fort dure, & d'autres faits de planches de bois de cedre, fort grands, larges & legers, qui leur couurent presque tout le corps. Il me souuient qu'estant à la bourgade de saint Nicolas, autrement de Tænchain, ie vis arriuer plusieurs ieunes hommes d'vne guerre estrange, qui me monstrerent vne assez grande

piece d'un bouclier de leurs ennemis, qui sembloit de l'ivoire, ie ne pû comprendre ny coniecturer de quel animal ce pouuoit estre, mais que ce fut d'ivoire, ou d'une coquille polie de quelque grande tortuë, elle estoit pour resister à quelque fleche que ce fut, & à l'espée, & le poignard.

Ils ont diuerses enseignes ou drapeaux faits (pour le moins ceux que j'ay veus) d'un morceau d'escorce rond, attaché au bout d'une longue baguette, comme vne cornette de cavalerie, sur lequel sont depeintes les armoiries de leur ville ou Prouince.

Ce sont les principales armes dont nos Hurons se seruent ordinairement, & principalement de l'arc & la fleche, de laquelle ils se seruent avec tant de dexterité, qu'ils ne manquent guere de donner où ils visent: & tirent si legerement & habilement, que comme ils disent eux-mesmes, ils ont plustost décoché dix fleches que nos meilleurs arquebuziers ne sçauoient auoir deschargé deux coups leur harquebuzé, & s'en est trouué de si hardis de defier en pleine campagne, vn François avec son harquebuzé, disans qu'ils sçauoient bien exqueter son coup, & ne le point faillir de leur fleche.

Depuis qu'on a eu porté des lames d'espées en Canada, les Montagnais, & autres peuples errants; ont trouué l'inuention de les emmancher en de longs bois comme de longues piques, qu'ils sçauent roidement élan- cer à la chasse contre l'essan, & à la guerre

Vn Sauua-  
ges defie vn  
François.

contre leurs ennemis.

Signal de  
guerre.

Comme on a de coustume sur mer, pour signe de guerre, ou de chastiment, mettre dehors en euidence le pavillon rouge: Aussi nos Sauvages, non seulement es iours solempnels & de resiouissance, mais principalement quand ils vont à la guerre, ils portent autour de leur teste, pour la pluspart, de certains pennaches en couronnes, & d'autres en moullaches, faits de longs poils d'eslan, peints d'un rouge cramoisy beau par excellence, & collez, ou autrement attachez à vne bande de cuir large de trois doigts, & longue assez pour entourer la teste.

Sauvages  
demandent  
à traicter  
nostre cha-  
suble.

Nostre chasuble à dire la saincte Messe, leur agreoit fort, & l'eussent bien desiré traicter de nous, pour le porter en guerre en guise d'enseigne, ou pour mettre au haut de leurs murailles, attachée à vne longne perche, afin d'espouuenter leurs ennemis, disoient-ils, mais ce n'estoit pas chose à leur vsage, ny qui deuit estre ainsi prophane. Les Algemequins de l'Isle nous auoient fait la mesme priere au Cap de Masacre, ayant desia à ce suiet amassé sur le commun, enuiton quatre-vingts castors: car ils le trouuoient non seulement tres-beau, pour estre d'un excellent damas incarnat, enrichy d'un passement d'or (digne present de la Reyne, qui nous l'auoit donné auant partir de France) mais aussi pour la croyance qu'ils auoient qu'il leur causeroit du bon heur, & de la prosperité en toutes leurs deliberations & entreprises

entreprises de guerre.

Quant la guerre est declarée en vn pays, & qu'on doute des forces de l'ennemy, à tout euenement, on se fortifie par tout avec l'ordre que le Conseil y donne. Les habitans destruisent tous les bourgs, villes, & villages frontiers, incapables d'arrester l'ennemy, ou de pouuoir estre suffisamment fortifiés pour soustenir vn siege, & chacun se range dans les lieux fortifiez de sa iurisdiction, où ils bastissent de nouvelles cabanes pour leur demeure, à ce aydez des habitans du lieu, qui leur font la courtoisie avec affection.

Les Capitaines à ce aydez de leurs officiers & gens du Conseil, trauaillent continuellement à ce qui est de leur conseruation & fortification, à ce que par leur faute ou negligence ils ne soient surpris de l'ennemy, font balayer & nettoyer les suyes & araignées des cabanes, de peur du feu que l'ennemy y pourroit ietter, par de certains artifices qu'ils ont appris de ie ne sçay quelle autre Nation que l'on m'a autrefois nommee, & qui s'est eschappée de ma memoire.

Ils font porter sur les guarittes, des pierres, & de l'eau pour s'en seruir dans l'occasion, & crainte de tout perdre si la forteresse venoit à estre prise d'affaut, ou que le feu s'y prit, plusieurs font des trous en terre, dans lesquels ils enferment ce qu'ils ont de meilleur, & le couurent si proprement de la mesme terre, que le lieu ne peut estre reconnu

que de ceux là mesme qui y ont trauaillé.

Vn bon Capitaine n'a pas seulement soin du dedans, mais aussi du dehors, & manquer dans la preuoyance est tout perdre, pour de quelque camifade, les Chefs enuoyent par tout des espions & coureurs, pour descouurir & obseruer l'ennemy, & posent leurs sentinelles selon la necessité, pendant que d'autres exhortent & encouragent le reste des gens de guerre, à faire des armes, & de se tenir prests pour vaillamment & genereusement combatre, resister & se deffendre si l'ennemy vient à paroistre.

Le mesme ordre s'observe en toutes les autres villes & forteresses du pays, iusques à ce qu'ils voyent l'ennemy attaché à quelqu'une, & pour lors la nuict venuë à petit bruit, vne quantité de soldats de tous les villages voisins, vont au secours, & s'enferment au dedans de celle qui est assiégée, la deffendent font des sorties, dressent des embusches, s'attachent aux escarmouches, & combattent de toute leur puissance, pour le salut de la partie, surmonter l'ennemy, & le deffaire du tout s'ils peuvent.

Pendant que nous estions au village de S. Ioseph, nous vismes faire toutes les diligences susdites, tant en la fortification des places, apprests des armes, assemblées des gens de guerre, prouision de viures, qu'en toute autre chose necessaire pour soustenir vne grande guerre qui leur alloit tomber sur les bras, de la part des Attiuoindarons, si le bon

Dieu n'eust diuertty cet orage , & empesché ce malheur qui alloit menaçât nostre bourg d'vn premier choc , lequel à cette occasion fut mis en estat de deffence en ruynant les cabanes escartées , qu'on rebastit dans le fort reduit en forme ronde , & en lieu assez fort d'affiette de tous costez.

Mais pour ce que nous ne voulumes pas quitter nostre ancienne cabane pour nous placer dans la ville, les Sauvages nous aduertissoient de nous donner sur nos gardes, à quoy nous ne manquions pas , car il ne faut point tenter Dieu , & negliger les assurances, c'est pourquoy nous barricadions nostre porte toutes les nuicts , avec des grosses busches de bois posées les vnes sur les autres , avec deux paulx derriere piquez en terre , & n'ourions point à heure induë à qui que ce fut, sinon aux François.

Or pour ce que la guerre n'est en rien bonne, si elle n'est pour le soustien de la foy , & que les Neutres qui pouuoient faire iusques à cinq ou six mille hommes n'estoient que trop fort pour deux mille hommes que nos Hurons peuuent faire au plus , nous fusmes les intercesseurs de la paix , comme i'ay dit ailleurs, & donnames nos raisons , lesquelles nous acquirent quelque chose sur leur esprit, & la promesse qu'ils se tiendroient en paix , & ne penseroient plus à la guerre, si les Neutres ne les y obligeoient , & que ce en quoy ils auoient auparauant fondé l'esperance de leur salut estoit en nostre grand esprit , & au

secours que quelques François mal auisez, leur auoient fait esperer de Kebec: Outre vne tres-bonne inuention qu'ils auoient cōceü en leur esprit, par le moyen de laquelle ils esperoient tirer vn grand secours de la Nation du Feu, ennemis iurez des Neutres.

Moyen pour obtenir le secours en guerre.

L'inuention estoit telle, qu'au plustost ils s'efforceroiēt de prendre quelqu'un de leurs ennemis, auxquels ils couperoiēt la gorge, & que du sang de cet ennemy, ils en barbouilleroient la face, & tout le corps de trois, ou quatre d'entr'eux, lesquels ainsi ensanglantez seroient par apres enuoyez en Ambassade à cette Nation de Feu, pour obtenir d'eux quelque secours & assistance à l'encontre de si puissans ennemis, & que pour plus facilement les esmouuoir à leur donner ce secours, ils leur montreroient leur face, & tout leur corps desia teints & ensanglantez du sang meisme de leurs ennemis communs.

L'admiray l'inuention & l'esprit de ce bon Capitaine Aioandaon qui m'en fit le recit, mais pour cela la paix valloit mieux, que la guerre, & que demeurassions amis de tous pour les gaigner tous, dequoy furent fort contans la pluspart des hommes, & generallement toutes les femmes, lesquelles nous en parloient en particulier, & nous prioient d'y tenir la main, c'est ce qui nous fit croire qu'elles ont peu de voix en chapitre, & qu'il ne leur est pas permis de parler librement des choses qui concernent le fait des hommes.

*Des prisonniers de guerre lesquels ils mangent en festin apres les auoir fait cruellement mourir, & du Truchement Brulé, deliuré miraculeusement de la main des Hiroquois, par la vertu d'un Agnus Dei.*

CHAPITRE XXVIII.

**L**Estourments dont nos Sauvages vsent à l'endroit de ceux qui leur sont ennemis, sont si furieusement cruels, qu'ils tesmoignent en effet combien est absolu le pouuoir que le Diable a acquis sur leur malheureux esprit, car ils sont au delà de toute pensée humaine, & si estrangement horribles, qu'il ne se peut imaginer rien de plus douloureux, ny de plus constamment souffert.

Bienheureux celuy qui endure pour le Ciel, & non pour la terre, & malheureux est celuy qui patit sans profit, car l'un est martyr du Diable, & l'autre de Iesus-Christ. Nos Hurons ayans pris quelqu'un de leurs ennemis, apres l'auoir lié & garrotté, luy font vne harangue des cruautéz, rigueurs, & mauuais traitemens que luy. & les siens, ont exercé à leur endroit, & qu'au semblable il deuoit se



resoudre d'en endurer autant , & plus s'il se pouoit , & luy commandent de chanter tout le long du chemin , ce qu'il fait ( s'il a du courage assez ) mais souuent avec vn chant fort triste & lugubre.

Estant arriué au village , il est receu vniuersellement de tous . & particuliere-ment des femmes , avec de grands cris & acclamations , battans doucement des doigts le bout de leurs levres , de ioye qu'elle ont de voir leurs ennemis prisonniers , ausquels elles font continuellement festin , non seulement pour les engraisser pour la chaudiere , mais pour les rendre plus sensibles aux tourmens.

Ils n'en font pas de mesme aux femmes , & petits enfans lesquels ils font rarement mourir & passer par les rigueurs de la Loy , d'autant qu'ils les conseruent ordinairement pour leur seruir , ou pour en faire des presens à ceux qui en auroient perdu dès leurs en guerre , & font estat de ces subrogez , comme s'ils estoient leurs propres enfans , lesquels estans paruenus en aage , vont aussi librement en guerre contre leurs parens , que s'ils estoient naiz ennemis de leur propre patrie , qui est vn tesmoignage euident du peu d'amour que les enfans Sauvages ont pour ceux qui leur ont donné l'estre , puis que si tost ils en oublient les bien-faits passez par les presens . comme i'en ay veu l'experience en plusieurs , ou bien telle

est leur coustume passée en loix en toutes ces Nations.

J'ay leu de certains peuples qui conservent leurs ieunes prisonniers de tout sexe, pour leur servir, puis les mangent quand la fantasie leur en prend, apres de longs service; qui est vne cruauté bien esloignée de la douceur & humanité de Plutarque, lequel, comme il disoit de luy-mesme, n'eust pas voulu tuer le bœuf qui luy eust long-temps seruy, & encor moins vn esclave fait à l'Image de Dieu, car celuy qui est cruel aux bestes, l'est ordinairement aux hommes.

Quand nos Hurons ne peuvent emmener toutes les femmes, & filles, avec les enfans qu'ils ont pris sur leurs ennemis, ils les tuent sur les lieux, & en emportent les testes, ou les peaux, avec la chevelure. Ils'en est veu (mais peu souvent) qu'ayans amené de ces femmes, & filles dans leur pays, le desir de vengeance leur en a faict passer quelqu'vnes par les mesmes tourments des hommes, sans que les larmes de ce pauvre sexe, qu'elles ont pour toute deffence, les aye pû esmouvoir à compassion, & exempter pour vn peu d'vn si furieux orage, plus miserables & malheureuses en cela, que certains Hollandois, lesquels ayans esté pris en qualité d'ennemis, par ceux de la Nation des Loups, & appliquez au feu, verserent tant de larmes sur les braisiers ardans, qu'elles esteignirent avec le

feu, la cholere de leurs meurtriers ; qu'ils les renuoyent comme femmes du costé de la Virginie, où ils auoient esté pris.

Les Canadiennes, & Montagnaises reçoient leurs soldats reuenans de la guerre d'une maniere fort differente à celle de nos Huronnes, car à mesme temps qu'elles ont apperceu les canots ou ouy la voix des hommes, toutes les ieunes femmes, & filles s'encourent sur le bord de la riuiere, & là elles attendent de pied coy (leurs ceintures ostées, & leur robes détachées, qu'elles tiennent seulement en estar pour cacher leur nudité) que les canots soient enuiron à cent pas d'elles, puis à mesme temps, quitans leurs robes, se iettent toutes dans l'eau, & vont à la nage (car elles sçauent nager comme poissons) empoiñner les canots ou sont les prisonniers ou les cheuelures de ceux qu'ils ont fait mourir, qu'elles titent à bord, puis se faissent de tout le butin qui est dedans, comme leur appartenant par droit d'antiquité, comme aux hommes victorieux la gloire du triomphe qui leur est rendu, non pas admirable & rauissant, tels qu'à ces anciens Romains, riches & puissans, mais à la portée de pauures Sauvages, à qui peu d'honneur fert de beaucoup pour admirer leur courage.

Or comme ces Amazones sont prestes ne se saisir des canots, & qu'il n'y a plus qu'à mettre la main dessus pour les côduire à terre

les hommes les abandonnent, & se iettent tout nuds dans l'eau avec leurs armes en main, & nagent iusques au bord de la riuere, où ils sont receus du reste du peuple, avec vne ioye & acclamation vniuerselle de tous, leur disans qu'ils sont bien vaillans & courageux d'auoir eu le dessus de leurs ennemis, & amené plusieurs prisonniers, tous lesquels de ce pas, sont conduicts dans la cabane de leur Capitaine, où la femme & ses amis preparent vn magnifique festin de tout ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils leur donnent avec autant de gayeté, que s'ils auoient conquis vn Empire, ou obtenu la paix pour leur país.

Il faut que ie die ce petit mot, qu'à la verité, nul ne se peut dire heureux que celuy qui vit content, ils ont peu & peu de choses les contente, ils sont comme les petits enfans, qui croyent estre beaucoup quand ils ont vne plume sur leur bonnet, ou comme les hypocondres qui s'imaginent d'estres Roys, Empeleurs ou Papes, & ne commandent qu'à des mouches.

Lors que les soldats Montagnais se iettent en l'eau, & cedent leurs canots & tout ce qui est dedans aux ieunes femmes & filles, qui leur vont à la rencontre, il ne sont pas si simples que d'y laisser tout leur meilleur butin, mais auparavant que de se faire voir, ils en cachent la pluspart dans les bois, qu'ils vont requerir quelque temps apres, & ne laissent dans leurs canots que ce qu'ils veulent perdre, & par ainsi les femmes n'ont pas souuent grand chose, &

quelquefois rien du tout , car les armes sont iournalieres, s'ils ont quelquefois des victoires ils ont aussi souuent des pertes, comme le cancre, qui est pris pensant prendre.

Ils attachent leurs prisonniers à la barre de leur canot avec vne corde , qui leur prend par les deux bras au dessus du coude allant par derriere le dos , & vne autre entre le genouil & le molet des deux iambes, qu'ils attachent ensemble si estroitement, qu'ils ne peuuent marcher que fort doucement & avec grand peine. Ils vzent quelquefois d'une autre espece de ligature, bien plus cruelle & inhumaine, enuers ceux qu'ils croyent auoir tué plusieurs de leurs parens & amis , car ils leur percent le gras des iambes & des bras avec vn couteau, puis passés vne corde au trauers des playes , les lient de sorte qu'ils ne peuuent grouïller sans sentir de furieuses douleurs.

Nos Hurons qui prirent quantité de leurs ennemis , pendant que j'estois demeurant dans leurs pais, n'vserent pas de cette cruauté, car ils se contenterent simplement de les bien garotter , & engarder de pouuoir prendre la fuitte, & apres il les accommoderent en petits dantez.

Les femmes & filles, ne vont point au deuat avec la mesme ceremonie des Montagnais , & se contentent de leur faire la bien venuë dans le village , & de les ayder à brusler, si elles se rencontrent à la cabane où se fait le supplice, car il y en a d'un naturel si tendre, qu'elles ne peuuent voir sans horreur , deschirer les membres d'un miserable.

Lors que les hommes reüiennent de la guerre, ils ont accoustumé de chanter d'un ton fort haut, approchant de leur bourg ou village, comme j'ay veü pratiquer à la ville de S. Gabriel, nommée par les Hurons, Quieuindobian, au retour de quelqu'un des leurs, il y en a aussi d'autres qui ne disent mot, ny de près ny de loin, entrent & s'asseyent dans les cabanes sans saluer personne, sinon qu'ils disent tout bas leur desconnuë à leur plus familiers amis, comme firent ceux que ie vis arriver au village de S. Nicolas, autrement nommé Toenchain, où i'estois pour lors avec Onraon Malouin de nation.

J'en ay veü d'autres ietter de haut cris en approchans, denorans par ces voix lugubres, la perte de quelqu'un de leurs compagnons, aussi ne leur faisoit on pas grand accueil, & demandant la raison de ces façons de faire à quelques Sauvageſſes, elles me respondirent *L'antantcongande*, il n'y a rien de bon, les affaires ne vont pas bien pour nous.

Il est quelquefois arriué qu'aucuns de nos Hurons, estans pourſuiuis de près, se sont neantmoins eschappez, car pour amuzer ceux qui les pourſuiuent & se donner du temps pour euader & gagner le deuant, ils tirent leurs colliers du col & les iettent au loin arriere d'eux, afin que si l'auarice commande à ses pourſuiuans de les aller ramasser, ils pensent tousiours les deuancer & se mettre en lieu de seureté, ce qui a reüissi à plusieurs. J'ay ruminé & creü, que c'est là la principale raison pour laquelle ils

portent tous leurs plus beaux colliers en guerre, afin de seruir d'amorce à leurs ennemis, car de rançon ou de tribut il ne s'en parle point, non plus que d'eschanger vn prisonnier pour vn autre.

Lors qu'ils ioignent vn ennemy & qu'ils n'ont qu'à mettre la main dessus, comme nous disons entre nous, rends-toy, eux disent *Sakien*, c'est à dire, assied-toy, ce qu'il fait, s'il n'ayme mieux se faire assommer sur la place, ou se defendre iusques à la mort, ce qu'ils ne font pas souuent en ces extremitez, sous esperance de se sauuer & déchaper avec le temps, par quelque ruze, desquelles il ne manque pas.

Or comme il y a de l'ambition à qui aura des prisonniers, cette mesme ambition ou l'enuie de la gloire de son compaignon, est aussi cause que ces prisonniers y trouuent quelquefois leur liberté & souuent leur compte, comme ie vous feray voir en l'exemple suiuant.

Il arriva vn iour, que deux ou trois Hurons, se voulans chacun attribuer vn prisonnier Huron, & ne s'en pouans accorder, ils en firent iuge leur mesme prisonnier, lequel bien aduisé se seruit de l'occasion & dit. Vn tel m'a pris & suis son prisonnier, ce qu'il disoit contre son propre sentiment & expres, pour donner mescontentement à celuy de qui il estoit vray prisonnier: & de fait indigné qu'un autre eut iniustement l'honneur qui luy estoit deu, parla en secret la nuit suiuant au prisonnier, & luy dit: tu t'es donné & adiugé à vn autre qu'à moy qui t'auois pris, ie pourrois bien presentement

te faire mourir & me vanger de ton mensonge, mais ie ne le feray point pour euiter noyse, & te donneray liberré, plustost qu'il aye l'honneur qui m'est deu, & ainsi le desliant le fist eua-der & fuyt secrettement la nuit.

Les prisonniers estans arruez dans leur ville ou village, on leur continue bien les festins & bonne chere, mais ie vous assure qu'ils en voudroient bien estre exempts & estre bien esloigné de ces caresses, car les tourments qu'ils scauent qu'on leur prepare, leur donnent biē d'autres pensées que celle de la bonne chere, & si la sagamité est bien ou mal assaisonnée. Ouy les supplices sont si cruels & inhumains, qu'il faut que le diable (car Dieu n'est point avec eux) les assiste pour les pouuoir supporter courageusement comme il font, car il n'y a pas iusques aux femmes & filles aussi cruelles & inhumaines que les hommes, qui inuentent de nouvelles façons de les tourmenter, & faire languir pour plus endurer.

Premierement ils leur arrachent les ongles avec les dents, leur couppent les trois principaux doigts de la main, qui seruent à tirer de l'arc, puis leur leuent toute la peau de la teste avec la cheuelure, & mettent sur le tet des cendres ardētes, ou y font degoutter de la gomme fonduē, pendant que d'autres dispoient des flambeaux d'escorces, avec quoy ils les bruslent tantost sur vne partie, puis sur l'autre, & à aucuns ils font manger le cœur de leur parens & amis, qu'ils tiennent prisonniers, tant leur barbarie est incapable d'assouuissement.



Il les font ordinairement marcher, nuds comme la main, au trauers vn grand nombre de feux, qu'ils font d'vn bout à l'autre de la cabane ordonnée, où tout le monde qui y borde les deux costez, ayans en main chacun vn tizon allumé, luy en donnent par tout les endroits du corps en passant, puis l'ayant lié à vn poteau, luy marquent des tartieres autour des jambes avec des haches chaudes, desquelles ils luy frottent aussi les cuisses du haut en bas, & ainsi peu à peu bruslent ce pauvre miserable: & pour luy augmenter ses tres-cuisantes douleurs, luy iettent par fois de l'eau sur le dos, & luy mettēt du feu sur les extremitēz des doigts & de sa partie naturelle, puis leur percent les bras près des poignets & avec des bastons en tirent les nerfs & les arrachent à force, & ne les pouans auoir les couppent, ce qu'ils enduret avec vne constance incroyable, chantans cependant avec vn chant neant moins fort triste, mille menaces & imprecations contre ces bourreaux & contre toute la nation, disant: il ne me chaut de tous vos tourmens ny de la mort mesme, laquelle ie n'ay iamais apprehendée pour aucun hazard, poussez, faictes ce que vous voudrez, ie ne mourray point en vilain ny en homme couard, car i'ay tousiours esté vaillant à la guetie, & rien ne m'a pas encore espouuanté.

Et bien vous me tuerez, vous me bruslerez, mais aussi en ay-ie tué plusieurs des vostres, si vous me mangez, i'en ay mangé plusieurs de vostre nation: & puis i'ay des freres, i'ay des oncles, des cousins & des patens, qui sçauront bien

venger ma mort, & vous faire encore plus souffrir de tourmens que vous n'en scauriez inuenter contre moy ; neantmoins avec tout ce grand courage, encores y en a il qui se trouuent souuent contraincts de ietter de haut cris, que la force des douleurs arrachent du profond de leur estomach, mais tels hommes impatiens, estoient reputez ignominieux & infames entre les peuples du Peru auant leur conuersion & y prenoient de si prés garde, que si pour aucun tourment, langueurs & supplices, le miserable defunct auoit tesmoigné le moindre sentimēt de douleur, ou en son visage, ou es autres parties de son corps, ou mesme qu'il luy fut eschappé quelque gemissement ou quelque soupir, alors ils brisoient ses os après en auoir mangé la chair, & les iettoient à la voirie ou dans la riuere, avec vn mespris extreme.

Au contraire s'il s'estoit montré patient, resolu, constant & mesme farouche dans les tourmens; en tel cas comme ils en auoient mangé la chair & les entrailles, ils seichoient les nerfs & les os au Soleil, puis les ayans mis sur le sommet des montagnes, ils les tenoient pour des Dieux, les adoroient & leur faisoient des Sacrifices. Voyla comme entre les peuples les plus brutaux mesme, la patience dans les tourmens, & la constance parmy les difficultez a tousiours esté en estime, iusques à estre adorée pour vn Dieu, & au contraire de l'impatience & des impatiens, desquels les os estoient iettez à la voirie ou dans la riuere, comme indignes d'estre meslez parmy ceux des gens de bien.

Reuenons à nos Hurons.

Ce pauvre corps estant près d'expirer & rendre les derniers souspirs de la vie, ils le portent hors de la cabane sur vn eschaffaut dressé exprés, où la teste luy ayant esté tranchée, le vêtre ouuert, & les boyaux distribuez aux enfans, qui les portent en trophée au bout de leurs baguettes par toute la bourgade en signe de victoire, ils le font cuire dans vne grande chaudiere, puis le mangent en festin, avec des ioyes & lieses qui n'ont point de prix.

Quand les Hiroquois ou autres ennemis, peuuent attraper de nos Hurons, ils leur en font de mesme ou piss'ils peuuent, car c'est à qui fera mieux ressentir les effects de la hayne à son ennemy. Or si le bon-heur en veut quelquefois à nos Hurons, qu'ils ayent de l'aduantage sur leurs ennemis : la chance se tourne aussi souuent du costé des Hiroquois, qui scauent donner ordre à leur fait, & comme chacun se tient sur ses gardes & se mesfie de son ennemy, tel vay pour prendre, qui est souuent pris luy mesme au filet.

Les Hiroquois, ne viennent pas pour l'ordinaire guerroyer nos Hurons, que les fueilles ne couurent les arbres, pour à la faueur de ces ombres & fueillages, surprendre nos hommes au despourueu, ce qui leur est assez facile, d'autant qu'il y a beaucoup de bois dans le pais & proche la pluspart des villages, que s'ils nous eussent pris nous autres Religieux, ils nous eussent fait passer par les mesmes tourmens de leurs ennemis, & arraché la barbe de plus, comme  
ils

ils firent au truchement Brullé, qu'ils pensoient faire mourir, & lequel fut miraculeusement deliuré par la vertu de l'Agnes Dei, qu'il portoit pendu à son col, dont voicy l'histoire.

Il est tres-difficile & comme impossible à tous les François encore peu vſitez dans le païs de nos Sauvages, de faire des voyages de long cours & courir les bois & foreſts, où il n'y a ſentier ny chemin, ſans guyde ou ſans s'égarer, comme il arriue ordinairement, & moy meſme y ay esté pris. Or ie cōſeillerois volontiers à vn chacun, pour ne plus tomber en ces inconueniens, de ne sortir iamais en campagne ſeul, ſans guide ou ſans vn cadran & bouſole, pour ce qu'encor bien que la veuë du Soleil à laquelle il ſe faut apprendre à marcher, ſoit vne aſſeurée guyde à ceux qui cognoiſſent ſon cours, celle de la bouſole eſt encore plus commode à nous autres, qui ne ſommes pas naturellement Aſtologues comme les Sauvages, & puis le Soleil ne ſe voit pas tousiours, & la bouſole peut ſeruir en tout temps, & la nuit & le iour, il n'y a qu'à en ſçauoir vſer. Mais il fut auoic remarqué au prealable auant partir du logis, à quel Rut de vent on deſire aller, & à quel autre Rut vous doit demeurer la maiſon, afin que voſtre cadran que vous regarderez ſouuēt, vous redreſſe ſi vous venez à manquer, comme il ne peut qu'il n'arriue quelquefois.

Ce pauvre Brullé, quoy qu'aſſez ſçauant dans le païs des Hurons & lieux circonuoifins, ſe perdit neantmoins, & s'égara de telle forte, que faute d'auoir vne de ſes bouſoles, ou prins

garde au Soleil, il tourna le dos aux Hurons, trauerfa force pais, & coucha quelques nuits dans les bois, iufques à vn matin qu'ayant trouué vn petit sentier battu. il se rendit par iceluy dans vn village d'Hyroquois, où il fut à peine arriué, qu'il fut saisi & constitué prifonnier, & en fuitte condamné à la mort, par le confeil des Sages.

Le pauure homme bien eftonné ne fçauoit à quel Sainct se vouër, car d'esperer misericorde il fçauoit bien qu'il n'eftoit pas en lieu, il eut donc recours à Dieu & à la patience, & se foubmit à fes diuines volontez plus par force qu'autrement, car il n'eftoit guere deuot, tefmoin ce qu'il nous dit vn iour, que s'eftant trouué en vn autre grand peril de la mort, pour toute priere il dit fon Benedicité.

Orie ne fçay s'il le diticy fe voyant prifonnier & dans le premier appareil de la mort, car def ja ils l'auoient fait couché de fon long contre terre & luy arrachotent la barbe, lors que l'vn d'eux auilant vn Agnus Dei, qu'il portoit pendu à fon col, luy voulant arracher, il fe prit à crier & dit à fes bourreaux, que s'ils luy oftoient, Dieu les en chastieroit, comme il fift: car ils n'eurent pas pluftoft mis la main dessus pour luy tirer du col, que le Ciel au parauant ferein, se troubla, & en uoya tant d'esclairs, d'orages & de foudres, qu'ils en creurent estre au dernier iour, s'enfuyrent dans leurs cabanes & laifferent là leur prifonnier, qui se leua & s'enfuit comme les autres, mais d'vn autre costé.

Je fçay bien que quelque petit esprit se ren-

dra incredule à cecy, n'importe, suffit que les gens de bien & ceux qui ont demeuré dans les païs infidelles, sçachent que Dieu y opere encore de plus grandes merueilles, & louuent par des personnes plus mauuaises, pour faire davantage esclater sa gloire & cognoistre qu'en effect il est seul tout puissant, & peut ce qu'il veut, & fait du bien à qui il luy plaist.

A la fin ce fortuné Brussé, a esté dn depuis condamné à la mort, puis mangé par les Hurons, auxquels il auoit si long temps seruy de truchement, & le tout pour vne hayne qu'ils conceurent contre luy, pour ie ne sçay quelle faute qu'il commit à leur endroit, & voyla comme on ne doit point abuser de la bonté de ces peuples, ny s'asseurer par trop à leur patience, pour ce que trop exercée elle se change en furie, & ceste furie en desir de vengeance, qui ne manque iamais de trouuer son temps. Il y auoit beaucoup d'années qu'il demouroit avec eux, viuoit quasi comme eux, & seruoit de Truchement aux François, & après tout cela n'a remporté pour toute recompense, qu'une mort douloureuse & vne fin funeste & malheureuse. ie prie Dieu qu'il luy fasse misericorde, s'il luy plaist, & aye pitié de son ame.

Il arriue aucuncfois que les prisonniers s'eschappent, specialement la nuict, au temps qu'on les fait promener par dessus les feux, car en courans sur ses cuifans brasiers, de leurs pieds ils escartent les tizons, cendres & charbons par la cabane, qui rendent après vne telle obscurité qu'on ne s'entrecognoist point de

forte qu'on est contrainct (pour ne perdre la veüe) de gagner la porte, & de fortir dehors & luy aussi parmy la presse, & de là il prend l'esfor, & s'en va : & s'il ne peut encores pour lors, il se cache en quelque coin à l'escart, attendant l'occasion & l'opportunité de s'euader & gagner pais. J'en ay veu plusieurs ainsi eschappez, qui pour preuue nous faisoient voir les trois doigts principaux de leur main droite coupez.

Entre les Mexicains auant leur conuersion il s'y faisoit souuent de tres grandes guerres à ce dessein, principalement d'obtenir des prisonniers, pour les faire mourir & sacrifier à leurs Idoles, comme j'ay rapporté en quelque autre endroit de ce volume, de sorte qu'ils s'est conté pour tel iour, (cas pitoyable) dans la seule ville de Mexique capitale du Royaume, iusques à cent mille hommes sacrifiez sous le Roy Moteczuma, & pourquoy cela sinon pour contenter & auoir fauorables leurs faux dieux, affamez du sang humain, qui par vne inuention infernale bastie & forgée sur l'enclume de leur obstinauon eternelle, ne vouloit que leur fust sacrifié autre chose que des prisonniers de guerre, afin d'entretenir touliours les guerres & exterminer ces peuples miserables car le diable ne demande que la ruïne de ceux qui le seruent. C'est pourquoy lors que les Prestres des Idoles n'auoient pas toutes choses à souhait & que leurs Dieux ne leur estoient pas secourables, ils alloient par tout trouuer les Roys & les Princes, & leur disoient que les Dieux mouroient

de faim , & qu'ils eussent souuenance d'eux; alors les Princes s'enuoyoit des Ambassadeurs l'un l'autre, & s'entredonnoient aduis de la necessité en laquelle les Dieux se trouuoient les conuians pour ceste cause à faire leuée de gens de guerre pour donner la bataille, afin d'auoir de quoy donner à manger aux Idoles. Ainsi ils marchoit en abondance aux lieux destinez, & venoient aux mains pour aller à la mort, & de la mort aux enfers.

Les prisonniers que les Mexicains obtenoient, estoient menez en haut deuant la porte du grand Temple, où le souuerain Prestre, leur ouuroit la poitrine avec un cousteau, & leur attachoit le cœur qu'il monstroit premierement au Soleil, luy offrant ceste chaleur & ceste fumée, puis il le jettoit au visage de l'Idole. Les autres Prestres donnoient après du pied au corps, qui roulant par les degrez s'en alloit en bas, où ceux qui les auoient pris à la guerre se les partageoient & en faisoient des festins solennels, presque à la maniere de nos Sauvages.



*Voyage de nostre Frere Geruais au Cap de Victoire, & de la maniere que furent amenez & receus deux prisonniers Hiroquois par les Montagnais.*

CHAPITRE XXIX.

**I**'Ay fait mention au Chapitre precedent, mais fort succinctement, de la maniere que sont amenez & receus entre les Montagnais, leurs prisonniers de guerre, dont ils sont en quelque chose differens des autres nations, qui ne donnent point tant de part aux femmes en leurs victoires, estans d'ailleurs assez satisfaits au repos de leur menages. & à la douceur, à quoy il semble que nos Haronnes soient enclines & moins interessées en ces actions de guerre que les errantes.

Nostre Frere Geruais m'a appris, que comme il fut enuoyé par le R. P. Ioseph le Caron Superieur de nostre Couuent de Kebec dans vne barque, avec le R. P. Lallemand Iesuite, pour les trois Rivieres, à dessein d'apprendre des Hurons (qu'ils y deuoient trouver) des nouvelles de nostre Pere Ioseph de la Roche, qui estoit dans leur pais, & d'y monter s'il eust esté necessaire pour son secours. Estans à arriuerét sur le soir trois canots de jeunes Montagnais,

volontiers qui malgré leurs parens & Capitaines estoient partis pour la guerre contre les Hiroquois, pour y mourir, ou pour en ramener des prisonniers, comme ils firent.

Il dit qu'ils, venoient chantans tout de bout dans leurs canots, comme personnes fort contentes & ioyeuses, & que de loin qu'on les apperceut & qu'on pût discerner leur chant & leur posture, on iugea à leur mine, qu'ils venoient de la guerre & qu'assurément, ils auoient autant de prisonniers, comme ils repetoient de fois à la fin de chacun couplet de leur chanson la syllabe ho, ce qui fut trouué veritable, car ils, la repetoient deux fois, aussi auoient ils deux prisonniers.

Ils en font de mesme, quand ils ne rapportent que les testes de leurs ennemis, ou leurs perruques escorchées, lesquelles ils attachent chacune au bout d'un long bois, arrangez sur le deuant de leurs canots, pour faire voir leur prouesse & la victoire obtenuë sur leurs ennemis, à ceux qui leur doiuent vne honorable reception pour ces exploits.

Le bon Frere Geruais, desireux de voir ces prisonniers de plus près, & sonder s'il pourroit obtenir leur deliurance, se fist conduire à terre avec le R. P. Lallemand, & de là entrerent dans les cabanes, pour voir ces pauues prisonniers, qu'ils trouuerent chez vn Sauvage, nommé Mecabo ou Martin par les François, qui nous estoit grand amy.

Son gendre appellé Napagabiscou, & par les François Tricatin, fils d'un pere nommé Nep-

regaté, c'est à dire homme qui n'a qu'une jambe, non qu'il fut boiteux, mais estoit son nom de naissance. Ce Napagabiscou estoit Capitaine des sept autres barbares, qui l'avoient accompagné à la guerre contre les Hiroquois, d'où ils avoient amenez les deux prisonniers, lesquels ils avoient surpris occupés à la pesche du Castor, en vne Riviere autour de leur village ou bourgade.

Ces pauvres esclaves, l'un aagé d'environ 25. ans, & l'autre de 15 à seize, estoient assis à platte terre proche de ce Capitaine Napagabiscou, festinans en compagnie de plusieurs autres Sauvages, d'une pleine chaudiere de pois cuits, & de la chair d'Eslan, avec la mesme gayeté & liberté que les autres, du moins en faisoient ils le semblant, pour n'estre estimez poltrons ou avoir peur des tourmens, desquels ils avoient desja eu le premier appareil, capable de pouvoit tirer des larmes de personnes moins constantes, car pour moindre mal, nous scions bien à l'ayde.

Le bon Frere dit, qu'on leur avoit desja arraché les ongles de tous les doigts des mains, puis bruslé le dessus avec de la cendre chaude, ordinairement meslée de sable bruslant, pour en estancher le sang. L'un d'eux avoit aussi esté tres bien battu par vne femme Montagnaise, qui luy mordit le bras, dont elle mangea vne grande piece, disant: que c'estoit en vengeance de la mort de son fils, qui avoit esté pris & mangé en leur pais.

Ils avoient aussi esté tres-bien battus en les

prenans & par les chemins, dont ils estoient presque tout brisez de coups, particulièrement le plus ieune, qui ne pouuoit quasi marcher d'un coup de massue qu'il auoit receu sur les reins, sans que cela l'épechast de sa mine gaye & ioyeuse, & de chanter avec son compagnon, mille brocards & imprecations à l'encontre de Napagabiscou, & de toutes les Nations Montagnaites, & Algomequines, qui ne se faschoient nullement d'entendre vn si fascheux ramage, telle estant leur coutume, qui seroit meritoire si elle estoit obseruée pour Dieu, ou à cause de Dieu, mais le malheur est qu'il n'y a rien que la seule vanité qui les porte d'estre estimé inescrutable pour les iniures, & pleins de courage dans les tourmens.

Il y a vne autre raison qui ayde encore à leur constance & fermeté, c'est qu'en faisant voir vn si grand mespris des iniures & des tourmens, ils croyent intimider ceux qui leur font souffrir, & que si facilement ils noserôt plus aller à la guerre cōtre vne Nation si belliqueuse & constante, & que ce sera assez pour eux de se tenir dorefnauāt sur leur garde, peur qu'on ne viēne végier sur leurs testes, la mort de ces pauures patiens, & que s'ils se monstroient timides & effeminez, ou pleuroient pour les tourmens, on retourneroit librement en leur pays pour attraper de ses femmes, ainsi appellent ils les hommes impatiens & sans courage.

Le festin estant finy, l'on les mena en vne

autre grande cabane, où quantité de ieunes filles, & garçons se trouuerent pour la dance qu'ils firent à leur mode, dont les deux prisonniers estoient au milieu qui leur seruoient de chantres, pendant que les autres dançoient autour d'eux, si eschauffez qu'ils suoiert de toutes parts.

Leurs postures & leurs grimasses sembloient de Demons. Ils frappoient du talon en terre de telle force que le bruit en retentissoit par tout, car c'est leur mode de se demener fort, particulièrement les ieunes hommes, qui n'auoient pour tout habit qu'un petit brayer deuant leur nature.

Les filles estoient vn peu plus decemment couuertes, & plus modestes en leurs actions, car en dançans elles auoient les yeux baiffez, & les deux bras le long de leurs cuiffes, estendus, comme c'est leur coustume, & non point des Huronnes. Je m'oubliois de parler des violons ou instrumens musicaux, au son desquels, & des chansons des deux chantres, tout le branle alloit, & se remuoit à la cadence, c'estoient vne grande escaille de tortue, & vne façon de tambour de la grandeur d'un tambour de basse, composé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, & de deux peaux roidement estendues de part & d'autre, dans quoy estoient des grains de bled d'Inde, ou petits cailloux pour faire plus de bruit: le diametre des plus grands tambours est de deux palmes ou enuiron, ils le nomment en Montagnais Chichigouan; ils ocle

Tambour.

battent pas comme on faiët par deçà: mais ils le tournent & remuent, pour faire bruite les caillous qui sont dedans, & en frappent la terre, tantost du bord, tantost quasi du plat, pendant que tout le monde dance.

Voyla tout ce qui est des instrumens musicaux du pay, sinon qu'il se trouua quelques petits garçons assis au milieu de la dance auprès des prisonniers, qui frappoient avec des petits bastons sur des escuelles d'escorces à la dance des autres instrumens pour tenir de basses. Mais quand aux chantons elles estoët de diuers airs, & au bout de chacun les chanteurs crioient tousiours, ho ho, ho. & les danseurs, hé hé, hé & quelquefois ché, ché, ché; Et puis tous ensemble à la fin de chaque chanson la voix, hó, hó. coué, coué. rouloit tousiours.

Nostre bon Frere Geruáis ayant veu toutes ces ceremonies, fut à la fin contrainct sortir de la cabane auant que tout fut acheué, tant pour l'excessive chaleur, que pour la quantité de poudre qui luy offusquoit les yeux,

Le Magicien ou principal Jongleur qu'ils appellent Manitouliou, nom commun à tous leurs Sorciers, fut à la fin fort bien recompensé de plusieurs des danseurs qui luy donnerent, qui vn castor, qui vne peau de loutre, vne robe de chien, de laquelle il fit grand estat, puis vne de castors, & vne autre d'ours dans l'excellence. voyla comme il fut grandement bien salarié & payé, iusques à la va-

leur de six ou sept robes de castors, qui vaudroient en France plus de quatre-vingts escus, au prix que l'on les y accepte.

Tout cecy n'est pas la fin des mysteres de nos pauvres prisonniers, ils ont encores bien des tours à faire auant que de voir la fin de leur tragedie, les barbares ne sont pas si fort empressez que de vouloir vider si tost vne affaire où ils trouuent tant soit peu de recreation, ou suiet de festiner, le ris, & la cuisine leur est trop recommandable, & la punition de leurs ennemis trop precieuse pour en demeurer là, & s'arrester à si beau ieu, il faut que la feste soit faite entiere, & que chacun reste content, qui n'est iamais pendant qu'il y a de quoy, j'en parle comme sçauant, & non pas à la maniere d'un certain Baron, lequel en voulant donner à garder à tout plein de personnes de qualité, avec lesquels nous dînions de compagnie chez son Rapporteur, car comme on fut à la fin du second, il commença à discourir d'un pretendu voyage qu'il auoit fait parmy les Sauvages du Canada, (nottez il n'y auoit iamais esté) & entre autre chose il s'estendit fort sur la deduction d'un festin que les Barbares luy firent (à son dire) à l'entrée du pays, & le laissay dans les gayer humeurs iusques à la fin que ie luy demanday, Monsieur ou les pauvres Sauvages auoient ils emprunté la vaiselle, à cela point de responce, mon pauvre Geniilhomme demeura muet, & confessa qu'il ne me croyoit pas si prés.

La dance finie, l'on ramena les prisonniers à la cabane de Napagabistou, où estoit préparé le souper que Macabo son beau pere luy vouloit faire pour son heureux retour, F. Gervais qui le trouua là present en fut prié, & ne s'en pût excuser, pour ce que comme ce bon Macabo l'aymoit comme son petit fils (ainsi l'appelloit il) c'eust esté l'offencer que del'éconduire: car ces bonnes gens là ne considerent pas le degoust que l'on a de leurs sauces, il faut tout prendre en gré, & tesmoigner le mieux que l'on peut, qu'on est fort leur obligé, d'auoir part à leur bonne chere, & à leur amitié, en verité plus sincere que celle de la pluspart des Chrestiens, auxquels il n'ya à present, que tromperie, mensonge, & dissimulation, iusques aux maisons qui semblent les plus saintes, cela n'est que trop aueré & cognu, au grand regret de tous les gens de bien, & des ames vraiment deuotes & candides

Ce festin estoit composé d'un reste de chair d'eslan de son Hyuer passé, moisie & seiche comme du bresil, qu'on mit dans la chaudiere sans la lauer ny netroyer, avec des œufs de canais si vieux & pourris que les petits y estoient tout formez, & partant fort mauuais On y adiousta encore des poissons entiers sans estre habillez, puis des pois, des prunes, & du bled d'Inde, qu'on fit bouillir dans vne grande chaudiere, brouillé & remué le tout ensemble avec vn grand airon.

Viandes du festin.



Je vous laisse à penser quel goust, & qu'elle coul'ur pouuoit auoir ce beau potage, & s'il fut pas necessaire à ce bon Religieux de se surmonter soy mesme pour goustier d'une telle viande, de laquelle il mangea neantmoins vn peu, pour ne pouuoir plus. Apres quoy il pria pour la deurance des prisonniers qu'il voyoit fort ieunes & affamez, sans qu'il tesmoignassent aucun ressentiment de leur capture, non plus que s'ils eussent esté en pleine liberté. Et pour ce remoustra à tous les Sauvages là assemblez, que puis que ces pauvres Hiroquois ne leur auoient fait aucun desplaisir, il n'estoit pas raisonnable de les faire mourir ny traiter comme ennemis, veu mesme leur ieunesse, & qu'ils auoient esté pris en peschant, & non point en combatant.

A cela ils luy responderent qu'il ny auoit ny paix ny trefue entr'eux, & les Hiroquois, mais vne guerre continuelle, qui leur permettoit d'vser de toutes sortes de rigueurs à l'endroit de ceux qu'ils pouuoient attraper, & qu'au cas pareil les Hiroquois vsoient des mesmes cruautez enuers ceux de leur Nation qu'ils pouuoient prendre, & partant qu'il ne seroit pas raisonnable de laisser aller ces deux prisonniers sans chastiment, qui portast moins que la mort, sinon qu'ils voullussent passer pour gens effimez, & de peu de courage, qui ne scauoient chastier leurs ennemis, & ainsi furent condamnez ces deux pauvres prisonniers à mourir deuant

toutes les Nations assemblées pour la traite, sans que les prieres de nostre Frere peussent rien obtenir pour eux qu'une prolongation de quelques iours, que le sieur de Champlain, avec le reste des Capitaines Montagnais deuoient se rendre à la traite.

Le lendemain du festin, nous prîmes le deuant, & fîmes voiles pour le Cap de Victoire, dit le bon Frere Geruais, & ne leur fut possible de passer l'entrée du lac saint Pierre, à cause d'un vent contraire iusques au iour suiuant qu'ils furent iusques au milieu avec un vent assez fauorable, mais qui changea soudain en un contraire, qui les obligea de ranger la terre, & mouiller l'ancre le trauers d'une petite riuere qui vient du costé du Sud, où desia estoient à labry plusieurs canots Sauuages attendans le beau temps pour le mesme voyage.

Le vent s'estant changé en un fauorable, nos gens leuerent l'ancre, partirent sur les deux heures apres minuit, & aduancerent iusques au bout du lac, & le lendemain matin apres un petit different surueni entre les mariniers pour le chemin, à cause qu'il y a plusieurs petites Isles entrecouppées de diuerses petites riuieres qui entrent dans le lac, & rendent le pays beau à merueille, ils arriuerent à la traite, sur le bord du grand fleue deuant la riuere des Ignierhonons, où quantité de Barbares estoient desia cabanez attendans nos Montagnais des trois riuieres, avec les Hurons qui n'estoient point encores descendus.

Sur le soir du mesme iour, les prisonniers arriuerent lesquels furent gardez, liez & garrottez, l'espace de deux ou trois iours dans la cabane de leur hôte, pendant lequel temps le sieur Champlain arriua de Kebec, dans le canot du Capitaine Mahican Atic, avec son frere, & deux autres Capitaines dans vn autre canot. Tous les François, & plusieurs Sauvages se resiouyrent fort de leur venuë, sous l'esperance qu'ils pourroient obtenir la deliurance des prisonniers, laquelle le Frere Geruais n'auoit pû obtenir, mais il s'y presenta tant d'obstacles, qu'apres que ledit sieur de Champlain eut bien debatü pour ce bon œuure, vn Capitaine Algoméquin mesprisant ses conseils, luy dit: Tu veux que l'on deliure ces gens à qui sont nos ennemis, & ie ne le veux pas moy qui suis Capitaine, il y a trop long temps que ie mange maigre, ie veux manger gras, particulièrement de la chair des Hiroquois, de laquelle j'ay grande enuie. & partant deportte toy de tes poursuites, & nous laisse faire iustice de nos ennemis, car nous ne nous meslons point de tes affaires.

Puis sur le soir vn Capitaine Montagnais nommé Chimeouriniou autrement par les François le meurtrier, couppa les cordes aux deux prisonniers, pensant les faire euader, mais il ne pû; On ne sçait par quel instinct, ny quel suiet le mouuoit à ce faire, sinon qu'il eut mieux aymé leur donner liberté, qu'auoir eu la peine de les amener, vn autre eut la gloire

gloire de les deliurer, car ils sont sur tout ambitieux d'honneur, & enuieux qu'un autre leur empiete. Le sieur de Champlain resta fort mescontant de cette action du Montagnais & avec raison, car il auoit vn tres-bon dessein en la poursuite de cette deliurance pour laquelle il estoit venu exprés de Kebec, pour ce que côme il est croyable, il n'y auoit pas plus beau moyen pour traiter de paix avec les Hiroquois qu'en deliurant leurs prisonniers par le moyen des François.

Ce que consideré par plusieurs Capitaines Sauvages, ils tindrent diuers conseils, où assisterent tousiours le sieur de Champlain, & quelqu'vns des principaux François, ou apres plusieurs contestations l fut resolu que l'un des deux prisonniers seroit renuoyé en son pays accompagné de deux Montagnais, & de quelques François, si aucun se presentoit, pour traiter de paix, par le moyen de ce prisonnier, pendant que l'autre demeureroit pour ostage iusque à leur retour à Kebec.

Cet arrest consola merueilleusement tous les Sauvages portez à la paix, & en remercièrent le sieur de Champlain, aduoiant qu'il estoit vn grand Capitaine, digne de sa charge, & de fort bon iugement, marris que depuis vingt Hyuers qu'il hantoit avec eux, il ne s'estoit point estudié à leur langue pour pouoir iouyr de ses conseils, & se communiquer avec eux par soy mesme, & non par Truchemens, qui souuent ne rap-

Conté par  
les nuicts.

portent pas fidèlement les choses qu'on leur dit, ou par ignorance, ou par mespris, qui est vne chose fort dangereuse, & de laquelle on en a souuent veu arriuer de grands accidens. l'ay dit vingt Hyuers pour vinge années, c'est la façon de parler des Montagnais, lesquels voulans dire, quel age as tu, disent combien d'Hyuers as tu passé, de mesme au lieu que nous dirions deux iours - trois iours, ils disent deux nuicts, trois nuicts, comptans par les nuicts au lieu que nous comptons par les iours.

Sur l'esperance d'vne paix prochaine que nos Sauvages se promettoient de cest Ambassade, ils ordonnerent des dances, des festins, & diuers petits ieus, en quoy ils se firent admirer par les François qui y prenoient vn singulier plaisir, nommément la ieunesse. Mais comme on estoit occupé à ces esbats voicy arriuer vne double chaloupe de Gaspey conduite par des François qui donnerent aduis au sieur de Champlain, de l'arriuee du sieur du Pont, & de son petit fils le sieur Desmarets à Kebec, mais que le Nauire du R. P. Noiroit Iesuite ne paroissoit point, & faisoit douter de quelque nassurage, ou mauuaise rencontre, neantmoins qu'il leur estoit arriué des viures deschargez à Gaspey, & qu'il estoit necessaire que le R. Pere Lallemant descendoit à Kebec, pour les enuoyer querir au plustost.

A ces nouvelles on aduisa d'enuoyer

promptement le prisonnier Hiroquois, le Capitaine Ckimeouriniou, vn autre Montagnais, nommé par les François Maistre Simon, & vn Hiroquois de Nation, lequel ayant esté pris fort ieune, & donné à vne femme veuve qui l'adopta pour son fils, est tousiours demeuré depuis en leur pays, & affectionné à ce party. Ils demanderent d'estre assistés de quelques François, par vne prudence politique, que s'il venoit faute d'eux, & des François, tous les autres François fussent obligez par honneur de se ioindre à eux, & prendre vengeance de leurs hommes contre les Hiroquois, en quoy ils se pouuoient tromper, car on n'est pas si eschauffez icy que de prendre part dans les interets de ces pauvres gens, sinon par ceremonie, ou pour quelque profit.

Le Frere Geruais m'a dit qu'il eut bien desiré d'y aller, & se fut volontiers offert s'il eut esté en lieu pour en auoir l'obedience, & par permission du R. Pere Ioseph, mais qu'en estant trop esloigné, il luy en resta seulement le desir & la bonne volonté d'y aller hasarder sa vie pour Dieu, & y cognoistre le pays.

Plusieurs François s'offrirent bien d'y aller mais avec des conditions si desavantageuses qu'on les escondit tous excepté vn nommé Pierre Magnan, lequel prodigue de sa vie contre l'aduis de ses amis se mist en chemin avec le prisonnier, & les

trois Montagnais moyennant douze escus qu'on luy deuoit donner à son retour, avec tout le profit de ses castors, qui estoit assez peu pour vn si petilleux voyage, qui en effet leur fut funeste & malheureux. car ils y furent tous quatre miserablement condannez à mourir, puis mangez par les Hiroquois.

Le François estant d'accord pour son voyage, Chimeouriniou se disposa aussi avec les autres pour partir, & assura le sieur de Champlain, & tous les autres François, & Barbares, que asseurement ils reuiendroient dans vingt nuits, & que s'ils en tarديوient plus de vingt cinq, seroit signe qu'ils seroient arrestez ou morts, ou tombez malades en chemin, puis partirent le iour de la sainte Magdelene pour le pays des Hiroquois, & le Reuerend Pere Lallemand, avec le sieur de Champlain pour leur retour à Kebec, pendant que le Frere Geruais resta encore à la traite pour vn temps.

*De la creance , Religion , ou superstitions des Hurons. Du Createur , & de sa mere grand. Des ames des d'ffuncts , & des presens , & aumosnes qu'ils font à leur intention. De certains esprits auxquels ils ont recours , & des ames des chiens , & choses inanimées.*

CHAPITRE XXX.

**E**ncor que Ciceron aye dit, parlant de De Dieu.  
 la nature des Dieux, qu'il n'y a gent si  
 sauage, si brutale ny si barbare, qui ne  
 soit imbuë de quelque opinion d'iceux, &  
 n'aye ce sentiment naturel d'une nature  
 superieure à cellé de l'homme, qui le por-  
 te à quelque forme d'adoration de Reli-  
 gion, & de culte interieur, ou exterieur  
 pour en tesmoigner les recognoissances.  
 Neantmoins nos Hurons, & Canadiens,  
 semblent n'en auoir aucune pratique  
 ny exercice, que nous ayons pu descou-  
 uvrir; car encor bien qu'ils aduoient  
 vn premier principe, & Createur de toutes  
 choses, & par conséquent vne Diuinité,  
 avec le reste des Nations, si est ce qu'ils  
 ne les prient d'aucune chose, & viuent



presque en bestes, sans adoration, sans Religion & sans vaine superstition sous l'ombre d'icelle.

De Temples ny de Prestres, il ne s'en parle point entr'eux nom plus que d'aucunes prieres publiques ny communes, & s'ils en ont quelqu'vnes à faire, ou des Sacrifices, ce n'est pas à cette premiere cause, ou premier principe qu'ils les adressent, mais à de certains esprits puissans qu'ils logent en des lieux particuliers, auxquels ils ont recours, comme ie vous diray cy apres.

Des Diab-  
les.

Pour des Diabes & malins esprits, ils en croyent des nombres infinis, & les redoutent fort, car ils leurs attribuent la cause principale de toutes leur maladies & infirmités, qui fait que quand dans un village il y a nombre de malades, ils ordonnent des bruits & tintamarres pour les en dechasser, croyans que ces bruits sont capables despouenter les Demons, comme ils feroient vne troupe d'oyseaux, ou des petits enfans.

Ne font di-  
stinction de  
iours.

Ils n'ont ny Dimanches ny Festes, si non celles qu'ils ordonnent pour quelque ceremonie, car ils estiment tous les iours egaux, & aussi solempnels les vns comme les autres, & ne font non plus distinction de semaines, mais seulement de mois par les Lunes, des quatre saisons de l'année, & des années entieres.

Or comme il y a diuerſes Nations, & Prouinces de Barbares Sauvages auſſi ya il diuerſité de ceremonies, d'opinions, & de croyance Saincte, car n'eſtans pas eſclairez de la lumiere, de la foy, & de la cognoiſſance entiere du vray Dieu, dans leurs tenebres chacun ſe forge des obſeruations des ceremonies, & vne Diuinité ou Createur à ſa poſte, auquel neantmoins ils n'attribuent point vne puissance abſoluë ſur toutes choſes, comme nous faiſons au vray Dieu, car leur en parlant ils le confeſſoient plus grand Seigneur que leur Yoſcaha, qu'ils croyent viure preſque dans la meſme infirmité des autres hommes, bien qu'e-ternel.

Les Indiens de diuerſes Prouinces Diuerſité  
des Dieux. plus meridionales de noſtre meſme Amerique, firent iadis eſlection de leurs Dieux, avec quelque conſideration, tenant pour Deitez les choſes dont ils receuoient quelque profit - tels qu'eſtoient ceux qui adoroient la terre, & l'appelloient leur bonne mere, à cauſe qu'elle leur donnoit ſes fruiſts; les autres l'air pour ce diſoient ils, qu'il faiſoit viure les hommes par le moyen de la reſpiration; les autres le feu, à cauſe qu'il leur ſeruoit à ſe chauffer, & à leur appreſter à manger; les autres le mouton, pour le grand nombre de troupeaux qu'ils nourriſſoient en leurs paſturages; les autres le Maiz, ou leur

bled d'Inde, pour ce qu'ils en faisoient du pain ; Et les autres toutes les sortes de legumes , & de fruités que leur pays produisoit.

Mais à le prendre en general , ils reconnoissoient la mer pour la plus puissante de toutes les Deitez & l'appelloient leur mere. Voyla comme tous ces Payens & Barbares parmy leur Deitez, en ont toujours reconnu quelqu'une de plus grande puissance dont la mesme chose se reconnoist entre nos peuples Hurons , bien qu'ils ne les adorent avec des ceremonies si particulieres des anciens Payens.

Croyance  
des Mi-cô-  
tins.

Ceux qui habitent vers Miskou , & le Port Royal au rapport du sieur Lescot, croient en certain esprits , qu'ils appellent Cudoüigni , & disent qu'il parle souvent à eux , & leur dit le temps qu'il doit faire. Ils disent que quand il se courrouse contre eux , il leur jette de la pouciere aux yeux. Ils croient aussi quand ils trespasent , qu'ils vont és Estoilles puis vont en de beaux champs verts , pleins de beaux arbres , fleurs & fruités tres-somptueux & delicats.

Croyance  
des Kuri-  
quois.

Pour les Souriquois, peuples errants, leur creance est que veritablement il y a vn Dieu qui a tout créé , & disent qu'apres qu'il eut fait toutes choses, qu'il prit quantité de fleches , & les mit en terre, d'où sortirent hommes & femmes.

qui ont multiplié au monde iusques à present. En suite de quoy il demanda à vn Sagamo s'il ne croyoit point, qu'il y eut vn autre qu'un seul Dieu, il respondit qu'ils croyoient vn seul Dieu, vn fils, vne mere, & le Soleil, qui estoient quatre, neantmoins que Dieu estoit par dessus tous: mais que le Fils estoit bon & le Soleil, à cause du bien qu'ils en receuoient: mais la Mere ne valoit rien & les mangeoit, & que le Pere qui est Dieu, n'estoit pas trop bon par les raisons que ie diray cy aprées.

Puis dit: anciennement il y eut cinq hommes, qui s'en allerent vers le Soleil couchant, lesquels renconterent Dieu, qui leur demanda: où allez vous? ils respondirent, nous allons chercher nostre vie. Dieu leur dit, vous la trouuerez icy, ils passerét plus outre sans faire estat de ce que Dieu leur auoit dit, lequel prit vne pierre & en toucha deux qui furent transmuez en pierres. Et il demâda de rechef aux trois autres: où allez vous? & ils respondirent comme à la premiere fois: & Dieu leur dit de rechef: ne passez plus outre vous la trouuerez icy: & voyans qu'il ne leur venoit rien ils passerent outre, & Dieu prit deux bastons desquels il toucha les deux premiers, qui furent trâmuez en bastons & le cinquieme s'arresta ne voulant passer plus outre. Et Dieu luy demanda de rechef: où vas tu? ie vay chercher ma vie, demeure, & tu la trouueras: il s'arresta sans passer plus, outre. Et Dieu luy donna de la viande & en mangea. Après auoir fait bonne chere, il retourna avec les autres Sauvages, & leur ra-

conta tout ce que dessus.

Croyance  
plaisante.

Ce Sagamo fist encore ce plaisant discours à ce François. Qu'une autre fois il y auoit vn homme qui auoit quantité de tabac & que Dieu dit à cet homme & luy demanda où estoit son petunoir, l'homme le prit & le donna à Dieu qui peruna beaucoup, & après auoir bien petuné il le rompit en plusieurs pieces: & l'homme luy demanda; pourquoy as tu rompu mon petunoir, & tu vois bien que ie n'en ay point d'autre: & Dieu en prit vn qu'il auoit & le luy donna luy disant: en voyla vn que ie te donne, porte le à ton grand Sagamo, qu'il le garde, & s'il le garde bien, il ne manquera point de chose quelconque ny tous ses compagnons: cet homme prit le petunoir qu'il donna à son grand Sagamo, & durant tout le tēps qu'il l'eut, les Sauvages ne manquerent de rien du monde: mais que du depuis ledit Sagamo auoit perdu ce petunoir qui est l'occasion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmy eux. Voila pourquoy ils disent que Dieu n'est pas trop bon, ayant fondé toute leur abondance sur vn Calumet de terre fragile, & que les pouuans secourir il les laissoit souffrir au delà de toutes les autres nations.

Croyance  
des Hurōs.

La croyance en general de nos Hurons (bien que tres-mal entenduë par eux mesmes & en parlent fort diuersement,) est que le Createur qui a fait tout ce monde, s'appelle Yoscaha, & en Canadien Atahocan ou Attaouïacan, lequel a encore sa mere grand, nommée Eataentsic: leur dire qu'il n'y a point d'apparence, qu'un Dieu

qui a esté de toute eternité, aye vne mere grand & que cela se cõtrarie, ils demeurent sans replique, comme à tout le reste de leur creance. Ils disent qu'ils demeurent fort loin, n'en ayans neantmoins autre certitude ou cognoissance que la traditiue qu'ils tiennent de pere en fils, & le recit qu'ils alleguent leur en auoir esté faict par vn Attiuoindaron, qui leur a donné à entendre l'auoir veu & les vestiges de ses pieds imprimées sur vn rocher au bord d'vne riuere qui auoifine sa demeure, & que sa maison ou cabane est faicte au model des leurs, y ayant abondance de bled & de toute autre chose necessaire à l'entretien de la vie humaine. Que Eataentsic & luy sement du bled, trauaillent, boiuent, mangent, dorment, & sont lascifs comme les autres; bref ils les figurent tous tels qu'ils sont eux mesmes.

Que tous les animaux de la terre sont à eux & comme leurs domestiques. Que Youskeha, est tres-bon & donne accroissement à tout, & que tout ce qu'il faict est bien faict, & nous donne le beau temps & toute autre chose bonne & prospere. Mais à l'opposite que sa mere grand est meschante, & gaste souuent tout ce que son petit fils a faict de bien.

D'autres disent, que cette Eataentsic est tombée du Ciel, où il y a des habitans comme icy, & que quand elle tomba elle estoit enceinte. Qu'elle a faict la terre & les hommes & qu'aucc son petit Fils Youskeha, elle gouuerne le monde. Que Youskeha, a soin des viuans & des choses qui concernent la vie,

& par consequence ils disent qu'il est bon, Eataent sic à soin des ames, & parce qu'ils croyent qu'elle faict mourir les hommes, ils disent qu'elle est meschante & non pas pour donner le mauuais temps, comme disent d'autres, ou pour bouleuerfer tout ce que son petit Fils fait de bien. Voila comme ils ne s'accordent pas en leur pensée.

Vn iour discourant en la presence des Sauvages de ce Dieu terrestre, pour leur donner vne meilleure croyance & leur faire voir leur absurdité. Entre autre chose ie leur dis, que puis que ce Dieu n'estoit point dans le Paradis, demenoit sur la terre & ne s'estoit pû liberer des necessitez du corps, qu'il falloit par conséquent & necessairement, qu'il fut mortel & qu'en fin après estre bien vieil il mourut & fut enterré comme nous autres, & de plus que ie desirois fort sçauoir le lieu qu'il auoit esleu pour sa sepulture, afin de luy pouuoir rendre les derniers deuoirs au cas qu'il mourut pendant nostre seiour en leur pais. Ils furent vn long-temps à songer auant que de me vouloir respondre, se doutant bien que ie les voulois surprendre, & que difficilement se pourroient ils desuelopper de ce piege sans y engager leur honneur, qu'ils desiroient honnestement & prudemment sauuer. Vn ieune homme de la bande, plus hardy que les autres, après vn long silence entreprit la dispute & dit : que ce Dieu Youscaha auoit esté auant cest Vniuers, lequel il auoit créé & tout ce qui estoit en iceluy, & que bien qu'il vieillisse comme tout ce qui est

de ce monde y est suieſt, qu'il ne perdoit point son eſtre & ſa puiffance, & que quand il eſtoit bien vieil, il auoit le pouuoir de ſe raieunir tout à vn inſtant & ſe transformer en vn ieune homme de vingt-cinq à trente ans, & par ainſi qu'il ne mourroit iamais & demeueroit immortel, bien qu'il fut vn peu ſuieſt aux neceſſitez corporelles, comme le reſte des hommes.

En ſuite ie leur demanday, quel ſeruiſe ils luy rendoient & quelle forme de priere ils luy offroient eſtant leur Createur & bienfauteur. A cela point de reſponce, ſinon qu'il n'auoit que faire de rien, & qu'il eſtoit trop eſloigné pour luy pouuoir parler ou le prier de quelque choſe.

Pourquoy donc vſez vous de prieres, & offrez vous des preſens à de certains eſprits que vous dites reſider en des riuieres & rochers, & en pluſieurs autres choſes materielles & ſans ſentiment, pour ce, dit-il que non ſeulement les hommes & les autres animaux ont l'ame immortelle, mais auſſi toutes les choſes materielles & ſans ſentiment entre leſquelles il y en a qui ont de certains eſprits particuliers fort puiffans, qui peuuent beaucoup pour noſtre conſolation ſi nous les en requérons en la preſence des choſes qu'ils habitent, car bien qu'ils n'apparoiffent point à nos yeux ils ne laiſſent pas d'operer & nous faire ſouuent reſſentir les effets de leur puiffance, en exauçant nos prieres. Que ſi nous en prions d'abſens, comme lors que nous preſchons les poiſſons dans nos cabanes, les rets ou l'eſprit des fil-



lets le rapportent aux poissons, qu'ils prient de donner dans nos pieges, ou d'esquiver la main de ceux qui iettent de leurs os au feu, de maniere que si nos Predicateurs sont excellens Createurs, nous sommes assurez d'en auoir à force, ou rien du tout si on a ietté de leurs os au feu, ou commis quelque autre insolence en la presence des filets, folie aussi grande que celle des Montagnais, qui n'ozent respandre à terre le pur sang d'un castor, croyans que s'ils l'auoient fait ils n'en pourroient plus prendre.

Pour reuenir à nostre dispute du vicil Youfcaha raieuny; ils ne sçurent à la fin plus que répondre, & se confessèrent vaincus ignorans, le vray Dieu & Createur de toutes choses, dont les vns se retirerent de honte, & d'autres qui s'estoient embrouillez se tindrent au tacet, qui nous fit cognoistre qu'en effect, il ne reconnoissent & n'adorent aucune vraye Diuinité, ny Dieu celeste ou terrestre, duquel ils puissent rendre quelque raison, & que nous puissions sçauoir, car encore bien qu'ils tiennent tous en general Youskeha, pour le premier principe & Createur de tout l'Vniuers avec Eataentfic, si est-ce qu'ils ne luy offrent aucunes prieres, offrandes ny sacrifices comme à Dieu, & quelqu'un d'entr'eux le tiennent fort impuissant, au regard de nostre Dieu, duquel ils admiroient les œuures.

Du mot  
Oki ou  
Ondari.

Ils ont bien quelque respect particulier à ces demons ou esprits qu'ils appellent Oki, mais c'est en la mesme maniere que nous auons le nom d'Ange, distinguant le bon du mauuais,

est autant est abominable l'un, comme l'autre est venerable. Aussi ont ils le bon & le mauuais Oki, tellement qu'en prononçant ce mot Oki ou Ondaki, sans adionction, quoy qu'ordinairement il soit pris en mauuaise part, il peut signific vn grand Ange, vn Prophete ou vne Diuinité, aussi-bien qu'un grand diable, vn Medecin, ou vn esprit furieux & possédé.

Ils nous y appelloient aussi quelquesfois, pour ce que nous leur enseignions des choses qui surpassoient leur capacité & les faisoient entrer en admiration, qui estoit chose aysee veu leur ignorance.

Ils croyent qu'en effect il y a de certains esprits qui dominant en vn lieu, & d'autres en vn autre, les vns aux riuieres, les autres aux rochers, aux arbres, au feu & en plusieurs autres choses materielles, auxquels ils attribuent diuerses puissances & autorités, les vns sur les voyages, les traictes & commerces, les autres à la pesche, à la guerre, aux festins, és maladies & en plusieurs autres affaires & negoces.

Ils leur offrent par fois du petun, & quelque sortes de prieres & ceremonies ridicules, pour obtenir d'eux ce qu'ils desirent, mais le plus souuent sans profit; il n'y a que les demons qui ne soient pas les bié-venus chez eux, lesquels ils chassent de leur village à force de bruits, pour ce qu'ils leur causent toutes leurs maladies à ce qu'ils disent. Et en effect mon grand oncle Auoindaon, estant tombé malade me prioit de fort bonne grace de ne permettre pas que le demon le fist mourir.

Ils m'ont montré plusieurs puissans rochers sur le chemin de Kebec, aufquels ils croyent presider quelque esprit, & entre les autres ils m'en monstrerent vn à quelque cent cinquâte lieues de là, qui auoit comme vne teste & les deux bras esleuez en haut, & au ventre ou milieu de ce grand rocher il y auoit vne profonde cauerne de tres-difficile accès. Ils me vouloient persuader & faire croire à toute force avec eux, que ce rocher auoit esté autrefois homme mortel comme nous, & qu'esleuant les bras & les mains en haut, il s'estoit metamorphosé en cette pierre & deuenu à succession de temps vn si puissant rocher, lequel il ont en veneration & luy offrent du petun en passant par deuant avec leurs canots, non toutes les fois, mais quâd ils doutent que leur voyage doive reussir & luy offrant ce petun qu'ils iettent dans l'eau contre la roche mesme, ils luy disent : tien préd courage & fay que nous ayons bon voyage, avec quelques autres paroles que ie n'entends point, & le Truchement Brussé duquel nous auons parlé au Chapitre precedent nous dit (à sa confusion) d'auoir fait vne fois pareille offrande avec eux (dequoy nous le tançames fort) & que son voyage luy fut plus profitable qu'aucuns autres qu'il ait iamais fait en tous ces pais là.

C'est ainsi que le diable les amuse, les maintient & les conserue dans ses filets & en des superstitions estranges, leur prestans ayde & faueur (comme à gens abandonnez de Dieu,) selon la croyance qu'ils luy ont en cecy, comme

aux

aux autres ceremonies & forcelleries, que leur Oki obserue & leur fait obseruer pour la guerison de leurs maladies & autres necessitez.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, avec tous les autres peuples Sauvages, s'as faire distinction du bon ou du mauuais, de gloire ou de chastimét, & que partant de ce corps mortel, elle s'en va droicté du costé du Soleil couchant, se réjouir & dancier en la presence d'Yoscaha & de sa mere grãd Eatacnsic, par la route des estoilles, qu'ils appellent *Atiskein andahatey*, & les Montagnais *Tchipai meskenau*, le chemin des ames, & nous la voye lactée ou l'escharpe estoillée, & les simples gens le chemin de saint Jacques. Ils disent que les ames des chiens & des autres animaux y vont aussi par le costé du Soleil leuant, (à ce que disent les Montagnais,) qui croyent aller apres leur moit en vn certain lieu où elles n'ont aucune necessité. Je demanday à nos Harons, quelle estoit la route des ames des chiens, & si elle estoit autre que celle des hommes, ils me dirent qu'ouy & mentionnant certaines estoilles proches voisines de la voye lactée, ils me dirent que c'estoit là le chemin qu'elles tenoient, lequel ils appellent *Gauguon andahatey* le chemin des chiens, c'est à dire que les ames des chiens vont encores seruir les ames de leurs Maistres en l'autre vie, ou du moins qu'elles demeurēt avec les ames des autres animaux, d'as ce beau pais d'Yoscaha où elles se rangent toutes, lequel pais n'est habité, que des ames des animaux raisonnables & irraisonnables, & de celles des haches, couteaux,

Chemin  
de. ames.

chaudieres & autres choses qui ont esté offer-  
tes aux deffunés, ou qui sont vsées, consom-  
mées ou pourries, sans qui s'y mesle aucune  
chose qui n'ayt premierement gousté de la  
mort ou de l'aneantissement, c'estoit leur ordi-  
naire responce, lors que nous leur disions que  
les souris mangeoient l'huyle & la galette, & la  
rouille & pourriture le reste des instrumens,  
qu'ils enfermoient avec les morts dans le tom-  
beau.

Ilz croyent de plus, que les amés en l'autre vie  
bien qu'immortelles, ont encores les mesmes  
necessitez du boire & du manger, de se vestir,  
chasser & pescher, qu'elles auoient lors qu'el-  
les estoient encores reuestues de ce corps mor-  
tel, & que les amés des hommes vont à la chas-  
se des amés des animaux, avec les amés de leurs  
armes & outils, sans qu'ils puissent donner rai-  
son de tant de sottizes, ny si les amés des castors  
& eslans qu'ils tuent à la chasse pour leur nour-  
riture, ont encore vne autre ame, ou si elles en-  
gendrent pour conseruer leur espee, car on ne  
peut esperer beaucoup de raiion de gens nais &  
nourris dans l'ignorance grossiere du Paganis-  
me, si premierement elles n'ont esté instruites  
en l'escole de Iesus Christ, & aux sciences qui  
nous sont necessaires, c'est pourquoy il en faut  
auoir compassion, & croire que si nous fussions  
naiz de mesmes parens barbares, nous tenons  
de mesmes eux & peut estre encore pis.

Nous leur parlions souuent du Paradis &  
comme la demeure des bien heureux estoit  
dans le Ciel avec Dieu, où ils n'ont aucune ne-

cessité & vivent tousiours contans. Ils trouvoient cela fort bien & nous en demandoient le chemin, mais ils abhorroient celuy de l'enfer, remply de diables, de feu & de melchans.

J'ay trouué excellent que dans toutes leurs superstitions & soins qu'ils ont des trespassez, ils ne sacrifient aucune personne, comme souloient iadis faire les peuples du Peru en la mort de leur Roy & de leurs Caciques, qui estoient leur souuerain Prestre, & aussi pour la guerisõ des malades & le bon succez de leurs entreprises, car lors que le Roy Guaynacapa mourut, il y eut mille personnes de sa maison qui furent tuez & enseuelis avec luy pour le servir en l'autre vie: & la raison pourquoy ils enterroient ainsi leurs familles & leurs richesses avec eux, estoit pource qu'il leur sembloit quelquefois voir ceux qui estoient morts aller par leurs possessions, estans parez de ce qu'ils auoient emporté avec eux, & accompagnez de leur familles à raison de quoy se persuadans qu'en l'autre vie on a besoin de seruice, d'or, d'argent, & de viures, ils les en pouruoyent le mieux qu'ils pouuoient, comme font nos Hurons les leurs de ce qu'ils peuuent.

Il me vient de resouenir que lors que ie parlois au commencement à nos Hurons, de la demeure de Dieu, du Ciel, du Paradis, ou selõ l'Apôstre l'œil n'a point veu, ny l'entendement humain ne scauroit cõprendre les biens que Dieu a preparé à ceux qui l'aymēt, ils me respondoiet qu'il ne pouuoit faire beau au lieu d'où la neige, la gresle & la pluye venoient, s'imaginans que

tout cela venoit du Paradis, tant ils estoient mauuais Astrologues, mais comme ne sçauois pas moy mesme comme toutes ces influences se forment en l'air, pour n'auoir iamais estudié en aucune de ces sciéces, ie me seruis d'vn liure que ie portois tousiours avec moy. pour leur donner à entendre, aydé du Truchemét, & leur dis: premierement, que le Paradis la demeure des bien heureux, faisoit l'vnziésme Ciel & qu'au dessous d'iceluy il y en auoit dix autres.

Que le tonnerre estoit vn esclat d'vne exalaison enfermée entre des nuées froides, sortant avec effort pour fuyr son cōtraire (ce n'est dōc point vn oyseau comme ils pensent.) Que l'esclair, est vne exalaison enflammée, prouenante de la rencontre & conflis des nuées, & le foudre vne exalaison pareille à l'esclair, à sçauoir; toute flamboyante, faisant bresche à la nuée, avec vn tres-soudain & grand effort, & a cecy par dessus l'esclair, qu'elle descend iusqu'icy bas.

Mais quant aux nuées, ie leur en dis en begayant, tousiours assisté du Truchement ce que mon liure portoit, qu'elles estoient vn ramas & assemblage de plusieurs vapeurs extraites de l'eau, & ce en la moienne region de l'air; & que la pluye estoit vne effusion d'eau tombant çà bas, prouenât de la dissolution des nuées par la chaleur du Soleil, ou par le choc qu'elles font l'vne contre l'autre par l'impetuosité des vens.

Ils me demanderent en suite bien quasi aussi ignorant qu'eux mesmes, car à peine ay ie sçeu decliner mon nom, en quelque mois que i'ay esté sous vn Maistre, pource que la liberté me-

estoit plus chere que la science & mon propre contentement assez innocent, que tout le Latin & l'eloquence d'un Ciceron. O mon Dieu que la jeunesse est mauuais iuge de son bien. Je leur dis que mon liure m'enseignoit que la neige estoit vne impression aqueule, engendrée de nuées gelées par le froid, laquelle venāt à se dissoudre, tomboit à floccons iusqu'icy bas, & que la gresle n'estoit autre chose qu'une pluye congelée en l'air à mesure qu'elle descouloit de la nuée. Voyez si mon liure dit vray, & ne m'interrogé point là dessus, car comme ie vous ay dit, ie n'ay iamais rien sçeu, sinon qu'il vaut mieux cognoistre vn Iesus-Christ & ignorer toutes choses, que de sçauoir toutes choses & ignorer Iesus Christ.

Pour la quantité de la terre considerée en son globe, on la tient de tour, 11259. lieues Françoises. Et par ainsi estant comparée au Ciel des estoiles fixes, elle n'est qu'un point, & comme vn grain de Coriandre enuironné d'un cerne distant dix mille pas esgalemēt de luy, qui est à dire, que la terre est merueilleusement petite, encore qu'elle nous semble grande, & que les Roys & les Princes qui ne sont que des petites fourmis au regard de Dieu, ont grand tort d'entreprendre guerre & mettre en hazard leur propre salut, pour si petite chose qu'ils ne peuuent à peine posseder, que la mort ne les engloutisse.

Je passe les bornes d'un homme sans estude, mais il faut que ie die encore cecy, que j'ay taché faire sçauoir à mes Hurons, que la Lune est



estimée quarante fois plus petite que le globe de la terre, & en est esloignée de octante mille deux cens treize lieuës. Mais, releuons nostre ton plus haut & portons nostre pensée iusques à ce beau Soleil, qui nous esclaire & rait nostre consideration, iusques à l'estimer quelque chose de diuin, i'entends les Payens, & nous trouuerons si les liures ne nous trompent, qu'il est 166. fois plus grand, que le globe de la terre, par ainsi le Soleil est près de sept mille fois plus grand que la Lune. Et par opinion on tient aussi que le Soleil estant monté au plus haut point, est dix-huict fois plus loin de la terre que la Lune. Et pour le comble de son honneur on l'appelle le Roy des estoilles fixes & errantes, estant le plus grand de tous les corps celestes le plus lumineux & chaleureux sans comparaison, & après cela ie n'ay plus de louange à luy donner, sinon qu'il est la figure & l'ombre de nostre vray Soleil de iustice, Iesus qui fait du bien aux bons & aux mauuais, sans distinction du fidel ou de l'infidel, mais bien heureux ce luy qui a tousiours son cœur & sa pée en luy.

---

*De la creance & vaines opinions des Montagnais de diuerses deitez. De la creation du monde, & du flux & reflux de la mer.*

#### CHAPITRE XXXI.

**I**E pensois au commencement ne faire qu'un Chapitre de la creance des Hurons & de

celle des Montagnais, mais comme ie l'ay veu grossir sous ma plume au delà de mon dessein i'ay brizé au milieu de la carriere & fait d'un grand Chapitre deux petits, afin que l'on puisse mieux comprendre ce que ie dis, car la multitude de la matiere offusque l'esprit & empesche l'entendement de la bien concevoir, & partant l'on ne trouuera point mauuais si quelqu'vns de mes Chapitres sont abregez, plus faute de Rhetorique que de matiere, ô qu'il y a de personnes riches en parolles & en eloquence, qui diroient des merueilles où ie me trouue muet, c'est mon imperfection & mon deffaut d'estude. I'auois autrefois appris plusieurs petits contes fabuleux, touchant la Creation du monde & le deluge vniuersel, que tiennent nos Hurons, lesquels me sont eschappez de la memoire, & de ma plume peur de me méprendre, mais ie diray avec plus d'assurance ce peu que i'en ay sçeu de nos Montagnais, pour en auoir eu la memoire rafraichie en discourant avec nos freres.

Mais au prealable, il faut que ie vous die de nos Canadiens ce que i'ay remarqué en nos Hurons, qu'il n'y a ny accord, ny apparence en ce qu'ils nous content des Deitez ou causes supremes qu'ils recognoissent, Autheurs, Createurs & Reparateurs de cet Vniuers, car si l'un dit vne chose d'une façon, l'autre en parle tout autrement, & ay veu en eux ce qui se dit des heretiques de nostre temps, desquels si les vns aduoient Calvin ou Luther pour leur Apostre, les autres les reietent comme des vilains

& infames, qui n'ont fait banqueroute à l'Eglise que pour leur ventre, ainsi en est il généralement de tous les deluoyez, j'ay sçeu mesme d'un honneste homme, qui a demeuré deux ans à Constantinople, qu'il y a des Turcs qui se gaussent plaisamment, mais en cachette, de leur Mahomet, & d'autres le tiennent pour le premier Prophete de Dieu, & Iesus-Christ pour le second, c'est le mal-heur de ceux qui ne suivent point la vertu & n'ont pas Dieu pour but de leurs actions, de se tromper de la sorte.

Nos Montagnais recognoissent trois Dieux, à sçavoir Atahocan, son Fils & Meffou, representant l'image de la tres-saincte Trinité, mais il faut dire de plus qu'ils confessent vne Mere, à laquelle ils ne donnent point de nom, d'autant quelle ne gouverne rien & semble représenter en quelque chose la Mere de nostre Seigneur Iesus-Christ. J'ay leu autrefois l'histoire de la Chine, où j'ay remarqué qu'entre leurs principales Idoles, ils en ont vne qui a troistestes, lesquelles se regardent l'une l'autre comme n'ayant qu'une mesme volonté, puissance, aage & autorité, quoy que distinctes, nō plus que le Pere n'est pas le Fils, ny le Fils le S. Esprit, vn seul Dieu en trois personnes.

Nos Montagnais attribuent la Creation & le gouvernement du Ciel à Atahocan, mais ils sont encore dans les admirations comment il l'a pū faire, veu sa hauteur, la quantité des planettes & les Cieux d'infinies distances, où nous ne pouons aller qu'avec la pensée.

Quelqu'vns ont voulu dire que le Fils, auquel ils ne donnent point de nom particulier, gouverne la terre, & la mer, mais d'autres & avec plus d'apparence en attribuent la creation, la conseruation, & le gouuernement à Messou, lequel Messou est quelquefois pris pour bon Ange, car ils disent qu'il est tousiours avec eux, & le Manitou aussi; Ils tiennent ces Deitez tres-riches, & qu'elles ne peuent iamais auoir de necessité, ayans puissance de leur ayder, bien qu'ils ne leur offrent ny sacrifices ny prieres, comme nous faisons à nostre Dieu.

Ils disent qu'ils font venir le beau temps & la pluye quand il est necessaire, mais si la chose arriue hors de saison, ou quelle apporte du dommage à leur bled, à leur chasse ou à la pêche, ou qu'il se fasse de grands coups de vents qui les empeschent de nauiger, ils attribuent tout ce mal là au Manitou, qui est le Diable, lequel ils disent estre tousiours mechant.

Pour la creation ils tiennent qu'auant que les Deitez eussent formé ce monde, elles estoiet toutes trois dans vn canot sur les eaiës avec vne petite beste, qu'ils appellent Achagache, qui peut estre comme vne blette vn peu plus grosse, & que la iettant à l'eau elle alla au fond, d'où elle rapporta en ses pieds vn peu de terre, de laquelle Messou en prist vne partie & en fit vne boulle toute ronde, laquelle il souffla tant qu'elle grossissoit à veuë d'œil, & l'ayant bien soufflée il la fit si

Creation  
du monde.

grosse quelle deuint la terre comme elle est à present.

Creatiõ de  
l'homme.

Du reste du morceau de terre il en fit vn petit homme avec de sa saluie qu'il cracha dans sa main, & puis il le souffla tant qu'il deuint grand, estant grand il luy donna la parole, en luy soufflant dans la bouche. Voila des sentimens & des pensées qui ne sont pas trop esloignées de la verité ne la chose pour des Sauvages qui n'ont iamais esté instruits, car il ne se lit point que iamais les Apostres, leurs Disciples, ny aucun Religieux auant nous, ayent passé en ces pays là pour leur prescher la parole de Dieu, ny autrement.

Creatiõ de  
la femme.

Pour la creatiõ de la femme, ils disent que le Messou remit cette petite beste à l'eau qui en rapporta encore de la terre, de laquelle il fit vne femme de la mesme sorte qu'il auoit fait l'hõme, puis demeurās ensemble sur la terre, ils eurent quātité d'enfans. & leurs enfans en eurent d'autres, de sçauoir leurs noms ils n'en sçauent aucuns, leurs peres ny leurs meres en leur ayans pas appris, pour les auoir eux-mesmes ignorez, comme auoient faits leurs predecesseurs.

Du deluge  
vniuersel.

Et disent de plus que tous ces enfans là furent presque tous noyez, à cause qu'ils estoient trop meschans. Il en resta seulement cinq, sçauoir; trois hommes, & deux femmes, lesquels s'estans sauuez dans leur canot se tindrent tousiours sur les eues, & voicy comme la chose arriva à leur dire: Ce Messou allant à la chaise les loups ceruiers dont

il se seruoit au lieu de chiens, estans entrez dans vn grád lac ils y furent arrestez. Le Messoules cherchant par tout, vn oyseau luy dit qu'il les voyoit au milieu de ce lac, il y entre pour les retirer, mais ce lac venant à se desgorger, couurit la terre, & abyfina le monde, & generalement tous les arbres quelle auoit produit d'elle mesme en furent cachez, & leurs branches pourries dans les eaux ny restant que le tronc. Apres que les eaux se furent retirées, ce Messou tira des fleches à ces troncs d'arbres, lesquelles se conuertirent en branches, se vengea de ceux qui auoient arresté les loups ceruiers, & espousa vne ratte musquée, de laquelle il eut des enfans qui ont aydé à repeupler le môde, se disent quelqu'vns, mais d'autres tiennent que ce Messou ne se maria point, & qu'il ny resta pour la reparation du monde que ces cinq personnes eschappées du deluge, d'où appert qu'ils ont quelque tradition de cette inondation vniuerselle, qui arriua du temps de Noé.

Ilz tiennent que ces cinq s'en allerent bien loing chercher le Messou, qui estoit Dieu, lequel ils ne pouuoient rencontrer, en fin apres auoir bien cherché sur les eaux ils arriuerent en vn lieu d'où les eaux s'estoient retirées, & y auoit terre ferme, sur laquelle ils trouuerent vn homme, auquel ils demanderent s'il estoit ce Messou, il leur respondit que ouy, lors ils luy demanderent du tabac ou petun pour petuner, il leur en donna, &

comme ils eurent peruné ils luy presenterent le calumet qu'il prist & le cassa, alors ils luy dirent qu'il n'estoit pas le vray Messou, car il n'est point meschant, mais plustost le Manitrou, c'est pourquoy ils le quitterent là, & s'en allerent plus loing, où ils rencontrerent vn grand hōme qui ne parloit point, mais leur fit signe de la main. Ils furent à luy, & l'ayās abordé il leur presenta de grandes chaudieres pleines de viandes, mais comme il ne parloit point ils estoient bien empeschez; il survint là vn homme qui leur demanda où ils alloient, ils respondirent qu'ils cherchoient Messou, lors il leur dit, vous l'avez trouué, & puis leur donna bien à manger de fort bonnes viandes, & entre autres il leur en donna d'vne qui n'estoit pas plus grande que l'ongle, de laquelle ils auoient beau manger elle ne diminuoit point, & auoit le goust de toutes sortes de viandes, comme d'eslan, d'ours de cariboust, lievres, perdrix, &c.

Après qu'ils eurent bien mangé il leur demanda s'ils vouloient voir quelque chose de beau, ils dirent que ouy, aussitost il fit venir quantité d'animaux de toutes les sortes, qui dancierent deuant eux, & les arbres aussi. Après auoir veu tout cela il les cōgedia, & leur dit qu'ils n'en parlassent à personne, & ce qui les estonna d'auantage, fut que cet autre ne parla iamais, mais auoit tousiours les yeux estincelans & comme pleins de feu.

Cela fait, ils s'en reuindrent par vne petite

rière, ( car l'eau n'estoit plus sur la terre ) en laquelle ils rencontrèrent vn petit Ilet sur lequel ils n'y auoit personne , n'ayans mesme point veu de pistes d'hommes le long du bord de l'eau qu'ils auoient pallée. Ils demeurèrent sur cest Ilet , où là estant y vint des Manitous ( qui sont des Diabes ) qui eurent affaires à leurs femmes , dont elles eurent des enfans , lesquels ont repeuplé le monde peu à peu comme il est.

Pour la mer, j'ay dit que c'est le fils qui la gouuerne, & semblablement la terre, mais ils disent qu'ayant esté bonne à boire au commencement elle deuint sallée & amere par cet accident. Il arriua vn iour que le NIKYCOU ( qui est la loutre ) ayant mordu la Ouynefque, qui est vne petite beste fort puante, que nous appellons autrement l'enfant du Diable à cause de ses mauuaises qualitez, ce loutre l'ayant morduë, il eut la gueule infecte & puante de son ordure qu'il luy ietta, escumant ainsi il s'alla lauer dans la mer, & la rendit sallée & de mauuais goust, comme elle est.

Ils disent en outre, que tous les animaux de chaque espece, ont vn frere aisné, qui est comme le principe, & comme l'origine de tous les indiuidus, & que ce frere aisné est merueilleusement grand & puissant, l'aisné des castors, disent-ils, est peut estre aussi gros qu'vne cabane, quoy que les cadets ( s'entend les castors ordinaires ) ne soient pas plus gros qu'vn petit mouton : Or ces aînez de tous



les animaux sont les cadets du Meffou, (le voila bien apparenté) si quelqu'un void en dormant l'ainé, ou le principe de quelques animaux, il fera bonne chasse, disent-ils, s'il void l'ainé des castors, il prendra des castors, s'il void l'ainé des eslans, il prendra des eslans, iouissans des cadets, par la faueur de leur ainé qu'ils ont veu en songe, mais quand on leur demande ou sont ces ainéz ils se trouuent bien empeschez, confessans eux-mesmes qu'ils ne sçauent où ils sont, sinon que les ainéz des oyseaux sont au Ciel, & les ainéz des autres animaux sont dâs les eauës; mais l'Alcoran de Mahomer dit bien mieux que les bestes sont dans le Paradis, & que ce grand coq, l'ainé de tous les coqs, prie pour tous ses freres, & que quand il chante, tous les coqs de la terre luy respondent, & chantent comme luy par vne correspondance que les animaux de la terre ont avec ceux du Ciel, qui prient pour eux.

On dit de plus que nos Montagnais reconnoissent deux principes des saisons, l'un s'appelle Nipinoukhe, c'est ccluy qui ramene le Printemps, & l'Esté, l'autre s'appelle Pipounoukhe, qui ramene la saison froide. Ils soustiennent bien qu'il sont viuants, mais ils ne sçauent pas comme ils sont faits, s'ils sont hommes, ou animaux, ny de quelle espece, & disent qu'ils les entendent parler, ou bruire, notamment à leur venue, sans pouuoir distinguer ce qu'ils disent, pour leur demeure, ils partagent le monde entr'eux,

l'vn se tenant d'vn costé, l'autre de l'autre, & quand le temps de leur statiõ, qui est aux deux bouts du monde, est expiré, l'vn passe en la place de l'autre, se succedant mutuellement. Quand Nipinouxhe revient, il ramene avec soy la chaleur, les oyteaux, la verdure, il rend la vie & la beauté au monde, mais Pipounouxhe rauage tout, estant accompagné de vents, de froids, de glaces, de neiges, & des autres appanages de l'Hyuer.

Pour le flux & reflux de la mer, comme ils tiennent que l'eau a vne ame immortelle qui luy donne les mouuemens, ils ne s'estõnent pas tant de ce flux & reflux, comme firent iadis nos Hurõns arriuant avec nous à Kebec, lesquels encor bien qu'avec nos Montagnais, ils croyent à l'eau vne ame viuante, ils crurent nostre riuere de bien plus grand esprit que celles de leur pays, qui n'ont pas de flux & reflux pour estre trop esloignées de la mer, & m'en demandoient des raisons, non seulement, mais ils eussent bien desiré me voir raisonner avec cette eau, & luy demander à elle mesme, pourquoy ses diuerses allées & venuës contraires, & à quel dessein, effects qu'ils admirerent plustost que de les pouuoir comprendre, ne les comprenans pas moy mesme, pour estre au delà de ma capacité, & de celle des Sçauans.

On tient pour certain qu'Aristote se precipita dans l'Europe, desirant que l'Europe le comprit, puis qu'il ne pouuoit comprendre les principes & les raisons des mouuemens.

d'iceluy. Qui est-ce aussi qui depuis ce grand Philosophe a pû nous donner vne raison certaine du mouuement admirable de cet espouuent. ble Ocean: mouuement qui ne se fait pas du pole Arctique, iusques au pole Antarctique, comme quelqu vns se sont persuadez. Que si cet element ne faisoit que rouler du Nort au Sud. & retourner du Sud au Nort, il n'y auroit dequoy tant admirer: Mais la merueille est que la mer prenant son cours vers le pole Antarctique, qui est celuy là qui va du costé du Midy, au mesme temps elle vient vers l'Arctique qui luy est opposé, c'est à dire qui est du costé du Septentrion, & par ainsi elle a des mouuemens contraires (bien qu'en diueres parties) en mesme tēps, & à l'instant quelle se retire de nostre pole Arctique, elle retourne aussi de l'Antarctique, refluant tant d'vne part que d'autre, au milieu de la mer: où les marées, & reflux venant à s'entrecroiser sous la ligne Equinoctiale, incontinent la mer vient à bouffir, s'enfler & grossir aussi long temps que le reflux se fait. Et derechef la mer estant estrangement enflée & eleuée comme de tres hautes Montagnes, elle commence aussi tost à se dilater & abaisser. Tant plus elle se dilate, tant plus elle s'abaisse au dessous de la ligne; & d'autant qu'elle s'abaisse en ce milieu du monde, plus elle monte. & se dilate d'vne part & d'autre vers les deux poles sùdits, roullant dessus les sables, inondans les campagnes, & eleuans de toutes parts, iusques à

Lebe

Lebe venant. Lors qu'elle se dilate ainsi vers nous, & autres extremités de la mer, on l'appelle flux, & le reflux, quand elle se retire vers l'Equinoctiale.

Ce flux & reflux se fait deux fois pendant vingt quatre heures. Car en cinq heures ou environ, la mer fluë vers le Nord, & vers le Sud, & en quelque six à sept heures, elle fait son reflux. Et comme l'estat de la Lune n'est egal ou pareil, mais irregulier en son croissant, & décroissant, ainsi le mouvement de la mer est du tout inégal, comme chacun sçait, & l'experimentons en nostre petite riuere de saint Charles, tous les quartiers de la Lune, & les mois de l'année, & principalement en la pleine Lune, où nous voyons l'eau s'esleuer le plus vers nostre Couuent, ce qui nous obligeoit en ces temps là, de ne rien laisser de nos meules & vstencilles, que fort esloignez du bord de la riuere.

Finissons ce Chapitre de la creance & des superstitions de nos Montagnais, par cette conclusion, que qui voudroit faire estat de les obseruer routes, il en faudroit faire un iuste volume à part, tant elles sont en grand nombre, mais comme la lecture n'en seroit agreable ny vtile, ie me contente de ce que i'en ay escrit comme suffisant, & finy par cette priere que ie fais à Dieu, de leur donner lumiere & cognoissance de leur auuglement, qui les porte à ignorer le vray Dieu, & attribuer des puissances diuines à des choses insensibles, iusques à croire

que la neige, & la gresle ont vne ame qui à cognoissance & intelligence, & s'offence de la lumiere & clarté des chandelles & falots, anec quoy ces pauures gens n'oseroient sortir la nuict quand il neige, ou gresle, peur que cette ame en aduertisse les animaux, qui prendroient la fuite. Tiennent aussi que les chiens ne doiuent ronger les os des castors, des oyseaux, n'y des autres animaux pris au laçet. Que d'autres ne doiuent non plus estre jettez dans le feu, & que s'on manque à la moindre obseruation de leurs folles opinions, que c'est fait de leur chasse, & de leur vie, & que tout ira s'en dessus dessous, & à contrepoil de leur intention.

*De la sainte Oraison. De l'apparition  
des Esprits, & du grand Capitaine  
Auindagon.*

### CHAPITRE XXXII.

Religieux  
Recollet  
illustre en  
miracles en  
saintes & pieuses  
sa mer.

**S**ANS Oraison la vie de l'homme est miserable, & sa fin malheureuse, diloit le B. Pere Barthelemy Solutue. Il me semble auoir autrefois leu, aussi bien qu'ouy dire, que ce grand Empereur Charles le Quint Roy des Espagnes estant couché au lit de la mort, & prest de rendre son ame à

Dieu le Createur, fut prié par quelqu'un des ses amis plus familiers de leur dire qu'estoit la chose qui plus l'auoit contenté en ce monde, & qu'il ne leur dit autre chose, l'Oraison: Dieu ma fait la grace, disoit il, que depuis l'age de vingt trois ans, iusques à present, iamais ie n'ay passé vn seul iour sans auoir fait quelque peu d'Oraison mentale, laquelle ma tellement seruy que ce resouvenir de Dieu ma toujours consolé en mes ennuy, ma fortifié en mes disgraces, ma donné force contre le peché, & pour le comble de mon bon-heur, elle ma retté des tracas du monde, & des tumultes de la terre, pour me colloquer dans ce lieu de repos, d'où i'espere moyennant la grâcé de nostre Seigneur, aller en Paradis.

Deuotion  
de l'Empereur  
Charles V

C'est vne chose admirable, & vn prodige merueilleux, qu'un Prince si grand, & vn Monarque si puissant, entourné de tant d'ennemis, & ayans de si grandes, & si puissantes armées à gouuerner, par mer & par terre, n'aye pû dans le gouuernement d'un si grand Empire estre diuertiy pour vn seul iour du seruicé, & deuoit qu'il deuoit à son Dieu, à la confusion de nous autres petits vermisseaux de terre; qui perdons si aysement cette presence tant necessaire d'un Dieu, pour le moindre petit diuertissement qui nous artieue. C'est mon regret, & mon desplaisir qui me fait crier à vous Seigneur, à ce qu'il

vous plaise nous faire la grace, que l'exemple de ce Prince serue à nostre salut, & non point à nostre condamnation, car si nous sommes soigneux de nourrir nostre corps, pourquoy nostre ame, créée à vostre image & semblance, manquera elle de son aliment spirituel, car de mesme que la gorge est le canal, par le moyen auquel l'estomach reçoit sa nourriture corporelle, l'Oraison este conduit par lequel vostre diuine Majesté communique, les graces, & les dons spirituels à l'ame, & comme sans cette gorge l'estomach ne receuroit aucune nourriture, ny vie, aussi sans l'Oraison, l'ame meurt à la grace, & ne peut auoir de vie pour le Paradis.

Nos pauvres Sauvages ignorans encores la maniere d'adorer, & seruir Dieu, auoient souuent recours à nos prieres, & ayans par plusieurs fois expérimenté le secours, & l'assistance que nous leur promettons d'en haut, lors qu'ils viuroient en gens de bien, & dans les termes que leur prescriuions, adouuoient franchement que nos prieres auoient plus d'efficaces que tout leur chant, leurs ceremonies, & tous leur ritamarres de leurs Medecins, & se resiouissoient de nous ouyr chanter des Hymnes, & Pseaumes, à la loüange de Dieu, pendant lesquels (s'ils se trouuoient presens) ils gardoient estroittement le silence, & se rendoient attentifs, pour en oïr, au son, & à la voix, qui les

conténoit fort.

S'ils se presentoient à la porte de nostre cabane, nos prieres commencées, ils se donnoient la patience qu'elles fussent acheuées, ou s'en retournoient en paix, sçachant desia que nous ne deuions pas estre interrompus en vne si bonne action, & que d'entrer de force, ou par importunité, estoit chose estimée mesme incivile entr'eux, & vn obstacle aux bons effects de la priere tellement qu'ils nous donnoient du temps pour prier Dieu, & vaquer en paix à nos Offices diuins. Nous aytant en cela la coustume qu'ils ont de n'admettre aucun dans leurs cabanes, lors qu'ils chantent les malades ou que les mots d'un festin ont esté prononcez

Lors que la saincte MeTe se disoit dans nostre cabane, ils n'y assistoient non plus, car elle s'y disoit toujours la porte fermée; ou si matin qu'ils n'en voyoient rien, non seulement pour ce qu'ils estoient incapables d'y assister, comme infidelles, mais aussi pour vne apprehension que quelques malicieux nous desrobast nostre Calice qu'ils appelloient petite chaudiere, & n'en eussent point fait de scrupule: pour nostre voile de Calice, nous leur Admiroiēt monstions assez librement, avec le beau nostre cha- chasuble que la Reyne nous auoit donné, suble. qu'ils admiroiēt avec raison, & trouuoient riche par dessus tout ce qu'ils auoient



de plus rare , & nous venoient souuent supplier de le faire voir à leurs malades , la seule veüe desquels les consoloit , & leur sembloit adoucir leurs douleurs. La bonne femme du Sauvage du Pere Ioseph , en auoit desrobé l'Étole , & cachée au fond d'un tonneau , mais apres l'auoir long - temps priée . & coniuérée , car elle estoit tousiours sur la negatiue , elle nous la rendit en fin , disant qu'elle l'auoit retirée des mains de quelque volleur de la Nation du Petun , mais c'estoit elle mesme qui en auoit fait le vol ne pensant pas que nous y d'eussions prendre garde , & c'est en quoy elle se trompoit.

Deuotion  
d'Auon-  
daon Capi-  
taine Hurō

Auondaon grand Capitaine de la ville de saint Ioseph , auoit tant d'affection pour nous , qu'il nous seruoit comme de pere syndique dans le pays , & nous voyoit aussi souuent qu'il croyoit ne nous estre point importun . & nous trouuans par fois de genouils prians Dieu , il s'y mettoit aupres de nous , les mains iointes , avec vne posture qui donnoit de la deuotion , & ne pouuans d'auantage , il taschoit serieusement de contrefaire nos gestes & ceremonies , remuant les levres , puis esleuoit les mains , & les yeux au Ciel , & y perseueroit iusques à la fin de nos offices , & Oraisons , qui estoient assez longues , & luy aagé d'environ soi-

xante & quinze ans. O mon Dieu, que cet exemple deuroit confondre des Chrestiens ! & que nous dira ce bon vieillard Sauuage, non encore baptisé, au iour du Jugement, de nous voir plus negligens d'aymer, & seruir vn Dieu, que nous cognoissons, & duquel nous receuons iournellement tant de grâces, que luy, qui n'auoit jamais esté instruit que dans l'escole de la gentilité, & ne le cognoissoit encore qu'au trauers les espaisse tenebres de son ignorance.

Mon Dieu, resueillez nos tiedeurs, & nous eschauffez du feu de vostre diuin amour, car nous sommes pour la pieté, en quelque chose plus froids que les Sauuages mesmes. Ce bon homme m'importuna fort de luy donner vn petit Agnus Dei, qu'il porra à son col, avec tant de respect & de deuotion, qu'il ny auoit aucun François qui en fit plus d'estat, non pour la beauté de la soye de laquelle il estoit enveloppé, mais pour la croyance qu'il y auoit, lequel il conseruoit tellement que peur de le perdre, il le fit encor couvrir d'vn autre morceau d'estoffe.

Il nous pria fort de luy permettre d'assister à la sainte Messe, pour y prier Dieu avec nous, mais comme nous luy enmes dit qu'il ne pouuoit, n'estant pas baptisé, il nous supplioit qu'on le baptisast pour y pouuoir assister, & faire au reste com-

me nous. Et comme il estoit tout plein de bonne volonté, il ne cherchoit que l'occasion de nous faire plaisir, & demandoit de coucher dans nostre cabane, lors qu'en l'absence de mes confreres, i'y restois seul la nuit. Je luy en demandois la raison, & s'il croyoit m'obliger en cela, il me disoit qu'il apprehendoit quelque accident pour moy, particulièrement au temps que les Hiroquois estoient entrez dans leurs terres, & qu'ils me pourroient aysement prendre, ou me tuer dans nostre cabane, sans pouvoir estre secouru de personne, & que de plus les esprits malins qui les inquietoient, me pourroient aussi donner de la frayeur, s'ils venoient à s'apparoire à moy - ou à me faire entendre de leurs voix, comme ils font en diuerses contrées, & sous diuerses figures. Je le remerciois de sa bonne volonté, & l'asseurois que ie n'auois aucune apprehension, ny des Hiroquois, ny des esprits malins, & que ie voulois demeurer seul la nuit dans nostre cabane, en silence, prieres, & Oraisons. Il me repliquoit : Mon nepueu, ie ne parleray point, & prieray *IESVS* avec toy, souffre moy seulement en ta compagnie pour cette nuit, car tu nous es cher, & crains qu'il ne t'arriue du mal, ou en effet, ou d'apprehension. Je le remerciois derechef, le renuoyois au bourg, &

demeurois seul à la garde de nostre Seigneur & de mon bon Ange, car ie ne iugeois pas necessaire d'auoir autre garde avec moy, & puis de mon naturel ie suis assez peu apprehensif, Dieu mercy.

Ily en a qui s'imaginent que les pais Sauuages sont tout plains de demons, & que ces pauures gens en sont continuellement tourmentez & vexez, cela est bon pour les pais de ceux qui les adorent, comme faisoient anciennemēt les Mexicains, mais pour nos Hurons, ils les croyent meschans & ne les adorent aucunement encores qu'il le semblent faire aux offrandes qu'ils font en des lieux particuliers comme j'ay dit ailleurs, & si Satan leur apparoist comme il fait à quelqu'vns, ce n'est pas tousiours sous vne forme hydeuse & espouventable, mais ordinairement sous forme humaine, ou de leurs parens & amis deffuncts, & quelquefois en songe seulement, principalement aux femmes, ou ils se font ouir de la voix, & comme ils la diuersifient, tantost triste & plaintiue, & tantost gaye & ioyeuse, avec des risées, sans qu'on y puisse rien comprendre, ny qu'on aperçoie aucune choses. Le Sauuages m'en demandoient l'interpretation, & me seruant dextrement de l'occasion, ie leur disois que ces voix tristes & lamentables de leurs parens & amis deffunct, n'estoient autres que de regrets & desplaisirs de leur damnation, pour n'auoir pas esté baptisez & vescu selon la loy que le Fils de Dieu nous a enseignée par ses Apostres. Et que pour ce qui estoit de ces ris & voix de

resouïffance, cela ne procedoit que du malin esprit, qui leur vouloit faire croire par là, contre toute verité, que leurs parens estoient bien-heureux, & iouissoient de la felicité eternelle, afin de les diuertir eux mesmes de la voye de Dieu, les obliger à la mesme vie, les maintenir dans les mesmes vices, & les entrainer en la mesme damnation avec leurs parens & amys deffuncts, tellement que les pauvres Sauvages par ceste responce detestans ces cachots tenebreux, frappoient de la main doucement contre leur bouche & disoient ho, ho, ho, ho, ho. Danstan téonguiandé, voyla qui n'est pas bien, voyla qui ne vaut rien, & ils auoient raison.

Il arriue quelquefois que le diable pere de mensonge dit des veritez, mais cela luy est si rare, qu'il n'en diroit iamais s'il n'y esperoit du profit, ou que Dieu ne luy contraignit, aussi ne le doit on croire, ny l'escouter, que comme on doit faire vn demon en bouchant ses oreilles.

Vn honneste gentil homme de nos amis, nommé le sieur du Vernet, demeurant avec nous au pais des Hurons, nous dit vn iour que comme il estoit dans la cabane d'une Sauvagesse vers le Bresil, qu'un demon vint frapper trois grands coups sur la couuerture de la cabane, & que la Sauvagesse qui cognut que c'estoit son demó, entra des aussi tost dans sa petite tour d'escorce, où elle auoit accoustumé de receuoir ses oracles & entendre les discours de ce malin esprit. Ce bon gentil homme presta l'oreille, & escoutant le colloque, entendit le diable qui se plaignoit tout haut, d'estre grandement fati-

Vn demon  
parle à vne  
Indienne.

gué, & que son seul respect l'auoit amené là d'un loingtain païs, d'où il venoit de guérir des malades. (Ô le mal heureux medecin.) Après auoir encor long temps discouru avec vne voix assez basse, il dit en fin à celle Magicienne qu'il y auoit trois Nauires François en mer, qui arriueroyent bientoſt, ce qui fuſt trouué véritable, car à trois ou quatre iours de là ils arriuerent, & après que la Sauvageſſe l'eut remercié & fait ſes demandes, le demon s'en retourna dans les enfers & ledit ſieur du Vernet dans les Nauires nouuellement arriuez.

Ce meſme gentil homme nous dit, qu'il auoit remarqué en ſes Sauvages bien que tout nuds, hommes, femmes & enfans, que iamais les femmes ne cognoiſſoyent d'autres hommes que leurs propres maris, lesquels en eſtoient ſi jaloux, qu'ils n'euffent ſouffert pour choſe du monde qu'un autre eut abuſé de leur couche, & d'abondant que tous les peuples, par vne ſuperſtition payenne, s'alloient tous les iours laver à la riuere dès qu'ils eſtoient ſortis du liſt, & ne nous en ſçeu donner autre raiſon, ſinon celle de leur antiquité, pour ſe nettoyer du peché.

Ce n'eſt pas ſeulement aux peuples infidelles & barbares, que le diable ſ'apparoit ſous diuerſes formes & figures, mais auſſi à pluſieurs Chreſtiens & Religieux. Depuis quelque années ença, j'ay appris d'un bon Pere des noſtres de la Prouince de Flandre, que demeurant de communauté dans un Conuent de la meſme Prouince. Il y eut vne ieuue Nouice lequel ſe

Le diable  
paroiſt à vn  
Nouice.

promenant seul dans le iardin, & prestant trop inconsiderement la pens e à la tentation, qui luy remettoit en memoire les grands biens qu'il auoit laiss e au monde, & que s'il y fust demeur e qu'il eut esté riche & opulent, au lieu d'une extreme pauuete qu'il embrassoit, eut esté bien mont e au lieu d'aller pieds nuds, & estim e au lieu d'estre mespris e, dont le diable prenant occasion luy estourdit l'esprit & le plongea dans vne telle melancolie, que mesprisans en son ame les actions vertueuses de la sainte Religion, il aspira aux plaisirs mondains de telle sorte, que le diable pour le perdre d'auantage, luy fist apparoir vn gros cheual noir bien equippe, sell e & brid e, garny d'une bonne bougette à l'usage de la telle, qui sembloit plainne d'escus, le Nouice grandement effray e d'une apparition si inopin e rentrant en luy mesme s'enfuit au Couuent, où n'ayant p  dissimuler sa peur, fut command e par le Superieur de luy dire le suiect de son estonnement, ce qu'ayant fait encor tout tremblent, fut doucement dispos e à rendre l'habit de la sainte Religion, & charitablement aduertiy que l'ordre n'admettoit que ceux qui batilloient & resistoient vaillamment à l'ennemy, & non ceux qui adheroient à leurs tentations. Il rendit donc l'habit bien qu'avec regret, & fut renuoyé au monde, c  il vit, tousiours vn peu troubl e & inquiet e de ceste apparition.

Il a du depuis fait de grands efforts pour rentrer en l'ordre, mais il n'a pû venir à chef de ses pretections, pour apprendre aux Nouices

& nouveaux champions en la milice de nostre Seigneur d'estre tousiours sur leur garde, & de resister aux tentations du malin esprit dès l'instant qu'elles se presentent, peur de tomber en pareil inconuenient, & malheur de ce Religieux, car le diable ne dort iamais.

Il y a d'autres apparitions qui arriuent, mais à des personnes plus aduancées à la vertu, par de rudes combats & des prises estranges avec cet esprit malin, que Dieu permet pour les faire meriter & affermir dans la mesme vertu.

Depuis quelques années en ça, nous auons eu en nostre Conuent de Paris, vn de nos Religieux nommé Frere Bonnauenture, natif d'Amiens, tellement poursuiuy & molesté par l'ennemy du genre humain, s'y qu'à peine luy laissoit il prendre vn peu de relasche, de sorte que tous les Religieux & principalement les Nouices, comme nouveaux apprentifs en la voye de Dieu, en estoient tous effrayez & n'ozoient plus se tenir seuls la nuict dans leurs cellules, s'ils n'auoient le soir esté asseuré par leur Pere maistre & receu la benediction.

L'vn de nos  
Freres our  
menté par  
le diable.

Combien de fois a on veu ce pauvre Frere meurtry de coups & esgratigné comme d'vn animal meschant, on a ouy quelquefois des chaisnes de fer rouller par le Conuent & des tintamarres effroyables, que ce malin esprit proche les bons iours principalement, faisoit en la poursuite de ce bon Religieux, pour l'espouuenter & luy faire quitter ses oraisons & l'exercice de ses mortifications, pendant lesquelles on l'a souuentefois veu rauy en extaze



deux & trois fois le iour, Dieu m'a fait la grace de m'y estre quelquefois trouué present, & en des iubilations admirables où sa voix egallement deuote avec ses parolles, sembloient celles d'un Ange du Ciel, tant elle estoit douce & rauissante.

Ce malin esprit inuenta vn iour vne estrange maniere de le vexer & luy donner peine, car comme il luy en vouloit, il ne cherchoit que l'occasion de luy mal faire & le faire mourir s'il eut pû. Il y auoit vne grande Croix dans la cellule de ce bon Religieux deuant laquelle il auoit accoustumé de se prosterner & faire ses oraisons, le diable desirant de le faire mourir, prit des cordes & l'attacha pieds & poings liez sur ceste Croix en sorte qu'il n'eust sçeu se bouger ny remuer, puis luy mist vne corde au col, & la serra de si près qu'il l'en pensa estrangler & pour empecher qu'on ne le secourut (malice infernale) il ferma la porte par dedans en telle maniere que le Superieur fut contraint d'y faire entrer vn Religieux par la fenestre avec vne eschelle, où la porte ouverte ce pauvre frere fut trouué comme mort, & destaché fut mis sur la couche d'où reuenu à foy. il loüa Dieu & luy rendit graces infinies d'auoir combattu pour luy & deliuré son ame, d'un si puissant ennemy.

Dieu tres-bon ne permet iamais que nous soyons tentez au delà de nos forces, il veut que nous soyons esprouuez & non point sur

montez, car il n'y a que celuy qui le veut qui le puisse estre. Les esprits infernaux desesperent de pouuoir rien gagner sur ceste belle ame, que plustost ils luy augmentoient ses couronnes & ses merites, vn d'iceux en guise d'vn Courtisan s'adresta vn iour à l'vn de nos Nouices auquel n'ayant pû mettre en l'esprit de quitter la sainte Religion, le batit de telle sorte que le Reuerend Pere Prouincial entendant les coups de sa chambre, accourut promptement le secourir, mais à son approche ce saint courtisan disparut, dequoy le Nouice rendit graces à Dieu & audit Pere, auquel il compta l'histoire.

Je pourrois encore icy rapporter plusieurs autres apparitions & combats des demons à l'encontre des Religieux, mais comme ce n'est pas mon suiet & que cela est assez ordinaire, ie me contente pour le present des deux susdites, lesquelles doiuent suffire, l'vne pour nous faire tenir sur nos gardes & resister fortement à l'ennemy dès qu'il nous approche par quelque tentation, & l'autre pour nous apprendre qu'il y a tousiours à combattre pendant que nous sommes en ce monde, & que tant plus nous nous approchons de Dieu, plus puissamment le diable nous assaille, mais avec la grace de nostre Seigneur, nous luy pouuons resister, & dire avec S. Paul, ie puis tout en celuy qui me donne confort.

*De recours que les Sauvages auoient à nos prieres. De la creance qu'ils nous auoient, & où ils croyent que le Soleil se couche.*

### CHAPIRE XXXIII.

**P**Riez les vns pour les autres afin que vous soyez sauuez, disoit l'Apostre saint Iacques. Je ne m'estendray pas dauantage pour vous faire voir combien merite celuy qui prie pour son prochain, que de vous rapporter vne memorable sentence de la Bien-heureuse sainte Angelique de Foligny, laquelle a autant grauement que veritablement dit, ces mots dignes de la perfection : peut estre que l'on se mocquera de moy de ce que ie vay vous dire, mais neantmoins il est vray, que i'ay receu plus de graces de Dieu, priant pour autruy, que priant pour moy mesmes.

Ce qui se confirme par l'histoire suivante, extraicte des Croniques de nostre saint Ordre, après laquelle il ne faut plus de preuue ny d'autre tesmoignage du bien qui nous reuiet de prier pour autruy, quoy que nous soyons grand pecheurs, car Dieu ne se laisse iamais vaincre de courtoisie, & est tousiours prest à donner pour peu qu'on le prie avec foy. Vn certain Religieux & parfait Frere Mineur homme

Histoire  
d'vne pe-  
cheresse.

homme de tres-saincte vie, prioit ordinairement tous ceux à qui il parloit d'auoir memoire de luy en leurs prieres. Aduint vn iour, comme il entroit en quelque ville, qu'il rencontra vne femme fort vitieuse, & mal viuante, qui le saluant, luy rendit aussi-tost le reciproque, & la pria tres-humblement de prier Dieu, & la Vierge pour luy. Mais ceste femme toute estonnée d'un propos si nouueau en son endroit, luy respondit, hélas ! mon pere, mes prieres vous seroient inutiles & ne vous seruiroient de rien : par ce que ie suis la plus grande pechereffe du monde. Qu'elle que vous soyez, repart le Religieux, ie vous supplie de m'obliger de ce bien, ô chose adimirable : si-tost qu'elle fut entrée en l'Eglise, elle fit la reuerence à vne image de la sainte Vierge, & alors elle se ressouuint du Religieux, incontinent se mit à genoux deuant icelle image, disant, *l'Aue Maria* pour luy, elle n'eut si-tost acheué ladite oraison, qu'elle fust rauie en esprit, & vit la Vierge Mere de Dieu, tenant son fils bien aymé entre ses bras, qui le prioit pour elle, luy disant, (Monseigneur, ie vous supplie escoutez, s'il vous plaist l'oraison de ceste pechereffe,) & quoy ma mere, respondit l'ésant, (commét voulez-vous que l'escoute l'oraison odieuse de ma grande ennemie, encores qu'elle prie pour mon grand amy ? he ! m'ô fils, repliqua la Vierge, de grace, faites luy misericorde, & vous li rendez amie, pour l'amour de vostre grand amy.

Ceste pauvre femme retournée à soy, grandement estonnée d'une telle apparition, cou-

rut incontinent trouuer le Religieux, & luy raconta ce qu'elle auoit veu en son eſprit, après luy fit vne entiere & parfaite confeſſion de tous ces pechez, & depuis s'eſtudia du tout à fuir le vice, & ſeruir deuotement ceſte tant ſecourable Aduocate des pecheurs.

Nous priét  
de faire  
ceſſer les  
pluyes.

Enuiron les mois d'Auril & May les pluyes furent tres-grandes & preſque continuelles au païs de nos Hurons (au contraire de la Frâce qui fut fort ſeiche cette année là) de ſorte que les Sauuages eſtoient dans de grandes apprehenſions que tous les bleds des champs deuſſent perir, & dans cette affliction qui leur eſt fort ſenſible, ne ſçauoient plus à qui auoir recours ſinon à nous, car deſia toutes leurs inuocations & ſuperſtititions auoient eſté inutilement employées, c'eſt ce qui les fiſt recourir au vray Dieu qui leur départit miſericordieuſemēt les effets de ſa diuine prouidence. Ils tindrēt d'oc cōſeil entre les principaux Capitaines & vieillards, & aduiſerent à vn dernier & ſalutaire remede, qui n'eſtoit pas vrayemēt Sauuage, mais digne de perſonnes plus illuminées. Ils firent apporter vn tonneau de mediocre grandeur, au milieu de la cabane du grād Capitaine ou ſe tenoit le conſeil, & ordōnerent que tous ceux du bourg qui auroiēt vn champ de bled enſemécé y apporteroient vne eſcuellée de bled de leur cabane, & ceux qui auroient deux chāps, en apporteroient deux eſcuellées, & ainſi des autres, puiſ offriroient & dedieroient à l'vn de nous trois, pour l'obliger avec ſes deux autres confreres, de prier Dieu pour eux,

Cela fait, ils me manderent par vn nommé Suis mandé au Conseil. Grenole de me trouuer au conseil, où ils desiroient me communiquer quelque affaire d'importance, & aussi pour receuoir vn tonneau de bled qu'ils m'auoient dedié.

Auec l'aduis de mes confreres, ie m'y en allay, & m'assis auprès du grand Capitaine, lequel me dit: Mon Nepueu: nous t'auôs enuoyé querir, pour t'aduiser que si les pluyes ne cessent bien tost, nos bleds se pourriront, & toy & tes confreres auec nous, mourrons tous de faim; mais comme vous estes gens de grand esprit, nous auons euecours à vous & esperons que vous obtiendrez de vostre Pere qui est au Ciel, quelque remede & assistance à la necessité presente, qui nous menace d'vne totale ruyne.

Vous nous avez tousiours annôcé qu'il estoit tres-bon, & auoit tout pouuoir au ciel & en la terre, si ainsi est qu'il soit tout puissant & puisse se qu'il veut; il peut donc nous retirer de nos miseres, & nous donner vn temps favorable & propice, prie le donc auec tes autres confreres, de faire cesser les pluyes & le mauuais temps, qui nous conduit infailliblement dans la fami- Me le tient vn tonneau de bled. lies. Il cōtinuë encore quelque temps, & nous ne restons pas ingrats ny mescoignoissans: car voyla desja vn tonneau de bled que nous t'auons dedié, en attendant mieux.

Son discours finy, & ses raisons de duites, ie luy remonstray que tout ce que nous leur auôs dit & enseigné estoit tres-veritable, mais qu'il estoit à la liberte d'vn Pere d'exaucer ou reiecter les prieres de son enfant, & que pour cha-

stier, ou faire grace & misericorde, il estoit tousiours la mesme bonté, y ayant autant d'amour au refus qu'à l'oétroy, & luy dis, pour exemple: voyla deux de tes petits enfans, Andaracouy & Aroussen, car ainlis s'appelloientils, quelque fois tu leur accorde ce qu'ils te demandent, & d'autres fois non, que si tu les refuses & les laisse contristez, ce n'est pas pour hayne que tu leur portes, ny pour mal que tu leur veuille; ains pour ce que tu iuge mieux qu'eux que cela ne leur est pas propre, ou que ce chastiment leur est necessaire. Ainsi en vſe Dieu nostre Pere tres sage, enuers nous ses petits enfans & seruiteurs.

Ce Capitaine vñ peu grossier en matiere spirituelle, me repliqua, & dit: Mon Nepueu, il n'y a point de comparaison de vous à ces petits enfans, car n'ayans point d'esprit ils font souuent de folles demandes, & moy qui suis pere sage & de beaucoup d'esprit ie les exauce ou refuse avec raison Mais pour vous qui estes grandement sages & ne demandez rien inconsiderement & qui ne soit tres-bon & equitable, vostre Pere qui est au Ciel n'a garde de vous escôduire, que s'il ne vous exauce & que nos bleus viennent à se perdre, nous croyrons que vous n'etes pas veritables, & que vostre Iesus n'est point si bon ny si puillant que vous nous auez annoncé. Je luy repliquay tout ce qui estoit necessaire la dessus, & luy remis en memoire que des-la en plusieurs occasions ils auoient experimenté le secours d'vn Dieu & d'vn Createur si bon & pitoyable, & qu'il les assisteroit enco-

re à ceste presente & pressante necessité, & leur donneroit du bled plus que iustissammēt, pourueu qu'ils nous voulussent croire & quittassent leurs vices, & que si Dieu les chastioit par fois, c'estoit pour ce qu'ils estoiet̄ tousiours vicieux & ne sortoient point de leurs mauuaises habitudes, & que s'ils se corrigeoient, ils luy seroient agreables & les traitteroit après sans qu'ils manquaissent de rien.

Ce bon homme prenāt goust à tout ce que ie luy disois, me dit: ô mon Nepueu ie veux donc estre enfant de Dieu comme toy, ie luy respondis tu n'en es point encore capable, ô mon oncle! il faut encore vn peu attendre que tu te sois corrigé, car Dieu ne veut point d'enfant s'il ne renonce aux superstitions & qu'il ne se cōtente de sa propre fême, sans aller à celles d'autrui, & si tu le fais nous te baptiserons, & après ta mort tō ame s'é ira biē heureuse avec luy en Paradis.

Le conseil acheuē, le bled d'Inde fut porté en nostre cabane, & m'y en retournay, où i'aduertis mes cōfreres de tout ce qui s'estoit passé, & qu'il falloit serieusement & instamment prier Dieu pour ce pauvre peuple, à ce qu'il daignast les regarder de son œil de misericorde & leur donnast vn temps propre & necessaire à leurs bleds, pour de là les faire admirer ses merueilles. Mais à peine eusmes nous cōmencé nos petites prieres & esté processionnellement à l'entour de nostre petite cabane (le P. Ioseph reuēstu) en disant les Litanies & autres prieres propres, que N. S. tres-bon & misericordieux fist à mesme temps cesser les pluyes, tellemēt que le

Demandōs  
à Dieu le  
beau tēps.



Ciel, qui auparavant estoit par tout couuert de nuées obscures qui se deschargeoient abôdammét sur la terre, se fist serain, & toutes ces nuées se ramasserent en vn globe au dessus du bourg, qui tout à coup s'alla fondre derriere les bois, sans qu'on en apperceut iamais tóber vne seule goutte. d'eau. Et ce beau temps dura enuiron trois sepmaines au grand contentement, estonnement & admiration des Sauvages, qui satisfaiets d'vne telle faueur celeste nous en resterét fort affectiônez, avec deliberatiô de faire passer en conseil, que de là en auant ils nous appellerôient Peres, qui estoit beaucoup gaigné sur leur esprit, & à nous vne grande obligation de rēdre infinies graces à nostre Seigneur, qui nous auoit exaucé, veu qu'il n'vst iamais de ce mot Pere, qu'enuers les vieillards de leur nation, & non enuers les estrangers, par vne certaine vanité qu'ils ont de tenir tousiours le dessus.

Quelqu'vns en suite nous appelloient Arôdiouanc, c'est à dire Prophete ou hôme qui predit les choses à venir & peut changer les temps, car entr'eux il y a de certains Sorciers, Medecins ou Magiciens, qui ont accez au diable & qui font estat de predire les choses futures & de faire tonner ou cesser les orages, & ceux là sont les plus estimez entr'eux, côme entre nous les plus grands Saincts, non qu'ils les estiment Saincts, mais admirables & sçachans les choses à venir. C'est tout ce qu'ils pouuoiet dire d'excellent de nous, car pour nous appeller Oxiau Ondaki, qui veut dire demon ou Ange, cela estoit quelque degré au dessous de ceste premiere qualité.

Bref les Sauvages nous eurent vne telle creance & auoient tant d'opinions de nous depuis ceste faueur celeste, que cela nous estoit à peine, pour ce qu'ils en inferoient & s'imaginoient que Dieu ne nous esconduiroit iamais d'aucune chose que luy demandassions, & que nous pouuions tourner le Ciel & la terre à nostre volóté (par maniere de dire) c'est pourquoy il leur en falloit faire rabatre de beaucoup & les aduiser que Dieu ne faict pas tousiours miracle, & que nous n'estions pas digne d'estre tousiours exaucez, mais souuent corigez.

Il m'arriva vn iour qu'estant allé visiter vn Sauvage de nos meilleurs amis, grandement honneste homme, & qui sentoit plustost son bon Chrestien que non pas son Sauvage, comme ie discourois avec luy & pensois monstrier nostre cachet, pour luy en faire admirer l'image qui estoit de la sainte Vierge, vne fille subtilement s'en saisit & le ietta de costé dans les cendres, pour n'en estre trouuée saisie & le ramasser après ma sortie. I'estois marry que ce cachet m'eut esté ainsi destróbe, & dis à ceste fille que ie soupçonnois, tu te ris à present de mon cachet perdu, mais sçache que s'il ne m'est rendu, que tu pleureras demain & mourras bien tost, car Dieu n'ayme point les larronneses & les chastie, ce que ie disois simplement pour l'intimider & faire rendre son larcin, comme elle fist à la fin l'ayant moy mesme ramassé du lieu où elle me monstra l'auoir ietté.

Le lendemain matin à heure de dix estant retourné voir mon Sauvage, ie trouuay cette

Vne Sauua-  
geile destro-  
be nostre  
cachet.

La fille rō-  
be malade.

filie toute explorée, malade & travaillée de grands vomissemens, est ôné & marry de la voir en cet estat ie m'informay de la cause de son mal & de ses pleurs, l'on me dit que c'estoit le chastiment de Iesus que ie luy auois predict & que deuant mourir elle desiroit s'en retourner à la nation du petun d'où elle estoit, pour ne mourir hors de son país, ie la consolay alors & luy dis qu'elle ne mourroit point pour ce coup ny ne sentiroit dauantage de mal, puis que ce cachet auoit esté retrouué, mais qu'elle auisast vne autre fois de ne plus destrôber, puis que cela desplaisoit au bon Iesus, elle me demanda de rechef si elle n'en mourroit point, ie luy dis que non, après quoy elle resta entierement gueric & consolée & ne parla plus de retourner en son país comme elle faisoit auparauant.

La fille est  
gueric,

Comme ils estimoient que les plus grâds Capitaines François estoient douez d'un plus grand esprit, & qu'ayans un si grand esprit ils pouuoient faire les choses plus difficiles & non les pauvres qui n'auoient point d'esprit. Ils inferoient de là que le Roy (comme le plus grand Capitaine des François,) faisoit les plus grandes chaudieres, & les autres Capitaines les moindres & plus petits meubles. Les tiray de cette folle pensée lors qu'ils nous en prenterent à racômoder, car leur ayât dit que c'estoit l'oufrage des pauvres artizans & non du Roy ny des grands, l'admirant; ils nous dirent: les pauvres ont donc de l'esprit en vostre país, & d'où vient donc que ce sont les Capitaines de Kebet qui ont toute les marchandises & non les

autres, c'est que les pauures leur donnent leur trauail, & les riches les nourrissent.

Ils nous prièrent quelquefois de fort bonne grace, de faire pancher en bas les oreilles droictes de leurs chiens, pour les rendre semblables à ceux de Kebec, & de tuer cest importun Tonnere qui les estourdissoit de son bruit, car ils croyoient qu'il estoit vn oyseau fort delicat qu'on mangeoit en France, couuert de fort belles plumes, & nous demandoient si les pennaches de nos gens estoient de ses plumes, & s'il auoit bien de la graisse, & pourquoy il faisoit tant de bruit, & de la cause de ces esclairs, & de ces roulemens, & ie satisfaisois selon ma petite capacité à leur demande, & les détrompois leur faisant voir qu'ils ne deuoient penser si peu apparemment des choses, ny croire à tous esprits, dequoy ils restoient fort contents & satisfaits, car ils sont bien ayse d'apprendre, & d'ouyr discourir des choses qu'ils ignorent, pourueu qu'on leur parle serieusement, & en verité, & non point en gauffant, ou niaisant, comme faisoient nos François.

Ils furent fort estonnez entre autre chose, aussi bien que plusieurs simples gens d'icy, d'ouir dire que la terre fut ronde, & suspenduë sans autre appuy que de la puissance de Dieu, que l'on voyageast à l'entour d'icelle, & qu'il y eut des Nations au dessus de nous, & mesme que le Soleil fit son cours à l'entour; car ils pensoient que la terre fut

posée sur le fond des abyssines des eauës, & qu'au milieu d'icelle il y eut vn trou dans lequel le Soleil se couchoit iusques au lendemain matin qu'il sortoit par l'autre extremité.

Cette opinion est quasi conforme à celle des Peruennois, lesquels quand ils voyoient que le Soleil se couchoit, & qui sembloit se precipiter dans la mer, qui en toute l'estendue du Peru est du costé du Penent, ils disoient qu'il entroit dedans ou par la violence de sa chaleur il desseichoit la pluspart des eauës, & qu'à l'imitation d'un bon nageur, il faisoit le plongeon par dessous la terre qu'ils croyoient estre sur l'eau, pour sortir le iour d'apres des portes de l'Orient ce qu'ils ne disoient que du coucher du Soleil sans parler de celui de la Lune, ny des autres estoiles. De toutes lesquelles choses on peut inferer, qu'ils n'estoient gueres sçauans en l'Astrologie, & fort ignorans en ces sciences pour n'y auoir pas eu de Maistres.

---

*Histoire d'une femme Huronne baptisée, & d'un ieune Montagnais auquel le Diable s'apparut sous diuerses formes. Du grand festin qui fut fait à son baptesme, & de la harangue des Sauvages.*

CHAPITRE XXXIV.

Gibier des  
Freres Mi-  
neurs.

**L**A conuersion des Infidelles est le propre gibier des Freres Mineurs, & de roder

toute la terre, pour les amener à Iesus Christ, car Dieu ne nous a pas enuoyé pour nous seuls, mais pour ayder à sauuer les autres en nous sauuans nous mesmes, autrement nous ne satisfaisons pas à tout ce qui est du deuoir d'un vray Frere Mineur, qui doit estre martyr de volonté, s'il ne le peut estre d'effet.

Ie fais mention au Chapitre suiuant des conuersions admirables que nos tres-saincts Freres ont fait dans les Indes, & presque par toutes les terres Payennes & Barbares, lesquelles surpassent infiniment celles qui se font faites dans tout le Canada; mais ceux qui considereront ce qui est de la nouvelle France, & le peu de zele de l'ancienne à y porter leur ayde. La grande estenduë & le peuple presque infiny des Indes, outre le bon ordre que les Viceroyz & Gouverneurs des pays y tiennent, que ce sont peuples polices pour la pluspart, admireront qu'il y en aye aucun de conuertie dans nostre pauvre Canada, & que nos Religieux y ayent pû disposer vn si grand nombre de Barbares à la foy, & en baptiser plusieurs, entre lesquels ie feray choix de quelqu'vns pour vous faire voir qu'en effet, on y feroit du profit si on y estoit assisté.

Nous baptisames vne femme Huronne malade en nostre bourg de saint Ioseph, qui ressentit interieurement, & resmoigna exterieurement de grands effets du saint Baptisme, il y auoit plusieurs iours qu'elle ne

Baptisme  
D'une fem-  
me Huron-  
ne.

prenoit aucune nourriture, ne pouuoit rien aualler, & n'auoit d'appetit non plus qu'une personne mourante, elle auoit neantmoins tousiours l'esprit & le iugement tres-bon, iouissoit de la faculté de ses sens, & paroissoit en elle ie ne sçay quoy d'aspirant aux biens eternels, car à mesme temps qu'elle fut baptisée l'appetit luy reuint cōme en pleine santé, & ne ressentit plus de douleurs par l'espace de plusieurs iours, apres lesquels la maladie se rengregeant, & son corps s'afoblissant, elle rendit son ame à Dieu le Createur comme pieusement nous pouuons croire.

Auant d'expirer elle repetoit souuent à son mary, que lors qu'on la baptisoit, elle ressentoit en son ame vne si douce, si suauce & agreable consolation, qu'elle ne pouuoit s'empescher d'auoir les yeux, & la pensée, continuellement esleuez au Ciel, & eut bien desiré qu'on eut pū luy reïterer encore vne autre fois le saint Baptisme, pour pouuoir iouyr derechef de cette consolation interieure, grace & faueur, que ce Sacrement luy auoit communiquée.

Son mary nommé *Ongyata*, tres-content & ioyeux au possible, nous en a tousiours esté du depuis fort affectionné, & desiroit encore estre Chrestien, avec beaucoup d'autres, mais il falloit encore vn peu rempoiter & attendre qu'ils fussent mieux instruits, & fondez en la cognoissance d'vn Iesus Christ Crucifié pour nos pechez, au mespris de

toutes leurs folles ceremonies, & à l'horreur du vice, pour ce que ce n'est pas assez d'estre baptisé, pour aller en Paradis, mais il faut viure Chrestienement & dans les termes, & les Loix que Dieu & son Eglise nous ont prescrit : autrement il n'y a qu'un Enfer pour les mauuais Chrestiens, non plus que pour les Infidelies, & non point un Paradis.

Et puis ie diray avec verité, & veux bien le repeter plusieurs fois, que la doctrine, & la bonne vie des Religieux, ne suffisent pas à des peuples Sauvages pour les maintenir dans le Christianisme, & en la foy, il faut de plus la conuersation & le bon exemple des personnes seculiers; car comme ils disent eux mesmes, s'il y auoit des mefnages de bons Catholiques habituez avec eux, ils apprendroient plus en deux Lunes, leur voyans rendre les deuoirs de bons & vertueux Chrestiens seculiers, qu'en quatre, les oyans dire à des Religieux, à la vie desquels ils trouuent plus à admirer qu'à imiter.

Entre plusieurs Sauvages Canadiens que nos Peres ont baptizez, soit de ceux qu'ils ont fait conduire en France, ou d'autres qu'ils ont baptizez & retenuz sur les lieux, un principalement merite que ie vous descriue l'Histoire qui est assez remarquable.

J'ay rapporté cy deuant au premier liure de ce volume, Chapitre sixiesme, comme le Canadien Choumin, autrement nommé le Cadet, auoit promis au Pere Ioseph de luy amener son fils ainé nommé *Naneogahachit*,



pour estre instruit & baptisé, si tost qu'il scauroit son retour de France, comme il fit en effet, s'y rendant si soigneux, qu'à peine ledit Pere eut il pris vn peu de repos qu'il le vint trouver avec son dit fils, lequel apres vn petit compliment luy dit en sa langue : Pere Joseph voyla mon fils que ie t'ay amené, pour demeurer avec toy, ou pour l'envoyer en France ainsi que tu voudras, ie te l'auois promis & m'en acquite, & te le laisse en de-  
 pos pour en disposer à ta volonte, seulement ie te supplie pour l'amour que tu porte à *Iesus*, d'en auoir le soin, de l'instruire, & de le faire son enfant comme tu m'as promis, car ie veux qu'il viue doresnauant comme toy, & aille en Paradis avec toy.

L'enfant ne pouoit auoir lors qu'environ neuf, ou dix ans seulement, mais il estoit fort ioly, honneste, & sentant peu son Sauvage non plus que son pere. On luy demanda s'il vouloit demeurer avec nous, & estre baptisé, il dit que ouy, & qu'il estoit fort content. Là dessus on luy fait quitter son habit de Sauvage, qui consistoit en vn petit capot rouge qu'il auoit eu à la traite pour des pel-  
 leteries, & fut reuestu d'vn petit habit à la Françoisie, qui le consola fort, car il se contemploit, se regardoit, & s'admiroit luy-mesme avec ce petit habit. Mais combien est puissant l'amour d'vn pere enuers son enfant, & reciproquement celuy d'vn enfant bien nay enuers son pere, il n'y a que celuy qui l'a experimenté qui le puisse exprimer.

Le Sauvage  
 donne son  
 fils pour  
 son in-  
 fruct.

Ce pauvre Sauvage auoit esté contant jusques là, mais quand il fut question de dire à Dieu à son enfant, la parole luy manqua, & fondant en larmes, il n'osoit plus regarder ce fils, l'obiet de ses douleurs, non plus qu'une autre sainte Paule son petit sur le rivage de la mer, neantmoins surmontant sa paternelle affection, & ayant plus son fils pour Dieu que pour luy-mesme, Dit detaché au Pere Joseph, cet enfant est à toy, ie t'en ay donné, & me suis despoillé du pouvoit que j'auois sur luy afin qu'il suiue tes volontez, reçois le donc & en fais comme de ton fils, & sur ce partit pour s'en retourner avec les autres Sauvages chargé de quelque petit present qu'on luy donna pour essuyer ses larmes.

Or ce fut icy bien la pitié, car *Neogimac* voyant partir son père, il n'y eut plus de paix à la maison, il pleuroit, il s'affligeoit & vouloit à toute force s'en retourner avec luy, sans qu'on pût par aucune douceur luy persuader de demeurer, à la fin on vsta de quelque menace de luy offer son habit, & de le renvoyer comme il estoit venu, ce qu'prenant, il s'appaisa un petit, & dit au Pere Joseph; Si tu m'aymes comme tu dis, laisse moy donc aller avec cet habit, car il me plaist infiniment, autrement ie ne voy point que tu ayes de l'amour pour moy, car l'amitié ne se reconnoist que dans le bienfait, & tu me le veux oster, ce n'est pas que ie desire te quitter pour tousiours, mais seulement pour la

consolation de mon pere qui se meurt de tristesse. Et quoy voudrois tu bien vser d'une si grande rigueur à l'encontre de celuy qui ne peut vaincre les sentimens que la nature luy a donné pour celuy qui l'a mis au monde, ie ne le peux concevoir, & ne sçauois comprendre que tu sois bon pour les autres, & que pour moy seul tu sois mauuais, c'est à toy à faire voir ta courtoisie en effect, & à moy de t'en faire les remerciemens selon leur valeur, & te promettre comme ie fais, de te venir voir souuent avec d'autre petits garçons que ie t'ameneray pour apprendre à prier Dieu avec moy, si tu m'en donne le congé: mais comme il vid qu'il falloit tout à bon quitter l'habit, ou demeurer, il se religna, & dit qu'il ne s'en vouloit point aller, & deslors resta avec nos Peres, sans plus parler de ses parens.

Il fut aduoué qu'il y eut vn rude combat à cette separation, & puis le Diable y alluma bien les risons, car il y alloit de son interest: comme la suite de ce discours vous fera voir. Ce petit se rendit si soigneux d'apprendre la doctrine Chrestienne, & les prières necessaires, qu'il s'en faisoit admirer, car outre qu'il auoit l'esprit bon, & la memoire heureuse pour bien apprendre, il auoit ie ne sçay quoy de gentil qui le faisoit aimer, & esperer de luy, quelque chose de bon pour l'aduenir.

Après qu'il eut appris ses petites prieres, il ne manquoit pas de les reciter soir & matin de

tin de genouils deuant vne Image deuote, ou à l'Oratoire, & ne se couchoit iamais qu'au prealable il ne se fut recommandé à Dieu, & faict le deuoir d'vn bon Chrestien (Payen qu'il estoit) Lors qu'ils alloit par les cabanes de ceux de sa Nation, il incitoit les petits garçons d'apprendre les mesmes choses, & de venir demeurer avec luy, & aduertissoit les malades de ne mourir point sans estre baptisé, car luy mesme auoit vn si grand desir de l'estre, apres qu'il eut vn peu compris la Doctrine Chrestienne, qu'il ne cessoit iour n'y nuict de prier nos Freres de le baptiser, & fallut en fin pour sa consolation & celle de son pere qu'iles en prioit aussi luy donner iour pour cette solemnité à Pasques, ou quand les Nauires arriueront de France pendant lequel temps il apprit toute sa croyance, son Catechisme, & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise, avec vne facilité & contentement incroyable

¶ Ce que ne pouuant supporter l'ennemy du genre humain, luy dressa vne furieuse baterie, & inuenta tout ce qu'il peut pour l'empescher de son salut, qui ne luy reussi pas neantmoins. Il incita quelqu'vn de sa Nation de dire à son pere de ne point permettre qu'il fut baptisé, & qu'autrement il mourroit comme les autres qui l'auoient esté. Ce qu'ils disoient pour plusieurs Sauuages que nos Peres auoient baptizez à l'article de la mort

apres auoir esté instruit en fanté , & parantant qu'il le deuoit retirer vers luy. Ce pauvre homme affligé de cette nouvelle, partit à mesme temps du lieu où il Hyvernoit, esloigné de plus de trente cinq lieuës de nostre maison , & se rendit à l'habitation, non sans vne grande peine, pour consulter les François sur ce qu'il auoit à faire touchant son fils. Il s'adressa, mais fort mal à propos, à de certains indeuots, qui ne se soucioient non plus du salut des Sauvages que du leur propre, car au lieu de porter ce pere à faire baptiser son fils, ils l'en destournerent le plus qu'ils peurent, l'asseurant qu'il le deuoit retirer de nos mains, & suiure le conseil de ceux de sa Nation, à quoy il n'estoit desia que trop porté.

Ce mauuais conseil des François n'estoit pas qu'ils se souciaient que l'enfant fut baptisé ou non mais c'estoit pour tirer de ce pauvre pere quelques pieces de pelleteries, ou de venaison, ce qui parut lors que n'en pouuans rien auoir, ils luy chanterent iniures, l'appellant yurongne, & qu'il ne valloit rien d'auoir ainsi liuré son fils, qu'on enuoyeroit en France si tost qu'il seroit baptisé, & que le Pere Ioseph auoit tort de l'auoir accepté. Voyez l'insolence, & la temerité de ces indeuots, ie croy que les Chefs les en auront chastiez, si la faute leur en a esté decouuerte, car ils ne peuuent tout cognoître, que par

lesyeux d'auttuy.

Qui n'eut esté esmeu de tant de mauvais conseils, & des iniures des François, autre qu'un esprit bien fort. Ce pere ainsi traüeré dans ses penées, s'en vint chez nous, où il fut bien receu & traité de mesme nous, & ne scachans son mauvais dessein, on luy permit de parler à son fils en particulier, auquel il demanda si il vouloit quitter là les Religieux; mais l'enfant luy respondit que non, & qu'il vouloit demeurer avec eux, pour estre baptisé, & que le iour destiné pour son baptisme s'approchoit fort. Le pere ne luy en parla pas d'auantage pour lors, se contentant de cette premiere atteinte, iusques à vne autre fois qu'il reuint le presser de plus près, sans que l'enfant descouurit rien à personne, de la peine que son pere luy donnoit, peur qu'en la descouurant, il ne fut renuoyé à ses parens, en quoy il se trompoit.

Ces malicieux & faux Chrestiens François, continuerent tousiours de solliciter ce Choumin à retirer son fils de nos mains, & de ne permettre qu'il fut baptisé; quelques autres Sauvages s'y employerent aussi, qui l'animerent si bien, que le Samedi de Pasques il vint chez nous accompagné d'un Sauvage, que l'on tenoit pour grand forcier, & auoir vne frequente communication avec le Diable, aussi bien que le pere de ce petit, qui outre cela estoit

estimé le meilleur Medecin, & grand chasseur du pays.

Comme on ne se mesfioit point de luy on le laissa derechef monter seul dans la chambre ou estoit son fils occupé en quelque petit exercice, & l'ayant salué à la mode luy dit que c'estoit à ce coup qu'il falloit qu'il renonçast au saint Bapteme; & à tout ce qui estoit de nos instructions, autrement qu'il mourroit, & qu'il fit estat de s'en retourner avec luy. L'enfant insistoit toujours du contraire. & ne pouuant gouter vn si mauuais procedé, pressé de trop près; luy dit franchement que s'il le contraignoit d'auantage en la conscience, qu'il le renonceroit pour son père, & qu'il auoit bien peu d'esprit (mot ordinaire) de vouloir luy empêcher à present vne chose que luy mesme luy auoit conseillée, lors qu'il le donna au Pere Ioseph.

Le pere irrité que par douceur, & autrement il ne pouuoit rien gagner sur l'esprit, & la constance de son fils, voulut vser de menace, & luy deschargea vn si grand coup sur l'estomach qu'il le renuerla par terre, au bruit duquel le Frere Geruais accourut; qui luy demanda pourquoy il auoit frappé son fils, mais le petit prenant la parole, respondit; Ne vois tu pas bien qu'il n'a point d'esprit, & qu'il ne sçait ce qu'il fait. Il vouldroit que ie vous quittasse, & que ie ne fusse point baptisé, mais ie le veux estre, & mourrois

plustost à la peine, que de m'en retourner avec luy sans auoir receu ce benefice, c'est pourquoy pour me liberer de ces importunités si ie vay en France ie n'en reuendray pas, ou bien vous me contraindrez de reuenir, car autrement ie ne puis auoir de repos. Les Religieux qui se trouuerent là, voyans sa constance le consolèrent, & tancerent le pere de vouloir empescher le baptesme de son fils: lequel s'excusa sur ce que les François memes, avec plusieurs de la Nation, luy conseilloyent de le reprendre, & ne permettre qu'il fut baptisé.

C'estoit la coustume que nos Freres alloient toutes les Festes & Dimanches, faire l'Office diuin à l'habitation & y demouroient depuis le matin iusques apres Vespres qu'ils reuenoient à nostre Couuent. Le jour de Pasques dès le matin le Pere ioseph s'y en alla à mesme dessein, accompagné de son petit Sauuage, & de Pierre Antoine. Paterchouenon, autre Sauuage qui auoit esté baptisé en France, Choumin s'y trouua aussi ou ayât rencontré son fils, le pria derechef de s'en retourner avec luy, & pour l'amadouer l'ayans tiré vn peu à l'escart loin de la maison, luy presenta quelque chose à manger, qu'il n'accepta que par contrainte, & encor moins luy voulut il obeyr en son mauuais dessein; Tellement que cet impetueux n'ayant encor pu rien gagner sur sa constante resolution, fut à la fin contrainct de l'abandonner en



ses bonnes volontez, & le laisser retourner avec nos Freres.

Vespres estant dites, le Pere Ioseph fit chercher ce petit, & ne l'ayant pû trouuer s'accompagna de son Pierre Anthoine, & partit pour son retour au Conuent, esperant que si le garçon n'y estoit encore arriué, qu'il les suiuroit bien tost apres, car il estoit assuré de sa resolution.

Or l'enfant qui auoit vn peu trop tardé avec son pere, fut bien marry que le Pere Ioseph fut party, car il craignoit tousiours la rencontre de ceux qui le dissuadoient de son salut, & fut contrainct de s'en aller seul, en nostre maison. Estant arriué au dessus de la coste du fourneau à chaux, qui est à vn grand quart de lieuë de nostre Conuent. chantant comme ils ont accoustumé allans par les bois; s'apparut à luy vn fantôme en guise d'vn vieillard, ayant la teste chauue, & vne grande barbe rousse blanche, qui n'auoit point de pieds, mais seulement deux bras, & deux ailles, avec lesquelles il voltigeoit autour de luy, luy disant quitte les Religieux, & le P. Ioseph, ou autrement ie te tueray.

Ce petit vn peu esmeu, luy respondit qu'il n'en feroit rien, qu'il les aymoit trop, & vouloit estre baptisé. Je te tueray donc repliqua le fantôme, & à mesme temps se ietta sur luy comme il passoit entre deux arbres, l'abatit sur la neige pour lors encore d'vn pié & demy d'espoisseur, & luy

pressa tellement l'estomach que de douleur il fut contrainct de ietter de hauts cris, & d'appeller le Pere Ioseph à son ayde, ce qu'ayant fait lacher prise à ce fantosme, il luy emporta son chapeau à plus de trois cents pas de là.

S'estant releué, il se prit à crier, & courir de toute sa force, sans sçaudir où estoit son chapeau, lequel il retrouua au milieu du chemin, fort loin d'où il luy auoit esté pris, & l'ayant ramassé, non sans quelque apprehension du malin esprit, qui l'auoit l'a porté, il ouyt vne voix qui luy dit derechef, quitte donc ces *Ca Iscove ou acoper*, ( ainsi appellent-ils les Recollets ) il respondit : Je n'en feray rien, & fuyoit toujours vers le Couuent en criant aux Religieux qu'ils l'allasse. t secourir, lequel ayant esté à la fin entendu, le Pere Ioseph enuoya Pierre Anthoine pour voir que c'estoit, car on ne pouuoit encor discernier la voix que confusement. Estant rencontré, il conta à Pierre Anthoine son infortune, & les frayeurs qu'il auoit eu de ce fantosme, le priant au reste de n'en dire mot à personne, peur que cela ne retardat son baptesme, ou que l'on en conceut quelque mauuaise opinion de luy, ce qu'ils tindrent fort secret iusques au temps qu'il le fallut descouurir. I'ay eu diuerses pensées sur ce fantosme, & m'est venu en l'opinion que ce pouuoit estre Choumin mesme, qui l'auoit enuoyé à son fils pour luy faire quitter le party de Dieu,

car comme i'ay dit ailleurs il estoit estimé vn fort grand Pirotois.

Ce soir mesme les bons Peres Iesuites qui estoient logez à nostre departement d'embas, donnerent à soupper à nos Religieux, qui leur en donnoient aussi reciproquement, où ils menerent Pierre Anthoine, & vn autre Sauuage qui nous auoit promis son fils, puis le petit Nancogauachit avec son pere qui l'estoit venu voir, lesquels loüerent fort l'apprest des viandes, & la maniere de nous gouverner en nos repas. Apres souper le petit Nancogauachit monta à la chambre avec le Frere Geruais, & tout gay & ioyeux se tenoit aupres du feu, pendant que ledit Frere escriuoit quelque mots Sauvages qu'il luy enseignoit, comme tout à coup il vint à tomber pleurant amerement, avec la gorge & vn visage fort enflé, qui estonnoit fort nos gens, ne scachant d'ou ce mal luy pouuoit proceder; On luy demanda ce qu'il auoit, mais à cela point de responce seulement on luy oyoit dire entre ses dents, Noma, Noma, qui veut dire en nostre langue, Non, Non. Lors ledit Pierre Anthoine qui auoit desia sceu l'apparition du fantosme, dit alors qu'il y auoit là du sort necessairement, & quelque traitt de la magie de son pere, ou de cet autre sorcier qu'il auoit amené, & pour confirmation de son dire, conta l'histoire de ce Demon, qui en forme d'vn vieillard luy estoit apparu sur le chemin reuenant de Kebec.

Ce qu'ayant sçeu le bon Frere Geruais & craignait pis, appella le P. Ioseph à son secours & avec luy les R.R. Peres Iesuites, pour voir l'estat du petit & comme on en deuoit vser, car il estoit comme mort estendu de son long deuant le feu, la premiere chose qu'ils voulurent faire fut de le mettre sur la couche qui estoit là tout proche, mais ils ne le purent oncques leuer de terre, à la fin nostre Frere Charles y prestant la main & tout ce qu'il auoit de force avec le Frere Geruais, le mirent sur sa paillasse. Le Pere Ioseph & les R.R. PP. Iesuites ne sçachant la cause de ce changement si soudain, s'informerent de Pierre son confident, d'où cela pouuoit proceder, lequel leur raconta derechef, la rencontre du fantosme, qui leur donna quelque crainte d'obsession, & que ces si grâds tourments qu'il se donnoit à luy mesme sur la couche, en estoient des autres indices, c'est pourquoy ils se mirent tous en prieres.

En ces entrefaictes, le Pere de ce petit parut avec son compagnon, auquel on conta ce qui s'estoit passé, mais il en fit bien l'estonné, & dit mon fils veut mourir, mais laissez moy faire & ie le gueriray, & se retirant dans le iardin avec cet autre medecin, firent des extorsions du corps & des grimasses estranges, pendant lesquelles son mal augmentant, il se prit à pleurer & suer à grosses gouttes par tout le corps, les yeux fermez & tellement changé de face qu'il n'estoit pas cognoissable, nonobstant il repectoit souuent comme s'il eut parlé à quelqu'un Nema, qui veut dire nom, & quelquefois Nio-

uy baptisé, tout aganiouy, ie veux estre baptizé, & se plaignant fort de l'estomach, disoit: que ce qu'il auoit veu sembloit le vouloit estouffer tant il le pressoit. Ce que voyant le R. P. Lalle-mant, luy couurit le visage de sa couuerture, où ayant esté peu de temps on l'encendit qu'il contestoit fort, disant Nema & ralloit comme vn homme agonizant. On le descourrit prôp-tement pour luy donner de l'air, car il auoit des-ja la face toute changée, les levres fort en-flées, & les yeux tout tourneés. Et reprenant vn peu haleine, il dit, mais avec peine, que c'estoit le petit homme qu'il auoit veu, qui le vouloit estrangler à cause qu'il vouloit estre bap-tizé & que cela le tenoit encor à la gorge, l'on luy donna du vin qu'il aualla, mais cela ne luy ser-uit de rien, non plus que d'vn autre dans lequel le P. Lalle-mant auoit fait tremper son Reli-quaire, car l'enfant crioit tousiours Nex bou-tamounau, i'estouffe. Neke pou-tame-pitau, i'e-strangle.

Le P. Ioseph voyant que tout ce qu'on luy auoit pû faire ne l'auoit de rien soulagé, luy fist aualler vne cueillerée d'eau beniste, laquelle ayant auallée, il dit, qu'est-ce qu'on m'a fait boire, ce meschant craint bien cela, il l'a fait fuir, il ne me tient plus à la gorge, il est à present aux pieds dulit, iettés en dessus: après qu'o en y eut ietté, il dit, il n'est plus là, il est sous le list, iettez y en aussi, ce qu'ayant fait, l'enfant dit, voyla il n'est plus ceans, il s'est enfuy tant il craint ce que tu luy iette.

Pendant que cela se passoit dans la chambre,

le pere du petit avec son compagnon estoient dans le jardin, où ils faisoient des grimasses & chimagrées avec de certaines inuocations au demon, d'où ayans içeu qu'on les apperceuoit, ils cesserent & furent appellez à la chambre, & reprimandez de leurs magies, & iusqu'à la veille de la Pentecoste, que ce petit deuoit estre baptizé, il fut tourmenté tous les soirs par ce demon, l'espace d'vne heure & quelquefois de deux, avec des peines pareilles de la premiere fois.

Il luy est aussi arriué que allant seul par les bois chasser aux escurieux pour son diuertissement particulier, il ouyt vne voix sans rien appercevoir, qui luy repeta par trois ou quatre fois, quitte donc les Religieux ou ie te tueray, (c'estoit la menace ordinaire du demon) ce qui luy donna vne telle apprehension, que laissant là son arc, ses flèches & l'escurieux qu'il auoit tué, s'enfuit à trauers les bois iusques dans nostre Conuent, & deslors ne vouloit plus sortir seul, sinon que nos Religieux l'aduertirent, que quand il oyroit, ou verroit quelque fantosme, qu'il se signat du signe de la sainte Croix, inuouquant le saint Nom de Iesus & de Marie, & que par ce moyen l'ennemy neluy pourroit plus nuire, ce qu'ayant obserué & baisé souuēt le Reliquaire qu'il portoit à son col, auquel il y auoit de la vraye Croix, il s'asseura du tout & n'eut plus peur de l'ennemy, iusques à vn certain iour que le demon s'apparoissant derechef à luy hors le Conuent, & luy commandant avec vne voix fort afreuse, de quitter les Religieux,

Oyt vne  
voix en  
l'air.

il en demeura tellement effrayé qu'en fuyant il crioit comme vn perdu au secours, mais come il vint à se resouvenir de ce qui luy auoit esté enseigné, il fist promptement le signe de la saincte Croix sur luy, & adiousta, ie ne te crains point ô Satan, car tu ne me scaurois empescher d'estre baptizé dans huit iours, ce qu'ayant dit l'ennemy disparut, & s'en alla comme vn tourbillon de vent rencontrer trois de nos Religieux qui estoient dans le iardin du répart, lesquels il pensa renuerser du haut en bas des murailles, mais s'estans recommandez à Dieu, ce tourbillon les quitta & s'attacha à vn petit arbrisseau, qu'il esbranla & secoüa de telle sorte qu'il en rompit plusieurs petites branches, & ne toucha à aucun des autres qui estoient là auprès, desquels les fueilles ne branlerent pas seulement. Le petit estant de retour à la maison, il dit à nos Peres ce qui luy estoit arriué, & que le demon l'ayant quitté il estoit allé droit à eux, mais on ne luy voulut point dire ce qu'ils en auoient experimenté peur de l'espouuenter.

Nos Freres voyant cet enfant tousiours dans les souffrances & que l'esprit malin ne desistoit point de ses poursuites, se resolurent de le baptizer le iour de la Pentecoste prochaine, & en parlerent par plusieurs fois à son Pere, lequel recognoissant la faute, dit qu'il estoit tres-marry de ce qui s'estoit passé, & que ç'auoit esté à la persuasion de quelqu'vns de la nation & de plusieurs François, qui ne trouuoient pas bon que son fils allast en France & fut baptizé, mais qu'à present, il ne se soucioit pas de leur discours, & estoit tres content qu'on en fist vn

Le diable  
comme vn  
tourbillon  
de vent.

bon Chrestien & que luy mesme se troueroit à Kebec au iour de son baptesme, pourueu qu'on luy die en quel iour de la Lune ce seroit, (car nos Montagnais de mesme que nos Hurons, content par Lune ce que nous contons par mots, & par nuicts, ce que nous contons par iour) & que s'il pouuoit il y ameneroit plusieurs Algonmequins, ses parens & amis, avec toute sa famille pour en voir les ceremonies & magnificences.

Le Samedy de la Pentecoste estant arriué, le P. Ioseph accompagné du petit & de Pierre Anthoine, allerent aux cabanes des Sauvages, les prier pour la ceremonie du baptesme qui se deuoit faire en publique, après lequel il y auroit festin solennel - pour tous ceux qui s'y troueroient indifferement, hommes, femmes & enfans, qu'estoit le moyē d'y auoir bonne compagnie, car où la chaudiere marche, ils sont assez diligens.

Le lendemain dès le matin, le P. Ioseph & le P. Lallemant allerent donner ordre pour la ceremonie du baptesme, lequel le sieur de Champlain Lieutenant pour Monsieur le Duc de Vâtadour dās le pais, ne voulut permettre estre fait en publique, comme il auoit auparauant promis; par des raisons d'estat, disant qu'vn autrefois si les Sauvages auoient enuie de conspirer contre les François, ils n'auroient point meilleur occasion qu'à presenter vn enfant au baptesme, & pendant que nos gens seroient occupez à en voir les ceremonies, ils les pourroient tous tuer ou emmener esclaves, comme s'il estoit tousiours necessaire



de faire ces ceremonies en publique , & par cette deffence il empêcha le contentement & l'edification qu'elles eussent pû donner à plus de deux cens Sauvages qui estoient là arrinez.

Le petit est  
interrogé  
puis bap-  
tizé.

Le R. P. Lallemand celebra la sainte Messe & en suite la Predication à la priere du P. Ioseph, à la fin de laquelle on fist venir le petit habillé de blanc à la porte de l'Eglise, lequel, en la presence de toute la compagnie, fut interrogé s'il vouloit pas estre baptizé, il respondit que ouy, & generalement à tout, suivant qu'il est porté dans le Rituel Romain; voyant sa perseverance, l'on le fist entrer dans la Chappelle de la Court, (car il n'y a point d'autre Eglise) & là fut baptizé par le P. Ioseph le Caron, & nommé Louys par le sieur Champlain, qui le tint au nom du Roy, & la dame Hebert premiere habitante du Canada, pour Marcine, vne bonne partie des François en furent les temoins, avec la pluspart des parens du garçon, excepté de son pere, qui n'y pû assister pour quelques affaires particulieres qui luy estoient suruenüs. A la fin le Te Deum fut chanté en action de graces, & deux coups de canons tirés, & quelque mousquetades.

Exhortatiõ  
du P. Ioseph.

Tout estant acheué, il fut question de donner ordre pour le festin des Canadiens, mais auparavant, le P. Ioseph assisté du P. Lallemand, du sieur de Champlain & de quelques autres François, leur voulant donner la refection spirituelle de l'ame, car s'estant transportez en vne grande place où tout le peuple estoit là assemblé, il leur fist vne exhortation, en langue

Canadienne, par laquelle il leur fist entendre ce qui estoit du S. Baptesme & de sa necessité, & la principale raison pour laquelle nous nous estions acheminez en leur pais, qui estoit pour les instruire en nostre Religion, leur apprédre à seruir Dieu & gagner le Paradis. Plus il leur demanda s'ils en vouloiét pas estre instruits, & nous donner de leurs enfans, pour estre esleuez en nostre Conuent aux choses de la foy. côme des-ja on leur en auoit beaucoup de fois prié, & auoient tousiours differé d'en donner, & qu'il les prioit de luy dire à present leur volonté.

Puis s'adressant aux Capitaines, il leur dit: c'est principalement vous autres qui deuriez prendre soin de vous faire instruire & enseigner, afin que vos enfans & les autres Sauvages fissent de mesme & ensuiuissent vostre exemple. Je vous supplie donc d'y auiser & me faire scauoir vostre deliberation, car en vne affaire ou il va de vostre salut, il n'y faut point de remise. Les RR. PP. Iesuites sont icy venus nous seconder & traouiller pour le mesme effect, ce qui vous doit grandement consoler, car avec l'instruction spirituelle, ils auront moyen de vous assister en vos necessitez corporelles, & esleuer de vos enfans dans leurs maisons lors qu'ils seront basties, ce que nous n'auons pû faire nous autres, à cause de nostre pauureté, & que nous ne viuons que d'aumosnes qui nous sont escharsement données par les François, desquelles si nous vous faisons part ils ne sont pas contans, cômme l'auuez pû apperceuoir, ny mesme des choses qui nous font besoin.

Il leur fist encor plusieurs autres discours, touchant la gloire des bien-heureux & les tourmens des damnez; & sur la fin il leur recita les Commandemens de Dieu qu'ils comprirēt fort bien, mais quand il vint au sixiesme commandement *Non mecaberis*, la plus-part se prirent à rire, disans que cela ne se pouvoit observer; mais d'autres plus sages leur respondirent, les Peres l'observent bien, car ils n'ont point de femmes & n'en veulent point avoir, pourquoy non nous autres.

Discours  
d'un Capitaine  
Savoyen.

A la fin du discours vn des Capitaines nommé Chiméouriniou, prist la parole & dit: il est vray que nous n'avons point d'esprit, de voir que depuis douze Hyuers que tu és icy, & que tu nous as tant de fois parlé du chemin du Ciel & de te donner de nos enfans, pour estre nourris & instruits (ils mettent tousiours la nourriture avant l'instruction,) en ta Religion & en tes ceremonies, nous ne t'en avons encor point voulu donner que fort rarement, en partie à cause de ta pauvreté, & avons negligé nostre instruction & le bien que tu nous procurois, ne pensans pas qu'il nous fust necessaire.

Tu monstre bien que tu nous ayme grandement, d'avoir quitté ton pais pour nous venir instruire & endurer tant de mal commé tu as fait pendant deux ou trois Hyuers, que tu as couru les bois avec nous pour apprendre nostre iangue.

Si nous allons chez toy, tu nous fait part de tes biens, & nous donne à manger & à nos enfans, & pourquoy telerions nous ingrats & méco-

mécognoiffans en ne receuans tes parolles, puis que tu és fort puiffant & fçauant, & nous des bestes rampantes, ou comme petits enfans qui manquent de iugement: nous voicy treize Capitaines avec tout cét autre peuple qui nous est fuiet & plein d'amitié pour toy, car tous te cognoiffent pour bon & pacifique: Nous tiendrons demain confeil pour delibérer fur tes parolles, & puis nous te dirons noftre refolution & le defir que nous auons de te cõterter & d'amender les fautes paffées.

Après vn autre Capitaine nommé Mahican Atic, s'adreffant à Pierre Anthoine Patetchounon, dit-il, il est vray que tu n'as point d'esprit de ne nous auoir point raconté ce que tu as appris en France, nous t'y auions enuoyé afin que tu y remarquaffes les choies bonnes pour nous les faire fçauoir, & neantmoins voila plus d'vn hyuer paffé que tu en és de retour, & ne nous as encore rien dit; ie ne fçay fi c'est faute d'esprit, ou faute de hardieffe, ou que tu te mocque de ce qui est en France, car quand tu nous en parle, qui est fort peu fouuent, tu ne fais que rire, & fais toujours l'enfant, il faut que tu fõis homme, & dife hardiment & fagement les choies que tu as veuës & apprifes, afin que nous en tirions du profit.

Lors le Pere Ioseph prenant la parole pour Pierre Anthoine, répondit au Sauvage, il est bien vray que Patetchounon, est vn peu honteux de vous parler de ce qu'il a veu & appris en France, car quãd il vous en parle il fe plaint

Ce qu'on  
apprend en  
France.

que vous vous en mocquez, difans, que les François luy auoient appris à mentir; c'est pourquoy il ne vous ozeroit plus rien dire. Premieremēt il y a appris à parler François, à prier Dieu, lire & escrire, & beaucoup d'autres choses necessaires que vous autres ne sçavez pas, & que si vous voulez nous apprendrons à vos enfans & à vous mesmes si vous voulez, vous en dōner la peine.

Cela finy, vn chacun se leua pour aller au festin. Les R.R.PP. Iesuites, nos Religieux & quelques Capitaines Sauvages, avec Pierre Anthoine & le nouueau baptizé, avec ses principaux parens, allerent dîner à l'habitatid avec le sieur Champlain, & Estrouachit Capitaine Montagnais, alla chez la Dame Hebert, où se preparoit le grand festin des Canadiens pour leur distribuer la viande, car entr'eux chacun se contente de ce qu'on luy donne, & personne ne prend luy mesme au plat, dont reussit vn grand silence, douceur & paix en tous leurs repas.

Viandes  
du festin.

Les viandes qui furent employées à ce sollemnel festin, furent en tres-grande quantité, car il y auoit premierement 56. outardes ou oyes sauvages, 30. canards, 20. farcelles, & quantité d'autres gibiers, que Pierre Anthoine Patetchounon, & le petit Neogauachit destiné au baptesme, & quelque François que le sieur de Champlain auoit presté, tuerēt au Cap de Tourmēt pendant trois iours qu'ils y giboyerent. Le sieur Destouche Parisien y contribua deux Grues, qu'il auoit tiré près de nostre Cōuent & deux corbillons de poix. Plusieurs autres François y

frent aussi leur presens, & Messieurs de la Traicte principalement, desquels on eut deux barils de poix, vn baril de galettes, 15. ou 20. liures de pruneaux, six corbillons de bled d'Inde, & quelque autre petite commodité, qui furent mises avec tout le reste des viandes, bled, pain, poix & pruneaux dans la grande chaudiere à braslerie de la dame Hebert.

Les Officiers qui eurent soin de disposer ce banquet solennel, furent Guillaume Coillard, gendre de la dame Hebert, Pierre Magnan, qui a esté depuis mangé par les Hiroquois, comme ie diray cy-aprés. Vn nommé Matthieu celuy qui auoit hyuerné avec nous aux Hurons, & Jean Manet truchement des Skecaneronons. Lesquels après auoir fait bien bouillir le tout ensemble, pesle mesle, dans cette grande chaudiere, ils se seruirent des grands rateaux du iardin en guise de fourchettes, pour en tirer la viande, & d'vn sceau attaché au bout d'vne perche, pour en puiser le bouillon, qui fut distribué & partagé avec la viande par ledit Capitaine Esrouachit, à toute la compagnie commençant, par luy le premier. Et après qu'ils furent tous bien rassassiez, ils dancierent à leur mode, puis emporterent le reste des viandes dans leurs cabanes, disans qu'ils voudroient qu'il y eut tous les iours baptesme pour y faire tous les iours bonne chere.

Officiers  
du festin.

*Histoire d'un Algoumequin baptizé, sur-  
nommé par les François Trigain, &  
de sa ferueur.*

CHAPITRE XXXV.

**I**E vous ay rapporté au Chapitre precedent, la harangue, que le deffunct P. Ioseph fist aux Sauvages sur le suie et du baptesme du petit Neogauachit, vous verrez à la suitte de ce discours que plusieurs la receurent, comme des fruidts du Paradis, & d'autres comme chose indifferente. Car comme il est dit dans l'Euangile, vne partie de la semence tomba sur la bonne terre, & l'autre partie sur la pierre dure.

Les barbares ayans ruminé le discours de ce bon Pere, teindrent conseil par entr'eux & resolurent de se faire instruire & de donner de leurs enfans pour estre entez en la voye du Ciel, comme il leur auoit esté dit. Ils deputerent deux Capitaines pour luy en donner aduis, (çauoir Chimecourimou & Escouachit, lesquels le prierent de se transporter avec eux à Kebec, où le sieur de Champlain & le Sauvage Mathicanatic, l'attendoient à ce suiet pour aduiler des moyens.

Le Pere Ioseph ne perdit point de temps & ayant prié le P. Charles Lalliemant Superieur des RR. PP. Iesuites, (pour lors encores logez

avec nous dans nostre Couuent ) d'y assister, s'en allerent de compagnie avec les deux Sauvages à Kebec, où le P. Ioseph leur reitera les memes exhortations qu'il leur auoit faictes au temps du festin, & de plus leur remonstra la necessité qu'il auoit de sçauoir parfaitement leur langue auant que de leur pouuoit entierement expliquer les myteres de nostre foy & que cela ne le pouuoit faire eux estans toujours errans & vagabons par les bois & les montagnes, qu'aucces longueurs & pertes de temps infinis; & que tout le remede qu'on pouuoit apporter en cela estoit de suivre nostre premier dessein, qui estoit de choisir vne place, cultiuer les terres & se rendre sedentaires & que par ce moyen on apprendroit facilement leur langue, on les instruiroit en la foy & se formeroient au gouuernement des François.

Le Pere ayant finy son discours: le Capitaine Harangue  
d'vn Sauua-  
ge. Montagnais prit la parole & fist vne harangue, accompagnée de son eloquēce ordinaire, dont en voicy la teneur: que j'ay bien voulu vous coucher icy, non pour la rareté de son stile, mais pour la substance que son discours contient, enfermé dans la simplicité que ie confesse estre sincere, comme celle de nos meilleurs Catholiques. Vous qui estes icy assemblez, escoutez, considerez & prestez l'oreille à ce que ie vay vous dire, afin que vous en puissiez faire fruct. Il est vray que nous n'auō point d'esprit nous autres barbares, nous le cognoissons bien à present au lieu que du passé nous nous croyons sages, mais aussi faut il aduoier que vous en auez



bien peu (vous Pere Ioseph,) en cette demande que vous nous faictes, de cultiuer les terres & nous habituer aupres de vous avec toutes nos familles comme nous en auons eu autrefois le dessein par tes remonstrances desquelles depuis long-temps, tu n'a plus ozé dire mot, ou pour y estre contrarié par les François, ou pour considerer toy mesme que nous n'auons point de quoy viure, ny toy moyen de nous en donner pendant que nous abatterions les arbres & defricherions les terres. Mais si les François auoient du courage assez, de nous en prester pendant vn an ou deux, qu'il nous faudroit pour disposer ces terres, nous nous y employerions de bonne volonté avec toutes nos familles, qui ne demanderoient pas mieux, & y ayant de quoy les nourrir, nous irions à la chasse, & rendrions aux François leurs viures en des pelleteries & fourures plus qu'ils ne nous auoient presté, autrement nous ne pouuons pas nous arrester en vn lieu sans mourir de faim; voyez donc si vous pouuez nous assister, & selon vos offres, nous tascherons de satisfaire à vos desirs.

Ceux à qui la chose touchoit de plus prés ne firent point d'autre responce, sinon, qu'il n'y auoit point de prouision à Kebec, & qu'on doutoit encore que les Nauires arriuaissent si tost, & partant qu'on ne pouuoit leur en prester pour ce coup, puis que les François estoient eux mesmes en necessité; ce qu'entendans les pauvres Sauvages pleins de bonne volonté, ils

offrirent nonobstant de leurs enfans pour estre instruits avec les François, mais à raison qu'il y auoit peu de viures au magazin, comme ie viens de dire, on différa d'en vouloir prendre iusqu'à l'arriuée des Nauires.

Les RR. PP. Iesuites receurent neantmoins vn petit garçon nepueu de Escouachit, mais soit qu'il s'ennuiat seul, ou qu'ils n'eussent pas moyen de l'entretenir, il ne leur demeura guere, car la perte de leur vaisseau & du R. P. Noiroto, les auoit mis à l'estroit & priué de beaucoup de commoditez, qui leur eussent pû seruir en cette belle occasion.

Voicy encor vn autre fruit du baptesme du petit Néogauachit & de l'exhortation du Pere Joseph le Carô, enuers vn Algoumequin nommé Napagabiscou, & par les François Trigatin, lequel à quelque iours de là estant tombé malade, eut la peur de mourir sans estre baptesmé, qu'il demanda maintefois & avec tres-grande instance, si que se voyant pressé du mal, il disoit que s'il n'estoit baptesmé, qu'il en imputeroit la faute deuant Dieu à quiconque luy refuseroit, promettant d'ailleurs que si Dieu luy rendoit la santé, il se feroit instruire aussi tost après son baptesme & viuroit à l'aduenir en bon Chrestien.

Tellement qu'vn Sauvage nommé Choumin vint aduertir le F. Gervais qui estoit encor pour lors au Cap de Victoire de se transporter promptement aupres du malade qui le demandoit à toute instance, mais à peine ledit F. eut il moyen de luy rendre responce & s'informer de sa si

soudaine maladie qu'un autre messager arriva en grand haste (lequel depuis a esté baptisé par les PP. Iesuites) pour le faire diligenter, luy disant viens viste frere Geruais pour baptizer Napagabiscou, qui t'en prie, car il s'en va mourir: Alors le bon frere luy dit, ie veux bien l'aller secourir & faire mon possible pour le rendre capable du Ciel, mais comment veux-tu que ie me transporte là, ie ne peux passer la riuere à nage, & n'ay ny canot ny chaloupe pour me conduire. Le Sauuage respondit, c'est à tort que Choumin a laissé retourner son canot, mais met toy librement sur mes espauls, & ie te passeray à la nage, car autrement tu tarderas trop icy.

Considerés vn peu, ô Chrestiens, l'affection que ce bon Sauuage auoit pour le salut de son frere prochain, luy qui n'en auoit pas encore pour luy mesme, pour n'estre pas encore assez illuminé. Il court, il sollicite, il prend soin de son ame, & passe la riuere à nage pour demander le secours du frere Geruais, & la repasse de rechef pour luy amener vne chaloupe, puis qu'il ne s'estoit voulu mettre sur les espauls, où il n'eust pas esté trop assuré, comme en effect quelle apparence à nous autres Religieux couverts de gros habits qui boient l'eau comme l'esponge, se mettre sur les espauls d'un barbare pour passer vn si grand fleuve, le sujet en estoit bon, mais de hazard fort grand.

Après que ce bon Religieux fut muni d'vne Chaloupe, il pria le Truchement Marsolet

de le vouloir accompagner comme il promit de tres-bonne volonté, mais comme ils penserent iouier de l'auiro, il furuint des flots & des coups de vents si puillans, avec la pluye qui estoit fort violente, qu'on fut contraint de rentrer dans vne barque & attendre là vn autre temps plus beau, car les Mattelots refuserent de passer outre.

Comme ils estoient là attendans la fin des pluyes, ils apperceurent deux Sauvages dans le fleuve à nage, qui allerent premierement à la barque d'où estoit party le Frere Ceuais qu'ils cherchoient, puis vindrent à celle où il estoit, auquel ils firent leur legation, & le sollicitèrent de partir promptement, pour ce que le pauvre malade l'attendoit avec impatience, & vne apprehension grande de mourir sans estre baptisé.

Estans arrivez avec quatre ou cinq François, qui les accompagnerent, ils trouuerent ce pauvre homme dans vne conuulsion, & vne grosse fievre qui le mettoient dans vn doute qu'il en pût relchaper, car n'y ayant là ny Medecin, ny remede, on ne scauoit que luy faire sinon de l'observer, & voir quand il expireroit. O bon Iesus, ou femmes nous qui nous delicatons tant pour peu de mal, à la moindre indisposition, les Medecins sont à nos cheuets, & les remedes sont à foison distribuez à nos maux pour nous sauuer la vie du corps pendant que nous perdons iouuent celle de l'ame, Seigneur, qui doit estre pour vostre Paradis.

Ce pauvre Sauvage est au destroit, ce pauvre homme est agonizant, les douleurs de la mort l'affaillent de tout costez, crie-il au Medecin sauue-moy la vie, non : mais reuenu de sa conuulsion il n'a recours qu'à ceux qui luy peuuent faire part dans l'heritage de Dieu, puis se tournant du costé du frere il luy dit avec vn accent plein de deuotion. Mon Frere, il y a long-temps que ie t'attendois pour estre fait enfant de Dieu, ie te prie baptiser celuy qui preferant les interests du Ciel, à ceux de la terre, ne veut que ce que ton Dieu veut, qui est la grace de le louer à iamais.

Le bon Frere luy demanda s'il y auoit long temps qu'il auoit ce desir, il respondit qu'il y auoit plus de trois Hyuers qu'il en auoit fait la demande au Pere Ioseph, & qu'asscurement il auoit compris que sans le baptesme on n'alloit point en Paradis. Et le bon Religieux continuant ses interrogations, luy demanda par les Truchement Oliuier, & Marsolet (car il entendoit fort peu l'Algonmequin) s'il cognoissoit nostre Dieu duquel il parloit, ouy dit il aux effets de sa toute puissance & bonté, laquelle nous experimentôs, & voyons tous les iours deuant nos yeux, & quand bien nous ne le cognoistrions qu'en cet vniuers, le Ciel, la terre, & la mer qu'il a créee, & tout ce qu'ils contiennent pour nostre seruice, comme nous pour sa gloire ainsi que nous a eu dit le P. Ioseph, cela suffiroit pour le confesser ce qu'il est, tout puissant &

Dieu par dessus toutes choses, qui a enuoyé son fils vniq̄ue en ce monde, mourir pour le rachapt des humains.

Puis pour suiuant son discours il dit. Je ne me puis pas souuenir, malade comme ie suis, de toutes les Instructions que le P. Iosèh, m'a eu donnée, mais ie croy entierement tout ce qu'il croit, & que tu crois aussi, & veux viure & mourir dans vostre creance, car ceux qui ne sont pas des vostres, ne peuuent iouyr de la vie eternelle, cōme vous, ils vont dans vn feu sous la terre avec les Manitous, c'est ce que i'ay retenu de plus particulier de vos instructions & enseignemēs, tu me feras resouuenir du reste qui m'est necessaire à vn autre temps, mais auparauant baptise moy mon Frere, car ie seray tousiours en peine, & en doute de mon salut que cela ne soit accōply.

Le Religieux le voyant dans vne si bonne resolution & ferme propos du S. Baptesme, luy dir qu'il en estoit fort edifié, mais qu'il falloit de plus estre marry des offences qu'il auoit commises contre Dieu, avec vne ferme resolution de n'y plus recidiuer, & d'abandonner pour vn iamaïs toutes leur vaines superstitions, & de se faire plus amplemēt instruire s'il reuenoit en cōualeſcence; ce qu'il promit & tesmoigna avec des paroles, & des soupirs qui ne pouuoiet proceder que d'vn cœur vrayemēt touché de Dieu, & confus de sa cōfution mesme, Ouy, dit-il, ie suis grandemēt fesché de tout le mal que i'ay fait en ma vie, & d'auoir fait le Manitou en tant d'oc-

caſions ; Tien voyla mon ſac qui eſt là artaché à cette perche , prend-le & tout ce qui eſt ded ns, & le bruſle , ou le iette dans la riuere , fais en fin tout ce que tu voudras , car dès à preſent ie te prom ts que ie ne m'en ſeruiray iamais, baptiſe moy donc.

Il y auoit là pluſieurs François, tant Catholiques que Huguenots, lesquels dirent tous que veritablement il le falloir baptiſer, & qu'il y auoit conſcience de le laiſſer mourir ſans luy donner contentement. puis qu'il auoit rendu de ſi grands teſmoignages de ſon bon deſir : Meſme ſon beau pere du malade le deſiroit auſſi, ayant deſia à cet effet fait aſſembler pluſieurs ſauuages pour le baptiſme de ſon gendre qui luy deuoir eſtre confermé apres de ſi grande prieres, ſurquoy print ſujet noſtre Religieux de faire vne harangue à toute l'aſſemblée des merueilles & miracles de noſtre Dieu enuers ce pauvre aité. puis luy dit à luy meſme.

Mon frere, tu ne peux ignorer la mauuiſe volonté que pluſieurs Sauuages ont eu contre nous depuis la mort de la petite fille de Kameſſic, diſant qu'elle eſtoit morte pour auoir eſté baptiſée, & receu vn peu d'ou ſur la teſte, & leur cholere eſt arriuée iuſques aux menaces de nous vouloir tous tuer, & partant ie veax bien t'aduertir, & pour ceux qui ſont icy preſens, que ce n'eſt pas le ſaint Baptiſme qui fait mourir ceux qui le reçoient, mais au contraire il donne ſouuent la ſanté du corps, avec la vie de l'eſprit, Dont

que ceux de ta Nation ne dient point que l'eau du Baptesme t'aura fait mourir si Dieu t'appelle de ce monde apres iceluy, mais que ça esté pour te deliurer des miseres que tu souffre, & te rende bienheureux en Paradis, à quoy respondit le malade, qu'il le croyoit ainsi, & que ceux qui croioient le contraire ne seroient pas sages.

Lors son beau pere ayant ouy ses plaintes, & sçeu le mauuais dessein de quelques Sauvages, se leua en sursaut & dit : Je ne sçay comme il se peut trouuer des personnes de si petit esprit, que de croire qu'un peu d'eau soit capable de nous faire mourir; Ne sçait on pas bien qu'il faut que tous les hommes meurent, baptisez & non baptitez, & que nous ne sommes icy que pour vn temps. Ce sont des meschans, qui attribuent de si mauuais effets au baptesme que ces Religieux nous conferent pour nostre salut.

Ha, dit-il en cholere; si ie rencontre iamais des malins, ie les feray tous mourir, & ne supporteray iamais qu'aucun tort soit fait à ces Peres, encores que mon gendre vienne à mourir, puis se pourmenant à grand pas d'un bout à l'autre de la cabane, avec vne hache en la main, disoit d'une voix forte. Vous autres de ma Nation, & vous mes amis, parlant aux Algoumequins (car il estoit Montagnais) ie vous dis que ie veux que mon gendre soit baptisé, puis qu'il le veut estre, & qu'il en a le dessein depuis vn si long temps; faut il vouloir du mal à ceux qui nous veu-



lent du bien, rendre des desplaisirs pour des bienfaits, vous avez trop d'esprit pour le vouloir faire, mais ie vous assure que ie couperay la teste à tous ceux qui y contrediront, & puis ie la porteray aux François, pour preuue que ie suis leur amy.

Si son discours fut fort long il n'en fut pas moins animé, car il ne parloit que de tuer, & sembloit qu'il deust assommer tous ceux de la cabane, tant il se demenoit avec sa hache, non qu'il eût l'esprit troublé & offusqué de colere, car c'est chose qui leur arriue rarement, obseruans l'écriture, qui dit; fâché vous & ne m'offencé point. Mais pout faire voir son zele à l'endroit de nous autres qui cherchions leur salut, & qu'assurement il ne vouloit pas qu'on contredit à vne chose si sainte.

Sa ferueur estant vn peu appaisée, il s'assit à terre entre le Frere Geruais, & le malade, puis d'vne voix douce & pacifique, commença à parler à toute l'assemblée en ces termes. Mes amis; Nous sommes icy assemblez pour vne chose de grande importâce, qui est le salut de mon gendre, il est malade comme vous voyez, sans esperance qu'il en releue, & pour ce faut traouiller pour le repos de son ame, par le moyen du baptesme qu'on est prest de luy donner, s'y vous estes bien ayse de cecy, vous serez cause que ie viuray & mourray content, & par ainli viuant & mort ie seray bienheureux, que si vous nous voulez ensuiure, vous redoubleriez nostre ioye, & à

la fin vous viendrez en Paradis avec nous, où nous deuons tous aspirer.

Lors plusieurs Sauvages dirent qu'ils estoient bien contens des resolutions de son gendre, & seroient fort aysez d'en voir les ceremonies, nonobstant tous les discours qu'õ auoit tenu que cela faisoit mourir les hommes, à quoy adiousta vn certain Canadien fort plaisamment, que tels hommes estoient de bié peu d'esprit, de croire qu'vn peu d'eau que l'on iette sur la teste d'vne persõne qu'õ baptise soit capable de le faire mourir, veu que depuis que nous sommes icy (dit-il) en voyla desia plus de quatre sceaux que l'on a ietté sur la teste & par tout le corps de cest autre pauvre malade, & il n'en est pas mort, donc vn peu ne fera pas grand mal à ce gendre qu'on le baptise le vous laisse à penser si cela ne donna pas à rire à tous les François qui se trouuerent là present, & s'ils ne se mocquerent pas plaisamment de ceux qui arguoiet que l'eau du baptesme faisoit mourir, n'vsans eux-mesmes d'autres rafraichissemens plus salutaire pour adoucir les ardeurs de la fièvre, que de jetter quantité d'eau fraische sur le corps de ceux qui en sont trauaillez, & puis dites qu'ils sont bons Medecins, & fournis de bonnes drogues.

En ces entrefaites il suruint vne grande conuulsion à nostre Catecumene, qui le rendit froid comme vne glace, & sans aucun sentiment, car ayant estendu ses pieds sur les charbons ardans, il n'en sentit rien du tout

qu'après estre reuenu de sa pamoison. Le Religieux le voyant en cet estat creut qu'il estoit trespasé, & blasma sa negligence de ne l'auoir pas assez tost baptisé, mais comme l'on eut bien remué ce corps, il reuint à foy, & dit *Iesus Maria*, en ioignant les mains au Ciel, selon qu'il auoit appris en nostre Couuent de le faire de fois à autre, dequoy toute l'assistance loa Dieu, & se resioiuit, puis regardant le bon Frere ayant tousiours les mains iointes il luy dit.

Frere Geruais ie m'en vay mourir comme tu vois, ie te prie donc de me baptiser presentement, car si ie meurt sans l'estre, tu respondras de mon ame deuant Dieu, il n'y aura point de ma faute, elle sera toute tienne; quel tesmoignage veux tu dauantage de moy que de croire tout ce que tu crois; & te promets que si ie retourne en conualecence, que i'yray demeurer proche de toy pour me faire plus amplement instruire; alors tous les François dirent tous d'vne commune voix qu'il le falloit baptiser, sans en remettre l'action au Pere Ioseph, que le Frere attendoit, peur d'vn accident de mort inopiné. A quoy obtemperant le Religieux, il pria les deux Truchemens d'expliquer encore vne fois les principaux misteres de nostre foy en langue Algomequiné.

Cela estant fait, tous se mirent de genouils & dirent le *Veni Creator*, & le *Salue Regina*, & le *Salue sante Pater*, à la fin desquels, le Frere luy demanda derechef s'il croyoit

croioit tout ce que luy, & nos autres Freres luy auoient enseigné, & ayant dit que ouy, il entra dans vne grande conuulsion, pendant laquelle il fut baptisé, & peu apres estimé pour mort, par l'espace de demie heure, apres laquelle il asseura luy-mesme estre baptisé, ayant ouy les paroles, & senty l'eau tomber sur sa teste, & que d'a depuis il n'auoit rien entendu ny senty, de tout ce qu'on luy auoit fait, & qu'au reste il estoit à present rout prest de mourir s'il plaisoit à Dieu luy en faire la grace, pour aller bien tost avec luy.

On chanta le Te Deum laudamus, en action de graces, on regala le nouveau Chrestien le mieux que l'on peut, & chacun luy fit offre de son seruice, avec assurance d'vne amitié eternelle, dequoy il sentit vne grande allegresse en son ame, & les remercia.

Son beaupere qui estoit là present s'adressant alors au Religieux, il luy dit en sa methode simple & ordinaire, mais energique, Mon frere, tous mes parens & amys qui sont icy presens, & moy, sommes bien ayés que tu aye baptisé mon gendre, & fait enfant de Dieu comme toy, cè qu'estant il n'est plus à nous, il est à toy, c'est pourquoy fais en tout ce que tu voudras, gouuerne le en sa maladie à la façon de vous autres, seigne le, coupe, tranche, il est à toy, & ne veux plus qu'aucun de nos Manitou siou le chantent. Puis s'adressant aux Sauvages, il leur dit : S'il

meurt il ne faut pas que vous en parliez sinistrement, & iugiez mal du Baptesme, comme quelqu'vns ont faits. Je porteray son corps en la maison du Père Ioseph, afin de l'y enterrer aupres du sieur Hebert, à quoy s'accorda sa femme, qui iusques alors auoit gardé le silence, contente en son ame du bonheur de son mary.

Le Frere Geruais promet de l'assister & seruir le iour & la nuit au mieux qu'il luy seroit possible, puis prenant son sac avec tous les instrumens dont il se seruoit en son office de Medecin, en ietta la pierre ( dont i'ay parlé au Chapitre des malades ) dans la riuiere & les petits bastons dans le feu, pour leur oster le moyen de s'en pouuoir plus seruir.

Le sieur de Caen lors chef de la traite, ayant sçeu ce bon œuure, se transporta aupres du malade auquel il tesmoigna l'ayse & le contentement qu'il auoit de son Baptesme, & luy fit offre de tout ce qui estoit à son pouuoir, luy recommandât d'vser librement avec luy comme avec son frere de tous ses viures pour sa personne en particulier, qu'il ne vouloit pas luy estre espargné, puis tirant vne croix d'or de son col, il la luy mist au sien, disant: Tien voyla vne croix precieuse, laquelle ie te preste, & veux que tu la porte iusques à entiere guerison, que tu me la rendras, fais en vn grand estat, car il y a dedans du bois de la vraye Croix, sur laquelle est mort le Sauueur de nos ames. Tous les Chrestiens l'adorent & venerent comme gages de

leur Redemption, car par le moyen d'icelle le Ciel nous a esté ouuert, & auons esté faits coheritiers de Iesus Christ, nostre Dieu, nostre Pere, & nostre Tout: le disant, il la baisa reueremment, la fit baiser au malade, & luy mit à son col, luy recommandant d'auoir esperance & confiance en Dieu, puis partit pour son bord, laissant ce pauvre nouveau Chrestien en paix, & plein d'affection enuers cette Croix, qu'il bailloit incessammér, disant Iesus chouerimit, ego ké saguitan, qui signifie: Iesus aye pitié de moy & ie t'aymeray. Voyla ce que vaut vn bon Chef d'as vn pays. & que pleust à Dieu que tous ceux qui ont esté auant, & apres luy, eussent esté de mesme luy, porté pour le salut des Sauvages, ie m'assure que cela eut grandement profité & aduancé leur conuersion.

La charge du malade ayant esté donnée à nostre Frere Geruais, par son beau pere. Il luy fit prendre pour premier appareil vn peu de theriaque de Venise avec vn peu de vin, qui luy fit ietter quantité d'eau, qui le soulagerent grandement, & en suite les autres medicamens necessaires, iusques à entiere guarison, apres laquelle il rendit la Croix d'or au sieur de Caen, avec les remerciemens & complimens, que son honnesteté luy pû suggerer. Il le remercia aussi des viandes de sa table, desquelles il luy auoit fait part tous les iours de sa maladie, puis ayant mis vne Croix de bois à son col, à la place de celle d'or, il s'en retourna à sa cabane

tres-content, & plein de bonne volonté pour les bienfaiteurs, & déuot enuers Dieu.

Pendant la maladie de ce bon homme, sa femme accoucha d'une fille qu'elle presenta à son mary, à laquelle le F. Geruais demanda si elle vouloit qu'on la baptisast, elle répondit simplement que ouy, comme fit semblablement son mary, & que sa femme le fut aussi, dont le Frere fut fort satisfait.

Je vous ay tantost dit comme ce nouueau Chrestien auoit promis de se venir faire plus amplement instruire, apres qu'il seroit guery, à quoy il ne manqua point, car l'Automne venu, il se vint cabaner proche de nous, où il passa tout l'Hyuer & les deux autres suivans, pendans lesquels il estoit la pluspart du temps avec nos Religieux, desquels il apprint tout ce qui est necessaire à salut, & ne voulut iamais plus chanter les malades, ny parler au diable, comme il souloit auant son baptesme, car en estant fort prié par ceux de sa Nation, il leur répondit qu'il auoit renoncé à tout cela, & qu'il vouloit faire tout ce qu'il auoit promis aux *Ca Iscououacopet*, signifiant par ces mots, ceux qui sont habillez comme les femmes, c'est à dire les Recollects qui portent leurs habits longs.

Vn iour vn Sauvage reprochant à nos Peres que nous ne deuiôs pas empescher Napagabiscou, nostre nouueau Chrestié de châter les malades, & que cela leur faisoit vn grâd tort à cause de son experience: On luy dit qu'estât à present Chrestien il ne le deuoit plus faire

ny aucune de leurs superstitions, ce qui facha fort ce barbare qui ne laissa pas d'aller trouuer Napagabiscou, & luy dire que nos Religieux luy permettoient d'y aller, ce qu'il ne creut pas, & dit qu'il en auoit menty (c'est vne façon de parler assez commune entre les Sauuages) & que nous ne luy auions pas dit cela, & qu'il n'auoit pas: le suis homme, dit-il, & non point enfant, j'ay promis de ne plus faire le Manitou, & ie ne le feray plus aussi, quand bien ma femme m'en deust prier pour elle mesme.

Entre les instructions de nos freres on luy enioignit d'aller toutes les Festes & Dimanches à la sainte Messe, & pource qu'ils n'ont aucun Dimanche, on lui faisoit remarquer le septiesme iour, ce qu'il fit de lors assez exactement, mais pour les iours de fettes on l'en aduertissoit particulièrement. Vn iour qu'il auoit manqué de s'y trouuer le R. P. Malsé Iesuite le rencontrant, luy dit, tu n'as point au iourd'hui assisté à la sainte Messe, cela n'est pas bien, l'autre lui repartit, je ne scauois pas qu'il y fallust assister au iourd'hui, mais afin que ie n'y manque plus, ie vai me cabanner en lieu plus commode, & quand tu iras dire la sainte Messe, tu m'appelleras en passant, & ie te suiurai pour ny manquer plus.

Il y en a qui ont voulu dire que ce pauvre baptizé est retourné demeurer parmy ses parens, sans considerer que n'ayant de quoy viure il a bien fallu qu'il en cherchast où il pouuoit aussi bien que les François dans la



nécessité puis que nous n'auons pas le moyen de le nourrir, ny les François la deuotion de l'entretenir, mais il ne se trouuera point que depuis son baptesme il aye fait le Manitoufiou, ny vsé de ses anciennes superstitions, auxquelles ils sont attachez de père en fils, qui est beaucoup, & partant ie dis que n'y ayant point de sa faute, Dieu luy pardonnera beaucoup de choses qu'il n'excuseroit point en nous pour auoir toute occasion de bien faire, & moyen de viure en vray Chrestien, ou les Sauuages errants soni priuez de nos aydes.

---

*D'une petite fille Canadienne baptesée,  
De sa mort, & de celle du sieur Hebert  
premier habitans du Canada.*

#### CHAPITRE XXXVI.

**A**V commencement de l'Hyuer en l'an mil six cens vingt six. Vn Sauuage nommé Kakemistic, lequel auoit accoustumé de passer vne bonne partie des Hyuers proche de Kebec, tant pour en receuoir quelque alliment, s'il tomboit en nécessité, que pour faire part aux François de quelque morceau de viande de sa chasse, s'ils luy faisoient d'ailleurs cour-

toisie, prist resolution d'aller Hyuerner assez loin des François, mais comme il pleust à Dieu de disposer des choses, il ne fut pas loin qu'il fut contraint de retourner sur ses pas, d'où il estoit venu pour le peu de neige qu'il trouua par tout au mois de Decembre, laquelle à peine pouuoit estre d'un pied de hauteur au plus, qui estoit trop peu pour arrester l'eslan, & puis la femme estoit fort enceinte, & preste d'accoucher.

Kakemistic avec toute sa famille, composée de huit personnes, prirent donc resolution de retourner vers les François, & passans par nostre petit Couuent, ils s'y sejournerent deux iours, pendant lesquels nos freres leur donnerent à manger de ce qu'ils auoient, car ces pauures Sauvages n'auoient pour toute promission qu'un peu d'anguilles boucannées du reste de leur peïsche.

Au bout des deux iours ils troufferent bagage pour aller cabanner proche du fort, afin de pouuoir receuoir quelque soulagement des François de l'habitation, mais auparauant partir il pria le Pere Ioseph de luy vouloir donner vne paire de raquette qui luy faisoient besoin, & quelque peu de viures pour ayder à nourrir sa famille, pendant qu'il iroit faire un voyage en son pays vers la riuere du Saguenay au Nort Nordest de Kebec. Ce bon

Pere Ioseph tout brullant de charité luy accorda facilement tout ce qu'il desiroit nonobstant la pauuereté du Couuent, & luy donna deux paires de raquettes, vn sac de pois, & vn sac de grosses febues, avec quelques autres petites choses propres à son voyage, car en verité sans exagerer la vertu de ce bon Pere, il estoit tellement porté de leur bien faire (& à tous les Sauuages generalement) qu'il le priuoit souuent & luy & ses Freres, de ce qui leur faisoit besoin pour les accommoder, dequoy il estoit aucunesfois blasmé, par ceux qui ne pouuoient approuuer ses liberalitez, & cet excez de charité enuers des personnes qui n'elloient pas encores Chrestiens n'y en termes de l'estre

Le bon Sauuage se voyant si estroitement obligé, fit plusieurs complimens à sa mode, & des remerciemens qui tesmoignoient assez le ressentiment de tant de bienfaits, & entre autre chose, il dit au Pere Ioseph. Le voy bien que tu as vn bon cœur, & que tu m'aime bien & toute ma famille semblablement, c'est pourquoy ie te la recommande, derechef, & te prie de ne permettre qu'elle aye aucune necessité. Si ma femme accouche pendant que ie seray absent, ne laisse point mourir l'enfant sans estre baptisé, puis que tu dis qu'il le faut estre pour aller au Ciel, elle en fera bien aise, & moy aussi, car luy en ayant par-

lé elle me l'a tesmoigné ; Et après plusieurs autres discours l'on luy promist d'en auoir le soin, & puis partit pour son voyage du Sague-nay apres auoir cabané sa famille proche le fort des François.

Il ne se passa pas vn long. temps après son depart, que sa femme se trouuant mal, elle en fist aduertir le P. Ioseph & le prier de luy enuoyer quelque peu de viures pour faire ses couches, car ceux de sa nation ne la pouuoient ayder ny secourir de quelque chose que ce soit.

Le pauvre Pere ayant receu cet aduertissement, luy en enuoya autant qu'il pû par Pierre Anthoine & le petit Neogauachit, avec commandement de le venir aduertir dès l'instant qu'ils scauroient la fin de sa couche, pour aller baptizer l'enfant, à quoy obtemperant ils ne manquerent point, car encore bien qu'elle en fist quelque difficulté au commencement, elle y consentit à la fin & les pria d'aller querir le Pere Ioseph, pour baptizer la petite fille qu'elle venoit de mettre au monde, assez foible & fluette, ce que sachant il y accourut promptement penant la baptizer, mais l'ayât trouué assez forte en differa le baptesme avec consentement de la mere, iusques à l'arriué du Pere Charles Lalleman qu'il fut querir en nostre Couuent, luy referant ceste honneur, en recognoissance de la peine qu'ils auoient prise de nous venir seconder à rendre les Sauvages enfans de Dieu. Ce que le R. P. Lalleman luy accorda & retournerent de compa-

gnie à la cabane de l'accouchée, où ils trouverent le mary arriué de son voyage qu'il n'auoit pû accomplir comme il pretendoit, pour la rencõtre de deux ours que son chien auoit esuenté dans le creux d'un arbre, lesquels il tua, & en apporta de la viande, puis renuoya querir le reste le lendemain matin par ses domestiques.

Ce pauvre Sauvage se monstra tres content de voir sa femme heureusement accouchée & en bonne santé, marry seulement de voir son enfant malade & en danger de mort. Ils eurent ensemble quelque discours, sçauoir s'ils le feroient baptizer ou non, il ditoit pour luy qu'il en auoit prié le P. Ioseph, & sa femme plus attachée à ses superstitions, vacillant tousiours, n'aduoüoit point qu'elle y eust consenty, & taschoit de l'en diuertir, disans pour ses raisons que cette eau du Baptesme feroit mourir son enfant, comme elle auoit fait plusieurs autres. En ces entretaites arriuerent les PP. Ioseph le Caron & Lalle-mant, lesquels cognoissans ce petit different suruenü entre le mary & la femme touchant le Baptesme de leur petite fille, les eurent bien tost vaincus de raisons, & faiçts consentir derechef qu'elle seroit baptizée, ce qui fut fait par le R. P. Lalle-mant, à la priere du P. Ioseph. L'on ne luy imposa point de nom pour estre proche de sa fin, car elle mourut le soir mesme de sa naissance, non en Payenne, mais en Chrestienne, qui luy dõne le iuste titre d'enfant de Dieu, & coheritiere de sa gloire.

Le pere & la mere furent fort affligez de

la mort de ceste fille plus qu'ils n'eussent esté de celle d'un garçon, entrant comme j'ay dit ailleurs, qu'elles ne sortent point de la maison du pere, & que si elles se marient il faut d'ordinaire que le gendre vienne demeurer avec elle au logis de son beau pere. L'on console ces pauvres gés au mieux que l'on peut, apres quoy le Pere Ioseph leur demanda le corps de la deffuncte qu'ils auoient enuoyé à leur mode, pour la mettre en terre sainte au Cimetiere proche Kebec, mais le pauvre homme estoit tellement passionné pour sa fille morte, qu'il la vouloit garder, & la porter par tout où il yroit, disant que puis que son ame estoit au Ciel, elle prioit Latahoquan, qui est le Createur, pour sa famille, & qu'elle n'auoit iamais de faim. Et côme on luy eut dit qu'à la fin il se laisseroit d'un tel fardeau. Il respondit que du moins il ne la vouloit pas enterrer que ceux de sa Nation ne fussent arriuez à Kebec pour en faire le festin plus solemnel, & leur tesmoigner par effect l'ayse & le contentement qu'il auoit du Baptesme de sa fille, & qu'à present il se pouuoit dire parent & allié de tous les François depuis cette magnificence.

Nonobstant les PP. le gaignerent tellement qu'il cōsentit qu'elle seroit enterrée en terre sainte, & avec les ceremonies de la sainte Eglise, au plustost qu'il le pourroit, sans attendre la venue de ceux de son pays, qui ne deuoit pas estre de long tēps. A ceste ceremonie se trouuerent deux de nos Religieux, sçauoir le P. Ioseph, & le F. Charles, le P. Lalle-

mét, & le F. François Iesuite avec plusieurs François de l'habitation, qui tous ensemblemēt se transporterēt à la cabane de la deffuncte, qu'ils prirent & la porterent solemnellement en la Chappelle de Kebec chantans le Psalmé ordonné aux enfans, puis le R. P. Lallement ayāt dit la sainte Messe on fust l'enterer au cimetiere avec vn assez beau conuoy pour le pays, car le pere de l'enfant marchoit tout le beau premier couuert d'vne peau d'Eslan toute neuue enrichie de matachias & bigarures, & avec luy marchoit le sieur Hebert & les autres François en suite, selon l'ordre qui leur estoit ordonné, non si graument mais moins modestement que ce Sauvage pere, qui tenoit mine de quelque signalé Prelat.

L'insolence & l'auarice sont blasmables, mesmes par ceux qui ne cognoissent point Dieu. Quand il fut questiō d'enterrer le corps, il yeut quelque debat entre les François, à qui appartiendroit les fourures dans quoy il estoit enuélé, & vouloient luy arracher, particulièrement vn certain qui se disoit officier de la Chappelle, si la risée & moquerie des autres, ne l'en eussent empesché. Ce que voyant le pere de la deffuncte, il ne voulut permettre qu'aucun autre que luy l'enterrast peur du layrecin & des debas des François en quoy il se monstra tres-sage. Il disposa donc la fosse, & la para avec des rameaux de sapin tout autour, en dedans & mist 3. ou 4. bastons au fond pour empescher que le corps des-ia enuélé & garotté, ne touchast à la terre,

Estant dans la fosse, il le couvrit d'une es-  
corce de bouleau, & replia par dessus les ra-  
meaux de sapin qui sortoient en dehors, puis  
par dessus plusieurs pieces de bois pour le te-  
nir en seureté contre les bestes, sans vouloir  
permettre qu'aucun y iettast de la terre, iuf-  
qués au lendemain matin qu'à son insceu on  
l'en couvrit peur de plus grand inconue-  
nient.

Ce bon Sauvage a esté tousiours du de-  
puis grand amy des François, & tesmoigna  
au renouveau suiuant à tous ceux de sa Na-  
tion, l'aïse & le contentement qu'il auoit du  
salut de sa fille, par vn festin solemnel qu'il  
leur fist plus splendidement que de coustu-  
me en la memoire de la defuncte qu'il n'a-  
uoit pû faire pour leur absence le iour de sa  
sepulture.

La ioye que nous eufmes du salut de cette  
pauvre ame, fut bien-tost suiuite d'une affli-  
ction en la mort du sieur Hebert, laquelle  
fut autant regrettee des Sauvages que des  
François mesmes, car ils perdoient en luy  
vn vray pere nourricier, vn bon amy, & vn  
homme tres-zelé à leur conuersion, comme  
il a tousiours tesmoigné par effect iusques à  
la mort, qui luy fut aussi heureuse comme sa  
vie auoit pieusement correspondu à celle  
d'un vray Chrestien, sans fard ny artifice.

Je ne peux estre blasmé de dire le bien là où  
il est, & de declarer la vertu de ce bon hom-  
me, pour seruir d'exemple à ceux qui vien-  
dront après luy, puis qu'elle a esclaté deuant

Mort du  
sieur He-  
bert.



tous & a esté en bonne odeur à tous. Si ie n'en dis point autant des viuans, personne ne doit estre appellé Sainct qu'après la mort, ny iugé comme meschant, iusques après le tréspas, pour ce, qu'on peut tousiours déchoir de sa perfection ou sortir du vice pour la vertu. Vn iour iuge de l'autre, mais le dernier iuge de tous disoit vn Philosophe, & par ainsi il faut attendre après la mort pour iuger de l'homme.

Dieu voulant retirer à l'oy ce bon personnage & le recompenser de trauaux qu'il auoit souffert pour Iesus-Christ, l'oy enuoya vne maladie, de laquelle il mourut 5. ou 6. semaines après le baptesme de ceste petite fille de Kakemistic. Mais auparauant que de rendre son ame entre les mains de son Createur, il se mist en l'estat qu'il desiroit mourir, receut tous ses Sacremens de nostre P. Ioseph le Caron, & disposa de ses affaires au grand contentement de tous les siens. Apres quoy il fist approcher de son liect, sa femme & ses enfans auxquels il fist vne briefue exhortation de la vanité de cette vie, des tresors du Ciel & du merite que l'on acquiert deuant Dieu en trauaillant pour le salut du prochain. Le meurs contant, leur disoit-il, puis qu'il a pleu à nostre Seigneur me faire la grace de voir mourir deuant moy des Sauvages conuertis. J'ay passé les mers pour les venir secourir plustost que pour aucun autre interest particulier, & mourrois volontiers pour leur conuersion, si tel estoit le bon plaisir de Dieu. Je vous supplie de les aymer comme ie les ay aymez, & de les assister

Exhortatiõ  
du sieur  
Hebert.

selon vostre pouuoir, Dieu vous en sçaura gré & vous en recompensera en Paradis: ils sont creatures raisonnables comme nous & peuvent aymer vn mesme Dieu que nous s'ils en auoient la cognoissance à laquelle ie vous supplie de leur ayder par vos bons exemples: & vos prieres.

Ie vous exhorte aussi à la paix & à l'amour maternel & filial, que vous deuez respectivement les vns aux autres, car en cela vous accomplirez la Loy de Dieu fondée en charité, cette vie est de peu de durée, & celle à venir est pour l'éternité ie suis prest d'aller deuant mon Dieu, qui est mon iuge, auquel il faut que ie rende compte de toute ma vie passée, priez le pour moy, afin que ie puisse trouver grace deuant sa face, & que ie sois vn iour du nombre de ses esleus; puis leuant sa main il leur donna à tous sa benediction, & rendit son ame entre les bras de son Createur, le 25. iour de Ianuier 1627. iour de la Conuersion saint Paul, & fut enterré au Cimetiere de nostre Conuent au pied de la grand Croix, comme il auoit demandé estant chez nous, deux ou trois iours auant que tomber malade, comme si Dieu luy eut donné quelque sentiment de la mort prochaine.

*Histoire De la conuerſion & baptême de Mecabau Montagnais , avec l'exhortation qu'il fit à ſa femme & à ſes enfans auant ſa mort.*

CHAPRE XXXVII.

**V**Ers la my Mars de l'an 1628. Les Sauvages qui auoient hiuerné és enuiron de l'habitation, commencerent à s'approcher d'icelle à cauſe des neiges qui ſe fondoient, comme les riuieres, les glaces qui ſe détachioient par tout des bords, qui rendoient la nauigation perilleuſe, c'eſt ce qui les fit paſſer, & aduancer peut de plus grandes incommoditez. Le Sauvage Mecabau, autrement appellé par les François Martin, que j'ay autrefois fort cogneu comme bon amy, & pour ſes petites reuerances qu'il vouloit faire à la Françoisiſe, ſe cabana aſſez proche de noſtre Conuent, d'où il venoit ſouuent viſiter nos Religieux & les RR. PP. Ieſuites qui eſtoient fort ayſe de ſa compagnie, car par le moyen de ſon entretien on apprenoit touſiours quelque choſe de la langue. Or il aduint que le R. P. Maſſe Ieſuite (encor nouueau dans la langue,) luy voulan, dire quelque choſe en Montagnais, luy dit tout autrement de ſa penſée, certains mots qui ſignifioient, donne moy ton ame, auſſi bien mourras

mourras tu bien-tost : ce qui estonna fort le Sauvage, qui luy repartit, comment le sçay-tu, ce que n'entendant pas le Pere Masse il continua sa premiere pointe, qui fascha à la fin aucunement le Sauvage & le porta à luy dire leur diction ordinaire, tu n'as point d'esprit, puis feignit s'en aller mescontant, ce qu'aperceuant le R. P. Masse, changea de discours & luy fist present d'une escuellée de poix, qu'il accepta volontiers & l'emporta à sa cabane, d'où il reuint à nostre Couuent, pendant que ses enfans les firent cuire dans vn chaudron sur le feu.

Estant chez nous il s'adressa au P. Ioseph & luy conta le pour parler qu'il auoit eu avec le R. P. Masse, luy disant, mon fils ( car ainsi appelloit il le Pere Ioseph, ) ie viens de voir le P. Masse, ie croy qu'il est plus vieux que moy & si n'a point d'esprit, car il m'a demandé par plusieurs fois mon ame, & me pronostique que ie mourray bien-tost. Il me semble neantmoins que ie mange encore bien, & que j'ay de fort bonnes iambes, & d'où viendroit donc que ie mourusse si-tost, sinon que luy mesme me voulut faire mourir. Le Pere Ioseph luy dit, tu montre bien toy mesme que tu as bien peu d'esprit d'auoir si mauuaise opinion de personnes qui te cherissent egaleme-  
ment comme nous, tu dis vray, dit-il, car il m'a donné vne esculée de poix que j'ay donnée à cuire à ma cabane pour mes enfans & pour moy, & ayant sçeu du Pere Ioseph, que le Pere Masse ne l'auoit interrogé que pour s'instruire de

la langue, qu'il n'entendoit pas encore, il s'en retourna à sa cabane pour manger de ses poix, qu'il trouua amers comme aloës, & n'y pû apporter remede.

Or pour ce que le malheur de l'histoire ou plustost bonheur, puis qu'elle luy causa son salut, vint de la falleté dont ils vsent à l'aprest de leurs viandes; il faut que ie vous die qu'ils ne nettoient rien de ce qu'ils mettent au pot, s'ils ont vn gros poisson ou vn morceau de viande à couper ils mettent gentiment le pied dessus, & le coupent pour la chaudiere, sans rien lauer fut il fort falle, moisi ou pourry, comme j'ay dit ailleurs. Ils en firent de mesme des poix du Pere Masse, ords au possible, d'alun, de noix de galle & de couperose, qui par mesgard s'estoient meslez parmy d'vne composition d'ancre, mais qui rendirent les poix si extremement noirs & mauuais, qu'il fut impossible d'en pouuoir manger, ny le pere ny les enfans, ny mesme les chiens, dont vn mourut pour en auoir mangé d'vn reste que le pere auoit ietté en terre, & luy mesme en fut extremement malade, pour y auoir gousté, & ses enfans encor plus, dequoy il s'alla plaindre au Pere Ioseph, luy disant: mon fils, il est vray que le Pere Masse n'a point d'esprit de m'auoir voulu faire mourir, il m'a demandé mon ame, c'est à dire qu'il desiroit que ie mourusse, dont ie m'estonne d'autant plus que ie ne luy ay iamais fait de desplaisir. Il m'a donné des poix qui ne valent rien &

hotis ont rendus , moy & mes enfans iu-  
ques à l'extremité , i'y ay mis de la viande,  
pour en oster le mauvais goust, & ils n'en ont  
pas esté meilleurs , l'ay tout ietté aux chiens  
dont l'vn en est des-ja mort & ne scay que de-  
uiendront les autres, voy donc mon fils le mal  
que l'on nous veut , & y apporte du reme-  
de.

Le Pere Ioseph bien estonné du discours de  
ce barbare, tascha de le consoler au mieux qu'il  
peut, & partit en mesme temps pour aller  
trouuer le Pere Masse , auquel il conta l'ef-  
fect des poix , qui fut bien esbahy ce fut le  
bon Pere, car il croyoit auoir faict vne œu-  
re de grande charité en faisant ce present;  
mais ayant mené le Pere Ioseph au baril où il  
les auoit pris , il s'y trouua tant de drogues,  
que l'on ne douta plus de la malignité des poix  
& fut contrainct d'aduouër, que le mal en ve-  
noit de là, mais pour ce qui estoit d'auoir de-  
mandé l'ame de ce pauvre homme, c'est à dire  
la mort, le bon Pere asseura, comme il est tres-  
certain, qu'il ne pensoit pas luy tenir ce langa-  
ge là & que cela luy deuoit estre pardonné;  
comme n'estant pas encor assez instruit en  
leur langue. Je peux souvent manquer &  
dire vne chose pour vne autre en ces com-  
mencemens dit-il au Pere Ioseph , & par-  
tant ie vous supplie d'appaiser ce barbare  
& considerer que ce que ie me hazarde de leur  
parler n'est que pour les instruire en m'appren-  
ant tousiours ce qui ne se peut faire sans  
faute.

Le Pere Joseph ayant sçeu comme la chose s'estoit passée, retourna à son Sauvage, lequel il pria de croire que le tout s'estoit fait sans dessein de l'offencer, & qu'au contraire le Pere Malle l'aymoit tendrement comme son frere, & bié marry de ce mal heureux accident, qu'il eut voulu rachepter pour beaucoup, s'il eut esté à son pouuoir, mais que la faute estant faite il la deuoit pardonner quand bien il y auroit eu de la negligence du Pere à nettoyer ces poix. Le barbare luy repartit que c'estoient toutes excuses & qu'il l'auoit voulu assurement faire mourir, & pour chose qu'on luy pût dire du contraire on ne luy pût iamais oster cela de l'esprit, & coëffé de ceste mauuaise opinion il partit pour les Montagnais, vers les quartiers du cap de tourmente, où à peine fut il arrivé qu'il tomba griefuement malade, ce qui le contraignit d'auoir recours aux François, qui se trouuerent là pour en receuoir quelque soulagement ou remede à son mal, mais pour soin qu'on en prit on ne le pût guerir ny remettre en santé. Le sieur Foucher qui estoit là Capitaine, luy fist donner du vin d'Espagne & de l'eau de vie pour le remettre en force, & voir si ces remedes extraordinaires luy seruiroient mieux que d'autres drogues plus ordinaires, mais rien ne le pût soulager, dequoy ces bons François estoient for marris, pour l'auoir toujours veu fort affectionné à leur endroit.

A la fin ce bon homme , qui conseruoit en son cœur le desir d'estre Chrestien depuis vn long-temps sans l'auoir absolument déclaré le manifesta lors , & dit qu'il vouloit aller retrouver le Pere Ioseph pour estre baptizé , & pour ce les pria de luy prestre vn canot, ce que fist le sieur Foucher apres l'auoir supplié de demeurer là à cause de sa grande foiblesse , & pour les glaces , qui pourroient offencer son canot des ja fort depery & le perdre en suite, mais cette priere fut inutile.

Car il auoit vne telle apprehension de mourir sans auoir reccu le baptesme , que la mesme apprehension estoit capable de l'entoyer au toltubeau, si on ne luy eut donné contentement. Il s'embarqua donc avec ses deux fils, l'vn aagé de 17. a 18. ans & l'autre de 12 a 13. & arriuerent tout d'vne Marée proche de Kébec, en vn endroit où la riuere portoit , & là ils deschargerent leur pere sur la glace , puis ayans caché leur canot dans les bois, l'vn deux vint en nostre Conuent aduertir que leur pere se mouroit , & supplioit le Pere Ioseph de l'aller baptizer auparauant , d'autant qu'il le desiroit à toute instance. Ce qu'entendant le Pere Ioseph plein de zele, prist vn peu de vin pour le malade , & s'en alla promptement au deuant de luy qu'il trouua en deuoir de se faire traîner vers nostre Conuent par l'vn de ses fils. Sitost qu'il apperceut le P. Ioseph , il luy cria de loin , mon fils ie te viens voir pour estre baptizé , car ie croy que ie m'en vay mourir,



tu m'as toujours promis que tu me baptizerois si ie tombois malade, & tu vois l'estat auquel ie suis à present comme d'un homme qui n'a presque plus de vie.

Le Pere Joseph attendry des paroles de ce pauvre vieillard, luy dit: Mon Pere ie suis marry de ta maladie, & me resioüy fort de ton bon desir. sçache que ie ferai pour toy tout ce qu'il me sera possible, & te nourrirai comme l'un de mes freres; mais pour ce qui est du saint Baptisme, comme la chose est en soi de grande importance il faut aussi y apporter vne grande disposition, & me promettre qu'au cas que Dieu te rende la santé, que tu ne retourneras plus à ton ancienne vie passée, & te feras plus amplement instruire pour viure à l'aduenir en homme de bien, & bon Chrestien, ce qu'il promit.

Alors ledit Pere faisant office de charité & d'hospitalité, le prist par la main, & l'ayda à conduire en nostre Couuent, ou on lui disposa vn grabat dans l'une des chambres, plus commode, & y fut traicté & pensé par nos Religieux au mieux qu'il leur fut possible, pendant cinq iours que la fièvre continuë luy dura avec des conuulsions fort estranges. Le Chirurgien des François le vint voir, & luy fist aussi tout ce qu'il pût, mais comme ces gens là ne se gouernent pas à nostre mode, l'on auoit beaucoup de peine autour de luy, & s'il vouloit qu'il y eut toujours quelque Religieux peur de mourir sans le Baptisme qu'on differoit luy donner pretextâ

l'apparence d'une prochaine guerison, qui trompa nos freres.

J'ay admiré la ferueur & deuotion de ce bon homme pendant sa maladie, car de nos Religieux m'ont asseuré qu'il proferoit tous les iours plus de cét fois les saincts noms de *Iesus Maria*, & demandoit continuellement d'estre enrollé sous l'estendart des enfans de Dieu, iusques à vn certain iour qu'il dit au P. Ioseph, Mon fils ie pense que tu me veux laisser mourir sans Baptesme, & as oublié la promesse que tu m'auois faicte de me baptizer quand i'y serois disposé, quelle plus grande disposition desire tu de moy, que de faire tout ce que tu veux, & croire tout ce que tu crois, dans laquelle croyance ie veux viure & mourir. Mon mal se rangrege prend garde à moy & que par ta faute ie ne sois priué du Paradis, pour ce que tes remises me mettent dans vn hazard de perdition.

Là dessus le Pere luy dit qu'asseurement il le baptizeroit auant mourir, & qu'il n'eust point de crainte, & que ce qui l'auoit obligé à ces remises estoit outre l'esperance de sa guerison, qu'il vint avec le temps à retourner à ses superstitions, & oublier le deuoir de Chrestien, comme il est facile à ceux qui ne seroient pas deuëment instruits vians parmy vous autres. A quoy le Sauvage reparti, Mon fils, il est vray qu'il est bien difficile de pouuoir viure parmy nous en bon Chrestien, veu que les François mesme qui y viennent hyuerner ny viennent point comme

vous, mais sçache que tu ne seras pas en peine de m'y voir plus, car ie me meurs & n'en peu plus, vñe chose ay je encore à te prier de me faire enterrer dans ton Cimetiere auprés de Monsieur Hebert, car ie ne veux pas estre mis avec ceux de ma Nation, quoy que ie les ayme bien; mais estant baptizé il me semble que ie dois estre mis avec ceux qui le sont, mes enfans n'en seront point fâchés, d'autant que ie leur diray en leur faisant sçavoir ma dernière volonté, de laquelle ie croy qu'ils feront estat.

Le Père le voyant perseverer dans vne si ferme resolution de son salut, luy accorda sa demande & le baptiza pendant vne consultation qui luy arriva tost apres, laquelle fut telle qu'il eut opinion qu'elle l'emporteroit: Néanmoins il revint à soy, & ayant demandé le Baptisme, il luy fut dit qu'il venoit d'estre baptizé, ce que tous luy tesmoignerent, & mesme l'un de ses enfans qui estoit là present, de quoy il se monstra tres-satisfait par ces paroles, disant, *Iesus Maria*, ie suis bien content, & ne me soucie plus de mourir puis que ie suis Chrestien, & puis disoit par fois *Iesus* prend moy à present, ce qui donnoit de la deuotion aux plus indeuots mesmes qui admiroient ces paroles.

Peu de temps après arriuerent trois Sauvages, Napagabiscou son gendre, vn de leur Medecin, avec vn autre de leurs amis. Si tost qu'ils furent entrez le Medecin demanda au

malade combien de iours il y auoit qu'il estoit dans ces langueurs, l'autre luy respondit quatre, puis le Medecin le prenant par la main la regarda, & dit qu'il cognoissoit par icelle qu'un homme luy auoit donné le coup de la mort, mais que s'il vouloit permettre qu'il le chantast, qu'il le rendroit bien tost guery, ce que le malade ne voulut permettre disant qu'estant à present baptizé cela ne se deuoit plus faire, ce que luy confirma Napagabilson son gendre aussi Chrestien, & le loua de s'estre fait baptizer, & de ne souffrir plus ces importuns chanteurs qui ne clabaudent que pour leurs interests.

Neantmoins le malade fut porté de curiosité de sçauoir du Medecin comment il cognoissoit qu'un homme le faisoit mourir, confessant qu'on luy auoit donné à manger quelque chose qui ne valoit rien, nottez sans nommer le P. Masse, car nos Religieux luy auoient deffendu, le Medecin dit qu'il le voyoit fort bien en sa main. On luy demande de quelle Nation estoit celuy qui auoit donné le mal: il repart des Etechemins (qui est vne Nation du costé du Sud de l'habitation & assez esloigné dans les terres.) On l'interroge comment cela s'estoit pû faire, puis qu'il y auoit plus de deux ans qu'on n'en auoit ven aucun en ces quartiers. Il dit qu'il estoit venu la nuict, & qu'ayant trouué Mecabau endormy qu'il luy auoit mis vne pierre dans le corps, laquelle luy causoit ce mal, & le feroit mourir si on ne luy estoit

à force de souffler. Cela appresta vn peu à rire à nos Religieux, qui luy dirent qu'il estoit vn manifeste trompeur, & ne sçauoit ce qu'il vouloit dire.

Mais comme il vit qu'on donnoit à manger à ce malade, il changea de notte, & dit à nostre Frere Geruais qui en estoit l'infirmier, ne vois-tu pas bien que tu n'as point d'esprit de dōner à manger à cēt hōme qui n'a point d'appetit, & que quand on est malade on ne sçaurōit manger, & qu'il faut attendre que l'on soit guery & en appetit, je ne sçay si ce Medecin auoit appris les maximes des Egyptiēs & des Italiens, qui dōnent aux malades le pain & les viādes à l'once, mais il estoit vn peu bien rigide, ce qui me fait derechef deplore la misere de leurs pauures malades, qui meurent souuent faute d'vn peu de douceurs pour les remettre en appetit.

J'ay dit en quelque endroit que la vengeance & le soupçon en cas de maladie est fort naturelle, & atrachée de pere en fils à nos Sauvages. Mecabau qui ne pouuoit oublier ses poix en conta l'histoire (à nostre insceu) au Medecin, & à son compagnon, qui en furent fort scandalisez, & sortirent de nostre Couuent tout en cholere pour l'aller dire à leurs femmes, lesquelles en conceurent vne telle auersion contre les RR. PP. Iesuites, qu'elles depeschèrent en mesme temps vn canot à Tadoussaç, & vn autre aux trois riuieres pour en donner aduis à tous ceux de leur Nation, qu'elles coniuèrent de se don-

ber de garde puis que desia ils auoient fait mourir le pauvre Mecabau. Qui fut bien estonné ce furent nos pauvres Religieux, qui eurent aussi tost aduis de ce mauuais trafic. Ils en tancerent fort ce nouveau baptizé, & le reprirent de n'auoir encore quitté cette mauuaise opinion, comme ils l'en auoient desia par plusieurs fois prié. Que faut-il donc que ie fasse, leur dit il, est il pas vray qu'ils m'ont donné des poix qui ne valent rien, dont ie suis malade & prest à mourir pour en auoir mangé. On luy dit que sa maladie ne venoit pas de là, & que c'estoit pour auoir trop traouillé, & estre trop vieux. Il est vray, dit il, que ie suis bien vieux, & que ie ne puis pas tousiours viure mais qu'est il donc question de faire pour vous contenter, il faut, dit le Pere Ioseph que tu efface de ton esprit toutes les mauuaises pensees que tu as contre les Peres Iesuites, & que tu renuoye querir ces deux de ta Nation, à qui tu les as dites pour leur tesmoigner du contraire, ce qu'il promit, mais avec bien de la peine, car il ne vouloit pas se desdire.

Les hommes estans arriuez, il les pria de ne point croire ce qu'il leur auoit dit des Peres Iesuites, & qu'ils estoient de bonnes personnes, & partant qu'ils renuoyassent à Tadoussac, & aux trois riuieres dite la mesme chose, ce qu'ils promirent moyennant quelque petit present, car entr'eux comme en Turquie les presens ont vn grand pouuoir.

Derniers  
volontez  
du malades

Le gendre estant de retour, le malade luy dit qu'il se sentoit bien mal, & qu'il leur vouloit dire ses dernieres volontez, & partant que l'on fit venir sa femme & ses enfans, ce qui fut promptement executé, estant arrivez, il les fit mettre autour de luy, & se tournant vers son gendre, il luy dit, Napagabiscou tu es mon gendre que j'ay tousiours fort aymé dès que tu estois petit garçon, & pour cela ie t'ay donné ma fille que tu as aussi tousiours aimé, tu n'as guere disputé avec elle, car elle t'aymee bien aussi, deffuncte ma femme qui estoit sa mere, m'aymoit bien aussi, & moy elle. C'est pourquoy ie vous recommande de vous bien aymer, cela n'est pas bien quand on querelle l'un contre l'autre, car personne n'en peut estre edifié ny content. Aime bien aussi tes enfans, tes freres & tes sœurs qui sont mes enfans, aussi ta belle mere, qui est à present ma femme, quand ils auront necessité ne les abandonne point, donne leur tousiours de la chair & du poisson quand tu en auras.

Ne sois point querelleur avec les autres, ny porteur de mauvaises nouvelles, & pour ce faire ne hante point ton oncle Carommit, car c'est vn querelleur, ne va point en sa cabane, ny avec ceux qui sont comme luy. Mais ayme les François & va tousiours avec eux, particulièrement avec le Pere Ioseph, & ceux qui sont habillez comme luy, car tu es baptisé aussi bien que moy. Il faut que tu les aymes plus que les autres puis qu'il t'ont

baptisez, quand tu auras de la viande, & du poisson, tu leur en donneras, & ne les abandonneras point. Ayme aussi les Peres Iesuites, & oubly ce que ie t'en ay dit. Ayme aussi Monsieur du Pont, Monsieur de Champlain, Madame Hebert, & son gendre, & tous les autres François qui seront bons, & ne va point avec les meschans. Ne te fasche point quand ie seray mort, il nous faut tous mourir & partir de ce pays icy, & ne sçauons quand. A quoy respondit le gendre, ie seray tout ce que tu m'as dit mon pere, & puis se teut, car ils n'ont pas grand response.

Puis le malade s'adressant à ses enfans qui estoient là pleurants, dit à son fils aîné: Marchouon (ainsi s'appelloit-il) sois tousiours bon garçon, & ayme bien tes freres, & tes sœurs, ne sois point paresseux, car tu es bon chasseur, & bon pescheur, & ne sois point aussi querleur, demeure avec ton beau frere, & toy & tous tes freres & sœurs, viuez bien en paix, ne va point à la cabane de ton oncle Carommisit, car c'est vn querleur. Si tu veux demeurer avec le Pere Ioseph ie le veux bien, il te baptisera, & tous tes freres, & croy ce qu'il dira, mais pourtant ne va point en France, car peut estre que tu y mourrois, que tes freres n'y aillent point aussi. Pour demeurer icy avec luy ie le veux bien. Ie luy ay promis ton petit frere Chippe Abenau, s'il le veult auoir donne luy, mais qu'il n'aille point en France, côme ie vien de dire.



Voicy comme il luy enseigne de prendre vne fille honnesté. Quand tu te marieras prens vne fille qui ne soit point paresseuse ny coureuse, ayme la bien, & tes enfans, n'en prens point d'autres de son viuant, ne te fasche point contre elle; ne la chasse point, ayme tousiours tous les François, & les assiste de chair, & de poisson quand tu en auras, & de l'anguille au temps de la pesche, que tu donneras au Pere Ioseph, & a ses Freres, afin qu'ils n'ayent point de faim. Ne te fasche point quand ie seray mort. Le Pere Ioseph me donnera vn drap pour m'enseuelir, & m'enterreras aupres de Monsieur Hebert, ne t'en fasche point. A tout cela le fils luy respondit de mesme que le gendre, mon pere ie feray tout ce que tu m'as dit, & le mettent en effet, car ils ont en grande veneration les dernieres paroles de leur pere & mere, plus que toutes les autres qu'ils leur ont dites de leur viuant, en quoy ils sont imitez de tous les bons Chrestiens, pour ce que les dernieres paroles sont ordinairement les plus energetiques & salutaires.

Le pauvre Mecabau fit la mesme exhortation à tous les autres enfans, les vns apres les autres, par lesquelles il leur recommandoit particulièrement la paix & l'amitié, qui estoit tout ce que saint Iean recommanda à ses Disciples auant sa mort, disant qu'en ce seul commandement de s'aimer l'vn l'autre, ils accompliroient tout la Loy. Puis s'adressant au Pere Ioseph, & à tous ses Religieux

Il luy dit : Pere Ioseph mon fils , ie te remercie de ce que tu m'as baptisé , & m'as souvent donné à manger , & à tous mes enfans , ayme les aussi comme tu m'as aymé iet'en prie. Quand ils auront faim donne leur à manger , & si tu n'y és pas , tu diras à tes freres qu'ils leur en donnent. Ie t'ay toujours bien aimé , voyla pourquoy ie te donne mon petit garçon Chappe Abenau , ayme le , & tous mes enfans , baptise les , mais ie te prie qu'ils n'aillent point en France , tu as bien entendu tout ce que ie leur ay dit , ie veux qu'ils le facent , & se tournant vers Frere Geruais , il luy dit Frere Geruais ayme bien aussi mes enfans , si tu veux aller Hyuerner , pour apprendre la langue , va demeurer avec eux , ils auront soin de toy. Quand le Pere Ioseph sera mort tu diras à tes autres Freres qui viendront , qu'ils ayment bien mes enfans.

Lors le Pere Ioseph luy dit , ie suis bien edifié de tes paroles , par lesquelles tu monstre que tu as de l'amitié , & de l'esprit , mais ie suis estonné que tu deffends à tes enfans d'aller en France , où il y faict si beau viure , ie te promets bien que ie les aymerray , & assisteray de tout mon pouuoir , mais pour le petit Chippe Abenau que tu m'as donné , ie serois bien ayse de le conduire en France , avec le petit Louys fils de Choumin , à quoy il ne voulut jamais consentir , à cause qu'il y en estoit

mort quelqu'vns de leur Nation. Puis il fait son Testament, en recommandant à ses enfans d'aymer aussi leur belle mere, qui ne s'estoit pû là trouuer ; & comme il estoit de son naturel fort iouial, leuant les yeux, ça dit-il, ou est la mort elle ne vient point.

Mais on luy dit apres, Meeabau, vous auez eu raison d'exhorter vos enfans, & de mespriser la mort, vous sentant bien avec Dieu ; neantmoins il y a encore vne chose que vous auez oublié, de leur enioindre payer à Monsieur Corneille ce que luy devez ( c'estoit le Commis de la traite ) car on doit payer ses creanciers, comme nous vous auons dit, ou donner charge qu'il se fasse payer. Vous n'auz point d'esprit, respondit il, ne sçauz vous pas bien qu'il a tant gagné avec moy, & que ie luy ay tant donné de testes, & de langues d'eslan, & des anguilles à foison, lors que ie faisois la pesche, c'est au moins qu'il me donne ce que ie luy dois, si ie retourne en conualessence ie le payeray, mais si ie meurs ie ne tueray plus de castors pour luy satisfaire, & n'entend point laisser debtes à mes enfans, & comme on luy eut dit qu'il n'auoit que 20. castors à payer, ce n'est pas beaucoup, dit-il, c'est pourquoy il luy sera plus facile de me les quitter, car il est assez riche, & nous pauvres.

Le lendemain matin sa femme le vint voir, fâchée de ce qu'il vouloit estre enterré

terré à nostre Cimetiere, & pria ses enfans de le mener à sa cabane, pour estre enterié avec ceux de sa Nation, car elle ne pouuoit souffrir, pour la mesme raison qu'il mourut en nostre maison, ce bon homme refusoit fort & ferme de sortir; car il n'osoit desobliger nos Religieux, qui le prioient de demeurer, mais à la fin il fut tellement persuadé qu'il fut contrainct de se laisser conduire à sa cabane, disant qu'on luy auoit assureé qu'il n'importoit où l'on mourut pourueu que l'ame fut sauuée, & ainsi partit nostre malade conduit sur vne traîne par sa petite fille.

Nos Religieux neantmoins ne l'abandonnerent point, car ils l'alloient souuent voir pour l'exhorter à la perseuerance, mais comme il arriua que le Pirottois, & plusieurs de ses amis l'allerent visiter pour le diuertir par quelque chanterie, le malade leur souffrit, & chanta avec eux, non à dessein de guarison, mais pour leur complaire, ce que sçachant les François, firent courre le bruit qu'il estoit retourné à ses superstitions passées, en quoy ils se trompoient, car à ce faux bruit le Pere Iosephy fut qui le trouua tousiours dans sa premiere deuotion, & n'auoit chanté que pour complaire aux autres, car l'ayant interrogé il protesta qu'il vouloit viure & mourir en bon Chrestien, & dans nostre croyance comme il auoit promis au saint Baptesine. On luy oyoit aussi souuent dire ces mots,

Iesus Maria, Chouerimirit egoxe sadguitan, qui signifie en François, Iesus Maria ayez pitié de moy & ie vous aymeray.

Et comme la maladie s'alloit rengregeant il perdit peu à peu la parole, & mourut en nostre Seigneur pour viure en Paradis, comme pieusement nous pouuons croire. Il fut enseuely dans le drap que nos Religieux luy auoient donné, puis enterré au Cimetiere de ceux de sa Nation, proche le jardin qu'on appelle du Pere Denys, pour le contentement de ses parens, qui autrement n'eussent point vescu en paix.

---

*Des Missions & fructs des Freres Mineurs en toutes les principales parties du monde, & d'un Religieux Dominicain, venant actuellement de la grande ville de Goa, capitale des Indes Orientales.*

### CHAPITRE XXXVIII.

**S**I nos Freres qui sont à present deuant Dieu, & ceux qui restent en tres grand nombre dans toutes les parties de la terre habitable, estoient blasrables en quelque chose, ce seroit pour auoir esté trop retenus, & n'auoir delcrites leurs sanctes actions, & les grands fructs qu'ils ont faits, & font actuel

lement en l'Eglise de nostre Seigneur, qui eussent seruy pour nostre exemple & edification; mais comme leur sentiment a esté bon & ne chërchèt que l'honneur & la gloire de Dieu, ils se contentent de bien faire sans se soucier des vaines loüanges du monde, de maniere que si nous sçauons quelque chose d'eux, ça esté plustost, par autruy que par eux mesmes, car ils ne se sont iamais amutez à faire des Relations annuelles, qui ne sont pour l'ordinaire que redites, & vn desguisement de Rhetoriciens, autant plein de fueilles que de fruiçts.

Nos pauures Religieux ont esté en effet des ames choisies de Dieu pour le salut des peuples, ont peu parlé, moins escrit, & beaucoup operé, car le vray seruiteur de Dieu, en operant, patissant, & souffrant, non plus qu'en iouïssant n'a que la seule voix de l'agneau à l'imitatiõ du vray agneau I. Christ, ouy & non. Leur vie & leurs actiõs sont vrayemét admirables, & cõme parfun tres-odoriferant deuant Dieu, mais là recõpence qu'ils en attendent est au dela de tout espoir humain, puis qu'vn Dieu si bon ne peut petitement remunerer, donnant dès ce monde le centuple, & apres la mort, la vie eternelle. La vertu porte toujours son prix, & n'y a rièn qui gaigne tant les cœurs que la douceur, & le bon exemple, & particulieremét entre les Infidelles le mespris de l'honneur, & des richesses, qu'ils admirent entre toutes les actions de vertu plus difficiles, pour ce que naturellement

l'homme est porté d'en auoir, & de fuyr la disette, & le mespris le plus qu'il peut, & il est vray semblable que cette pauureté volôtaire & le mespris de l'honneur & des richesses de la terre, est vn tres-puissant moyen pour terrasser Satan, & luy faire lascher prise des ames qu'il traîne dans la perdition, & c'est en cette veu principalement, que nos Saincts Freres se sont faits admirer entre tous les Religieux qui ont passé depuis eux en ces terres Infidelles pour les acquerir à Dieu.

Plusieurs s'estoient imaginez que le monde se conuertissoit plustost par la science des Doctes, que la bonne vie des simples, & s'est en quoy ils se sont trompez. car encor bien que l'vn & l'autre soit necessaire, de peu sert le discours docte & eloquent sans l'exéple de vertu. Nostre Seraphique P. S. François souloit dire aux Predicateurs de son ordre qui sembloient auoir quelque vanité de leur science & du fruit de leur Predication: Ne vous enfliez point Predicateurs, de ce que le monde se conuertit à Dieu par vos predications, car mes simples Freres conuertissent aussi par leurs prieres & bon exemple, qui est la Predication que principalement ie desire & souhaite à tous mes Freres.

Les Freres  
Layz Che-  
ualiers de S.  
François.

Il appelloit simples Freres ceux qui par humilité refusans la Prestise, desiroient estre Freres Layz, qu'il appelloit par excelléce les Cheualiers de sa table ronde, & les meres de la S. Religion, qu'il caressoit & embrassoit amoureusement & paternellement, d'autant plus volontiers qu'il sçauoit le dire de Dauid

estre veritable , qu'il vaut beaucoup mieux estre le plus petit en la maison de Dieu, que le plus grand en la maison des pecheurs , car la Prestre est vn estat qui requiert vne si grande perfection, que saint François par humilité ne l'a iamais voulu estre , & ses premiers compagnons, qui estoient tous gentils-hommes & lettrez, n'aspirerent au Sacerdoce, ains choisirent estre frere Layz par humilité, comme ont eu faits beaucoup d'autres saints personnage, qui s'en iugeoient indignes, tellemēt qu'au liecle d'or de nostre sacré ordre, à peine se trouuoit il des Religieux qui voulussent estre Prestres , & ce grand Anacorette Pacomius, ayant iusques au nombre de 1400. Religieux en son Monastere, ne voulut iamais permettre qu'aucun fut *in sacris*, pour maintenir l'humilité en sa maison, & euiter le mespris de ceux qui se picquent de vanité, car vn Prestre d'un village voisin, leur venoit administrer les Sacremens.

Ils ne sont ainsi nommez freres Layz que pour les distinguer des freres du Chœur, car, part. des au reste ils sont vraiment Ecclesiastiques & Croniques, de mesme profession & egalité en nostre Religion que les Religieux du Chœur, ils portēt aussi ou peuuent porter, comme les Ordonnances & Offices de nostre Custodie de Lorraine enioignoient, vne petite couronne clericale conformement à la volonté du Pape, qui en fist porter aux premiers compagnons de saint François, & estoient indifferemment leurs Superieurs, Commissaires, Prouin-



ciaux, Gardiens & Vicaires, comme il s'est pratiqué en plusieurs lieux, & mesme de nostre temps nous auõs veu Gardien de nostre Conuent de Verdun vn venerable P. Daniel, frere, Lay, à laquelle charge il est mort, chargé de gloire & de merite.

Vn Domi-  
nicain ve-  
nant de  
Goa.

Il y a quelques années, que demeurant de communauté en nostre Conuent de S. Germain en Laye. Vn ieune Religieux Dominicain actuellement venant de la grand ville de Goa, capitale des Indes Orientales, où il auoit demouré l'espace de dix années consecutives; nous dit, que nos freres y sont tellement reuerés pour leur vertu & également tous les Religieux des autres Ordres, qui sont dans les pais Indiens, que sans offencer aucun autre Religieux de nostre Europe, il n'auoit rien veu de pareil en toute la France, en Italie, ny par toutes les Espagnes.

Et veritablement ie dois croire que ce bon Religieux parloit du fond de son ame, & disoit verité, car bien qu'il fut actuellement retournant d'vn si long & penible voyage, qui luy auroit pû causer de la distraction, il estoit neantmoins si retenu en ses parolles, si modeste en ses actions, & si mortifié de la vœüë, qu'à peine leuoit il les yeux en nous parlât. Il estoit neantmoins François de nation, lequel s'estant transporté en Espagne, fut fait page d'vn Seigneur du pais, qui s'embarqua pour Goa, d'où le Viceroy pour la Maieité Catholique, l'enuoya depuis Ambassadeur vers le Roy de la grand Chine, qui le logea l'espace de six sep-

maines dans l'un des plus beaux de parterrens de son Palais Royal, d'où il alla de là passer par la Perse. L'ambassade finie, & l'Ambassadeur estât de retour à Goa, ce bon page faisant fruit de son voyage & de tant de merveilles, grandeurs & richesses qu'il y auoit veües, comme les images & l'ombre des beautez du Ciel, prit resolution de quitter le monde & prendre le party de Dieu en l'Ordre S. Dominique, où il a acquis les vertus & les graces necessaires à un bon Religieux.

Je m'informé de luy des principales raretez du Royaume de la Chine, de cette grande muraille qui sépare cet Estat de celuy des Tartares, sur laquelle il auoit marché quelque tēps. De ce grand riche & admirable Palais Royal. Des salles lambrissées de plaques d'or massif, cōuertes & enrichies d'escarboucles & de diuerses pierres precieuses, dans lesquelles l'Ambassadeur son maistre auoit esté receu. Des boules d'or massif esleuées pour embellissement sur des colonnes, & par dessus les coins & saillies des architectures, & de tous les pais par où il auoit passé, & trouuay ses responses conformes à tout ce que j'en ay pû apprendre dans l'histoire, & quelque chose de plus que les autres Auteurs, n'auoient point remarquées.

Ma curiosité me porta encores de m'enquérir du Royaume de Calicut, qu'il me dit estre voisin de celuy de Goa, mais commandé par un Roy idolâtre, & que ce qu'il auoit le plus admiré estoit le nombre presque infiny de dia-

mans & autres pierres precieuses, desquelles brilloient toutes les niches & places où estoient posées leurs idoles, ils luy reprochoient comme gens terrestres & grossiers, que le Dieu des Chrestiens de l'Europe, estoit vn Dieu bien pauvre & necessiteux, puis que son peuple & les gens estoient contraincts de passer les mers iusques dans les dernieres extremités de la terre, pour auoir de l'or & des pierreries, desquelles leurs Dieux auoient en abondance & de tous biens, comme en effect c'est vn tres-riche pais.

Ce ne sont pas seulement les idoles de Calicut & les peuples idolâtres, qui en sont enrichis iusques dans vn furieux excès, mais mesmes les peuples des Royaumes conuertis & particulierement les dames de Goa quoy que Chrestiennes, en portent iusques sur leurs petits seins enchaissées en des lames d'or, les oreillettes brillantes, leur pendent sur leurs espaules, qu'elles ont simplement couvertes iusques à la ceinture d'une fine chemise de cottõ, qui debat avec la blancheur de leur chair, & la Thiarre de pierreries que les grandes Dames ont sur la teste leur semble donner grace avec leur petite iupe volante de fine soye, & dans toutes ces mignardises & parmy toutes puiffans attrais, encore y voit on reluire de la vertu & plus de pudeur que l'on ne s'imagineroit pas, qui est neantmoins chose rare & bien difficile en vne femme, qui veut estre estimée belle, & faict ce qu'elle peut pour sembler l'estre, il est vray qu'elles ont vn auantage du climat, qui les porte naturellement dans l'hõ-

nesteté, voyent de la deuotion & vne grande modestie aux courtisans, iusques au Viceroy mesme, qui faict souuent ses deuotions dans nostre Couuent, où sa pieté & les diuerfes mortifications, que nos freres exercent tous les Vendredys l'attirent, & puis l'amour qu'elles ont pour l'honneur & la bonne renommée, les tient en bride, mais se pouruoy y a il du hazard pour elles ou pour autruy.

Ce n'est pas seullement dans les Indes, que la vertu & la pauueté Evangelique des Freres Mineurs a esté admirée & bien receuë d'un chacun, mais par tous les autres endroits du monde où ils ont habité. Jacques de Vitriac Cardinal, dit, que au Leuant les Sarrazins admiroient leur perfection & humilité, & pour ce leur pouruoyent librement de viures & logemens: & qu'il auoit veu nostre Seraphique Pere saint François prescher, avec vn tel zele & ferueur au Soldan d'Egypte, que le repouoyant de crainte de tumulte & souleuement de son peuple, il luy auoit dit, prie pour moy, afin qu'il plaise à Dieu me reueler la loy & la foy qui luy est plus agreable, tellement que ce S. Pere esbranla merueilleusement l'esprit & la constance de ce grand Prince, lequel se fut deslors conuerty, sans ceste damnable maxime d'estat, qui luy fist preferer la terre au Ciel, & l'enfer au Paradis, par vne crainte de souleuer son peuple & perdre son Empire, comme si Dieu ne protegeoit point les Princes & les Roys, qui le recognoissent & embrassent son party. Veritablement il est bié difficile & non

S. François  
au Leuant.

point impossible, que les grands se sauvent, pour ce qu'ils se flattent eux mesmes, & veulent estre flattez, & estre estimez Saints, lors que bien souuent ils irritent Dieu, & font desesperer vn peuple.

Il comença  
à regner  
l'an 1217.

Epistre du  
Pape Alex-  
andre, aux  
F. Mineurs  
espars par  
tout le  
monde.

Ce S. Pere eut douze compagnons qui le suivirent de prés, qui sont les douze premiers Martirs de l'Ordre que l'Eglise a canonizé. Le Pape Gregoire 9. qui canonize S. François, dans la certitude qu'il eut du grand fruct que faisoient nos Freres, leur donna le pouuoir de prêcher & contester par tout le monde, où ils se sont depuis espendus, comme il appert par vne Epistre d'Alexandre 4. qui siegeoit l'an 1254. 28 ans après la mort de S. François que j'ay inserée icy, pour vostre edification, Alexandre &c. A nos fils & bien aimés les Freres Mineurs, voyageant aux terres des Sarrazins, Payés, Grecs, Bulgarés, Cumanes, Ethiopiés, Syriens, Hyberiens, Alains, Garites, Gots, Rutheniens, Iacobités, Nubiens, Nestoriés, Georgiés, Armeniens, Indés, Mossellamiques, Tartares, Hongrois, de la haute & basse Hongrie, Chrestiens captifs entre les Turcs, & autres nations infidelles du Leuant, ou quelque autre part qu'ils soient, salut & Apostolique benediction. Ceste lettre est capable d'annoblir pour iamais l'essence de cet Ordre, & rallumer dans les cœurs de ses professeurs vn vehement amour de l'amour de Dieu & du prochain, car 1. on void nos Freres semés aux principales parties du monde, Europe, Asie & Afrique, 2. Ils sont espendus par toutes les Provinces & nations plus esloignées, plus

Sauvages & Barbares de la terre. 3. Ils entreprennent la conuersion de toute sorte d'Indelles, Schismatiques, Idolatres, Payés, Mahometans, Herétiques; Sarrazins, Turcs, & Iuifs, qui est tout le plus grand seruice qu'on peut rendre à Dieu en ce monde icy.

Enuiron l'an 1272 fut enuoyé en Grece & Tartarie Hierosme d'Ascoli, depuis General, Cardinal, & Pape Nicolas IV. par le Pape Gregoire X. qui mesnagea si bien & si heureusement la reconciliation de l'Eglise Grecque avec la Latine, qu'il amena au Concile General de Lyon, l'Empereur des Grecs, & quarante Princes, qui se vinrent prosterner aux pieds de sa Sainteté, & luy protesterent toute sorte d'obeyffance. Les Ambassadeurs des Tartares, conduits par le mesme, furent baptizez fort solennellement à la grande Eglise, avec vn honneur incroyable des Freres Mineurs, occasion pourquoy plusieurs Religieux de cet ordre y furent prescher & enseigner la Foy & la Religion Chrestienne, & de chief Benoist XI. l'an 1341. enuoya deux freres Mineurs pour ses Legats, pour reestabli la Foy, & eurent permission de l'Empereur d'y prescher l'Euangile, qui profita estrangement.

L'an 1289. Frere Raimond Geoffroy, Prouençal esleu General, fut ptié par le Roy d'Armenie d'enuoyer des Freres Mineurs pour les instruire en la Foy. Il y en depescha six qui publierent l'Euangile avec vn admirable succez, desquels Frere Pierre de

Platur.  
Gonzag.

Bair 2 25 4  
Les Chron.  
niques.  
1 107 14  
1 107 14

Tolentin y receut la couronne du Martyre.

1322. En la ville de Thamn  de l'Inde Orientale, furent martyrisez, quatre Religieux passans de Thauris   Cathai, puis à Olmus, de là ils s'embarquerent pour aller à Thamn , distant trois mois de nauigation de Thauris, où ils baptizerent grand nombre de ces Infidels. L'un deux nommé frere Jacques fut exposé par deux fois au feu sans bruster, Dieu le conseruant miraculeusement aussi bien que les trois enfans dans la fournaise de Babylone. Et les habitans du pays prenant de la terre où ont esté martyrisez ces Saints, & la trempant dans l'eau , & la beuuant, sont gueris miraculeusement de leurs maladies.

1332. A la requeste de Zacharie Archeueque de saint Thad e en la grande Armenie, obeyssant au Pape, le General de l'Ordre enuoya grand nombre de Religieux d'Aquitaine & Prouence pour la conuersion de ses peuples. Le Pere Arnaut demeurant avec l'Imperatrice Latina de la maison de Sauoye, conuertit son mary, qui obtint du Pape Jean XXII. des Religieux pour la conuersion de ses peuples.

Les Saints lieux sont dediez aux Freres Mineurs. 1336. A la requeste de Robert Roy de Sicile frere de S. Louys Euesque de Tholose, le Turc octroya aux Religieux de saint François, le mont de Syon, le S. Sepulchre de nostre Seigneur & Bethleem, où estoit autrefois le deuot Monastere de Paule & Eustochium, que les Recollects possedent   pres

ſent avec Nazaret. Le mont Liban, où ils ont edifié pluſieurs Couuents depuis deux ans, en ont vn en Galata lez Coſtantinople, avec vne reſidēce, & vn autre des Couuētuels, & en beaucoup d'autres lieux ſur les terres des Turcs, où ils ſouffrent ſouuent de grandes perſecutions, comme nous font ſoy les lettres que nous en receuons de nos Freres.

1340. Le Chapitre General enuoya des Religieux en Sclauonie, & au Royaume de Boſnainſectez d'herēſie, & y firent tel fruit qu'apres la conuerſion de les peuples, ils y baſtirent ſept Cuſtodies de Couuents. Ce fut la meſme annēe que F. Gentil fut martyriſé preſchant en Perſe, lequel auparauant eſtant en Babylone, ne pouuant apprendre la langue Arabique, reſolu de ſ'en retourner en ſon pays, il rencontra vn Ange en chemin qui la luy enſeigna miraculeuſement, ayant depuis heureuſement preſché en cette langue là.

1341. L'Empereur des Tartares duquel nous auons parlé, fiſt baſtir, quoy que Payen vn Couuent aux freres Mineurs en la ville d'Amalech, & appelloit F. François d'Alexandrie ſon pere, qui l'auoit diuinement guery d'vne fiſtule, & luy bailla ſon fils pour eſtre catechizé & baptizé.

1342. F. Paſchal ayant appris la langue Carmanique, de laquelle on vſe par tout l'Empire des Tartares, des Perſes, Chaldeens, Medes, & Cathai; voyagea & preſcha iuſque ſà la ville de Burgaut & Amalech, qui



font aux derniers confins des Perſes & Tartares, où apres pluſieurs travaux il fut martyriſé: deux autres le furent encor preſchant à Valnacaſtré & Liuonie par le commandement du Duc Idolatre.

Et pour ne parler que des plus inſignes miſſions, Urbain V. 1370. enuoya 60. Religieux de ſainct François ſous la conduite de Frere Guillaume du Prat, qu'il fiſt Eueſque & ſon Legat au Royaume de Cathai, au meſme an Frere Iean de Naples preſcha la Foy au Roy de Gaza, où il fut mis à mort auſſi bien que quatre autres en Bulgarie par la faction des Grecs

Voicy derechef vn ſolemnel Ambaſſade d'Eugene quatrieſme, qui depute F. Albert de Sartian, inſigne Predicateur, & grand homme d'affaires avec 40. Religieux au Preſte-ian, duquel il obtient pouuoir d'aller par tout ſon Empire, & l'an 1439. il retourna à Florence où ſe tenoit le Concile General, ayant amené avec ſoy R. P. en Dieu F. André Abbé du Monaſtere ſainct Anthoine, Legat & Commiſſaire du Preſte-ian, qui deſiroit receuoir inſtruction, & rendre obeyſſance à l'Egliſe Romaine. Il fut receu avec toute ſorte de magnificence & ioye, & enſigné en la Foy & doctrine orthodoxe. Au meſmetemps F. Iean de Capiſtran Vicaire General de l'Ordre eſtant allé en Leuant pour la Reformation des Couuents de l'Ordre, y amena les Ambaſſadeurs Armeniens, & depuis fut Legat en Lombardie, où il ramena

Du B. Frere  
Iean Capiſ-  
tran.

le Duc de Milan qui fauorisoit le Concile de Basle. Martin V. le fit Inquisiteur General du saint Office par toute la Chrestienté où il se trouuoit. Eugene 4. luy confitma certe dignité, & le fit son Legat contre les Iuifs, Payens & Heretiques, & conuertit vn iour à Rome 40. Iuifs avec le Prince de la Synagogue nommé Sagelas, lequel il rendit muet & vaincu en dispute publique, & refusa plusieurs Eueschez pour estre plus libre à prescher, à la requeste de l'Empereur Frideric, de l'Archiduc d'Autriche, d'Eneas Syluius Euesque de Sienne Legat du saint Siegé, depuis Pape Pie Second, Nicolas V. l'enuoya en Hongrie & Allemagne, où il auoit acquis vne si grande creance, qu'Eneas Syluius en dit ses mots: Frere Jean est vn homme de Dieu, les peuples d'Allemagne le tiennent comme vn Prophete, il a le pouuoir, s'il vouloit au moindre signe de la main, d'esleuer vne grande multitude; il se trouua avec vn Crucifix en main à la bataille que les Chrestiens gagnerent en Hongrie contre Mahomet second, qui auoit tout fraichement enuahy l'Empire de Constantinople, & se promettoit la conqueste de toute la Chrestienté, mais ce seruiteur de Iesus-Christ anima tellement par ses predications les Chrestiens, qu'ils furent victorieux, ce que tesmoignent Nicolas Calcondile Grec, & le liure *Fasciculus temporum*, auteurs qui viuoient au mesme temps.

Epist. 412.

Cel saint personnage estoit receu en tou-

tes les villes avec vn applaudissement & ioye incroyable, le peuple luy alloit au deuant, il estoit receu avec le son des cloches, conduit en la grande Eglise, où l'on entonnoit le Cantique *Te Deum laudamus*, avec la musique & les orgues, chacun admirant sa doctrine, & ses miracles, il baptisa en la Russie & Valachie plus de dix mille ames, chose incroyable par vne seule predication, mais accompagnée de l'esprit de Dieu, à Gabriele en Pologne six vingts ieunes hommes estudiâs dirent à Dieu au monde pour endosser l'habit de Religion, desquels cent se firent Religieux de S. François, il fit brusler six charrettes d'instrumens à iouer, & six cens d'attifez & vains ornemens des femmes, lesquels seruent de prise au diable pour deceuoir & perdre les ames.

Le Pape Calixte III. rapporta la victoire des Chrestiens sur les Turcs assiegeant Belgrade l'an 1456. aux prieres de ce grand seruiteur de Dieu, en laquelle il n'y eut iamais que soixante Chrestiens de tués, & y demeura bien deux cents quarante mille Turcs, avec 160. pieces de canon qui furent prises. Il mourut la mesme année le 13 Octobre, âgé de soixante dix ans quatre mois, desquels il en auoit passé 40 & six mois en la vie Religieuse. Le Souuerain Pontife Calixte III. pleura amerement sa mort, & permit dès lors d'exposer son image en publique, & faire l'office d'un saint Confesseur, & Docteur en l'Euesché de Sulmona, d'où il estoit

En quel  
temps mourut le B.  
Jean de  
Capistran.

Il estoit natif : & depuis ayant operé quantité de miracles, Gregoire XV. dernièrement decedé le declara solemnellement bien heureux, avec permission de celebrer sa feste & son office en tout l'ordre S. François.

Le Bien heureux frere Jacques de la Marche l'an 1490. conuertit à la Foy le Royaume de Bosna, dans lequel y auoit plusieurs Payens. Il prescha douze ans entiers par les commandemens d'Eugene IV. Nicolas V. & Calixte III. en la Hongrie, Sclauonie, Dalmatie, Pologne, Albanie, Prusse, Danemarck, & haute Allemagne, & fit vn tel progresz & profit qu'il baptiza plus de deux cents mille ames, soient Payens conuertis, ou Schismatiques reunis à l'Eglise : suiuant laquelle ils n'auoient pas esté deuëment baptisez, manquant quelque chose d'essentiel au Baptesme. Il prescha 40. ans durant avec vne infinité de miracles, mourut âgé de 90. ans, dont il en auoit vescu 61. en Religion, avec vne rigueur & austerité incroyable. Sixte IV. à qui il auoit prophetizé qu'il seroit General, Cardinal, & puis Pape, commanda qu'on mit son image en l'Eglise pour y estre venerée, son manteau au Conuent de Montbrandon où il prit l'habit, chasse les Diabes encor à present, & la corde & son habit sont le mesme au Conuent nostre Dame la neufue à Naples où il est enterré.

Du B. Frere  
Jacques de  
la Marche.

*Des deux Indes Orientales & Occidentales, & des conversions admirables que les Freres Mineurs y ont operé, & comme dès l'an 1621. ils auoient dans la seule Merique plus de cinq cens Conuents en 22. Prouinces.*

CHAPITRE XXXIX.

**D**Eux puissantes raisons auoient induits Aristote & quelques autres, à se persuader qu'il n'y auoit autres gens au monde que les habitans d'Europe, d'Asie, & d'Afrique. La premiere estoit la grande largeur de la mer, qui leur fist estimer que les hommes ne sçauroient passer tant d'eaux avec aucune force ou industrie & ce fut ce qui meut S. Augustin à nier les Antipodes.

L'autre raison qui deceut les anciens fut qu'ils creurent que la Zone Torride estoit inhabitable pour son excessiue ardeur, de mesme que les Polaires pour leur froideur insupportable, mais ils se sont trompez comme tout le monde sçait à present, sans qu'il soit necessaire d'en descrire icy les particularitez puisque d'autres en ont desia escrit, seulement ie diray que ce monde nouveau fust descouuert en l'an 1497. par Americq Vespuce Florentin, qui luy imposa, ou

Le nouveau  
monde descouuert l'an  
1497.

d'autres à sa faueur, le nom Americque, bien que l'honneur en soit proprement deu à Christofle Colomb Genois. qui l'a le premier descouuert en l'an 1492. cinq ans auant ledit Americq Vespuce selon quelques Auteurs.

Platus Iesuite donne cette gloire à nos Religieux par dessus tous les autres, d'y auoir passé les premiers, deux desquels fauoriserent grandement Christofle Colomb enuers le Roy Ferdinand pour vne si haure & genereuse entreprise, laquelle estoit estimée pour vne fable par les hommes d'Estat, & traufferent les mers l'an 1493. sans apprehension des dangers, & hazards qu'ils trouuoient à toute heure pour paruenir en l'Amérique qu'on nomme Inde Occidentale, ou nouveau monde.

L'an 1516 ils edifierent deux Conuents à Cubagna & Cumana, & vn autre à Marcapana, que les Sauvages bruslerent & massacrerent tous les Religieux. Les premiers qui furent iamais prescher aux Royaumes de Tlaxcalla, Mechioacan, & Mexico furent Freres Mineurs sans redouter la fureur de ses peuples barbares. L'an 1520 le Roy de Mechioacan Sinzina qui pour regner tout seul auoit fait tuer ses quatre freres, adoucy par la predication Euangelique, receut la Foy & le Baptesme, & se fist nommer François pour l'affection qu'il portoit à nos Religieux: il rendit son Royaume tributaire à l'Espagne, & procura peu après le salut de ses sujets, par

les Sermons du P. Martin de Iesus Recolect.

Florimond  
de Raimond  
Conseiller  
de Bour-  
deaux, naif-  
sance de  
l'Herésie.

L'an 1524. au mesme temps que l'Enfer eut vommy sa rage, & que Martin Luther Apostat se reuolta dans l'Allemagne avec vne partie des Prouinces d'Occident; car quoy qu'il eust l'an 1517. commencé à prescher contre les Indulgences, si est ce qu'il demeura tousiours dans son cloistre avec l'habit Religieux, & ne dit point Adieu tout à fait à l'Eglise Romaine que l'an 1528. vn autre homme de Dieu, & parfaict Religieux Frere Mineur Recolect, nommé Frere Martin de Valence, expose & sa vie & son industrie & trauail pour la conqueste spirituelle des Indiens Americains; le Pape le crea Commissaire Apostolique, avec toute sorte de pouuoir sur ce requis: Il s'embarqua avec vnze Religieux, cette troupe de gens Apostoliques arriuerent heureusement à Mexico capitale du Royaume.

Voilà deux Martins en campagne, l'vn desecteur de la Foy, l'autre professeur d'vne tres estroite pauureté: l'vn combat pour Sathan, l'autre pour Dieu, l'vn perd les ames par sa pestilente doctrine, l'autre sauua par la predication de l'Euangile, & trauailla si assiduëment & avec tant de bon-heur, que luy & ses compagnons conuertirent iusques à 14. millions d'hommes, l'vn desquels comme il est remarqué par quelque Auteur, en baptiza à sa part en plusieurs années enuiron quatorze cens mille, ce qui sembleroit quasi incroyable à ceux qui ne scauroient pas le grand nombre des Prouinces que le Roy des

Quatorze  
millions  
d'hommes  
conuertis  
par les FF.  
Mineurs  
Recollets.

Espagnes possède au nouveau monde, & le nombre presque infiny de peuple qu'il y a si les Historiens qui ont esté dans le pays, & ceux mesmes qui sont moins portez pour la grandeur d'Espagne ne luy en asseuroient, & tesmoignoient en leur relation.

L'aduis adressé à tous les Princes Chrestiés, publié cette année à Paris, declare hautement & generallyment que cette Couróne d'Espagne a conquis depuis environ cent ans, cent Royaumes ou Empires aux Indes, & de là jugez combien de peuple il y peut auoir, & combien de Freres Mineurs il y a, car nous en auons par tout.

Voicy ce que dit Dom Frere Barthelemy de las Casas Dominicain qui a voyagé au nouveau monde environ l'an 1540. & 41. où il rapporte que les Espagnols y auoient desia conquis plus de pays que la Chrestienté n'est grande trois fois, puis poursuivant il dit: La premiere terre où les Espagnols entrerent pour habiter, fut la gráde & tres fertile Isle Espagnole, laquelle cõtient six cens lieuës de tour en 5. gráds roiaumes principaux, & quelques autres Prouinces separées, qui n'ont á presét de Princes que le seul Roi des Espagnes.

Isle Espagnole.

Il y a d'autres grandes & infinies Isles á l'environ & és confins á tous costez, lesquelles nous auons venüs les plus peuplées, & les plus pleines de leurs gens naturels, & d'un des plus excellens air que peut estre autre pays au monde, dont la pire est plus fertile que le jardin du Roy en Seuille.



La terre ferme laquelle est loing de l'Isle Espagnola 250. lieues, contient au long de la coste de la mer, plus de dix mille lieues: qui sont desja descouvertes, & s'en descouurent tous les iours dauantage, toutes pleines de gens comme vne formiliere de formis. En ce que iusque à l'an quarante & vns'est descouvert, il semble que Dieu a mis en ces pays là le gouffre ou la plus grande quantité de tout le gente humain.

ville de  
Mexique.

D'autres Autheurs rapportent que dans la seule ville de Mexique capitale du Royaume de mesme nom. au temps qu'elle fut reduite sous la puissance du Roy des Espagnes, ce qui aduint en l'an 1520. le 13. d'Aouft, par Ferdinand Cortez, on y contoit en soixante & dix mille maisons, iusques à huit cens mille habitans. entre lesquels il'y auoit trente Potentats, ou grands Seigneurs, qui auoient chacun cent mille vassaux; & trois mille Lieutenans qui en auoient encores d'autres sous eux; & en l'Isle Espagnola, autrement saint Dominique qui n'est rien en comparaison de ce puissant Empire, qui enceint tant de Prouinces, & de Royaumes, on a conté iusques à quinze cens mille hommes & en a on veu iusque à cent mille prendre la discipline processionnellement en memoire des coups de fouets dont on a meurtry le corps du Fils de Dieu, tant estoit grande leur ferueur & deuotion, & le grand fruit de nos Freres parmy ces pauvres Indiens.

Sorius  
Chartreux  
en son hist.

Dieu benissoit tellement les travaux de ses seconds Apostres, que Surius Chartreux remarque, qu'il n'y en eut pas vn qui n'en baptisast plus de cent mille pour sa part, & le Pere Motonilta Recolect Espagnol, qui fut le dernier de ces douze premiers Peres, en baptisa quatre cents mille; & pour sa grande pauureté, les Indiens l'appelloient Motonilta, qui signifie pauvre en leur langue.

Vn Recolect baptisa 400 milles hommes.

Le Souuerain Pontife auant ouy le grand fruit que ces zelans & fermans Religieux auoient fait en cetté nouvelle Espagne, à la requeste de l'Empereur Charles V. il pourueut du premier Euesché de Mexique l'an 1528. Frere Jean de Zamaragna, homme de sainte vie, & insurmontable parmy ces penil les voyages qu'il fit sans iamais manier argent. Il fit toutes les visites de son Euesché à pied quelque decrepité qu'il fut, car il est mort aagé de quatre vingt ans, son corps se conserue encor miraculeusement tout entier. C'est d'vne lettre qu'il escriuit à nos Peres au Chapitre tenu à Toulouze que nous apprenons tout plein de particularitez des Indes, de l'ordre qu'il establit en la conuersion des infidelles, institution des Colleges vis à vis de nos Couents: où les enfans estoient imbus & endoctrinés en la foy, & aux bonnes lettres.

De F. Jean de Zamaragna premier Euesque de Mexique.

Ce furent aussi les Freres Mineurs Recolects, de la Prouince de saint Ioseph, qui passerent les premiers aux Isles Philip-

4. Part. Chr. l. 2.

pires, & l'an 1540. le Roy de Portugal ayant esté instamment requis par le Roy de Zeilan, de luy enuoyer des personnes qui le peussent instruire en la Religion Chrestienne, il en donna la commission à sept de nos Religieux, qui prescherent si vtilement & fructueusement, qu'ils conuertirent le Roy, & toute sa famille.

Conuersiõ  
du Royau-  
mes de Vo-  
xu par les  
Recoleçts.

Le sang de nos Religieux qui a arrousé la terre du lapon la leur a rendu plus fertile, qui pourroit raconter les supplices cruels, qu'on fit souffrir à six de ces bons Peres, l'an mille cinq cens nonante sept auant que de les faire barbarement mourir par le feu, & le fer, mais en recompense, ils ont bien gagné des ames à Dieu, car l'an mille six cents quinze, le cinquisme d'Octobre, arriua à Rome Fraxicura Ambassadeur du Roy de Voxu, qui est vne Prouince située à la partie Orientale du lapon, ce solemnel Ambassade estoit de cent Gentilhommes lapponois, qui s'embarquerent le 28. Octobre de l'an mille six cents treize pour faire voyle en ces quartiers, & venir rendre l'obeissance au Souuerain Pontife, la longueur & l'incommodité d'un voyage d'un an entier, ayant passé deux fois la ligne Equinoctiale, les ardantes & intolerables chaleurs qu'ils y souffrèrent leur causa des maladies dont la pluspart moururent, excepté vingt cinq qui aborderent en Espagne le 10. Nouembre 1614. Ils estoient conduits par le Pere Louys Sotello Recoleçt qui harangua

deuant le Pape, après qu'ils eurent esté magnifiquement receus & traités à Rome, où rien ne fut oublié n'y espargné, tant à leur entrée Royale qu'au reste de la despence qui fut tres-splendide, & tout autre que ne portoit l'escrit qui en fut imprimé, comme m'a eu assuré vn tres honnestre Prestre seculier qui se trouua là present en toutes les ceremonies, & dans nostre Couuent où lesdits Ambassadeurs estoient logez avec le Pere Louys, pour faire voir à ces Seigneurs Iapponois la grandeur & puissance de Rome, & combien l'Eglise Romaine cherit & fait estat de ses enfans qui la recognoissent pour mere, & luy rendent l'obeissance filiale.

Fraxicura reconnut le Pape au nom de son Roy, pour Vicaire de Iesus-Christ en terre, & Pere commun de tous les Chrestiés. Il rendit tesmoignage que le P. Louys auoit donné entrée à la predication de l'Euangile dans le Royaume de Voxu, où il auoit tra-uailié l'espace de quatorze ans continuels, & requist instammét la Sainteté de luy donner des Religieux de S. François pour la continuation d'vn si bon œuure, promit de les ayder, & de bastir des Couuents en ses terres, comme le Roy par tout son Royaume.

Son Roy nommé Idate pour marque de sa vraye cōuersion & zele à la Religion, ruina & Prouincia  
Canarié. brussa huit cens Idoles, avec leurs pagodes, il a permis à tous ses sujets de se faire Chrestiés, d'où on espere vne ample & riche moisson d'ames; Il deliura 18. cens personnes de la mort qu'vn Gouverneur sien cousin estoit resolu

de Mexico, la moindre est de 12, Cōuēts, & celle de Mexico en cōtenoit 50. par la derniere liste que nos Peres en ont veu de l'an 1621. Ils y ont remarqué plus de 500. Conuents en 22. Prouinces. Ces grandes entreprises, ces fameuses cōuersions ne sont que pour la vraye Eglise, laquelle de la mer d'infidelité tire au riuage du Christianisme les ames humaines, sous l'heureuse cōduite des Religieux Catholiques qui ont fait surgir és ports reculés & incōnus, la nef de l'Eglise, ils ont ancré aux lieux où jamais les Apostres n'auoient abordés, leurs premieres traces sont marquées du sang bouillant de leur affectiō, bien souuēt captifs ils ont captiué les hommes, & vainquans ont vaincu leurs vainqueurs, de sorte que nous pouuons dire que sous leur banniere l'Eglise est comme sortie du monde, pour acquerir de nouveaux mondes.

Pour l'Orientale, la descouuerte & cōqueste estoit au Roy de Pottugal Dom Emanuel, qui en l'an 1500. y enuoya 8. Freres Mineurs sous la conduite de Pierre Aluares de Cabral, qui y furent tous martyrisés excepté E. Héry de Conimbre, qui fut à son retour Confesseur du Roy, & Euesque de Cepta. Ils arriuerent à Calicut & de là passerent à Cochin, où ils commencerent à arborer la Croix, qu'ils precherent à ces Nations Barbares.

L'an 1502 au seconds voyage qui fit Vasco de Gama, il y mena de nos Religieux qui baptiferent vne multitude incroyable d'enfans,

de Mexico,  
Iampico de  
Iucathá de  
Mechoacá  
S. Cathari-  
ne, Guati-  
mala. Nica-  
ragua. Phi-  
lippinar.  
Zacatech.  
Mexico.  
Discal. Xa-  
lisco. Flori-  
de. Au Pe-  
rou. Pro-  
un p. de  
Lima, Nou-  
regni Gra-  
natens de  
Chile. de  
Quiro de  
Caracas, de  
las Obarcas  
de Paragua.  
de Tucumé  
De S. Tho-  
mas & de  
Malaca.

& les Chrestiens Orientaux resmoignoient à Valco, le contentement qu'ils auoient de voir des Chrestiens en leurs pays, & se tenoient fort les obligez.

Frere Garcia de Padilla, fut creé le premier Euesque de l'Isle S. Dominique; autrement Espagnole. Et l'an 1510. fut basti vn Couuent à Goa fameuse ville & capitale du Leuant, qui seruit apres comme de Seminaire, d'où l'on tiroit les Religieux pour enuoyer par les Roysumes de Cauanori, de Cochin, Coilani, les autres alloient avec l'armée, preschoient, seruoient aux hospitaux, & s'occupoient aux œuvres de charité, à enseigner & catechiser les enfans: iusques à ce que l'an 1542. ils resignerent le College au P. François Xavier, afin d'auoir moins d'embaras à prescher l'Euangile, dequoy fait foy la premiere vie de saint François Xavier, imprimée in 8. & composée par Horace Turfelin de la mesme compagnie, quoy que la derniere ait oublié ceste particuliere beneficence, ce qui a fait dire à Gonzague, tout le trauail & la peine qu'il y a eu en l'Inde Orientale durant 40. ans continuels, soit à guerir les malades, soit à conuertir les infidels, soit à instruire les Catechumenes, soit à administrer les Sacremés, ou bien enfin à exercer les autres œuvres de charité, toute ceste fatigue estoit chargée sur le dos des Religieux de saint François.

Lopes de Gomara seculier. Histoires des Indes ch.

34.

De nostre Couuent & College de Goa.

Mafée suite Gonzag de origin. Veraph. Reli. pag., & 4.

*De la pesche du grand poisson & des ceremonies qu'ils y observent. Des Predicateurs des poissons, & de la grandeur de la mer douce.*

CHAPIRE XXXX.

*Je partis pour la pesche.*

**Q**uand ie viens à considerer la vie, les mœurs & les diueres actions de ceux qui ne vous cognoissent point (ô mon Dieu) ie ne sçay qu'en peul ser sinon que c'est vn continuel aueuglement & vn habitude de folie. Desireux de voir les ceremonies & façons ridicules que nos Hurons observent à la pesche du grand poisson, ie partis du bourg de S. Ioseph avec le Capitaine Auoindaon au mois d'Octobre, & nous embarquames sur la mer douce, moy cinquieme dans vn petit canot, où après auoir long temps nauigé & aduancé dans la mer par la route de Nord, nous nous arrestames & primes terre dans vne Isle commode pour la pesche, où des ja s'estoient cabanez plusieurs Hurons, qui n'attendoient rien moins que nous.

*On commença par vn festin.*

Dès le soir de nostre arriyée, l'on fist vn festin de deux grands poissons, qui nous auoient esté donnez par vn des amis d'Auindaon, en passant deuant son Isle où il peschoit : car la coustume est entr'eux, que les amis se visitans

les vns les autres au temps de la pesche, de se faire des presens mutuels de quelques poissons. Nostre cabane estant dressée à l'Algemequine, chacun y choisit sa place selon l'ordre ordonné aux quatre coins estoient les quatre principaux, & les autres en suite, arrangez les vns ioignans les autres, assez pressez. On m'auoit donné vn des coins dès le commencement comme à vn chef, mais au mois de Nouembre qu'il commença à faire vn peu de froid, comme il faiët ordinairement és contrées du Nord, ie me mis plus au milieu, & ceday mon coin à vn autre, pour pouuoir participer à la chaleur des deux feux, que nous auions dans la cabane.

Presence  
aux cabanes.

Tous les soirs on portoit les rets enuiron vn quart ou demie lieuë au plus, auant dans la mer, & puis le matin venu, dès la pointe du iour on les alloit leuer souuent garnis de tresbons gros poissons; comme assihendos, truites, esturgeons, & autres qu'ils esuentroient, comme l'on faiët aux moluës, puis les estendoient sur des rattachiers de perches dressez exprés, pour les faire seicher au Soleil, où en téps incommode & de pluyes, les faisoient boucaner à la fumée sur des clayes, ou au dessus des perches de la cabane, puis serroient le tout dás des tonneaux, de peur des chiens & des souris & non des chats, car ils n'en ont point, & ceste prouision leur sert pour festiner, & pour donner goust à leur potage, principalement en temps d'Hyuer qu'ils tiennent fort la maison, & manquent de douceurs.

Quelquefois ils reseruoient des plus grâds



Tirent de  
l'huyle du  
poisson.

& gras *assihendos*, lesquels ils faisoient faire bouillir en de grandes chaudières pour en tirer l'huyle, laquelle ils amassoient fort curieusement avec vne cueillier par dessus le bouillon, & la ferroient en des bouteilles d'escorce d'un certain fruit ressemblant à nos calabasses qui leur viennent d'un pais fort esloigné à ce qu'ils me disoient: cet huyle est aussi douce & agreable que beure fraiz, aussi est elle tirée d'un tres-bon poisson, incogneu aux Canadiens & encoire plus icy.

Quant la pesche est bonne, & qu'il y a nombre de Sauvages cabanez en vn lieu, on n'y voit que festins & bâquets reciproques, qu'ils se font les vns aux autres, & s'y resioüissent de fort bonne grace, sans aucune dissolution, ny actiõ qui sente de sa legereté ou sottize. Ceux qui se font dans les bourgs & villages sont passablement bons; mais ceux qui se font à la pesche & à la chasse, sont les meilleurs de tous, quand l'heure en donne, car ils n'y espargnent rien. Comme à vne personne de laquelle ils faisoient estat, ils auoient accoustumé de me donner à tous les repas, le ventre de quelque grand *assihendos*, par ce qu'il est fort plein de graisse & tres-excellent, mais comme ie n'ay iamais esté beaucoup amateur de la graisse, qui est le sucre des Sauvages, ie le changeois volontiers contre vn morceau plus maigre, & eux se consoloient du mien. Neantmoins tout bien consideré le plus assureé est suiuant le conseil de S. Bonnauenture, mâger simplement ce que l'on dõne & ne point faire choix des viandes

des, sous pretexte mesme de prendre du pire.

Ils prennent sur tout garde de ne ietter au-  
cune arreste de poisson dans le feu, & y en ayât Ne iettent  
les arrestes  
de poisson  
au feu.  
ietté, ils m'en tancerent & les en retirerēt fort  
promptement, disans que ie ne faisois pas biē,  
& que ie serois en fin cause qu'ils n'en pour-  
roient plus prendre, pour ce (disoient ils,)  
qu'il y auoit de certains esprits, ou l'esprit des  
rets ou des poissons mesmes, desquels on bru-  
loit les os, qui aduertiroien les autres pois-  
sons de ne se pas laisser prēdre, puis qu'on les  
traictoit de la sorte & sans aucun respect.

Les Canadiens & Montagnais ont aussi  
ceste coustume de tuer tous les eslans qu'ils  
peuuent attraper à la chasse, croyans que ceux  
qui eschappent vont aduertir les autres de  
se cacher au loin peur de leurs ennemis, &  
ainsi en laissent ils par fois gaster sur la terre,  
quand ils en ont desja suffisamment pour leur  
prouision, qui leur feroient bon besoin en au-  
tre temps, pour les grandes disettes qu'ils  
souffrent souuent, particulièrement quand les  
neiges sont basses, auquel temps ils ne peu-  
uent que tres-difficilement attraper la beste,  
& encore en danger d'en estre offensé, mais  
le plus grand mal que cause ceste superstition  
est, qu'ils ruinent la chasse du poil, de l'eslan &  
du cerf, comme nos Hurons ont fait celle du  
castor en leur pais, où il ne s'en trouue plus au-  
cun, & par ceste destruction, ils s'enioignent  
souuent des ieusnes plus rigoureux que ceux  
de l'Eglise, & des plus austeres Religieux des  
Cloistres.

Vn iour comme ie pensois brusler au feu le poil d'vn escurieux mort , qui m'auoit esté donné , ils ne le voulurent point permettre & me l'enuoyerent brusler dehors , à cause des rets, qui estoient pour lors dans la cabane, disans : qu'elles le diroient aux poissons , ie leur dis que les rets ne voyoient goutte & n'auoient aucun sentiment, ils me respondirent que si, & qu'elles entendoient & mangeoient : donné leur doc de la sagacité, leur dis je, quelqu'vns me repliquerent, ce sont les poissons qui leur donnent à manger & non point nous.

Ie tançay vne fois les enfans de là cabane, pour quelques mauuais & impertinens discours qu'ils tenoient il arriua que le lendemain matin ils prindrent fort peu de poisson, ils l'attribuerent à cette reprimende, qui auoit esté rapportée par les rets aux poissons, & en murmurèrent, disans, que si mes prieres leur obtenoient par fois du poisson, que i'auois esté cause à ce coup qu'ils n'auoient rien pris , & pour chose que ie leur pû dire du contraire, ils resterent dans leur croyance premiere . que tancer leurs enfans du mal, estoit empescher leur pesche.

Vn soir que nous discourions des animaux du païs, voulans leur faire entendre que nous auions par toutes les Prouinces de l'Europe, des lapins & leursaux, qu'ils appellent *Quietonmalisia* , ie leur en fis voir la figure par le moyen de mes doigts en la clarté du feu , qui en faisoit donner l'ombrage contre la cabane, par hazard on prit le lendemain matin du poisson

poisson beaucoup plus qu'à l'ordinaire, ils creurent que ces figures en auoient esté la cause, & me prièrent de prendre courage & d'en faire tous les soirs de mesme & de leur apprendre, ce que ie ne voulu point faire, pour n'estre cause de ceste superstition & pour n'adherer à leur folie & simplicité, digne de compassion.

En chacune des cabanes de la pesche, il y a vn *Predicateur de poisson*, qui a accoustumé de les prescher, s'ils sont habilles gens ils sont fort recherchés, pour ce qu'ils croyent que les exhortations d'vn habile homme, ont vn grand pouuoir d'attirer les poissons dans leurs rets, comme eux l'eloquence d'vn grand Ciceron à sa volonté. Celuy que nous auons s'estimoit vn des plus rauissans, aussi le faisoit il beau voir demener & des mains & de la langue quand il preschoit, comme il faisoit tous les soirs, après auoir imposé le silence & faict ranger vn chacun en sa place, couché de son long, le ventre en haut comme luy.

Son theme estoit : que les Hurons ne bruslent point les os des poissons & qu'on ne leur faict aucun mauvais traictement, puis en suite avec des affections nonpareilles exhortoit les poissons, les coniueroit, les inuitoit & les supplioit de venir, de se laisser prendre & d'auoir bon courage, & de ne rien craindre, puis que c'estoit pour seruir à de leurs amis, qui ne bruslent point leurs os. Il en fist aussi vn particulier à

mon intention par le commendement du Capitaine, lequel me disoit après, hé, mon nepueu, voyla-il pas qui est bien? ouy, mon oncle. à ce que tu dis, luy respondis ie, mais toy & tous vous autres Hurons auez bien peu de iugement, de penser que les poissons entendent, & ont l'intelligence de vos sermons & de vos discours, il croyoit que si neantmoins, & ne pouuoit estre persuadé du contraire.

Offrent du  
petun a  
sacrifice.

Pourquoy  
ils prient  
les Deitez.

Pour auoir bonne pesche ils bruslent aussi du petun, en prononçans de certains mots que ie n'entends pas. Ils en iettent aussi à mesme intention dans l'eau, à des certains esprits qu'ils croyent y presider, ou plustost à l'ame de l'eau, car ils croyent que route chose materielle & insensible. a vne ame qui entend & comprend, la prient à leur maniere accoustumée d'auoir bon courage, & de faire qu'ils prennent bien du poisson, & fassent vne pesche qui leur soit profitable & aduantageuse. Voila où aboutissent toutes leurs prieres, ou pour leur ventre, ou pour leur santé, ou pour la ruyne de leurs ennemis, & n'en font point d'autres à quelque esprit que ce soit, sinon pour les voyages & la traicte, car de rendre graces à Dieu, ou de luy demander pardon, avec promesse de mieux faire, il ne s'en parle point, non plus que des autres choses qui regardent le salut, si on ne leur en discours.

Les simplicités que ie vous ay descrites, tesmoignent assez que nos Sauuages n'ont

pas l'esprit cultiué, & qu'ils viuent dans vne grande ignorance, mais si nous considerons de prés, nous trouuerons en France des personnes aussi mal polyes qu'eux & presque en pareille ignorance, & si i'oze dire plus ignorantes. l'ay veu des François aux Hurons, enseigner aux Sauvages des folies & des inepties si grandes, que les Sauvages mesmes s'en gaussoient avec raison, & comment n'eussent ils esté leur marchandises & leurs folles opinions deuant vn peuple sans science, puis qu'à nous mesmes ils nous en propoisoient de si ridicules qu'elles ne seroient pas pardonnables à des enfans, & cependant c'estoient personnes de plus de trente cinq à quarâte ans d'aage fort incapables d'estre enuoyez parmy vn peuple, que l'on doit reduire & amener à Dieu par science & bonne vie.

Ignorance  
des Sauua-  
ges & Chre-  
tiens.

Nous trouuâmes dans le ventre de plusieurs grands poissons, des ains faictz d'un morceau de bois accommodé avec vn os, qui seruoit de crochet & lié fort proprement avec de leur chanure, mais la corde trop foible pour tirer à bord de si gros poissons, auoit faict perdre & la peine & les ains de ceux qui les auoient iettez en mer, car veritablement il y a dans cette mer douce des esturgeons, assihendos, truites & brochets, si monstrusement grands qu'il ne s'en voit point ailleurs de plus gros, non plus que de plusieurs autres especes de poissons qu'on y pesche & qui nous sont icy incognus.

Cette mer douce de laquelle tant de personnes sont desireuses de sçauoir, est vn gran-

Grandeur  
de la mer  
douce.

diffime lac qu'on estime auoir près de trois cens lieuës de longueur de l'Orient à l'Occident, & enuiron cinquante de large, fort profond, car pour le sçauoir par experience nous iettames la sonde vers nostre bourgade assez proche du bord en vn cul de sac, & trouuâmes quarante huit brassées d'eau, mais il n'est pas d'vne égale profondeur par tout, car il l'est plus en quelque lieu & moins de beaucoup en d'autres.

Il y a nombre infiny d'Isles, auxquelles les Sauvages cabanent quant ils vont à la pèche ou en voyage aux autres nations qui bordent ceste mer douce. La coste du midy est beaucoup plus aggreable que celle du nord, où il y a quantité de rochers en partie couverts de bois, fougères, bluets & fraizes, on tient que la chasse de la plume y est bonne, & à quelque vnes celle du poil & qu'il y a force caribous & autres animaux rares & de prix, mais ils sont difficiles à prendre. Le truchement Bruslé avec quelques Sauvages, nous ont aßeuré qu'au de-là de la mer douce, il y a vn autre grandissime lac, qui se descharge dans icelle par vne cheute d'eau que l'on a furnommé le saut de Gaston, ayant près de deux lieuës de large, lequel lac avec la mer douce contiennent enuiron trente iournées de canaux selon le rapport des Sauvages, & du truchemét quatre cens lieuës de longueur.

Lors qu'il faisoit vn grand vent, nos Sauvages ne portoient point leurs rets en l'eau par

ce qu'elle s'esleuoit alors comme la grand mer, & en temps d'un vent mediocre, ils y estoient encore tellement agités, que c'estoit assez pour me faire louer Dieu qu'ils ne perissoient point là dedans, & sortoient avec de si petits canots du milieu de tant de flots que ie contemplois à dessein du haut de quelque rocher, où ie me retirois seul tous les iours, ou dans l'espaisseur de la forest, pour dire mon office & faire mes prieres en paix.

Où ie disois  
mon office.

Ceste Isle estoit assez abondante en gibier, outardes, canars & autres oyseaux de riuieres, pour des escurieux il y en auoit telle quantité, de suisles & autres communs, qu'ils endommageoient fort la seicherie du poisson, à laquelle ils estoient continuellement attachez, bien qu'on taschast de les en dechasser par la voix, le bruit des mains & à coup de pierres qu'ils craignoient peu, & estans saouls ils ne faisoient que iouer & courir les vns après les autres soirs & matin. Il y auoit aussi des perdrix grises l'une desquelles m'approcha un iour de fort près en un coin dans le bois, où ie disois mon office, & m'ayant regardé en face, s'en retourna à petit pas comme elle estoit venue faisant la rouë comme un petit coq-d'inde, & tournant continuellement la teste en arriere me regardoit & contemploit doucement sans crainte, aussi ne voulu ie point l'effaroucher ny mettre la main dessus, comme ie pouuois faire, & la laissay aller.

Quantité  
d'escurieux  
& gibier.



Sauvages  
n'osent  
s'embar-  
quer sans  
mon aduis.

Vn mois & plus s'estant escoulé, on com-  
mença de penser de nostre retour, comme le  
grand poisson du sien, car il change de con-  
trée suivant les Lunes & les saisons comme  
les moluës en la mer: Mais comme il fut  
question de partir, le Lac s'enfla si fort qu'il  
fist perdre aux Sauvages l'esperance d'ozer  
s'embarquer ce iour là, craignant le danger  
eminent de quelque naufrage par la tour-  
mente qui s'alloit renforçant: Cependant ie  
demeurois seul dans nostre cabane, lors qu'à  
l'issuë de leur conseils ils me vinrent trouver  
pour auoir mon aduis, & sçauoir ce qu'il  
estoit question de faire, car sous pretexte que  
ie leur parlois souuent de la rouse bonté &  
puissance de nostre Seigneur, il leur estoit  
aduis que j'auois quelque credit enuers sa  
diuine Majesté, & que rien ne m'estoit im-  
possible non plus qu'incognu, c'est ce qui  
me donnoit bien de la peine, & plus que  
n'eust pas fait vne autre opinion de moy,  
car au trop il y a tousiours du danger. Il me  
fallut à la fin aller voir la mer pour les con-  
tenter, autrement ie n'eusse point eu paix  
auec eux, puis que tous s'estoient resolus à  
ce que j'ordonnerois, comme si i'eusse eu  
quelque experience de la marine, ou que  
Dieu m'eust donné assurance des choses à  
venir: Je l'auois desia veü dâs ses choleres,  
depuis vn quart d'heure, & sçauois qu'il y  
alloit d'vn grand hazard de s'y embarquer,  
neantmoins pour les contenter, il me fallut  
derechef sortir dehors, & la considerer

dans ces furies plus d'une fois.

L'ayant bien considérée, & les éminents perils qu'on pouvoit à bon droit apprehender, ie priay Dieu qu'il me donnast lumiere pour donner bon conseil, & n'estre cause de refroidir en ces pauvres gens, par mon peu de foy, la confiance qu'ils commençoient d'auoir de sa diuine Majesté: Mais ou par presumption, ou par le iuste vouloir de Dieu qui faict parler les muets, ou par vne foy double que nostre Seigneur me donna lors. Je leur dis qu'ils deuoient partir. & que dans peu la mer calmeroit à leur contentement ce qu'ils creurent tellement, que ma voix se porta dés aussi tost par toutes les cabanes de l'Isle qui les fist si bien diligenter pour l'esperance de la bonace prochaine, qu'ils nous deuançerent tous, & fumes les derniers à desmarrer, non par paresse ou crainte, mais par trop d'affaires & d'embaras.

Si tost que la flotte fut en mer, ô merueille Arriuasmes  
au port de  
S. Ioseph. dutout-puissant, les vents cessèrent, & les ondes s'acoiserent calmes & immobiles comme vn plancher, iusques au port de S. Ioseph, où ie rendis graces à Dieu, tandis que mes Sauvages disoient, ho, ho, ho, onniané, admirant ses merueilles.

Il estoit nuit fermée auant que nous y pumes prendre terre, & puis mes gens estoient tellement embarassés de leurs poissons & fillets qu'ils furent contraincts de cabanner là iusques au lendemain matin qu'ils

Fus seul en se rendirent au bourg; mais pour moy qui n'auois rien qui me pût empescher d'aller que deux petits poissons qu'ils m'auoient donné, ie partis delà & m'en allay seul trauers les champs & la forest en nostre cabane, qui en estoit à vne bonne demie lieuë esloignée, j'euy bien de la peine de la trouuer à cause de la nuit, & m'esgarois souuent, mais la voix de quelques petits Sauvages qui chantoient là és enuirons me radressoit, autrement i'estois pour me voir coucher dehors, & me repentir de m'estre mis en chemin.

Ce qui m'auoit le plus pressé de partir seul à heure induë, estoit le doute de la santé du Pere Nicolas, que les Sauvages m'auoient voulu faire mort, mais ie le trouuay en tres-bonne santé, Dieu mercy, dequoy ie fus fort ioyeux, & eux au reciproque furent fort ayles de mon retour, & de ma bonne disposition, & me firent festin de trois petites citrouilles cuittes sous la cendre chaude, & d'une bonne sagamité de maiz, que ie mangeay d'un grand appetit, pour n'auoir pris de toute la iournée, qu'un bien peu de bouillon de bled d'Inde, fort clair, le matin auant partit.

*De la santé & maladies des Sauvages.  
De leurs Medecins & Apoticaire  
res, & de quelques racines de gran  
des vertus.*

CHAPITRE XXXI.

SI au Palais Royal est estimé & favori celuy  
que le Roy careffe : en la maison de Dieu  
est auffi preferé celuy que Iesus-Christ cha-  
stie. Depuis le peché de nostre premier Pere,  
tous les hommes ont esté suiectz à maladies &  
infirmitez, du corps ou de l'esprit. A la veri-  
té les causes de nos maux sont diuerfes, mais  
les remedes propres sont bien differens auffi.  
Dieu chastie les bons ou les esprouue par di-  
uerfes afflictions & maladies, au contraire des  
meschans qui sont punis pour leurs propres  
demerites, hélas ! nous sommes souuent trom-  
pez en nos iugemens, car tels semblent estre  
sauuez quand au iugement des hommes qui  
deuant Dieu sont en voye de damnation, &  
ceux que l'on croit souuent estre reprobuez,  
sont du nombre des enfans de Dieu : car le  
monde ne iuge que de l'escorce & Dieu iuge  
le dedans. Dieu demeure avec les malades &  
affligez, & le diable avec ceux qui sont en pro-  
sperité, & à qui toutes choses viennent à sou-

Des visites  
de Dieu.

hait, tesmoin l'histoire de saint Ambroise où il est-dit, qu'il n'eust pas plustost aduertiy son compagnon de sortir de la maison, où toutes choses prosperoient comme vne maison maudite de Dieu, que tout fust abismé & le Maistre & la Maistresse escrazé avec leurs enfans sous les ruynes. O mon Dieu! le B. Frere Gille compagnon de saint François auoit bien raison de dire que le demon de la prosperité estoit plus dangereux que celuy de l'aduersité, car nous en voyons plus se perdre dans l'abondance que dans la disette, car peu se desesperent pour l'une & tous se glorifient pour l'autre.

Constans fils du grand Constantin, qui fit autant de maux à l'Eglise que son pere luy auoit fait de bien, heretique Arriē qu'il estoit, se flattoit sur la prosperité de ses victoires, & de là tenoit sa vie par vne iuste punition de Dieu, de s'imaginer, qu'il estoit dans la vraye foy puis qu'il receuoit tant de faueurs du ciel, comme si les faueurs plustost que les disgraces estoient des tesmoignages du vray amour de Dieu. A quoy selon le dire de Seneque le Philosophe, qu'il n'y a rien pis que la felicité des meichans, luy respondit fort bien Lucifer Euesque de Salare contemporain du grand S. Athanase, en vn liure qu'il intitula. *Des Roys Apostats*, où il luy monstre que la prosperité tēporelle n'est pas vne marque assuree de la vraye foy, & que bien souuēt Dieu permet que les plus meichans Princes regnent long-tēps.

& les bon peu, ce qu'il confirme par les exemples de Basa Roy d'Israël qui regna vingt quatre ans, & son fils trente cinq ans, BIR 353  
PORE. 10. 0  
& Manasses Roy de Iuda, le plus meschant de tous les Roys, bien que fils d'un bon pere 11.  
Ezechias, qui regna cinquante sept ans, ce qui nous doit assez faire voir la vanité de ce siecle, où les plus mauuais ont plus grand part que les gens de bien, auquel il semble souuent que toutes choses leur aillent à contrepoil, ce que Dieu permet pour les chastier comme enfans, ou pour les rendre plus conformes à luy comme amis, & pour cet effet leur promet des ennemis pour les punir de leur fautes ( car il n'y a si bon qui ne manque ) ou pour les empescher l'atrasche des grandeurs d'icy bas, où ils se pourroient aysement perdre sans la malice de ses ennemis, qui émoussent leur gloire, car d'un aduertissement ou conseil d'amis on en fait assez peu d'estat s'il n'est à nostre goult, bien que Diogenes dise que pour cognoistre soy-mesme les fautes, il faut auoir vn vray amy, ou ennemy, car l'un ny l'autre ne vous celle rien, mais quand les pechez sont grands, & que nous auons trop offensé, si Dieu ne nous dit mot, c'est signe que nous sommes perdus, sinon il nous enuoye des maladies, des pertes de biens, des trauerse d'amis, & de plus il esleue les meschans contre nous qui nous esproouent commel'or dans le creuset. Et de fait Anastasius rapporte qu'un bon Religieux se plaignant à Dieu, de ce qu'il

auoit permis que Phocas apres auoir tué l'Empereur Mauritius, & ses enfans, s'empara de l'Empire; Dieu luy respondit, qu'il l'auoit permis pour punir son peuple, & que s'il en eut trouué vn plus meschant pour luy mettre la couronne sur la teste, il l'eust fait.

Parlons maintenant de la santé du corps, & des maladies ordinaires qui arriuent indifferemment & naturellement aux bons, & aux mauuais, afin de ne nous esloigner trop de nostre premier sujet, & disons que les anciens Egyptiens auoient accoustumé d'vser de vomitifs pour guerir les maladies du corps, & de sobriété pour se conseruer en santé, car ils tenoient pour maxime indubitable, que les maladies corporelles ne prouenoient que d'vne trop grande abondance & superfluité d'humeurs, & par consequent qu'il n'y auoit aucun remede meilleur pour la santé, que le vomissement & la diette, mais la diette principalement.

Troque Laerce, & Laetance, dient la cause pourquoy les Grecs demeurerét si long temps sans auoir Medecins, ce fut pour ce qu'ils cueilloient au mois de May des herbes odoriferantes qu'ils gardoient en leurs maisons, se faisoient seigner vne fois l'an, & non pas tous les iours comme l'on fait à Paris, se baignoient vne fois le mois, & ne mangeoient qu'vne fois le iour, & estoient si exacts obseruateurs de cette temperance & sobriété, que Platon ayant esté interrogé s'il

auoir veu aucune chose nouvelle en Sicile; leuy, respondit-il, vn mōstre en nature, c'est vn homme qui se saouloit deux fois par iour. Cela, disoit il, pour Denys le Tiran, lequel fut le premier qui introduit la coustume de manger deux fois par iour, sçauoir est disner à midy, & souper au soir, car toutes les autres Nations auoient accoustumé seulement de souper le soir, & les seuls Hebricux disnoient à midy.

De uouloir à present exiger cela de nous en general, il y auroit bien des oppositions, mesmes dans les Cloistres, car la nature n'a plus les forces du passé, & va tousiours debilitant à mesure que la fin du monde approche, c'est vne science que l'appris du R. P. Gontery lesaite, en vne conference qu'il eut en la presence de la Reyne Marguerite, avec vn Maistre des Requestes, qui disoit au contraire (mais assez mal à mon aduis) que si le corps, & les forces corporelles eussent tousiours diminué depuis la creation de l'homme, que nous serions à present comme de petits fourmis. Cela estoit vn peu brusquement parlé deuant cette sage Princesse, mais qui auoit tant de respect aux gens Doctes & de merites, qu'elle en souffroit mesmes les petites faillies d'esprit, lors qu'eschauffez dans les disputes elles leurs etchaupoient auant d'y auoir penlé.

Il est vray que nous ne pouuons pas esgaler, ny imiter de bien piés les austeritez & penitences des anciens, à qui toutes ri-



guezers sembloient autant douces & faibles, comme à nous ameres. & insupportables, soit pour nostre foiblesse & imbecilité, ou pour nostre deffaut d'amour de Dieu, qui est nostre plus grand mal, mais encores si en trouue il d'assez forts qui pourroient faire davantage qu'ils ne font s'ils vouloient, pour le salut, ou pour la santé corporelle, de laquelle nous sommes fort amateurs, & souuent mauuais conseruateurs, car nous ne voulons pas nous mortifier en rien, & voulons viure en paix & ayle, & suiure nos appetits, sans distinguer des choses propres ou impropres, & de là vient que nous tombons si souuent malades & restons indisposez, ou abrégeons nostre vie; mais quoy la sobrieté a perdu son procès, il n'y a plus d'Aduocats pour elle, les frippons l'ont bannie des bonnes compagnies, & n'est plus receuë qu'ou elle est le plus en hayne.

L'Empereur Aurelian vescu iusques en l'an septante & sixiesme de son aage, durant lequel temps il ne fut iamais seigné ne medeciné, hormis que tous les ans il entroit au bain, tous les mois il se prouoquoit à vomir, & si ieulnoit vn iour toutes les sepmaines, & tous les iours prenoit vne heure pour se promener, qui estoient tous regimes & remedes faciles & ayez à pratiquer par ceux qui en ont le desir, car il n'y a si pauvre ny si riche qui ne le puisse faire, & obseruer de point en point, mais qui commencera.

Nos Sauvages ont bien la dance & la so-

priété, avec les vomitifs qui leur sont vtils à la conseruation de leur santé ( car i'en ay veu quelqu'vns passer les iours entiers sans manger ) mais ils ont encores d'autres preseruatifs desquels ils vsent souuent : c'est à sçauoir les estuues & sueries , par le moyen desquelles ils s'allegent & preuiennent les maladies, & puis ils sont tellement bien composez qu'ils sont rarement malades , & encores plus rarement goutteux , graueleux , hypochondres ou pulmoniques , mais ce qui ayde encor grandement à leur bonne disposition est, qu'ils sont engendrez de parens bien sains & dispos, d'vn humeur & d'vn sang bien temperé, & qu'ils viuent en vne parfaite vnion & concorde entr'eux sont toujours contens, n'ont aucun procès, s'interressent fort peu pour les grades & biens de la terre, qu'ils possèdent avec vne grande indifference, c'est à dire, que les perdans ils ne perdent pas leur tranquillité, ainsi en vsent les gens de bien, & non les autres, qui n'ont point d'amour de Dieu, & se piquent pour la moindre perte qui leur arrive.

Il n'y a neantmoins corps si bien composé ny regime si bien obserué qui le puisse maintenir pour toujours dans vne egale santé, qu'il ne faille à la fin s'affoiblir ou succomber par diuers accidens ausquels l'homme est suiet. Pour donc preuenir & remedier à tous ces deffauts & incommoditez du corps humain, outre les sùdits remedes nos Sauuages ont des Medecins, Apoticaire, & Mai-

stres des ceremonies qu'ils appellent Oki, ou Ondaki, & d'autres Arondiouane, auxquels ils ont vne grande croyance, pour autant qu'ils font pour la pluspart grands Magiciens, grands deuins, & inuocateurs de Demons. Ils leur seruent de Medecins, & Chirurgiens, & portent tousiours avec eux vn petit sac de cuir dans quoy ils tiennent quelques petits remedes pour les malades, côme poudres de simples ou de racines, avec la tortuë que l'Apoticaire luy porte en queuë:

Instrumens  
d'un Piro-  
tois.

Ceux qui font particuliere profession de consulter le diable, & predire les choses à venir ou cachées, ( car tous n'en ont point le grade ) ont quelques autres petits instrumens qui leur seruent à ce mestier, dont ie vous diray ceux qui se trouuerent dans le sac de Trigatin, estimé bon Pirotois, & tres-excellent Medecin. Il y auoit premierement vne pierre vn peu plus grosse que le poing taillée en oualle, de couleur vn peu rouge, ayant vn traitt noir tout autour prenant d'vn bout à l'autre, dont ils tiennent que quand quelqu'vn doit mourir de la maladie dont il est atteint, elle s'ouure vn peu par le petit traitt noir, & que s'il n'en doit pas mourir elle ne s'ouure point, s'entend qu'il faut que le Pirotois approche la pierre du malade.

Il y auoit aussi dans ce sac, cinq petits bastons de cedre, longs de six ou sept pouces chacun, & vn peu bruslé autour, desquels ils se seruent pour predire les choses à venir, & pour

& pour aduertir des passées. Qu'il ne s'y mesle tout plein de bourdes parmi leurs propheties, personne n'en peut douter, c'est pourquoy est malheureux celuy qui hebeté s'y fie. Ie ne fais point icy mention du petit tabourin de basque avec quoy ils resueillent l'esprit des malades, & coniurent le diable, pour ce que i'en ay parlé ailleurs, mais ie vous diray que nous auons vne grande obligation à nostre bon Dieu, de nous auoir donné de meilleurs Medecins. & pour le corps & pour l'ame, qui doit vn iour iouyr de son Dieu.

S'il y a quelque malade en vn village on l'enuoye aussi tost querir, on l'informe de la maladie, on luy declare le temps qu'elle a commencé, si elle est naturelle, ou par sort: car il y a des meschans parmi eux aussi bié qu'entre les Epicerins, qui en donnent à garder à ceux contre qui ils en veulent. Apres quoy il fait des inuocations à son Demon, il souffle la partie dolente, il y fait des incisions avec vne pierre trenchante, en succe le mauvais sang, & fait en fin tout le reste de ses inuentions selon les maladies, car pour les sorts, il faut que les dances, chansons Negromantie, soufflemens, bruits & hurlemens marchent, aussi bien, que les festins & recreations qu'il ordonne tousiours pour premier appareil, afin de participer luy-mesme à la feste, puis s'en retourne avec ses presens.

S'il est question d'auoir nouvelle des cho-

ses al sentes ou aduenir , apres auoir interrogé son Demon , il rend ses oracles , mais le plus souuent faux ou douteux , & quelquefois veritables : car le diable parmy les mensonges leur dit quelque verité , pout se mettre en credit , & se faire croire habile esprit.

Vn honneste Gentilhomme de nos amis nommé le sieur du Vernet , qui a demeuré vne année avec nous au pays des Hurons , nous a assuré , que comme il estoit dans la cabane d'une Sauvagesse vers le Bresil , qu'un Demon vint frapper trois grands coups sur la couuerture de la cabane , & que la Sauvagesse qui cogneut que c'estoit son Demon , entra dès auant tost dans sa petite tour d'escorce , où elle auoit accoustumé de receuoir ses oracles , & entendre les discours de ce malin esprit. Ce bon Gentilhomme preste l'oreille , & escoutant le colloque , entendit le diable qui se plaignoit à elle , disant qu'il estoit fort las & fatigué , pour venir de fort loin querir des malades , & que l'amitié particuliere qu'il auoit pour elle , l'auoit obligé de la venir voir ainsi lassé , puis pour l'aduertir qu'il y auoit trois Nauires François en mer qui arrieroient bien tost , ce qui fut trouué veritable : car à trois ou quatre iours de là les Nauires arriuerent , & apres que la Sauvagesse l'eut remercié , & fait les demandes , le Demon disparut.

Maladie &  
mort d'un  
François.

L'un de nos François estant tombé malade en la Nation du Petun , ses compagnons qui s'en alloient à la Nation Neutre , le laisserent

l'en la garde d'un Sauvage, auquel ils dirent. Si cestuy nostre camarade meurt, tu n'as qu'à le despoüiller de sa robbe, faire vne fosse & l'enterrer dedans, car aussi bien ne feroit elle que se pourrir dans la terre. Ce bon Sauvage demeura tellement scandalisé du peu d'estat que ces François faisoient de leur compatriot, qu'il s'en plaignit par tout, disant qu'ils estoient des chiens, d'abandonner ainsi leur compagnon malade, & de conseiller qu'on l'enterrast tout nud s'il venoit à mourir. Je ne feray iamais cette iuiure à vn corps mort bien qu'estranger, disoit-il, & me despoüillerois plustost de ma robbe pour le couvrir, que de luy oster la sienne pour m'en seruir.

L'hoste de ce pauvre garçon sçachant sa maladie partit aussi-tost de saint Gabriel, que nous appellons autrement la Rochelle, ou Quiuindohian, d'où il estoit pour l'aller querir, & assisté de ce Sauvage qui l'auoit en garde, l'apporterent dans vne hotte sur leur dos iusques dans sa cabane, où en fin il mourut, après auoir esté confessé par le Pere Joseph, & fut enterré en vn lieu particulier hors du Cimetiere des Sauvages, le plus honnorablement, & avec le plus de ceremonies Ecclesiastiques qu'il nous fut possible; dequoy les Sauvages resterent fort edifiez, & assisterent eux mesmes au conuoy avec tous nos François, qui s'y trouuerent avec leurs armes, car ils sont extremement

a, se de voir honorer les trespassez. Ils ne voulurent pas neantmoins que ce corps fut enterré dans leur Cimetiere, pour autant, disoient-ils, que nous n'auions rien donné pour ses os, & qu'il faudroit qu'il eut part en l'autre vie, aux biens de leurs parens & amis deffuncts, s'il estoit enterré avec eux.

Nonobstant, les femmes & filles, firent les pleurs & lamentations accoustumez avec l'ordre du Medecin qui luy-mesme s'estoit présenté pour faire son sabbat, & ses superstitions ordinaires enuers ce pauvre garçon, mais nos Religieux ne luy voulurent pas permettre qu'il en approchast, car il n'auoit aucun remede naturel propre à la maladie, c'est pourquoy il fut renuoyé, & payé d'un grand mercy, & puis à Dieu.

Oscar, plan  
ta.

Je me suis informé d'eux des principales plantes, & racines, desquelles ils se seruent pour leurs maladies, & blessures, mais entre toutes ils font principalement estat de celle appelée Oscar, les effects de laquelle sont merueilleux & diuins en la guérison des playes, vlcères, & blessures, aussi les Hurons en font vne estime si grande que peu s'en faut qu'ils ne l'adorent, tant ils releuent & venerent ses vertus, & les bons effects qu'ils en reçoient. Ils m'en donnerent vn morceau de la tige enuiron de la longueur du petit doigt, & gros vn peu moins, ie la considéray curieusement, & me sembla en tout

approchant au fenouil, quoy que ce soit vne autre plante, & qui leur est rare, car on n'en trouue qu'en certains lieux

Ils ont tout plein d'autres plantes, & racines de grande vertu, & mesme des arbres qui portent vne escorce grandement excellente pour vomitifs, & autres cures, mais ie ne me suis point informé des noms, ny de leurs principales proprietéz, sinon de quelqu'vnes qui me sont encores eschappées de la mémoire, pour le peu d'experience que i'ay aux choses de medecine.

Je croy que le Createur a donné aux Hurons le tabac ou petun, qu'ils appellent *Hoshanhouan*, comme vne manne necessaire pour ayder à passer leur miserable vie, car outre qu'elle leur est d'un goust excellentissime, elle leur amortit la faim, & leur fait passer vn long temps sans auoir necessité de manger: & de plus elle les fortifie comme nous le vin, car quand ils se sentent foibles ils prennent vn bout de petun, & les voyla guillards. Elle a beaucoup d'autres vertus, qui nous sont icy incognues, & non point à plusieurs Espagnols, qui la nomment pour cet effet l'herbe sainte, mais l'usage en est beaucoup meilleur & salubre aux Sauvages qu'à nous autres, à qui Dieu a donné en autre chose tout ce qui nous fait besoin, & conseillerois volontiers à tous les Gaulois de n'en vser point, que par grande necessité, pour ce que le goust en est tellement charmant qu'en ayant pris l'usage, on ne s'en

Du petun.



peut deffaire qu'avec grande difficulté, dont i'en ay veu aucuns maudire l'heure de s'y estre iamais accoustumés.

I'ay dit en quelque endroit de ce volume, que le Mayz ou bled d'Inde a beaucoup de suc & de substance, pour la nourriture du corps humain, mais plusieurs ont philosophé sur les autres vertus, ont ingé & trouué par experience, qu'il est fort propre à guerir les maux de reins, les douleurs de la vessie, la grauelle, & retentions d'urine, dequoy ils se sont aduisez, pour auoir pris garde qu'il n'y a presque point d'Indiens qui soient traueilliez de ces maladies, à cause de leur boisson ordinaire, qui est faicte de Mayz.

Nos Sauvages ont aussi des racines tres-venimeuses qu'ils appellent Ondachiera, desquelles il se faut donner de garde, & ne se point hasarder d'y manger d'aucune sorte de racine, que l'on ne les cognoisse, & qu'on ne sçache leurs effects, & leurs vertus, de peur des accidens inopinez qui nous font quelquefois arriuez.

Nous eusmes vn iour vne grande apprehension d'un François, qui pour en auoir mangé d'une qu'il auoit luy mesme arrachée dans les forests, deuint tout en vn instant passe comme la mort, & tellement malade que nous fumes contraints d'auoir recour, aux Sauvages pour auoir quelque remede, à vn mal si inopinément arriué, lesquels luy firent aualler vn vomitif composé d'eau &

de simples , avec de l'escorce d'un certain bois qui luy fit rendre tout le venin qu'il auoit dans l'estomach , & par ce moyen fut guery , & appris pour vne autre fois , de ne manger d'aucune herbe ny racine , que celles que les Sauvages luy diroient , ou desquelles il cognoistroit luy-mesme les effects.

---

*Continuation du traité de la santé , & maladies des Sauvages , & de celles qui sont dangereuses & imaginaires. Des estuues & sueries , & du dernier remede qu'ils appellent Lonouoyroya.*

CHAPITRE XLII.

**I**L nous arriua encore vne autre seconde apprehension , mais qui se tourna bien-tost en risée , ce fut que certains petits Sauvages ayans des racines qu'ils appellent Ooxrat , ressemblans à vn petit naueau ou chastaigne pelée , qu'ils venoient d'arracher pour leurs cabanes , vn ieune garçon François nostre disciple , leur en ayant demandé & mangé vne ou deux sans s'informer de ses effects , les trouua bonnes au commencement , & d'un goust assez agreable , mais qui se conuertist soudain en de tres-cuifantes & picquantes douleurs , qu'il sentoit par tout dans la bouche & la langue , qu'il auoit com-

Propriété  
de la racine  
Ooxrat.

me en feu, & outre cela les phlegmes luy distilloient continuellemēt de la bouche qu'il tenoit ouuerte, la teste panchée en bas pour leur donner cours, ce qui me faisoit compassion.

S'il estoit bien empesché en ses maux, l'apprehension de le voir luy estoit la plus sensible, comme à nous mesmes l'ignorance de sa maladie, iusque à ce que les Sauvages nous eurent aduertiy en se gaussant plaisamment, que le garçon en tenoit, mais qu'il n'en mourroit pas pourtant. Cela nous conso-la fort car ie vous assure que nous nous trouuions bien empeschez, & ne sçauions quel remede apporter à ce mal inopiné.

Ie vous manifesteray comme les Sauvages en vsent pour leur santé, avec fruit & sans douleur, mais au prealable, il faut que ie vous die, que nostre petit discip'le n'y fut pas le dernier pris, car quelques François s'estans trouuez presents à la disgrâce, y tromperent plusieurs de leurs compagnons, qui en murmuroient assez pendant que les autres s'esgorgeoient de rire. Cela fut en partie la cause que ie n'en apportay point en Canada pour la France, peur qu'on ne die que i'auois apporté de quoy rire, preferant ce petit interest d'honneur, au grand estat qu'on en eut fait d'ailleurs, pour son excellente propriété de purger le cerueau, & d'esclaircir la face, mieux qu'aucune autre drogue que nous ayons icy.

Lors que nos Hurons, vieillards & autres, se sentent le cerueau par trop chargé d'humeurs & de phlegmes qui leur incommodent la santé, ils enuoyent de leurs enfans ( ie dis de leurs enfans, pour ce qu'ils n'ont ny vallers, ny chambrieres, non plus que de manœuures ou gens à la journée en tout ces pays là ) chercher de ses petits naucaux, lesquels ils font cuire sous les cendres chaudes, & en mangent vn, deux, ou trois au matin, ou à telle heure de la journée qu'il leur plaist, & n'en ressentent aucune douleur ny incommodité que de tenir leur teste panchée, pendant que les flegmes leur distillent de la bouche.

N'ot point de vallers.

Lescot dit que les Montagnais & Canadiens ont vn arbre appellé *Annedda*, d'vne admirable vertu, contre toutes sortes de maladies corporelles, interieures, & exterieures, duquel ils pilent l'escorce & les feüilles qu'ils font boüillir en de l'eauë, laquelle ils boient de deux iours l'vn, & mettent le marc sur les parties enflées & malades, & s'en trouuent bien-tost gueris, principalement d'vn mal de terre qui a fort couru.

Arbre appellé Annedda.

I'ay veu de nos Hurons lesquels pour se rendre plus souples à la course, se decourent le gras des iambes, en chausses de Suisses, avec des pierres tranchantes, & les parties enflées pour les purger des mauuais humeurs, qu'ils s'apoudroient de ie ne

S'incizent la chair.

sçay quelle poudre, après que Loki auoit craché dessus. Je ne veux pas dire qu'il soient grands Chirugiens, car ie me tromperois, mais encores ne sont ils point tant impertinens qu'on pourroit bien dire, il leur reüssit quelquefois de guerir des playes assez dangereuses avec les seuls simples sans composition, & n'ont pour toute ligature, linge ou compresse que des écorces de bouleaux & d'un certain arbre appelé Atti, qui leur est vtil en beaucoup de choses.

Allant voir les malades parmy les Hurons, il me falloit souvent faire du Medecin & n'y cognoissois rien, mais il le falloit faire pour les contenter, car m'ayans veu taster le poulx à l'un d'iceux & dit qu'il ne mourroit point de cette maladie, (c'est que ie n'y trouuois point de fiebure,) il me fallut après toucher le poulx de tous les autres & en dire mô aduis. C'estoit vn mestier qui m'estoit bien nouueau & n'en parlois que comme vn auugle des couleurs, car à dire vray, si la fiebure n'est fort violente, ie ne la cognois point à moy meême, comme il parut bien il y a quelques années que ie me trouuois tres mal d'une fiebure fort violente, pour la premiere fois de ma vie, ie dis au Medecin que ie sentoie du mal par tout, mais sans fiebure.

Selon que i'ay pû apprendre & cognoistre dans la communication ordinaire & familiere que i'ay eüe avec nos Hurons, les Sauvages ne sçauët l'art de taster le poulx, ny de iuger d'une vrine, & ne cognoissent non plus la fiebure,

sinon par le froid ou dans les grandes ardeurs qu'ils rafraichissent ( entre nos Canadiens) avec quantité d'eau fresche, qu'ils iettent sur le corps du malade, & non pas nos Hurons.

Ils ne sçavent aussi que c'est de purger le corps, ny de guerir les maladies, si elles ne sont exterieures, car pour le dedans ils n'ont autre remede que les vomitifs & les superstitions, c'est pourquoy les pauvres malades ont beau languir, & tirer la langue sur la terre nuë fors vne natte de ioncs, qui leur sert de liët, auant qu'ils puissent recevoir guerison de leur chanterie & superstitions. Ils nous demandoient de Lenonquate, c'est à dire quelque chose propre à guerir, mais n'ayant autre drogue, ie leur donnois vn peu de canelle, ou vn peu de gingembre avec tant soit peu de iucré, (car ie n'en auois gueres,) qu'ils delayoient & faisoient tremper (apres estre bien puluerisé,) dans de l'eau claire, laquelle ils aualloient comme vne medecine salutaire, & s'en trouuoient bien, du moins ils en restoient fort contens, & le cœur fortifié.

Neantmoins la compassion que j'ay de ces pauvres malades, me fait vous dire derechef, que c'est vne grande pitié de les voir languir, couchés de leur lóg à platte terre sur vne meschante natte de ioncs, sans couchette, sans liët, sans linceuls, sans matrelats & sans cheuet, priués de toute douceur & rafraichissement, fors de quelques petits poissons boucanez fort puâts, & de la sagamité ordinaire, pour quelque ma-

ladie qu'ils ayent. O mon Dieu, ils ne geignent neantmoins point tant que nos malades, ils ne disent pas, mon cheuet est trop haut ou trop bas, mon liét n'est pas bien faict, ou me rompt la teste, les sauces ne sont point à mon appetit, ie ne puis prendre goust à tout ce que vous faiçtes, car ils demeurent couchez sur la natte, patiens comme des Saints.

Quand ils se trouuent las du chemin ou apesantis par accident, (ce qui arriue fort rarement) ou qu'ils veulent fortifier leur santé, ou preuenir quelque maladie, qui les menace, ils ont accoustumé de se faire suer dans des estunes qu'ils dressent au milieu de leurs cabanes, ou emmy les champs, ainsi que la fantasia leur en prend, car voyageans mesmes ils en vzent pour se soulager & delasser du chemin, mais il faut qu'ils soient plusieurs, autrement la suerie ne seroit pas bonne, & ne pourroient pas s'exerciter suffisamment.

Des estunes  
des Sauua-  
ges.

Or quand quelqu'un veut faire suerie, il appelle plusieurs de ses amis, lesquels sont aussitost prests, car en faict de courtoisie ils sont assez vigilans, soit pour la faire, soit pour la recevoir: estans assemblez, les vns picquent en terre des grosses gaulles environ vn pied l'une de l'autre, qu'ils repliét à la hauteur de la ceinture en façon d'une table ronde, pendant que les autres font chauffer dans vn grand feu six ou sept cailloux, qu'ils mettent après en vn monceau au milieu de ce four qu'ils entourent de corces, & couurent de leurs robes de peaux après que les hommes y sont entrez tout nuds

assis contre terre, ferrez en rond les vns contre les autres, & les genouils fort esleuez deuant leur estomach, peur de se brusler les pieds. Et pour s'eschauffer encore dauantage & s'exci- ter à suer, ils chantent là dedans incessammée frappant du tallon contre terre & doucement du dos les costez de ces estuues, puis vn seul chante & les autres repetent comme en leurs dances, ce refrain, het, het, het, & estans fort lassez, ils se font donner vn peu d'air, & par fois ils boiuent encores de grands coups d'eau froide, qui seroient capables de donner de grosses maladies à des personnes moins robu- stes, puis se font recourir, & ayans sué suffi- samment, ils sortent de là & se vont ietter dās la riuere, sinon, ils se lauent d'eau froide, ou s'essuyent de leurs robes, puis festinent & se remplissent, pour dernier medicament.

Sils sont en doute que la suerie leur doieue reussir, ils offrent du petun & le bruslent en sa- crifice à cet esprit qui la gouuerne, comme s'il estoit vn Dieu ou vne puissance souuerai- ne. Je m'estonnois fort de voir de nos Fran- çois dans ces estuues pesle mesle avec les Sau- uages, car à mō aduis ils y sont cōme estouffez sans aucun air, & si pressez les vns contre les autres, qu'ils se peuent à peiner tourner.

Il arriue aucunes fois que le Medecin or- donne à quelqu'vn de leurs malades de sortir du bourg, & d'aller cabaner dans les bois ou à quelque lieu à l'escart, pour luy aller là obser- uer ses diaboliques inuentions, ne voulans estre veu de personne en de si estranges & ri-



dicules ceremonies , mais cela ne s'observe ordinairement qu'à ceux qui sont entachez de maladie sale ou dangereuse, lesquels on contraint de se separer des autres peur de les infecter & d'aller cabaner au loin iusques à entiere guerison, qui est vne coustume loiable & qui deuroit estre pratiquée par tout , pour les inconueniens qui arriuent tous les iours par la frequentations de personnes mal nettes, plus frequentes icy que là , où les François semblent auoir des-ja mis quelque mannaïse racine, car qu'elle y fust auparauant ien' enay rien sçeu, ny appris de perlonne.

Le me promenois vn iour seul , dans les bois de la petite nation des Quiennotateronons, pour chercher quelque petits fruiçts à manger comme i'apperceu vn peu de fumée au trauers les bois, qui me donna la curiosité de vouloir sçauoir que c'estoit, i'aduancay donc & tiray celle part où ie trouuay vne cabane faicte en façon d'vne tour ronde , ayant au faicte vn trou ou souspiral par où sortoit la fumée : non content, i'ouuris doucement la petite porte pour voir qui estoit là dedans , & trouuay vn homme seul, estendu de son long sur la platte terre , enuëloppé dans vne méchante couuerture de peau, auprès d'vn petit feu.

Le m'informay de luy de la cause de son esloignement du village , & pourquoy il se deuilloit; il allongea son bras sur luy, & me dit moitié en Huron & moitié en Algonmequin, que c'estoit pour vn mal qu'il auoit aux par-

ties naturelles, qui le tourmentoit fort, & duquel il n'esperoit que la mort, & que pour de semblable maladies ils auoient accoustumé entr'eux, de se separer & esloigner du commun, ceux qui en estoient entachez, peur de gaster les autres par la frequentation, & neantmoins qu'on luy apportoit les petites necessitez & partie de ce qui luy faisoit besoin, les parens & amis ne pouuans pas dauantage pour lors, à cause de leur pauureté & que plusieurs d'iceux estoient morts de faim l'Hyuer passé. I'auois beaucoup de compassion pour luy; mais cela ne luy seruoit que d'un peu de diuertissement & de consolation en ce petit espace de temps que ie fus auprès de luy: car de luy donner quelque nourriture ou rafraischissement, il estoit hors de mon pouuoir, puis que j'estois moy mesme à demy mort de faim & tellement necessiteux, que ie cherchois par tout dans les bois quelques petits fruiets pour amortir ma faim & fortifier mon estomach tout abbatu.

I'ay veu au pais de nos Hurons de certains malades, qui sembloient plustost possédez du malin esprit ou fols tout à fait, qu'affligez de maladie naturelle, ausquels il prendra bien enuie de faire dancer toutes les femmes & filles ensemble, avec l'ordonnance de Loki; mais ce n'est pas tout, car luy & le medecin, accompagnez de quelqu'autre, feront des singeries & des coniuurations, & se tourneront tant qu'ils demeureront le plus souuent hors d'eux mesmes: puis il paroist tout furieux, les yeux estincelans & effroyables, quelquefois debout &

quelquefois assis, ainsi que la fantaisie luy en prend; aussi tost vne quinte luy reprendra, & fera tout du pis, renuersera, brisera & iettera tout ce qu'il trouuera en chemin avec des insolences n'ompareilles, puis se couche où il s'endort quelque espace de tēps, & se resueillant en sursaut r'entre dans ses premieres furies, lesquelles se passent par le sommeil qui luy prend. Après il fait suerie avec quelqu'un de ses amis qu'il y appelle. D'où il arriue que quelqu'vns de ces malades se trouuent gueris & les autres au contraire ioignent la maladie du corps avec celle de l'esprit.

Il y a aussi des femmes qui entrent en ces hypocondres & saillies d'esprit, mais elles ne sont si insolentes que les hommes, qui sont d'ordinaire plus tempestatifs: elles marchent à quatre comme bestes, & font mille grimasses & gestes de personnes insensées & aliénées de leur esprit: ce que voyant le Magicien, il cōme ce à chanter, puis avec quelque mine la soufflera, luy ordonnant de certaines eauës à boire, & qu'aussi-tost elle fasse vn festin, soit de chair ou de poisson qu'il faut trouuer, encore qu'il soit rare, neantmoins il est aussi-tost prest.

Le banquet finy, chacun s'en retourne en sa maison, iusque à vne autrefois qu'il la reuendra voir, la soufflera, & chantera derechef, avec plusieurs autres à ce appelez, & luy ordonnera encore 3. ou 4. festins tout de suite, & s'il luy vient en fantaisie commandera des mascarades, & qu'ainsi accommodez ils aillent chanter

chanter près du liét de la malade, puis courir les ruës pendant que le festin se prepare, auquel ils reuiennent, mais souuent bien las & affamez.

I'ay esté quelquefois curieux d'entrer au lieu où l'on chantoit les malades, pour en voir toutes les ceremonies; mais les Sauvages n'en estoient pas trop contens, & m'y souffroient avec peine, pour ce qu'ils ne veulent point être veus en semblables actions. Ils rendent aussi le lieu où cela se fait, le plus obscur & tenebreux qu'ils peuuent, & bouchent toutes les ouuertures qui peuuent donner quelque lumiere, & ne laissent entrer là dedans que ceux qui y sont necessaires & appellez.

Pendant qu'on chante, il y a des pierres qui rougissent au feu, lesquelles le medecin empoigne & manie entre ses mains, puis masche des charbons ardans, fait le demon deschaîné, & de ses mains si eschauffées, frotte & souffle avec vn sifflement qu'il fait bruire entre ses dents, les parties dolentes du patiét, ou crache sur le mal de son charbon masché. Cette derniere ceremonie des pierres & du charbon ne s'obierue pas à tous indifferement, mais à des particuliers selon l'ordre du Medecin, qui n'oublie iamais la tortue au pais de nos Hurons, ny entre nos Montagnais le petit tambour de basque, que le Piotois portent allans voir leurs malades, avec le reste de leur boutique & petits agissos.

Lors que tous les remedes humains n'ont de sien seruy, ny les inuentions ordinaires de

Leur der-  
nier remede  
en maladie

nos Sauvages, ils tiennent conseil, auquel ils ordonnent la cérémonie, qu'ils appellent, Lonoucyroy, qui est l'invention principale & le moyen plus excellent, (à ce qu'ils disent,) pour chasser les diables & malins esprits de leurs bouges & villages, qui leur causent & procurent toutes les maladies & infirmités qu'ils endurent & souffrent au corps & en l'esprit.

Le iour de la feste estant assigné, ils en commencent la cérémonie dès l'après souper du soir precedent, mais avec des furies, des fracas & des tintamarres si grands qu'ils semblent vn sabat de demons, car les hommes brisent, renuersent & jettent tout ce qu'ils rencontrent en leur chemin, de sorte que les femmes sont en ce temps là fort oëcupées à serrer & mettre de costé tout ce qu'elles ne veulent point perdre. Ils jettent le feu & les tizons allumez par les ruës, crient, chantent, hurlent & courent toute la nuit par le village & autour des murailles ou pallissades cõmme fols & insensez.

Après que le sabat a esté bien démené ils s'arrestent vn peu à la premiere pensée qui leur vient en l'esprit de quelque chose qui leur fait besoin, sans en parler à personne, puis le matin venu ils vont de cabane en cabane, & de feu en feu, & s'arrestent à chacun vn petit espace de temps, chantans doucement les loüanges de ceux qui leur donnent quelque chose; disans: vn tel m'a donné cecy, vn tel m'a donné cela, & autres semblables complimens, qui obligent les autres mesnages de leur donner quelque chose, qui vn cõsteau, qui vn petunoir, vn

ehien, vne peau, vn canot, ou autre chose qu'ils acceptent de bonne volonté sans autre ceremonie, & continuent de recevoir par tout, iusques à ce que par rencontre on leur donne la chose qu'ils auoient songée, & pour lors la receuant ils font vn grand cry & s'encourent hors de la cabañe ioyeux & contans d'auoir rencontré leur songe, pendant que ceux qui y restent, crient, l'acclamation ordinaire, hé, é, é, é, é, & ce present est pour luy & l'augure qu'il ne doit pas si-tost mourir: mais pour les autres choses qui ne sont point de son songe, il les doit rendre après la feste, à ceux qui luy ont baillées.

Il s'y coule neantmoins quelquefois de la tromperie, car tel retiendra vne piece qu'il dira auoir songée, qui n'y aura pas pensé, comme il arriva à vn François nommé Matthieu, lequel ayant donné à vn ieune Sauage vne chaîne de rallades, pensant qu'elle luy deust estre renduë, l'autre luy dit qu'elle estoit son songe & fut pour luy, bien qu'on aye après sçeu sa fourbe & tromperie.

Cette feste dure ordinairement trois iours entiers, & ceux qui pendant ce temps là n'ont pû trouver ce qu'ils auoient songé, s'en affligent & tourmentent, & s'estiment miserables, comme des gens qui doiuent bien-tost mourir. I'y ay veu des femmes aussi bien que des hommes, porter à quatre vne grande peau d'Eslan, chargée de mille beatilles & de presens. Il y a mesmes des pauures malades qui s'y font porter, sous l'esperance d'y trou-

uer leur songe & leur guerison, & neantmoins il ne remportent qu'une lassitude & un rompement de teste, qui les conduit souuent de la feste au tombeau.

Remedes  
aux mala-  
dies des  
Môtagnais.

Il n'ay rien remarqué de particulier aux Canadiens qui ne puisse conuenir aux remedes de nos Hurons, car si les Medecins des vns sont bien impertinens & superstitieux, les Pirotois des autres sont aussi peu sages & experimentez en leur art. Ce petit Sauvage qui mourut sur mer à son retour de France, dans le mesme vaisseau des PP. Gallerant & Piat qui le baptizerent, fist bien contre la maxime de leurs medecins en mangeant tousiours pour sauuer sa vie, car ils font faire à leurs malades des diettes nonpareilles, & ne trouuent pas bon qu'on les importune de manger beaucoup, disans qu'estans malades ils ne peuuent auoir d'appetit, & par consequent qu'ils ne doiuent pas manger ou fort peu, pour incommoder leur estomach.

Ils soufflent leur malades comme nos Hurons, leur faisant souuent à croire que c'est par ceste partie là qu'ils tireront leur mal, & pour mieux faire leur ieu ils leur disent que c'est vn homme d'une nation estrangere, qui leur a donné ce mal là, où il s'est formé vne petite pierre qui leur cause la douleur, & comme bon charlatans en ayans pris vne petite dans la bouche, après auoir bien soufflé la partie dolente ou autre part, ils la sortent de la bouche & leur disans que c'est celle qui leur faisoit douleur, ce que les malades croient &

s'en tiennent soulagez, mais c'est dans l'imagination.

Ils vzent aussi quelquefois de vrais remedes comme de decoctions d'herbes & d'escorces qui leur seruent grandement, & en reussit de bonnes cures qui mettent en credit leur charlataneries, autrement on auroit bien-tost descouuert leur piperies aussi bien faictes que celles de quelques malicieux Chirurgiens, dont j'ay experimenté vne fois en vne playe qu'on m'entretint l'espace de six semaines sans amendement, qui se guerit après en trois iours sans aucun onguent, peut estre neartmoins que celuy qui me traictoit n'en scauoit pas dauantage, & que ie le dois excuser, mais tousiours est-ce vne grande faute d'employer des ignorans.

Il y eut vn iour vn Sauvage appellé Neogabinat, lequel avec quelque autres Sauvages de ses amis, ayans beu avec excés d'vne eau de vie qu'ils auoient traictée des François pour de la chair d'eslan, estans tous bien enyurez & de repos près d'vn grand feu dans leurs cabanes, quelqu'vns d'eux demanderent à Neogabinat s'il vouloit lutter, & esprouer ses forces, lequel ayant respondu que non & persisté à ce refus, ils luy dirent qu'ils le coucheroient donc au trauers du feu, & n'y manquerent pas, car les vns le prirent par les pieds & les autres par la teste & le coucherent tout au trauers des charbons tout nud qu'il estoit, & y demeura



courageusement autant long-temps qu'il fallut pour donner loisir aux femmes de l'en retirer , autrement il s'y fust laissé brusler & consommer comme vn homme mort, car il ne fretilloit point, non tant à cause du vin que de son courage qu'il vouloit faire paroistre en se tourment , elles ne le purent neantmoins si promptement oster de dessus ses charbons ardans, qu'ils auoient esbrassillé exprés, comme vn liect d'honneur, qu'il n'en demeurat tout rosty depuis la tette iusques à la plâte des pieds, de maniere qu'il luy fallut oster les charbons qui luy tenoient par tout à la chair , dont il fut fort malade & en danger de mort , ce qui luy donna l'enuie d'enuoyer en nostre Couuent prier qu'on le vint baptiser , mais il fut si admirablement bien secouru, qu'au bout des dix iours il commença de se leuer , & nous aller visiter iusques chez nous , où il monstra à nos Religieux ce dequoy il s'estoit seruy pour se guerir, qu'estoit de la seconde escorce d'vn arbre, appellé pruche espece de sapin , laquelle ces gens luy faisoient bouillir & de la decoctiõ ils l'en lauoiert continuellement , ce qui le rendit sain & gaillard en moins de trois semaines.

*Pourquoy les Sauvages errants tuent au-  
cunefois de leurs parens trop vieux ou  
malades. D'un François qu'ils voulu-  
rent assommer, & de la cruauté de deux  
femmes Canadiennes qui mangerent  
leur marys.*

### CHAPITRE XXXIII.

**L**Es vieillards décrepis, & personnes mala-  
des dans l'extremité entre les peuples er-  
rans, sont en cela plus misérables que ceux des  
nations sédentaires, que ne pouuans plus sui-  
uire les autres, ny eux moyen de les nourrir &  
assister, (si les malades le trouuent bon,) leurs  
parens les tuent aussi librement comme on  
pourroit faire icy vn mouton, encores pensent  
ils en cela leur rendre de grands seruices, puis  
qu'estans dans l'impuissance de les pouuoir  
suiure & eux de les assister, il faudroit qu'ils  
mourussent miserablement par les champs,  
qui est neantmoins vne grande cruauté & qui  
surpasse celle des bestes brutes, desquelles on  
ne lit point qu'elles fassent le mesme enuers  
leurs petits.

Le Truchement des Honqueronons me  
dit vn iour que comme ils furent vn long-  
temps pendant l'Hyuer sans auoir dequoy

Vn François  
à qui on  
présente la  
mort.

manger autre chose que du petun, & quelque escorce d'un certain arbre que les Montagnais nomment Michian, lesquels ils fendent au Printemps pour en tirer un suc doux comme du miel, mais en fort petite quantité, autrement cet arbre ne se pourroit assez estimer, ie n'ay point gousté de ceste liqueur comme j'ay fait de celle du fouteau, mais ie la croy tresbonne au goust de l'escorce de laquelle j'ay mangé parmy nos Hurons, bien que fort peu souuent & plustost par curiosité que par necessité, d'autant qu'ayant autre chose à disner ils laissent ceste viande là pour les plus necessiteux Canadiens, qui manquent souuent de toute autre chose. Ce pauvre garçon me dit donc qu'il pensa estre au mourir de ce ieu<sup>re</sup> trop estroit, & que les Sauvages plus robustes le voyant en cest estat, touchés de compassion, le prierent qu'il agreea qu'on l'acheuast de faire mourir, pour le deliurer des peines & languets dont il estoit abbatu, puis qu'aussi bien faudroit il qu'il mourut miserablement par les champs, ne les pouuans plus suivre ny eux assister n'ayans pas de quoy, mais il fut d'aduis que l'on ne touchast point à sa vie, & qu'il valoit mieux languir & esperer en nostre Seigneur, que de mourir comme vne beste qui ne se confie point en Dieu, aussi auoit-il raison : car à quelques iours de là, ils prirent trois Ours, qui les remirent tous sur pieds, & en leurs premieres forces, après auoir esté 14. ou quinze iours en ieunes continuelles, sans prendre autre nourriture que la fumée

du petun, & quelque escorce d'arbre, qui estoit quelque chose de plus qu'on ne souloit prendre vn certain Gentilhomme Venitien, le quel ayant receu quelque desplaisir, se mit au lit en resolution de ne manger point; & de fait quelque remonstrance qu'on luy pût faire il demeura (au grand estonnement d'vn chacun) 63. iours sans prendre autre chose que de l'eau du puits de saint Marc: au bout desquels ils deceda en crachant & urinant du sang.

Aduis de  
Venise daté  
le 30.  
Januier  
1635.

Il me semble auoir appris que l'Escriture Sainte ne fait mention que d'vn seul enfant mangé en Ierusalem par les propres parens, au temps de la famine, qui fut tres grande durant le siege des Romains; mais voicy vne histoire bien plus estrange arriuée en Canada environ l'an 1626. ou 27. de deux femmes Canadiennes qui mangerent leur marys, le pere & le fils; dont on eut beaucoup de regret à l'habitation; tant pour leur malheureuse fin, que pour la bonne affection qu'ils auoient tousiours eue pour les François, qui les aymoient aussi reciproquement. L'vn estoit vn bon vieillard de 80. ans ou environ, appelé Oustachecoucou; autrement nommé par les François, le grand oncle du Pere Ioseph, ainsi appellé pour auoir passé vn Hyuer avec luy dans les bois. L'autre estoit son fils aisné âgé de quelque trente ans ou environ, estimé l'vn des meilleurs chasseurs de sa Nation, desquels ie vay vous declarer succinctement comme le malheur de

Deux Canadiennes  
mangerent  
leurs marys.

leur mort arriua.

Après la pèche de l'anguille qu'on a accoustumé de faire tous les ans enuiron le mois d'Octobre, le bon vieillard Oustachecoucou, preuoyant à la necessité future, on pensoit serrer quelque quantité de paquets boucannés dans nostre Conuent pour leur seruir au temps de la necessité, & des basses neiges (pendant lesquelles on ne peut attrapper l'ellan, ny le cerf) mais sa femme vn peu trop acariate, n'y voulut iamais consentir, car elles ont vn tel pouuoir sur leurs matys, qu'il semble que les hommes ne peuvent deliberer sans elles, & fallut luy obeyr, côme à la maistresse, ils les furét donc cacher dans les bois au delà du fleue du costé du Sud, & après s'en allerent dans les terres, vers le Nord, enuiron 25. lieuës de nostre Conuent, chargez du reste de leurs viures, qui ne consistoient en tout, pour dix ou douze personnes qu'ils estoient, qu'en trois petits sacs de bled d'Inde, & six ou huit paquets de 50 anguilles chacun, en ayant laissé enuiron autant dans leur cache ou magasin, dequoy ils se repentirent bien après, mais tard, car les neiges estant trop basses, ils ne purent prendre de bestes, & tout ce qu'ils auoient porté de viures estant consommé, il fallut prendre nouueau conseil pour viure, & se tirer de misere.

Ils resolurent de retourner à leur magasin pour auoir de la prouision, mais le fleue estoit pour lors tellement embarrassé des gla-

ces que la marée faisoit debatre & s'entre-choquer, qu'ils ne purent jamais trouver passage, & fallut se résoudre à la patience, & à vn ieufne ~~exacte~~ de huit ou dix iours, sans pain, sans viande, & sans poisson, ce qui les amaigrit tellement qu'il ne leur restoit plus que la peau collée sur les os, car d'aller demander des viures aux François ils n'oseroient peur de se rendre importuns, ou crainte d'estre escondits, car les Montagnais sont si souvent en necessité, qu'il seroit bien difficile de leur pouvoit tousiours satisfaire, c'est ce qui les obligera à la fin de cultiver les terres, comme faisoit ce bon homme qui auoit recueilly d'vn petit desert cinq ou six sacs de bled d'Inde, la mesme année que nos Religieux luy eurent appris à travailler, ce qu'il faisoit avec tant de contentement qu'il se blamoit luy-mesme, & ceux de sa Nation de leur paresse, & du peu de soin qu'ils ont de pourvoir à leur viure pour la necessité.

La mere, & la bru appelée Ouscouche, (presque d'vn mesme aage) avec trois ou quatre petits enfans, leur crioiert tous les iours à la faim, les appellans paresseux, & les vouloyent contraindre d'aller querir des viuetailles aux François, ou chercher de la beste (c'est leur façon de parler de la chasse) autrement qu'elles mourroient de faim avec leur enfans. Les pauures marys ne scauoient comment les contenter, car leurs ventres n'auoient point d'aureilles pour leurs rai-

sons, ny de patience pour endurer; O mon Dieu que c'est vne furieuse batterie que la faim, il n'y a place qu'elle n'emporte, ils leur repetoient souuent patientons encore vn peu, il neigera peut estre bien-tost, & nous tuerons des bestes qui nous rassasieront tous sans estre importuns aux François, mais cela ne leur donnoit point à manger.

Tuent le  
vieillard.

Elles résolurent à la fin de manger le bon vieillard, si bien-tost il n'apportoit des viures, car il n'y auoit plus d'excuses qui les pût contenter. Elles choisirent donc leur temps, & prirent si bien leur mesure qu'elles executerent leur malheureux dessein, vn matin peu apres que le gendre fut sorti de la cabane pour la chasse, car ayant pris chacune vne hache en main, elles en donnerent tant de coups sur la teste du pauvre bon homme couché de son long, les pieds deuant le feu qu'il en mourut sur le champ, puis le mirent en pièces, & en firent cuire à l'instant quelque morceaux dans la chaudiere pour s'en rassasier, & cachèrent le reste dans la neige pour le manger à loisir. O mon Dieu, il est vray qu'en descriuans cecy i'ay horreur d'y penser seulement & neantmoins leur rage, & leur faim ne peut estre assouuie de l'excez d'vne telle cruauté & barbarie, furieuse au delà de celles des bestes les plus feroces & carnassieres de l'Afrique. Elles résolurent encore de tuer le ieune homme à son retour, cainte qu'il ne vengeast sur leur vie, la mort de son pere, qui ne se pouuoit

celer & se liberer de soupçon.

Il faut noter que ce ieune homme estant sorty de la cabane pour la chasse, entendit bien frapper, & les cris de son pere, mais il ne se fut iamais imaginé vne telle meschanceté de sa mere, & de sa femme, c'est pourquoy il ne retourna point pour s'en esclaircir, & poursuivit son chemin iusques à la rencontre d'un chasseur Montagnais, auquel il raconta leur extreme famine, & luy demanda s'il auoit point veu de pistes de bestes, & comme l'autre luy eut dit que non & qu'il en cherchoit pour estre luy mesme en pareille necessité. Je te prie, luy dit il, de passer par nostre cabane, car ie crains qu'il soit arriué quelque accident à mon pere, l'ayant ouy crier apres que i'en ay esté party, & en suis en peine; l'autre luy promit d'y aller puis se separerent.

Quelque temps apres nostre pauvre ieune homme rencontra vn eslan qu'il tua, & l'ayant esuentré, il prist le cœur & les intestins qu'il porta à sa cabane, apres auoir caché la beste dans les neiges: car ils ont accoustumé de les porter, & quelquefois la langue ou la teste, pour les manger promptement, ou pour asseurer que l'animal est à bas.

Ayant chargé son pacquet sur son dos il s'en reuint à la maison, & en approchant il fit vn cry selon leur coustume, pour aduertir de sa venuë, puis ayant laissé son espee & ses raquettes à la porte, & leué la couuerture



Les deux  
femmes  
ruent le fils  
& mary.

de peau qui sert d'huys, pour entrer en se courbant bien fort, car leurs portes sont fort basses, les deux fèmes estoient au dedans des deux costez, chacun vne hache en main, desquelles elles luy deschargerēt plusieurs grāds coups sur la teste, & l'estēdirēt mort sur la place auant que d'auoir apperceu le cœur & les intestins de la beste qu'il auoit tuée, ce qui leur deuoit estre vne grande tristesse, car telle beste estoit seule capable de les tirer tous de la necessité, au lieu que leur impatience leur tourna à malheur. elles ne laisserent pourtant de manger ce corps meurtry, elles & leur enfans, leur disans que c'estoit de la chair d'vn ours que leur pere auoit tué.

Deux iours apres, le Sauvage qui auoit eu charge du fils trespassé de se transporter à sa cabane, pour sçauoir des cris de son pere, y arriua chargé d'vn morceau d'eslan qu'il leur apportoit, mais vn peu trop tard, car il auoit esté retardé par la prise de la beste qu'il rencontra fortuitement en son chemin, laquelle ayant tuée, il en porta quelque morceau en sa cabane, & renuoya querir le reste par les femmes auant partir, pour son message.

Or comme il fut entré en la cabane des meurtris, ils s'informa des enfans qu'il trouua là assis, où estoient leur pere & leur mere: pour nos papa, dirent les enfans, nous les croyons à la chasse, & nos meres cherchēt l'eslan qu'ils ont tué, lequel neantmoins elles ne trouuerent pas, à cause des grandes

Aïges qui estoient tombées depuis, & couvert par tout les traces & marques des raquettes. Il leur demanda de plus, dequoy ils auoient vescu depuis deux iours qu'il auoit rencontré leur pere au bois. Ils dirent de la chair d'un ours que leur grand papa leur auoit enuoyé, & qu'il ne leur en restoit plus guere: où est donc ce reste, car ie ne voy rien de pendu à vos perches, leur répartit cet homme. Lors les enfans ne sçachans encor le malheur arriué à leur pere ( car il est croyable qu'ils estoient absens lors qu'ils furent tuez ) luy dirent que leur mere avec leur grand maman l'auoient caché dehors, & luy monstrent à peu pres l'endroit que le Sauvage chercha, & l'ayant trouué & fouillé dans la cache, il en tira, au lieu de la patte d'un ours, la iambe d'un homme, bien estonné, il mit dereche la main dans le trou, d'où il en tira encore deux autres iambes, esmerueillé au possible, il demanda aux enfans que cela vouloit dire, & si on auoit là tué des hommes, ils respondirent qu'ils n'en sçauoient rien, & que leurs meres luy rendroient raison de tout, s'il vouloit attendre leur retour, comme il fit.

Les corps  
tuez trou-  
uez.

Estant arriuées, il leur demanda ou estoient leur marys, elles ne sçachans pas encores qu'il eut trouué la cache, luy dirent qu'elles n'en sçauoient rien, & qu'ils pourroient estre quelque part à la chasse: Vous mentez, leur repliqua le Montagnais, car vous les avez tué, & mangé la chair avec vos enfans,

puis leur montrant vne des iambes, leur dit, est-ce là la iambe d'un Hiroquois que vous ayez tué, sont ils venus iusques icy, non ce sont vos marys que vous auez meurtris miserablement, vous estes des meschantes & ne valez rien Elles bien estônées de se voir decouvertes ne sceurent que repliquer, car leur montrant le reste des corps desquels elles auoient premierement mangé les testes, elles ne prirent autre excuse pour se iustifier d'un cas si enorme, sinon que mourans de faim elles auoient esté contraintes de les ruer pour viure, elles & leurs enfans, puis qu'ils n'auoient pas eu soin de leur chercher à manger, voyla comme on est mal assureé avec des gens affamez, & qui n'esperent point en Dieu.

Le Montagnais n'y pouuant apporter autre remede, ny empescher que la chose ne fut faite, laissa là les deux miserables avec leurs enfans, & retourna à sa cabane porter ses tristes nouvelles, & par tout où il passoit il en aduertissoit les Sauvages detestant cet acte inhumain, il nous en donna aussi aduis quinze ou seize iours apres, mais nos Religieux l'auoient desia sceu par le petit Nancogauachit, appellé à son Baptesme Louys. Vne telle nouvelle attrista fort nos Freres, pour l'affection qu'ils auoient à ce bon Oustachecouou, mais d'ailleurs le procedé du petit Louys en fut fort agreable & plaisant, car venant tout exploré de Kebec, où il auoit appris cettse alcheuse histoire de la mort

Plaisant  
procedé du  
petit Louys

mort de son parent ; demanda à nos Religieux où estoit le Pere Ioseph , helas , dit il , qu'il sera fasché de la triste nouvelle que ie viens d'apprendre à Kebec , tost, tost, mon frere , dit-il à l'vn de nos Religieux , ouurez moy promptement la porte de vostre chambre, que ie voye si Oustorchesoucou est dans l'Enfer , car il est mort sans estre baptisé. C'estoit vn grand Iugement en taille douce, dans l'Enfer duquel il le pensoit trouuer dépeint avec les autres damnez , car nos Religieux auoient accoustumé de leur monstrier cette Image, pour leur mieux faire comprendre les fins dernieres de l'homme, la gloire des bienheureux , & la punition des mechans. En verité les Images deuotes profitent grandement en ces pays là , ils les regardent avec admiration , les considerent avec attention ; & comprennent facilement ce qu'on leur enseigne par le moyen d'icelles. Il y en a mesmes de si simples qui ont cru que ces Images estoient viuantes , les apprehendoient , & nous prioient de leur parler , c'estoient les liures où ils apprennoient leurs principales leçons , mieux qu'en aucun de ceux de quels ils ne faisoient que conter les feuillets.

Comme les deux femmes qui auoient mangé leurs maris furent condamnées par les Sauvages, l'une d'estre assommée, & l'autre d'estre bannie, laquelle en fin fut ensevelie sous les glaces, apres auoir bien rodé & contrefait la furieuse.

#### CHAPITRE XLIV.

VN malheur n'arriue iamais seul, ny vn peché sans l'autre, voyez en l'experience aux mauuais, ils ne sont pas sortis d'vn crime qu'ils en commettent vn autre. *Abissus abissum inuocat.* On dit de nostre ieune Sauvagesse Ouscouche qu'auant de tuer son pere, & son mary, elle en auois donné aduis à vn sien frere, auquel elle promit deux de ses enfans pour luy seruir de nourriture, en attendant qu'il eut pris de la beste - c'est à dire de la venaison, & qu'il en mangea l'vn, & l'autre resta à la mere. Je ne veux pas asseurer que la chose soit vraye, tant y a que les Sauvages nous l'ont asseuré : & ont par plusieurs fois monstré cet inhumain à nos Religieux, leur disans, tenez, voyla le frere d'Ouscouche, qui a tué, & mangé son propre nepueu.

vn Sauvage  
mange son  
nepueu.

C'est la coustume des Sauvages Montagnais ; de se rendre vers Kebec au renouveau pour traiter avec les François , & ordonner des choses necessaires à leur Nation , car encore qu'ils vivent presque sans loy, ils ont encore quelque forme de Justice, & de gouvernement politique entr'eux. En cette assemblée leur premiere expedition fut de donner sentence contre les deux femmes meurtrieres , non à l'estourdy & par precipitation, mais apres auoir meurement considéré l'importance du fait, & bien debatue les raisons de part & d'autre, dont la faueur emporta neantmoins pour la plusieune ( c'est à dire que la corruption se glisse par tout ) car deux Capitaines avec plusieurs anciens, ayans conclu à la mort de toutes les deux, le troisieme Capitaine nommé Esrouachit, ny voulut iamais consentir pour la derniere, à cause qu'elle auoit autrefois espousé son frere, & fut seulement bannie.

Forme de Justice entre les Sauvages.

L'execution neantmoins en estoit vn peu difficile, car comme ils n'ont point de Ministres ordonnez pour de pareilles actions, il falloit trouuer vn homme assez hardy pou l'entreprendre, & personne ne se presentoit, aussi font ils grande difficulté de mettre la main sur aucun de leur Nation, non pas mesme pour l'offencer tant soit peu, & encor moins sur les femmes, & petits enfans qu'ils supportent avec patience & charité.

A la fin le Capitaine nommé Mahiconatic , ayant rehaussé sa voix & demandé deuant toute l'assemblée, si quelqu'un voudroit se charger de la punition de ses deux femmes. ( car ils ne contraignent personne cõtrè son sentiment ) Alors le Sauvage Renomar, surnommé par les François le Camart, homme adroit, & de bon iugement, s'offrit publiquement d'en faire l'exécution & d'y aller au plustost, car qu'elle apparence, disoit-il, que personnes si meschantes demeurassent impunis apres tant de cruauté; il ne m'importe que la vieille soit ma parente ou non, ie ne la recognois plus pour telle, suffit que ie sçay qu'elle a tué & mangé son fils, & son mary, & ayant esté accepté du Conseil, il prit congé pour sa commission, & passa par nostre Couuent pour nous en donner aduis.

Le bon Pere Ioseph tascha bien, mais en vain, de le dissuader de faire mourir la vieille, sans au prealable auoir sondé si on la pourroit rendre Chrestienne, mais il ne fut possible de l'y combler, & dit qu'elle ne meritoit pas cette grace là, & qu'au reste nous auions bien peu d'esprit ( c'est leur façon de reprimender ) de procurer la vie à celle qui auoit donné la mort à de nos meilleurs amis, & que les autres François l'auoient encouragé de s'en promptement deffaire, afin qu'il ne fut plus parlé d'elle, & là dessus sortit de nostre Couuent, fut coucher à sa cabane, & dès le lendemain matin se rendit à

celle des criminelles lesquelles il trouua fort affligées, & en l'attente de la mort qui leur auoit esté annoncée sous main par vn de leur amis, pour leur donner temps de s'éuader.

Mais au contraire ces pauues femmes touchées d'vn deplaisir extreme de leur fautes passées, commeneerent à s'escrier disans, *Regrets des criminelles* helas; à quel propos nous esfuyt, puis que nous auons merités la mort, en celle de nos maris, non nous attendrons icy comme coupables, la punition de nos demerites, & comme criminels, la iuste sentence de nos Capitaines, c'est pourquoy *allez en paix;* & nous laissez icy pleurer nos infortunes, puis que vous ne pouuez faire que nos pechez ne soient commis & nous rendre de coupables innocentes, mourons donc puis qu'il faut mourir ma chere fille, disoit la vieille à sa bru, car nous ne pouuons suruiuite nos maris qu'en abomination, & deshonneur de tout le monde; j'ay desiré le crime pour rassasier ma faim; & tu as suiuy mes mauuaises volontez, t'en suis la plus coupable, & tu n'es pas innocente; ô mort pourquoy souffres-tu vn si long-temps de si miserables creatures sur la terre; oste nous cetté vie, ô mort, qui nous fait rougir deuant le reste des creatures, car pour moy ie suis lassée de viure, & mourray de tristesse, si la vie par la violence, ne m'est bien-tost ostée.



L'execu-  
teur arrive.

Comme la vieille acheuoit ses tristes discours, auxquels respondoient d'un meisme ton, ceux de la ieune aussi affligée qu'elle; arriva Kenoemat, chargé de leur condamnation bien resolu de la mettre en effet, comme il fit apres les y auoir disposées & prudemment préparées. Il entra donc dans la cabane sans frapper à la porte, car ils n'ont pas accoustumé d'y frapper en entrant non plus qu'au pays des Hurons, & se seissent là sans saluer, ny dire mot, sinon quelquefois le ho, ho, ho, qui est tout leur plus grand compliment.

Estant assis, il demanda à manger, disant qu'il auoit vne grand'faim, lors la vieille se mit en deuoir de luy en disposer promptement avec la chair d'estan qu'elle mit cuire dans vne chaudiere sur le feu. Comment, dit-il, tu me veux donc faire festin. (car ils appellent festin tous les repas où il y a vn peu de bonne chere.) Est-ce point encore de la chair de ton mary, ou de ton fils, sont-ce là des restes de ta cruauté. Aquoy ces pauures femmes ne respondirent autre chose, sinon nous ne vallons rien, & auons bien merité la mort; ce qu'elles dirent avec tant de regrets, de larmes & de souspirs, comme personnes qui se voyoient prochaines de la mort, & de celuy qui la leur deuoit donner, qu'il fust iustement esmeu & contrainct de dissimuler vn peu avec elles, & les pria de ne pleurer plus, & d'oublier tout le passé

& prenant du petun dans son petit sac, leur en presenta à petuner, mais elles le refuserent disant. L'amertume de nos ames & les ressentimens de nos fautes passées, nous a osté l'enuie, & la force de pouuoir petuner, plustost fais nous promptement mourir puis que tu és venu à ce dessein, car nous ne faisons que languir, & allonger nostre martyre. Ce que voyant, & qu'il ne pouuoit les appaiser, ny ne vouloient auoir part au festin qui se preparoit: il leua alors le masque, & leur dit qu'en effet elles ne valloient rien, & meritoient la mort, & s'adressant à Ouscouche la premiere, il luy dit. Les Capitaines t'ont condamnée de sortir de la Nation, & de t'en aller ailleurs où tu pourras avec ton enfant, tous auoient oppiné à ta mort comme meschante, mais ton beau frere a prié pour ta vie, parquoy remercie l'en à la premiere rencontre, & ne fais plus estat de nous voir, ny nous, ny les Algomequins, avec lesquels nous auons alliance.

Après se tournant vers l'autre, il luy dit, & toy vieille qui deuois auoir plus de vertu que ta bru, tu mourras de la mesme mort de ton mary, & de ton fils, puis leuant sa hache il luy en deschargea vn si grand coup sur la teste, qu'il l'estendit morte sur la place, & luy ayant couppé le col, il emporta la teste aux Capitaines, apres auoir festiné de la viande, que la vieille auoit mise sur le feu.

Ouscouche qui deuoit estre adouci par la grace qu'on luy auoit faite, en deuint au contraire, plus insolente & furieuse, car rodant les bois, elle laissa premierement son enfant à la premiere cabane qu'elle rencontra, puis leur dit, sçachez que ie ne mourray iamais que ie n'aye eu coie mangé des hommes, & des enfans, & par tout ou i'en trouueray ie les assommeray, & en feray curée. Ce qui donna vne telle espouuente à tous les Sauuages, qu'on la redoutoit par tout, comme vne furieut. lyonne qui a perdu ses petits. Si quelqu'vn la rencontroit par les bois il s'en d'estournoit, car vn seul ne l'eut osé aborder. Ils disoient qu'elle auoit le diable au corps, & qu'elle estoit plus forte que cent hommes, pourquoy tous tiroient de long peur de la rencontrer.

Enuiron le mois de Juillet de la mesme année, il prit ennie à nostre Fr. Geruais d'aller par canot au lac de la riuere de S. Charles avec Neogaemat, afin de voir si la difficulté du chemin en estoit si grande que les nauages nous respeignoient, car iamais aucun François n'y auoit esté que sur les neiges, ou sur les glaces pendant l'Hyuer. Ains donc passé vne ou douze laines, dont aucuns sont assez difficiles, non pas tant moins à l'egal de ceux des Hurons, qui sont espouuatables, & dangereux, au delà de la pensée de ceux qui n'y ont pas esté. Ils se cabanerent sur le bord de la riuere, en vn lieu que les Sauuages

appellent le Capatagan ; d'où il faut quitter la riuere & aller par dans les terres environ trois lieues de chemin chargé de son équipage.

Or pendant le iour chemin faisant, ils auoient rencontré la trace de quelque personne nouvellement passée par là, ce qui donna vne telle espouuente au pauvre Néogaemat qu'il n'en pü dormir toute la nuict & fut tousiours au guet pendant que les autres dormoient, craignant à toute heure de voir Ouscouche à ses espauls, & ne voulut permettre qu'on fist du feu pour le souper, car comme il croyoit qu'elle eut passé par là, il alleguoit qu'elle sentiroit la fumée du feu, qui luy feroit descouurer leur giste & les assommeroit tous en dormant. Il fallut donc patienter de son humeur, se contenter d'vn petit morceau de pain sec, & se coucher au pied d'vn arbre, iusques au lendemain matin qu'ils continuerent leur chemin vers le lac.

On a appris du depuis que ces traces imprimées sur le sable, estoient du bon frere Iean Gausestre, Iesoite, lequel s'estant égaré dans les bois, auoit repris le bord de la riuere pour retrouver le chemin de sa maison perdue, car les plus experientez y sont souuent pris, & ils ne sont conduits par les Sauvages, qui comme les oyseaux retrouuent tousiours leurs nids, quoy que fort esloignés, ou pour petits qu'ils soient,

Notre pauvre Ouscouche comme vne beste égarée, rodoit par tout sans trouuer qui

la voulut receuoir; elle ne cherchoit qu'à mal faire, & tous la fuyoient comme dangereuse & indigne de la conuersation humaine. Si elle alloit aux Algommequins ils la rebutoient & la chassoient de leur compagnie. Si à Tadoussac de mesme, tellement qu'elle estoit comme dans vn desespoir de pouuoir iamais trouuer qui la voulut receuoir à grace, iusques à ce que deux ieunes hommes Sauvages, dont l'vn s'appelloit Sy Syfiou, Montagnais de nation, lequel auoit auparauât demeuré avec les RR. PP. Iesuites, & depuis quitté comme vn las de bien faire, & l'autre estoit vn Algommequin, nommé Chiouytonné, lesquels abandonnans leur nation, se mirent en la compagnie de ceste mauuaise femme, & faisoient ensemble les manitous & endiablés, menaçans de ne vouloir viure que de chair humaine & d'assommer tout autant de personnes qu'ils pourroient atraper.

Cela mist vne telle alarme par tout le camp que petits & grands en apprehendoient les approches. Le Capitaine Esrouachit appelé par les François la Fouriere avec quelque autres Capitaines tindrent conseil par entr'eux pour aduiser aux moyens de se deffaire de ces deux cōpagnons auant qu'il en arriuaist plus grand accident, & conclurent qu'il les falloit faire assommer tous deux sans autre forme de procez. Ce qui fut incontinent executé, car s'estans venus ranger vers Tadoussac où estoient ces Capitaines, ils furent surpris & mis à mort en leur prononçant leur Sentence

Les Associez d'Oufcouche font fais mourir.

plustost que d'auoir sçeu qu'on s'estoit assen-  
blé pour eux, car là il n'y a point d'appel, ils  
sont des Iuges souverains, qui ne sçauent que  
c'est de chicanerie, vn procez est aussi-tost iugé  
qu'il est intenté. On n'y faiét point d'escri-  
tures, on n'y paye point d'espices; les Aduocats,  
Procureurs & Sergens en sont bannis, c'est vn  
conseil de vieillards & de gens prudens qui ne  
se precipitent point en affaires, ruminent ce  
qu'ils veulent dire & suiuent facilement la  
raison qu'ils voyent apparente, autrement il y  
a peu de faueur pour qui que ce soit.

La déterminée Ouscouche, fut bien eston-  
née quand elle vit les deux hommes par terre,  
la peur d'un pareil chastiment luy fist alors  
croistre des ailles aux pieds, mais qui la preci-  
piterent dans vne mort plus rigoureuse & sen-  
sible, car s'estant iettée seule dans son canot  
pensant trauerser la riuere, qui a 6. ou 7. lieues  
de large en cet endroit, elle fust enseuelie sous  
les glaces que la marée faisoit debattre & s'en-  
trechoquer, desquelles elle ne put se deffen-  
dre, & là perit miserablement, celle qui estoit  
auparauant la terreur & l'espouuante de tous  
ceux de sa nation.

Ouscouche  
est noyée.

Voilà vne fin funeste & mal-heureuse, qui  
nous doit apprendre que tost ou tard la iustice  
vengeresse de Dieu attrape les meschans, &  
les punit d'autant plus rigoureusement qu'il  
tarde à leur eslaner ces foudres.

*Des deffunôts , & du festin qui se fait à leur intention. Comme ils les pleurent & ensevelissent & de leurs sepultures. Du deuil, & de la resurrection des hommes valeureux, avec deux notables exemples pleines d'insfraction.*

CHAPIRE XLV.

De la mort  
du pauvre  
& du riche.

**P**AR Arrest du tres-haut, ila esté ordonné, que tout homme riche & pauvre mourra vn iour , & rendra compte deuant Dieu de toute sa vie passée, mais hélas le pauvre & le riche seront bien differés en la mort, beaucoup plus qu'en la vie : pour ce que si le pauvre meurt, ce sera pour reposer, & si le riche meurt ce sera pour peiner: de maniere que Dieu tres-iuste priera l'un de ce qu'il possedoit, & mettra l'autre en possession de ce qu'il desiroit, & par ainsi chacun aura son tour, le riche deviendra pauvre, & le pauvre deviendra riche, & Iesus, des biens de vostre Paradis.

Bien-heureux est celuy qui n'est point attaché aux vanitez & richesses de cette vie, & qui se maintient tel en la vie qu'il desire estre trouué en la mort: car il vaut beaucoup mieux mourir comme vn pauvre Lazare estant en la grace de Dieu, abandonné de tous, que de

mourir puissant comme le riche gourmet, & estre assisté de tous.

On meurt bien differemment & de diuerses maladies naturelles & violentes; mais dans l'ordinaire, le seul manger & boire tuë les bestes & les hommes brutaux qui en prennent au delà de leur suffisance; mais les hommes sages & gens d'esprit ne meurent iamais, fors que d'ennuis, disoit Ciceron escriuant à Atticus son amy.

Toutes les nations les plus barbares aussi bien que Chrestiennes, ont tousiours eu vn soin tres-particulier d'enseuelir les morts & de venerer les trespassez. Le bon Tobie en receut les promesses de Dieu comme il se lit es saintes lettres, & tous les liures sont plains d'exemples des personnes deuotes qui se sont adonnées à ceste Chrestienne & pieuse occupation, qui est reuerée mesme de nos Hurons & Canadiens, qui y apportent l'ordre que ie vous vay d'escrire.

Façons  
d'enseuelir  
les morts  
aux Hurons.

A mesme temps que quelqu'un de nos Hurons est decedé l'on l'enveloppe dans sa plus belle robe, de telle sorte que le menton touche les genouils, ils le lient avec de leurs courroyes de cuir, qu'ils font de peau d'eslan ou de l'escorce qu'ils appellent ari. Si c'est vn Montagnais ou Canadien, ils luy donnent des gands & des chausses, & l'ayant enuveloppé d'as vne robe toute neuue, puis lié en vne piece d'escorce, ils le portēt en leur cimetièrre. Pour les Hurons après que le corps a esté enuveloppé dans sa plus belle robe, il est après posé sur



la natte où il est mort , couuert d'une autre robe qui luy sert de poisse, & deslors n'est plus sans assistance d'hommes ou de femmes ou des deux ensemble, qui se tiennent là en grand silence assis sur les nattes & la teste panchée sur leurs genouils , sinon les femmes qui se tiennent assises à leur ordinaire avec vn visage pensif, qui denote le deuil.

Cependant tous les parens & amys du deffunct, tant des champs que de la ville sont aduertis de cette mort , & priez de se trouuer au conuoy par les plus proches , & diriez qu'ils ayent appris ces ceremonies des Chrestiens, lesquels ils veulent mesme surpasser en leur soin.

Festin fait  
pour les  
deffuncts.

Le Capitaine de la police de son costé, fait ce qui est de sa charge: car incontinent qu'il est aduertty de ce trespas, luy, ou son asselleur, en fait le cry par tout le bourg, & prie vn chacun, disant: Etsagon, Etsagon, prenez courage, prenez courage, & faites tous festin au mieux qu'il vous sera possible , pour vn tel ou vne telle qui est decedée. Alors tous les parens & alliez du deffunct chacun en leur particulier, font vn festin dans leurs cabanes, le plus excellent qu'ils peuuent & de ce qu'ils ont a commodité, puis le departent & l'enuoyent à tous leurs parens & amys à l'intention du deffunct, sans en rien reseruer pour eux, & ce festin est appellé Agochin atiskein, le festin des ames.

Les Montagnais font quelquefois des festins des morts, auprès des fosses de leurs parens trespassez & leur donnent la meilleure

part du banquet qu'ils iettent au feu , mais ie ne me suis pas enquis des autres nations s'ils en font de mesme, ou comme ils en vsent, d'autant que cela est de peu d'importance, & qu'il est facile par ce que ie viens de dire , de leur persuader les prieres, aumosnes & bonnes œures pour les deffunets, puis que des-ja ils en font en quelque maniere dans leur obscurité, croyans soulager les ames.

Les Essedons, Scythes d'Asie, celebrent les funerailles de leur pere & mere avec châts de ioye. Les Thraciens enseuelissoient leurs morts en se resioüissans, d'autant (disoient-ils) qu'ils estoient partis du mal & arriuez à la beatitude: mais nos Hurons enseuelissent les leurs en pleurs & tristesses, neantmoins tellement moderées & réglées au niueau de la raison, qu'il semble que les femmes qui doiuent pleurer (ausquelles seules la charge en est donnée,) ayent vn pouuoir absolu sur leurs larmes & sur leurs sentimens, de maniere qu'elles ne leur donnent cours que dans l'obeissance, & les arrestent par la mesme obeissance, où plusieurs femmes Chrestiennes pleurent de mesure, au lieu qu'à l'imitation des Essedons & Thraciens elles deuroient se resigner à la volonté de Dieu en la mort de leurs parens, & pleurer plustost en leur naissance pour les voir chargés de crimes & du peché de la conception.

Auant que le corps du deffunet sorte de la cabane, les femmes & filles là presentes y font les pleurs & lamentations ordinaires, lesquelles ne cōmencent ny ne finissent jamais, (cora-

Pleurs des  
femmes  
pour les  
deffuncts.

meie viens de dire.) que par le commandemēt du Capitaine ou Maistre des ceremonies. Le commandement donné, toutes vnanimement commencent à pleurer, & se lamenter à bon escient, & femmes & filles, petites & grandes, (& non iamais les hommes, qui demonstrent seulement vne mine & contenance morne & triste, la teste & les yeux abaïffez) & pour s'y esmouuoir avec plus de facilité, elles repetent tous leurs parens & amis deffuncts, disans. Et mon pere est mort, & ma mere est morte, & mon cousin est mort, & ainsi des autres, & toutes fondent en larmes, sinon les petites filles, qui en font plus de semblant qu'elles n'en ont d'enuie, pour n'estre encores capables de ses sentimens.

Ayans suffisamment pleuré, le Capitaine leur faiçt le hola, & toutes cessent de pleurer comme si elles n'y auoient point pensé. Il y en a qui entremessent en leurs complaints funebres, les hautes loüanges du deffunct & exagerent ses vertus & prouesses, pour en faire regretter la perte, & donner vn facile accez à leurs larmes qui autrement seroient souuent tariées, car de grace sans ses inuentions, quelle apparence y auroit il de pouuoir pleurer vne personne, à qui vous n'auriez aucune obligation & ne vous seroit ny parente ny amie, ny de cognoissance.

Or pour monstrier combien il leur est facile de pleurer, par ces ressouuenirs & repetitions de leurs parens & amis decedez, les Hurons & Huronnes souffrent assez patiemment toutes

tes autres sortes d'iniures : mais quand on vient à toucher cette corde, & qu'on leur reproche que quelqu'un de leurs parens est mort, ils sortent alors fort aysement des gonds & de la patience, car ils ne peuuent supporter ce ressouvenir, & feroient en fin vn mauuais party à qui leur reprocheroit : & c'est en cela, & non en autre chose, que ie leur ay veu quelquefois perdre patience & se cholerer ouuertement.

Au iour & à l'heure assignée pour le cōuoy, Du cōuoy  
chacun se range dedans & dehors la cabane  
pour y assister: on met le corps sur vn brancart  
ou forme de cuiere couuerte d'une peau, puis  
tous les parens & amis avec vn grand con-  
cours de peuple le suiuent processionnelle-  
ment deuant & derriere iusques au cimetiere Du cime-  
tiaire & des  
chasses.  
ordinairement esloigné d'une portée d'arque-  
buzes du bourg, où estans tous arriuez, chacun  
se contient en silence, les vns debouts & les  
autres assis, selon qu'il leur plaist, pendant  
qu'on esleue le corps en haut, & qu'on l'accō-  
mode dedans la chasse, faicte & disposée ex-  
prés pour luy : car chacun corps est mis dans  
vne chasse à part, bastie de grosses escorces, &  
posé sur quatre gros piliers de bois, vn peu  
peinturez, haut esleué de neuf ou dix pieds, ou  
environ, ce que ie peux coniecturer en ce  
qu'esleuant ma main, ie ne pouuois toucher  
aux chasses qu'à plus d'un pied ou deux prés.

Les Corinthiens & presque tous les peu- Ceremo-  
nies des  
Corinthiens  
enuers les  
morts.  
ples d'Asie, auoyent de coustume d'enfouyr  
dans la terre avec les corps des deffuncts, tous

les plus beaux vaisseaux d'œuvre de poterie qu'ils eussent ; & pensoient à leur fol iugement, & vaine superstition, que les Dieux qui en auoient la garde comme Dieux domestiques, venoient boire & manger avec eux, après leur trespas, & leur apportoit de la viande des Dieux celestes, & de leur breuuage aussi. J'ay veu vne petite idole de terre cuite de la longueur de cinq ou six poulces, plombée de vert, qu'on auoit apportée d'Egypte & prise dans le corps d'un deffunct, selon l'ancienne coustume des Egyptiens de mettre dās les corps morts de ceux de leur nation, vne semblable idole, comme vn Dieu tutelaire, posé pour leur garde & conseruation.

Petite Idole.

Nos Sauvages sont bien fols à la verité, mais ils ne le sont pas dauantage que ces Sages Egyptiens en ce cas, car bien qu'ils enferment avec les corps de leurs parens deffuncts, de l'huyle, de la galette, des haches, cousteaux, & autres meubles, si est-ce qu'ils ne croient pas que les Dieux domestiques, terrestres, ny celestes viennent manger avec eux dans la fosse, ny qu'une petite idole de terre cuite, petrie par la main d'un potier soit vn Dieu tutelaire, qui les puisse deffendre, & par ainsi il ne faut point trouuer estrāge s'ils ont de folles croyāces, puis que des peuples policez estimez Sages & non Sauvages, ont eu de si ridicules superstitions.

Le corps estant posé & enfermé dans la chasse avec tout son petit equipage, on icte de dessus la biere deux bastons ronds, cha-

est de la longueur d'un pied, & gros comme 4. doigts, l'un d'un costé pour les ieunes hommes, & l'autre pour les filles, apres lesquels ils se mettent comme Lyons à qui les aura, & les pourra esleuer en l'air de la main, pour gagner vn certain prix, qui leur couste presque la vie tant ils s'empresent pour l'auoir. Il y a des ceremonies & des ieux où l'on peut prédre quelque esbat, mais à celuy-cy il n'y en a point du tout, & donne plustost horreur que contentement & recreation, particulièrement la violence & l'empressement que ce font les filles, qui pourtāt n'en font que rire, nō plus que les garçons de leurs sueurs & perte d'halaines, qui feroiēt estouffer personnes plus delicates; mais ceste ceremonie nes'observe pas enuers tous.

Or pendant que toutes ces ceremonies s'observent, il y a d'un autre costé vn officier monté sur vn tronc d'arbre, qui reçoit les presens que plusieurs font à la vefue, ou plus proche parent du deffunct, pour essuyer ses larmes, qui est vne bonne inuention, car par ce moyen le dueil en est bien tost passé. A chaque chose qu'il recoit, il l'esleue en l'air à la veue de tous, & dit: voyla vne telle chose qu'un tel ou vne telle a donné, pour essuyer les larmes d'une telle, puis il se baïsse & luy met entre les mains: tout estant acheué, chacun s'en retourne d'où il est venu, avec la mesme modestie & silence.

J'ay veu en quelque lieu des corps mis en terre, ( mais fort peu, ) sur lesquels il y auoit vne chaste d'escorce dressée, & à l'entour vne pallissade toute

en rond, faite de pieux picquez en terre, de peur des chiens & bestes carnassieres, ou bien par honneur & reuerence des deffuncts.

Les Canadiens, Montagnais, & les autres peuples errants, ont quelques autres ceremonies particulieres enuers les morts qui ne sont pas communes avec celles de nos Hurons, car premierement les Montagnais ne sortent iamais les corps des trespassiez par la porte ordinaire de la cabane où il est mort, ils leuent en vn autre endroit vne escorce par où ils le font sortir, disans pour leur raison, que l'on ne doit pas sortir vn deffunct par la mesme porte où les viuans entrent & sortent, & que ce seroit leur laisser vn fascheux resouenir, & pour quel que autre raison que ie n'ay pas apprise.

Ils ont encore vne autre ceremonie particuliere de frapper sur la cabane ou quelqu'vn vient de mourir, en disant : oué, oué, oué, pour en faire sortir l'esprit, disent ils, & ne se seruent iamais d'aucune chose de laquelle vn trespassé se soit seruy en son viuant, & pour le reste des funcrailles après que le corps a esté enseveli & garotté à leur accoustumée, ils l'eleuent couuert d'vne escorce sur des fourches ou habitacle fort haut, avec tous ses meubles & richesses, en attendant que tous ses parens & amis se soient assemblez pour l'enterrement : car de laisser le corps en bas dans les cabanes il y pourroit par fois estre trop long-temps, ce qui les incommoderoit fort, & causeroit vne autre plus mauuaise odeur que leur poisson puant. O bon Iesus, qui ne leur seroit

pas plus en horreur & desdain qu'est à nous la putrefaction de ces vaines creatures du monde quand elles viennent à mourir, à aucunes desquelles i'ay assisté & n'y ay pas esté satisfait.

Estans vagabonds & sans aucune demeure permanente, ils ne peuuent auoir de cimetiére commun & arresté comme les nations sedentaires, mais aux lieux plus commodes où ils se trouuent, ils font vne fosse capable, laquelle estant faite ils mettent au fons 2. ou 3. battons, puis le corps dessus qu'ils entourent de branches de sapin sans y mettre de terre, le couvrét d'vne escorce, & par dessus ceste escorce d'vne quantité de busches qu'ils coupent de longueur plus grandes que la fosse, d'autres redoublent la fosse par tout de rameaux d'arbres, puis de peaux de bestes, & en suite y mettent tout le meuble du deffunct, si c'est d'un homme, son arc, ses fléches, son espée, sa masse & quelque escuelle, petite chaudiere & vn fuzil. Si c'est vne femme, sa corde pour aller au bois, sa hache, quelque escuelle & ses petites vstancilles à travailler, tant à peindre leurs robes que leurs esguilles à coudre; puis tout cela est couuert d'escorces & de busches, & quelquefois font tomber dessus plusieurs gros arbres en croix lesvns sur les autres cōme vn bucher, crainte des bestes, & vn autre debout pour signal, qu'ils peignent vn peu de rouge par en haut.

Il y en a qui n'y en mettent point pour en oster la cognoissance aux estrangers & François desquels ils craignent plus l'avarice, que



la gueule deuorante des bestes feroces & carnassieres, tant ils sont religieux conseruateurs des biens & des os de leurs parens deffuncts, de maniere qu'on ne scauroit en rien tant les offencer, qu'a fouiller dans leurs sepultures, comme ont quelquefois fait les François pour en tirer les castors, lesquels s'ils y eussent esté surpris par les Sauvages, ils en eussent suby la peine que meritoit leur auarice & impieté, & comme m'ont dit quelquefois nos Hurons, il faudroit faite estat de subir vne mort plus cruelle que pourroit vollé les viuans, on s'y pourroit assez assureer dans ce tesmoignage aueré, qui si le feu s'estoit pris en leur village, & en leur cimetiére, ils accourroient premierement esteindre celui du cimetiére, & puis celui du village.

Festiu des  
morts.

La fosse estant couuerte (entre nos Canadiens) l'on fait vn grand feu à l'vn des bouts, où tous les assistans & gens de conuoy s'approchent pour festiner & faire bonne chere, des meilleures viandes, soit chair ou poisson, que l'on a peu recouurer. Ce festin est à tout manger, en deut-on creuer à la peine, si l'on ne se rachepte. Les plus proches parens du deffunct ont soin (bien qu'en deuil) de faire cuire les viandes qui sont dans les chaudieres, pendant que le Capitaine ou plus ancien de la compagnie fait les harangues & oraisons funebres à la louange du trespassé, lesquelles finies l'on comence à vuidier les marmites, sinó la femme ou le mary de la deffuncte & autres parens proches, qui demeurent en silence sans

manger, iusques à vne autre heure hors de compagnie. Ils se peignent le visage de noir, qu'ils entretiennent vn an durant pour habit de deuil, puis s'en retournent chacun à sa cabane.

Ils font de la difference & distinction aux sepulchres des Capitaines, lesquels ils font en façon d'vne Chappelle ardente : ils plantent des pieux à l'entour, redoublez d'escorces, sur lesquelles ils peignent quelque personnage dessus, il y en a à quelqu'vns dont on ne met point d'escorces, mais forces busches que l'on entasse les vnes sur les autres ; or dit aussi que à la mort de ces Capitaines ou personnes d'autorité, les parens & amis du deffunct, avec le reste du peuple, vont trois ou quatre fois l'an, chanter & dancier sur leur fosse, & que s'il y reste quelque chose du festin, il est iecté dedans le feu, au lieu qu'aux autres il faut tout manger ; & en cela ils se conforment aucunement à l'ancienne coustume de plusieurs Chrestiens, qui souloient banqueter sur les sepultures, interpretant l'escriture qui dit : met ton pain & ton vin sur la sepulture du trespassé.

A ce propos des sepultures de Capitaines, il me souvient auoir veu vn petit Islet au milieu d'vn grand lac au país des Algoumequins, couuert d'vn fort haut bucher avec vne grosse piece de bois dressée debout par dessus, ie le contemplay & l'admiray vn fort long-téps, avec opinion que ce deuoit estre la sepulture d'vn des plus grâds de leur natió, puis

Sepulture  
dans vn  
Islet.

que le bucher en estoit si haut , qu'il estoit le traual de beaucoup d'hommes. Mes Sauvages ne m'en sçeurent donner autre raison, aussi y auoit il bien de l'apparence. Ce lac estoit si grand qu'il comprenoit plus de 50. Isles dans sont encinte, mais celuy du bucher estoit le plus petit de tous , car il ne contenoit simplement que le bucher.

Deuil &  
oraison fu-  
nebre.

En quelque nation, non seulement les Sauvages ont accoustumé de se peindre le visage de noir à la mort de leurs parens & amis, qui est vn signe de deuil : mais aussi le visage du deffunct, & enliuër son corps de matachias, plumes & autres bagatelles, & s'il est mort en guerre le Capitaine fait vne harangue comme vne oraison funebre deuant le corps, où assistent tous ses parens & amis, lesquels il incite & exhorte de prendre promptement vengeance d'vne telle meschanceté, & que sans delay on aille faire la guerre à leurs ennemis, afin qu'vn si grand mal ne demeure point impuny, & qu'vne autre fois on n'aye plus la hardiesse de leur venir courir sus.

Resurre-  
ction des  
morts.

Les Attinindarons font des resurrections des morts, principalement des grands Capitaines & personnes signalées en valeur & merite, à ce que la memoire des hommes illustres reuiue en quelque façon en autruy, par exemples de vertus semblables que doit donner celuy que l'assemblée subroge.

Or l'election se fait par les gens du conseil de la personne qu'ils croyent plus approcher en corpulence, aage, & valeur, de celuy qu'ils veulent ressusciter. Après quoy il se leuent

tout debouts, excepté celuy qui doit estre le resuscité, auquel ils imposent le nom du defunct, & baissans doucement la main iusque bien bas, feignent le releuer de terre, voulans dire par là qu'ils tirent du tombeau ce grand personnage deffunct, & le remettent en vie en la personne de cet autre qui se leue debout, lequel ( apres les grandes acclamations du peuple ) reçoit les presents qu'on luy fait, & les complimens desquels il est honoré, puis festinent en sa consideration avec allegrësse pour l'auoir retiré du tombeau; voyla comme les personnes bien meritées sont honorées chez les Gentils.

Il me reste à vous dire auant clore ce Chapitre, que si ie n'ay point fait mention des Testamens, & dernieres volontez de nos Hurons, c'est pour n'estre pas en v'sage chez eux, ny necessaires, & que leur seule parole suffit sans autre escriture, car ils sont tellement bien vnis, & si peu picquez d'auarice, que pour ce regard ils n'ont iamais de difficulté, mais ils ont ce malheur en eux de ne pardonner point à leurs ennemis en mourât comme font les bons Chrestiens, & en recommandent la vengeance à leurs enfans, comme Dauid la punition à Semej, & comme les dernieres paroles d'un pere sont celles que les enfans doiuent inuiolablement observer & garder en leur esprit, de là vient qu'ils ne pardonnent point aysement à quicôque a fait du desplaisir à leurs parens, plus portez en cela de mauuaise volenté que le

Des Testamens.

Vertu ad-  
mirable de  
Phocion.

bon Phocion General des Atheniens, lequel estant fait iniustement mourir par les concitoyens, quelqu'un des assistans luy ayant demandé s'il vouloit mander aucune chose à son fils Phocius: Ouy certes, dit-il, c'est qu'il ne cherche jamais à venger le tort que me font les Atheniens, ce qu'il dit non par un esprit de vanité, mais par deuoir d'un homme de bien, & vraiment vertueux. Il estoit d'ailleurs si attempé, & d'un naturel si honneste qu'il se monstroit doux, gracieux, courtois, & humain à tout le monde, iusques à hanter priuement avec ceux qui luy estoient aduersaires, & les seruir en leurs affaires s'ils venoient à tomber en quelque danger, & en quelque aduersité, ce que ie ne puis assez admirer, car nous voyons bien peu de Chrestiens auoir de semblables qualitez, sinon quelqu'un, lesquels mourans laissent à leurs enfans un catalogue de bonnes iustructions pour principal heritage, & souueraine richesse, laquelle la rouille ne peut endommager, ny les larrons l'emporter, mais qui est un prix si haut qu'elle nous peut esteuer iusques à Dieu, le cognoistre, l'aymer, adorer, & iouyr de vous mesme, ô bon Iesus, qui est l'vnique, & vray bien de tous les esleuz.

Mais pour ce que l'exemple des grands Princes est d'autant plus energique & capable de nous esmouuoir, que leur condition a surpassé la nostre. Je vous rapporteray icy les dernieres paroles du tres pieux Empe-

leur Marc Aurelle à son fils Commode, son vnyque heritier à l'Empire, afin que si l'exemple des petits n'a eu assez de force sur vostre esprit, celle d'un grand Prince vous soit recommandable, & vous porte dans l'exercice de la vertu, autant courageusement qu'un autre grand Payen vous en donne l'exemple sans vous alleguer la vie de nos Saints, & la parole de Dieu mesme qui nous enjoint la charité, la concorde & la paix, avec nostre prochain. O Dieu que c'est vne grande vertu du Ciel que de pardonner & faire bien à son ennemy, il ny a ieufne, austerité, ny aumosne qui luy soit comparable.

Ce bon Prince se tournant à son fils, apres vne longue exhortation à la vertu, luy dit. Pour certe derniere heure, mon fils, ie t'ay gardé le meilleur, le plus noble, & plus riche ioyau que i'aye possédé en ma vie: & proteste aux Dieux immortels, que si ainsi comme ils me commandent mourir: ils me donnoient congé & licence de lire en la sepulture, ie le commanderois enterrer avec moy. Tu sçauras, mon fils, qu'en l'an dixiesme de mon Empire, s'esleua vne forte guerre contre les Parthes indomptez, où par malheur aduint qu'il fut necessaire y aller en propre personne pour leur donner la bataille: laquelle gaignée, & toutes leurs terres, m'en reuins par l'ancienne Thebes d'Egypte, pour voir si ie trouuerois aucune antiquité de celles du temps passé. En la maison d'un Prestre Egyptien, trouuay vne petite table que

Derniere: paroles de Marc Aurelle à son fils.

l'on pendoit à la porte de la maison du Roy, le iour que l'on le couronnoit Roy: & me dit ce pauvre Prestre, ce qui estoit en cette table auoir esté escrit par vn Roy d'Egypte, appellé Ptolomée Arfacide.

Je prie aux Dieux immortels, mon fils, que telles soyent tes œuures, comme les paroles de ce tableau le requierent. Comme Empereur je te laisse heritier de plusieurs Royaumes, & comme pere ie te donne cette table de conseils que ie te prie tousiours garder, & tenir en ta memoire & entendement pour les mettre en pratique. Sois doncque cette cy ma derniere parole. C'est avec l'Empire que tu seras craint par tout le monde, mais avec les conseils de cette table tu seras aymé de tous, & viuras en homme de bien & Prince equitable.

Ce propos acheué, & la table baillée, l'Empereur tourna les yeux & perdit le sentiment, & par l'espace d'un quart-d'heure fut en tel traual, & de là a bien peu rendit l'esprit.

En icelle table, estoient certaines lettres Grecques, quasi par maniere de vers heroïques - qui veulent dire en nostre vulgaire.

Enseigne-  
mens admi-  
rables.

Jamais ie n'esleuay le riche tyran, ny hay la pauvre iuste.

Jamais n'ay nié la iustice au pauvre, pour estre pauvre, ny pardonné au riche pour estre riche.

Jamais ie n'ay fait aucun don pour vne

seule affection, ny donné chastiment pour vne seule passion.

Iamais ie n'ay laissé le mal sans punition & chastiment, ny le bien fait sans remuneration & loyer.

Iamais n'ay commis le iugement de la Iustice euidente à vn autre, ny déterminé l'obscure par moy seul.

Iamais ie n'ay denié Iustice à celuy qui la me demandoit, ny misericorde à celuy qui la meritoit.

Iamais n'ay fait chastiment par ennuy quelconque, ny promis loyers estant ioyeux & content.

Iamais n'ay esté nonchalant en la bonne prosperité & santé, ny desespéré en l'aduersité.

Iamais n'ay fait mal ny chose deshonneste par malice, ny commis aucune vilenie par auarice.

Iamais n'ay fauorisé les mutins, ny presté l'oreille aux flatteurs.

I'ay tousiours traouillé à estre aymé des bons, & iamais ne me suis soucié d'estre hay des mauuais.

Pour auoir fauorisé les pauures qui pouoyent peu, i'ay esté fauorisé des Dieux contre ceux qui pouuoient beaucoup.



*De la grand' feste des morts, & comme tous les os des deffuncts sont mis ensemblement dans une grande fosse avec leurs plus beaux emmeublemens, & des richesses que les parens & amis donnent pour leur servir en l'autre vie.*

CHAPITRE XLVI.

Festes pour  
les trespas-  
sez.

**I**L n'y a point de doute que l'on pourroit facilement persuader aux Sauvages, les prieres & bonnes œuures pour les deffuncts, puis que d'eux-mesmes ils se sont desia forgez vne maniere de les assister, car de dix en dix ans, plus ou moins, nos Hurons & autres peuples sedentaires, font la grande feste ou ceremonie des morts, en l'vne de leur bourgade, ou village, comme il aura esté conclu & arresté par vn conseil general de tous ceux du pays ( car les corps des deffuncts ne sont enseuelis en particulier que pour vn temps ) & là font encore annoncer aux autres Nations circonuoisines, afin que ceux qui y ont esleu la sepulture des os de leurs parens les y portent, & les autres qui veulent venir par deuotion, y honorent la feste de leur presence; car tous y sont les biens venus & festinez pendant quelques

jours que dure la cérémonie, où l'on ne voit que chaudières sur le feu, festins, & dances continuelles, qui fait qu'il s'y trouue vne infinité de peuple qui y aborde de toutes parts.

Les femmes qui ont à y apporter les os de leurs parens, les prennent aux Cimetieres: que si les chairs n'en sont du tout consommées, elles les en tirent & les rendent forts nets, puis les enuolopent dans de beaux castors neufs, ornez de rassades, & colliers de pourceleines, que les parens & amis contribuent, disans: Tien, voyla ce que ie donne pour les os de mon pere, de ma mere, de mon oncle, de ma femme, &c. & les ayans mis dans vn sac neuf, elles les portent sur leur dos, parez encore par le dessus de quantité de pourceleines, & autres petites iolietez desquelles ils ne sont point chiches en semblables occasions.

Les femmes nettoient les os de leurs parés.

Elles portent aussi toutes les pelleteries, haches, couteaux, chaudières & autres choses offertes, avec quantité de viures au lieu destiné, qui sont apres mis à part & separez, les viures en vn lieu, pour estre employez en festins, & les sacs, & emmeublemens pendus par les cabanes de leurs hostes, en attendant le iour auquel tout doit estre enseuely dans la terre avec les os.

La fosse se fait hors de la ville fort grâde & profonde, capable de cōtenir tous les os, meublés, & pelleteries dediées pour les deffuniz. On y diresse vn eschaffaut haut esleué sur le

Fosse ou se mettent les os.

bord, auquel on porte tous les sacs d'os, puis on tend la fosse par tout, & au fond, & au costez, de peaux, & robes neuues de castors, puis on y fait vn liêt de haches, en apres de chaudières, rassades, colliers, & brasselets de pourceleine, & autres choses qui ont esté données par les parens & amis. Cela fait, du haut de l'eschaffaut les Capitaines vident tous les sacs dans la fosse parmy la marchandise, lesquels ils couurent encore d'autres peaux neuues, & d'elcorces, apres ils reiettent la terre par dessus, & des grosses pieces de bois peur des bestes, puis ils piquent en terre des pilliers de bois tout autour de la fosse, & font vne couuerture par dessus, qui dure autant qu'elle peut, festinent derechef, & prennent congé l'vn de l'autre, pour leur retour, bien ioyeux & contens que les ames de leurs parens & amis deffunts, ayent bien de quoy butiner, & se faire riche ce iour là en l'autre vie.

Notez  
Chrestiens.

Chrestiens, r'entrons vn peu en nous-mesmes, & voyons si nos ferueurs sont aussi grandes enuers les ames de nos parens detenuës dans les prisons de Dieu, que celles des pauures Sauvages enuers les ames de leurs semblables deffuncts, & nous trouuerons que leurs ferueurs surpassent de beaucoup les nostres, & qu'ils ont plus d'amitié l'vn pour l'autre, & en la vie, & apres la mort, que nous, qui nous disons plus sages, & le sommes moins en effect, parlant de la fidelité, & de l'amour reciproque simplement : car  
s'il est

sil est question de donner l'aumosne ou faire quelqu'autre œuvre pieuse pour les vivans, ou deffuncts c'est souvent avec tant de peine & de repugnance, qu'il semble à plusieurs qu'on leur arrache les entrailles du ventre, tant ils ont de difficulté à bien faire, prenant pour excuse, leurs enfans, si Dieu leur oste, leurs pauvres parens, & par ainsi ils ont toujours raison à leur dire, de continuer dans leur avarice, & plustost mourir que lâcher prise & d'avoir la bourse ouverte à l'indigent.

Au contraire de nos Hurons & autres peuples Sauvages, lesquels font leurs presents, donnent leurs aumosnes pour les vivans, & pour les morts, avec tant de gayeté, & si librement que vous diriez à les voir, qu'ils n'ont rien plus en recommandation, que de faire du bien & assister de leurs moyens ceux qui sont en nécessité, & particulièrement les ames de leurs parens & amis deffuncts, auxquels ils baillent le plus beau & meilleur de leur avoir, & s'en incommodent quelquefois, & y a telle personne qui donne presque tout ce qu'il a pour les os de celuy ou celle qu'il a aymée & chérie en cette vie, & ayme encore apres la mort: tesmoin Ongyara, qui pour avoir donné & enfermé avec le corps de sa deffuncte femme (sans nostre sçeu) presque tout son veillant, en demeura tres-pauvre & incommodé, & s'en resjouilloit sous l'esperance que sa fem-

Les Sauvages font librement l'aumosne.

722 *Histoire du Canada,*  
me en seroit mieux accommodée en l'autre  
vie.

Or par le moyen de ces assemblées & ceremonies, ils contractent vne nouvelle alliance, amitié & vnion plus estroite, disans: Que tout ainsi que les os de leurs parens & amis deffuncts sont assemblez & vnis en vn mesme lieu, de mesme aussi qu'ils deuoient durant leur vie, viure tous ensemblement en vne mesme vnité & concorde, comme bons parens & amis, sans s'en pouuoir à jamais separer ou distraire, pour aucun des seruice ou disgrâce, comme en effet ils font.

*Fin du second Livre.*



# HISTOIRE DV CANADA,

ET

VOYAGES DES PERES  
RECOLLECTS EN LA  
nouvelle France.

---

## LIVRE TROISIÈME.

*Des animaux & bestes brutes, & de la  
compassion qu'en ont certains Indiens,  
ausquelles ils ont basti un Hospital pour  
les malades & blessés.*

### CHAPITRE I.



N dit que la considéra-  
tion fait les Sages, & les  
Saints, & nous esleue  
iusques à pouuoit con-  
noistre Dieu, & nous-  
mesmes, mais nostre ne-  
gligence & peu de soinnous entretient sou-

uent dans l'ignorance. C'est vne chose merueilleuse que Salomon aye cognu iusques à la vertu de l'ysope, & nostre premier Pere iusques au moindre des animaux, ausquels il a imposé les noms, & que nous qui deuriens estre tout confit en cognoissance, ignorons encores les choses plus communes de la diuine prouidence à nostre endroit. Quine voit les continuels miracles de Dieu, en la nourriture & aliment des hommes de tout cet vniuers, ie ne scay si ie me trompe, mais ie croy que n'estoit le miracle qu'il ne se trouueroit pas à chacun, deux gerbes de bled apres la moisson, & cependant tout le monde vit.

Laiſſons à discourir des hautes sciences aux Doctes, & dans nostre simplicité ordinaire, voyons vn peu ce qui se passe à Paris, & dans les grandes villes peuplées, & vous verrez (choſe admirable) qu'il n'y a journées qu'il ne s'y conſomme plus de bœufs, & de moutons, d'oyselæux, & de poissons, avec toutes autres sortes d'animaux de poils, & de plumes, qu'il ny pourroit auoir d'animaux nuisibles en toute vne Prouince, & pourtant il y en a tousiours de reste pour le lendemain. C'est la prouidence diuine qui a esté en cela fort sage, ayant fait que tous les animaux paoureux & de bon manger, ſoyent grandement feconds, afin que par estre souuent mangez, ils ne deſſaillissent ainsi que bestes nuisibles & malfaitantes, lesquelles ſont d'elles meſmes peu lignageres. Partant

Animaux  
de bon  
manger  
grandement  
feconds.

le lieure est fort fecond, & seul de toutes les bestes de venaison, surcharge sa portée, à cause que l'homme, bestes, & oyseaux le poursuiuent à mort. Pareillement la haze des conils se trouue si pleine de lapins, que les vns sont encor sans poil, les autres sont vn peu plus formez, & les autres sortent du ventre. Entrons dans les colombiers & nous chargeons de pigeonneaux, dans vn mois d'icy nous y en trouuerons encores autant, de mesme des mouliès, & harancs ( chose prodigieuse ) desquels on fait de si furieuses pesches tous les ans, & si on n'en scauroit espuiser la mer, ny les riuieres de toutes autres especes de poissons, non plus que l'air, & la terre, & des oyseaux, & bestes de bon manger, dequoy nous deuons grandement louer le Créateur, & faire icy vne bonne meditation. puis que nous voyons mesme les bestes & animaux nuisibles estre en moindre nombre, & moins lignageres que ceux qui seruent à la vie, & nourriture de l'homme, comme est de la lyonne qui est la plus forte & la plus hardie de toutes les autres bestes, laquelle selon les Egyptiens, ne porte qu'vne fois en sa vie, & vn seul faon seulement, mais bien dauantage on nous assure que le lyon n'a point de sentiment, & mourroit de faim si la diuine prouidence ne l'auoit pourueu d'vn petit compagnon ressemblant au chat que les Italiens appellent Gari. Ce petit animal esuente la proye, estant descouuerte

De la lyonne.



il court & glapit pour aduertissement au Lyon, lequel le suit iusques à la veüe de la beste qu'il va estrangler & en fait part à son bien-faicteur, car entre tous les animaux le Lyon est recognoissant.

Certes il y en a qui se plaisent bien en la iouissance de toutes ces choses, mais ils en recognoissent mal celuy qui leur a donné, d'où il adient qu'ils en vsent comme bestes sans esleuer leur pensée à Dieu, qui a créé tout ce qui est de ce monde pour le seruice, & la gloire de l'homme, comme l'homme pour sa gloire & son seruice. Mais comme nous nous sommes rendus rebelles à Dieu par le peché, le mesme peché a rendu les bestes rebelles à l'homme, qu'elles offencent comme nous offensoons Dieu.

Plusieurs grands Saints ont neantmoins commandé aux plus feroces & cruelles, & ont esté obeys, comme vn saint François qui deffendit à vn loup enragé de plus faire de mal, & se rendit doux comme vn agneau, mais ce sont graces qui n'appartiennent qu'à ceux qui ont la mesme innocence de nostre premier Pere auant son peché, & ne deuous en traiter les animaux plus cruellement, puis que leur cruauté n'a pris naissance que de nos pechez.

Je ne scay dans quelle cognoissance plusieurs Nations Payennes n'ont pas voulu nuire aux animaux & se sont abstenus mesmes d'en manger, peur de nuire à ceux

qui ne les offensoient pas ; mais ce sont simplicité Payennes, lesquelles on n'est point obligé d'enfuiure - sinon en la compassion enuers icelles pour s'apprendre à l'estre enuers les hommes. Les Atheniens mesmes ne faisoient point mourir les mulets qui auoient long - temps seruy à leur Republique, & donnoient liberté à leur vieilleſſe de paistre & se nourrir où elle pourroit, sans qu'il fut permis à aucun de leur nuire ou offencer.

Il y a vne sorte de gens qui habitent vne Prouince du grand Mogor qu'on appelle *Nation des Bayennes.* Bayennes, lesquels ne mangent d'aucune chose qui aye eu vie, & bien qu'ils adorent en chaque famille, les vns des arbres, les autres des oyseaux, & autres bestes; ils ont tous en singuliere veneration la vache, laquelle ils mettent chacun en la meilleure chambre de leur logis comme vne Deesse, de laquelle ils boient le lait, & le pissat, avec de son beure fondu, & n'en mangent point la chair. Et quand on leur demande pourquoy puis qu'ils en boient bien le lait qui en prouient, ils respondent que nous beuons bien le lait de nostre mere, & n'en mangeons point la chair.

Mais l'excellence & la rareté de leur humeur est, qu'ils ne peuvent voir faire de mal à vne beste, quel qu'elle soit ny à vn rat mesme, lequel s'il s'approche d'eux lors qu'ils mangent, ils le caressent & luy donnent à manger, & hayſſent fort les Chrestiens, d'autant qu'ils font du mal aux bestes

Hospital  
pour les  
oyseaux.

sur lesquelles ils deschargent souvent leurs passions, & la furie de leur humeur cholérique. Ils ont vn hospital (chose admirable) pour penser & guerir les bestes malades, où il y a des Medecins & Chirurgiens entretenus, qui en ont le soin iusques à entiere guerison, puis les rendent à ceux qui elles appartiennent.

Voicy vn autre traict de leur douceur enuers icelles, qui me fait resouenir de celle de nostre Pere sainct François, lequel donna son manteau à vn paylan pour sauuer la vie à deux agnelets qu'il portoit vendre ne pouuans souffrir qu'on les egorgeast à cause du viay agneau letus Il y a vne si grande quantité d'oyseaux dans cette Prouince Bayennes qu'ils vous c. euent presque les yeux (comme j'ay dit de l'isle aux oyseaux) aussi ne s'enuoient ils point pour lesdits Bayennes. Quelqu'vn d'eux ayans veu vn François nommé ieuseu Charles Fournier (qui est celuy mesme duquel j'ay appris ce cy tirer aux oyseaux, il en fut fort mal satisfait & en rachepra de luy deux de fort bleffez qu'il fit mettre dans vn trou de mur ll avec de l'eau, & duris, & commanda à l'vn de ses esclaus d'y passer la nuit pour y prendre garde iusques au lendemain matin qu'il les fist porrer à l'hospital Il voulent aussi dōner audir sieur Fournier 50. Mamodis (c'est vne piece d'argent qui vaut dix sols) de son arquebuzé afin qu'il n'en ruat plus, & assurent que c'est vn malheur de faire du mal aux bestes, ne nous en faisant point.

Je ne suis pas Payen & ne voudrois pas en-  
 suivre les actions des Payens, mais ie suis d'auec  
 eux de ne faire de mal à aucune creature, sinon  
 aux venimeuses & à celles qui nous attaquent,  
 contre lesquelles il se faut deffendre, autre-  
 ment il faut être humain enuers elles, pour  
 s'accoustumer à l'estre enuers les hommes, car  
 qui ne se peut commander en vne passion,  
 s'emporte facilement en vne autre.

Je me suis quelquefois rencontré avec vn  
 fort honneste homme Egyptien de nation &  
 natif du grand Caire, & cõme il est homme  
 qui a grandement voyagé par toutes les terres  
 du grand Seigneur, il m'a raconté diuerses  
 fois comme ceux de son país prennent les Co-  
 codrilles qui habitent le Nil, lesquels autre-  
 fois il tenoient pour des dieux ou pour mon-  
 strer la puissance des dieux à cause de leurs  
 forces, qui gist principalement à la queue, la-  
 quelle ils adoroient, enfermée dans vne cage  
 de fer, & donnoient à manger à cet animal,  
 comme à vne beste diuine & representant ou  
 estant la Deité mesme. Il y auoit mesme des  
 particuliers qui en nourrissoient de ieunes  
 dans leurs maisons, & leur donnoient toute li-  
 berté, ce qui n'en prit pas bien à vn certain  
 Egyptien, lequel en ayant esleué vne en son  
 logis, luy deuora son fils & puis s'enfuit vn  
 iour que le pere estoit absent, tant il fait dan-  
 gereux domestiquer vn animal naturellement  
 cruel & ennemy de l'homme.

Comme est  
 pris le Co-  
 codrille.

Le chasseur armé d'vn habit de maille de  
 fer, qui luy couure tout le corps, fait vne fosse

profonde & estroicte comme vn petit puits, dans lequel il se met iusques au col, environné de mousses & fueillages pour n'estre apperceu, puis il enferme sa teste dans l'escorce d'un gros fruit ressemblant au melon, que les Egyptiens sement en quantité par les champs, & dans ceste escorce il y fait deux trous comme vn masque pour voir & n'estre veu, ayant au prealable attaché à vn long chable, qui tient par vn bout à vn tour ou moulinet à bras, vne chaine de fer, au bout de laquelle est attaché à de gros harpons & crochets, quelque chien mort ou autre charogne qui sert d'amorce à l'animal.

Le cocodrille sortant de l'eau pour chercher sa nourriture ne se donne pas garde du piege ny de l'homme caché, & rodant ça & là en rugissant, trouue en fin l'amorce qu'il aualle auidelement, puis se retire dans le Nil, pendant que le chasseur luy file sa corde, iusques au point qui le tient arreité au molinet, qui fait par ceste violéce prendre ferme aux erampons & crochets auallez dans le corps de ceste beste. Cela estât fait le chasseur sort de sa fosse, oste son melon, & crie par tout à l'ayde aux laboureurs des champs, qui vont à son secours & tournent tous ensemblement le moulinet, qui fait approcher la beste comme vn cabestrâ les anchres de la mer, estant là trainé la gueule beante & esleuée, le chasseur luy saute sur le dos, & luy fait passer vn fer par la gueule, comme vn mors à cheual, qui luy reuient prendre par derriere la teste, où il est attaché avec des

vis, & ferré de si près que l'animal ne peut offencer de sa dēt, il n'y a plus que la rude queue à craindre, de laquelle ils se donnent de garde, comme d'un dangereux coup, qui ne guerit point, car ceste rude peau est dure au possible. Et en cest equipage le conduisent au grand Caire attaché à la queue d'un chameau, pour estre veu, ou pour estre vendu.

Pour le cheval marin, (desquels j'ay veu vne furieuse teste) il gaste tous leurs bleds, & se prend de mesme que nous prenons icy les loups dans les louuieres, il apprehende tellement le feu, qu'à la seule veue d'iceluy, il s'enfuit comme fait aussi le Lyon, ainsi que j'ay veu quelque part, de ceux que les estrangers nous amènent.

Cheval marin.

J'ay appris d'un Religieux nommé frere Ange Deluan pour lors nostre compagnon, qu'estant en terre sainte en l'an 1626. quelqu'un de nos freres, desirans passer de l'Egypte par les deserts pour la Palettine, se seruirent de l'occasion d'une Caravanne, qui alloit aux Saints lieux. Mais comme ils furent un soir campez & assis auprès d'un bon feu, ils entendirent iapper le Gati, qui leur fust un assuré signal du voisinage de quelque Lyon, qui parut incontinent apres, & les regarda fixement yn assez long-temps, assis sur son derriere sans ozer neantmoins les approcher, car les hommes estoient munis de leurs armes & chargé leurs arquebuzes, ce que voyant le petit compagnon tourne bride & le Lyon apres sans qu'aucun tirast sur eux, pour nous apprendre

Du Gati  
compagnon  
du Lyon.

que nous ne deuons pas mespriser les petits, & que si quelqu'un ne nous peut nuire, il nous peut assister au besoin & empescher qu'on ne nous nuise par leur aduertissement.

*Des oyseaux plus communs du  
Canada.*

CHAPRE II.

Quantité  
d'oyseaux  
en Canada.

**A**V commencement que les François allerent en Canada, ils y trouuerent tant d'oyseaux de toutes especes, & si faciles à prendre, que celuy ne le croiroit qui ne l'auroit veu, ils les assommoient à coups de bastons sur les arbres, comme i'ay veu faire à des Sauvages dans les Isles de la mer douce au delà des Hurons, où nous estions cabanez pour la pesche, & les perdrix estoient si peu battuës, qu'elles se laissoient mettre le lasset au col, attaché au bout d'une baguette. Quand on alloit giboyer, le chasseur estoit assure de rapporter autant d'oyseaux qu'il en pourroit porter, car ils n'estoient pas encores faits à nos arquebuzes, comme ils sont à present que ces foudres les ont esclaircis & vn peu aduisés. Il y en reste tousiours neantmoins vne si grande quantité en quelques Isles, qu'elle semble égaler le sable de terre, & qui seruiroient d'une douce

manne aux Sauvages, s'ils auoient nos inuentions & nos armes . mais ils ont peu d'industrie pour les attraper, & par ainsi en iouissent de peu & en nourrissent encore moins , car comme i'ay dit, ils n'ont d'animaux d'omestiques, que des chiens, & au plus quelques ours ou quelque aigles.

Entre tous les oyseaux que i'ay veu dans le Del'oyseau  
moufche. païs, il me semble que le plus beau, le plus rauissant & le plus petit qui soit peut estre au monde, est le Vicilin, ou ouyseau moufche, que les Indiens appellent en leur langue resuscité. Cet oyseau, en corps, n'est pas plus gros qu'un grillon, il a le bec long & tres-delié, de la grosseur de la pointe d'une aiguille, & ses cuisses & ses pieds aussi menus que la ligne d'une escriture. L'on a autrefois pesé son nid avec les oyseaux & trouué qu'il ne peze davantage de 24. grains, il se nourrit de la rosée du Ciel, & de l'odeur des fleurs qu'il succe sans se poser sur icelles, mais seulement en voltigeant par dessus. Sa plume est aussi deliée que duuet, & est tres plaisante & belle à voir pour la diuersité de ses couleurs.

Cet oyseau (à ce qu'on dit) se meurt ou pour mieux dire s'endort au mois d'Octobre, demeurant attaché à quelque petite branchette d'arbre par les pieds, & se resueille au mois d'Auril, que les fleurs sont en abondance, & quelquefois plus tard, & pour cette cause est appellé en langue Mexicaine, resuscité. Il en vient quantité en nostre jardin de Kebec, lors que les fleurs & les poix y sont fleuris, & pre-



nois plaisir de les y voir : mais il sont si petites que n'estoit qu'on en peut approcher de fort près, à peine les prendroit on pour oyseaux; ains pour papillons : on les discerne & reconnoist à leur long bec, à leurs ailles, plumes, & à tout le reste de leur petit corps bien formé.

Ils sont fort difficiles à prendre, à cause de leur petiteſſe, & qu'ils ne se donnent aucun repos, sinon qu'ils se soustiennent quelquefois vn peu en l'air becquetant vne fleur. Quand on les veut auoir, il se faut approcher des fleurs & se tenir coy, avec vne longue poignée de verges en main, de laquelle il les faut frapper si on peut, & c'est l'invention & la maniere la plus ayſée pour les prendre. Nos Religieux en auoient vn en vie, enfermé dans vn coffre & attaché à vn filet, mais il ne faisoit que bruire, ce ſe tourmenter là dedans, bien qu'il eut des fleurs & confitures à manger, & au bout de quelques iours il mourut, car il n'y a moyen aucun d'en pouuoir nourrir ny conseruer long-temps en vie, autrement nous en euſſions apporté pour nos amis.

Chardon-  
neret.

Il venoit aussi quantité de chardonnerets, manger les semences & graines de nostre iardin, leur chant me sembloit plus doux & agreable que ceux d'icy, & mesme leur plumage, plus beau & beaucoup mieux doré, mais ils sont difficiles à prendre, car leur ayant tendu quelque piege, ie n'en pû attraper aucun, comme i'esperois pour France.

Oyseau  
blanc.

Il y a vne autre espece d'oyseau vn peu plus

gros qu'un Moyneau, qui a le plumage entierement blanc comme albatre, il se nourrit aussi en cage comme le chardonneret, mais son plumage n'en est pas si agreable, bien qu'il ne soit pas à mespriser.

Les Gays que nous auons veus aux Hurons, Gays. lesquels ils appellent Tintian, sont plus petits presque de la moitié, que ceux que nous auons pardeça, & d'un plumage plus diuersifié, ce qui les rend fort gentils & agreables, mais qui ne s'accommoderoient pas bien à nostre climat.

Ils ont aussi des oyseaux qu'ils appellent *Stinon doa*, en uison de la grosseur d'une tourterelle, qui ont leur plumes entierement rouges ou incarnates, on les pourroit prendre pour petits perroquets, s'ils en auoient le bec, car tous les perroquets ne sont point verts ny jaunes, ny blancs, i'en ay veu de plumage rouge, & quelques autres tirans sur le bleu ou violet, également gentils & de mesme nature des communs. On donna à nos Religieux de Kebec un *Stinon doa*, qui n'estoit guere plus gros qu'un moyneau, mais un peu plus long, lequel pour estre trop gras ils ne purent nourrir, non plus que moy un autre oyseau que les Hurons m'auoient donné, il auoit la teste & le col rouge, les ailles noires, & tout le reste du corps blanc comme neige.

Ils m'en auoient aussi donné quatre d'une *Oyseau aux* autre espee, gros come tourterelles, lesquels *Soleils*. auoient par tout sous le ventre, sous la gorge, & sous les ailles, des Soleils bien faicts de di-

uerfes couleurs, & le reste du corps estoit d'un ianne meslé de gris: desquels les Sauvages font vn tel estat, que quelqu'vns d'eux en cōseruēt les peaux cōme d'autres especes rares. I'eusse bien desiré d'en pouuoir apporter en vie par deça, pour la beauté & rareté que i'y trouuois; mais il n'y auoit aucun moyen, pour le tres-penible & long chemin, qu'il y a des Hurons en Canada, & de Canada en France.

De l'Aigle.

L'Aigle que nos Hurons appellent Sondaqua, est vn animal genereux, & comme le roy entre tous les autres oyseaux; mais royauté tyrannique, car avec ce qu'elle leur commande, elle leur fait vne guerre immortelle, & les deuore: comme les plumes d'vne Aigle morte le tesmoignent, en ce que si l'on mesle avec elles des plumes d'autres oyseaux, elles les deuorent & consomment, ainsi que dit Plinē: C'est vne chose qu'aucun ne scauroit exprimer que les plumes vsent de la mesme tyrannie dont l'oyseau viuoit: sinon que Dieu nous voulut faire voir, qu'il fait dangereux viure sous vn Prince sanguinaire, & qui a des Ministres qui surchargent les peuples.

Il y a quantité d'Aigles au país des Algoméquins, comme plus montagneux & froids que celuy de nos Hurons, lesquelles font leurs nids sur le bord des eaux ou de quelque precipice, tout au coupeau des plus hauts arbres & rochers; de maniere qu'elles sont fort difficiles à desnichier: nous en denichasmes neantmoins plusieurs nids à nostre retour, auxquels nous ne trouuâmes en aucun plus d'vn ou deux

deux Aiglons , que nous mangéames après que ie fus las de les porter , & les trouuaymes tres-bonnes , car elles estoient encores ieunes & tendres. Elles ont vne propriété que se cognoissant estre estroites , & qu'elles font leurs œufs avec difficulté, elles cherchent vne pierre nommée ærites , autrement pierre aquilin, qu'elles apportent en leur nid pour se rendre plus larges , & pour pondre plus aysement, laquelle est pour le iourd'huy en vsage, chez plusieurs dames d'Italie & de France, pour soulager leur enfantement.

Il est vne fois arriué qu'vn de nos Religieux , estant allé seul dans les bois enuiron vne lieuë de nostre Conuent de Kebec, vne tres-grande Aigle ou peut estre vn Griffon, vint pour s'abbatre sur luy de telle furie, que ce pauvre Religieux s'estant promptement ietté dans vn gros buisson le ventre contre terre, cet oyleau ne pouuant auoir sa proye, debattit long-temps des ailes par dessus ce buisson , & puis fut contrainct de s'en aller , dequoy le Religieux rendit graces à Dieu.

Il ne faut point que ie passe aussi sous silence, ( puis que ie suis dans le suiect ) vne belle propriété entre toutes , que les Naturalistes attribuent à l'Aigle , pour ce peut estre que quelqu'vn en pourra faire son profit, comme font les vieux pecheurs & ceux qui frequentēt peu le Sacrement de la penitence , necessaire pour renoueller sa vie. Ils nous apprennent donc, qu'estant chargée de vieillesse, & ne

Belle propriété de l'Aigle.

pouuant supporter la grosseur de son bec crochu ( comme celuy du perroquet ) qui l'empesche de manger : & la pesanteur de ses vieilles plumes, qui ne luy peuent plus permettre de voler haut, ressentant aussi beaucoup d'incommoditez, à cause de la debilité de sa veüe, qui fait qu'elle ne peut plus fixement regarder le Soleil, comme elle souloit: elle se iette dedans vne claire fontaine, qu'elle cherche pour ce suiet; elle rompt son bec crochu à quelque dure pierre: elle despouille ses vieilles plumes; & par tels moyens, elle renouuelle si bien sa ieunesse & ses forces, que changeant de bec, de plumes & de veüe, elle commence à manger, voler aussi haut, & contempler aussi fixement les rayons du Soleil, qu'elle faisoit en sa pristine ieunesse. O pauvres pecheurs enuieillis dans le peché, faictes icy vostre application, & imitez l'Aigle en vous reuestans du nouuel Adam.

Oyseau de  
proye.

Mes Sauvages me vouloient aussi desnichier des oyseaux de proye, qu'ils appellent Ahoüantaque, d'un nid qui estoit sur vn grand arbre assez proche de la riuiere, desquels ils faisoient grand estat, mais ie les en remerciay, & ne voulut point qu'ils en prissent la peine; neantmoins ie m'en suis repenty du depuis, car il pouuoit estre que ce fussent Vantours, desquels la peau est excellente pour vn estomach refroidy.

Pouille  
d'inde.

En quelque contrée, & particulièrement du costé des petuneux, il y a des pouilles d'inde, qu'ils nomment Ondettonaque, lesquelles

font champestres & non domestiques, car les Sauvages comme i'ay dit, ne nourrissent que des chiens, & presque point d'autres bestes. Le gendre du grand Capitaine de nostre bourg, en poursuivit vne fort long-temps és enuirôs de nostre cabane, mais il ne la peut tirer, pour ce qu'encor bien qu'elle fut lourde & massiue, si est-ce qu'elle gagna d'arbre en arbre & par ce moyen euita la fiesche.

Je ne m'estonne point, si tant d'Authours Gruës. esclient que les Gruës font la guerre aux pigmées, qui sont petits hommes de la hauteur d'vne coudée, residans vers la source du Nil, puis qu'il y en a de si grande & forte, que sans baston vn homme parfaict ne la scauroit surmonter. Au mois d'Auril quand on seme les bleds & en Septembre quand ils sont meurs, les champs de nos Hurons en sont presque tous couverts, ils leur tendent des collets, mais ils y en prennent peu souuent, & n'en tuent guere dauantage avec la fiesche, car ces animaux sont de bon guet, & s'ils ne sont frappés mortellement ou qu'ils n'ayent les ailles rompuës, ils emportent facilement la fiesche dans la playe, qui se guerit avec le temps, ainsi que nos Religieux du Canada l'ont veu par experience d'vne Gruë prise à Kebec, qui auoit esté frappée d'vne fiesche Huronne, 300. lieues au delà, & trouuerent sur sa croppe la playe guerrie, & le bout de la fiesche avec sa pierre enfermée dedans. Nos François en tuent aussi avec leurs arquebuses, plus que les Sauvages avec leurs fiesches, mais ie vous assure qu'il y en a

qui se font souuent trouuez bien empeschez de combattre celles qui se sentant frappées tiroient droit à leurs hommes pour les défigurer, sinon elles courent de la vitesse de l'hôme.

Oyes & outardes.

Il y a aussi vn tres-grand nombre d'outardes & d'oyes blanches & grises nommées Ahonque, par tout le país du Canada, qui font le mesme detrimant des Gruës dans les bleds de nos Hurons, ausquelles on fait de mesme la guerre, mais elles ont bien peu de deffence.

Corbeaux.

Le me suis estonné que nos Hurons ne mangent point du corbeau, qu'ils nomment oraquan, desquels ie n'eusse fait aucune difficulté de manger si i'en eusse pû attraper, car il n'y a rien de fâcheux en ces país là, qui en doieue donner horreur. Au contraire ils ne bougent presque des bleds, qu'ils grattent comme poules, dequoy ils nous en faisoient souuent de grandes plaintes, & nous demandoient le moyen de les en chasser, mais il eut esté bien difficile sans vne continuelle guette.

Cygne.

Tout de mesme que le corbeau qui au commencement est blanc, & puis prend la couleur noire. Les poussins du cygne sont noirs, & après deuiennent blancs. Nos Hurons les appellent Horhey, mais il s'en trouue peu dans leur país, c'est principalement vers les Ebicerrins, où il s'en voit plus grande quantité dans les terres & en Canada en quelque lacs.

Perdrix.

Il y a presque par tout des perdrix blanches & grises nommées Acoissan, qui ont leur retraite dans les sapinieres, & vne infinie multitude de tourterelles, qu'ils appellent Orit-

Tourterelles.

tey, lesquelles se nourrissent en partie de glâds, qu'elles auallent facilement entiers. Au commencement elles estoient si sottes, qu'elles se laissoient abbatre à coups de pierres ou de gaules de dessus les arbres, mais à present elles sont vn peu plus aduisées.

Il seroit bien difficile & non necessaire, de descrire de toutes les especes d'oyseaux, qui sont dans l'esté duë de ces larges Prouinces, ce peu que i'en ay delcrit peut suffire, pour faire voir que le Ciel a là ses habitâs, pour louer Dieu aussi bien que nous en auôs icy, & que par tout retentissent les louanges du Createur. Qui a encor peuplé le pais de nos Sauvages de plusieurs oyseaux de proye, de ducs, faucons, tiercelets, espreuiers & autres: mais sur tout de bô gibiers, comme canards de plusieurs especes, margaux, roquettes, outardes, manues, cormorans, & autres.

---

*Des animaux terrestres, qui se trouvent communement en Canada, & de ceux qu'on y a faict passer d'icy.*

### CHAPITRE III.

**C**E n'est pas de merueille qu'il se trouue de certains animaux en quelques côtrées qui ne se voyent point en d'autres, car il y en a qui ne se plaisent qu'au froid & les autres à la chaleur: c'est pourquoy en quelque Royau-



mes d'Afrique, il n'y a nulles bestes à 4. pieds, lesquelles n'y peuvent viure pour l'extreme chaleur qu'il y fait : pour ce mesme suiet on n'y voit ny sanglier, ny cerf, ny cheure, ny ours, au rapport de quelques Auteurs, sinon que les Espagnols y en ayent fait passer.

Et ceux qui ont traité du nouueu monde & de l'Amerique entiere, assurent qu'auant que les mesmes Espagnols l'eussent conquis, il n'y auoit ny chiens, ny moutons, ny brebis, ny cheures, ny pourceaux, ny chats, ny asnes, ny bœufs, ny cheuaux, chameaux, mulets, ny elephans, de tous lesquels il n'y en auoit non plus dans tout le Canada, excepté des chiens, lesquels sont encors vn peu differens des nostres de deça.

Mais à present & depuis longues années, il se trouue dans ce nouueau monde ou Merique, vne presque infinie multitude de toutes les especes d'animaux necessaires au service & nourriture de l'homme, que les Espagnols ont fait conduire des parties d'Europe, d'Asie & d'Afrique.

Il n'y a que nostre pauvre Canada qui en est tres mal pourueu. On y a seulement fait passer quelques vaches, cheures, pourceaux & volailles communes & rien plus. Nos Religieux y ont eu fait passer vn asne & vne asnesse, tant pour peupler, que pour le service qu'on en pouuoit esperer en vn pais où il n'y a d'animaux de charge, mais les hyuernans de Kebec, les ont tellement fatiguez qu'en fin ils y ont fait mourir l'asne, & n'y reste plus que

Vne asnesse  
en Canada

l'asneſſe, que nous laifſons tout l'Eſté coucher emmy les champs, & en liberté de ſe nourrir où'elle veut, ſinon pendant l'Hyuer, qu'elle ſe retire en vne petite eſtable, que nos Religieux luy ont fait accommoder à la baſſe court de noſtre petit Couuent.

Il arriua vn petit traitt gentil en la deſcente de ces deux animaux, car comme les Sauvages furent aduertis qu'il y auoit aux barques deux beſtes eſtrangeres, tous accoururent au port pour en auoir la veüe, & ſe tindrent là coy tandis qu'on les débarquoit, qui ne fut aſſez ſans peine, mais le plaifir fut à leur beau romage, car quand ils commencerent d'entonner leur note, qu'ils rehauffoient à l'enuie à meſure qu'ils ſentoient le doux air de la terre, tous les Sauvages en prirent telle eſpouuante, qu'ils s'enfuyrent tous à vanderoute emmy les bois, ſans qu'aucun régardat derriere ſoy, pour ſe deffendre de ſes demons, ô que voyla de furieufes beſtes, diſoient ils, que les François nous ont amenez, ou pour nous deuorer, ou pour nous reſioüir de leur aits musicaux.

Je ne ſçay ſi on les eut voulu vendre aux Sauvages, combien de caſtors ils en euſſent bien offerts, pour eſtre les premiers qui ayent entré dans le pais, mais j'ay appris (dans l'hiſtoire) que les premiers que les Eſpagnols firent paſſer au Peru, il s'en vendit vn dans la ville de Huamanca, en l'an 1557. quatre cens huitante ducats, & trois cens ſeptante ſix marauedis à Garcillaſſo de la Vega, pour en

faire saillir les iuments & en auoir des mulets. Il en fist depuis achepter vn autre huit cens quarante ducats, & il n'eust pas valu en Espagne plus de six ducats, tant les choses rares sont estimées, comme vne cheure, qui a esté vendue iusques à cent & dix ducats, mais maintenant elles y ont si bien multiplié depuis ce temps là, que si l'on en fait cas auourd'huy, ce n'est seulement que pour en auoir la peau & si on auoit le soin de passer de mesme de toutes nos especes d'animaux dans le Canada, on en verroit avec le temps la mesme multitude, mais il y faudroit aussi des familles pour les gouverner.

Or bien que le país de nos Hurons soit desnüé de beaucoup d'especes d'animaux que nous auons icy. Dieu le Createur leur en a pourueu de plusieurs autres sortes, qui leur sont vtiles, & desquels le país ne manque non plus, que l'air & les ruières, d'oyseaux & de poissons.

Renards de 3. sortes. Ils ont trois diuerses especes de renards tous differens en poil & en couleur, & non en finesse & cautelle, car ils ont la mesme nature des nostres de deça, mais beaucoup plus estimez pour leurs fourures, tres-excellentes & riches.

Renard noir,

L'espece la plus rare & la plus riche des trois, sont ceux qu'ils appellent Hahyuha, lesquels ont tous le poil noir comme gey, & pour cette cause grandement estimez, iusques à valoir plusieurs certaines d'escus la piece

entre les Allemands & peuples Septentrionaux pour des fourures, ou bords à leurs bonnets.

La seconde espece la plus estimée, sont ceux qu'ils appellent *Tsinantontonque*, lesquels ont vne barre ou liziere de poil noir, qui leur prend le long du dos, & passe par dessous le ventre, large de quatre doigts ou environ, le reste est aucunement roux & grisatre.

La troisieme espece sont les communs, appelez, *Andasatey*, ceux cy sont presque de mesme grosseur, & du poil des nostres, sinon que la peau semble mieux fournie, & le poil vn peu plus grisatre. De toutes lesquelles especes, il nous en fut donné quelque peaux par des Sauvages estrangers, nous venans visiter en nostre maison *Hutonne*, lesquelles sont demeurées à nos François apres nous en estre seruy pendant les grands froids.

Ils ont aussi trois sortes d'escurieux differens, & tous trois plus beaux & plus petits que ceux de nostre Europe. Les plus estimez & rares sont les escurieux volans, nommez *Sahoïesquanta*, qui ont la couleur cendrée, la reste vn peu grosse, le poil doux & court, & les yeux petits. Ils sont appelez volans, non qu'ils ayent des aïles, mais à raison qu'ils ont vne certaine peau aux deux costez prenans de la patte de derriere à celle de devant, qu'ils replient fort proprement contre leur ventre quand ils marchent, puis l'esten-

Renard barré.

Renard commun.

Escurieux de trois sortes

Escurieux volans.

dent quand ils volent, comme ils font aysément d'arbre en arbre, & de terre iusques au dessus.

Les premiers que ie vis furent trois ieunes qui nous furent apportez par l'une des filles du grand Capitaine Auiondaon, que ie receus sans sçauoir que c'estoit, iusques à l'arriuée du Pere Ioseph à qui ie les donnay à nourrir, comme il fit vn assez long-temps, mais qui à la fin se laisserent mourir, ou par trop de froid, ou pour ne les sçauoir accommoder, dequoy nous eufmes quelque regret car c'estoit vn present digne d'une personne de condition, ioint qu'ils sont assez rares dans le pays.

*Escurieux  
Suisses.*

La seconde espece qu'ils appellent Ohihoin, & nous Suisses, à cause de leur bigarrure, sont ceux qui sont rayez & barrez vniuersellement par tout le corps, d'une raze blanche, puis d'une rousse, grize & noirasse, qui les rendent tres-beaux & agreables, mais qui mordent comme perdus, s'ils ne sont apprinoisez, ou que l'on ne s'en donne de garde.

*Escurieux  
communs.*

La troisieme espece, sont ceux qui sont presque du poil, & de la couleur des nostres, qu'ils appellent Aroussen, & ny a presque autre difference, sinon qu'ils sont plus petits.

Au temps de la pesche que i'estois cabané dans vne Isle de la mer douce, i'y vis vn grand nombre de ces animaux profiter de nostre pesche, desquels i'eu plusieurs de ceux que

mes Sauvages tuent à coups de fleches, & en pris vn Suisse dans le creu d'vn arbre tombé.

Ils ont en plusieurs endroits des Lieures, & lapins qu'ils appellent Queutonmalissa, les sapinieres & petits bois sont les lieux de leur retraite, à la sortie desquels les Sauvages tendent des lacets, mais ils en prennent bien peu souuent, quoy qu'il y en ait en quantité sur le chemin des Queutonrateronons, car les cordelettes n'estant ny bonnes ny assez fortes, ils les coupent aysement quand ils s'y trouuent attrappez, ou bien en autre façon, les Sauvages les tuent avec leurs arcs ou matrass.

Les loups ceruiers nommez Toutfifoute, de la peau desquels les grands font tant d'estat pour leurs fourures plus riches, en quelque Nation sont assez frequents. Mais les loups communs qu'ils appellent Anarilqua, sont assez rares par tout, aussi en estiment ils grandement la peau, de laquelle ils font de riches robes de Capitaines, comme de celle d'une espece de leopard ou chat sauvage qu'ils appellent Tiron. Il y a vn pays en cette grande estendue de terre, que nous furnommons la Nation de Chat, pour raison de ces chats, petits loups ou leopards qui se retrouuent dans leur pays, desquels ils font leur robes qu'ils parfument, & embellissent de quantité de queuës d'animaux coustës tout à l'entour des bords, & par le milieu du corps, es endroits où elles paroissent le

Lieures.

Loups ceruiers, & communs.

Chat sauvage.

plus. Ces chats ne sont gueres plus grands que renards, mais ils ont le poil du tout semblable à celui d'un loup commun, car j'y fus moy-mesme trompé au choix.

Otay.

Ils ont vers les Neutres vne autre espece d'animaux nommez Otay, ressemblant à vn escurieux grand comme vn petit lapin d'un poil tres-noir, & si doux, poly & beau qu'il semble de la panne. Ils font grand cas de ces peaux desquelles ils font des robes & couuertures, où il y en entre bien vne loixâtaine qu'ils embellissent par tout à l'entour, des testes, & des queuës de ces animaux qui leur donnent bonne grace, & rendent riches en leur estime.

Enfans du diable ou beste puâte.

Les enfans du diable que les Hurons appellent Scangareffe, & le commun des Montagnais Babougi Manitou, ou Ouinesque; est vne beste fort puante de la grandeur d'un chat ou d'un ieune renard, mais elle a la teste vn peu moins aiguë, & la peau couuerte d'un gros poil rude & enfumé, & sa grosse queuë retroussée. de mesme, elle se cache en Hyuer sous la neige, & ne sort point qu'au commencement de la Lune du mois de Mars laquelle les Montagnais nomment Ouinifcon pismi, qui signifie la Lune de la Ouinesque. Cet animal outre qu'il est de fort mauuaise odeur est tres-malicieux, & d'un laid regard, il iettent aussi (à ce qu'on dit) parmy leurs excremens des petits serpens, longs & deliez, lesquels ne viuent neantmoins gueres long-temps. l'en pésois apporter vne peau passée.

mais vn François passager me l'ayant demandée ie la luy donnay.

Les eslans ou orignats, en Huron Sonda- Eslans.  
reinta, sont frequents & en grand nombre au pays des Montagnais, & fort rares à celuy des Hurons sinon à la contrée du Nort, d'autant que ces animaux se plaisent dans les pays froids & montagneux, plus qu'aux pays chauds & temperé. C'est l'animal le plus haut qui soit apres le chameau : car il est plus haut que le cheual, il a le poil ordinairement gris-son, quelquefois fauve, & assez long, mais vn peu rude, sa teste est fort longue & porte son bois double & branchu comme le cerf, mais large & plat en quelque façon comme celuy d'vn dain, & long de trois pieds ou enuiron. Le pied en est fourchu comme celuy du cerf, mais beaucoup plus plantureux, la chair en est courte & fort delicate, & la langue tres-excellente, il paist aux prairies, & vit aussi des tendres pointes des arbres. C'est la plus abondante manne des Canadiens, & Montagnais, pendant l'Hyuer, comme le poisson pendant l'Esté. L'on en nourrissoit vn ieune au fort de Kebec destiné pour la France, que ie fus voir, mais il ne pût estre guery de la morsure des chiens qui l'auoient arresté, & mourut quelque temps apres. On tient que la femelle porte tousiours deux petits & tousiours male & femelle, neantmoins la chose n'est pas tellement infailible qu'on n'aye quelquefois veu le contraire.



Caribous.

Il y a en plusieurs contrées des caribous, ou aînes sauvages, que quelqu'un appelle auquoy à mon auis les môtagnais en prennent assez souuent, desquels il nous donnerent vn pied, qui estoit creux & si leger de la corne & fait de telle sorte, qu'on peut aysement croire ce qu'on dit de cet animal, qu'il marche sur les neiges sans enfoncer, mais ie n'en veux point asseurer par ce que ie n'en ay point veu l'experience, & me contente de dire que ie donnay ce pied à vn François, qui me le demanda avec importunité, autrement ie l'aurois apporté icy.

Ours blancs &amp; noirs.

Les ours nommez Agnoucin, sont plus communs dans le Canada que les loups, & y en a de deux sortes, sçauoir, noir, & blanc, mais les blancs sont beaucoup plus grands & plus dangeureux que les noirs, car ils combattent les hommes, & les deuorent, ils habitent particulièrement (à ce qu'on dit) vers l'Isle Danticosti à l'embouchure du fleue S. Laurent, qui n'est frequenté que de bien peu de Sauvages, mais les contrées plus ordinaires où se nourrissent ces animaux farouches sont les hautes montagnes, & les pays tres-froids.

On tient qu'au Temple de saint Olaus en Normandie qui despend de l'Archeuesché de Trudun, & aux pieds du siege Pontifical, on y void la peau d'un ours, qui surpasse en blancheur la neige, ou le lis, elle est large de quatorze pieds. Marc Pole assure auoir veu en Tartarie des ours blancs de vingt

aulnes de longueur, ce que i'ay peine à croire, encore qu'Olaus en fasse mention, pour ce qu'il semble que le conte soit hors de raison, & dit pour faire admirer les simples. Albert le Grand, & plusieurs autres avec luy, racontent que les ours blancs nagent au profond de la mer, & qu'ils y peschent & mangent les poissons, ce qui nous est facile à croire en ce que nous voyons les communs mesme, entrer librement dans les eaux, se plonger & nager comme les poissons, telmoyn celuy que ie conduis au pays des Hurons, lequel vouloit se jeter dans toutes les eaux qu'il rencontroit en chemin, ou pour se sauuer, ou pour s'esgayer, & auois de la peine assez de l'en retirer avec la corde qui tenoit à son col, lequel pour reuanche (malicieuse beste) se vouloit jeter à mes iambes, mais à mesme temps ie luy releuois la teste en haut, & ayant bien grondé il s'appaisoit & continuoit son chemin à costé de moy.

Les ours sont tres-bons à manger, c'est pourquoy nos Sauvages en font vn grand estat, & tiennent sa chair fort chere, ie ne scay à quoy l'acomparer, car elle ne sent ny le bœuf, ny le mouton, & encore moins le cerf, mais plustost le cheureau, les vieux ont vn autre goust, & sont gras comme lard. Il m'arrua de dire à Monsieur le Marechal de Bassompierre, que i'auois mangé de la chair d'ours, & l'auois trouuée bonne. Il m'assura que au dernier voyage qu'il fit en Suisse pour le Roy il en auoit aussi mangé en vn

festin que luy firent les Suisses, & ne l'auoit point trouuée mauuaise. Nos Sauvages les engraisent (car la graisse est leur succre) avec vne maniere facile, ils font vne petite tour au milieu de leurs cabanes, avec des picux picquez en terre, & là ils enferment la beste, à laquelle ils donnent à manger par les entredeux des bois, des restes de sagamité, sans crainte des pattes, & de leurs dents, & estant bien grasse, ils en font vn bon festin à tout manger.

Ourse long  
temps sans  
manger.

Le Pere Ioseph le Caron m'a raconté dans le pays, qu'hyuernant avec les Montagnais, ils trouuerent dans le creux d'vn chéne, vne ourse avec ses petits couchez sur quatre ou cinq petites branches de cedre, enuironnez de tout costez de tres-hautes neiges, sans auoir rien à manger. & sans aucune apparence qu'ils fussent sortis de là pour aller chercher de la prouision depuis trois mois & plus, que la terre estoit par tout couuerte de ces hautes neiges: cela m'a fait croire avec luy, ou que la prouision de ces animaux estoit faillie depuis peu, ou que Dieu, qui a soin & nourrist les petits corbeaux delaissez, substance par vne maniere à nous incognüe, ces pauures animaux au temps de la necessité: ils les tuent sans difficulté, car ils n'eussent sceu s'eschapper ou se deffendre, & en firent bonne chere, avec les ceremonies accoustumées entr'eux, qui sont telles (à ce que j'ay ouy dire) que toutes les filles nubiles, & les ieunes femmes mariées, qui n'ont point encore eu d'enfans

eu d'enfans, tant celles de la cabane où l'ours doit estre mangé, que des autres voisines, s'en vont dehors, & ne r'entrent point tant qu'il y reste aucú morceau de cet animal, dót elles ne goustent point, & ne sçay pourquoy.

Les cerfs qu'ils appellent Sconoton, sont Des cerfs. plus communs dans le pays des Neutres, qu'en toutes les autres contrées Huroanes, mais ils sont vn peu plus petits que les nostres de deça, & tres-legers du pied, neantmoins ces Attiuoindarons avec leurs petites raquettes attachées sous leurs pieds, courent sur les neiges avec la mesme viressé des cerfs, & en prennent en quantité par d'autres inuentions qui ne sont pas en vsage en nostre Europe. Ils en font boucaner d'entiers pour leur Hyuer, & n'ostent point les fumées des entrailles qu'ils font cuire ensemble avec les intestins dans la sagamité. Cela faisoit vn peu estonner nos François au commencement, mais il falloit auoir patience & s'accoustumer à manger de tout, car il n'y auoit pas la de viande à choisir, ny de rué aux ours pour auoir du rosty.

Ily a quantité de porcs-epics, lesquels les Porcs epics Canadiens sçauent attrapper pour leur nourriture, & des pointes pour leurs matachias, j'ay dit ailleurs comme ils leur sçauent donner couleur, & s'en seruir, parquoy ie ne le Martres. respecteray point icy. Ils ont aussi des martres assez belles, desquelles ils font de bonnes fourures pour se couvrir en Hyuer, & apres les traittent aux François.

Dains Buf-  
fles.

Ontient qu'il y a des dains en quelque contrées, mais pour des Buffles, le P. Joseph m'a assuré en auoir veu des peaux entieres entre les mains d'un Sauvage de pays fort esloigné, ie n'en ay point veu, mais ie croy ce bon Pere.

Des chiens.

Parlons à present des chiens & de leur naturel, car entre tous les animaux qui seruent à l'homme, il tient le premier rang pour la fidelité, nous en auons des exemples tres remarquables, & qui nous font admirer; Temoin celuy qui portoit à la bouche de son Maistre estendu mort sur vn eschafaut, le pain que les passans luy donnoient par compassion, & qui apres se noya voulant sauuer son Maistre ietté dans le Tibre, 3. iours apres son executiõ. Voicy vne autre exemple presque pareille, & plus recente que nous appred l'ordinaire arriué de la ville de Minden en Allemagne, datté du 13. Mars 1635. vn cavalier que son cheual auoit ietté dans la riuere, pendans ces grandes inondations d'eaux, estoit desia à fonds, & se noyoit, lors qu'un chien qu'il nourrissoit de longue main & luy tenoit tousiours compagnie, faisant le plongeon, le prit à belles dents par les cheueux, & luy tint la teste hors de l'eau, tant que les bateliers de là aupres le tirerent de ce peril, & luy firent confesser qu'il deuoit à son chien la vie, que son cheual luy auoit ostée.

Je rapporteroy icy tout plein d'autres exemples de cette fidelité canine; n'estoit la briueté que ie me suis proposée, & qui m'oblige de passer beaucoup de choses sous silence,

mais encor ne veulx ie point obmettre de dire comme ie passois vn iour par vne bourgade chez vn Gentilhomme de nos amis, son chien s'esgayant seul dans la campagne prit vn lieure à la course, lequel vn certain paysan sceur si bien caioler qu'il luy enleua sa prise, & l'emporta en sa maison, dequoy le chien indigné au possible le suiuit & l'ataqua diuerses fois, mais n'en ayant pû tirer raison, il en fut faire ses plaintes à son Maistre, avec des soupirs & abbayemens qui tesmoignoient assez ses ressentimens, & que quelque malheur luy estoit arriué; en fin le sieur Moriser, ainsi s'appelloit ce Gentilhomme, voulut s'esclaircir des plaintes de son chien, & pourquoy il le tiroit & monstroit de sortir à la porte, il suiuit donc cette beste qui le conduit droit au logis de ce paysan, lequel se croyant descouuert s'accusa de luy mesme, disant qu'il luy alloit porter vn lieure qu'il auoit osté à son chien, peur qu'vn autre le prist. Je scauois bien, dit alors le Gentilhomme, que mon chien auoit raison de m'amener icy, vne autre fois n'vsez plus de pareille courtoisie. *Fidelité & recognoissance telle quelle fait honte à celle de l'homme, qui n'a d'amitié que pour ses interests particuliers, ou le chien n'a pour tout espoir qu'vn morceau de pain, souuent meslé des effects de vostre cholere, sans que les coups le fassent bouger de vos pieds, couché contre terre, les pattes esleuées comme vous demandant pardon, innocent qu'il est à vous son criminel.* Que pleust

à Dieu que nous fussions ainsi humble deuant Dieu, au temps de sa visite. & que les miseres auxquelles l'homme est sujet fuissent vn affermissement de nostre fidelité enuers ce Dieu, de qui nous dependons.

Vice du  
chien.

Tout ce que l'on peut trouuer de blasmable au chié, & qui ternit sa fidelité, est vn mauuais naturel qu'il a enuers son semblable affligé, car si vn chien est accablé, ou mal traité d'vn autre, incontinent tous les autres chiens se iettent encor dessus, sans s'informer s'il a tort ou non, c'est assez qu'ils le voyent abayé pour l'accabler s'ils peuuent, ainsi en font les cruels politiques en ce mode enuers les gens de bien ordinairement affligez. On dit du porceau tout au contraire du chien, que si l'vn d'eux crie à l'aide, tous les autres vont au secours, cela estant, le porceau a donc le naturel meilleur que l'homme meschant, & Dieu vueille que dans des congregations bien saintes, aussi bien que dans le monde, on n'y voye point ce malheureux naturel du chien, d'affliger l'affligé, & mespriser celuy qui n'est point fauorisé, ce que font ordinairement les gausseurs, & ceux qui n'ont iamais sçeu que c'est d'honesteté au monde.

Chiens du  
Canada.

Les chiens du Canada sont vn peu differens des nostres, sinon au naturel, & au sentiment, qui ne leur est point mauuais. Ils hurlent plustost qu'ils n'abayent, & ont tous les oreilles droictes comme renards, mais au reste tout semblables aux matins de mediocre grandeur de nos villageois, ils arrestent l'eslé

& descourent le giste de la beste, & sont de fort petite despence à leur maistre, mais au reste plus propre à la cuisine qu'à tout autre seruice.

La chair en est assez bonne & sent aucunement le pore, peut-estre à cause des fallerez des ruës dequoy ils se nourrissent principalement, i'en mangeois assez peu souuent, car vne telle viande est fort estimée dans le pays, c'est pourquoy ie n'en auois pas si souuēt que i'eusse bien désiré. Ils sont fort importuns dās les cabanes, marchent sur vous, & s'ils rencontrent le por au descouuert ils ont incontinent leur museau aigu dans la sagamité, qui n'en est pas estimée moins nette

Il y a vne espeece de grosses souris aux Hurons que ie n'ay point veu ailleurs. Ils les appellent Tachro, vne fois plus grosses que les communes qu'ils appellent Tiongyatan, & moins puissantes que les rats desquels ie n'ay point veu aux Hurons, & ne sçay s'il y en a aucun non plus qu'au Peru auant la venue des Espagnols; où on dit qu'il y en a à present dans les villes basses, & par la campagne, de si prodigieux, qu'il n'est point de chat si hardy soit il, qui les oze combattre, & non pas mesme les regarder, cela estāt on peut croire que l'origine en est venue de ceux qui s'engēdrent dans les Nauires, qui pourroient auoir esté portés à terre dans les hardes des Espagnols lors qu'ils y descendirent pour la cōqueste du pays, & que le climat, où toutes autres choses viennent dans leur plus grande

Souris de  
deux sortes.

Des rats.



perfection, ait fait grossier ces animaux au delà de l'ordinaire.

Mais ce qui est plus probable, ie croy que ces rats sont entrez dans les Indes, & le Peru, comme ils entrent aux ports de France, où vous voyez que peu de temps apres que les nauires ont esté deschargez, & qu'il ny a plus de quoy manger, ils se quêt trouuer les cables sur lesquels ils se coulent à terre file à file, & puis se logent aux premieres hostelleries sans fouriers, s'ils ne sont empeschez par les petits garçons, qui à coups de baltons leur font furieusement la guerre, mais de iour, car la nuict ils font mieux leur débarquement.

Il est vray que si nos Hurons sont exempts de rats, ils ont des souris communes en grand nombre qui leur font vn merueilleux degast de bled, & de poisson sec, quâd elles y peuuent atteindre. Les Sauvages mangent les tachro sans horreur aussi faisoient mes cõfreres ceux que nous prenions la nuict sous des pieges dâs nostre cabane, sans que nous les peussions autremet discerner des souris cõmunes qu'à la grosseur, & a la rareté, car nous en prenions peu souuent, & quantité des autres que l'on iettoit aux champs comme nuisibles.

Puces.

S'ils ont des souris sans nombre ils ont des puces à l'infiny, qu'ils appellent Touhauc, & particulierement pendant l'Esté, desquelles ils seroient fort tourmentez s'ils estoient chargez d habits, mais ils sont vestus à la legere vn petit brayer de cuir, & la robe quand ils veulent.

Pour les petits vermisſeaux qu'ils nommēt Vermisſeaux.  
 Tſiroy, les femmes les mangent avec delectation & plaisir, & y font vne chaffe auſſi exacte qu'on pourroit faire à vn excellent gibier, mais ils en ont tres peu en comparaifon des puceſ. Quelqu'vns ont voulu dire que les Sauvages ne mangent ces petits vermisſeaux que par vengeance, diſans: ie morderay qui m'a mordu, mais ils ſe ſont trompez, car il n'y a ordinairement que les femmes qui en mangent, & ce par delice, & non point les hommes, du moins ie ne leur en ay point veu manger, ny faire eſtat comme font les femmes, & les filles indifferemment.

L'invention quelles ont pour les auoir de leurs fourures eſt gentille, elles picquent 2. baſtons en terre, l'vn d'vn coſté, & l'autre de l'autre deuant le feu, puis elles y attachent la peau le poil en dehors, or ces vermisſeaux ſentans la chaleur ſortent du fond du poil, & ſe tiennent à l'extremité, où ils ſont pris par les Sauvageſſes, & croquez entre leurs dents; vne merueilleuſe couſtume ſ'obſeruoit iadis en quelque Prouinces des Indes Occidentales, où loſiueté n'auoit point de lieu. Les pauures impotens qui n'auoient ny moyens pour viure, ny ſanté pour en gagner, deuoient payer au Roy vn nombre de cornets de ces vermisſeaux qu'il leur auoit enjoinct, afin de les obliger à occuper le temps, & à ſe tenir nettement.

*Des Poissons, & bestes aquatiques.*

## CHAPITRE IV.

**D**ieu, qui a peuplé la terre de diuerses especes d'animaux - tant pour le seruice de l'homme, que pour la decoration & embellissement de cet vniuers, a aussi peuplé la mer & les riuieres d'autât, ou plus, de diuersité de poissons, qui tous subsistent dans leurs propres especes, & en nombre presque infiny, bien que tous les iours l'homme en tire vne partie de sa nourriture, & les poissons gloutons qui font la guerre aux autres dás le profond des abysses, en engloutissent & mangent à l'infiny: ce sont les meruelles de Dieu.

Il est vray que les poissons n'ont rien de commun avec les hommes, & qu'il y en a bié peu qui s'accoustument & adoucissent avec eux, & entendent quand on les appelle, & prennent à manger de leur main, comme la Murene du Romain Crassus tant celebrée de tous; & routesfois ils ont esté creéz auant les autres animaux, & auant l'homme mesme, & n'ont iá mais esté suiets à la malediction non plus que les eauës, qui les enuironnent, car Dieu maudissant Adam n'a maudit les eaux, pour ce qu'il n'a beu de l'eau contre le commandement de Dieu, mais bien mangé du fruit de la terre, qui luy estoit deffendu.

S. Augustin.

On ſçait par experience, que les poiſſons marins ſe delectent aux eaux douces, auffi bien qu'en la mer, puis que par fois on en peſche dans nos riuieres. Mais ce qui eſt admirable en tout poiſſon, ſoit marin, ou d'eau douce, eſt; qu'ils cognoiſſent le temps & les lieux qui leur ſont commodes; & ainſi nos peſcheurs de moluës iugerent à trois iours prés, le temps qu'elles deuoient arriuer, & ne furent point trompez, & en ſuitte les maquereaux qui vont en corps d'armée, ferrez les vns contre les autres comme vn bataillon bien rangé, le petit bout du muſeau à fleur d'eau, pour deſcouvrir les embuches des peſcheurs.

Cela eſt admirable, mais bien plus encore de ce qu'ils viuent & ſe reſtouiſſent dans la mer ſalée, & neantmoins s'y nourrissent d'eau douce, qui y eſt entre-melée, que par vne maniere admirable, ils ſçauent diſcerner & ſuccer avec la bouche parmy la ſalée, comme dit Albert le Grand: voire eſtans morts, ſi'on les cuit avec l'eau ſalée, ils demeurent neantmoins doux. Mais quand aux poiſſons, qui ſont engendrez dans l'eau douce & qui s'en nourrissent, ils prennent facilement le gouſt du ſel, lors qu'ils ſont cuits dans l'eau ſalé. Ce ſont ſecrets de la nature.

Or de meſme que nos peſcheurs ont la cognoiſſance de la nature de nos poiſſons, & comme ils ſçauent choiſir les ſaiſons & le tēps pour ſe porter dans les contrées qui leur ſont commodes, auffi nos Sauages aydez de la raiſon & de l'experience, ſçauent auffi fort bien

bié choisir le temps de la pesche, quel poisson vient en Automne, ou en Esté, ou quel en l'vne ou en l'autre saison.

**Affihendo.** Pour ce qui est des poissons qui se retrouvent dans les riuieres & lacs au pais de nos Hurons, & particulièrement à la mer douce. Les principaux sont l'affihendo, duquel nous auons parlé ailleurs, & des truiçtes qu'ils appellent ahouyoche, lesquelles sont de desmesurée grandeur pour la pluspart, & n'y enay veu aucune qui ne soit plus grosse que les plus grandes que nous ayons par deça: leur chair est communement rouge, sinon à quelqu'vnès qu'elle se voit iaune ou orangée, mais excellemment bonne.

**Brochets, Esturgeõs.** Les brochets, appelez soruissan, qu'ils y peschent aussi, avec les esturgeõs, nommez hixrahon, estonnent les personnes, tant il s'y en voit de merueilleusement grands, & friands au delà de toutes nos especes de poissons: ie le sçay par experience, car i'enay fait les espreuues dans la neccssité, qui me faisoit trouuer la sauce à l'eau, douce & bonne comme beure fraiz, & puis on dira qu'on ne sçauroit manger le poisson, sans le sel, l'espace ou le vinaigre, on se trompe, car ie le mangeois sortant de l'eau seule & le trouuois bon.

**Einchataõ.** Quelques semaines après la pesche des grands poissons, ils vont à celle de l'einchataon, qui est vn poisson vn peu approchât aux barbeaux de pardeça, long d'environ vn pied & demy, ou peu moins: ce poisson leur sert pour donner goust à leur sagamité pendant

L'Hyuer, c'est pourquoy ils en fõt autõt d'estac comme du grand poisson, & afin qu'il fasse mieux sentir leur potage, ils ne l'esuentrent point, & le conferuent pendu par monceaux aux perches de leurs cabanes; mais ie vous assure qu'au temps de carefme, ou quand il commence à faire chaud, qu'il put & sent si extremement mauvais, que cela nous faisoit bondir le cœur, & à eux ce leur estoit musc & ciuette.

En autre saison ils y peschent à la ceine vne certaine espece de poisson, qui semblent estre de nos harangs, mais des plus petits, lesquels ils mangent frais & boucanez. Et comme ils sont tres-sçauãts, aussi bien que nos pescheurs de moulës, à cognoistre vn ou deux iours prés, le temps que viennent les poissons de chacune espece, ils ne manquent point d'aller au petit poisson, qu'ils appellent auhaitique, & en peschent vne infinité avec leur ceine, & cette pesche du petit poisson se faict en commun, qu'ils partagent entr'eux, par grandes escuelles, duquel nous auions nostre part comme bourgeois de leur bourgade saint Ioseph ou Quieunonascaran.

Petits harangs,

Petits poissons,

Ils peschent aussi de plusieurs autres especes de poissons. mais comme ils nous sont incognus, & qu'il ne s'en trouue point de pareils en nos riuieres, ie n'en fais point aussi de mention.

L'anguille en sa saison, est vne manne qui n'a point de prix chez nos Montagnais. I'ay admiré l'extreme abondance de ce poisson, en

quelqu'vnes des riuieres de nostre Canada, où il s'en pesche tous les ans vers l'Automne vne infinité de centaines, qui viennent fort à propos, car n'estoit ce secours on se trouueroit souuent bien empesché en quelques mois de l'année principalement, les Sauvages & nos Religieux en vsent cōme viande enuoyée du Ciel, pour leur soulagement & consolatiō. Ils la peschent en deux façons, avec vne nasse, ou avec vn harpon, ce qui se fait la nuit à la clarté du feu. Ils font des nasses avec assez d'industrie, longues & grosses, capables de contenir cinq & six cens anguilles : la mer estant basse, ils les placent sur le sable en quelque lieu propre & reculé, les assurent en sorte que les marées ne les peuuent emporter : aux deux costez ils amassent des pierres, qu'ils étendent comme vne chaisne ou petite muraille de part & d'autre, afin que ce poisson qui va tousiours au fond rencontrant cet obstacle, se glisse doucement vers l'emboucheure de la nasse où le conduisent ces pierres : la mer venant à se grossir, couure la nasse, puis se rabaisant, on la va visiter : par fois on y trouue cent ou deux cens anguilles d'vne marée, quelque fois plus, & d'autre fois point du tout, selon les vents & les temps. Quand la mer est agitée, on en préd beaucoup, quand elle est calme, peu ou point, mais alors ils ont recours à leur harpon, comme ie vis faire en la mer douce, proche vn village des cheueux releuez, tirant aux Hurons.

Voicy comme les Sauvages font seicherie de ces poissons. Ils les laissent vn peu égouster,

puis leur couppent la teste & la queuë , illes ouurent par le dos, puis les ayans vuidés ils les tailladent, afin que la fumée entre par tout: les perches de leurs cabanes en sont toutes chargées, estans bien boucanez, ils les accouplent & en font de gros paquets enuiron d'vne centaine à la fois. Voyla leurs viures principaux iusques à la neige, qui leur donne de l'orignac & autres animaux.

Comme i'estois en nostre Couuent de Kébec prest de partir pour les Hurons , nos freres eschaperent vn loup marin s'efgayant au Soleil sur le bord de l'eauë , car leur canot n'ayant pû assez tost ranger la terre à cause de la violence du flux, il s'eschappa , autrement il estoit à eux pour quelque coups de baston, qui est la maniere de les tuer, car ne pouuās courir ils sont aysement pris s'ils sont tant soit peu esloignez de leur element naturel. Voyla comment les Montagnais en prennent souuent & en font de bons festins, mais ils ne se prennent qu'en de certaines saisons.

Aulieu nommé par les Hurons Onthran- Poisson  
déen, & par nous le Cap de victoire, ou diuer- armé.  
ses Nations de Sauuages s'estoient assemblés; ie vis en la cabane d'vn Montagnais vn certain poisson, que quelqu'vns appellent Choufarou, gros comme vn grand brochet, il n'estoit qu'vn des mediocres , car il s'en voit de beaucoup plus grands & qui ont iusque à 8. 9. & 10. pieds à ce qu'on dit; il auoit vn bec d'enuiron vn pied & demy de long, fait à peu près comme celuy d'vne becasse, sinon qu'il a l'ex-



tremité mouffe & non si pointu , gros à proportion du corps.

Il a double rang de dens fort aigues & dangereuses, d'abord ne voyant que ce long bec qui passoit au trauers vne fente de la cabane en dehors , ie croyois que ce fust de quelque oyseau rare , ce qui me donna la curiosité de le voir de plus près , mais ie trouuay que c'estoit d'vn poisson qui auoit toute la forme du corps tirant au brochet: mais armé de tres-fortes & dures escailles, de couleur gris argenté, & difficile à percer.

Industrie  
du poisson.

Ce poisson a vne industrie merueilleuse (à ce qu'on dit, ) quand il veut prendre quelque oyseaux, il se tient dedás des ioncs ou roseaux, qui sont sur les riués du lac, & met le bec hors de l'eau sans se bouger : de façon que lors que les oyseaux viennent se reposer sur le bec, pensant que ce soit vn tronc de bois, il est si subtil, que serrant le bec qu'il tient entr'ouuert, il les tire par les pieds sous l'eau & les deuore. Il ne fait pas seulement la guerre aux oyseaux, mais à tous les autres poissons qui ne luy peuuent resister. Les Sauvages font grand estat de la teste, & se saignent avec les dents de ce poisson à l'endroit de la douleur, qui se passe soudainement à ce qu'ils disent.

Des castors

Les castors nommez par les Montagnais **Amiscou**, & par nos Hurons **Tsouayé**, sont la cause principale que plusieurs marchands François trauerfét ce grand Occéa, pour s'enrichir de leur despoilles, & se reuestir de leurs superfluitez, desquels ils apportent si grande

quantité toutes les années , que ie ne ſçay comment on n'en voit la fin.

Ces animaux à ce que l'on tient , ſont fort ſeconds, les femelles portent iuſques à cinq & ſix petits chaque année : mais les Sauvages trouuans vne cabane, tuent tout, grands & petits, & maſles & femelles : il y a danger qu'en fin il n'exterminent tout à fait l'eſpèce en ces païs, comme il en eſt arriué aux Hurons.

Ceſt animal eſt à peu pres gros comme vn mouton tondu ou peu moins , & qui ſe peut appriuoifer , car nos Religieux de Kebec en auoient vn qui les ſuiuoit comme vn petit chien, & moy meſme en ay veu vn autre pareil qu'on nourriſſoit de tendrons de vigne. Il a le poil fort doux & le duuet plus que le velour, de couleur chaſtaignée , & y en a peu de bien noirs. Il a les pieds fort courts & fort propres pour nager, particulièrement ceux de derriere, car ils ont vne peau continué entre les ongles, à la façon des oyſeaux de riuieres, ou des loups marins ; ſa queuë n'a point de poil, ny d'eſcailles qui ſe puiſſent leuer, elle eſt toute platte & faiçte preſque comme vne ſole ſinon qu'elle eſt plus en ouale & n'a point de bouquet au bout, elles ſont de diuerſes longueurs & groſſeurs ſelō l'animal, ie n'en ay point manié ny mangé, qui paſſent vn pied, mais d'un manger fort bon & plus excellent que la chair du corps, qui eſt tenu pour amphitie, c'eſt à dire qu'on en peut manger en tout temps, quoy que i'en aye veu faire quelque difficulté en quelque lieu de noſtre Europe, car vn gen-

vil-homme de ma cognoissance , en ayant tué vn en caroline proche de Nancy , nous n'en mangeames que la queuë & les pattes de derriere , qu'on tenoit pour poisson & le reste viande. Quant à la teste elle est courte & presque ronde, ayât en gueule sur le deuant quatre grâdes dents tranchantes comme rasoirs , sçauoir deux en haut & deux en bas , desquelles vn certain pensa auoir le bras coupé , en en voulant prendre vn qu'il auoit blessé à mort d'vn coup d'arquebuse au bord de la riuere.

De ces dents il coupe aysement des petits arbres & des perches en plusieurs pieces, dont il bastit sa maison , & mesme à succession de temps, il en coupe par fois de bien gros, quand il s'y en trouue qui l'empeschent de dresser son petit bâtiment, lequel est fait de sorte ( chose admirable ) qu'il n'y entre nul vent , d'autant que tout est couuert & fermé avec du bois & de la terre, si biē liez & vnis par ensemble qu'il n'y a mousquet qui la transperce à ce qu'on dit: il y a vn trou qui conduit dessous l'eau , & par là se va pourmener le castor où il veut; puis vne autre sortie par où il va à terre, & trompe le chasseur. Et en cela, comme en toute autre chose, se voit appertement reluire la diuine prouidence , qui donne iusqu'aux moindres animaux de la terre, l'instinct naturel, & le moyen de leur conseruation.

Or ces animaux voulans bastir leurs petites cauerues, ils s'assemblent par troupes dans les forests sombres & espaises: s'estans assemblez ils vont couper des rameaux d'arbres à belles dents,

dents, qui leur seruent à cet effect de coignées, & les traignent iusques au lieu où ils bastissent, & continuent de le faire, iusqu'à ce qu'ils en ayent assez pour acheuer leur ourage.

Quelques vns tiennent que ces petits animaux ont vne inuention admirable à charier le bois, & disent qu'ils choisissent celuy de leur trouppes, qui est le plus faineant ou accablé de vieillesse, & le faisant coucher sur son dos, vous disposent fort bien des rameaux entre ses iambes, puis le traignent comme vn chariot iusqu'au lieu destiné, & continuent le mesme exercice tant qu'il y en ait à suffisance. J'ay veu plusieurs de ces cabanes sur le bord de la grand riuier au pais des Algoméquins; mais elles me sembloient admirables, & telles que la main de l'homme n'y pourroit rien adiouster: le dessus sembloit vn couuercle à l'esciue, & le dedans estoit departy en 2. ou 3. estages, l'estage d'embas est sur le bord de l'eau, celuy d'enhaut est au dessus du fleuue, quand le froid a glacé les riuieres & les lacs, le castor se tient retiré en l'estage d'enhaut, où il a fait sa provision de bois pour manger pendant l'Hyuer, il ne laisse pas neantmoins de descendre de cest estage en celuy d'embas, il se glisse sous les glaces, mais sa retraicte plus ordinaire est en l'estage d'enhaut, d'autant qu'il craint l'inondation & la pluye.

La chasse du castor se fait ordinairement en Hyuer, pour ce principalement qu'il se tient dans sa cabane, & que son poil tient en cette saison là, & vaut fort peu en esté. Les Sauua-

Chasse du  
castor.

ges voulans prendre le castor, ils occupēt premierement tous les passages par où il se peut eschaper, puis percent la glace du lac gelé, à l'endroit de la cabane, puis l'un d'eux met le bras dans le trou attendant sa venue, tandis qu'un autre va par dessus cette glace frappant avec un baston sur icelle pour l'estonner & faire retourner à son giste: lors il faut estre habile pour le prédre au collet, car si on le happe par quelque endroit où il puisse mordre, il fera vne mauuaise blessure comme i'ay dit. Ils le prennent aussi à la rets & sous la glace par cette autre inuention; on fend la glace en long, proche de la cabane du castor, on met par la fente un rets & du bois qui sert d'amorce, ce pauvre animal venant chercher à manger s'enlace dās ces filers faiçts de bonne & forte ficelle double; & encor ne faut il pas tarder à les tirer, car ils seroient bien-tost en pieces, estant sorty de l'eau par l'ouuerture faite en la glace, ils s'asfomment avec un gros baston.

Au Prin-téps, le castor se prend à l'attrappe amorcée du bois dont il mange, les Sauvages sont tres-bien entendus en ces attrappes, & nous en monstrent de plusieurs sortes en pais des Hurons, pour diuerses sortes d'animaux, dont i'admirois les inuentiōs que nous n'auons pas icy, de l'une desquelles le P. Ioseph se seruit pour attraper deux renars qui glapissoient toutes les matinées & au soir es enuirōs de nostre cabane, d'où ils ne pouuoient auoir rien à manger. Quelquefois les chiens rencontrent le castor hors la cabane d'où il sort

souuent pour paistre ou pour s'apriuisonner, le pouruiuent & le prennent aisément, car il ne peut courir viste & n'a de deffence que de sa dent.

Il y en a quelqu'vns, qui disent que si l'on prend du castor trempé en eau, & qu'on le respande sur la mer, c'est vn remède assureé pour faire fuir la troupe des baleines, & les faire enfoncer dans la mer, combien qu'elles fugissent horriblement, & que cela s'observe en Laponie & Noruégie, mais comme ie n'en ay point veu l'expérience ie ne le veux assurer, ny maintenir vne chose que ie tiens fort douteuse.

Il y ont aussi des rats musqués qu'ils appellent Rats mus-  
 ondathra, qui ne sont de nostre Europe, ny de quez.  
 ceux d'Égypte, desquels on dit come des musquez qu'ils se seruent des deux pieds de deuant come de mains, & marchent debouts des deux pieds de derriere come les singes. Le rat d'inde est aussi differant de tous ceux là, duquel ie diray vn petit mot.

On l'appelle rat musqué, pour ce qu'en effet vne partie de son corps prise au Prin-téps sent le musc, en autre temps elle n'a point d'odeur. Les Sauvages en mangent la chair qu'ils font rostir deuant le feu, & conseruent les peaux & seignons musquez : ils ont le poil noir, court & doux, presque comme celui d'une taupe, & les yeux fort petits, ils mangent comme les escurieux avec leurs deux pattes de deuant, ils paissent l'herbe sur terre, & le blanc des ioncs au fond des lacs & riuieres. Il y a plaisir à les voir manger & faire leurs petites tours pendât

qu'ils sont ieunes: car quand ils sont à leur entiere & parfaicte grandeur qui approche celle d'vn ieune leuraut, ils ont vne longue queue de guenon, qui ne les rends point agreables. Pen auois vn tres-ioly, grand comme vn escurieux suisse, que i'apportoys de la petite Natiõ à Kebec, ie le nourrissois du blanc des ioncs, & d'vne certaine herbe, ressemblant au chien-dent, que ie cueillois sur les chemins, & faisois de ce petit animal tout ce que ie voulois, sans qu'il me mordit, aussi y sont ils pas suiets, il estoit si mignard qu'il vouloit toutes les nuits coucher dans l'vne des manches de nostre habit, & cela fut la cause de sa mort: car ayant vn iour cabané dás vne sapiniere, & porté la nuit loin de moy ce petit animal pour la crainte que i'auois de l'estouffer, ( car nous estions couchez à platte terre sur vn costeau fort penchant, où à peinc nous pouuions nous tenir couchez sans rouler, ( le mauuais temps nous ayans contraincts de cabaner en lieu si incommode) ceste bestiole, après auoir mangé ce que ie luy auois donné, me vint retrouver à mon premier sommeil, & ne pouuant trouuer l'ouverture de nos manches, il se mit dans le replis de nostre habit, où ie le trouuay mort le lendemain matin, & seruit pour le petit desieuner de mon aigle, qui en eut bien deuoré d'autres, car comme disoient mes Sauvages, il estoit vn demon qui ne pouuoit estre rassasié.

Tortuës,

En plusieurs riuieres & estangs, il y a grande quantité de tortuës, qu'ils appellent Angyahouiche, ils en mangent la chair cuite dans de

l'eau, ou sous les cendres chaudes, les pattes contre-mont, ce qui me faisoit horreur & reprenois mes barbares, de cette rudesse, car i'eusse mieux aymé les tuer auparauant que de les mettre sous les braziers & les voir debatre. O mon Dieu ce n'est pas vertu en moy, mais ie ne peux faire de mal à vne beste innocente. Elles sortent ordinairement de l'eau quand il fait Soleil, & se tiennent arrangées sur quelque loque piece de bois tombée, mais à mesme temps qu'on pense s'en approcher, elles s'eslancent toutes dedans l'eau comme grenouilles, & trouuay par experience que ie n'estois pas assez habile, pour les prendre & n'en scauois l'inuention.

Il y a dans le país de grandes couleures & de diuerses sortes qu'ils appellent *Tioointu- Couleures.* que, desquelles ils prennent les peaux des plus longues, & en font des fronteaux de parade, qui leur pendent par derriere vne bone aulne de longueur, & plus de chacun costé, c'estoit bien n'apprehender point la salleté de ces animaux veneneux que de les escorcher, & s'en seruir à vn tel vsage, mais ie me suis plusieurs fois estonné de voir les petits garçons se ietter l'vn l'autre en se iouians de petits serpens tout en vie & n'en estre point offencé, & plus encore du deffunct sieur Hebert habitant de Kebec, lequel trouuant des couleures en son chemin les iettoit dans son desert pour en nettoyer les crapaux & autres venins qui gattoiét ses plantes.

Outre les grenouilles que nous auons par *Grenouilles.*



deçà, qu'ils appellent kioroutfiche, ils en ont encore d'une autre espece, qu'ils appellent ouraon, quelqu'un les appellent crapaux, bien qu'ils n'ayent aucun venin & soient de la couleur des grenouilles; mais ie ne les tiens point en cette qualité, quoy que ie n'aye veu en tout les pais Hurons aucune espece de nos crapaux, ny oy dire qu'il y en ait, sinon en Canada où i'en ay veu plusieurs avec aduersiõ pour l'horreur naturelle que j'ay contre ces animaux, telle, que quand il n'y auroit point d'autre punitiõ du peché que d'habiter en lieux remplis de crapaux, ie ne sçay comment on se pourroit iamais porter à vn seul peché mortel volontairement, & cependant l'enfer est bien autre chose, car ce mal n'en est que le moindre. Ie viens de dire que ie n'ay point veu de ces vilaines bestes en la Prouince des Hurons, il ne s'en soit pas neantmoins qu'il n'y en puisse auoir, car vne personne pour exacte qu'elle soit, ne peut entierement sçauoir ny obseruer tout ce qui est d'un pais, ny voir ny oüy tout ce qui s'y passe, & c'est la raison pourquoy les historiens & voyageurs ne se trouuent pas tousiours d'accord en plusieurs choses.

Ces ouraons, ou grosses grenouilles, sont verdes, & deux ou trois fois grosses cõme les communes; mais elles ont vne voix si puillante qu'il sèbleroit (à qui n'en auroit encore point veu) que ce fust d'animaux 20. fois plus gross pour moy ie confesse ingenuẽment que ie ne sçauois que penser au commencement, entendant de ces grosses voix le soir sur le bord des

eaux à plus d'un quart de lieuë de moy, & m'imaginøis que c'estoit de quelque dragon, ou bien de quelqu'autre animal gros cōme vn bœuf. J'ay ouy dire à nos Religieux dans le pais, qu'ils ne feroient aucune difficulté d'en mâger, en guise de grenouilles: mais pour moy ie doute si ie l'aurois voulu faire, n'estant pas encore bien assureé de leur netteté.

L'on m'a souuēt fait recit du poisson remora, à qui l'on attribue la vertu naturelle de pou-  
 uoit arrester les plus grands vaisseaux voguans en pleine mer, mais ie n'en ay veu aucun en toute nostre trauerse, ny en la mer, ny dans les fleues & riuieres de tout nostre Canada, qui me fait croire ou que c'est vne fable faicte à plaisir ou qu'ils sont rares, & ne se retrouuent qu'en certaines mers: i'en ay veu seulement vn de mort à Paris que ie cōtemplay à loisir, admirant qu'en vn si petit animal Dieu ait logé tant de vertu, car il n'est pas plus grand qu'un haranc, a le corps fait cōme vn rouget avec de certaines petites scies ou rateliers faits de petites pointes cōme aiguilles, qui leur prennent par mesure & en droicte ligne, depuis la teste iusques à la queuë, que ce soit en ses petites scies que gist sa force, ie n'en sçay rien, car Dieu seul le cognoist, mais nous pouuons admirer le Createur en ceste merueille & dire en nous humiliant que la foiblesse de l'homme est bien grande & qu'il ne se doit point prendre à Dieu, puis qu'un si petit animal a assez de force pour arrester vn million d'hommes, & faire perir les plus grands Roys.

Du remora.

O pauütes petits vermisseaux que nous sommes. Je dis que vous autres les grâds de la terre & qui faites trembler tout l'vniuers, auez vn grand suiect de vous abaïsser deuant Dieu, car estât hommes, vous estes moins que poussiere deuant luy, qui vous peut tous aneantir en vn seul clein d'œil de sa diuine volonté. Ne mesprisez donc personne de peur qu'vn moindre que vous ne vous surmôte: ne foyez pas comme ce grand Empereur des Turcs, lequel méprisant le petit Scanderbeque, fut surmôté par sept fois d'iceluy (iuste punition de Dieu) ainsi voyons nous ce petit remora arrester le cours des plus grâds Nauires qui sembloient se moquer des plus grandes tourmentes de la mer, autant en dit on d'vn autre petit poisson qu'on nomme achan, si bien qu'oultre la remore il y a vn autre poisson capable de rendre les vaisseaux immobiles.

**Rat d'Inde.** On dit aussi du rat d'Inde qu'il fait mourir les plus grâds cocodilles, ce qui est merueilleux, car il n'est pas plus grand qu'vn lapin & cependant il emporte le dessus de ce grand furieux & tres-cruel animal. L'en ay veu vn duquel vn castor beaucoup plus grãd n'ozoit approcher pour auoir esté vne fois touché de sa dent. Il est d'vn poil gris argenté fort beau, & a vn museau pointu comme vn renard & la queue longue & estendue comme vne guenon, mais non pas si difforme.

---

*Des fruiçts , plantes , arbres , & richesses  
du pays.*

CHAPITRE V.

**I**L est presque impossible que ceux qui font profession de descrire les choses qui se retrouuent dans l'estendue d'un grand pays ne se trompent quelquefois, comme ont fait ceux qui ont dit que dans l'Amérique il n'y auoit anciennement aucuns cedres ny vignes, car nous en auons veu en abondance, & mesmes des Isles qui en estoient toute couuertes dans le pays de nos Hurôs, & és contrées Algomequines, qui n'y ont iamais esté apportées d'ailleurs, bien est il vray qu'il n'y auoit auant la venue des Espagnols, aucuns orangers, limoniers, grenadiers, figuiers, poiriers, de coings, ny oliuiers, & entre les grains, il ny auoit non plus de froment, seigles, n'y de toutes les sortes de bleds, excepté de celuy que nous appellons d'Inde, ny du ris, des melons, ny beaucoup d'autres especes de fruiçts, de plantes, & de racines que nous auons en nos iardins, & par la campagne, & és forests de nostre Europe, aussi en ont ils plusieurs autres sortes, & espices que nous n'auons pas icy & qui nous son aussi rares, qu'a eux les nostres.

Parlant en general & neifiquement des choses comme elles sont ; il faut aduoüer qu'il n'y a aucun fruit en tout le pays de nos Canadiens , Montagnais , Algoumequins , & Hurons , qui merite le nom d'excellent , & desquels l'on doüue faire estar , il y en a bien quelque petits , comme ie diray presentement , mais c'est peu de chose en comparaison d'une bonne poire , ou d'une bonne pomme , que nostre Europe nous fournit à foison ; Dieu l'a ainsi voulu , sa diuine Maiefté l'a ainsi ordonné , qui sçait qu'en y plantant la foy , il est necessaire qu'on leur fasse goûter des douceurs dont iouissent en leur pays , ceux qui font profession de la mesme foy , pour leur rendre nostre ioug plus aymable , & leur seruitude plus tolerable. O Dieu r'ay tousiours peur que nos malices , avec nos delices y passent aussi-tost que la foy.

Bliets, fraises, & autres petits fruits en quantité.

Au pays des Algoumequins , & dans celui de nos Hurons , il y a en beaucoup d'endroits , contrées, Isles, le long des riuieres, & parmy les bois , si grande quantité de bliets, que les Hurons appellent ohentagué, & autres petits fruits qu'ils appellent d'un nom general habique , que les Sautages en font seicheries pour leur Hyuer , comme nous faisons icy des prunes sechées au Soleil pour nos malades , & cela sert de confitures, de sel, & d'espices, pour donner goût à leur sagamité, & pour mettre dans les petits pains qu'ils font cuire sous les cendres. Nous en mangeames en quantité sur les chemins,

comme aussi des fraises qu'ils nomment *tichionte*, avec de certaines graines rouges-âtres, & grosses comme gros pois, que ie trouuois tres-bonnes, mais ie n'en ay point veu en Canada, ny en France, de pareilles, non plus que de plusieurs autres petits fruits & graines incoguenés par deçà, desquelles nous mangions comme mets delicieux quand nous en pouuions trouuer, ce qui se fait en la saison.

Il y en a de rouges qui semblent presque du corail, & qui viennent quasi contre terre par petits bouquets, avec deux ou trois feuilles ressemblans aux lauriers qui luy donnent bonne grace, & semblent de tres beaux bouquets, & seruiroient pour tels s'il y en auoit icy. Il y a de ces autres grains plus gros encore vne fois, comme i'ay tantost dit, de couleur noirâste, & qui viennent en des tiges, hautes d'une coudée. Il y a aussi des arbres qui semblent de l'espine blanche, qui portent de petites pomes dures, & grosses comme auelines, mais non pas gueres bonnes. Il y a aussi d'autres graines rouges, nommées *Toca*, ressemblans à nos cornioles; mais elles n'ont ny noyaux, ny pepins, quel-  
 qu'un peut estre en pourra douter, mais il doit estre satisfait en ce que ie l'asseure y auoir pris garde, & qu'il n'y en a point du tout, bien que ce fruit soit assez gros, les Hurons les mangent cruës, & en mettent aussi dans leurs petits pains.

Fruit nommé *Toca*.

Ils ont aussi des noyers en plusieurs en-

Noyers.

droits, qui portent des noix vn peu différentes aux nostres, i'en ay veu qui sont comme en triangle, & l'escorce verte extérieure sent vn gouft comme terebentine, & ne s'arrache que difficilement de sa coque dure, mais le malest qu'elles ont peu de chair, & le noyau petit comme vne amande faute de culture.

Prunes.

Ils ont aussi en quelque contrée des charniers, & des cerisiers, dont les cerises ne sont gueres plus grosses, que grozeilles de tremis, à faute d'estre antées & labourées; il y en a en beaucoup de lieux, & par les bois, & par les champs, desquelles neantmoins on fait assez peu d'estat. Pour les prunes, nommées Tonestes, qui se retrouuent au pays de nos Hurons, elles ressembleront à nos damas violets, ou rouges, sinon qu'elles ne sont pas si bonnes de beaucoup, car la couleur trompe, & sont aspres & rudes au gouft, si elles n'ont senti de la gelée: c'est pourquoy les Sauuageses, apres les auoir soigneusement amassées, les enfouyent en terre quelques semaines pour les adoucir, puis les en retirent, les essuyent, & les rangent. Mais ie croy que si ces prunes estoient antées, qu'elles perdroyent leur acrimonie & rudesse qui les rend des-agreables au gouft, au parauant la gelée, car elles sont tres-belles, fort rondes, & d'vn rouge violet comme nos plus gros damas violet.

Poirs.

Il se trouue des poirs, ainsi appellées poires, certains petits fruiets, vn peu plus gros que des poix, de couleur noirâtre: &

mol, tres bon à manger à la cueillier comme  
 bluës, qui viennent sur des petits arbres, qui  
 ont les fueilles semblables aux poiriers sau-  
 uages de dega, mais leur fruiçt en est du tout <sup>Framboises</sup>  
 different. Pour des framboises, & meures <sup>meures, gro-</sup>  
 champestres, grozelles, & autres semblables <sup>scilles.</sup>  
 fruiçts que nous cognoissons, il s'en trouue  
 assez en des endroits, comme semblablement  
 des vignes & raisins, desquels on pourroit <sup>Vignes:</sup>  
 faire de fort bon vin au pays des Hurons,  
 s'ils auoient l'inuention de les cultiuer & fa-  
 çonner, mais faute de plus grande science,  
 ils se contentent d'en manger le raisin, & les  
 fruiçts sans en faire du vin.

Les racines que nous appellons Cana-  
 diennes, ou pommes de Canada, qu'eux ap- <sup>Canadien-</sup>  
 pellent Orasqueinta, sont assez peu commu- <sup>nes, ou po-</sup>  
 nes dans le pays, ils les mangent aussi tost <sup>mes de Ca-</sup>  
 cruës que cuites, côme semblablement d'une <sup>nada.</sup>  
 autre sorte de racine, ressemblant aux pa-  
 nays, qu'ils appellent Sondhratates, lesquel-  
 les sont à la verité meilleures de beaucoup:  
 mais on nous en donnoit peu souuent, &  
 lors seulement que les Sauvages auoient re-  
 ceu de nous quelque present, ou que nous  
 les visitions dans leurs cabanes.

Dans le Nauire Anglois que nous pris-  
 mes sur mer, il y auoit quantité de patates, <sup>Patates:</sup>  
 fort grosses, & tres-excellentes les vnes  
 iaunes, violettes, blanches, & d'autres de di-  
 uerses couleurs, desquelles nous nous serui-  
 mes tres à propos, car en toutes sauces qu'on  
 les mettoit elles estoient tres-bonnes & rai-



uissantes. Y'en cherchay aux Hurons & n'en pû trouuer, ny n'en pû dire le nom aux Sauvages, ce qui me fit repentir de n'en auoir porté avec moy, car bien que cette racine ne porte point de graine, estant couppee par morceaux, & plantée en terre, elle grossit en peu de temps, & multiplie comme les pommes de Canada à ce qu'on dit.

Oignons.

marioline.

Nos Hurons ont de petits oignons blancs nommez Anonque, qui portent seulement deux feuilles semblables à celles du muguet: ils sentent autant l'ail que l'oignon sans qu'on puisse dire proprement auquel ils ressemblent le plus quant au goust; nous nous en seruions d'as nostre sagamité pour luy donner quelque saueur, & d'une espece de marioline sauvage qu'ils appellent Ongnechon, de laquelle les Sauvages ne vouloient point manger lors qu'il y auoit de ces herbes, & encor moins sentir l'haleine, si tant soit peu nous auions mangé de ces oignons, ou ails crus, comme nous faisons aucunes fois (contraiets de la necessité) avec vn peu de pourpier, & de sel, sans pain, sans huyle, & sans vinaigre.

Les Sauvages en mangent neantmoins de cuits sous la cendre, lors qu'ils sont en leur vraye matutité & grosseur, & non iamais dans leur menestre, non plus que d'aucune autre sorte d'herbes, desquelles ils sont tres-peu d'estat, bien que le pourpier, ou pourceleine leur soit commun, & que naturellement il vienne dans leurs champs labouréz, parmy le bled, & les citrouilles.

Dans les forests, il se voit quantité de cedres, nommez Asquata, l'odeur duquel est contraire aux serpens, c'est pourquoy les Sauvages se seruent souuét de leurs rameaux allans en voyages pour se coucher dessus, il y a aussi de tres-beaux chesnes gros à merueilles, des fouteaux, herables, & metifiers ou guyniers, & vn grand nombre d'autres bois de mesme espeece des nostres, & d'autres qui nous sont incognus: entre lesquels ils ont vn certain arbre nommé atti, duquel ils reçoient des commoditez nompareilles.

Cedres.

L'arbre atti.

Premierement ils en tirent de grandes lanières d'escorces, qu'ils appellent Oûhara: lesquelles ils font bouillir, & les rendent en fin comme chanure, de laquelle ils font leurs cordes, & leurs sacs, & sans estre bouillie ny accommodée, elle leur sert encore à coudre leur robes, plats & escuelles d'escorce de bouleaux & toute autre chose lors-que les nerfs d'eslan leur manquent. Ils en lient aussi les bois & perches de leurs cabanes, & en enuolopent leurs playes & blessures, & cette ligature est tellement bonne & forte qu'on n'en sçauroit desirer vne meilleure & de moindre coust.

Cōmodité qu'ils tirent de l'arbre atti.

Le muguet qu'ils ont en leur pays, a bien la fleur du tout semblable au nostre, mais la fleur en est du tout differente, car outre qu'elle est de couleur tirant sur le violet, elle est faite en façon d'estoile, grande & large, comme petit Narcis: mais la plus belle plante que l'aye veüe aux Hurons, est (à mon aduis)

Muguet.

Chausse de toutus.

celle qu'ils appellent Angyahouiche Ori-  
chya, c'est à dire, chausse de tortuë : car sa  
fucille ressemble en tout, (excepté à la cou-  
leur) au gros de la cuisse d'un homard, ou  
escrueice de mer, & est ferme & creule au de-  
dans comme vn gobelet, duquel on se pour-  
roit seruir à vn besoin pour en boire la rosée  
qu'on y trouue tous les matins en Esté.

Lys incar-  
nats,

L'ay veu en quelque endroit sur le chemin  
des Hurons, de beaux lys incarnats, qui ne  
portent sur leur tyge qu'une ou deux fleurs,  
& comme ie n'ay point veu en tout le pays  
Huron aucuns martagons, ou lys orangez,  
comme ceux de Canada, ny de cardinales;  
aussi n'ay ie point veu en tout le Canada au-  
cuns lys incarnats, ny chausse de tortuës,  
ny plusieurs autres espèces de plantes que  
l'ay veuës aux Hurons, ou s'il y en a ie ne l'ay  
point sceu.

Roses.

Pour les roses, qu'ils appellent Eindauha-  
tayon : nos hurons en ont de simples, mais ils  
n'en font aucun estat, non plus que d'aucunes  
autres fleurs qu'ils ayent dans le pays : car  
tout leur deduit est d'auoir des parures & af-  
fiquets qui soient de durée, & non des chap-  
peaux, & bouquets de fleurs, qui flettrissent  
si tost qu'elles ont paru belles, ainsi est-il de  
toutes les beautez de ce siccle, qui ne doiuent  
rauir nos yeux, & nostre entendement, que  
pour y contempler la beauté d'un Dieu, &  
& les richesses de sa gloire.

Tourne sol

Ils font estat du tourne-sol, qu'ils sement en  
quantité en plusieurs endroits, à cause de  
l'huyle

l'huile qu'ils tirent de la graine, laquelle leur sert non seulement à greffer leur cheueux, mais aussi à manger, & en plusieurs autres usages, & voycy l'invention comme ils la tirent. La graine estât bien meure, & arrachée nettement de sa tige, les filles la reduisent en farine dans le grand mortier, puis la font bouillir avec de l'eau dans vne grande chaudiere, & à succession de temps elle rend son huile qui nage par dessus le bouillon, que les Sauvages amassent avec des cucillieres propres & ferrét dans leurs calabasses, & non seulement cette huyle est bonne à manger come j'ay dit, mais aussi la grainé pillée, que les Sauvages mangent comme chose qu'ils estiment excellente, & que j'ay gousté avec admiration. Mais comment est-ce que ce peuple Sauvage a pû trouver l'invention de tirer d'vne huyle que nous ignorons, sinon à layde de la diuine prouidence, qui donne à vn chacun le moyen de sa conseruation, ce qu'autrement n'estant point policé ny instruit, ce peuple resteroit miserable, où les brutes mesmes trouuent leur consolation & entretien.

Il y a tout plein d'autres petites Heurettes, plantes, arbres & racines, mais comme la chose en est de si petite importance qu'elle ne merite pas l'escriture, nous n'en faisons point icy de mention, pour donner lieu au traité des autres richesses qui se retrouuent en cette grande estenduë de pays, non encores entierement cognus, car la misere de l'homme est telle, & particulierement de ceux qui

n'ôt la gloire de Dieu, & le salut du prochain pour but & reigle de leurs actions, que s'il n'y a dans vn pays quelque chose de leur qu'ils y amorce, ils n'ont iamais d'estatyeur il à gagner le Ciel, & vn monde d'ames pour le Paradis, comme l'experience nous la fouuent fait voir, & experimenter à nostre regret.

Au retour de mon voyage, lors que ie m'esforçois de faire entendre aux courtisans la necessité que nos pauvres Sauvages auoient d'vn secours puissant, qui fauorisast leur conuersion, & qu'il y auoit cent mille ames à gagner à Iesus Christ. Plusieurs mal deuots me demandoient s'il y auoit cent mille escus à gagner aupres, & que le reste leur estoit de peu de consideration. O cœurs de bronze vous n'estes point du party de Dieu, nō plus que plusieurs autres de vostre condition, qui viuent dans des maximes bien contraires à celles de Dieu, & pour dire vray il y a biē peu de salut dans la Cour, où par flaterie, on y fait des Saints qui aurōt l'Enfer pour leur gloire.

Helas si le bon S. Denys, & les autres Ss. Martyrs, qui nous ont les premiers apporté la parole de Dieu, eussēt eu ces basses pensées de la terre, nous serions encores à estre Chrestiens, ils auoient la charité & nous n'en auōs point, ils sont morts en procurant nostre salut, & nous ne voulons rien contribuer en procurant celuy des Sauvages desquels on fait estat comme de bestes brutes, à la condamnation de si mauuais Iuges.

Point de  
vertu en  
Cour.

Voicy ô mal deuors bien des richesses que ie vay vous mettre deuant les yeux, auxquelles vous aspirez, souspirez, & aspirez continuellement avec tant d'inquietudes, mais elles ne sont point pour vous, ny pour tous ceux qui eóme vous n'ont autre pensée que le luxe, & la vanité de gens dotilllets qui n'ónt point de courage.

Le Peru est la plus fameuse partie de toutes les Prouinces du Nouueáu Monde, d'vn air temperé, & bien peuplé, voire le plus riche en or, & en argent qui soit peut-estre au monde. Lors que les Espagnols prirent possession de ce pays, & tindrent le Roy Atabaliba prisonnier, ce Prince offrit pour sa rançon, de remplir tout d'or le lieu auquel il estoit detenu prisonnier, qui estoit long de 22. pieds, & l'arge de 17. & de telle hauteur que luy mesme pourroit atreindre du bout de ses doigts, se tenant sur le bout de ses orteils, ou s'ils ay-moiét mieux de l'argent il en donneroit deux fois cette place pleine iusque au plancher.

Richesses  
du Peru.

Rançon du  
Roy Ataba-  
liba.

Et bien messieurs vous voudriez bien que le Canada fut en mesme paralelle, vous donneriez volontiers cinq sols pour auoir vne chartée d'escus, ouy mais cela ne se peut faire car les richesses de la nouvelle France, ne montent pas à si haut pris, neantmoins encoresne doiuent elles pas estre mesprisées pour si peu qu'il y en aye.

Premierement il y a quantité de pellereries, de diuerses especes d'animaux, terrestres & amphibies, comme vous auez pû remarquer

dans le Chapitre qui traite des animaux terrestres & aquatiques. Il y a des mines de cuire desquelles on pourroit tirer du profit, s'il y auoit du monde, & des ouuriers qui y voullussent travailler fidellement, ce qui se pourroit faire, si on y auoit estably des Collonies: car enuiron 80. ou 100. lieues des Hurons, il y a vne mine de cuire rouge, de laquelle le Truchement Brulé me monstra vn lingor au retour d'vn voyage qu'il fit à la Nation voisine, avec vn nommé Grenolle.

On tient qu'il y a encore vers le Saguenay, & mesme qu'on y trouue de l'or, des rubis & autres pierreries. De plus quelqu'vns asseurent qu'au pays des Souriquois, il y a non seulement des mines de cuire, mais aussi de l'acier, parmy les rochers, lequel estant fondu, on en pourroit faire de tres-bons trenchans, puis de certaines pierres bleuës transparentes, lesquelles ne valent moins que les turquoises, & c'est ce qui nous a donné le plaisir de voir quelquefois des nouveaux venus, aussi simples que neufs, auoir tousiours les yeux attachez sur le galay, & par tout les chemins où ils passoient, pour voir s'ils pourroient rencontrer parmy les pierres, & les cailloux, quelque pierrerie rare & de prix.

Diamans.

Aux rochers de cuire, & en quelque autres se trouuent aussi aucunesfois des petits rochers couuerts de diamans y attachez: & peux dire en auoir amassé & recueilly moy-mesme vers nostre Couuent de nostre Dame des Anges dont quelqu'vns sembloient sortir

de la main du Lapidaire, tant ils estoient beaux, luisans & bien baillez, mais entre tous ceux que j'ay iamais veu de ces pays là, ie croy que celuy que Monsieur le Prince de Portugal m'a fait voir est le plus beau, le plus net, le plus grand, & le mieux taillé de tous. Je ne veux neantmoins alleurer qu'ils soient fins, mais seulement qu'ils sont tres-beaux, & escriuent sur le verre.

Il me semble qu'on pourroit encor trouver des mines de fer en quelque endroit, & plusieurs autres mineraux, si on y vouloit chercher, & faire la despence necessaire. Pour du bois il y en a abondance, & des forests de tres-grandes estendues, des pierres, de la chaux, & de toutes autres sortes de materiaux propres à construire maisons, & edifices. Je pourrois aussi faire mention de beaucoup d'autres petites commoditez qui se retrouvent dans le pays, mais la chose ne le merite pas, non plus que de parler du profit qui prouenoit des cendres qui se transportoient en France, puis qu'elles ont esté delaisées comme de peu de rapport, en comparaison des fraiz qu'il y conuenoit faire, bien qu'elles fussent meilleures, & plus fortes de beaucoup que celles qui se font en nos foyers, dont on a veu l'experience vne infinité de fois.

Mines, & materiaux.



*De nostre partement du pays des Hurons pour le Canada, & de ce qui nous arriva en chemin jusques au lac des Bissiniens.*

CHAPITRE VI.

Pourquoy  
je descendis  
en Canada.

**V**Nan entier s'estant escoulé, le pain à chanter, & beaucoup d'autres petites choses nous manquans il fut question d'auser pour en r'auoir d'autres. Or en ce temps là les Hurons se dispoisoient pour descendre à la traite qui nous eut esté vne commodité propre, s'ils eussent esté capables de cette commission, mais comme ils sont par trop curieux de voir les petits emmeublement & autres commoditez qui nous viennent de France, nous apprehendames qu'en fouillans nos pacquets pour voir ce que nos freres de Kebec nous enuoyeroient, ils ne consommassent nostre pain à chanter, & se seruissent du linge de l'Autel.

Je me resolu donc à cette commission, bien que tres-penibles pour estre vn voyage de six cens lieues de chemin, & traitay avec vn Capitaine de guerre, nommé Angoiraste, & deux autres Sauvages de sa bande, l'vn nommé Andatayon, & l'autre Conchioner, qui me promirent place

dans lent canot. Or comme leur ordre porte de n'entreprendre iamais aucun voyage de long cours, sans en auoir premierement donné aduis au Conseil, & scieu leur volonté, ie fus appellé à cette celebre assemblée, deux iours auant que ie deu partir, non dans vne cabane, ou maison bien ornée, ains sur l'herbe vette en dehors du village.

Les harangues faites, & toutes choses conclûes au contentement d'vn chacun, ie fus suppléé par ces Messieurs de leur estre favorable enuers les Capitaines de la traite, & de faire en sorte qu'ils peussent auoir d'eux les marchandises necessaires à prix raisonnable, & que de leur celle ils leur renouoient des très-bonnes pelletteries en eschange. Ils ne dirent aussi qu'ils desiroient fort se conseruer l'amitié des François, par mon mouue, & qu'ils esperoient d'autant plus facilement qu'ils ne croyoient de consideratiõ entre eux, & puis l'honneste accueil & bon traitement qu'il m'auoient tousiours fait, meritoit bien cette recognoissance, & ce seruicé de moy pour leur Nation.

Ie leur promis là dessus tout ce que ie deuois & pouuois, & ne manquay point de leur satisfaire, & assister en tout ce que ie pû, & le deuois ainsi, car de vray nous auions trouué en eux, la mesme courtoisie & humanité, que nous eussions pû esperer des meilleurs Chrestiens, & peut-estre le faisoient ils neantmoins sous esperan-

ce de quelque petit present, ou pour nous obliger de ne les point abandonner, ce qui estoit plus probable, car la bonne opinion qu'ils auoient conceuë de nous, leur faisoit croire, que nostre presence, nos prieres, & nos conseils, leurs estoient vtils & necessaires en toutes choses.

**Je fis mes adieux.**

**Amitié des Sauvages.**

**Me font des demandes.**

Faisans mes adieux par le bourg, plusieurs apprehendans que ie les delaislasses pour tousiours, taschoient de me dissuader de mon voyage, mais voyant ma resolution & la necessité qui m'en pressoit, me prioient au moins de revenir bien tost. & ne les abandonner point, & aucuns me montrans de leurs enfans malades me disoient d'une voix assez triste, & pituite, Gabriel, serons nous encore en vie, & ces petits enfans, quand tu reuiendras icy. tu sçay comme nous t'auons tousiours aymé & chery, & nous es precieux au delà de toutes les choses du monde, ne nous abandonne donc point, & prend courage en nous instruisant, & enseignant le chemin au Ciel. à ce que nous y puissions aller avec toy, & que le diable qui est meschant ne nous en raine apres la mort dans sa maison de feu, & ie les consolais au mieux que ie pouuois dans la croyance d'un bref retour, & que Dieu auroit en fin pitié d'eux.

Comme les sentimens sont diuers, ils produisent diuers effects, parmy vn si grand nombre de Sauvages qui s'affligeoient de mon depart, plusieurs entreneissans

des demandes parmy leurs pleurs, me disoient Gabriel, si en fin tu es resolu de partir pour Kebec, & que tó dessein soit de reuenir (côme nous t'en supplions) rapporte nous quelque chose de ton país, des rassades, des prunes, des aleines, des cousteaux, ou ce que tu voudras, car comme tu sçais, nous sommes fort pauures en meubles & autres choses que vous auez en abondance, & si de plus tu pouuois, disoient quelqu'vns, nous faire present de tes sendales de bois, nous t'en aurions de l'obligation & te donnerions quelque chose en eschange car elles nous semblent fort commodes & puis nos Moyenti tascheroient d'en faire de mesme pour nous exempter de l'incommodité du pied nud & des espines qui nous blessent en marchans, & ie taschois de les contenter tous, de parole ou autrement, & les laisser avec cette esperance que ie les reuerrois en bref, & leur apporterois quelque chose, comme en effect c'estoit bien mon dessein, si Dieu n'en eut autrement disposé.

Ayant pris congé du bon Pere Nicolas avec promesse de le reuoir au plustost, (si Dieu & l'obeissance me le permettoient) Je partis de nostre cabane vn soir assez tard avec mes Sauvages & allames coucher sur le bord du lac, d'où nous partimes le lendemain matin moy sixiesme, dans vn canot tellemét vieil & rompu, qu'à peine eusmes nous aduancé deux ou trois heures de chemin, qu'il fist eau par tout, nous contraignit de prendre terre, & nous cabaner en vn cul de sac avec d'autres Sauvages

Le part des Hurons.

qui alloient au Saguenay) d'où nous renuoyames querir vn canot en nostre bourgade de S. Ioseph, par deux de nos hommes ausquels ie donnay vn petit mot de lettre pour le P. Nicolas que ie leur expliquay, & en attendant leur retour, (après auoir seruy Dieu) i'employay le reste du temps à visiter tous ces pauures voyageurs, desquels i'apris la paix, la patience & la sobriété qu'il faut auoir en voyageant, lesquels ils pratiquoient merueilleusement bien.

Petits canots.

Leurs canots estoient fort petits & aysés à tourner, aux plus grands il y pouuoit trois hommes, & aux plus petits deux avec leurs viures & marchandises. Je leur demanday la raison pourquoy ils se seruoient de si petits canots; mais ils me firent entendre qu'ils auoient tant de fascheux chemins à faire, & des destroicts parmy les rochers si difficiles à passer, avec des sauts de sept à huit lieues où il falloit tout porter, qu'avec de plus grâds canots ils ne pourroient passer. Je loué Dieu en toutes choses, & admire sa diuine prouidence, que si bien il nous donne les choses necessaires à la vie du corps, plus abondammēt qu'aux Sauuages, il douë aussi ces pauures gens, d'une patience au dessus de nous, qui supplée au defaut des petites commoditez qui leur manquent plus qu'à nous.

Admirent l'escriture.

Nostre canot estant arriué, ie ne vous scaurois expliquer l'admiration que nos Sauuages firent du petit mot de lettre, que i'auois enuoyé au P. Nicolas, disant que ce petit papier auoit parlé à mon frere, & luy auoit dit

tout le discours que ie leur auois tenu par deça, & que nous estions plus que tous les hommes du monde, & en eontoient l'histoire à tous, qui pleins d'estonnement admiroient ce secret, qui en effet est admirable. Cela me seruit bien à Kebec lors que ie leur mis en main les petites necessitez que i' enuoiauy audit Pere avec vn mot de lettre, car leur ayant dit que s'ils y faisoient faute ce petit papier les accuseroit, ils le creurent tellement que sans regarder au paquet, ils le rendirent fidellement au Pere.

Nous lisons presque vne semblable histoire, au Sommaire des choses des Indes de Pierre Martyr, & d'autres en plusieurs endroits es histoires de ceux qui ont voyagé & conuersé parmy les peuples Sauvages, mais comme la chose est de soy assez commune & triuiale, ie me deporte d'en dire dauantage pour ce coup.

Toutes nos petites affaires estant faictes & disposées pour partir, nous fismes voile avec telle diligence, qu'environ le midy nous rataignimes le Truchement Bruslé, accompagné de cinq ou 6. canot du village de Toenchain, qui vogoient pour Kebec, avec lesquels nous fumes loger au plus prochain village des Algoméquins, où des que nous fumes cabanez, ie fus par tout visiter ces bonnes gens qui estoient assez bien apriuissonnez de poisson, particulièrement de grands esturgeons gros comme de petits enfans dequoy ie demeuray estonné.

Rataigni-  
mes le Tru-  
chement.

Suis prié  
d'un festin.

Entrans dans le village ie trouuay presque par tout deuant les cabanes, vne quantité de sang de plusieurs grâds esturgeõs, qui y auoient esté esuentrez, i'eusse bien desiré en traicter quelque morceau, mais ie n'auois pas de quoy, à la fin la fortune m'en voulut & trouuay vn bon homme chantant auprès d'un grand feu où cuisoit vn esturgeon decouppé par morceaux dans la chaudiere qui estoit sur le feu, m'approchant de luy il interrompit sa chanson, s'informa qui i'estois & qui m'auoit là conduit, après luy auoir rendu responce & satisfait à sa demande, (car il parloit Huron) il me pria du festin de quoy ie fus fort aise, & luy promis de m'y trouuer plus pour auoir suiet de leur parler de Dieu & apprendre quelque chose de leurs ceremonies, que pour le desir de la bonne chere, quoy qu'elle me vint bien à propos pour les grands ieusnes que la necessité m'auoit enoints depuis long temps d'un tel rencontre.

A peine fus ie de retour dans nostre cabane, que le semoneur du festin s'y trouua, lequel donna à chacun de ceux qu'il inuitoit vne petite buchette, de la longueur & grosseur du petit doigt, pour marque qu'ils estoient du nombre des inuités, & non les autres qui n'en pouuoient monstrier autant, qui est vn ordre qui ne se pratique point entre les autres Nations non plus que de porter par les inuités des farines au festin, comme firent nos Hurons pour le bouillon.

Il se trouua près de 50. hommes à ce festin.

lesquels firent tous rassasiez plus que suffisamment de ce grand poisson ; duquel chacun eut vn bon morceau & vne escuelle de la sagamité huylée. Pendant qu'on vuidoit la chaudiere, les Algoumequins les vns après les autres firent l'exercice des armes, pour faire voir à nos Hurons leur adresse & vaillantise, aussi bien aux armes qu'au plat, & que s'ils auoient des ennemis ils auoient aussi de la force & du courage pour les surmonter. A la fin ie leur parlay vn peu de Dieu & de leur salut, à quoy ils sembloient prendre vn singulier plaisir, & puis nous nous retirames tous chacun à son quartier & pensames de nostre voyage.

Le lendemain matin, après auoir prié & Je couchay  
 desleué, nous nous embarquames, & fumes sur vn ro-  
 loger sur vn grand rocher ioignant la riuere, cher caue.  
 où ie m'acommoday dans vn lieu caué dans le roc, qui estoit là en forme de cereueil, le liét & le cheuet en estoient bien durs à la verité, mais ô mon Dieu, vostre sacré corps, & vostre chef couronné d'espines, estoient encores bié plus durement accommodés sur l'arbre de la sainte Croix, où mes pechez vous auoient attachez, pour l'amour de vous Monseigneur. ie me souciois assez peu de ma peine & m'y accoustumois, il n'y auoit, que les piqueures des mousquites & moucherons en nombre presque infiny dans ces deserts qui me faisoient souuent crier à vous, & vous demander patience & la deliurance de ces importuns animaux, qui ne me donnoient aucun relasche ny le iour ny la nuict.



Tient vne  
fouyne ou  
marte.

Environ l'heure du midy apparut l'arc en-Ciel à l'entour du Soleil, avec de si viues & diuerses couleurs, qu'elles attirerent long-téps mes yeux en admiration, puis vn de nos Sauvages nommé Andatayon, passant près d'vn petit iflet, tua d'vn coup de fléche vn animal ressemblant à vne fouyne ou martre, elle auoit ses petites mammelles pleines de lait, qui me fait croire que ses petits n'estoient pas loin de là: & cet amour que la nature luy auoit donnée pour sa vie & pour ses petits, luy donna aussi le courrage de trauffer les eauës, & d'emporter la fléche qu'elle auoit au trauers du corps, qui luy fortoit également des deux costés, de sorte que sans la diligence de nos Sauvages qui luy couperent chemin, elle estoit perduë pour nous, ils l'eschècherent, en jetterent la chair, qu'ils n'estimoient pas bonne, & se contenterent de la fourure, de laquelle ils firent vn petit sac à petun, & de là continuant nostre chemin, nous atlastmes à l'entrée de la riuere qui vient du lac des Ebicerinys se descharger dans la mer douce.

Le iour ensuiuant après auoir passé vn petit faut, nous trouuames deux cabanes d'Algonmequins dressées sur le bord de la riuere, desquels nous traitames vne grande escorce à cabaner & vn morceau de poisson frais pour du bled d'Inde, duquel nous auions assez & trop peu de l'autre. De là nous nous égarames aussi bien que le iour precedent, par des sentiers destournez & dans des pais fort aspres & montagneux couverts de bois, desquels nous eumes

Fusmes  
égarez.

bien de la peine nous retirer & remettre dans le droit chemin.

Nous portames après à six sauts assez proches les vns des autres , puis à vn septiesme assez grand , au bout duquel, nous trouuames quatre cabanes d'Algoumequins desquelles nous primes langue , & sçauimes après nous estre vn peu rafraischis avec eux, qu'ils estoient partis pour vn voyage de long cours, & neantmoins ils n'auoient aucune prouision de viures, que ce qu'ils pouuoient chasser & pescher chemin faisant , qu'estoit proprement marcher à l'Apostolique s'ils eussent esté Chrestiens.

Nous partimes de là sur le soir & allames cabaner sur vne montagne proche le lac des sorciers , où nous fumes visitez de plusieurs Sauvages passans . car ils ont par tout ceste coustume de visiter les cabanes qu'ils rencontrent & les autres de les receuoir courtoisement & amiablement du moins de visage, s'ils ne peuuent dauantage , car pour le viure ils n'en ont iamais gueres trop.

Dés le lendemain matin que nous eumes fait chaudiere, nous nous embarquames dans nostre Nauire d'escorce , guere plus asseuré que la gondole de ioncs du petit Moÿse, & trauesames assez fauorablement le lac Ebicerinyen de 10. ou 12. lieuës de trai& . lequel pour sa beauté & bonté merite bien que ie vous en fasse vne description particuliere, après que nous nous serons cabanez sur la riué du canal de nostre lac Epicerinien assez proche de leur village, & de plusieurs cabanes de passagers.

*Du lac & pays des Bissiriniens. Des armoiries des Sauvages. Du P. Nicolas submergé, & de la Nation de l'Isle.*

CHAPITRE VII.

Lac des Bissiriniens **L**E lac des Skecaneronons, est vn lac beau à merueille, profond & fort poissonneux duquel les Sauvages qui habitent les rives, tirent vne bonne partie de l'année leur principale nourriture & aliment, car les esturgeons, brochets, & autres diuerses especes de poissons qu'il ya en grand nombre sont tres-excellent & delicats au possible pour estre l'eau fort claire & nette Il est de forme sur-ouale c'est à dire vn peu plus long que large, ayant de circuits plus de 25. lieues selon que ie pu iuger à la trauesse. Les petites Isles qu'il encoint, seruent fort à propos de retraicte aux Sauvages du pays, pour le temps de la pesche, où ils ont la commodité du bois pour faire chaudiere & de la prairie pour faire secherie.

Quand il fait tant soit peu de vent, les Sauvages les trauesent avec grandes apprehensions, pource qu'il s'enfle alors comme vne petite mer, mais ce qui est le plus admirable & de quoy ie m'estonnois le plus en ce lac, est (si ie ne me trompe) qu'il se delcharge par les deux extremités opposites : car du costé des Hurons

Hurons il desgorge cette grande riuere qui se va rendre dans la mer douce : & du costé de Kebec, il se descharge par vn canal de sept ou huit toises de larges, mais tellement embarassé du bois que les vents y ont fait tomber à succession de temps, qu'on n'y peut passer qu'avec peine, & en destournant continuellement les bois de la main, ou des auirons.

On dit que la chasse est abondante dans le pais, mais il me semble que sans ce lac, les Sauvages Ebicerinyens auroient de la peine à viure, car le poil & la plume ne se prennent pas aisement, si les neiges ne sont hautes, pour le poil & la saison propre pour la plume.

Le pais n'est pas beaucoup agreable à cause des rochers & terres sabloneules qui se voyent en beaucoup d'endroits, & neantmoins les habitans en font estat comme de l'Arabie heureuse, & pour ce disoient de fort bonne grace à Jean Richer leur truchement, que c'estoit la seule beauté de leur pais qui l'auoit attiré, dont ils inferoient de là, que la France estoit peu de chose en cõparaison, puis qu'il l'auoit quittée & vouloit viure avec eux.

Tout nostre petit fait estant dressé, ie fus visiter le village des Sorciers à la portée du pistolet, desquels ie traictay vn morceau d'esturgeon pour vn petit cousteau fermant, car ils ne firent point estat de rassade rouge, qui est celle que toutes les autres Nations estimoient principalement.

Le matin venu nous nauigeames par le canal enuiron vn petit quart de lieuë, puis nous

primes terre, & marchames par des chemins tres-fascheux & difficiles plus de quatre bonnes lieues, excepté deux de nos hommes qui pour se soulager d'une partie du chemin conduirent leur canot par vn ruisseau auquel neantmoins ils se trouuerent souuent embarrassés & fort en peine, tant pour son peu d'eau, que pour le bois tombé dedans qui les empeschoit de passer, ce qui les contraignit à la fin, de quitter ce ruisseau, prendre le canot, & les marchandises sur leurs espaules, & d'aller par les terres comme nous.

Pont mal  
assuré.

Je portois les aurons du canot pour ma part du bagage, avec quelque autre petit paquet, avec quoy ie pensay tomber dans vn profond canal, marchant sur des boises mal assurées: mais nostre Seigneur qui me voyoit desja assez en peine, m'en garentit, & tombay favorablement sur le sable sans me blesser, & puis ie me releuay vn peu mouillé & en peine qu'estoient deuenus mes gens, car ils estoient si legers du pied que ie les perdois de veüe à tout momēt, à cause des bois, vallées & montagnes & qu'il n'y auolt point de sentiers battus, mais à leur appelle ie me remetois, & allois à eux, lesquels au lieu de me crier m'encourageoient & excusoient ma lassitude, qu'ils eussent bien desiré soulager, & ne me contraignoient en rien; d'une chose estois ie bien assuré qu'ils ne m'abandonneroient pas & ne me laisseroient à la mercy des ours, plustost ils m'eussent porté sur leurs espaules, que de me laisser malade, ou miserablement mourir sur les champs, comme

Je m'éga-  
rois.

Charité des  
Hurons.

font les Sauvages errants leurs parens malades, trop vieux, ou du tout impotans.

Ce long & penible chemin fait, nous trouuames vn lac, long d'vne lieue ou enuiron, au bout duquel ayant porté à vn petit saut, nous rencontra mes la grand riuiere des Algomuquins qui descend à Kebec, sur laquelle nous nous embarquames.

Depuis le pais des Hurons sortans de la mer douce iusques à l'entrée du lac des Ebicerinys, nous auions tousiours eu le courant de l'eau contraire, mais depuis le canal du mesme lac qui se descharge par deça, iusques à Kebec, nous l'eumes tousiours & les ruisseaux & riuieres fauotables, tellement qu'on peut inférer de là, que la terre des Ebicerinys est plus haute que celle des Hurons & de Kebec.

*Pays des Ebicerinys élue.*

Nous ne suiui mes pas tousiours en descendant, le mesme chemin que nous prismes en montant, comme ie remarquay très bien en ce que nous fusmes vn long-temps destournez par les terres & les lacs, sans tenir de riuites, ie ne scay par qu'elle consideration, car le chemin en estoit plus long & penible; sinon que nous' euidantes le saut des cousteaux que les Sauvages nomment ainsi, à cause que les pierres dures, y coupent les pieds nuds comme cousteaux; ny par beaucoup d'autres endroits que nous auions passé en montant.

*Sauuages changent de chemin.*

En fin après auoir bien trainé, heurté & porté nostre pauvre canot, il fallut luy donner cõgé car il n'en pouuoit plus, faisoit force eau, & nous menaçoit de couler à fond si on ny reme-

*Nostre canot est depery.*

diot promptement. Il fut donc question d'en faire vn autre pour le reste du voyage, car de demeurer en chemin il n'y auoit point d'apparence, & d'auancer il n'y auoit plus moyen, mes Sauvages furēt donc chercher des escorces de bouleaux dans les plus prochaines forests pour y trauailler en toute diligence, pendant que ie restay seul en nostre cabane ioyuant deux autres d'Algoumequins avec lesquels ie m'entretins.

Ours priuez.

Ces Algoumequins auoient deux ieunes ours priuez, gros comme moutons, qui continuellement luitoient, couroient & se iouioient par ensemble, puis c'estoit à qui auroit plustost monté vn arbre qu'ils embrassoient comme vn homme & descendoiet de mesme: mais l'heure du repas venuë, ces meschans animaux ne nous donerent aucun repos, car de leur dets & de leurs pattes, ils nous vouloient arracher nos escuelles pour en manger la sagamité.

Mangeames vne tortue.

Mes Sauvages rapporterēt avec leurs escorces, vne tortue pleine d'œufs, qu'ils firent cuire viuë les pattes contre-mont, sous les cendres chaudes, & m'en firent manger les œufs gros & iaunes cōme le moyeu d'vn œuf de poule, sa chair sembloit veau, mais eusse esté fort ayse de m'en priuer, plustost que de voir enseuelir dans les brasiers ardās, cette pauvre beste en vie, qu'ils accommoderent de la sorte, peut estre, en sacrifice, car comme j'ay dit ailleurs ils en ont quelque espece.

Forest de pins.

Ce lieu estoit fort plaisant & agreable, accomodé d'vn tres-beau bois de gros pins fort

hauts, droits & presque d'une egale grosseur & hauteur, sans mélange d'aucun autre bois que de pins, net & vuide de brossailles & halliers, de sorte qu'il sembloit estre l'œuvre & le travail d'un excellent jardinier.

Auant partir de là, mes Sauvages y affichèrent les armoiries du bourg de S. Ioseph autrement Quieunonascaran; car chacun bourg ou village des Hurons a ses armoiries particulieres, qu'ils affichét sur les chemins faisans voyages, lors qu'ils veulent qu'on sçache qu'ils ont passé celle part, ou pour autre raison qu'ils ne m'ont point fait sçavoir.

Affichent leurs armoiries en chemin.

Les armoiries de S. Ioseph. furent peintes sur un morceau d'escorce de bouleau, de la grandeur d'une feuille de papier, où il y auoit un canot grossierement crayonné avec autant de traits noirs tirez dedans, comme ils estoient l'homme, & pour marque que i'estois en leur compagnie, ils auoient grossierement peint un homme au dessus des traits du milieu, & mesurent qu'ils faisoient ce personnage ainsi haut mesuré par dessus les autres, pour donner à entendre aux passans, qu'ils auoient un Capitaine François avec eux (car ainsi m'appelloient ils) & au bas de l'escorce pendoit un morceau de bois sec, d'environ demy pied de longueur, & gros comme trois doigts, attaché d'un brin de l'escorce, puis ils pendirent cette armoirie au bout d'une perche fichée en terre, un peu penchante sur le chemin.

Toute cette ceremonie estant acheuée, nous partimes avec nostre nouveau canot, & por-



Nostre ca-  
not percé.

tames encore ce iour là mesme tout nostre equipage à 6. ou 7. sauts, mais cōme nous pensâmes après descendre vn courant d'eau, nous fusmes portez si rudement contre vn rocher, qu'il fist vn trou dans nostre canot, qui le pensa couler à fond, si la diligence de nos hommes ne nous eut mis promptement à terre, où nous recouâmes vne piece à la blessure.

Je ne fay point icy mention de tous les hazards & dangers que nous courûmes en chemin, ny de tous les sauts où il nous fallut porter tous nos paquets par de tres-longs & facheux chemins, ny comme beaucoup de fois nous courûmes risque de nostre vie, & d'estre submergez dans des cheutes d'eau espouuantes, comme a esté du depuis le bon P. Nicolas, & vn ieune garçon François nostre disciple qui le suyoit de près dans vn autre canot, pour ce que ces dangers & perils sont si frequents & ordinaires, qu'en les descriuant tous, ils sembleroient des redites par trop rebatues c'est pourquoy ie me contente d'en rapporter icy quelqu'vns, & lors seulement que le sujet m'y oblige.

Le soir après vn long traual, nous cabanâmes à l'entrée d'un saut, d'où ie fus long-temps en doute que vouloit dire vn grand bruit accompagné d'une grande & obscure fumée qui s'éleuoit iusques à perte de veüe. Je disois, où qu'il y auoit là vn village ou que le feu estoit dans la forêt à vn lieu de nous, mais ie me trompois en toutes les deux sortes, car ce grand bruit & ces fumées prouenoient d'une cheute

d'eau de 25. ou 30. pieds de haut entre des rochers que nous trouuames le lendemain matin. Après ce saut, enuiron la portée d'une arquebuzade, nous rençontrames sur le bord de la mesme riuiera, ce puissant rocher, duquel i'ay fait mention au chap. 30. de ce 2. liure que mes Sauvages croyoient auoir esté hōme mortel cōme nous & puis metamorphosé en ceste pierre par la permission & le vouloir du Créateur, à vn quart de lieuë de là, nous trouuames encore vne terre fort haute, entremeslée de rochers, plate & vnie au dessus & qui seruoit comme d'une haute muraille à ceste riuiera Algoumequine.

Ce fut icy où mes gens pour ne me pouuoit persuader que ceste montagne eut vn esprit viuāt dans ses entrailles, qui la regit & gouverne m'en monstrerent vn visage assez austere contre leur ordinaire : après nous portasmes encore tout nostre equipage à 3. ou 4. sauts, au dernier desquels nous nous arrestames vn peu à couuert sous des arbres pendant vn grand orage, qui nous auoit desja percé de toutes parts iusques aux os, puis après auoir encore passé vn grand saut où le canot fut en partie porté & en partie traîné, fusmes cabaner sur vne pointe de terre haute esleuée entre la riuiera qui vient du Saguenay, & va à Kebec, & cellēcy qui se rendoit & perdoit dedans tout de trauers.

Les Hurons descendent iusqu'icy pour aller au Saguenay, & vont contre-mōt l'eau, & neantmoins la riuiera du Saguenay, qui entre dās

la grãd riuere de S. Laurens à Tadoussac, à son fil & courãt tout contraire, tellemẽt qu'il faut necessairement que ce soient deux riuieres distinctes, & non vne seule, puis que toutes deux se rendent & se perdent dans le mesme fleuue. S. Laurens, il est vray qu'il y a de la distãce d'un lieu à l'autre près de 200. lieus, c'est pourquoy ie n'asseure nullemẽt de riẽ, puis mesmes que nous changeames si souvent de chemin, allans & reuenãs des Hurõs à Kebec, que cela m'a fait perdre l'entiere certitude & la vraye cognoissance du droit chemin & de la situatiõ des lieux autre mẽt ie l'auois mieux obseruẽe.

Nous lassames le chemin de main gauche qui conduit en la Prouince du Saguenay, & prĩmes celuy qui est à droite pour Kebec, mais il me refouit: encore de l'estonnemẽt admirable que ca estoit en nos yeux ce meslange de riuieres, car nous fĩmes plus de 6/ ou 7. lieus de chemin, que ie ne pouuois encore sortir de l'opinion (ce qui ne pouuoit estre) que nous allions contre mont-l'eau, & ce qui me mit en cet erreur, fut la grande difficultẽ que nous eumes à doubler la pointe, & que le long de la riuere iusqu'au saut, l'eau se sousleuoit, s'enflait, tournoyoit & bouillõnoit par tout cõme vne chaudiere sur vn grand feu, puis des raports & traĩnẽes d'eau qui nous venoient à la rencõtre vn fort long espace de temps, & avec tant de vitesse, que si nous n'eussions estẽ habiles de nous en destourner avec la mesme prõpritudẽ, nous estĩõs pour nous y perdre & submerger. Je demanday à mes Sauuages que c'estoit, &

d'où cela pouuoit proceder, ils me respondirent que c'estoit vn œuure du diable ou le diable mesme.

Approchans du faut, en vn tres mauuais & dangereux endroit, nous receumes des grands coups de vagues dans nostre canot, & encor en danger de pis, si les Sauvages n'eussent esté stilez & habiles à la conduite d'iceluy, pour leur particulier ils se soucioiēt assez peu d'estre mouillez, car ils n'auoient point d'habits sur le dos qui les empeschat de dormir à sec, mais pour moy cela m'estoit vn peu plus incommode, & craignois fort pour nos liures particulierement, mais cette crainte ne m'empeschoit pas d'estre bien mouillé, & de me leuer le matin sans estre seiché.

Marefts &  
bourbiers  
fort dan-  
gereux

Nous nous trouuâmes vn iour bien empesché dans des grands bourbiers, & profondes fanges, approchant d'un lac, où il nous fallut passer avec des peines nonpareil les, & si subtilement & legerement du pied, que nous pensions à toute heure enfoncer iusques par dessus la teste au profond du lac, qui portoit en partie cette grande estenduë de terre noire & fangeuse : car en effet tout trembloit sous nous.

Maree des  
Sauages  
de l'Isle.

De là nous allâmes prendre nostre giste en vne ancre de terre, où desia estoient cabanez depuis quatre iours vn bon vieillard Huron, avec deux ieunes garçons, qui estoient là attendans compagnie, pour passer à la traite par le pays de Honqueronors; car

ils n'y osoient passer seuls, pour ce que ce peuple est malicieux iusques là, que de ne laisser passer par leurs terres au temps de la ttaite, vn ou deux canots seulement, mais veulent qu'ils s'attendent l'vn l'autre, & passent tous à la fois, pour auoir leurs bleds & farines à meilleur prix, qui leur contraignent de traiter pour des pelletteries.

Me disent  
Maistre Ca-  
pitaine des  
canots.

Le lendemain matin arriuerent encor deux autres canots Hurons, qui cabanerent aupres de nous; mais pour cela personne n'osoit encore se hasarder de passer peur d'vn affront. A la fin mes hommes qui n'estoient pas en resolution de faire là vn si long sejour, me supplierent d'accepter la charge de Capitaine de leurs canots; & d'auouer pour mieanes toutes leurs marchandises, bleds & farines, ce que ie fis par charité, & pour leur conseruation, car sans cette inuention ils n'eussent pas ozé passer, & passants ils eussent peut-estre esté aussi maltraitez de ce peuple superbe, que deux autres canots Hurons qui n'estoient point de nostre bande, & voulurent tenter la fortune, contre nostre aduis, mais à leur despens, car leurs marchandises leur furent ostées, & en partie vollées, & le reste payé à vil prix.

*Des Hongueronons ou Sauvages de l'isle,  
1. & de leur humeur, & d'un lac couvert  
de papillons.*

CHAPITRE VIII.

**N**OUS partîmes donc de cette anse de terre, mais ayans à peine aduançé vne demie heure de chemin, nous apperceumes deux cabanes que nous creumes estre de l'Isle, dressées en vn cul de sac, en lieu eminent, d'où on pouuoit descourir de loing tous ceux qui entroient dans leurs terres. Mes Sauvages les voyans eurent opinion que c'estoient sentinelles posées, pour leur en empêcher le passage, & qu'il estoit necessaire de les aller recognoistre, & sçauoir d'eux si c'estoit à nous à qui ils en vouloient, & là dessus me prièrent de me cacher dans le canot, afin que n'estant apperceu d'eux, ie peusse estre tesmoin auriculaire de leur discourtoisie & dispute, pour leur en faire apres vne reprimande, & m'eils n'auroient garde car disoient-ils, s'ils vous apperceuoient avant de nous parler, ils n'auroient garde de nous gourmander, & par ainsi vous lertez en doute de leur malice, & de nostre iuste apprehension.

Nous, approchames de ces deux cabanes

en la posture qu'ils desirerent, & leur par-  
lames vn assez long-temps, mais ces pauvres  
gens ne songeoient à rien moins qu'à nous,  
& ne s'estoient là cabanez que pour la pes-  
che, & la chasse, à quoy ils s'occupoient  
pour viure, & par ainsi nous reprismes  
promptement nostre route, & allames pas-  
ser par vn lac assez grand, & de là par la ri-  
uiere qui conduit au village, laissant à main  
gauche le droit chemin de Kebec, d'où on  
comptoit de là, enuiron cent quatre-vingts  
lieuës.

Je louë mon Dieu de toutes choses, & le  
prie que ma peine & mon trauail luy soient  
agreables, mais il est vray que nous pensa-  
mes perir ce iour là en deux tres-mauuais en-  
droits proche la cheute du lac dans la riuie-  
re, où l'eau par ses soudains soufleuemens,  
& ses ondes inopinées, nous penserent en-  
gloutir & couler à fond.

Ces perils passez, nous fismes descendre  
dans vn petit bois taillis, tout couuert de  
fraizes, desquelles nous fismes nostre meil-  
leur repas, & reprimes nouvelles forces  
pour passer iusques à nos Quieunontatero-  
nons, où nous arriuames ce iour là mesme,  
apres auoir fait vingt lieuës & plus de  
chemin.

Sauuages de  
l'Isle.

Ce village estoit placé sur le bord de la ri-  
uiere dans vne belle pleine, d'où nous fumes  
apperceus à plus d'vne lieuë du port, où  
presque tous les Sauuages se rendirent avec  
de grandes huées, & des bruits qui nous

estourdissoient, car on n'entendoit par tout qu'une voix, ou par complimens, ou pour se mocquer de nous, qui nous rengions à leur mercy, ie croy neantmoins le premier par vne raison qu'ils esperoient profiter de nos viures, car à mesme temps que nous eumes mis pied à terre, ils sauterent dans nostre canot, & se saisirent de nos bleds, & farines, pour les eschanger à leur deuotion, contre des pelleteries qu'ils ont à foison, mais comme la charité bien ordonnée commence à soy-mesme, scachans que nos viures nous faisoient besoin, i'y mis le hola, (car mes gens n'osoient dire mot,) & par ce moyen tout nous fut conserué, & porté au lieu que choisimes pour cabaner, vn petit iect de pierre estoigné du village, pour euiter leurstrop frequentes visites.

Il ne faut point douter neantmoins, que ces Honquetons ne vissent bien (comme ils nous en firent quelque reproches) que les bleds & farines n'estoient point à moy, & que ce que iem'en disois le maistre, estoit de l'inuention de mes gens qui m'en auoient prié, pour les cōseruer, & s'exempter de leur violence & importunité, mais il leur fallut auoir patience, & mortifier leur sentiment, car ils n'osoient m'attaquer, ou me faire du desplaisir, peur du retour à la traite de Kebec, où ils ont accoustumé d'aller tous les ans faire leur emploie & rapporter des marchandises.

Ce peuple est (à mon aduis) le plus reue-



Sauvage de  
l'Isle peu  
cortois, &  
braues.

che, le plus superbe, & le moins courtois de  
tous ceux que j'ay iamais conuersé en routes  
les terres du Canada, dit moins me la il sem-  
blé, pour le peu que ie les aye pratiqué, mais  
aussi est il le mieux couuerte, le mieux mata-  
chié, & le plus ioliuement paré de tous, côme  
si à la brauerie estoit inseparablemēt attachée  
la superbe; & la vanité, côme nous voyons  
en quelque parens de nos Religieux, les-  
quels semblent auoir honte de s'aduouër  
pour tels, pour les voit pauurement habil-  
lez, mal traitez, mesprizez des gens de néant,  
crottez, mal chaussez, & mandier par les  
ruës avec la besface, comme pauvres de Iesus-  
Christ. O siecle peruertey, ô vanité deplora-  
ble, vous mesprizez ceux qui ont choisi la  
basseſſe pour l'amour de Iesus-Christ, mais  
ce sera à vostre confusion, car ils seront vn  
iour vos Iuges & cādamneront vostre mes-  
pris, car pourquoy en faites vous moins  
d'estat que s'ils estoient seruiers.

Les ieunes femmes, & filles sembloient des  
Nymphes, tant elles estoient bien iustées,  
& des Comediennes, tant elles estoient lé-  
geres dū pied, vous les voyez la teste levée  
par le village, couertes de matachias, fat-  
ter, courir, & se resiouir plaisamment, com-  
me si elles eussent esté assurées d'vne éter-  
nelle felicité, ainsi au vray dire elle n'ont pas  
peur d'vn Enfer, ny de perdre vn Paradis,  
qu'elles ayent quelque chose à manger, les  
voyla contentes, si elles n'ont rien elles ont  
la patience.

Nous passames tout le reste du iour dans nostre cabane, & encore le suiust, pour la venue du Truchement Brulé, puis nous trouuames bagage dès le lendemain matin, car nous mourrions là de faim sans pouuoir obtenir vn seul morceau de poisson qu'à prix desraisonnable, peut estre par vn ressentiment de ne leur auoir laissé nos bleds & farines à l'abandon, comme ils s'estoient promis. Ils ne laissoient pourtant de nous venir voir en nostre cabane, mais plustost pour nous obseruer que pour s'instruire de leur salut, & nous faire offre de leur seruice.

Au partir de ce village, nous allames cabaner en vn lieu tres-propre pour la pesche, d'où nous eumes du poisson de diuerses especes plus que suffisamment pour tout ce iour là; nous en fismes de rostis, & du bouillis, sans autre sauce que du bon appetit, mais mes gens qui n'escailloient point celuy qu'ils demin estoient dans le broüet, non plus que celuy qui se mangeoit en autre façon (telle estant leur coustume) estoit la cause qu'à chaque cueillerée de sagamité qu'on prenoit, il en falloit cracher vne partie dehors, & pour vne autre inciuilité, s'ils auoient vn morceau de viande à deminier, ils se seruoient de leur pieds crottez pour la tenir, & d'vn meschant cousteau pour la couper.

Les grands orages qu'il fit ce iour là, & qui durerent iusques au lendemain matin, nous

firent loger fort incommodement dans vn  
 marais, ou d'auanture nous trouuames vn  
 chien égaré, que mes Sauvages prirent, &  
 tuèrent à coups de haches, puis le firent  
 bouillir, pour nostre soupper. Comme au  
 chefils me presenteren la teste, mais ie vous  
 assure que sa grand'gueule beante la rédoit  
 si hideuse, & de mauuaise grace, que ie n'eus  
 pas assez de courage pour en manger, & me  
 contentay d'vn morceau de la cuisse, que ie  
 trouuay tres-bonne.

Ces bons Sauvages me desnichoiēt par  
 fois des aigles, mais comme sont oyseaux  
 tres-lourds, quand i'estois las de les porter,  
 nous en faisons chaudières, & nous seruiōē  
 de pitance, excepté d'vne qu'ils ne voulu-  
 rent point manger, ie ne sçay par qu'elle fu-  
 superstition, car comme i'estois occupé hors  
 de la cabane avec quelque Sauvages, ils luy  
 rordirent le col pour auoir ses cousteaux, &  
 la jetterent au loing, me donnant à entendre  
 qu'elle estoit morte d'elle mesme, & qu'ils n'y  
 auoient pas cooperé, ce que ie ne pū croire,  
 & pour preuue ie leur monstray le col rom-  
 pu, & neantmoins ils n'en voulurent ia-  
 mais manger, ny prendre la peine de la faire  
 cuire, peut-estre pour auoir esté estouffée.

Le iour ensuiuant, apres auoir tout porté  
 à cinq ou six sauts, & passé par des lieux  
 tres-perilleux, nous primes giste en vn petit  
 hameau d'Algooumequins, sur le bord de la  
 riuere, qui a en cet endroit plus d'vne bon-  
 ne lieue de large, ie fus visiter tout ce peu de  
 cabanes

cabanes qu'il y auoit là, faites en rond, & desquelles l'entrée estoit fort estroite, bouchée d'une petite peau d'eslan, mais si pauvres au dedans, qu'elles me sembloient voir les hermitages des anciens Peres hermites de la Thebayde, selon qu'on les despeint.

Le lieu estoit aussi pauvre & sterile comme les maisons, car ce n'estoit qu'un rocher couvert d'un peu de sable par endroits, & de quelque petits arbrisseaux qui seruoient de retraite aux oyseaux, ie fus par tout chercher des fraizes, & des bluets, mais tout estoit desja dissipé, car comme ces petits fructs seruent de manne aux Algomequins, ils les amassent soigneusement pour en faire seiche-rie. Le Truchement Bruslé qui nous suiuoit de prés, nous y vint trouuer & s'y logea, mais aussi incommodement que nous.

Le matin venu nous batimes aux champs sans tambour, car il n'y auoit point de plaisir en lieu si miserable, & vismes enuiron midy deux Arcs-en Ciel, fort visibles & apparens, qui tenoient deuant nous les deux bords du fleue, comme deux arcades, sous lesquelles il sembloit à tout moment, que deus- sions passer. Il y a eu de certains peuples qui l'ont eu en telle veneration: Que s'ils le voyoient paroistre en l'air ils fermoient la bouche aussi-tost, & y porteroient la main deuant, pour ce qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouuroient tant soit peu, leurs dents en seroient pourries & gastées. Je n'ay point veu pratiquer cette sottise entre nos Hurons,

no 2  
sid  
mott  
Arc en Ciel

mais ils en croyent bien d'autres, qui ne valent guere mieux.

Le soir arriué, mes Sauvages mangerent vn aigle, de laquelle ie ne mangeay pas seulement du botillon, & encor moins de la chair, car il estoit iour de Vendredy, ces pauvres gens m'en demanderent la raison, car ils sçauoient bien ma necessité, & le peu que nous auions pris le matin auant partir, & ayant sçeu que ie le faisois pour l'amour du bon Iesus, ils en resterent fort edifiez & contens, car comme ils sont exactes obseruateurs de leurs ceremonies, ils trouuoient aussi tres-bon que nous fissions selon nostre croyance, & eussent trouué mauuais qu'eussions fait du contraire pour aucun respect.

Si tost qu'il commença à faire iour nous nous mistes sur l'eau, couuertes par tout d'vn nombre presque infiny de papillons, en l'estendüe de plus de trois heures de chemin, & la riuiera qui sembloit vn lac en cette espace, large de plus de demye lieuë estoit de mesme par tout couuerte de ces petits animaux, de sorte que i'eusse auparauant douté, s'il y en auroit bien eu autant en tout le reste du Canada, comme il s'y en estoit noyé dans cette seule riuiera. De dire quel vent les auoit là amenez, & comme il s'y en est pû trouuer vn si grand nombre en vn seul endroit, c'est ce que ie sçay moins que des mosquitoes, & coutins, qui sont engendrez de la pourriture des bois.

Grand nombre de papillons.

166

Passé cette mer de papillons, nous trouuames vne cheute d'eau dans laquelle vn François nommé la Montagne, pensa tomber avec tous les Sauvages, d'où ils ne se fussent iamais retirez que morts & brisez des rochers. Leur imprudence les auoit mis dans ce danger, pour n'auoir pas assez tost pris terre, & s'ils ne se fussent promptement iettez dans l'eau, le courant les iettoit infailliblement dans le precipice, & de là à la mort, qu'estoit la fin de leur voyage.

vn François  
pensa tomber dans  
l'eau.

---

*Du saut de la chaudiere, de la petite Nation, & de la difficulté que nous eumes avec les Algonmequins, & Montagnais, du tresor publicque des Hurons, & la suite de nostre voyage iusques à Kebec.*

CHAPITRE IX.

**N**ous auons cy deuant fait mention de plusieurs cheutes d'eau, & de quantité de sauts tres-dangereux, mais en comparaison de tous ceux-là, celuy de la chaudiere, que nous trouuames demie heure de chemin apres celuy de la montagne est le plus admirable, & le plus peilleux de tous: Car outre le grand bruit que cause la cheute de

Saut de la  
chaud erec.

plus de sept ou huit brasses de haut entre des rochers, qui se fait entendre de plus de deux lieues loin, il est large d'un grand quart de lieue, trauersé de quantité de petites Isles, qui ne sont que rochers aspres & difficiles, couuerts en partie de melchans petits bois, le tout entrecoupé de concauitez & precipices, que ces bouillons & cheutes ont fait à succession temps, & particulièrement à vn certain endroit, où l'eau tombe de telle impetuosité sur vn rocher au milieu de la riuere, qu'il s'y est caué vn large & profond bassin: si bien que l'eau courant là dedans circulairement, y fait de treuviolans & puillans bouillons, qui enuoyent en l'air de telles fumées du poudrin de l'eau, qu'elles obscurcissent par tout l'air où elles passent.

second  
bassin

Il y a encore vn autre semblable bassin, ou chaudiere plus à l'autre bord de la riuere presque aussi large, impetueux & furieux que le premier, & de mesme rend ses eauës en des grands precipices, & cheutes de plusieurs toises de haut. Les Montagnais, & Canadiens, à raison de ces deux grandes concauitez qui bouillonnent, & rendent ces grandes fumées, ont donné à ce fait le nom Asticou, & les Hurons, Anod, qui veut dire chaudiere en l'vne, & en l'autre langue.

Or comme ie m'amusois à contempler toutes ces cheutes & precipices pendant que mes Sauvages deschargeoient le canot,

& portoient les paquets au delà du saut, ie me prins garde que ces rochers ou ie marchois sembloient tous couuerts de petits limas de pierre, & n'en peux donner <sup>Petits limas de pierre.</sup> autre raison, sinon que c'est, ou de la nature de la pierre mesme, ou que le poudrin de l'eau qui donne iusques là dessus, peut auoir causé tous ces effects, ou comme il y a quelque apparence, qu'une quantité de limas estans venus là mourir, ( comme certaine infinie multitude de papillons que ie vis noyez dans la riuere ) se soient conuertis en pierre, par le continuel arroulement de la fraicheur, ou froideur de ce poudrin, & ce qui m'en donne quelque croyance <sup>Poires. &</sup> c'est, d'auoir veu & manié autrefois des poires, & vn morceau de pain conuertis <sup>en pierre.</sup> en pierre, ce qui ne se peut neantmoins qu'avec vne grande longueur de temps, & en des lieux particulieres & fraiz, comme sont les quarrieres, où les poires, & le pain auoient esté metamorphosez, au rapport du Mathematicien du Roy, qui me les fit voir enuiron l'an 1604.

Ce fut aussi en ces contrées où ie trouuay des plantes de lys incarnats ils n'auoient <sup>Lys incarnats.</sup> que deux fleurs au coupain de chacune tige, mais elles estoient rauissantes, de plus curieux que moy en eussent apporté en France, mais ie me contentay de louer Dieu en les admirans, & de les laisser pour l'amour du mesme Dieu.

Mes Sauuages arrivans à ce saut, me firent



Ceremonie  
des Hurons  
au saut de la  
chaudiere.

point les ceremonies ordinaires, ou pour auoir trop de haste, ou à raison que ie les auois repris de semblables superstitions, lesquelles sont telles, selon que nous l'auons appris du sieur Champlain. Apres que les Hurons, & Sauvages ont porté tous leurs paquets, & les canots au bas du saut, ils s'assemblent en vn lieu, où vn d'eux avec vn plat de bois va faire la queste, & chacun d'eux met dans ce plat vn morceau de petun. La queste faite, le plat est mis au milieu de la troupe, & tous dancent à l'entour en chantans à leur mode; puis vn des Capitaines fait vne harangue, remontrant que des long-temps ils ont accoustumé de faire vne telle offrande, & que par ce moyen il sont garantis de leurs ennemis, qui les attendent souuent au passage, & qu'autrement il leur arriueroit du desplayisir.

Cela fait le harangueur prend le plat, & va ieter le petun au milieu de la chaudiere, du dessus les rochers, puistous d'vne voix, font vn grand cry & acclamation, en finissant la ceremonie.

Cheute  
d'eau admirable.

A vne petite lieuë de là, nous passames à main droite deuant vn autre saut, où cheute d'eau admirable, d'vne riuere qui vient du costé du Su, laquelle tombe d'vne telle impetuosité de 20. ou 25 brasses de haut dans la grand riuere où nous estions, qu'elle fait deux arcades, qui ont de largeur près de deux ou trois cens pas. Les ieunes hommes Sauvages se donnent quelquefois le plaisir de passer avec leurs canots

par dessous la plus large, & ne se mouillent que du poudrin de l'eau, mais ie vous assure qu'ils font en cela vn acte de grand folie & temerité, pour le danger qu'il y a assez eminent : & puis à quel propos s'exposer sans profit, dans vn suiet qui leur peut causer vn iuste repentir, & attirer sur eux la risée & moquerie de tous les autres.

Autrefois les Hiroquois venoient iusques là surprendre nos Hurons, allans à la traite, mais à present ils ont comme desistté d'y plus aller, iusques en l'an 1632. qu'ils firent des courses iusques à Kebec, pensans surprendre de nos François, & Montaignais au despourueu, & l'année suiuinte le second iour de Iuin, furent aux trois riuieres, où ils tuerent deux François à coups de haches, & en blesserent cinq autres à coups de fleches dont l'vn mourut bieu-tost apres. Ils eurent bien la hardiesse d'aborder encore la chaloupe avec leurs canots, & sans qu'vn François les coucha en iouë avec son harquebuzé, où il ny auoit ny balle . ny poudre, il est croyable que pas vn n'en fut eschappé, & qu'ils se fussent rendus maistres de la chaloupe, & de tout l'equipage des François.

Hiroquois  
eurent trois  
François.

Le sieur Goua qui commandoit à la barque à demye lieuë de là, ayant ouy les cris du combat, despescha aussi-tost vne chaloupe au secours, & luy mesme suiuint apres avec sa barque, mais trop tard, car quand ils arriuerent là, les Hiroquois auoient desia fait leur coup,

Le sieur  
Goua au se-  
cours des  
François.

& faisoient leur retraite dedans les bois, où aucun François n'eust ozé les suiure pour aucun commandement de leur Chef, s'excusant sur le danger trop eminent, & par ainsi ces Hiroquois nous ayans braué & battus iusques dans nos terres, s'en retournerent glorieux avec les testes des meurtris.

On peut admirer en cecy la hardiesse de ces Sauvages, d'auoir ozé, sans crainte des espèces ny des mousquets, trauffer tant de pays, & de forests, & attaquer de nos François les contrées de l'habitation, sans que iamais on en aye pû tirer de reuanche, & puisily ena qui veulent dire qu'ayans leur harquebuze chargée, ils tiendroient teste à dix Sauvages, ce seroit bien assez à deux bien deliberez, car ils sont prompts de l'œil, & du pied pour s'esquiuer, & grandement adroits du bras pour voust tirer, & puis gard les surprises.

Mes Hurons à tout euement se tindrent tousiours sur leur garde, peur de surprise, & s'allerent cabaner hors du danger, & comme nous souffrimes les grandes ardeurs du Soleil pendant le iour, il nous fallut de mesme endurer les orages, les grands bruits du tonnere, & les pluyes continuelles pendant la nuit, iusques au lendemain matin qu'elle nous perça iusques aux os.

Qui fut alors bien empesché de sa contenance ce fut moy, car ie ne scauois mesme comment me gouuerner dans nostre habit tempé, qui m'estoit fort lourd, & froid sur

les espauls où i. fut deux iours à seicher, dont ie m'estonne que ie n'en tombé malade, mais Dieu tres-bon me fortifioit tousiours au plus fort de mes peines & labeurs.

Vn furoy d'affliction nous arriua dans nos incommoditez de deux Algommequins, lesquels nous estans venus voir après la pluye passée, nous firent croire du moins à mes gens, Faux rapport d'un Algommequin. que la flotte Françoisse estoit perie en mer, & que c'estoit perdre temps de vouloir passer outre, mes Hurons furent viuement touchez de cette mauuaise nouvelle & moy d'abord avec eux, mais ayant vn peu ruminé à par moy & considéré ce qui en pouuoit estre ie me doutay incontinant de la malice des Algommequins, qui auoient controuué ce mensonge pour nous faire rebrousser chemin & en suite persuader à tous nos Hurons de n'aller point à la traicte, pour en auoir eux mesmes tout le profit, ce que ie fis sçauoir à mes gens qui reprirent courage, & continuerent leur voyage, avec esperance de bon succès.

De là nous allames cabaner à la petite Nation, que nos Hurons appellent *Quieunontation*. petite Nation. teronons, où nous eumes à peine pris terre, & dressé nostre cabane, que les deputez du village nous vindrent visiter, & supplierent nos gens d'essuyer les larmes de 25. ou 30. pauures femmes vesues, qui auoient perdu leur marys l'Hyuer passé; les vns par la faim, & les autres de diuerses maladies.

Voyant mes hommes vn peu trop retenus à faire plaisir à ces estrangers, ie les priay de ne

Font des  
presens aux  
vefues.

les point esconduire & que tout ne consistoit qu'à quelque petit present qu'il falloit faire à ces pauvres vefues, comme il se pratiquoit meisme entr'eux pour semblables occasions. Ils en firent en effect leur petit deuoir & leur donnerent vne quantité de bled d'Inde & de farine, qui les resiouyt fort, & en fus moy me me bien ayse, tant elles me faisoient compassion & puis c'est vne Nation si honneste, douce & accommodante d'humeur, que ie m'en trouuay fort edifié & satisfait.

Ce fut icy où ie trouuay dans les bois, à vn petit quart de lieuë du village, ce pauvre Sauvage malade, enfermé dans vne cabane ronde, couché de son long auprès d'vn petit feu, duquel i'ay fait mention cy-deuant au chapitre des malades.

Present  
d'vn rat  
musqué.

Me promenant par le village de cabane en cabane pour mon diuertissement, vn ieune garçon me fit present d'vn petit rat musqué, pour le quel ie luy donnay en eschange vn autre petit present, duquel il fist autant d'estat, que moy de ce petit animal.

Nouveau  
doute.

Le Truchement Bruslé, qui s'estoit la venu cabaner avec nous, traista vn chien, duquel nous fismes festin le lendemain matin en compagnie de quelque François, puis nous partimes encores dans de nouveaux doutes de la perte des Nauires de France, que les Algoumequins nous asseuroient indubitable, come en effect il y auoit pour lors quelque apparçce en ce qu'ils tardoient à venir beaucoup plus qu'à l'ordinaire, ie tenois neantmoins tous-

jours bonne mine à mes gens & les assureois du contraire peur qu'ils s'en retournassent, comme ils en faisoient souuent le semblant.

Passans au saut S. Louys, long d'une bonne lieuë & tres-furieux en plusieurs endroits, Saut saint Louys. mes Sauvages ne voulurent pas tousiours tenir la terre, comme on a accoustumé, mais aux endroits moins dangereux, ils remettoient leur canot dans l'eau, où nostre Seigneur me preserua d'un precipice & cheute d'eau, où ie m'en allois tomber infailliblement: car comme mes Sauvages en des eaux basses conduisoient le canot à la main, estant moy seul dedans, pour ce que ie ne les pouuois suivre dans les eaux à cause de mon habit, ny par terre où les rines Je pensoy estoient trop hautes & embarassées de bois & perir. de rochers, la violence du courant leur ayant fait échapper des mains, ie me jettay fort à propos (aydé de Dieu) sur vn petit rocher en passant, puis en mesme temps le canot tomba par vne cheute d'eau dans vn precipice, parmi les bouillons & les rochers d'où ils le retirerēt fort blessé avec la longue corde que (preuoyans le danger) ils y auoient attachée, & après ils le racommoderent avec des pisces d'escorces qu'ils chercherent dans le bois & me vindrent requerir sur mon rocher.

Depuis nous souffrimes encores plusieurs petites disgraces & des coups d'eau dans nostre canot, avec des grandes, hautes & perilleusee éléuations, qui faisoient dancier, hausser & baïsser nostre vaisseau d'une merueilleuse façon, pendant que ie m'y tenois couché & ra-

courcy, pour ne point empêcher mes Sauvages de bien gouverner, & voir de quel bord ils deuoient prendre.

De là nous allames cabaner assez incommo-  
dement dans vne sapiniere au pied dudit faut,  
d'où nous partimes le lendemain matin, en-  
core tout mouillez & cōtinuames nostre che-  
min entre deux Isles, par le lac dans lequel se  
descharge ledit faut, & de ce lac par la riuere  
des prairies, autrement des Algoumequins,  
d'où il y a iusqu'au lac des Bifferinys, plus de  
80. sauts. 80. sauts à passer tant grands que petits, dont  
les vns sont tres-dangereux principalement à  
descendre, car à monter cela ne se peut, sinon  
à bien peu, par le moyen d'vne corde, attachée  
au canot.

Nous auions esté fort mal couchez la nuit  
passée, mais nous ne fumes pas mieux la sui-  
uante car il nous la fallut passer à deux lieus  
du Cap de victoire, sous vn arbre bien peu à  
couverts des pluyes, qui durerent iusques au  
lendemain matin, que nous nous rendimes  
audit Cap, où des-ja estoit arriué depuis deux  
iours le truchement Bruslé, avec deux ou trois  
canots Hurons, duquel j'appris la desfence  
que les Montagnais & Algoumequins leur  
auoient faites de passer outre, voulans à toute  
force qu'ils attendissent là avec eux, les bar-  
ques de la traite, & qu'ayans pensé leur resi-  
ster ils s'estoient mis en hazard d'estre tous  
assommez, particulièrement luy Truchement  
Bruslé, qui en auoit esté pour son sac à petun,  
& craignoit encore vn autre plus mauvais

Arriuames  
au Cap de  
victoire.

Difficulté  
avec les Ca-  
nadiens.

party, s'y on n'y apportoit quelque remede.  
 Le trouuay ce procedé fort mauuais & en  
 fis quelque reproches à ces matins qui me di-  
 rent pour excuses que si perfonne ne descen-  
 doit, les barques seroient contrainctes de les  
 venir trouuer là, sans auoir la peine de trainer  
 leurs femmes & leur enfans iusques à Kebec,  
 où il n'y auoit de quoy disner pour eux. le leur  
 dis que i'y auois necessairement affaire, & que  
 ie desirois d'y descendre, & que pour eux qu'ils  
 en fissent comme ils voudroient, cette resolu-  
 tion ne les contenta pas beaucoup, neaut-  
 moins ils ne voulurent pas me violenter com-  
 me ils auoient fait le Truchement, mais ils  
 trouuerent vne autre inuention plus favora-  
 ble pour intimider nos Hurons & tirer d'eux  
 quelque petit present.

Ils firent donc semer vn faux bruit qu'ils ve-  
 noient de receuoir vingt colliers de pource-  
 leines des Ignierhonons (ennemis mortels des  
 Hurons) à la charge de les enuoyer aduertir  
 à l'instant de l'arruée desdits Hurons, pour  
 les venir tous mettre à mort, & qu'en bref ils  
 seroient icy.

Foeste  
 plante  
 des Cana-  
 diens.

Nos gens vainement espouventez de cette  
 mauuaise nouvelle, tindrent conseil là dessus,  
 vn peu à l'écart dans le bois où ie fus appellé  
 avec le Truchement qui estoit d'aussi legere  
 croyance qu'eux, & pour conclusion ils se cot-  
 tizerent tous, qui de rets, qui de petun, bled,  
 farine & autres choses, qu'ils donnerent aux  
 Capitaines des Montagnais & Algomem-  
 quias, pour estre protegez contre leurs enne-



mis. Il n'y eut que mes Sauvages qui ne donnerent rien, car m'ayant demandé d'y contribuer. Je leur dis que je ne fournissois rien pour autoriser vn mensonge, & qu'asseurement les Canadiens auoient inuenté cette fourbe pour auoir part à leur commoditez & les empescher de descendre. comme il estoit vray.

Thresor  
des Hurons.

Mais puis que nous sommes à parler des presens des Sauvages, auant que passer outre, nous en dirons les particularitez, & d'où ils tirent principalement ceux qu'ils font en commun, afin qu'un chacun sçache qu'ils ne font pas tout a fait denuez de police.

En toutes les villes, bourgs & villages de nos Hurons, ils font vn certain amas de colliers de pourcelaine, raffades, haches, couteaux, & generalement de tout ce qu'ils gagnent & obtiennent pour le public, soit à la guerre, traité de paix, rachapt de prisonniers, peages des Nations qui passent sur leurs terres & par toute autre voye & maniere d'où ils ont accoustumé tirer quelque profit.

Or est-il que toutes ces choses sont mises & déposées entre les mains & en la garde de l'un des Capitaines du lieu, à ce destiné, comme Thresorier de la Republique: & lors qu'il est question de faire quelque present pour le bien & salut commun de tous, ou pour s'exempter de guerre, pour la paix, ou pour autre seruice qui concerne le public, ils assemblent le conseil, auquel, après auoir deduit la necessité vrgente qui les oblige de puiser dans le the-

for, & arresté le nombre & les qualités des marchandises qui en doiuent estre tirées, on aduise le Thresorier de fouiller dans les coffres de l'Espaigne, & d'en apporter tout ce qui a esté ordonné, & s'il se trouue espuisé de finances, pour lors chacun se cottise librement de ce qu'il peut, & sans violence aucune donne de ses moyens selon la commodité & bonne volonté; iusques à la concurrence des choses nécessaires & ordonnées, qui ne manquent point d'estre trouuées.

Partons du  
Cap de victoire.
 Pour suiure le dessein que j'auois de partir du Cap de victoire pour Kebec, nonobstant la contradiction de nos Algonmequins & Montagnais, ie fis ietter nostre canot en l'eau le lendemain de grand matin que tout le monde dormoit encore, & n'esueillay que le Truchement pour me suiure, comme il fist au mesme instant, & fismes telle diligence, fauorisez du courant de l'eau, que nous fismes 24. lieues ce iour là, nonobstant quelques heures de pluyes, & cabanames au lieu qu'on dit estre le milieu du chemin de Kebec au Cap de victoire, où nous trouuames vne barque à laquelle on nous donna la collation; puis des poix & des prunes, pour faire chaudiere entre nos Sauvages, lesquels d'ayse, me dirent alors que i'estois vn vray Capitaine, & qu'ils ne s'estoient point trompez en la croyance qu'ils en auoient tousiours eüe, veu la reuerence & le respect que me portoient tous les François, & les presents qu'ils m'auoient faits, qui estoient ces poix & ces pruneaux, desquels ils firent

Me disent  
Capitains.

bonne expedition à l'heure du souper, ou plustost d'isner; car nous n'auions encor beu ny mangé de tout le iour, tant nous auions peur que les Canadiens nous suiussent à mauuais dessein, pour auoir passé contre leur uolonté.

Je diray que le respect que les François nous ont quelquesfois tesmoigné en la presence des Sauvages, nous a de beaucoup seruy & donné de l'authorité enuers ces barbares qui sçauent faire estat de ceux que les François honorent lequel honneur redonde au merite des mesmes François.

Le lendemain dès le grand matin, nous partismes de là, & en peu d'heures trouuâmes vne autre barque, qui n'auoit encore leué l'anchre faute d'un vent fauorable, & après y auoit salué celuy qui y commandoit, avec le reste de l'equipage, & fait vn peu de collation, nous passâmes outre en diligence, pour pouuoit arriuer à Kebec ce iour là mesme, comme nous fîmes avec la grace du bon Dieu.

Sur l'heure du midy mes Sauvages cachèrent sous du sable vn peu de bled d'Inde à l'ordinaire, & firent festin de farine cuite, arroufée de suif d'eslan: mais i'en mangeay tres-peu pour lors, (sous l'esperance de mieux au soir :) car comme ie ressentois desja l'air de Kebec, ces viandes incipides & de mauuais goust, ne me sembloient si bonnes qu'auparauant, particulièrement ce suif fondu, qui sembloit proprement

ment à celuy de nos chandelles fondues , lequel seroit là mangé en guise d'huyle ou de beure frais, & eussions esté trop heureux d'en auoir quelquefois pour nostre pauvre potage, au pais des Hurons où aucune douceur ne nous enuisegeoit sinon le contentement de l'esprit.

A vne bonne lieuë ou deux de Kebec, nous passames assez proche d'vn village de Montagnais, dressé sur le bord de la riuere, dans vne sapiniere, le Capitaine duquel avec plusieurs autres de sa bande, nous vindrent à la rencontre dans vn canot, & vouloient à toute force contraindre mes Sauvages de leur donner vne partie de leur bled & farine, comme estant deu (disoient ils) à leur Capitaine pour le passage & entrée dans leurs terres; mais les François qui là auoient esté enuoyez expres dans vne chaloupe pour empescher ces insolences, leur firent lacher prise, & nous donnerent liberté, tellement que mes gens n'en furent de rien incommodez que du reste de nostre sagamité du disner, laquelle ces Montagnais mangerent à pleine main toute froide, sans autre ceremonie, & la trouuerent tresbonne, comme n'en ayans pas souuent de telles.

*De nostre arriée à Kebec, & du mécontentement des Sauvages que ie les deuois quitter, leur fismes festin & donnames un chat pour leur pays. Et puis ie m'embarquay pour la France.*

### CHAPITRE X.

Nostre arriée à Kebec.

**D**Eliurez de ces importuns picoueurs, nous doublames le pas pour arriuer d'heure à Kebec, où nous primes terre avec nos sept ou huit canots, après auoir esté saluez du fort de deux vollées de canon, & des sieurs de Caen & de Champlain d'une honneste reception à nostre débarquement, tous deuancez par le bon P. Ioseph, qui nous attendoit au port impatiens de ne nous voir assez tost.

Nous fumes de compagnie dans l'habitation, où nous receumes la collation pendant laquelle ie les entretins de mon voyage & de nostre gouvernement au pais des Hurons. Après quoy ie fus voir cabaner mes hommes, puis nous partimes le P. Ioseph & moy pour nostre petit Conuent, où ie trouuay tous nos confreres en bonne santé Dieu mercy, desquels (après l'action de graces renduë à nostre Seigneur, ie receu la charité & bon accueil que ma foiblesse & lassitude pouuoit esperer

d'eux, car i'estois autant debile qu'amaigry & bruslé des ardeurs du Soleil, tousiours gay & contant en mon ame par la diuine prouidence qui me conserua dans cette humeur, pour ce que ie peinois & trouuillois pour luy & à cause de luy, du moins me sembloit il en auoir le desir & la volonté.

Aprés auoir eu quelque iours de repos & de recollection interieure ie fis mes petits ap- Suis rap-  
pellé en  
France.  
prets pour mon retour aux Hurons, car mes Sauvages auoient acheué leur traicte, mais comme tout fut prest & que ie pensy y partir il me fut deluré lettres & obediencia de nostre P.R. Prouincial par lesquelles il me donnoit ordre de m'embarquer au plus prochain voyage pour France demeurer de communauté en nostre Couuent de Paris, où il desiroit se seruir de moy, dont voicy le contenu de la lettre.

**M** On tres-cher Frere, salut en I. C.

*I'ay receu les vostres avec ioye & contentement de vostre heureuse arriuee dans ces terres Canadiennes, d'où vous avez passé à celles des Hurons pour y employer vostre zele & la bonne volonté qu'avez pour le salut des mescreyans, ie prie le mesme Dieu qui vous a presté son Ange pour vous y conduire, qu'il vous en ramene au plus tost en pleine santé. I'ay affaire de vostre presence par deça, c'est pourquoy ie vous enuoye une obediencia en versu de laquelle ie vous commande de reuenir au plus prochain voyage qu'il vous sera possible, non que ie doute de vostre obeis-*

Lettre du  
R.P. Pro-  
uincial

*sance, mais afin que personne ne pense de vous empêcher. Je vous attendray donc en nostre Conuent de Paris, où ie feray prier nostre Seigneur, pour vous qui s'es après m'estre recommandé à vos saintes prieres.*

Montres cher Frere,

A Paris ce 9. Mars 1625.

Vostre affectionnez seruiteur  
en I. C.  
Frere Polycarpe du  
Fay Prouincial.

Il me fallut donc changer de batterie & laisser Dieu pour Dieu par l'obeissance, puis que la diuine Maiesté en auoit ainsi ordonné, car ie ne pû receuoir aucune raison pour bonne de celles qu'on m'alleguoit de ne m'en retourner point, & d'enuoyer mes excuses par escrit, veu la necessité & la croyance qu'on auoit de moy dans le païs; pour ce qu'une simple obeissance estoit plus conforme à mon humeur, que tout le bien que i'eusse pû esperer par mon travail au salut & conuersion de ce peuple sans icelle.

En delaisant la nouvelle France, ie perdis aussi l'occasion d'un voyage de trois Lunes de chemin au delà des Hurons, tirant au Su, que i'auois promis avec mes Saunages, si tost que nous eussions esté de retour dans le païs, pendant que le Pere Nicolas eut esté decouuoir quelque autre Nation du costé du Nord. Mais

perdis l'oc-  
asion d'un  
oyage.

Dieu admirable en toutes choses, sans la permission duquel vne seule feuille d'arbre ne peut tomber, a voulu que la chose soit autrement arriuée.

Prenant congé de mes pauures Sauvages Prends congé de mes Hurons. affligez de mon depart, ie tafchay de les consoler au mieux que ie pû, & leur donnay esperance de les reuoir l'année suiuaute, & que le voyage que ie denois faire en France, n'estoit d'aucun méfcontentement que i'eue d'eux, ny pour enuie que i'eulle de les abandonner, mais pour quelqu'autre affaire particuliere qui redonderoit à leur contentement & profit.

Ils furent fort ayfes lors que ie leur promis de supplier les Capitaines François de bastir vne maison au dessous du saut saint Louys, pour leur abreger le chemin de la traicte & les mettre à couuert de ce costé là de leurs ennemis, qui sont tousiours aux aguets pour les surprendre au passage, & en effect ce leur est vne grandissime peine de faire tous les ans tant de chemin & courir tant de risques pour si peu de marchandises qu'ils remportent de Kebec, laquelle leur peut estre ostée avec la vie, par les Hiroquois, c'est pourquoy ie dis de rechef qu'il seroit necessaire de bastir vne habitation au saut saint Louys, pour la commodité des vns & des autres, des Sauvages & des François.

Ils me prièrent de me resouenir de mes promesses, & que puis que ie ne pouuois estre diuertie de ce voyage, qu'au moins ie me rédisse à Kebec dans 10. ou 12. Lunes, & qu'ils ne man-



queroient pas de s'y rendre, pour me reconduire en leur païs, comme ils firent à la verité l'année d'après, ainsi qu'il me fut mandé par nos Religieux de Kebec, mais l'obedience de nos Superieurs qui m'employoit à autre chose à Paris, ne me permit pas d'y retourner, comme i'eusse bien desiré & tenu à faueur singuliere, principalement pour baptizer mon grand oncle Auindaon & beaucoup d'autres Sauvages Hurons, qui m'en auoient tant de fois supplié, lesquels ie remettois de iour à autre pour les mieux fonder, ne pensant pas que nostre Seigneur me deust si tost tirer de là, & ramener en France.

Donnâmes  
vn chat au  
Capitaine.

Auant mon depart nous les conduisimes dans nostre Couuent, leur fisimes festin, d'vne plaine chaudiere de poix assaisonnez d'vn peu de lard, & les caressâmes à nostre possible, de quoy ils se sentoient grandement honorez, mais bien dauantage lors qu'après le repas nous leur donnâmes à chacun vn petit present, & au Capitaine du canot vn grand chat pour porter en son païs, present qui luy agreea tellement pour estre vn animal incognu en tout le Canada, qu'il ne scauoit assez nous en remercier à son gré, voylà comme les choses rares sont estimées par tout, encores qu'en soy, elles soient de peu de valeur.

Croit vn  
chat raison-  
nable.

Cebon Capitaine estimoit en ce chat vn esprit raisonnable, voyoit que l'appellant, il venoit & se iouoit à qui le caressoit, il coniectura de là qu'il entendoit parfaitement bien le François & comprenoit tout ce qu'on luy di-

soit, après auoir bien admiré cet animal, il nous pria de luy dire qu'il se laissast emporter en sa Prouince & qu'il l'aymeroit comme son fils. O Gabriel qu'il aura bien dequoy faire bonne chere chez moy, disoit le bon homme, tu dis qu'il ayme fort les souris & nous en auons en quantité, qu'il vienne donc librement à nous, ce disant, il pensa embrasser ce chat que nous tenions aupres de nous, mais ce meschant animal qui ne se cognoissoit point en ses caresses, luy ietta aussi tost ses ongles & luy fist lascher prise, plus viste qu'il ne l'auoit approché.

Ho, ho, ho, dit le bon homme, est ce comme il en vse, ongaron, otiscohar, il est rude, il est meschât, parle à luy. A la fin l'ayât mis à toute peine dans vne petite caisse d'escorce, il l'emporta entre ses bras dans son canot & luy donnoit à manger par vn petit trou du pain qu'on luy auoit donné à nostre Couuent, mais ce fust bié la pitié lors que luy pêsant d'ôner vn peu de sagamité, il s'eschapa & prit l'effort sur vn arbre d'où ils ne le purent iamais rauoir, & de le rappeler il n'y auoit personne à la maison, il n'entendoit point le Huron, ny les Hurons la maniere de le rappeler en François, & par ainsi ils furent contraincts de luy tourner le dos & le laisser sur l'arbre bien marry d'auoir fait vne telle perte & le chat bien en peine qui le nourriroit.

Le chat s'é-  
chappe,

La naïfueté de ce bon homme estoit encore considerable en ce qu'il croyoit le mesme entendemét & la mesme raison estre au reste des animaux de l'habitation, comme au flux & re-

flus de la mer, qu'il croyoit par cet effect estre animée, entendre & auoir vne ame capable du vouloir ou non vouloir, comme vne personne raisonnable, & là dessus ie bñse par cest à Dieu que ie fais à nostre pauvre Canada, lequel ie ne quitte qu'avec vn extreme regret & desplaisir de n'y auoir acheué le bien encommencé, & veule Christianisme que i'auois esperé.

A Dieu au  
Canada.

O mon Dieu, ie vous recommande & remets entre les mains ce pauvre peuple que nous auiez commis. Vous ne m'auiez pas iugé capable de vous y seruir plus lōg-temps Seigneur, puis que si-tost m'en auiez retiré, & auiez commandé à l'Ange tutelaire du pais, de ne point debatre de mon retour avec celuy de la Frãce, où il faut que i'accōplisse vos diuines volōtés.

Ce n'est point à moy de penetrer dans vos secrets diuins, mais d'admirer & adorer vostre diuine prouidence & vos iugemēs souuerains. Au moins ô mon Dieu, ayez pour agreable ma bonne volonté & l'affection que m'auiez donnée de vous seruir en la cōuersion des Hurons & d'y endurer la mort mesme pour l'amour de vous si telle eut esté vostre diuine volōté, puis que tout ce que ie puis est d'aduouier mon impuissance & mes demerites. Et me prosternant aux pieds de vostre diuine Maïesté, vous supplier me donner vostre beneuolence auant que ie m'embarque, avec celle de vostre Pere celeste & du S. Esprit, qui vit & regne au siecle des siecles Amen.

Pris congé  
de mes  
o. n. e. e.

Nous primes congé de nos pauvres Freres & leur dimes à Dieu, non sans vn extreme regret de nous sēparer, car la mort ba qui se voyoit

preste à cueillir auoit plustost besoin de nouveaux ouuriers, que d'en diminuer d'vtrils comme le P. Irenée, car pour moy iene seruois que de nombre.

Nous entrames dans nostre Chapelle pour offrir nos larmes & nos vœux à nostre Seigneur, puis d'vn mesme pas ayans pris congé des François, & de mes pauures Sauvages auxquels nous confiasmes ce peu de comoditez que nous enuoyons au bon P. Nicolas, nous nous embarquames ledit Perè & moy pour Tadoussac, d'où nous partimes dans le grand Nauire pour Gaspay, où nous séjournames quelque iours, pendant lesquels nous apprimes de quelque pescheurs de moluës, queles Anglois nous attendoient à la manche, avec deux grands vaisseaux de guerre pour nous prendre au destroit.

C'estoit là vne nouvelle mauuaise à gens mal armez, & encore moins hardis contre des Nauires armez, nous qui n'estions que marchands. On tint conseil de guerre pour aduiser à ce qu'on auoit à faire, & fut iugé expedient d'attendre l'escorte des trois autres Nauires de la flotte qui se chargeoient de moluës, avec lesquels nous fistmes voile, & donnames en vain la chasse à vn Pirate Rochelois, qui nous estoit venu recognostre passant au trauers de nostre armée.

Vn Pirate  
Rochelois.

A la verité la faute que fit nostre auant garde, le corps d'armée, & l'arriere-garde à la poursuite de ce Pirate, me fist bien croire que nous n'estions pas gens pour attaquer, & que c'estoit assez de nous deffendre: Et

puis c'estoit vn plaisir d'entendre aupara-  
 vant nos guerriers de vouloir aller attaquer  
 vnze Nauires basques vers Miscou, & de là  
 s'aller saisir des Nauires Espagnols le long  
 des Isles Affores. Dieu sçait qu'elle prouesse  
 nous eussions faite, n'ayans pû prendre vn  
 forban de 60. tonneaux, qui nous estoit ve-  
 nu brauer iusques chez nous.

Le Capitai-  
 ne Canané  
 pris des  
 Turcs.

Approchans de la Manche, l'on ietta la  
 sonde, & ayant trouué fond à 90. brasses,  
 le Pilote Canané eut ordre d'aller à Bor-  
 deaux avec vne patache de 50. tonneaux, la-  
 quelle fut prise des Turcs le long de la coste  
 de Bretagne, & les hommes fais esclaves  
 comme j'ay dit au Chapitre 4. du premier

Donnames  
 dans la ter-  
 re d'Angle-  
 terre.

liure.  
 Deux ou trois iours apres il s'esleua vne  
 brume si obscure & fauorable pour nous,  
 qu'ayans à cause d'icelle, perdu nostre rou-  
 te, & donné iusques dans la terre d'Angle-  
 terre vers le cap appellé Tourbery, nous es-  
 quiuames par ce moyen la rencontre de ces  
 Pirates Anglois, naturellement ennemis  
 des François.

Nous voyla donc assurez de ce costé là,  
 nous en rendent graces à Dieu, & prient pour  
 le bon succès du voyage, car iusques à ce que  
 l'on soit à terre il ne se faut vanter de rien. Je  
 louie en cela ce qu'on m'a dit des Espagnols,  
 qu'ils ne mettent iamais aucun Nauire en  
 mer pour des voyages de long cours, qu'il  
 n'y ait tousiours quelque bons Peres, ou Re-  
 ligieux dedans, car quand ils ny seruiroient  
 d'autre chose que d'empescher les mauuais

discours, ce seroit tousiours beaucoup. Je diray ce mot à l' loüange des Mariniers qui nous ont conduits qu'à la reserve de quelque parpaillots, tout le reste nous a fort edifié iusques aux chefs, desquels si les discours n'ont pas tousiours esté serieux & necessaires, ils ont esté indifferents, & non impertinents, comme vous pourrez remarquer au Chapitre suiuant, apres que ie vous auray asseuré que le sceau du R. P. Commissaire de cette mission du Canada ( que j'ay oublié de mettre en son lieu ) porte vn saint Louys Roy de France, & vn saint François, le champ tout parsemé de lys, autour il y a escrit, *Sigillum R. P. Commissarij Fratrum Minorum Recollectorum Canadianorum.*

Sceau des  
Peres Re  
collects du  
Canada.

*De diuers entretiens de nos Mariniers pendant nostre trauesé.*

### CHAPITRE XI.

CE me seroit chose impossible de pouoir rapporter icy en detail tous les discours, & les diuerses demandes de nos Mariniers, car comme l'oisiuereté regne puissamment sur les Nauires, aussi y agissent ils ardemment pour charmer leurs ennuy: l'auois tout suiet de me contenter du sieur du Pont nostre Vice admiral, & des officiers de son bord, quoy qu'en partie de contraire Religion, pour ce que ne faisant aucun mal

à personne, aucun ne nous vouloit de des-  
plaisir, & s'abstenoient mesme à nostre con-  
sideration, de beaucoup de vains discours  
ordinaires à gens de marine.

À l'issüe des repas si autre chose ne les oc-  
cupoit, les questions rouilloient sur le tapis,  
ou plustost sur le tillac, car les tapis n'ont  
point là de lieu, & falloit excuser le tout,  
car la paix n'en a jamais esté interrompuë,  
ny nos discours alterez, & pour ce qu'en  
matiere d'entretien il se faut rendre capable  
de tout, ou faulser compagnie, & de de-  
meurer muet il ne seroit pas tousiours possi-  
ble, pour ce que l'homme est d'une telle na-  
ture, que s'il n'a sa consolation en Dieu, il la  
cherche aux creatures.

Le sieur du Pont comme Chef, fut le pre-  
mier qui nous interrogea, car comme il  
estoit d'un naturel complaisant & iouial, il  
auoit tousiours le petit mot en bouche pour  
rire. D'où vient le proverbe qui dit: l'Af-  
rique n'apporte elle rien de nouveau?

Je ne luy respondit autre chose sinon auoir  
leu que cela procedoit de ce que pour le  
grand deffaut d'eau qu'il y a, à cause des cha-  
leurs excessiues, les animaux y meurent de  
soif, de maniere que toutes sortes de bestes  
courans pour boire se messent ensemble, &  
de là nouveaux animaux s'engendent.

Qui a esté le premier inuenteur des cou-  
riers, dit vn autre. Resp. Pirthe Roy des  
Epirottes, car comme il eut trois armées en  
diuerses parties du monde, & qu'il demeurast

habituellement en la cité de Tarente, sçauoit les nouvelles de Rome en vn iour, celles de France en deux, celles d'Allemagne en trois, & celles d'Asie en cinq.

D'où est venuë la coustume de donner les estrenes, à sçauoir le don qu'on presente au commencement de l'année. Resp. Elle est venuë des anciens Romains: car les Cheualiers souloient par chacun an au premier iour de Ianuier offrir au Capitole les estrenes à Cesar Auguste, qu'oy qu'il fut absent, laquelle façon de faire est depuis venuë iusques à nous.

Mais dit le Cuisinier? qui a esté l'inventeur des malques, & momeries, lesquels mesmes sont en v'sage chez les Hurons ainsi que m'auuez appris. Resp. Je ne vous en puis dire autre chose, sinon auoir leu que les Corybantes prestres de la Deesse Cybele en auoient esté les inventeurs, & s'embarbouilloient le visage avec du noir, d'où est venu ce mot maschurec, qu'on dit en Italien malcarati.

Vn parpaillot d'vn humeur assez discourtoise, & qui voulut donner son mot, nous demanda d'où venoit la coustume que nous autres Catholiques faisons le signe de la Croix en baillant, & donnions le salut de paix à ceux qui esternuoient.

Resp. L'an de nostre salut 619. en Italie courut vne sorte de maladie qu'en esternuant on mouroit soudain quelquefois. Ce qui donna dès lors entrée à la coustume que quand on voyoit quelqu'vn commencer à



esterner, on luy disoit Dieu vous ayde. Le bailler estoit semblablement occasion de mort soudaine, pour remedier à quoy en baillant on commença en l'Eglise Romaine à faire le signe de la Croix sur la bouche, & delors, comme on dit, tel inconuenient cessa

Monsieur Goïa, Qui est celuy qu'on doit estimer sage. Resp. Celuy qui mesprise les biens & honneurs de ce monde, pour seruir à Iesus Christ.

Vn bon Charpentier bien deuot: commet peut-on paruenir à cette vnion de l'ame avec Dieu. Responce. En pratiquant ces quatre mots: Moy, Toy, Esclaue, Roy. En l'Oraison s'imaginer estre seul au monde avec Dieu. Se faire esclaue & valet de tout le monde pour l'amour de Dieu. Estre Roy & dompteur de ses passions & propres affections pour l'amour du mesme Dieu.

Combien de cœurs faut-il auoir pour acquerir la perfection. Resp. trois. Vn cœur de fils enuers Dieu, vn cœur de mere enuers son prochain, & vn cœur de iuge enuers soy-mesme

Qu'elle est la pensée la plus profitable à salut. Resp. Croire que tous les autres sont dignes du Paradis, & nous seuls dignes de l'Enfer, c'est à dire iuger bien d'vn chacun & ne iuger mal que de soy mesme.

Vn certain. Quel est l'estat le plus noble le plus parfait, & le plus asseuré à salut qu'il soit au monde.

Responce. Le Religieux & solitaire.

Monsieur Ioubert : par quel raison.

Resp. par la mesme que Iesus-Christ a dit, si uveux estre parfait, va & vend tous tes biens, & les donne aux pauvres, & me suit. Saint Laurent Iustinian disoit que Dieu auoit caché la grace de la Religion aux hommes, par ce que si tous la cognoissoient, tous voudroient estre Religieux. I'aymeroie mieux vne grace en la Religion, que douze au monde, disoit le B. Frere Gille, car ma grace peut estre facilement conseruée, & augmentée en la Religion par le bon exemple de mes Freres, & mes douze au monde facilement perduës par les diuers obiets & mauuais exemples qui s'y donnent. Nous donnons l'arbre & le fruiet à Dieu, & les mondains que le seul fruiet

Vn ieune homme vn peulibertin nous demanda par quel reigle quelqu vns tenoient qu'il y va plus de femmes en Paradis que d'hommes, veu la fragilité de leur sexe, & vn si grand nombre qui s'adonnent au mal; Mon sentiment fut que que la femme estoit plus portée à la pieté que l'homme, & moins fragile, puis qu'elle s'adonnoit moins au mal, & que s'il y en a vn grand nombre de mauuaises, il y a vn bien plus grand nombre d'hommes vicieux.

Le sieur de la Vigne Pourquoi dit l'escriture, que mieux vaut l'iniquité de l'hōme, que la femme bien faisante. Resp. Pour ce qu'il y a plus de danger de tomber en peché en

communiquant trop familiarémēt avec vne belle femme, qu'en frequentant vn homme vicieux.

Le Pilote. Pourquoi les Turcs gens Infidelles croyent ils les femmes bannies du Paradis Resp. Pour ce qu'elles ne sont point circoncises. Disans que personne n'entre dans le Paradis qui ne soit circoncis. Or les femmes ne sont point circôcises entr'eux, & par côlequēt il n'y a point de Paradis pour elles. Il n'en est pas de mesme des femmes des Perles, lesquels ont trouué l'invention de les circoncire, & leur faie esperer vn Paradis Mahometique.

Vn petit parpaillot changeant de discours dit, que c'estoit grand pitie de voir les Ecclesiastiques seculiers estre si peu portez à la pieté, & à faire du bien aux pauvres, & que parmy les pertonnes mariées, on y voyoit plus de charité.

Responce. Vous avez raison Monsieur, mais encotes s'en trouue il vn grand nombre fort gens de bien, & qui abhorrent l'auarice, & s'adonnent à la vertu, avec vne humilité qui me fait honte à moy-mesme, ie ne dis pas seulement des simples Prestres, mais des Cardinaux, Euesques, Curez, Docteurs, & Chanoines, que ie n'oze icy nommer, dont ie prie Dieu me faire la grace d'égaler vn iour leur vertu.

J'ay veu, dit vn Catholique, beaucoup de Temples des Huguenots, tant en France, qu'aux pays estrangers, mais ils sont tous  
bâties

baptis de neuf. Resp. Une Religion nouvelle ne peut auoir de Temples vieux, & ce fut la raison pour laquelle le villageois ne voulut point escouter le Ministre Huguenot disant qu'il n'y auoit pas encor de lierre aux murailles de son Eglise, & que les nostres estoient toutes chenuës de vieillesse.

Ah dit vn parpailiot, nous sommes venus de nouueau pour vous reformer ? vous auez raison dit vn Mattelot, car vous mariez les Prestres, vous auez retranché les Careïmes, abbatez les Autels, & faites les Demons contre les pauures Catholiques, quels miracles auez vous iamais faits.

Or dit vn autre laissez là les disputes de Religion, qui bien fera bien treuuertra, car nous sommes asseurez que le Paradis n'est que pour les gens de bien ? Mais qu'ont fait ces deux ieunes Gentilhommes qui sont là à la chaisne. R. Ils s'estoient voulu battre, dit le Contre-Maistre, & pour les mettre d'accord on les a tous deux mis à la quefne, dit-il en son Normand.

D'où vient dit vn certain, que nous autres François changeons si souuent de mode en nos habits ; & que les Nations estrangeres sont si constantes en leur façon de s'habiller qu'on n'y voit iamais de changement. Resp. C'est qu'ils ont l'esprit plus solide que nous, ou qu'ils ont moins de curiosité. Nous le voyons mesme aux personnes sages d'entre nous lesquels se tiennent tousiours à la modestie, & n'outrepassent iamais la bienséan-

ce deuë à leur condition.

Le Chirurgien qui iusques à lors auoit gardé le silence, dit qu'il s'estonnoit fort que nous rasons nos barbes, estant l'ornement de l'homme.

Resp. Nostre vie doit estre conforme a celle de nostre Pere, & si vn si grand Saint s'est conformé aux anciens, & obserué l'ordonnance de l'Eglise qui enjoint à tous les Ecclesiastiques de razer leur barbe, il ne faut point d'autre raison pour nous faire melpriser cette superfluité.

Ouy dit vn gros Mattelot, & s'est il conformé aux anciens avec son bonnet pointu, comme nous voyons porter à quelques Religieux de vostre ordre. Resp. La consequence n'en est pas bonne, car s'il y en a qui ayent trouué bon de le porter de la sorte, n'est pas à dire que S. François l'ait porté pointu, s'est vne liberté qu'ils se sont donnée, aussi n'estoit il point rond, ains de forme quarrée à peu pres comme celuy que nous portons.

Garçon, dit Monsieur du Pont au Mattelot, il n'importe pas qu'un capuce soit rond, quarré, ou pointu, mais que le Religieux observe bien la regle. & pour moy i'ay quelquefois leu les Croniques de S. François, & ay tousiours aimé les Religieux de son Ordre, mais à dire vray, l'obseruance qu'on dit autrement les Cordeliers, a donné vn grand nombre de Saints à l'Eglise, & y a encores parmy eux de grands seruiteurs de Dieu, que le mode ne cognoist point, lesquels s'y perfe-

tionnement en bien faisant, & non point en regardant à la vie de quelques libertins, desquels le College de S. Etus Christ n'a pas esté exempt; ny l'Ordre pendant le viuant mesme de S. François.

• Mais à quel propos tant de sortes de Religieux repliqua le Mattelot.

• Resp. Le lustre d'un Roy & la grandeur d'un Prince gist en la bonne conduite, & se fait voir en la multitude, & diuersité de ses seruiteurs, comme la beauté de l'Eglise en ses ceremonies, & au grand nombre & vnion de ses Religieux & Ecclesiastiques.

• Vostre raison est tres bonne, dit lors vn passager, mais vous estes beaucoup qui vous dites de saint François, & si on ne scait à qui attribuer la Regle. Il y a des Tertnaires qui se veulent dire de l'Ordre & passent mesme souuent pour Recollects, & Capucins, ainsi que i ay veu en quelques lieux, & cependant ie cognois plusieurs de leurs Couuens qui possèdent de bonnes rentes, ont des colombiers, & glapiers, & reçoient argent & pecune, & vous dites que cela ne vous est pas permis, ils sont donc transgresseurs de vostre Regle, & manquent à cette vnion.

• Responce. Ils ne sont point transgresseurs de nostre Regle, car ils ne l'ont jamais professée ny obseruée, ains vne troisieme, qui auoit esté faicte pour les personnes seculiers seulement, laquelle n'a rien de commun avec la nostre, qui est celle mesme

que saint François a obseruée durant sa vie.

Ils auroient donc grand tort s'ils se disoient Capucins, ou Recollets, car cela feroit vous scandalizer, & faire passer pour Religieux qui faites profession d'une Reigle & ne l'obseruez point.

Responſe. Cela est bien veritable Monsieur, mais pour couper broche à tous ces discours, & vous faire vne fois ſçauant pour toutes. Je vay vous distinguer les Ordres de saint François, & puis nous parlerons d'autres choses, ou bien nous prierons Dieu car desia la chandelle est à l'habitaete.

Je seray fort ayſe d'apprendre ces distinctions, dit Monsieur du Pont, & est mesme necessaire que chacun les ſçache, pour beaucoup de raisons, poursuiuez donc vostre discours.

Trois Ordres establis par saint François.

Il faut que vous ſçachiez, Messieurs, que saint François nostre Chef & Patriarche, establit trois Ordres, le premier qu'il nomme des Freres Mineurs, est aujourdhuy diuisé en trois corps, d'Obseruantins dits Cordeliers, Recollets & Capucins, qui sont tous trois les vrais Freres Mineurs & Obseruateurs d'une meſme Reigle & Profession.

Le second de pauvres Dames, ou fille de sainte Claire. Le troisieme qui estoit quasi à la mode des Confrairies d'aujourd'huy est des penitens de l'un, & l'autre sexe d'hommes, & de femmes viuans en leur propres maisons.

Les seuls Freres Mineurs sont obligez par leur Regle de viure des seules aumosnes offertes, ou mandiees, & ne doiuent receuoir argent, rentes n'y reuenus, sans licence expresse du saint Siege, auquel ont eu recours les Freres Mineurs conuentuels, qui par ce moyen viuent en conscience possedans du reuenue.

Les filles de sainte Claire doiuent estre patures & mandiantes, sinon celles qui sont priuilegiees, non qu'elles meimes puissent sortir de leur Monastere pour mandier leur vie, car ce n'est pas le propre des filles, mais on leur ordonne des Tertiaires ou Freres au chappeau, qui ont soin d'elles en cest office.

Pour les Penitens du troisieme Ordre de l'vn & l'autre sexe, mariez, & non mariez viuans en leurs propres maisons, ils n'ont autre loix que celle des Chrestiens, & d'observer vne Reigle fort facile, que saint Francois leur a laissée pour contenter leur deuotion, & non pour en faire aucun corps de Religion, comme il est tres probable en ce que plus de deux cens cinquante ans apres la mort de ce saint Pere, il n'y en a point eu d'estably, & n'estoit pas necessaire de faire outre l'intention du Saint, & apporter trouble en son Ordre, par cette multiplication de Religion, desia trop grande aujourd'huy en l'Eglise.

L'Ordre des Peres Tertiaires que l'on appelle à Paris Picpuces, ou Capucins de

Ordre des  
Peres Ter-  
tiaires.



Picpuces. est le mesme que S. François establi pour les seculiers de l'un, & l'autre sexe, que le R. P. Vincent premier fondateur de cette Congregation a accommodé à son usage; & à celuy de ses Freres, avec le pied nud. & vn habit non bleu, ou perse, avec vne couroye de cuir pour ceinture, comme i'ay veu en quelques Tertiaires, mais tel qu'il ne differe presque en rien du nostre, qu'à leur long manteau, a leur grande barbe, & à deux grâdes moizettes ou pieces de drap attachées à leur capuce qui leur descendent iusque à la ceinture & à la couleur du drap, lequel ils portent de laine obscure, comme les Minimes, & non ourdy de blanc, & tissu de noir, comme les Freres Mineurs, ce qui n'empêche pas qu'ils ne passent souuent pour Recollets ou Capucins, quoy qu'ils ne le soient point, & nous soient tres-differâts en Regle & maniere de vie, comme ayâs argent, rentes & reuenus, & nous chose qui soit que paureté, à laquelle nostre S. Patriarche nous a reduit par sa Regle, ce que ie dis, non pour les blâmer, car ie ne touche pas à leur vertu, mais pour ce qu'il est necessaire que soyez esclaircy & destromper ceux qui s'estoient laissé persuader qu'ils estoient Freres Mineurs, Recollets, ou Capucins, & ne le sont point ains Tertiaires ou Tiercelins, c'est à dire du troisieme Ordre estably par S. François, pour les seculiers, mariez ou non mariez, viuans dans leurs propres maisons.

Or dit le Maistre du Nauire, fort hon-

neste homme, à sa sainte Religion près, car luy mesme s'offrit de me montrer la Sphere: vous voyez tous d'un mesme Ordre & profession, les Cordeliers, les Capucins, & vous, qui sont les premiers & plus anciens de vous trois, car pour les Tertraires ou Picpuces, leur fondateur est encor vivant.

Estant ainsi pressé & honnestement obligé, ie fus contraint de rappeler ma memoire, songer à ce que j'auois autrefois leu, & puis ie leur parlay de la sorte.

Messieurs. Les Peres Recollets ont eu leur commencement dès l'an 1486 deux cens septante sept ans apres l'institution de la Regle qui commença en l'an mille deux cens neuf, & septante & vn an apres la reformation des Peres de l'Observance, dits Cordeliers, qui ne prennent leur origine de plus haut que du Concile de Constance, tenu l'an mille quatre cens quinze, duquel ils receurent leur confirmation par les Peres assemblez ( le Siege Apostolique vaquant ) bien qu'il ayt eu son commencement l'an mille trois cens octante, par le venerable Frere Paul de Trinci Lay, qui en est le fondateur, Dieu ayant voulu establir cette sainte Reforme sur le baze, & fondement de l'humilité, de laquelle ce seruiteur de Dieu estoit particulierement doüé, bien qu'il eut esté tres-noble au monde.

Fondateur  
des Peres  
Cordeliers.

Les Peres Capucins qui sont venus du

depuis ont commencé leur Reformation l'an mille cinq cens vingt cinq, laquelle ne prend neantmoins son origine que l'an mille cinq cens vingt huit, le treiziesme de Juillet, que le Pape approuua cette Religion trente neuf ans apres les Peres Recollects.

Fondateur  
des Peres  
Recollects.

Le fondateur ou celuy qui a donné commencement à la Reformation des Peres Recollects, a esté le venerable Frere Jean de la Puebla Ferrara, personnage tres-insigne en saincteté & merite. Il prit naissance dans l'Espagne des Ducs de Bejar, il estoit propre nepueu du Roy Catholique Dom Ferdinand V. & possedoit la Comté de Benalcazar, & entemble de grands biens.

Estant touché d'une inspiration diuine, il quitta les grandeurs de la terre, & rompit tout à fait avec le monde, pour se consacrer entierement au seruice de nostre Dieu, sous les enseignes du Seraphique saint François, & depuis il obtint du Pape Innocent VIII. par l'entremise d'Elizabeth Reyné d'Espagne licence de bastir quelques Monasteres de Recollection, pour y garder estroittement la Regle de saint François, avec ceux qui seroient portez de la mesme volonté que luy. Ce qui arriua l'an de grace mille quatre cens octante neuf. Il fut le premier qui porta le tiltre de Custode, & exerça cette charge depuis l'an mille quatre cens nonante, iusques à l'an 1495. qu'il deceda.

Le fondateur ou celuy qui a donné commencement à la Reformation des PP. Capucins a esté le Venerable Frere Mathieu Basci, personnage tres insigne en saincteté & merite. natif du Chasteau de Basci, situé aux confins de Monfeltre en Italie, lequel prit l'habit de Religion en vn Monastere appelle sainct Sixte des Peres de l'obseruance, puis les quitta & donna commencement à la Reformation des Peres Capucins l'an 1525.

Fondateur, des PP. Capucins.

Et ayant attiré quelque compaignons comme le Venerable Frere Louys & quelque autres, ils obtindrent du Pape Clement VII. par l'entremise de la Duchesse d'Vrbain la confirmation de leur Ordre par vne Bulle dattée du 13. Iuliet l'an 1528. les soumettant neantmoins tousiours aux Freres Mineurs Conuentuels en la confirmation de leur Prelat, comme nous le sommes au General de tout l'Ordre S. François.

Cronique S. Fran. 3. part. p. 636. l. 9. chap. 15.

Or les Annales de leur Ordre nous asseurent que ce P. Louys qui auoit souffert infinis trauaux, pour establir & amplifier cette sainte Reformation par vn secret iugement de Dieu il quitta tout, & s'alla faire Hermite. Et le Pere Mathieu ne mourut point dans l'Ordre, ains s'en retourna quelque années deuant son trespas à Venize, entre les Peres de l'obseruance où il mourut dans la maison du Curé de S. Moyse le 5. Aoust, apres auoir receu ses derniers Sacremens des Peres del Obseruance & fut enterré dans le Conuent des Obseruantins de Venize, appelle la Vigne.

Annal. Capuc. appar. n. 59. P. Binet. Ief vie P. Math.

Voilà en generalle commencement de ses saints Ordres, desquels Dieu a pris vn soin tres-particulier, & ne fuit point s'estonner si le Pere Louys après auoir bien peiné pour l'establissement des PP. Capucins, s'est fait Hermite, il fuit croire que ça esté par inspiration diuine, & pour auoir vn peu de repos après le travail, cela s'est veu en plusieurs autres bons Religieux, ausquels la solitude fauorise la perfection & la vertu de ceux qui ont vieilly en la Religion comme il est dit en la vie des Peres.

Le bon Frere Machieu qui a esté le premier commençant, a esté aussi le premier qui retourna mourir au sein de la mere, d'où il auoit tiré les enfans qui ont suuy sa premiere pointe, on ne peut en cela qu'admirer les iugemens de Dieu. Le Bon Frere Nicolas Facteur tres-saint personnage, qui mourut il y a quelque années en Espagne auoit esté premierement Coracner, puis Recollect, se fit après Capucien, & retourna mourir Recollect, & luy ayant esté demandé la raison de tous ces changemens, il respondit. Je ne puis faire autre chose que la volonté de Dieu, les Cordeliers & obseruantins sont Saints, les Recollects sont Saints, les Capucins sont Saints, & pour moy ie le croy avec luy, & vous donne aduis que j'apperçois la terre que l'on appelle de la Heue & que bien tost nous arriuerons à Dieppe moyennant la grace de nostre Seigneur, comme nous fismes fort heureusement le meisme iour, & de là de nostre pied à nostre

Conuent de Paris, où nous rendimes nos  
actions de grâces au tout puissant. & receu-  
mes la charité de nos Freres, autant consolez  
de nostre retour que maris de ne nous pou-  
voir assez tesmoigner les effects de leur bien-  
veillance, laquelle ie prie Dieu recompenser  
dans le Ciel, Amen.

*Fin du troistesme Liure.*



HISTOIRE  
 DV CANADA,  
 ET  
 VOYAGES DES PERES  
 RECOLLECTS EN LA  
 nouvelle France.

LIVRE QUATRIESME.

*Avis de l' Autheur donné à Monseigneur  
 le Duc de Montmorency Viceroy, touchât  
 la preeminence que les Huguenots pre-  
 tendoient leur estre deuë, & du choix que  
 les PP. Recollects firent des PP. Iesuites  
 pour estre secodés à la mission du Canada.*

CHAPITRE I.

Desordres  
 en Canada.



Le silence est vne vertu telle que  
 hors son temps n'est plus vertu.  
 Les desordres que j'auois veus en  
 la nouvelle France, m'obligerent  
 puissamment d'en aduertir Monseigneur le

Duc de Montmorency Viceroy du païs pour y apporter les remedes necessaires, car les Huguenots tenoient par tout le dessus dans leurs vaisseaux faisans leurs prieres, & nous contraincts de tenir la prouë en chantans les loüanges de nostre Dieu, qu'estoit proprement mettre le trompeur Baal au dessus du vray Dieu.

Et la cause de ce desordre procedoit de ce que les principaux de la flotte avec la pluspart des officiers estoient de la religion pretendue & reformée. lesquels auoient esté ozés iusques là, que de chanter de nouveau leurs marottes, pendant qu'un de nos Freres disoit la sainte Messe à la Traicte, pour l'interrompre ou le contrarier ce sembloit; tellement que ce n'estoit pas le moyen de planter la foy, où les chefs & principaux estoient contraires à la mesme foy, mais plustost vne confusion de croyance aux Sauvages, qui s'apperceuoient desja de nos differentes manieres de seruir Dieu, disans que les vns faisoient le signe de la Croix, & les autres non.

Ie dressay donc des memoires lesquels ie presentay à ce Seigneur Duc, qui en désira la lecture & estre luy mesme le gardien de mes cayers pour les presenter à son conseil, auquel il me pria d'assister, mais qui eut tant de remise, qu'à la fin ie ne m'y pû trouver pour quelque affaire particuliere qui me suruint, & à mon deffaut le Pere Irenée y accompagna nostre R. P. Prouincial qui y receut contentement.



Viceroyau-  
re a Mon  
seigneur de  
Vantadour.

Neantmoins à peine l'ordre necessaire est il estably par ce Seigneur Duc en son conseil, qu'il est mandé pour le service du Roy dans ses gouuernemens, c'est ce qui l'obligea, outre les autres grandes & serieuses charges, de se deffaire de la Viceroyauté du Canada, entre les mains de Monseigneur le Duc de Vantadour son nepveu, lequel suivant l'intention dudict Seigneur son oncle, nous fist l'honneur de nous communiquer ses pieux desseins & la volonté qu'il auoit d'establir de grandes colonies dans le pais, si le mal-heur par l'impuissance ne luy eut empesché d'esclorre ses diuins projets.

Nous voyla donc dans de grandes esperances, & selon la grandeur des choses qu'on nous despeignoit, nous iugeōs avec le mesme Seigneur, que pour entretenir tant de peuplades, continuer la conuersion des Sauvages, & establir des Seminaires partout pour l'instruction de la jeunesse, il nous estoit necessaire d'auoir le secours de quelques Religieux rentez, qui peussent par leurs propres commoditez & moyens, fournir aux frais & à la nourriture d'edits enfans & nouueaux conuertis, puis que la compagnie des marchands s'excu- soit sur son impuissance, & nous sur nostre Re- gle qui nous deffend les reuenus.

Fismes  
choix des  
Iesui-  
tes.

Entre tous les Religieux nous proposames les RR. PP. Iesuites, lesquels comme person- nes puissantes pouuoient beaucoup à ces peuples indigens, où il faut necessairement auoir de quoy donner si on y veut aduancer, car plus

on leur donne plus on les attire, & n'avez pas dequoy les nourrir, c'est à dire qu'ils vous admireront & peu vous pourront nuire. Ce n'est pas comme dans les Indes où les habitans n'auoient à faire que du secours spirituel simplement, là où ceux cy ont affaire de tous les deux, spirituel & temporel, & par ainsi ie peux dire assurement que la pauueté de S. François a fait vn tres grand fruct aux Indes, & que nous auons eu raison d'appeller le secours des RR. PP. Iesuites au Canada.

Iesçay bien que nos Peres establirent des Colleges & Seminaires par toutes les deux Indes auant la venue des RR. PP. Iesuites, auxquels ils les cederent volontairemēt à leur arriuée, comme ayans d'ailleurs assez d'autres occupations à precher, conuertir & confesser par tout où ils estoient appelez. Mais le Roy d'Espagne y pouruoit tellemēt par la main de ses officiers, avec d'autres personnes deuotes, qu'ils n'y auoient autre plus grand soin que de catechiser les enfans, les instruire aux bonnes lettres, & les conuertir à Iesus Christ, sans se mesler des rentes que des personnes honnestes & vertueuses auoient en maniere, mais icy, comme i'ay dit, il en va tout autrement, car personne n'a pris soin de nous seconder que de parole seulement, à la reserve de quelqu'vns de nos amis.

Ce choix que nous fimes desdits Pere Iesuites pour le Canada, fut fort contrarié par beaucoup de nos amis, qui taschoient de nous en dissuader, nous assurant qu'à la fin du

Les Recol-  
lects cedent  
leurs Col-  
leges aux  
Iesuites.

compte ils nous mettroient hors de nostre nation & du païs, mais il n'y auoit point d'apparence de croire ceste mesconnoissance de ces bons Peres; ils sont trop sages & vertueux pour le vouloir faire, & quand bien vn ou deux particuliers d'entr'eux en auroient eula volonté, vne hyrondelle ne fait pas vn Printemps, ny vn ou deux Religieux la communauté, & par ainsi c'eut esté crime de se mesfier d'eux, non pas mesme en la pensée, car il paroist que par tout ailleurs nous auons vescu en paix avec eux.

Pour reuenir au suiet de cette proposition, le P. Irenée estant en l'hostel dudit Seigneur Duc, y arriva fort à propos le R. P. Noiroi Iesuite, auquel ledit P. Irenée ayant fait ouuerture de l'affaire, pria ledit Seigneur de l'agrecer comme il fist, après que ledit P. Noiroi eut accepté l'offre d'une affection nonpareille, (car il estoit fort zelé) protestant au nom de la compagnie, qu'ils nous en auroient vne eternelle obligation. Quelqu'vns d'eux en suite nous vindrent prier de leur faire part de quelque memoires de la langue Huronne que i'auois dressez pour leur seruir, lesquels ie ne pû leur donner pour lors, n'estans pas encores en estat.

Les choses estant en telle disposition, il fut question de faire passer au conseil dudit Seigneur & de la compagnie des Marchands tout ce qui estoit de cet accommodement, & deuions nous y trouver ensemble avec eux, mais n'ayans pas esté aduertiy du iour, lesdit Peres y assisterent

Assisterent sans nous, & à mesme temps partirent pour Dieppe, où des-jà estoit arriué pour le mesme voyage le Pere Ioseph de la Roche Daillon Recollet, avec vn ieune Sauvage Canadien, qui depuis cinq ans auoit esté enuoyé en France par nos Religieux de Kebec, lequel après auoir esté bien instruit & endoctriné aux choses de la foy, fut baptizé & nommé par deffunct Monsieur le Prince de Guimée son parrain, Pierre Anthoine, qu'il entreteint aux estudes iusques après sa mort, que l'enfant fut congru en la langue Latine, & si bon François; qu'estant de retour à Kebec nos Religieux furent contraints le renuoyer pour quelque temps entre ses parens, afin de reprendre les idées de sa langue maternelle qu'il auoit presque oubliée, dequoy il fit quelque difficulté au commencement, car comme le P. Ioseph le Caron Superieur de Kebec, luy eut proposé cette obediencie, il le pria les larmes aux yeux de l'en vouloir dispenser, disant: comment mon Pere vostre Reuerence voudroit elle bien me renuoyer entre les bestes qui ne cognoissent point Dieu, mais le Pere luy reparti que c'estoit pour leur faire cognoistre, & pour reprendre sa langue maternelle qu'il l'y enuoyoit, afin d'ayder à sauuer ses parens & tous ceux de sa Nation, apres quoy il obeit & se disposa pour partir, duémét instruit de la maniere comme il se deuoit gouverner parmy ses gens, sans courir risque de son salut.

Pierre Anthoine Canadien conuerty.

Dés le lendemain matin estant en ville, ie

rencontray fort à propos vne personne de qualité interessée dans le party , avec lequel m'abouchant il m'aduertit de tout le resultat du conseil , & comme les R.R. PP. Iesuites auoient obtenu la nourriture de deux de nos Religieux, de six que la compagnie nous entretenoit de tout temps, & par ainsi reduit nostre nombre de six à quatre, qui ne fut pas pris à bonne augure.

Cet aduertissement donné, ie fustrouuer Monseigneur le Duc de Vantadour, auquel ie fis mes plaintes, & le priay d'y remedier, comme il fist promptement, commandant au sieur Girard son Secretaire d'en escrire de sa part à Messieurs les Directeurs & Chefs de l'embarquement à Dieppe, afin qu'ils aduertissent les R.R. PP. Iesuites, que l'intention de la compagnie n'estoit pas qu'ils prissent part à la nourriture de six Recollects, que depuis plusieurs années ença, les compagnies anciennes & nouvelles, auoient entretenus dans le Canada, autrement qu'il leur reuoquoit son consentement, à quoy les Peres obeirent promptement, & se submirent aux volontaz dudit Seigneur Duc.

Cette petite action n'a neantmoins en rien alteré l'amour & le respect que nous auons à ces grands hommes, ie dis grâds pour ce qu'ils le sont en effect de prudence & de science, prudens & respectueux dans vn point, qui les maintiendra tousiours dans la vertu, & le bon odeur de ceux qui sçauent qu'aux Religions, où la ciuilité & le respect reciproque man-

que, la vertu manque aussi, il ne s'en suit pas pourtant, qu'il ne se puisse glisser de petits manquemens dans les compagnies les mieux réglées & les maisons les mieux policées. Les plus grands Saints ont eu quelquefois des débats, mais qui ont trouvé leur mort aussitôt que leur naissance.

Toutes choses étant en bon ordre & l'équipage dans les vaisseaux, on se mist sous voile après les prières accoustumées, mais si favorablement qu'ils traverferent ce grand Ocean sans aucun peril, & si heureusement qu'en vn temps tres-court en comparaison de l'ordinaire, ils arriuerent avec contentement dans ce désiré port de Kebec, où ils furent receus des hyuernans, (c'est ainsi qu'on appelle les habitans de Kebec) avec la ioye & la courtoisie qu'ils pouuoient esperer de ceux, qui esperoient encore plus d'eux à cause de leur necessité.

Or comme c'est l'ordinaire que les choses saintes sont toujours contrariées en leur commencement, & que de tant plus le diable en preuoit de pertes, plus il se roidit contre icelles par toutes sortes de voyes pour les empêcher s'il pouuoit. Les R. R. PP. Iesuites n'estoient pas encores sorty des barques, qu'ils furent aduertis qu'il n'y auoit point d'ordre de les loger à Kebec ny au fort, & tellement esconduis qu'on parloit de les repasser en France, ce fut vn mauuais salut pour eux, & vne facheuse attaque, capable d'estonner des personnes moins constantes. Mais nos Freres

Logeons  
les PP. Ie-  
suites.

prenans part dans les interets de ces bons Peres sçachans cette disgrace, leur offriront charitablement, & les mirent en possession cordialement, de la iuste moitié de nostre maison (à leur choix) du jardin & tout nostre enclos, qui est de fort longue estenduë fermé de bonnes pallissades & pieces de bois, qu'ils ont occupez par l'espace de deux ans & demy.

De plus ils leur presterent vne charpente toute disposée & presté à mettre en œuvre, pour vn nouuean corps de logis, d'enuirõ 40. pieds de longueur, & 28. de large, & en l'an 1627. ils leur en presterent encore vne autre que nos Religieux auoient derechef fait dresser pour aggrandir nostre Couuent, lesquelles ils ont employées à leur bastiment commencé au delà de la petite riuere sept ou 800. pas de nous, en vn lieu que l'on appelle communement le fort de Iacques Cartier.

Et pour vous monstrier comme en effet nos Religieux seuls sont cause après Dieu que lesdits RR. PP. Iesuites sont établis dans le Canada (ce que nous auons fait pour estre assistés en la conuersion des Sauvages) voicy ce que le R. P. Lalemât supérieur de leurs Peres en Canada, en escriuit au sieur de Châplain, par vne lettre dattée du 28. Iuillet 1625. & vne autre du mesme iour & an à nostre R. P. Prouincial.

Lettre du P.  
Lalemant  
au sieur de  
Châplain

**M**ONSIEUR,  
*Nous voicy graces à Dieu dans le resort de vostre Lieutenantance où nous sommes heureusement arrivés, après auoir en vne des belles tra-*

verses qu'on aye encor experimenté, Monsieur le General après nous auoir declaré qu'il luy estoit impossible de nous loger ou dans l'habitation oï dans le fort, & qu'il faudroit ou, repasser en France, ou nous retirer chez les Peres Recollets, nous a contrainct d'accepter ce dernier offre. Les Peres nous ont receus avec tant de charité qu'il nous ont obligez pour un iamaïs. Nostre Seigneur sera leur recompence. Vn de nos Peres estoit allé à la traicte en intention de passer aux Hurons ou aux Hiroquois, avec le Pere Recollet qui est venu de France, selon qu'ils aduiseroient avec le Pere Nicolas, qui se denoit treuuer à la traicte & conferer avec eux, mais il est arriué que le pauvre Pere Nicolas au dernier saut s'est noyé. ce qui a esté cause qu'ils sont retournez, n'ayans ny cognoissance, ny langue, ny information: nous attendons donc vostre venue, pour resondre ce qui sera à propos de faire. Vous scaurez tout ce que vous pourrez desirer de ce pays du P. Ioseph, c'est pourquoy ie me contente de vous assureur que ie suis, Monsieur, Vostre tres-affectionné seruiteur, Charles Lalemant. De Kebec ce 28. Iuillet 1625.

Mon Reuerend Pere,

*Pax Christi.*

**C**E seroit estre par trop mescognoissant de ne point escrire à vostre Reuerence, pour la remercier, tant des lettres qui furent dernièrement escrites en nostre faueur aux Peres qui sont icy en

Lettre du P.  
Lalemant  
au P. Provincial des  
Recollets.



la nouvelle France, comme de la charité que nous avons receues desdits Peres, qui nous ont obligé pour un iamaïs, ie supplie nostre bon Dieu qu'il soit la grande recompence & des uns & des autres, pour mon particulier i'escris à nos Superieurs, que s'en ay un tel ressentiment que l'occasion ne se presentera point que ie ne le fasse paroistre. & les supplie quoy que d'ailleurs bien affectionné de tesmoigner à tout vostre saint Ordre le mesme ressentiment. Le P. Ioseph dira à vostre Reuerence le sujet de son voyage pour le bon succès duquel, nous ne cesserons d'offrir & prieres & sacrifices à Dieu, il faut ceste fois aduancer à bon escient les affaires de nostre Maistre, & ne rien obmettre de ce qu'on pourra s'aduiser estre nécessaire, i'en ay escrit à tous ceux que i'ay creu y pouuoir contribuer que ie m'assure s'y emploieront si les affaires de France le permettent, ie ne doute point que vostre Reuerence ne s'y porte avec affection, & ainsi, virtus vnita feru beaucoup d'effet, en attendant le succès ie me recommande aux saint. Sacrifices de vostre Reuerence, de laquelle ie suis.

De Kebec ce 28. Iuillet

1625.

Tres-humble seruiteur,  
Charles Lalemant.

A mon Reuerend Pere le P. Prouincial  
des RR. Peres Recollects.

Le bon Pere Ioseph le Caron & tous les Religieux resiouys de la venuë de si bons hostes, creut qu'en faisant vn voyage en France, il amelioreroit fort le Canada, & adionsteroit vn autre bië aux RR PP Iesuites, qu'estoit quelque benefice qu'il esperoit du Roy pour la nourriture des enfans & nouueaux conuertis, & ce qui luy en donnoit dauantage d'esperance, estoit l'honneur qu'il auoit eu estant au monde d'enseigner à sa Maesté, les premiers rudimens de la foy, il n'y pû rien faire neantmoins, car encor bien que le Roy eut bonne volonteé comme ie vis en effet, il fallut passer par tant de mains, que lors que nous pensames estre le plus aduancé, ce fut lors que tout estoit desesperé & qu'il fallut penser du retour après auoir receu vn petit bien-fait de sa Maesté; qu'elle fist deliurer elle mesme ne s'en fiant pas à ses officiers, qui ne nous seruoient que de remises.

Le Roy  
nous fait  
vne au-  
moine.

Le Pere s'embarqua donc pour France à la fin du mois d'Aoult 1625. qui estoit la mesme année que les RR. PP. Iesuites estoient arriuez à Kebec, & y fist les negociations que ie viens de dire, marry de n'y auoir pû faire dauantage, & s'embarqua pour son retour l'année suiuante dans la Catherine vaisseau de 250. tonneaux, avec le F. Geruais Mohier son compagnon, & arriuerent heureusemēt à Tadoussac le 28. Iuin 1626. où ayans mis pied à terre, le bon Frere ( encor nouueau) se trouua comme dans vn abisme d'estonnement & de merueille à l'aspect de ces pauures Sauvages desquels il

eut quelque apprehension au commencement, car cōme il m'a dit luy mesme, il luy sembloit voir en eux quelque demons, ou des caresmes prenans, tant il les trouuoit estrangemēt accommodéz. Il en prend de mesme presque à tous ceux qui les voyent pour la premiere fois, & puis on s'y accoustume, comme de voir d'autres personnes de deçà mieux couuertes.

**Grand  
festin à  
Tadoussac.**

Il se preparoit pour lors vn grand festin dans vne cabane à plus de 200. Sauvages, hommes, femmes & enfans, auquel il fut inuité par le maistre, qui pēsoit en cela le gratifier de beaucoup, mais il se trōpoit bien fort, car il n'auoit pas l'appetit aiguisé jusques là, que de pouuoir māger d'vne telle viande, qui n'estoit point à son goust. De le refuser il n'y auoit point d'apparence pour ce qu'ils ne sçauent que c'est d'estre esconduis, & l'accepter, c'estoit se mettre à l'impossible, que fit donc ce bon Religieux il s'assit à platte terre cōme les autres, tint bonne mine & ne mangea point du tout. Ce que voyans quelqu'vns de la troupe, luy presenterēt vn gros morceau de graisse d'ours à manger, qu'ils estimēt delicieuse, comme nous faisons icy la perdrix, mais c'estoit le faire tōber de fiebure en chaud mal, cōme l'on dit, & demeura les bras croisez, ô mon Dieu, pendant que les autres se donnoient au cœur ioye de 4. grande chaudieres, de poix, prunes, figues, raisins, biscuis, poisson & chair d'ours, le tout bouilly, cuit & meslé ensemble avec vn auirō.

Il me vient de resouuenir de ma premiere entrée dans leurs cabanes, mais il est vray que ie trouuay leur menestre fort dégoustante,

car la regardant seulement de l'œil, elle me faisoit soufleuer le cœur, & cependant avec la grace du bon Dieu, ie m'y suis bien accoustumé du depuis & à des mortifications bien plus grandes que lon ne faiët pas icy.

Le festin finy, il prist congé de ses hostes avec vn ho, ho, ho, pour remerciement de leur bonne chere, & s'en retourna au Navire plus affamé qu'il n'en estoit party. & peu apres se mirent sous voile pour Kebec, où ils arriuerent le quatriesme de Iuillet, en tresbonne santé Dieu mercy, & ayans rendu les graces ordinaires à nostre Seigneur, ils receurent la charité & bon accueil qu'on a accoustumé de faire aux voyageurs & pelerins François, des commoditez du pays.

*Comme le Pere Ioseph de la Roche Recollect, & le Pere Brebeuf Iesuite, monterent aux Hurons, & d'un petit Huron qui nous fut amené, lequel fut conduit en France, puis baptisé.*

## CHAPITRE II.

**I**L est tres-necessaire d'auoir des Religieux en Canada, & par toutes les Nations errantes, pour les pouuoir instruire en la loy de Dieu, mais le principal fruiët se doit es-

perer des peuples stables & sedentaires. Le Pere Ioseph de la Roche, se resouenant de ce que ie luy en auois dit, se resolut d'y aller, & avec luy le R. P. Brebeuf Iesuite, lesquels à ce dessein partirent de nostre Couuent de nostre Dame des Anges, enuiron le mois de Iuillet de l'an 1525. pour les trois riuieres, & de là au Cap de Victoire, où se tenoit la traite avec les Sauuages de diuerses contrées là assemblez.

Estant arriuez aux barques, ils en communiquèrent avec les Chefs, lesquels en loüans leur zele, leur firent offre de tout ce qui leur faisoit besoin pour leur voyage, & leur donnerent des rassades, cousteaux, chaudieres, & autres vstencilles de mesnage qu'ils accepterent pour leur seruir dans le pays, & pour en accommoder leurs Sauuages, & ceux qui les nourriroient, ou leur rendroient quelque seruitee.

P Nicolas  
noyé.

Pendant qu'on dispoisoit leur petit fait, ils s'informerent du Pere Nicolas par le moyen du Truchement Huron, mais ayans appris qu'ils l'auoient noyé au dernier saut, avec nostre petit disciple à uhaitique, ils en furent fort affligez, & contraincts de s'en retourner à Kebec sans rien faire, n'ayans pas eu assez de courage pour passer ce couplà aux Hurons, comme ils firent l'année d'après, auquel temps le Pere Ioseph conuint avec quelques Hurons de nostre cognoissance qui le receurent courtoisement en leur société, mais pour le pauvre Pere Brebeuf,

il y eut vn peu plus de difficulté, car outre qu'il leur estoit nouueau, & aussi mal armé que nous, ils prenoient pour excuses qu'il estoit vn peu lourd pour leur canot, qui estoit vn honneste refus fondé sur la raison, car si vne personne pesante panche tant soit peu plus d'vn costé que d'autre, ou qu'en entrant dedans il ne met le pied doucement & droitement au milieu du canot, c'est à dire qu'il tournera, & que tout renuersera dans la riuere, & puis voyez si vous scauez nager avec vos gros habits, ce sera avec peine, car cela peut arriuer à de certains endroits, d'où les Sauvages mesme ne se scauroient retirer qu'en se noyans.

Mais comme le Pere Brebeuf accompagné pour lors du Pere de Noue, eut fait quelque present honneste aux Hurons, il trouua en fin place dans vn canot, qui le consola fort, & puis partit apres les autres, sous la garde de nostre seigneur, & de son bon Ange, où nous les laissons aller pour parler d'vn petit Huron qui nous fut amené, & puis au Chapitre suiuant, ie vous donneray vne brefue relation d'vn voyage que le Pere Ioseph fist passant des Hurons aux Neutres.

La mort du pauure Pere Nicolas fut vne perte très-notable pour le pays, aussi fut-il également regretté des Sauvages, & des François qui trouuoient en luy vne grande science, accompagnée d'humilité, & d'vne honneste & douce conuersation, qui me fait

P. Nicola  
fort bons  
Religieux.

dire qu'il eut rendu de grands seruices à nostre Seigneur en cette mission s'il luy fut donné vne plus longue vie, car les Huguenots mesmes aduouoient ses merites & ses graces, mais le principal est qu'il estoit fort bon Religieux.

Vn Huron  
nous amena  
son fils  
en Canada.

Entre les Hurons qui luy estoient les plus affectionnez, il y eut vn bon homme qui nous amena son fils pour estre instruit en nostre Couuent, auquel le Pere Ioseph le Caron fit toute la meilleure reception qui luy fut possible, comme à vne petite ame qui venoit pour estre enrollée sous l'estendart de Dieu, par le moyen du S. Baptisme, ainsi qu'il fut du depuis.

Or il attriua neantmoins vn petit zele pour ce petit garçon, entre les Reuerends Peres Iesuites, le sieur Emery de Caën, & nous, car chacun desiroit s'en preualoir, & nous l'oster pour l'amener en France. Tous offroient des presents à l'enuie, & cependant le Pere de l'enfant desiroit à toute force qu'il nous restat, disant : comme il estoit vray semblable qu'il nous l'auoit promis, & le vouloit configner entre les mains de nostre Pere Paul qui estoit lors prest de s'embarquer pour France. Le Pere Noirot avec les autres Peres Iesuites, prièrent le Pere Ioseph de faire enuers le Pere du garçon qu'il trouuat bon qu'ils eussent eux mesmes son fils, moyennant quelque gratification, & qu'infailliblement le menant en France, ils le rameneroient l'année prochaine, accómo-

dé à son contentement.

Le sieur Emery de Caën en promettoit encore davantage pour l'auoir, de maniere que nos Religieux, ny le pere de l'enfant par tant de poursuittes, & sollicitéz de tant de prieres, ne sçauoient comment conseruer le garçon, ny comment s'en deffaire. Bon Dieu est il bien possible que l'on cherchat en cela plus l'honneur propre, que vostre interest Seigneur, car le vray zele ne se soucie pas par qui le bien se fait, pourueu qu'il se fasse, ainsi que fit voir nostre Pere Ioseph, lequel se desinteressant, renonça au petit qui nous appartenoit, & pria en faueur des Reuerends Peres Iesuites, qui le receurent en France de la main du sieur de Caën, par le moyen du Seigneur Duc de Vantadour qui s'employa pour eux.

Mais voicy en quoy parut la souplesse d'esprit du Huron, pour auoir les presens des Peres Iesuites, du sieur de Caën: & nous laisser son fils, car le Pere Ioseph l'ayant prié pour lesdits Peres, il ne vouloit pas le desobliger, ny le sieur de Caën, à cause de la traite; Que fait-il donc, il leur promet à tous deux son fils, & reçoit de mesme leurs presens, qui consistoient en couuertures de lits, chaudières, haches, rassades, & cousteaux, puis la veille du iour qu'il deut partir pour son retour aux Hurons, il dit aux Peres Iesuites qui demeuroient encores à nostre Cōuent: i'ay laissé mon fils entre les mains des Peres Recollects qui vous le garderont, &



audit sieur de Caën la mesme chose, adiousta pour l'instruire en attendant que tu l'emmeine en ton pays, puis partit pour la Prouince apres auoir pris congé du Pere Ioseph, & recommandé son fils, auquel seul il le voulut confier pour demeurer avec nous, ou pour estre conduit en France par de nos Freres.

Le Nauire estant fretté & le sieur de Caën disposé pour son retour en France, demanda le Sauvage, & les Peres Iesuites aussi il y eut derechet vn peu de difficulté à qui l'auroit; car le pere du garçon l'auoit accordé à tous, pour auoir de tous & neantmoins l'auoit laissé chez nous, suivant la premiere intention, car moy demeurant en son pays avec le Pere Nicolas, on nous en auoit promis six de ceux qui estoient de nos petits escholiers, & mesmes il y auoit des filles qui demandoient de venir en France avec nous, mais c'est vne marchandise trop dangereuse à conduite.

En fin ce petit est embarqué, conduit & mené par le sieur de Caën, qui le laissa pour quelque temps chez son pere à Rouen, puis le fit conduire à Paris, où estant les Reuerends Peres Iesuites l'eurent en leur possession, à la faueur de Monsieur le Duc de Vantadour qui le demanda pour eux, lesquels l'ayans fait instruite avec assez de peine, pour n'y auoir personne qui sceut la langue, qu'vn seculier qui le voyoit par fois, ils le firent baptiser avec grande solemnité dans

l'Eglise Cathedrale de Rouën, & fut nommée Louys de saincte Foy, par Monsieur le Duc de Longueville son parain, & Madame de Villars sa maraine, en la presence d'une infinité de peuple qui y estoit accouru, d'autant plus curieusement que quelques Mattelots auoient donné à entendre qu'il estoit le fils du Roy de Canada.

---

*Coppie ou abbrege d'une lettre du V. Pere Joseph de la Roche Daillon Mineur Recollet, escrite du pays des Hurons à un sien amy, touchant son voyage fait en la contree des Neutres, ou il est fait mention du pays, & des disgraces qu'il y encourut.*

### CHAPITRE III.

CE seroit vouloir cacher la lumiere sous le boisseau, que de vouloir nier au public les choses qui le peuvent edifier, ou luy apporter vn saint & innocent diuertissement d'esprit, car l'homme infirme, est de telle nature en ce monde, qu'il est necessaire que son ame iouisse, sinon tousiours du moins par interualle, de quelque chose qui la contente, & par ainsi c'est le seruir & faire beaucoup pour luy, que de luy donner

matiere d'un diuertissement pour l'empescher du mal, s'il n'a de l'amour assez pour attirer en luy les diuines consolations d'un Dieu, apres lesquelles il ny a plus de contentement, qui vaille, ny dequoy on doive faire estat que pour paruenir à ce mesme amour.

Ie vous ay dit comme nostre Pere Ioseph de la Roche Daillon s'estoit embarqué au cap de Victoire, pour le pays des Hurons, en intention de trauailler à leur conuersion & de penetrer iusques aux dernieres Nations pout y porter son zele, & voir si elles estoient capables de recognoistre leur Dieu, & se faire Chrestiens, mais pour ce que ie n'ay pas esté bien informé du succès de ce voyage, & que ie me pourrois tromper en ma relation, ie me contenteray de vous tracer icy en abregé vne lettre que ce bon Pere escriuit à vn sien amy d'Angers; où il luy mande principalement, l'excellence des contrées Neutres, ce qui luy pensa arriuer, & la maniere de leur gouuernement en ces termes.

Lettre ou  
relation du  
P. Ioseph de  
la Roche.

**M**ONSIEVR, humble salut  
En la misericorde de Iesus. Encore est-il permis quoy qu'esloigné, de visiter ses amis par missiues, qui rendent les personnes absentes presentes. Nos Sauuages s'en sont estonnez voyans que souuent nous escriuions à nos Peres esloignez de nous, & que par nos lettres ils apprenoient

nos conceptions , & ce que les mesmes Sauvages auoient geré au lieu de nostre residence. Apres auoir fait quelque sejour en nostre Couuent de Canada, & communiqué avec nos Peres, & les Reuerends Peres Iesuites, Je fus porté d'vne affection religieuse de visiter les peuples Sedentaires, que nous appellons Hurons , & avec moy les Reuerends Peres Brebœuf, & de Noue Iesuites, y estans arriuez avec les peines que chacun peut penser, à raison des mauuais chemins. Je receu lettre ( quelque temps apres ) de nostre Reuerend Pere Ioseph le Caron , par laquelle il m'encourageoit de passer outre à vne Nation que nous appellons Neutre , de laquelle le Truchement Bruslé disoit des merueilles, encouragé par vn si bon Pere, & le grand recit qu'on me faisoit de ces peuples, ie m'y acheminé, & partis des Hurons à ce dessein, le 18. Octobre 1626. avec vn nommé Grenolle, & la Vallée, François de Nation.

Passans par la Nation du Petun, ie fis cognoissance & amitié avec vn Capitaine qui y est en grand credit, lequel me promit de nous conduire à cette Nation Neutre, & fournir de Sauvages pour porter nos paquets, & le peu de viures que nous auions de prouision ne se peut penser viure en ces contrées de mendicité s'est le tromper, ces peuples n'entendans à donner qu'en les obligeans, & faut faire souuent de longues traictes, & passer mesme plusieurs

nuiçts sans trouuer autre abry que celuy des Estoiles. Il executa ce qu'il nous auoit promis à nostre contentement, & ne couchasmes que cinq nuiçts dans les bois, & le sixiesme iour nous arriuasmes au premier village, où nous fusmes fort bien receus graces à nostre Seigneur, & à quatre autres villages en fuite, qui à l'enuie les vns des autres nous apportoiēt à manger, les vns du cerf, les autres des citrouilles, de la neintahouy, & de ce qu'ils auoient de meilleur, & estoient estonnez de me voir vestu de la sorte, & que ie ne souhaitois rien du leur sinon que ie les conuois par signes à leuer les yeux au Ciel, & faire le signe de la sainte Croix, & ce qui les rauissoit en admiration estoit de me voir retirer certaines heures du iour pour prier Dieu, & vaquer à mon interieur, car ils n'auoient iamais veu de Religieux, sinon vers les Petuncoux, & les Hurons leurs voisins.

En fin nous arriuasmes au sixiesme village, où l'on m'auoit conseillé de demeurer; i'y fis tenir vn coñseil, ou vous remarquerez en passant, qu'ils appellent conseils toutes leurs assemblées, lesquelles ils tiennent assis contre terre, toutes les fois qu'il plaist aux Capitaines, non dans vne salle, mais en vne cabane, ou en pleine campagne, avec vn silence fort estroit, pendant que le Chef harangue, & sont inuiolables obseruateurs de ce qu'ils-

ont vne fois conclu & arresté.

Là ie leur fis dire par le Truchement que i'estois venu de la part des François, pour faire alliance & amitié avec eux, & pour les inuiter de venir à la traicte, que ie les suppliois aussi de me permettre de demeurer en leur pays, pour les pouuoir instruire en la loy de nostre Dieu, qui est le seul moyen d'aller en Paradis. Ils accepterent toutes mes offres, & me tesmoignerent qu'elles leur estoient fort agreables, dequoy consolé, ie leur fis vn present du peu que i'auois, comme de petits cousteaux, & autres bagatelles qu'ils estimerent de grand prix, car en ces pays là on ne traicte point avec les Sauvages, sans leur faire des presens de quoy que ce soit, & en contrelchange, ils m'enfanterent (comme ils disent) c'est qu'ils me declarerent citoyen, & enfant du pays, & me donnerent en garde (marque de grande affection) à Souhariffen qui fut mon pere, & mon hoste, car selon l'aage ils ont accoustumé de nous appeller cousin, frere, fils, oncle, ou nepueu &c. Celuy là est le Capitaine du plus grand credit & autorité qui aye oncques esté en toutes les Nations, car il n'est pas seulement Capitaine de son village, mais de tous ceux de sa Nation en nombre de vingt huit, tant bourgs, villes, que villages, faicts comme ceux du pays

des Hurons , puis plusieurs petits hameaux de sept à huit cabanes , bastis en divers endroits commodes pour la pesche , pour la chasse , ou pour la culture de la terre.

Cela est sans exemple aux autres Nations d'auoir vn Capitaine si absolu , il s'est acquis cest honneur & pouuoir par son courage , & pour auoir esté plusieurs fois à la guerre contre les dix - sept Nations qui leur sont ennemies , & en auoit apporté des testes de toutes , ou amené des prisonniers.

Ceux qui sont vaillants de la sorte sont fort estimez parmy eux. Et quoy qu'ils n'ayent que la massüe , & l'arc , si est-ce qu'ils sont tres-belliqueux , & adextres à ses armes. Apres tout ce bon accueil nos François s'en estans retournez , ie resté le plus content du monde , esperant d'y aduancer quelque chose pour la gloire de Dieu , ou au moins d'en descourir les moyens , ce qui ne seroit peu , & de tascher d'apprendre l'embouchure de la riuere des Hiroquois , pour les mener à la traicte.

I'ay fait aussi mon possible pour apprendre leurs mœurs , & façons de viures , & durant mon seiour ie les visitois dans leurs cabanes , pour les scauoir , & pour instruire , & les trouuois assez traictables , & souuent aux petits enfans qui sont fort esueille

lez, tous nuds, & escheuelez, ie leur faisois faire le signe de la saincte Croix, & ay remarqué qu'en tous ces pays, ie n'en ay point treuue de bossus, borgnes, ou contrefaits.

Ie les ay tousiours veu constans en leur volonté d'aller au moins quatre canots à la traicte, si ie les voulois conduire, route la difficulté estoit que nous n'en scauions point le chemin, iamais Yroquet Sauvage cogneu en ces contrées, qui estoit venu là avec vingt de ses gens, à la chaisseau au castor, & qui en print bien cinq cens, ne nous voulut donner aucune marque pour cognoistre l'emboucheure de la riuere, luy & plusieurs Hurons nous asseuroient bien qu'il ny auoit que pour dix iours de chemin iusques au lieu de la traicte, mais nous craignons de prendre vne riuere pour vne autre, & nous perdre, ou mourir de faim dans les terres.

Trois mois durant i'eus toutes les occasions du monde de me contenter de mes gens. Mais les Hurons ayans descouuert que ie parlois de les mener à la traicte firent courir par tous les villages, où ils passoient de fort mauuais bruits de moy, que i'estois vn grand Magicien, que i'auois empesté l'air en leur pays, & empoisonné plusieurs, que s'ils ne m'affommoient bien tost, ie mettrois le feu dans leurs villages, ferois mourir tous les enfans, enfin i'estois



à leur dire vn grand Atatanire, c'est leur mot, pour signifier celuy qui faict les sortilèges qu'ils ont le plus en horreur, & en passant sçachez qu'il y a icy force sorciers, & qui se meslent de guarir les maladies par marmoteries. & autres fantaisies, en fin ces Hurons leur ont tousiours dit tant de mal des François qu'ils se sont pû aduiser pour les diuertir de traicter avec eux, que les François estoient inacoatables, rudes, tristes & melancholiques, gens qui ne vivent que de serpens, & venins, que nous mangions le tonnere, qu'ils s'imaginent estre vne chimere nompareille, faisant des comptes estranges là dessus, que nous auons tous vne queuë comme les animaux, & les femmes n'ont qu'vne mammelle, située au milieu du sein, qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois, & y adioustent mille autres sottises pour nous faire hayr d'eux.

Et en effect ces bonnes gens qui sont fort faciles à persuader me prindrent en grand soupçon, sitost qu'il y auoit vn malade, ils me venoient demander s'il estoit pas vray que ie l'eusse empoisonné, qu'on me tueroit asseurement, si ie ne le guarissois, à auois bien de la peine à m'excuser & deffendre, en fin dix hommes du dernier village, appelé Quaroronon, à vne iournée des Hiroquois, leurs parens & amis, venans traicter à nostre village me vindrent visiter,

& me conuierent de leur rendre le reciproque en leur village, ie leur promis de n'y pas manquer lors que les neiges seroient fonduës, & de leur donner à tous quelques baguettes, dequoy ils se monstrerent contents, là dessus ils sortirent de la cabane où ie logeois, couuant tousiours leur mauuais dessein sur moy, & voyant qu'il se faisoit tard me reuindrent trouuer, & brusquement me firent vne querelle d'Aliemand, l'vn me renuerse d'vn coup de poing, & l'autre prist vne hache, & m'en pensant fendre la teste, Dieu qui luy destourna la main, porta le coup sur vne barre qui estoit là aupres de moy, ie receus encores plusieurs autres mauuais traictemens, mais c'est ce que nous venons chercher en ces pays. S'appaisans vn peu, ils deschargerent leur cholere sur le peu de hardes qui nous restoient, ils prindrent nostre escritoire, couverture, breuitaire, & nostre sac, où il y auoit quelques iambettes, esguilles, alaines, & autres petites choses de pareille estoffe, & m'ayant ainsi deualité, ils s'en allerent toute la nuit fort ioyeux de leur employé, & arriuez en leur village faisans reuenë sur leurs despoüilles, touchez peut-estre d'vn repentir venu du tres-haut, ils me renuoyèrent nostre breuitaire, cadran, escritoire, souuerture, & le sac, mais tout vuide.

Lors de leur arriüée en mon village, appellé Ounontisaston, il ny auoit que des

femmes, les hommes estans allez à la chasse du cerf, à leur retour ils me tesmoignerent estre marris du defastre qui m'estoit arriué, & puis n'en fut plus parlé.

Le bruit courut incontinent aux Hurons que l'auois esté tué, dont les bons Peres Brebeuf, & de Noue qui y estoient restez m'enuoyerent promptement Grenolle pour en sçauoir la verité. avec ordre que si i'estois encore en vie de me ramener, à quoy me conuioit aussi la lettre qu'ils m'auoient escrite avec la plume de leur bonne volonté, & ne voulu leur contredire, puis que tel estoit leur aduis, & celuy de tous les François, qui apprehendoient plus de disgraces en ma mort que de profit, & m'en reuins ainsi au pays de nos Hurons, où ie suis à present tout admirant les diuins effets du Ciel.

Le pays de cette Nation neutre est incomparablement plus grand, plus beau & meilleur qu'aucun autre de tous ces pays, il y a vn nombre incroyable de cerfs, lesquels ils ne prennent vn à vn comme on fait par deça, mais faisant trois hayes en vne place spacieuse, ils les courent tout de front, tant qu'ils les reduisent en ce lieu où ils les prennent, & ont cette maxime pour toutes sortes d'animaux, soit qu'ils en ayent besoin ou non, qu'ils tuent tout ce qu'ils en rencontrent, de crainte, à ce qu'ils disent, que s'ils ne les prenoient, que les bestes iroient raconter aux autres comme elles auroient esté couruës,

& qu'en suite ils n'en trouueroient plus en leur necessité. Il s'y trouue aussi grande abondance d'orignas, ou eslans, castors, chats Sauvages & des escurieus noirs plus grands que ceux de France, grande quantité d'outardes, coqs d'Inde, grües & autres animaux, qui y sont tout l'Hyuer qui n'est pas long, ny rigoureux comme au Canada, & n'y auoit encores tombé aucunes neiges le vingt-deuxiesme Nouembre, lesquelles ne furent tout au plus que de deux pieds de haut, & commencerent à se fondre dès le 26. Ianuier le huitiesme Mars, il n'y en auoit plus du tout aux lieux descouuers, mais bien en restoit il vn peu dans les bois. Le seiour y est assez recreatif & comode, les riuieres fournissent quantité de poissons & tres-bons, la terre donne de bons bleds, plus que pour leur necessité. Il y a des citrouilles, faisoles & autres legumes à foison, & de tres bonne huile, qu'ils appellent à Tournon, tellement que ie ne doute point qu'on deuroit plustost s'y habituer qu'ailleurs & sans doute avec vn plus long seiour y auroit esperance d'y aduancer la gloire de Dieu, ce qu'on doit plus rechercher qu'autre chose, & leur conuersion est plus à esperer pour la foy que non pas des Hurons, & me suis estonné comme la compagnie des marchands, depuis le temps qu'ils viennent en ces contrées n'ont fait hyuerner audit pais quelque François; ie dis asseurement qu'il seroit fort facile de les mener à la traicte, qui seroit vn grand bien pour aller & venir par vn che-

min si court & si facile comme ie vous ay iadit, car d'aller de la traicte aux Hurons parmy tous les sauts si difficiles & tousiours en danger de se noyer, il n'y a guere d'apparence, & puis des Hurons s'acheminer en ce pais six iournées, trauersant les terres par des chemins effroyables & espouventables comme j'ay veu, ce sont des trauaux insupportables, & seul le scait qui s'y est rencontré.

Donc ie dis que Messieurs les associez deuroient (à mon aduis) enuoyer hyuerner des François, dans le pais des Neutres moins esloignez que celui des Hurons, car ils se peuuent rendre par le lac des Hiroquois au lieu où l'on traicte tout au plus en dix iournées, ce lac est le leur aussi, les vns sont sur vn bord & les autres sur l'autre, mais i'y vois vn empeschement qui est, qu'ils n'entendent gueres à mener les canots, principalement dans les sauts bien qu'il n'y en aye que deux, mais ils sont longs & dangereux, leur vray mestier est la chasse & la guerre, hors de là sont de grands paresseux, que vous voyez comme les gueux de France, quand ils sont saouls couchez le ventre au Soleil, leur vie comme celle des Hurons fort impudique, & leurs coustumes & mœurs tout de mesme, le langage est differant neantmoins, mais ils s'entendent comme font les Algonquins & Montagnais, d'habis ne leur en cherchez pas, car mesme ils n'ont pas de brayens, ce qui est si estrange & qui ne se treuve que dans les Nations les plus Sauuagines. Et pour vous dire au vray, il seroit expedient

qu'il ne passat icy toutes sortes de personnes, car la mauuaise vie de quelques François leur est vn pernicleux exemple , & en tout ces pais les peuples quoy que Sauvages, nous en font des reproches, disans que nous leur enseignons des choses contraires à celles que nos François pratiquent, pensez Monsieur de quel poix peuuent estre après nos parolles , il est à esperer pourtant de mieux, car ce qui me consola à mon retour fut de voir que nos compatriots auoient fait leur paix avec nostre Seigneur, s'estoient confessez & communiez à Pasques & auoient chassé leurs femmes , & depuis ont esté plus retenus.

Il faut que ie vous die qu'on a traité nos Peres si rudement que mesmes deux hommes desquels les Peres Iesuites s'estoient priuez pour les aecommoder , ont esté retirez par force , & ne leur ont voulu donner viures quelconques , pour nourrir & entretenir quelques petits Sauvages qui souhaittoient de demeurer avec nous, bien qu'ils leur promissent de leur faire satisfaire par quelqu'vns de nos bienfacteurs il est cruel d'estre traité de la sorte par ceux mesme de sa Nation, mais puis que nous sommes Freres Mineurs, nostre condition est de souffrir & priez Dieu qu'il nous donne la patience.

On dit qu'il nous vient deux Peres nouveaux de France, nommez le Pere Daniel Bourcier & le Pere François de Bouille, qu'on nous auoit ia promis de les payer, si cela est, ie vous prie pour surcroist de toutes vos peines.

que prenez pour moy, de me faire seurement tenir vn habit qu'on m'enuoye, c'est tout ce que ie demande, car il ne se fait point icy de drap, & le nostre estant tout usé, ie ne m'en peux passer, les pauvres Religieux de saint François ayans le viure & le vestir c'est tout leur partage en terre, le Ciel nous l'esperons sous la faueur du bon Dieu, pour lequel seruir, tres volontiers, pour le salut de ces peuples auuegles nous engageons nostre vie, afin qu'il luy plaise si il l'agree de nostre soing faire germer le Christianisme en ces contrées, Dieu permet le martyre à ceux qui le meritent, ie suis marry de n'estre pas en cet estat, & n'ignore pas neantmoins, que pour estre reconnu vray enfant de Dieu, il faut s'exposer pour ses freres. Viennent donc hardiment les peines & les traux, toutes les difficultez & la mort mesme me seront agreable la grace de Dieu estant avec moy, laquelle ie mandie par le moyen des prieres de tous nos bons amys de par delà, desquels ie suis & à vous Monsieur, tres humble seruiteur en nostre Seigneur. Fait à Toanchain village des Hurôs ce 18. Iuillet 1627.

Voyla tout ce qui est arriué de plus remarquable au voyage de ce bon Pere, duquel on peut remarquer ce que i'auois autrefois appris, l'enuie & malice de Hurons de ne vouloir pas permettre qu'allassions hyuerner parmy les Neutres, peur de les conduire à la traite par vn chemin racourcy, ce qui leur seroit d'vn grand preiudice à la verité, entant

qu'ils ne pourroient plus traicter avec eux & entiter les castors que les autres porteroient aux François. Le copiste de la lettre du Pere s'est mespris à mon aduis au mot Huron otoronton, qui veut faire signifier de l'huyle, car c'est proprement à dire, beaucoup, ou ô qu'il y en a beaucoup. Il y en a qui auoient voulu soustenir qu'il y auoit plus de distance de Kebec aux Neutres, que non pas aux Hurons, mais ils se trôpoient par la confession mesme du P. Ioseph qui adouë qu'en dix iournées on pourroit descendre à la traicte si on auoit trouué l'emboucheure de la riuere des Hiroquois, ou nos Hurons ne peuuent venir en moins de trois sepmaines. Le coniecture aussi facilement cest approche des Neutres de Kebec, en ce que les Hiroquois sont plus proches des François que les Hurons & les Neutres ne sont qu'à vne iournée des Hiroquois, qui sont tous tirant au Su.

Ces Neutres iouissent (selon l'aduis d'aucuns) de quatre-vingts lieues du pais, où il se fait grande quantité de tres-bon petun, qu'ils traictent à leurs voisins. Ils assistent les cheueux releuez contre la Nation de Feu, desquels ils sont ennemis mortels: mais entre les Hiroquois & nos Hurons, auant cette esmeute de laquelle i'ay fait mention au 26. chapitre du second liure, ils auoient paix & demouroient Neutres entre les deux Nations, chacune desquelles y estoit la bien venue, & où ils n'osoient s'entredire ny faire aucun desplaisir, & mesme y mangeoient souuent ensemble,



comme s'ils eussent esté amis; mais hors de là s'ils se rencontroient, il n'y auoit plus d'amitié ny de careffe, ains guerres & poursuittes qu'ils continuent à outrance, sans qu'on aye encore pû trouuer moyen de les reconcilier & mettre en paix, leur inimitié estant de trop longue main enracinée & fomentée par les ieunes hommes de l'vne & l'autre Nation, qui ne demandent qu'à se faire valoir dans l'exercice des armes & de la guerre pour la patrie, & non pour les duels, qui sont detestez par tout ailleurs, fors de mauuais Chrestiens & de ceux qui ne font point estat de leur salut, qu'ils prodigalissent à la moindre pointille d'honneur qui leur arriue.

Le m'estois autrefois voulu entremettre d'vne paix entre les Hurons & les Hiroquois, pour pouuoir planter le S. Euangile par tout & faciliter les chemins de la traicte à plusieurs Nations qui n'y ont point d'accez, mais quelques Messieurs de la société me dirent qu'il n'estoit pas expedient & pour cause, d'autant que si les Hurons auoient paix avec les Hiroquois, les mesmes Hiroquois meneroient les Hurons à la traicte des Flamands, & les diuertiroient de Kebec qui est plus esloigné.

*De deux François tuez par un Montagnais qui fut emprisonné apres ses ostages rendus. Du lac appelle saint Ioseph où les Sauvages allerent hyuerner & comme ils leuent le camp.*

#### CHAPITRE IV.

EN la mesme année 1627. sur la fin du mois d'Aoust, arriua à Kebec le sieur de la Rade Vice Admiral de la flotte enuoyé par le sieur Guillaume de Caen, pour la traite des pelleteries. Le P. Ioseph le Caron Superieur de nostre maison, luy alla rendre ses deuoirs & offrir les prieres de ses Religieux desquelles il fist assez peu d'estat pour auoir deslors pris resolution en son ame de faire banqueroute à l'Eglise pour espouser vne fille à ce qu'on croit.

La discourtoisie de ce personnage augmentée par ce dessein, se fist encor voir au refus qu'il fist de passer en France vn petit Sauvage nommé Louys, baptizé par nos Peres le iour de la Pentecoste dernier. Le Pere Ioseph n'ayant pû flechir ce cœur endurcy y employa le pere de l'enfant, qui luy fist offre d'vne quantité de pelleteries, vallant quatre fois plus que ne montoit la taxe ordonnée pour le passage d'vn homme en France, mais il demeura

La Rade refuse de passer vn Sauvage en France.

inflexible, on luy parle de s'en plaindre à Messieurs du conseil, & pour cela il ne s'est bianta point, par ainsi il fallut desister & avoir patience en retenant ce petit garçon par deuers nous. On nous a asseuré du depuis que ledit sieur de la Rade estoit rentré au giron de l'Eglise, de quoy ie louë Dieu & m'en resiois.

En ce temps là les Sauvages commencerent de s'assembler pour la pêche de l'anguille desquels vn nommé Mahican Atic Ouche, eut quelque different avec le boulenger de l'habitation & vn autre qui auoit esté à gage de Maître Robert le Chirurgien.

Vn Sauvage est mescontenté par deux François.

Leur dispute ne vint que pour vn morceau de pain que ces François refulerent à ce Sauvage qui leur demandoit avec quelque violence & les autres en luy refusant luy donnerent du poing & presenterent le bout d'vne arquebuzé sans dessein toutesfois de l'en offencer, mais seulement pour repousser la force par la force & la violence de celuy qui estoit violenté par la faim. Ce que le Barbare prit neantmoins tellement à cœur qu'il se resolut dès lors de les tuer tous deux au premier iour qu'il en trouueroit l'opportunité.

En ce temps là le sieur Champlain eut volonté de faire vn voyage au Cap de tourmente, pour lequel il fist choix d'vn nommé Henry domestique de la Dame Hebert & de quelques autres pour conduire sa chaloupe. Ce pauvre Henry auoit eu vn songe admirable la nuit précédente, il luy estoit aduis que reuenant du Cap de tourmente, les Sauvages le  
 vouloient

vouloient tuer à coups de haches & despées, ce qui le fist crier si haut à son compagnon couché auprès de luy, Louys, Louys, lecourez moy, les Sauvages me tuent, que s'estant esueillé au bruit il trouua que c'estoit songe & non point verité, & se rassura à force de luy dire qu'il ne falloit point adiouster de foy aux songes & refuerics qui nous viennent la nuit en dormant.

Sa maistresse qui ne le pouuoit dispenser de ce voyage nonobstant ses excuses & ses prieres, luy conseilla de prendre son chien & qu'il luy seroit de bonne guette, mais le malheur fut que le sieur de Champlain estant pressé de partir, le pauvre Henry n'eut pas le loisir d'embarquer son chien, qui luy eut sauué la vie & tiré du peril.

Le lendemain à certaine heure du iour Mahican Atic Oûche fut au logis de la dame Herbert luy demander vn morceau de pain, car il estoit grand amy de la maison, mais luy ayant esté respondu que celuy qui en auoit la charge estoit allé au Cap de tourmente & qu'il y en auoit pour lors fort peu à la maison, il creut entendant parler de celuy qui auoit la charge du pain que c'estoit le boulanger qui l'auoit offensé, & partant sans autrement s'informer de ce qui en pouuoit estre partie sur le soir bien tard pour l'aller trouuer au cul de sac où il deuoit coucher en la cabane du Chirurgien avec vn pauvre manouurier appelé du Moulin, lesquels avans trouué la cabane fermée, furent contraincts de coucher

sous vn arbre enuolopez dans leurs couuertes à cause du froid.

Le Sauvage  
tue les deux  
François.

Estans tous deux bien endormis arriua le Sauvage Mahican Auec Ouche , avec ses armes la hache & l'espée à onde de laquelle il leur donna tant de coups au trauers du corps, qu'ils resterent morts sur la place sans auoir pû se faire cognoistre , ce qui leur eut sauué la vie, car ce n'estoit point à eux à qui on en vouloit , mais au boulenger de Kebec & au seruiteur de maistre Robert & neantmoins le coup estoit donné dequoy le meurtrier mesme fut fort marry , mais trop tard, car Henry estoit l'vn de ses meilleurs amys.

Ce mal-heur acheué, le mal-heureux barbare tout attristé vouloit courir son fait, il prit les deux corps & les traïna le long de la prairie sur le bord de l'eau, afin que la marée venant elle les emportast puis se rembarqua dans son canot & se retira en sa cabane où il ne fut pas le bien venu pour n'auoir point apporté d'anguilles.

Le lendemain matin les deux François à qui le barbare en vouloit furent où les deux corps morts auoient esté meurtris, & trouuans la trace du sang iugerent de ce qui estoit arriué sans sçauoir encore comment, ils suivirent la piste & trouuerent les deux cadaures sur le bord de l'eau d'où ils les retirerent & les mirent en lieu de seureté hors du hazard de la marée & des flots - puis se rembarquerent dans leur canot pour l'habitation, où ils donnerent aduis au sieur du Pont Graué de ce fu-

neste accident, qui à ceste occasion despecha vne chaloupe au cul de sac pour en rapporter les deux corps ainsi miserablement tuez, puis en mesme temps enuoya aux RR. PP. Iesuites & à nostre Conuent aduertir que l'on se donnast de garde des Sauvages & fist prier le P. Ioseph particulièrement qu'il luy fist la faueur de le venir trouuer pour aduifer à ce qu'on auroit à faire.

La chaloupe arriuée avec les deux corps morts estonna fort tous les François, notamment la dame Hebert, laquelle se resouenant du songe du pauvre deffunt Henry qui auoit esté son domestique s'en affligea fort & disoit en se plaignant d'elle mesme; hélas i'ay esté en cela bien miserable de n'auoir point creu à cest infortuné garçon, qui nous auoit par le ministère de son Ange, comme aduertý de son desastre à venir, mais hélas qui pourroit adiouter de foy aux songes & resueries, qui nous arriuent si souuent en dormant, sinon que l'on manquat de sagesse.

Les corps furent mis dans l'habitation & posez en lieu decent, tandis que tous les Capitaines Montagnais, qui estoient làés environs de Kebec furent mandez par le sieur de Champlain de le venir trouuer promptement, ce qu'ils firent avec la mesme diligence que le truchement Grec leur auoit enchargé, & du mesme pas le Sauage Choumin avec son beau frere vindrent en nostre Conuent faisans les ignorans & les estonnez, mais bien dauantage quand ils virent que l'entrée de la

maison leur fust refusée par nostre F. Geruais qui en estoit le portier. Toutesfois non si rigoureusement qu'il ne mist Choumin au choix d'y entrer & non point à l'autre, s'il ne quittoit premierement, ce qu'il auoit de caché dessous sa robe.

Il y eut là vn petit de contrastes, car les bons gens ne vouloient point aduoüer qu'ils eussent rien de caché, & le bon Frere persueuroit dans son soupçon que ce barbare auoit quelque chose sous la robe qu'il tenoit serrée deuant son estomach, à la fin il en tira vne bayonnette, que quelque Rochelois luy auoient traictée, laquelle il donna audit Frere qui sur ceste indice leur fist quelque reprimende de leur mauuaise volonté à l'endroit des François & de la mort des deux nouvellement tuez, ce qu'il disoit à dessein pour apprendre d'eux qui en auoit esté les meurtriers & non pour aucune mauuaise oppinion, qu'il eut de ce Choumin qui nous estoit tres bon amy.

Choumin neantmoins vn peu picqué au ieu ne se pût taire qu'il ne luy die: Frere Geruaisie croy que tu n'a point d'esprit, pense tu que ie sois si meschant de te vouloir du mal ny à aucun des François: ie viens de l'habitation où i'ay veu les deux corps morts meurtris par les Hiroquois, & non par aucun de nostre Nation, car qu'elle apparence après tant de bien-faits receus que nous soyons si miserables que de tuer de tes gens, tu sçay bien toy-mesme que ie suis vostre amy & à

roustes freres, & que si l'ay deu vous rendre service ie l'ay tousiours fait à mon possible & veux continuer iusques à la mort de vous symer comme mes freres & mes enfans. Tu diras que tu as trouué mon beau frere faisly d'un grand cousteau, mais sçache que ce n'est pas pour faire du deplaisir aux François, mais pour se deffendre des Hiroquois, dont on dit qu'il y a grand nombre dans les bois pour nous surprendre, comme ils ont fait ces deux François dequoy rendent telmoignage nos Capitaines mandez à l'habitation par le sieur de Champlain.

Le Frere Gernais luy repliqua qu'il ne doutoit nullement de son amitié, mais qu'il ne pouuoit croire que ce fussent autres que Montagnais qui eussent fait le coup, & que s'il estoit braue homme il leur descouriroit les meurtriers pour s'en donner de garde vne autre fois, ce qu'il ne voulut faire niant tousiours, qu'il les cogneut, mais il asseura le Frere qu'il feroit son possible pour les descourir & amener vif ou mort à Kebec pour peu qu'on luy rendit son grand cousteau, qui seruiroit pour leur trencher la teste s'ils faisoient les restifs, le frere leur ayant rendu ils partirent pour l'habitation parler au Pere Ioseph, auquel ils conterent ce qui leur estoit arriué depuis leur entre-ueü.

Les Capitaines Sauvages estans tous à Kebec, le sieur de Champlain les harangua & leur fist voir les corps & les playes de ces meurtres, où se recognut que l'espée dont



on s'estoit scruy estoit vne espée ondée , qui fist croire à plusieurs particulierement à Choumin, qu'elle estoit d'un de leur Nation, ce que nioit absolument Mahican Atic Ouche, qui taschoit de se iustifier & couvrir son forfait par ceste simple negatiue , mais il estoit des-ja tellement dans la mauuaise estime de tous les autres Capitaines de sa Nation, qui ne l'osoient neantmoins absolument condamner sans vne plus grande cognoissance de cause, qu'ils deleguerent des personnes pour en faire les informations & poursuiure contre luy.

Estrouachit soustint aussi que le faict auoit esté perpetré, avec l'espée d'un de leur Nation, & qu'il en falloit faire recherche, puis rehaussant sa voix vers tous les siens qui estoient là presens leur dit: ô hommes qui estes icy assemblez ! est il pas vray que nous sommes bien meschans de tuer de la sorte ceux qui nous font du bien & nous assistent de leurs moiens, car sans eux que deuiendrions nous au temps de l'extreme famine qui nous assaille si souuent, nous mourrions tous ou du moins nous souffririons beaucoup, parquoy ie vous promer, dit-il, au sieur Champlain de faire moy mesme vne exacte recherche de ces meschans pour vous les amener en vie ou en rapporter les testes, que ie vous consigneray, partant fiez vous en moy, dequoy le sieur de Champlain le loua & pria de ne desister point de ses poursuittes que les criminels ne fussent des-

conuers, parce qu'il auoit esté dit & conclud par les Chefs François, que iusques à ce qu'ils fussent amenez, il ne seroit permis à aucun Sauvage d'approcher les François de vingt pas loing, soit allans par les bois ou approchans des maisons, sans que premier ils appellassent pour euiter aux surprises à peine d'estre arquebusez par les François qui n'iroient plus sans armes, ce qui troubla fort la pesche de l'anguille car tout cecy arriua au mois d'Octobre l'an 1627. qu'elle commençoit à estre bonne.

L'on fit l'enterrement de ses deux corps le plus honorablement que faire se peut & le seruice acheué, le Pere Ioseph s'en retourna au Conuent avec Choumin, auquel on fist connoistre la malice des Montagnais, qu'il aduoüa franchement & promit que dans deux iours il sçauroit les meurtriers, mais qu'il les prioit de ne point dire à personne qu'il les auroit decelez, ce qu'on luy promit, afin que la vengeance ne combat point sur luy, car entre ces Nations là il ne fait pas bon estre ennemy de personne si on ne se veut mettre dans le hazard d'estre tué.

Estant party de nostre Conuent il s'en alla droit trouuer celuy à qui il auoit veu vne espee à onde, mais vn peu trop tard, car le marchand ayant sçeu qu'on le cherchoit il la ietta dans la riuiera, ou du moins il la cacha si bien qu'elle ne se trouua point, ce que voyant Choumin il luy presenta à tenir le tustebeson, duquel i'ay parlé au chap. des conseils liure

second, mais se tournant de costé il le refusa & pleurant disoit, j'ay tousiours bien aymé Henry, ce qui estoit vray, mais ce n'estoit pas à dire qu'il ne l'eut tué.

Couumin voyant ce refus, il le presenta à plusieurs autres qui ne firent aucune difficulté de le tenir pour ce qu'ils se sentoient innocés, & puis s'en retourna chez nous, où il dit à nos Religieux qu'asseurement Mahican Atic Ouche auoit fait le coup, & qu'il le falloit prédre, il en fut dire autant au sieur de Champlain, qui fist venir ledit Mahican pour voir s'il'aduoit, mais arriué qu'il fut dans la châtre il ne fist que pleurer, disant qu'il estoit vn meschant, & qu'il meritoit la mort, & nya pourtât fort & ferme qu'il eut commis le meurtre.

Et d'autant que l'on auoit trouué la piste de trois personnes de diuerses grandeurs l'on lay demanda si ces deux enfans auoient assisté au meurtre commis, il dit que non, & que n'ayant pas fait le coup il ne les y auoit pas conduits. L'on enuoya querir trois de ses enfans lesquels l'on interrogea, mais sans en pouuoir rien tirer, quel qu'vns estoient d'aduis qu'on les deuoit constituer prisonniers, & d'autres trouuerent meilleur d'en retenir l'vn & laisser aller les deux autres, qui s'en retournerent saisis d'vne telle espouente que le plus grand des deux aagé d'environ 18. a 20. ans arriuant de l'autre costé du fleue tomba mort sur la place, ce qui estonna fort les Sauuages qui disoient que se sentant coupable, il estoit mort de frayeur d'estre fait mourir par iustice.

Les Chefs de Kebec voyans que l'on ne pouuoit lors tirer preuue suffisante pour faire mourir le meurtrier, l'on demeura d'accord avec les Capitaines Sauvages & l'accusé, qu'il donneroit son fils, & Esrouachit l'un desdits Capitaines & parent dudit accusé, vn autre des siens, & que tous deux demeureroient pour ostages iusques à ce que l'on eut decouvert le meurtrier, & que au renouveau ledit Esrouachit seroit tenu de représenter ledit Mahican Atic Ouche, ou le meurtrier conuaincu du crime.

Pendant l'Hyuer l'on fit toutes les diligences possibles pour cognoistre le malheureux, mais les Sauvages interessez en la cause opinerent tous que ce ne pouuoit estre autre que celui duquel on se doutoit, & qu'il ne falloit s'en informer dauantage, pour ce qu'autrement on en offenceroit plusieurs pour vn.

Le Printemps venu l'on esperoit à Kebec que Esrouachit rameneroit son homme, mais craignant d'y receuoir quelque affront il le renuoya par vn Capitaine de Tadoussac, nommé le Jeune la Fouriere, qui le conduit iusques à Kebec, où plusieurs Sauvages entre autre Choumin, donnerent auis qu'il le falloit retenir comme coupable, & deliurer les deux garçons comme innocens, ce qui fut fait.

L'on esperoit bien faire son procès si tost que les Nauires François seroient arrivez, mais la prise qu'en firent les Anglois en em-

Le meur-  
trier est de-  
liuré.

pescherent l'execution, & fut en fin deliuré vn peu auant qu'ils se rendissent maistres du pays, car il ne voulut iamais rien confesser du meurtre commis, bien qu'il s'accusast comme criminel, disans tousiours qu'il estoit vn meschant homme, & auoit merité la mort, mais tout cela n'estoit rien dire, car la Confession veut qu'on die en quoy on a esté meschant, & specifier les fautes.

La pesche de l'anguille fut assez bonne, bien qu'elle ne fut la bõne année, car de deux en deux ans il y en a tousiours vne meilleure que l'autre, ie ne sçay par quelle raison, sinon que le Créateur la ainsi voulu. Les Sauvages ne la firent pas si librement qu'à l'accoustumée, à cause du meurtre commis, dont ils apprehendoient la punition sans qu'on eut dessein de leur mesfaire, c'est pourquoy beaucoup souffrirent de grandes necessitez au mois de Decembre, que les neiges furent basses, & fondoient à mesure qu'elles tomboient, tellement que les Barbares ne pouuoient aller à la chasse, & si n'auoient que fort peu de poisson.

Au commencement du mois de Ianuier Choumin avec vn autre Sauvage vindrent à l'habitation, traiter quelques viures pour leur aider à couler le temps iusques aux grandes neiges, & dirent qu'il y auoit vingt cinq, ou trente personnes, tant hommes, femmes qu'enfans de leur compagnie au delà de la riuere en si grande necessité, qu'il y auoit dix à douze iours qu'ils n'auoient mangé, sinon

des champignons qu'ils trouuoient à des vieux hestres, dont ils se soustenoient.

Choumin ayant eu parole des sieurs de Champlain, & du Pont qu'ils les accommoderoient de quelques viures à credit, il leur fit signe de passer la riuere, & se rendre vers Kebec s'ils pouuoient trouuer passage entre les glaces, comme ils firent, non sans courir de grandes risques de leur vie, mais comme de pauvres loups, la faim les faisoit sortir des bois, dont nous en eusmes huit qu'il nous fallut nourrir l'espace de huit ours, & puis se retirerés; en leurs cabanes proches de l'habitation, où ils demeurèrent iusques à la fin du mois de Ianuier, qu'ils s'en allerent chasser (la saison estant lors bonne) vers le lac de saint Ioseph, où ils firent bien leur profit aux despens des caribouts, eslans & autres bestes qui sont à foison.

Celac de saint Ioseph de grande estendue, a esté ainsi nommé par les François, à cause que le Pere Ioseph supérieur de nostre maison y auoit passé partie d'un Hyuer avec les Barbares, comme en vn tres-bon endroit, tant pour la pesche que pour la chasse, comme i'ay dit, y ayant tout autour quantité de bestes fauues, & des castors en abondance, & d'où il n'y a de l'habitation que pour vne iournée de chemin en Hyuer, & encore moins en esté, mais qui est de tres-difficile accès, à cause de quatorze sauts que l'on rencontre en chemin, où il faut tout porter, & le canot, & l'équipage plus de deux lieues

Lac de S.  
Ioseph.

loin parmy les bois.

Comme ils  
decabanent

Le iour pris que tous les Sauvages deuoient partir pour leur retour parmy les bois, l'un d'entr'eux à ce député, le cria à pleine teste par tout le quartier, disant: O hommes qui estes icy campez, on a iugé à propos que demain matin on decabanera pour vn tel voyage, que tout le monde se tienne donc prest; car ie m'en vay marquer le chemin, ce qu'il fit en donnant quelque coups de haches à certains arbres qui leur seruirent de guide; dont s'admire l'inuention, mais bien dauantage quand sans ces marques il passent de droite ligne, iusques à plusieurs lieuës, trouver vn nid d'oyseau, ie dis vn petit nid d'oyseau, vn morceau d'eslan caché dessous la neige, ou vne hute qui ne paroist qu'à trois pas de vous.

C'est icy ou les plus entendus Astrologues & Mathematiciens Europeans perdroient leur theorie, & leur beau discours, deuant vn peuple qui ne sçait les choses que par la pratique, & non des liures, j'ay veu des personnes que pour auoir leu de ces liures, se croyoient fort habiles gens, lesquels venant à l'experience se trouuoient fort ignorans deuant des Mariniers mesmes, qui sçauoient à peine lire. La theorie de nos Doctes est bien necessaire, mais la pratique de nos Barbares vaut encor mieux, à laquelle ie me fierois plustost qu'à l'autre.

Tout le camp estant leué, & les cabanes ruinées, ce qui se fait en fort peu de temps, le

bagage fut disposé arrangé, & accommodé sur les traînes, qui sont leur chariots de bagages, dont les vnes sont longues de plus de dix pieds, & les autres moins larges seulement d'un pied ou peu plus, à cause de beaucoup d'arbres, & de lieux fort estroits, où il leur conuient souuent passer. Les femmes, & les filles qui en sont les cheuaux, & les mullets, se mirent sous le ioug, passans vne corde sur leur front qui tenoit au chariot, & avec cet ordre se mirent en chemin dès lendemain matin, pour passer les premières (auant le gros de l'armée) deuant nostre maison, où elles esperoient receuoir vne ample charité qu'on leur fit le mieux que l'on peut, car elles estoient routes si maigres & deffaictes, aussi bien que les hommes qui vindrent apres, qu'elles faisoient horreur & pitié.

Neantmoins avec toutes ces peines, ces souffrances, & ces trauaux, elles estoient routes si gayer & contentes qu'elles ne faisoient que rire & chanter en chemin, ce qui faisoit estonner nos Freres qui leur portoient vne sainte enuie, de pouuoir estre patiens comme elles, parmy de si cruelles necessitez qu'elles deuoroient avec vn courage viril, en ce faisant violence, car elles ne sont point insensibles.

C'est vne leçon louïable que les Sauuages nous donnoient demeurans avec eux, de ne nous attrister point pour chose qui nous attristat. Si tu t'attriste, disoient-ils vn iour au Pere le Ieune, tu seras encore plus malade; si



ta maladie augmente tu mourras, considère que voicy vn beau pays, ayme le, si tu l'aymes tu t'y plairas, si tu t'y plais tu t'y resiouyras, si tu t'y resiouys, tu guariras, & par ainsi tu viuras contant, & ne mourras point miserable.

*Histoire plaisante d'un Sauvage qui mangea la menestre d'une chienne, qui luy eut par apres tousiours hayne, & de trois filles Sauvages qui furent données au sieur de Champlain, pour estre instruites en la foy, & en bonnes mœurs.*

#### CHAPITRE V.

Exemple de  
l'extreme  
faim des  
sauuages.

Entre les exemples que j'ay rapportée de la necessité, & indigence extreme en laquelle tombent quelque fois nos Montagnais, ie n'en ay point remarqué vne plus admirable, & digne de compassion que celle que ie m'en vay vous dire, & qui vous estonnera d'autant plus que le debat estoit entre le pere, & le fils également pressez de la faim. Il vint chez nous vn Barbare de la mesme Nation, surnommé Brehaut par les François, à raison qu'il estoit si haut quand il parloit qu'on l'entendoit de toutes parts, non qu'il fut sourd, mais mal habitué, il estoit tellement affamé, qu'apres auoir mangé vn plain

plat de pois cuits, avec vn gros morceau de pain bis, tel que nous l'auions, cest à dire bien pauvre pour la saison. Apperceuant vne chaudiere sur le feu, voulut sçauoir ce qui estoit dedans ( car la faim rend les personnes importunes ) on luy dit que c'estoient des peaux danguilles, avec du son d'orge, & des meschantes fueilles de choux, que l'on faisoit bouïllir pour le disner de nos chiens. Ah dit-il que vos chiens sont bien traictez, & moy ie meurs de faim, donnez moy de leur menestre, car ie ne suis pas encore rassasié.

Or comme on sçait qu'ils ne sont pas trop delicats, & qu'il n'en pouuoit arriuer aucun inconuenient. Nos Religieux ne firent aucune difficulté de descendre la chaudiere, & de luy en donner vn plein plat, qu'il aualla fort auidement en tortillant, car le bouïllô estoit si chaud qu'il se brusloit sans lascher prise. Son petit fils aagé de neuf à dix ans, voulut auoir part au festin, & aualloit les peaux d'anguilles routes entieres, aussi bien que le pere, mais comme ils humoient alternatiuement l'vn apres l'autre dans vn mesme plat, il arriua que le pere aualla le bout d'vne peau, & le fils l'autre bout, & tiroient avec les dents à qui l'emporterait, sans prendre garde qu'ils se brusloient, & firent si bien que chacun eut son bout, ce qui fit grande compassion.

Mais pour ce que le pere reprochoit à son fils, qu'il estoit vn gourmand, & que le fils de mesme luy rendoit son change, disant qu'il

mangeoit tout, l'on trouua expedient pour les mettre d'accord, donner à part le manger au petit, aussi glouton que son pere affamé.

Or comme nos Religieux pensants qu'ils estoient plus que suffisammét rassasiez, voulurent serrer le reste, Brehaut leur dit que s'ils l'agreoient ils viendroient bien à bout de tout, & qu'on ne leur deuoit faire vn festin à demy, de maniere qu'ils rendirent la chaudiere nette comme vn escu, apres en auoir mangé vn bon seau de menestre. Mais ce fut icy bien la pitié, car comme ils estoient fort empeschez à vuidier la chaudiere, la chienne pour qui le festin auoit esté fait estoit là sous vne couche, qui regardoit avec regret ce debris, laquelle à la fin portée de cholere du mauuais seruice qu'on luy rendoit, sortit de son trou, & se ietta à ce Barbare qu'elle fit crier à l'ayde, ce qu'elle n'auoit iamais fait, & deslors elle ne peut plus souffrir de Sauvages en nostre Couuent, ny mesme ouyr parler leur langage sans abbayer, & faire du bruit.

Auant que les Montagnais partissent pour les bois & la chasse, ils voulurent recognostre le sieur Champlain de quelques presents, & aduiserent entr'eux quelle chose luy seroit la plus agreable, car ils tenoient fort chers les plaisirs & l'assistance de viures qu'ils en auoient receus. Ils enuoyerent Mecabau, autrement Martin par les François, au P. Ioseph pour en auoir son aduis auquel  
il dit

il dit, mon fils, il me souvient qu'autrefois Monsieur de Champlain a eu desir d'auoir de nos filles pour mener en France, & les faire instruire en la loy de Dieu, & aux bonnes mœurs, s'il vouloit à present nous luy en donnerions quelqu'vnes, n'en serois tu pas bien cōrant, à quoy luy respondit le P. Ioseph que ouy, & qu'il luy en falloit parler, ce que les Sauvages firent de si bonne grace, que le sieur de Champlain voulāt estre vtile à quelque ame, en accepta trois, lesquelles il nomma, l'vne, la Foy, la seconde, L'esperance, & la troisieme la Charité, desquelles il prit vn tel soin qu'il les fit instruire avec beaucoup de peine, non seulement aux choses de la foy, mais aussi en des petits exercices de filles, & en tapisserie qu'il leur traistoit luy-mesme, & leur monstroit les fautes, & pour ce qu'il auoit fort peu de laine, quand elles l'auoient employé, il leur faisoit deffaire l'ouurage & en recommencer vn autre d'vne autre sorte, à quoy elles obeissoient ponctuellement pour estre d'vn naturel assez patientes, & non legeres.

Sauvages  
donnent 3.  
filles pour  
estre in-  
struites.

Plusieurs croyoient que les Sauvages n'auoient donné ces filles au sieur de Champlain que pour s'en descharger, à cause du manquement de viures, mais ils se trōpoient, car Choumin mesme à qui elles estoient parentes desiroit fort de les voir passer en France, non pour s'en descharger, mais pour obliger les François, & en particulier le sieur de Champlain, qui en effect s'en tenoit

obligé, pour ce que tout son dessein en ce bon œuvre estoit de gagner ces trois ames à Dieu, & les rendre capables de quelque chose de bon, en quoy ie peux dire qu'il a grandement meritè, & qu'il se trouuera peu d'hommes capables de viure parmy les Sauvages comme luy, car outre qu'il souffre bien la diserte, & n'est point delicat en son viure, il n'a jamais esté soupçonné d'aucune deshonnesteté pendant tant d'années qu'il a demeuré parmy ces peuples Barbares, c'est pourquoy ces bonnes filles l'honoroient comme leur pere, & luy les gouvernoit comme ses filles.

Le Samedi d'après la Purification, le Pere Ioseph partit avec le Frere Charles pour le Cap de tourmente administrer les Sacrements de Confession, & Communion à sept ou huit François qui y estoient là demeurans, mais le froid fut si grand, & le vent si impetueux qu'ils furent contraincts de coucher en chemin, sur vn grand lit de neige enveloppez dans la couverture d'vn extreme froid qui les pésoit faire mourir. Ce sont là les delices, & les caresses desquels on est souuent visité en voyageant l'Hyuer, lors que pour le secours de quelque ame, ou le soin de chercher la nourriture, il faut battre la campagne, & coucher emmy les bois. Je sçay bien que le froid est assez grand en France mais incomparablement plus long en Canada, & moindre au pays des Hurons, où il fit vn peu d'excez au temps que i'y demourois, mais contre son ordinaire.

*Arrivée de la flotte Angloise à Tadoussac, & la prise qu'ils firent du Cap de tourmente, avec le presage qui en auint par la cheute de deux tourelles du fort, & d'un petit Sauvage qui fut creu fils du Roy de Canada.*

CHAPITRE VI.

**I**E ne voudrois pas m'amuser aux augures Presage de chastimens de Dieu. & pronostiques des anciens Payens, ny à celles de nos modernes, qui sont ordinairement fausses, & auxquelles on ne doit adjoûter de foy. Mais Dieu le Createur qui comme vn bon pere de famille ne veut pas la perte de ses enfans ains qu'ils vivent, nous menace souvent par des signes exterieurs ou prodiges, qui nous apparoiſſent comme autant d'avant-coureurs de son prochain chastiment.

La cheute inopinée de deux tourelles du fort de Kebec, aduenü peu de iours avant l'arrivée des Anglois, estonna fort tous les François, lors qu'un Dimanche matin 9. jour de Juillet 1628. ils virent ce funestre eschet, qu'ils prirent à mauvaïse augure. Car quelle apparence, disoient les plus deuots, pouvoient elles pû tomber d'elles mesme en vn

calme si grand, si Dieu par cette cheute ne leur eut voulu signifier quelque chose de malheureux. Il n'y auoit que trois ans qu'elles estoient basties, ce n'estoit donc pas la vicillese, qui auoit causé leur ruyne, mais l'indeuotion des habitans, que Dieu vouloit chastier par le rauage des Anglois.

Il y en auoit neantmoins qui n'auoient pas ce sentiment là, & prenoient les choses au pis, car ils disoient que les imprecations des ouuriers, qui trop pressees en leurs ourages, n'auoient à peine le temps de respirer auoit renuerlé ce bastiment là, ce qui pouuoit bien estre, disoient d'autres, car il n'y auoit année qu'il ne tombat quelque chose du fort, ou l'impatience des ouuriers se voyoit en ce qu'il y falloit tousiours remettre la main, & faire les choses comme par despit, à cause de cet empressement des Chefs, du moins ils s'en plaignoient.

Arrivée des  
Anglois à  
Tadoussac.

Pendant cet accident inopiné & interpreté ainsi à la fantaisie d'un chacun quatre Nauires Anglois, avec vn cinquième de la compagnie, qu'ils auoient pris à l'isle percée, entrerent au port de Tadoussac, où ayans trouué vne barque Françoisse la firent promptement armer, & ayans corrompu quelques Sauvages par presents, comme il est ayté, ils les y firent embarquer avec enuiron vingt de leurs hommes, qui estoient en partie François, pour se saisir du Cap de

tourmente, où estoit nourry tout le bestial des hyuernants, & de là aller surprendre Kebec s'ils pouuoient, auant que les François eussent esuenté leur venuë.

Mais à mesme temps que la barque eut leué l'ancre pour ce malheureux dessein, partirent du mesme lieu, nostre Napagabiscou avec vn autre Sauuage de nos amis, pour en aller aduertir les François, sans sçauoir neantmoins que ce fussent François, ou Anglois, ny quel estoit leur dessein, & firent telle diligence que les ayans deuancé, ils arriuerent au Cap de tourmente, où ils donnerent aduis au sieur Foucher qui y commandoit, de tout ce qu'ils auoient veu, lequel à mesme temps despecha deux de ses hommes pour en porter les nouvelles à Kebec, mais sans asseurer quels vaisseaux se pouuoient estre, car les Sauuages luy auoient dit que le Capitaine Michel y estoit avec plusieurs autres François, mais que leur Cappots & chapeaux, estoient neantmoins d'Anglois, c'est ce qui les fit douter, & donner l'espouuente qu'ils auroient bien tost sur les bras, l'ennemy des François, comme il arriua.

Le Pere Ioseph se trouua lors fort à propos à Kebec, prest d'aller administrer les Sacrements aux François du Cap de tourmente, où nous auions estably vne Chapelle, laquelle les Anglois ont depuis brulée, avec la maison des Marchands, & esgaré tous nos ornemens seruans à dire la sainte



Messe. Le canot estant disposé à l'ayde de l'un de nos Freres qui l'accompagnoit, ils partirent promptement avec ses deux Messagers arriuez de nouveau, avec dessein de donner iusques à Tadoussac, pour en rapporter de certaine nouvelle, & ne tremper plus dans les doutes de ces Nauires. Mais ayans à peine aduancé 4. ou 5. lieuës dans le fleuve, ils apperceurent deux canots de Sauvages venir droit à eux, avec vne diligence incroyable, qui leur crioient du plus loing, à terre, à terre, sauuez-vous, sauuez-vous, car les Anglois sont arriuez à Tadoussac, & ont enuoyé ce matin fourager, & brusler le Cap de tourmente.

Ce fut vne alarme bien chaudement donnée, & augmenta à la veüe du sieur Foucher couché tout de son long à demy mort dans le canot, du mauuais traitement des Anglois, duquel ils sceurent au vray le succès de leur malheureuse perte.

Il ne faut pas demander s'il fallut tourner visage à Kebec plus viste qu'on n'estoit venu, mais ayans le vent, & la marée contraires, les Peres furent contraincts de ceder à la necessité, cacher leur canot dans les bois & s'en aller par terre iusques à l'habitation, par temps fort fascheux, où le sieur de Champlain fut amplement informé du bruslement & defastre arriué au Cap de la tourmente, en la maniere suivante,

Les barque ayant abordé le Cap, & les Anglois pris terre vne matinée que le be-

stia estoit desia dans la prairie, ils s'accosterent de quatre ou cinq François qui en auoient la garde, & feignans estre des leur, les sceurent si bien caïoler, que leur ayans fait croire qu'ils estoient là enuoyez de la part du sieur de Rocimont, pour les aduertir de sa venue, & de là porter des viures à l'habitation, que les pauvres François de trop facile croyance, grandement reioys de si bonnes nouvelles, leur donnerent libre entrée dans leur maison, & la collation de tout ce qu'ils auoient de meilleur; Mais ô bon Dieu quels hostes, ils ne firent pas plustost entrez dans ce logis mal gardé, qu'ils pillerent & rauagerent comme ennemis iurez, tout ce qu'il y auoit là dedans, puis ayans fait rentrer le bestial au nombre de quarante ou cinquante pieces, ils tuerent quelques vaches pour leur barque, mirent le feu par tout, & consumerent iusques aux fondemens de la maison, vne seule vache exceptée, qui se sauua dans les bois, & six autres que les Sauvages auoient attrappé pour leur part du debris. Ce fut là vne grande desolation, & vne furie de gens qui ne craignoient point Dieu, ny d'offenser leur propre patrie, car comme i'ay dit, vne partie de ces voleurs estoient François naturels, dont aucuns estoient de cognoissance, qui fut la cause que le sieur Foucher Capitaine dudit Cap de tourmente, fut plus facilement trompé, & y pensa encor perdre la vie, car en se sau-

Les Anglois  
bruslent le  
Cap de  
tourmente.

uant dans vn canot de Sauvage, ils luy frizerent les moustaches à coups de mousquets, & emmenerent prisonniers vn nommé Piter, sa femme, la petite niepce, & vn autre ieune homme avec eux.

Après auoir fait ce malheureux eschet, ils s'en retournerent à Tadoussac avec tout leur butin, & de là avec leurs cinq vaisseaux, & vne barque, au deuant de la flotte Françoisse qu'ils attaquerent, & battirent si viuement, qu'ils s'en rendirent les maistres, comme ie diray plus amplement cy apres.

Vn garçon  
eru fils du  
Roy de Ca-  
nada.

La victoire obtenuë, & tous les Nauires rendus par composition. Entre les choses plus precieuses de leur pillage, ils firent particulierement estat du petit Huron nommé Louys de sainte Foy, qu'ils croyoiët estre le fils du Roy de Canada, & en cette qualité le traiterent & habillerent tousiours fort magnifiquement & splendidement, pensans en receuoir de grandes gratifications & recognoissances de la part du Roy son pere, mais ils furent bien estonnez qu'ayans subiuguë le pays, & demandé à voir ce beau Roy pretendu, qui par vn bon-heur estoit descendu à la traite cette année là, il ne leur fut montré qu'vn pauvre homme à demy nud, & tout mourant de faim, qui leur demanda à manger, & à voir son fils.

À la verité cela les fascha fort, de s'estre ainsi mespris, & que ce faux bruit de Royauté leur eut causé tant de despence, mais pourquoy simples qu'ils estoient,

croyoient ils des diademes , où il n'y auoit qu'vne extreme paureté , la faute en estoit leur - car ils ne deuoient croire si de leger au rapport de quelques matelots qui se gaussent là aussi-bien qu'icy, d'autant plus plaisamment que l'oisiueté y est plus en regne Le Capitaine Thomas vice-Amiral, luy vouloit oster tous ses habis & le rendre à son pere , habillé en Sauvage, mais quelqu'vns de ses amis luy conseillerent de le laisser honnestement couuers, afin d'encourager les autres enfans Hurons de bien esperer des Anglois, & de venir librement à eux & laisser là les François.

Il luy laissa donc vn habit de crezé d'Angleterre enrichi d'vn gallon d'argent dentelé, & en cest estat le rendit à son pere , luy promettant d'ailleurs, que si l'année prochaine il leur amenoit force Hurons , à la traite ils luy rendroient ses autres habis , qui estoient les vns d'escarlate & du drap du seau , chamarez de passemens d'argent , & d'autres de drap d'Angleterre minime en broderie d'argent, & les manteaux de mesmes.

Or le sieur de Champlain ayant esté ainsi amplement informé du desastre arriué au Cap de tourmente, craignant qu'il luy en arriua de mesme à Kebec , mist ordre par tout pour la deffence de la place. Ce qu'ayant fait on vit arriuer vne chaloupe de prisonniers François entre lesquels estoient Piuer, sa femme & sa niepce, avec quelques Basques , chargez d'vn mot de lettre au sieur de Champlain de la part de Kerque Admiral de la flotte Angloi-

rez incommodé de viures, j'obtiendray plus facilement ce que ie desire, qui est d'auoir l'habitation: & pour empescher que nul Nauire ne vienne ie resous de demeurer icy, iusqu'à ce que la saison soit passée, afin que nul Nauire ne vienne pour vous auictuailer: c'est pourquoy voyez ce que desirez faire, si me desirez rēdre l'habitatiō ou non, car Dieu aydant tost ou tard il faut que ie l'aye, ie desirerois pour vous quē ce fust plustost de courtoisie que de force, à celle fin d'esuiter le sang qui pourra estre respandu des deux costez, & la rendant de courtoisie vous vous pouuez asseurer de toute sorte de contentement, tant pour vos personnes, que pour vos biens, lesquels sur la foy que ie pretends en Paradis, ie conserueray comme les miens propres, sans qu'il vous en soit diminué la moindre partie du monde. Ces Barques que ie vous enuoye sont des hommes des Nauires que i'ay pris, lesquels vous pourront dire comme les affaires de la France & l'Angleterre vont, & mesme comme toutes les affaires se passent en France touchant la compagnie nouvelle de ces pais, mandez moy ce que desirés faire, & si desirés traicter avec moy pour cette affaire, enuoyés moy vn homme pour cet effet, lequel ie vous assure de cherir comme moy-mesme avec toute sorte de contentement, & d'octroyer toutes demandes raisonnables que desirerés, vous resoudant à me rendre l'habitation. Attendant vostre responce & vous resoudant de faire ce que dessus, ie demeureray,

fort & habitation en l'estat que nous sommes maintenant, nous ne serions pas dignes de paroistre hommes deuant nostre Roy, que nous ne fussions reprehensibles, & meriter vn chastiment rigoureux deuant Dieu & les hommes, la mort combattans nous sera honorable, c'est pourquoy que ie sçay que vous estimerez plus nostre courage en attendant de pied ferme vostre personne avec vos forces, que laschement nous abandonnions vne chose qui nous est si chere, sans premier voir l'essay de vos canons, approches, retranchemens, & batterie, contre vne place que ie m'assure que la voyant & recognoissant vous ne la iugerez de si facile accez comme l'on vous auroit peu donner à entendre, ny des personnes lasches de courage à la maintenir, qui ont esproué en plusieurs lieux les hazards de la fortune, que si elle vous est fauorable vous aurez plus de suiet en nous vainquant, de nous departir les offres de vostre courtoisie, que si nous vous rendions possesseurs d'une chose qui nous est si recommandée par toute sorte de deuoir que l'on sçauroit s'imaginer. Pour ce qui est de l'execution du Cap de Tourmente, bruslement de bestial, c'est vne petite chaumiere avec quatre à cinq personnes qui estoient pour la garde d'iceluy, qui ont esté pris sans verd par le moyen des Sauvages, ce sont bestes mortes, qui ne diminuent en rien de ce qui est de nostre vie, que si vous fussiez venu vn iour plus tard il n'y auoit rien à faire pour vous, que nous attendons d'heure à au.

tre pour vous recevoir, & empêcher si nous pouvons, les prétentions qu'avez eu sur ces lieux, hors desquels ie demeureray Monsieur, & plus bas, vostre affectionné seruiteur Champlain, & dessus, à Monsieur, Monsieur le General Quer, des vaisseaux Anglois.

La responce ayant esté donnée aux Basques, ils s'en retournerent dès le lendemain matin comme i'ay dit, & nauigerent pour Tadoussac où estans arriuez ils la presenterent au General Quer, lequel après s'estre informé en particulier de leur negociation, il fit assembler tous ceux de ses vaisseaux, & notamment les Chefs ausquels il leur la lettre que nous leur laisserons cōsulter à loisir pour rapporter icy quelque petite particularité nécessaire au suiet, car comme dit le sieur de Champlain, ils furent trompez par la diuine permission en ce qu'ils crurent l'habitation mieux garnie qu'elle n'estoit, où pout tout viure chaque homme estoit réduit à sept onces de poix par iour.

*Resolution de deux de nos Peres de vi-  
ure parmy les Barbares, & les peines  
qu'ils y endurerent & la pieté d'un  
Montagnais conuertiy.*

CHAPITRE VII.

**D**ANS les disgraces plustost que parmy les prosperitez on recognoist le vray amy du cœur, d'auec celuy qui ne l'est que par interest. Les Sauuages Montagnais desireux de nouveautez, ayans sçeu la venuë des Anglois à Tadoussac & la prise du Cap de Tourmente sur les François nous venoient tous les iours donner de fausses alarmes à Kebec, dont les vns tesmoignoient assez ouuertement vn desit de changement & d'en voir chasser les François sous esperance de mieux que leur promettoient les Anglois.

D'autres tout au contraire en eussent esté <sup>Charité</sup> maris, comme de voir bleiser la prunelle de <sup>d'un Mon-</sup> leurs yeux, particulièrement nostre Napaga- <sup>tagnais.</sup> biscou, qui plein de ferueur commel'Eunuque de Candax Royne d'Ethiopie ne cherchoit que l'occasion de rendre seruice à ses bien-faiteurs, & de faire voir que ce n'estoit pas en vain qu'on l'auoit fait Chrestien, mais par inspiration du Ciel, s'adressa au Pere Ioseph & luy dit: Pere Ioseph, à ce que j'ay pû appren-



drę les Anglois brusleront l'habitation, ( ce qu'il disoit pour leur auoir veu brusler le Cap de Tourmente ) & vous feront tous prisonniers, ce qui me seroit le plus sensible desplaisir qui me sçauoit iamais arriuer. Parquoy ie te supplie que tu aye soin de toy & de tes freres, & que tu me donne Frere Geruais, afin que ie l'emmeine avec toy au pais des Algomuquins, ce sera vn bien pour vous & pour moy, car outre que vous ne tomberez pas entre les mains des Anglois vous vous perfectionnerez en nostre langue, me confirmerez en la foy & enseignerez les autres qui ne sont pas encorę instruits comme moy, & si tu veux me donner encorę vn autre de tes freres fais le venir promptement, car i'en nourriray bien iusques à trois. Si ie souffre de la faim ils en souffriront & si i'ay de quoy manger ils en auront, & par ainsi ils n'auront pas pis que moy, si mieux ils ne peuuent auoir.

Le P. Ioseph demanda au F. Geruais s'il vouloit biens'exposer à ce danger & se resoudre de viure & mourir parmy ses pauures gens, veu le peril eminent d'estre pris par les Anglois qu'on attendoit de iour en iour à Kebec, mais le bon Religieux qui sçauoit l'importance de l'affaire, & que ce sont choses que l'on doit meurement considerer auant de les entreprendre, demanda temps de respondre & aduiser à ce qu'il auroit à faire, puis se resolut à la fin de se rendre miserable parmy les miserables pour l'amour d'vn Dieu, qui s'estoit fait pauure pour l'amour de nous, avec cette espe-

rance de profiter aux Sauvages & à luy mesme en cet employ, & que tost ou tard, le pais seroit rendu aux François, comme il est arriué.

Cette resolution resioüit extremement le Pere Joseph & en loüa Dieu, & de ce pas s'en alla trouuer les sieurs de Champlain & du Pont ausquels il fist ouuerture de leur bon dessein, & comme ils auoient resolu de s'en aller parmy ces pauures Barbares, travailler à leur conuersion, & pour y maintenir l'autorité des François, attendant l'esloignement des Anglois qu'on esperoit en bref à cause du secours qui approchoit, mais qui ne reussit pas.

Messieurs les Chefs ayans ouy & consideré les raisons de ce bon Pere, & que sans apprehension ny de la mort, ny de la faim, il vouloit s'exposer dans des hazards autant perilleux que dangereux, louierent son zele, approuuerent la resolution & le prierent de partir au plustost, crainte qu'estant surpris par les ennemis, ils ne vinssent à perdre vne si belle occasion, & l'offre de ce Sauvage nouvellement conuerty.

Ils se disposerent pour ce voyage & ayans laissé Frere Charles & les autres Religieux avec les RR. PP. Iesuites & imploré de leurs saintes prieres, ils partirent le 19. iour de Iuillet 1628. par vn tres-mauuais temps, de maniere qu'encor bien qu'ils eussent le vent de Nord est, & leur chemin au Sur ouest, ils ne purent faire ce iour là que huit ou neuf

Nos deux Freres partent avec les Sauvages.

lieuës à raison d'une disgrâce qui leur pensa arriuer, car allans à plain voile par le milieu de la riuere ayans vent & marée, les flots donnoient si rudement contre leur canot & dedans le vaisseau mesme, qu'ils penserent submerger, & furent contraincts de tirer du costé de la terre & ietter de leurs hardes dans la riuere, pour soulager ce petit batteau d'escorce.

Vn canot  
bleffé & vn  
autre sub-  
mergé.

Mais comme les furies de la riuere alloient croissans, pensans renger la terre ils furent iettez du vent & des flots sur vn rocher, où ils eurent plus de peur que de peine, iusques à vn autre rencontre qui bl. sta en deux ou trois endroits l'un de leurs canots, en rompit vn autre & precipita tous les Sauvages dedans l'eau, qui se sauuerent à la nage. Il y auoit encore enuiron vingt lieuës de là iusques aux trois riuieres, que ces pauures submergez furent contraincts de faire à pied avec des peines infinies, à cause de certaines petites riuieres qu'il faut trauffer en chemin.

Auant d'arriuer ils raccommoierent les deux canots bleffez au milieu d'une prairie, vers le lieu appellé de sainte Croix où desja estoient arriuez deux canots du pais, qui tous quatre resterent le reste du iour & de la nuit couchez à l'enseigne de la Lune en mesme hostellerie. L'appetit leur deuoit estre fort aiguë, car ils n'auoient mangé de tout le iour fors vn peu de sagamité à cinq heures du matin, & puis adiouitez y les fatigues nompareilles de la riuere irritée par les vents, & vous

trouueriez qu'ils eussent bien merit  quelque autre de plus excellent qu'un peu de sagamité de six ou sept morceaux de galettes qu'on leur donna avec quelque poix rostis pour tuer leur plus grand appetit. Il est vray que j'ay aucunes-fois experimenté vne faim si furieute sur le chemin des Hurons, que ie me fusse volontiers ietté à en brouter les herbes & les racines, si ie n'en eusse apprehend  le poison de quelqu'un, c'est ce qui me faisoit courir les bois & les lieux escartez pour y chercher des petits fruiets que la nature y produit, mais qui sont aussi tost enleuez par les enfans des Barbares.

Enuiron la mi-nuict la marée fut grande & tellement dilat e, qu'elle s'estendit par tout où ils estoient couchez & les obligea de se remettre sur les eaues, où ils furent encores tellement tourmentez & agitez des vents & des pluyes continuelles, qui leur donnoient de tous costez qu'ils ne scauoient comment se pouuoir conduire avec les seuls flambeaux d'escorces qu'il auoient pour toute clarté & leur faisoient souuent eclipse.

Le premier canot qui faisoit l'auantgarde, donna si rudement contre vn rocher qu'il y pensa couler à fond sans que la diligence des Sauvages le pût empecher d'estre bleiss , ce que voyans & qu'ils ne pouuoient en façon du monde se gouverner, ils descendirent 4. filles à terre pour chercher lieu de se cabaner, ( car c'est vn de leur soin avec les f mes, ) mais elles ne rencontrer t par tout que des eaues & des

fanges , où elles enfoncerent en quelque endroit iusques à la ceinture dont l'vne s'y pensa noyer, car l'obscurité de la nuit estoit si grande qu'ainsi embarassées elles ne purent retourner à leurs canots & fallut promptement battre le fuzil & allumer des flambeaux pour les aller retirer , après quoy on chercha place pour y passer le reste de la nuit , mais ô mon Dieu qu'ells nuit où le repos estoit vn martyre.

Environ les six heures du matin arriuerent à eux quatre canots, qui alloient à Kebéc querir des viures, ils aduoüerēt auoir soufferts les mesmes disgraces de nos hommes , vn canot perdu & des peines au delà de leur pensée, qui les auoient reduits iusques à l'extremité, mais comme i'ay peu quelque fois pratiquer entre nos Hurons, après estre sortis de quelque malheureux passage, où à la fin de quelque journée laborieuse, ils firent festin & chanterent par ensembles, puis se separerent & allerent chacun leur chemin , conduis d'vn vent que Dieu leur donna fort fauorable, lequel les rendit en peu d'heures iusques aux trois riuieres, où estoit pozé vn camp de Mōagnais & d'Algoumequins, qui les receurent avec vne ioye & applaudissement d'vn peuple affectionné enuers nos pauures Religieux, ils estoient là attendans la maturité de leurs bleds & citrouilles desja assez aduancez pour la saison.

Ces bons Peres avec leurs hostes se cabanerent là avec eux, où à peine eurent ils passé huit iours de temps, qu'il leur arriua nou-

uelle de l'esloignement des Anglois, avec lettres des Chefs de Kebec, par lesquelles ils les supplioient de retourner à leur Couuent, puis que les plus grands dangers sembloient estre passez, neantmoins qui furent bien deplorables quelques temps après, & la ruine de tout le pais.

La nouvelle n'en fut que tres-bonne, mais ce qui en augmenta la ioye fut l'arriuée de 10. canots Hurons, dans l'un desquels estoit le V. P. Ioseph de la Roche, haillé maigre & deffait comme vn homme à qui la necessité auoit enioint forces ieusnes, & le Soleil du hassle, car c'est le teint & le maigre que l'on prend d'ordinaire, en si austere voyage où l'on ne iouyt d'aucun contentement que celuy de la bonne conscience.

Retour du  
P. Ioseph  
de la Roche  
du pays des  
Hurons.

Tous ces bons Peres s'entrecarefferent à l'enuie & se regalerent plustost de discours spirituels que de bonne chere, après auoir rendus leurs actions de graces à Dieu, car auant toutes choses c'est à ceste premiere cause qu'il faut rendre ses vœux.

Après le repas ils aduiserent par entre eux s'ils deuroient retourner tous trois à Kebec, ou non, d'autant que les Sauvages ayans appris que l'on les mandoit de Kebec, en auoient tesmoigné du mescontentement, particulièrement le nouveau Chrestien & les anciens & vieillards, qui après leur conseil s'offrirent de les nourrir tous trois, & de prendre soin d'eux comme de leurs propres enfans.

Le P. Ioseph superieur, les remercia de leur

bonne volonté, & les asseura de la resinoigner par tout enuers les François, qui ne s'en rendroient iamais ingrats, ny luy particulièrement, mais qu'au reste il auoit à les supplier de vouloir agreer leur retour à Kebec, puis que les Capitaines le desiroient & qu'il ne pouuoit les refuser. A tout le moins laissé nous le Frere Geruais, repliquerent les Barbares, afin que ne demeurions pas sans instruction, ce que le P. Ioseph leur accorda, dequoy ils furent fort contans & l'en remercierent.

Mais comme ils estoient encores empchez à separer leurs hardes & disposer de leurs paquets pour s'en aller les deux PP. Ioseph à l'habitation & le F. Geruais aux Algoumequins, ils receurent derechef vn nouveau mandement de s'en retourner tous à Kebec, le plus promptement que faire se pourroit, ce fut icy où le pauvre baptizé monstra ses sentimens, car les voyans tous trois resolu de s'en aller à Kebec, puis que les Chefs le desiroient, il protesta en pleurant qu'il ne descendroit d'vn an aux François, deut il mourir de faim l'Hyuer, non pas mesme à la pesche de l'anguille, qui se fait tous les ans à la riuere S. Charles, depuis la my-Aoust, iusques à la my- Octobre, beaucoup en disoient de mesme & ne se pouuoient consoler pour n'auoir de consolateur, car en fin ils se sentoient trop heureux d'auoir de nos Religieux avec eux.

Je ne sçay si ie dois blasmer ces Peres ou non, en ceste action, car ils pouuoient auoir des sujets preignans, mais il est vray que i'eusse bien

esperé de mes excuses à Kebec, & n'eusse pû es-  
 conduire ces pauures gens en vne priere si sa-  
 lutaire & raisonnable, puis que toute leur in-  
 tention n'estoit que pour leur propre salut &  
 edificatiõ; hélas! qu'eussent ils pû esperer da-  
 uantage d'eux, estans pauures & desnuiez de  
 tous les biens de la terre, & suiets à viure des  
 aumosnes d'autruy, sinon leurs instructions &  
 l'effect de leurs prieres, c'est ce qui le faisoit  
 affliger & tenir bon dans la resolution que  
 nostre Sauuage prit les pensans gagner, de ne  
 descendre à Kebec que l'Hyuer ne fut passé,  
 comme il fist & alla hyuerner avec les Algon-  
 mequins.

Neantmoins au mois de Mars ensuiuant il  
 regint en nostre Couuent, non les mains vui-  
 des & priué de bons sentimens, mais chargé  
 de deux testes d'eslans qu'il donna à nos Reli-  
 gieux disans: tenez voyla pour vous monstret  
 que ie ne vous ay point mis en oubly, & que  
 m'ayans quitté pour obeir aux Capitaines  
 François, ie n'ay point perdu la bonne affectiõ  
 que i'ay tousiours eue pour vous. Tous les  
 iours ie regrettois vostre absence & m'esti-  
 mois miserable de me voir si esloigné de vous,  
 car n'ayans pas de memoire assez, pour rete-  
 nir les choses que m'auiez enseignées, ie crai-  
 gnois de mourir en peché & n'aller point en  
 Paradis, pour ne les auoir retenues & entiere-  
 ment obseruées.



*De la subtilité d'un Sauvage pour tromper les Anglois , & de la nécessité qu'on souffrit à Kebec , auquel temps on nous donna deux petits Montagnais à instruire.*

### CHAPITRE VIII.

Pierre Anthoine Canadien.

**I**'Ay dit au quatriesme liure de ce volume, chapitre premier, que Pierre Anthoine Patetchounon Canadien, fut renvoyé par nos Religieux de Kebec entre ses parens, pour reprendre les idées de sa langue qu'il auoit comme oubliées en France. Mais s'estant par cas fortuit rencontré à Tadoussac à l'arriuée des Anglois qu'il pensoit estre François, il fut à leur bord les saluer, mais ayant esté reconnu par quelqu'vns qui s'estoient donnez aux Anglois, specialement le Capitaine Michel, ils en donnerent aduis à leur Admiral, qui le retint pour leur servir de Truchement & faire descendre les Nations à la traicte, qu'ils vouloient là establir par le moyen de quelques presens.

L'Admiral commada donc qu'on ne le laissât point aller, & qu'on luy fit caresse pour ne le point effaroucher, puis l'ayant fait venir à son bord & en particulier dans sa chambre luy parla François, mais le Sauvage feignit ne

l'entendre point, il luy parla latin, il en fit de mesme; Mais le Capitaine Michel arrivant là dessus, le contraignit de respondre en l'vne, ou l'autre des deux langues, luy disant qu'il le cognoissoit tres-bien, & sçauoit sa capacité, pour l'auoir veu en France, & sceu qu'il y auoit estudié, & esté fait Chrestien.

Le garçon se voyant descouuert, & qu'on luy refusoit la sortie du Nauire, & à ses Freres, s'aduisa d'vn autre expedient fort favorable qui le mit en liberté, & luy donna de quoy viure. Or ça, dit-il au Capitaine Michel, que desirez vous de moy i'ay toutes les enuies du monde de vous seruir, & de laisser là les François; car Monsieur l'Admiral est vn tres-braue homme qui m'a obligé iusques à ce point, de faire tout ce que vous voudrez pour l'amour de luy, mais i'ay pensé aussi qu'estant homme d'honneur, comme vous estes, vous me ferez aussi la faueur de ne me point manifester aux François, particulièrement aux Peres Recolleets, à qui i'ay l'obligation du saint Baptesme, & de ce que ie sçay, car ils ne seroient pas contents de ma reuolte, & ne seroient plus estat de moy. Voyez vn peu l'esprit du garçon, comment il sçait bien accommoder son fait.

Patetchoa-  
non trompe  
les Anglois.

Ce n'est pas tout il demande qu'on luy laisse conduire l'affaire, & monter aux trois riuieres dans vne chaloupe luy cinquieme, sçauoir ses deux freres, & deux autres Sauvages de ses amis, ce qui luy fut accordé

avec vn baril de galettes, vn baril de biscuit, vn autre de poix, vn baril d'eau de vie, & vn de vin, avec vne couuerture, & quelques autres petites hardes qu'on luy donna, à condition qu'il leur seroit fidelle, ce qu'il promit, & tout ce qu'on voulut, & n'en fit rien, car au lieu d'aller aux trois riuieres, ils titerent droit à l'Isle rouge qui est deuant Tadoussac, & puis passerent de l'autre costé de la riuere, où ils firent bonne chere, & se moquerent de nos Anglois

Les Anglois estoient cependant tousiours aux escoutes attendant de iour à autre le retour de leurs messagers, & de quantité de Sauvages qu'ils auoient promis de leur amener chargez de pelletteries, & ne voyoient rien venir, mais ils furent bien estonnez, qu'apres auoir long temps attendu on leur vint donner aduis qu'ils s'estoient mocquez d'eux, & fait bonne chere à leur despens au delà de l'Isle rouge, ce qui mit les Anglois tellement en cholere qu'ils iurerent par leur Dieu de ne pardonner iamais à Pierre Anrhoine, & de le pendre s'ils le pouuoient attraper, mais ils ne tenoient rien, car les Sauvages sont plus d'fficiles à prendre que des lieures quand i's tiennent les bois.

E comine ils estoient encores tout eschauffez dans leurs choleres, arriua la barque qu'ils auoient despeschée au Cap de tourmente laquelle leur ayant rédu compte du rauage qu'ils y auoient fait, & donné à leur Admiral, la responce du sieur de Cham-

plain, prindrent resolution de retourner vers Gaspé, pour combattre la flotte François qu'ils esperoient trouuer en chemin, comme ils firent.

Le 18. iour de Iuillet, le sieur de Rocmont Admiral des François, ayant eu le vent de l'approche des Anglois, prit les brunes pour euitter le combat, auquel neantmoins il fut engagé par la diligence des ennemis, qui le vainquirent, & rendirent prisonnier comme ie diray plus amplement au Chapitre suiuant.

Mais auparauant de faire rencontre des ennemis, il despecha vne chaloupe avec dix ou douze de ses hommes, pour donner aduis à Kebec de son approche, avec commandement au commis Desdames de luy faire sçauoir au plustost l'estat de la maison, ce qu'il ne pû effectuer si tost, car arriuant à Tadoussac, d'où les Anglois estoient partis, il apprit des Sauvages là restez, la prise du Cap de tourmente, dequoy il fut extremement affligé, & d'ailleurs il fut acertené du combat qui se deuoit donner, entre les deux flottes, qui l'obligea d'en attendre l'issüe, & despescher promptemēt vn canot avec trois de ses hommes au sieur de Champlain, pour l'informer de tout ce qui se passoit, & sçauoir si au vray les Anglois l'auoient mal traité comme le bruit en couroit.

Le canot arriué le sieur de Champlain amplement informé des choses qui le metoient en peine, le renuoya dès le lendemain matin

avec ses despesches, qui ne furent pas loing, car peu de iours apres arriua la chaloupe à Kebec avec Desdames, & dix de ses compagnons qui crioient à la faim. pour auoir (disoient-ils) sejournez vnze iours à Tadoussac & mangé tous leurs vituailles, attendant l'issuë du combat qu'ils n'auoient pû apprendre, ce qui leur estoit de fort mauuais augure. Ils furent neantmoins receus selon la puissance & necessité du lieu, qui manquoit desia de pain, de vin, de sel, de beure, & de toute esperance d'en pouuoir auoir d'vn an entier, la flotte ne paroissant point.

Cette misere les fit resoudre de viure dorésnauant en paix, les vns avec les autres de ce peu qu'ils auoient, sans se porter d'impatience, où elle estoit plus necessaire que iamais, vne chose leur fut fort fauorable, vne quantité de Hurons descendirent ce mesme temps à la traite, lesquels emmenerent bon nombre de leurs hommes moins vtiles, qui fut autant de soulagement pour le pays, car sans compter les vnze venus de nouveau, ils estoient prés de quatre-vingts bouches à l'habitation.

Le sieur de Champlain voyant son monde diminué à la faueur de Hurons, pensa au salut du reste, auquel il ordonna pour chacun cinq petites escuellées de poix ou febues par semaine, sans pain ou viande, car il ne s'en parloit plus, & de ces poix ou febues ils en faisoient vne espece de menestre ou

bouillië , composée en partie de certaines herbes & racines qu'ils alloient chercher par les bois.

Nos Religieux en deuoient auoir leur part comme les autres , mais à raison de la grand souffrance & necessité qu'ils voyoient en plusieurs , ils la cedirent f cilement , & se contenterent d'vn peu de bled d'Inde qu'ils auoient amassé de leur desert . duquel ils nourrirent encor vn ouurier , & trois petits enfans , sçauoir vn François , & deux Sauuages , sans les charitez & aumosnes qu'ils faisoient aux plus necessiteux , ayman mieux souffrir disette des choses , que de manquer à aucun de ce qui estoit en leur puissance , mais avec vn tel excez , que s'ils n'eussent esté eux-mesmes secourus par la Dame Hebert , de deux barils de poix , ils se rendoient tout à fait miserables , & pour mourir de faim , car outre que les racines & les choux de leur sardin auoient esté également distribuez par les chambres , le grain leur auoit manqué , & n'auoient plus que fort peu de febues , de racines , & de glans , dequoy ils se nourrissoiët principalement , sinon qu'au mois d'Octobre suiuant les Sauuages leur firent presents de quelques pacquets d'anguilles qui les remirent sus pieds , & voicy comment.

Je vous ay dit au Chapitre 4 de ce liure comme les François auoient emprisonné le Sauuage Mahican Atic Ouche , accusé d'auoir tué deux François , dequoy les Barbares estoient fort en peine , mais encor plus

de ce qu'on ne le mettoit point en liberté, & pour ce conclurent entr'eux en vn conseil qu'ils tindrent exprés, qu'ils n'assisteroient en rien les François, ny d'anguilles, ny d'autres viandes, & blasmerent fort Choumin de leur auoir porté de ses viures, particulièrement à Kebec, car pour nos Religieux ils ny repugnoient point, & n'auoient aucune difficulté qu'on leur fit la charité pendant vne si grande famine, mais Choumin qui n'auoit pas seulement de l'amitié pour nous, mais pour tous les François continua de leur faire du bien, & les assister en ce qu'il pouuoit, ce qui faisoit que le sieur de Champlain le caressoit, & en faisoit estat par dessus tous les autres Sauvages, qui ialoux & enuieux d'vn tel honneur, en voulurent meriter autant par autres bienfaits, & deslors firent des presens de viures aux François, qui leur vinrent fort à propos, comme la manne aux enfans d'Israël dans le desert.

Sur la fin du mois d'Octobre, les Sauvages ayans mis ordre à leurs affaires pour leur hiuernement dans les bois, & parmi la campagne, ramenerent à Mahican Atic Ouche encor prisonnier, son petit garçon aagé de 4. à 5. ans, pour en auoir le soin, d'autant que personne ne s'en vouloit charger, & mesme ses parens l'auoient voulu laisser sur le bord de l'eau, afin qu'ennuyez de cet exil, où il mourut de faim ou de regret, ou se precipitat dedans le fleuve c'est à dire qu'ils vouloient qu'il mourut pour en estre, sans

pitié deschargez.

Le pauvre Mahican Atic Ouche eut bien desiré iouyr de la presence de son fils, mais y ayant si peu de viures à l'habitation, c'estoit assez d'y nourrir le pere, sans y adiouster le fils, qui fut abandonné de ses parens, & du pere qui n'estoit point en liberté, ny en puissance de luy pouuoir ayder. Ce qu'estant le Pere Ioseph luy fit offre de le nourrir & instruire, moyennant qu'il souffrit apres qu'on le menast en France, à quoy le pere obtemperant luy accorda facilement son fils qu'il mena à nostre Couuent, aussi ioyeux & content que s'il eut acquis vn Empire à Iesus.

Enuiron la sainct Martin de la mesme année 1628 la femme de feu Mecabau, autrement Martin, qui auoit esté baptisé chez nous, amena son petit fils nommé Chappé Abenau, qui nous auoit tant de fois esté recommandé par feu son mary, le peu de viures qu'il y auoit en nostre Couuent mit lors fort en peine nos Religieux, car de le refuser sceut esté crime enuers cette femme, & perdre l'occasion de sauuer cette petite ame, & de le receuoir c'estoit augmenter leur misere desia assez grande, mais le plus assureé estoit de retrancher chacun vne partie de sa petite portion pour ce petit, ce qui fut fait à l'edification de tous, & avec la mesme gayeté qu'on s'estoit desia retranché pour d'autres particuliers de l'habitation.

La mere voyant son fils placé & hors de



danger de mourir de faim, s'en retourna aussi tost avec ceux de la Nation, le Pere Joseph comme Superieur preuoyant pour l'aduenir, fit mesurer tout le grain qui estoit au Couuent, afin de voir combien l'on en pourroit vser tous les iours, & trouua que pour iusques à la my May à huict personnes qu'ils estoient, il n'y auoit pour chacune personne, que trois fois plain vne escuelle à portage de farine, moitié de poix, & moitié d'orge, qui estoit peu, n'eust esté les racines de nostre iardin, lesquelles leur seruirent de pain, car d'aller à la queste, les autres n'auoient pas trop pour eux. Il est vray que les Sauuages les assisterent d'anguilles, mais qui deuiendrent d'un si mauuais goust, faute d'auoir esté suffisamment salées, que les François s'estonnoient comme nos Religieux n'en estoient empoisonnez.

---

*Voyage des Peres Daniel Boursier, & François Girard Recollets, pour la Nouvelle France. Comme ils furent pris par les Anglois, puis renuoyez avec un Gentilhomme, sa femme, & sa famille, & des grandes risques qu'ils coururent en chemin.*

CHAPITRE IX.

**L**A diuine & adorable prouidence a des ressorts incognus aux hommes, par le moyen

moyen desquels il afflige les siens quand il luy plaist, & en la maniere qui luy est plus agreable, sans que nous puissions en cela faire autre chose qu'admirer ses diuins iugemens, & luy dire en toute humilité, O mon Dieu vous soiez à iamais beny. qui nous affligez icy bas, pour nous rendre bien-heureux la haut en Paradis.

Au temps que les Rochelois faisoient la guerre en France, & qu'on voyoit le Canada en vn peül plus eminent de changer de maistre, Messieurs les nouveaux associez firent équipper 4. vaisseaux à Dieppe pour l'aller reñuitailler, & fournir des munitions necessaires, sous la conduite du sieur de Rocmont, comme j'ay dit au Chap. precedent. Dans 2. de ses Nauires s'embarquerent avec 2. PP. Iesuites, deux de nos Religieux, sçauoir le P. Daniel Bourlier, & le Père François Girard, pour le secours de nos Freres qui estoient dans le pays, apres s'estre au prealable humblement recommandé à Dieu.

Ils se mirent sous voile au mois d'Auril de l'an 1628. & sous la faueur de leurs quatre vaisseaux, 13. ou 14. petits Nauires, qui sous cette escorte passerent la manche, & se rendirent en terre Neuue, pour la pesche de la mouluë. Mais à peine la flotte se vit elle partie du port, & singlans en mer, qu'elle se vit aussitost accueillië d'vne tourmente fort grande, pendant laquelle deux grands vaisseaux Rochelois, d'environ 100. tonneaux chacun, les vinrent costoyer & essayer d'en surprén-

dire quelque vn, mais en vain, car les quatre vaisseaux se ioignans ensemble avec tous les autres pour leur defence commune, tourmenterent teste à tes. Pirates & leur donnerent la chasse à coups de canons.

La tourmente qui cōtinuoit les alloit encore menaçs d'vn autre plus mauuais party que des Rochelois, s'ils n'eussent promptement relaschez à la rade de hougue, où ils sejournerent pres de 8. iours, pendant lesquels les RR. PP. Iesuites, & les nostres eurent tout loisir de dire leur Chapelets, & catechiser les Matelots & passagers qui s'estoient en assez bon nōbre embarquez pour habiter le Canada, si par malheur les Anglois ne les eussent desconfis, & renuoyez en France, comme ie diray cy apres.

La tourmente passée on se remit sous voile, mais aussi tost vn Nauire Holandois parut & les vint recognoistre, lequel ayāt esté couru, pris & amené par les nostres, fut foüillé, sous la croyance qu'il estoit Pirate, comme en effet, sa mine, sa desmarche, & ses gens reuelches & mal conditionnez, en donnoient de fortes coniectures, neantmoins apres l'auoir gardé vingt quatre heures & plus, on le laissa aller, comme nous fimes nostre Anglois, faisans le mesme voyage. Il y en auoit pourtant de nostre equipage qui trouuoient à redire à cette douceur alleguans pour principale raison des exéples signalées de la barbarie des Anglois, & Holandois à l'endroit des François, lors qu'ils les trouuoient à les-

Est & sans tesmoins, voire qu'ils ysoient mes-  
 me souuent de perfidie, comme les Holan-  
 dois ne tesmoignerent que trop à l'encontre  
 du fils du sieur du Pont Graué, estant au Mo-  
 luques, chargé d'espices pour la France,  
 car l'ayant inuité à leur bord, pour le festoyer,  
 sous les apparences d'une amitié cordiale, à  
 peine furent-ils en train de boire & rincer les  
 verres à la santé de leurs amis, qu'ils enuoye-  
 rent mettre le feu dans le Navire de ce ieune  
 Gentilhomme, pour le priuer luy & la Frâce,  
 de ce qu'il emmenoit, d'envie insupportable.

Mais qui ne se fut affligé d'une telle perfidie  
 & desloyauté, il eut fallu estre de bronze &  
 insensible come vne pierre, ce ieune homme  
 esleuoit les yeux au Ciel, imploroit son se-  
 cours, & reprochoit à ces mechans leurs ac-  
 tions infames, pendant que son pauvre Na-  
 uire se consumoit & reduisoit en cendres.  
 Helas, disoit-il, en contemplant du haut de la  
 dunette son honneur, & ses biens cōsomez  
 dans les flâmes, falloit il que ie crusse à la pa-  
 role des ennemis de Dieu, s'en est ma coulpe,  
 & ma faute, ie ne m'en puis prendre qu'à moy  
 meime, ne deuois-je pas scauoir que celuy  
 qui est infidel à Dieu, l'est ordinairement aux  
 hommes, mes pechez m'ont causé ces disgrac-  
 tes, ô Seigneur qu'au moins elles seruent à  
 mon salut, les ennemis m'ont affligé de tous  
 costez, & suis confis dans les amertumes de  
 mon cœur; O mort ne me sois plus cruelle, &  
 ne me fais point languir, ie t'appelle à mon  
 secours, reuy mon ame, & qu'elle soit pour le

Hollandois  
perfidésRegrets de  
s'estre fié  
aux Holan-  
dois.

Oraison à  
Dieu, du  
Gentilhomme.

Ciel, car ie ne puis plus viure sur la terre, après auoir veu commettre vne telle perfidie en mon endroit, par ceux qui ne subsistent que par l'assistance de mon Roy, les forces me manquent, les tristesses m'accablent, & les ennuys me conuolent, comme le foin deuant la flame.

Oraison à  
Dieu, du  
Gentilhomme.

O mon Dieu, disoit ce pauvre Gentilhomme, ie recommande mon ame entre vos mains, ie vous demande pardon de tous mes pechez passez, avec vn regret infiny, d'auoir irrité vostre diuine Iustice, vous estes mort pour moy mon Sauueur & de quoy seruiroit ce Sang tres-precieux qui est deueu de vos playes, sinon pour nettoyer nos coulpes, & les taches du peché qui ont enlaidy mon ame. Vous estes mon Dieu, & ie suis vostre creature, vous estes le tout Puissant, & ie suis vn neant, & de quoy vous seruiroit que ie fusse perdu, ceux qui sont aux enfers ne vous louent point, & les bienheureux chantent vos louanges, & les misericordes qui sont eternellemēt en vous. I'espereray donc en vous ô mon Iesus, nonobstant mes fautes, car vous ne perdez que les obstinez. La Vierge & les SS. que i'iuoque à mon secours, vous priēt pour moy, & offrent au Pēte Eternel toutes vos souffrances, les leurs, & celles que i'ay souffertes au reste de ma vie, en satisfactō de mes pechez.

En acheuant ses prieres, il entra en l'agonie de la mort, & rendit son ame entre les mains du Createur, comme pieusement nous pouuons croire. Ce fut vn grand dommage de ce

*Livre IV.* 949  
jeune homme, car il donnoit de grandes esperances de sa personne, tant de l'ayaleur que de son bel esprit, mais l'envie de l'heretique Holandois, qui ne veut auoir de compagnon à la navigation s'il n'est plus fort que luy, luy osta les biens, & la vie.

Reprenons nos brisées, & disons que la flotte ayant tins mer ueniron cin ou six semaines, arriua favorablement sur le grand Banc, où tous les Matelots ayans la ligne en main peschetent quantité de moules pour leur rafraichissement, car les salines que l'on a pour tous mers en mer, la font extrêmement. Apres qu'ils aborderent les Isles d'Anticosti, ausquelles ayans mouillé l'ancre, les Peres avec tout le reste de l'equipage descendirent à terre, louerent Dieu, puis ayans planté vne Croix au nom de Iesus, qui les auoit là conduits, se rembarquerent & tirerent droit aux Isles percées, où ils trouuerent vne Nauire de ceux qui estoient party de Dieppe avec eux, lequel s'estant senty bon voyage pour esquiner l'ennemy, auoit pris aduantage deuant à l'issüe de la manche, pour arriuer des premiers à la pesche, comme il fit.

La flotte ayant seiourné deux iours en ces Isles, fit voile pour le petit Gaspée, où l'on fut aduerty par dix ou douze Sauvages de l'arriüée de quatre ou cinq grands vaisseaux Anglois dans Tadoussac, lesquels estoient des saisis de quelques Nauires François contre la coste, dequoy nos gens bien estonnez ne scauoient par maniere de dire, à

quel Saint se vouër, car ils se voyoient en de  
 tres grands dangers d'estre tuez en comba-  
 tant, ou d'estre fais prisonniers en se ren-  
 dans, & traitez à la rigueur des ennemis, à  
 cause principalement des Religieux qui es-  
 toient dans leurs vaisseaux, c'est ce qui les  
 fit estre tellement pressés & impottruns  
 leur endroit, qu'ils contraignirent nos deux  
 Peres, avec deux autres qui s'estoient embar-  
 qués avec eux de se couvrir d'habits secu-  
 hors, ce qu'ils firent, mais avec tant de regret  
 & de desplaisir, que jamais il n'y eussent con-  
 senty si la charité & la compassion qu'ils au-  
 uoient de ses pauvres Freres, qu'ils voyoient  
 comme deselperez, ne les y eût contraints,  
 & comme obligés.

Après quoy on tint cōseil de guerre auquel  
 il fut cōclud que leur premiere pensèe seroit  
 suivie, qui estoit de se bien barre si les autres  
 abordoient, puis qu'il n'y auoit point la lieu  
 de retraite, ny moyen de s'esquiuier de l'en-  
 nemy, qui estoit aux aguets. Neantmoins a-  
 uant que de n'asarder, comme l'ay dit cy deuant  
 au Chap. 8. ils adviserēt d'enuoyer vne cha-  
 louppe de 10. ou 12. hommes à Kebec par des  
 lieux destournés, sous la conduite d'vn nom-  
 mé Desdames, pour aduertir le sieur de Châ-  
 plain de leur arriuée, & qu'ils leur portoient  
 ce quoy reuintailier l'habitation de toutes  
 choses nécessaires, & de la peine où ils se  
 trouuent, afin qu'il se tint luy-mesme sur  
 ses gardes. Ils ordonnerent aussi ardit Com-  
 mis les Isles de S. Bernard pour le rendez-

vous, & où ils l'attendoient si plustost ils n'estoient pris.

La voile au vent, & la chaloupe partie, la pauvre flotte marchoit entre la crainte & l'esperance pour les Isles S. Bernard lors qu'ils apperceurent l'armée Angloise venir droit à eux pour les combattre, mais nos gens qui ne sentoient pas la partie egale en prirent bien tost l'espouente, & s'enfuyrent à vau-<sup>Cōbardes François, & Anglois.</sup> doigte, & les autres après, qui les poursuivirent jusques au lendemain trois heures après midy qu'ils les aborderent & saluerent d'une volée de canon, qui leur fut respondu de mesme, & de là commença vne tres-furieuse batterie de part & d'autre, les vns pour espiercer, & les autres pour se defendre, mais à la fin les Anglois obtindrent la victoire sur les François qui se deffendirent fort vaillamment, car ils tirerent jusques au plomb de leurs lignes, & en 14. ou 15. heures de temps que dura le combat, il fut tiré de part & d'autre plus de douze cens volées de canon, à ce que m'ont dit ceux qui y estoient présents, & si neantmoins de tant de coups de foudres & de tonnerres, il n'y eut jamais que deux François de tuez, & quelques autres de blesez, mais le debris de deux volées de canons qui donneront à fleur d'eau de leur Admiral, auoc le manquement de poudre & de munition, qui fut en fin la cause de leur <sup>François se rendēt aux Anglois.</sup> malheur, & qu'il fallu parlementer, & demander composition, qui leur fut accordée assez honorable pour gens reduits à l'extremité.



Il y en a qui veulent dire qu'ils devoient venir à bord, & rendre cōbat, l'espée ou la pique à la main, mais hélas les pauvres gens, eussent bien empiré leur marché, car au lieu que la vie leur fust accordée, & l'honneur aux femmes. conserué, ils pouuoient dans un combat inegal, perdre & l'un & l'autre côté des personnes qui leur estoient de beaucoup supérieurs, & en force, & en nombre.

La composition fut qu'il ne seroit fait aucun desplaisir aux Peres Iesuites, ny aux PP. Recollects. Que l'honneur des femmes, & des filles leur seroit conserué. Qu'ils donneroient passages viures, & vaisseaux à tous ceux de l'equipage qui deuroient retourner en France. Mais que tout le reste du pillage avec les marchandises des pauvres François, appartiendroient aux Anglois, lesquels partagerent entr'eux, apres qu'ils eurent delchargé la pluspart des hommes à terre, auxquels ils donnerent selon le concordat, deux vaisseaux, & les viures necessaires pour retourner en France, à telle heure qu'ils voudroient.

Pour nos Peres, & les PP. Iesuites, les Capitaines, Admiral, & vice-Admiral, & quelques autres des principaux François, furent dispersés en plusieurs vaisseaux Anglois, pour estre conduits en Angleterre, voir adinger la flotte Françoise estre de bone prise, & eux mesmes arrestez iusques à entier payement de la rançon qu'on estoit conuenü. Le monde estant ainsi dispersé, la flotte partit des Isles de Miscon, & se rendit à celles de saint Pierre, où ils trouverent quatre Nauires Basques

Anglois  
prirent 4.  
Nauires  
Basques.

de saint Iean de Lus, chargez de moulès & abandonnez des Mattelots qui s'estoient cachez dans les bois, peur de tomber entre les mains des Anglois, ausquels il fut facile se saisir des vaisseaux, & de tout ce qui estoit dedans & de la pluspart du poisson sec qui estoit encore sur le galay, n'y ayant personne pour le deffendre.

Tant de marchandises & de pirateries leur emplit tellement leurs Nauires, qu'il furent contrainctz se descharger de ce qui leur seruoit le moins, & entre autres choses, ils se deschargerent de nos Peres, & d'un honneste mais fort sage gentil-homme nommé de sieur le Fauchent Parisien, de la femme & de ses cinq enfans, d'un Medecin & de quinze ou seize Mattelots Biernois, de tous lesquels ils n'eussent pû esperer vne once de bonne monnoye; ayans perdu dans la flotta tout ce peu de bien qu'ils auoient embarquéz sous l'esperance de s'habiter en Canada pour y viure euz & leur familles, le reste de leur vie, mais qui par malheur ne leur reussit pas bien.

Aprés que ces pauvres gens furent descendus à terre, on leur fist offre de viures & de vaisseaux pour retourner en France, qui furent en mesme temps acceptez comme vne gratification, car qu'elle consolation pouuoient ils auoir d'as des vaisseaux où il ne se faisoit aucun exercice que de la Religion pretonduë reformée, où on n'oyoit chanter que des marottes, & faire vie que de rustres & d'epicuriens, à la verité on ne leur fist aucun desplaisir en leur

Renouons  
nos Reli-  
gieux en  
France.

amoy  
de  
l'auant

de l'auant

personnes ny d'affront à leur honneur & reputation, mais c'estoit assez d'affliction que de se voir esclaves & prisonniers entre les mains de personnes si esloignées du bon sentiment & de la voye qui conduit au Ciel. Le Navire qui leur fut donné fut vn de ceux nouvellement pris sur les basques, duquel ils se servirent autant long-temps qu'il plut à Dieu, ie dis qu'il plut à Dieu, car pensans dans ceste apparente commodité se servir d'vne opportune commodité, ils se mirent dans des hazards & perils iusqu'à l'extremité.

Mon Dieu vous estes admirable, & adorables sont vos iugemens, mais il est vray que sans vostre assistance particulière, l'homme de bien fut comberoit souuent sous le pesant faix de vos visites. Les Anglois n'estoient pas à peine partis de ces Isles, que les Basques à qui lesdits Anglois auoient pris, fouragez & emmené leurs vaisseaux, vindrent dans quatre ou cinq chaloupes, se saisir à l'improuiste du Navire de nos pauures François, pendant qu'ils estoient à terre empêchés à racommoder leurs hardes & donner ordre pour leur voyage: qui fut bien affligé, ce furent ces pauures exiléz, car ils se virent tombé de deux sieges à terre comme l'on dit, & en danger de mourir miserablement dans ce desert, car ils ne sçauoient plus à qui auoir recours.

Nos gens  
demeurent  
sans Navire

Affliction  
& infortune

On dit qu'on peut reprendre son bien où on le trouue. Ces Basques auoient donc raison de reprendre le leur en ce Navire qui leur auoit esté osté par les Anglois, mais nos gens auoient

aussi vn iuste sujet de deplorer leur infortune, & d'auoir recours aux larmes & aux prieres, puis que tout secours humain leur auoit manqué, & sembloit que le Ciel & la terre eussent coniuuré leur ruyne. Ils se veulent neantmoins roidir contre ces Basques & en disputer le Nauire comme pris de bonne guerre, disoient-ils, par les Anglois, car la necessité a toujours des inventions pour se liberer d'elle mesme. Dix ou douze Matelots des plus resolués chérierent dans vne chaloupe & allerent reconnoistre ces Basques, qui auoient repris leur Nauire, pendant que le reste de l'equipage se fuyoit dans vne autre, mais au lieu d'estre bien venus, les Basques iustement irrités les pénétrèrent tous assommes à coups de pierres, (car les Anglois ne leur auoient laissé aucunes autres armes à feu.) Il y en eut cinq ou six de blessés, qui firent prédre la fuyte à tout le reste sur les montagnes voisines, tellement qu'avec le Nauire les Basques eurent encores tous les paquets & les hardes de nos gens, qu'ils auoient laissé sur la terre.

Que pouuoient dire alors nos pauures Religieux, sinon de crier au Seigneur qu'il eut pitié d'eux & de tout ce peuple, pour moy ie n'ay rien ouy de plus admirable en toutes ces disgraces que la constance de ceste honneste damoiselle mere & de ses trois filles, coura-

Courage &  
vertu des  
Damoiselle.

geuses comme des Amazones, & qui scauoient deuorer les difficultés dès leur naissance, par de bonnes & fermes resolutions, de recevoir & endurer le tout pour l'honneur & l'amour

d'un Dieu. Ce sont grâces qui ne sont pas communes à toutes les femmes, qui sont d'ordinaire timides & craintives aux moindres difficultez, & partant louables en celles qu'au milieu des plus grands hazards, se monstrent également courageuse avec le pere & les fils.

Les Basques  
veulent  
tuer les  
Mattelots.

Les Basques ne se contenterent pas d'auoir pris le h des de ces pauures gens, & le Nauire destiné par les Anglois pour les reconduire en France, mais quinze ou seize de leurs hommes armez de demy piques, les couruēt encor sur la montagne pour les tuer, disans qu'ils leur auoient amenez les Anglois, & l'eussent fait, sans l'intercession de nos Peres & les larmes de ces bonnes Daimoilles, qui leur tesmoignerent du contraire, tellement qu'à toute peine ils leur sauuerent la vie, & leur obtindrent vne chaloupe avec vn peu de biscuit & de citre, avec quoy ils eurent vn commandement absolu de partir dans vne heure sur peine de la vie, qui estoit vne rudesse bien grande enuers des pauures Mattelots affligez, comme estoient aussi en effet les pauures Basques de gradez, reduits de riches marchands à de pauures deuâliez.

Ils se mirent donc en mer avec leur chaloupe rodant la coste, bien en peine qu'ils deuiendroient & où ils pourroient auoir du secours, mais Dieu qui n'abandonne iamais les siens au besoin, leur fist la grace d'euiter les perils de la mer, & d'arriuer heureusement en deux fois vingt-quatre heures, aux Isles de

plaisance, où ils trouuerent fort à propos, des Nauires prests à faire voile pour leur retour en France, qui les receurent & donnerent charitablement place parmy eux.

Cependant nos pauures Religieux, le gentil-homme, la femme & les enfans estoient restés à la mercy des Basques qui ne les vouloient pas repasser en France ny leur donner place dans leur Nauire rescous, si Dieu tres-bon ne leur eut amoly le cœur endurcy par le marteau des afflictions, qui fut la cause de les faire receuoir, autrement il eut fallu mourir de faim dans ces deserts ou estre mangé des bestes.

Ils furent près de cinq semaines empéchés à racomoder leur vaisseau galté par les Anglois, puis ils cinglerent en mer avec nos gens enuiron la my-Septembre, & deux autres Nauires qui les estoient venus trouuer au bruit de leur disgrace, assez ordinaires aux Mariniers.

Le vent du commencement leur fut assez favorable, mais qui se changea soudain en vne si furieuse tourmente pendant quatre ou cinq jours, que les Matelots desesperans de leur salut, auoient tousiours la coignée au pied du grand mas pour le couper s'il eut trop panché, comme le dernier remede.

Tout ce que nos Religieux pouuoient faire dans ceste extremité, estoit de prier Dieu, & d'induire tous les autres d'en faire de mesme & de se mettre en bon estat, car souuent nos disgraces ont leur source dans nos pechez.

comme aux gens de bien dans leurs merites, mais la tourmente continuant de plus belle mesure qu'ils prioient Dieu, comme si le diable eut voulu debatre contre eux. Ils leur firent faire vn vœu à nostre Seraphique Pere saint François, lequel estant fait la tempeste dès aulli-tost cessa, il n'y eut que les deux autres Navires separez par les vents, qui ne se renouuerent point au calme, & s'ils perirent ou non personne n'en a rien sçeu.

---

*De l'arrinée des Peres Daniel & François en Espagne. avec leur compagnie, de la charité qu'ils y receurent iusques en France. Leur Navire pillé & brusté par les Turcs, & la mort d'une Dame deuoté à l'Ordre de saint François.*

#### CHAPITRE X.

**Rencontre  
d'un vaisseau  
Turc.**

Cette grande tourmente ietta nos gens fort loin hors de leur route deuers l'Espagne, où ils apperceurent vn vaisseau Turc de quatre cens tonneaux, lequel leur despecha vne chaloupe avec quantité de soldats pour les venir aborder, ce que voyant les pauvres Chrestiens toujours dans de nouveaux labyrinthes, rompirent leur pont de deffence, tirèrent dehors leur chaloupe & se ietterent tous à corps perdu dedans, puis à force de ra-

mes se sauuerent promptement à terre, qu'ils auoient descouuerte depuis peu. Abandonnans leur Nauire avec toutes leurs petites commoditez, à la mercy de ces mal-heureux Turcs, lesquels enragez de les auoir eschappez après auoir tout pillé & emporté ce qui estoit de meilleur, mirent le feu dans le vaisseau à la veüe de nos pauures Canadiens, qui dans leur sensibles douleurs ne pouuoient faire autre chose, sinon, baisser la teste & plier les espaulles sous la main de Dieu, car à peine estoient ils hors d'un mal-heur qu'ils en rencontroient vn autre.

Ceste pauure trouppes, nuë, affligée & de-  
laissée de tous, fors de Dieu qui les conser-  
uoit, arriuerent le mesme iour à Bayonne en  
Galice, où après auoir rendu graces à nostre  
Seigneur, les Peres Daniel & François men-  
nerent tout ce piteux equipage à Madame la  
Gouuernante de la ville, laquelle les receut  
fort courtoisement & les traicta fort honno-  
rablement par l'espace de 8. iours qu'ils furent  
logez dans sa maison, pendät lesquels ils eurent  
tout loisir de se rafieschir d'un si long voyage  
qui les auoit retenus près de 8. mois en mer.

Arriuent à  
Bayonne  
en Galice.

En partie les maux passez, firent resoudre les  
Peres de prédre la terre & de se separer de leur  
compagnie, pour s'en reuenir seuls par S. Iac-  
ques & le reite de l'Espagne en France, mais  
comme ils eurent à ce dessein remercié & pris  
congé de Madame la Gouuernante, cet  
honneste gentil-homme duquel ie vous ay  
parlé, la femme & les cinq enfans, les sup-

Les Peres  
vouloient  
quitter leur  
compagnie



plierent au nom de Dieu de ne les point abandonner en vne si pressante necessité, puis que le malheur par l'infortune, les auoit reduit iusques à ce point, de ne leur estre rien resté de tout ce peu qu'ils auoient embarqué pour le Canada, tellement que ces bons Peres esmeus de compassion se chargerent de leur conduite & prirent soin de leur nourriture tandis qu'ils furent avec eux, autrement ceste pauvre noblesse estoit pour rester miserable dans vn pais où ils n'estoient point cognus. Il n'en estoit pas de mesme du reste de l'equipage qui prit party ailleurs, car ils estoient gens pour se pouuoir & non pas ces ieunes damoiselles inusitées en ce mestier de la mādicité, car elles eussent soufferts avec la honte de leur misere le reproche de gens vagabons, car qui se fust iamais imaginé que les disgraces les eussent reduictes iusques à ce point d'estre mandiantes, plustost que de paroistre en quelque estat accommodé.

Arriuèrent  
à S. Jacques  
en Galice.

Toute la famille avec ces bons Peres semirent donc en chemin & prirent la route pour saint Jacques, où estans arriués furent visiter l'Eglise du Sainct, se recommanderent à ses intercessions, & y ouyrent vne tres-rauissante musique, qui les contola tous interieurement pour estre la meilleure qu'ils eussent iamais ouys à ce qu'ils m'ont asseuré. En après ils furent visiter Monseigneur l'Archeuesque du lieu & Messieurs les Cardinaux, qui leur firent distribuer tout ce qui leur fist de besoin pendant 8. ou 9. iours qu'ils y sejournerent, car ces  
pautes

paures ieunes damoifelles auffi bien que les petits garçons, estoient tellement fatiguées du chemin, qu'à peine se pouuoient elles foustennir & encor moins marcher qu'avec vne peine indicible, ce qui se peut ayfement coniecturer de leur ieune aage, du long du chemin, & de la foibleffe de leur sexe.

Après s'estre tous bien reposes & repris haleine. Ils prirent congé des Prelats & Seigneurs leurs bien-facteurs avec les humbles remerciemens deus à personnes si charitables & pieuses, & se mirent en chemin pour Colonne, pour de là prendre la mer & estre au plustost en France, car comme ie viens de dire ces paures Pelerins n'en pouuoient plus & estoient si las de la terre, particulièrement les ieunes filles, comme elles m'ont dit maintes fois, qu'il falloit quasi à toute heure leur donner du temps pour se reposer, qui estoit vn grand retardement, à gens qui n'aspiroient rien tant que de se voir de retour dans leur maison, nonobstant le bon traictement qu'on leur faisoit par tout ce país estrange.

Ils furent parfaitement bien receus à Colonne de Monsieur & Madame la Gouvernante, qui estimerent à vne singuliere faueur du Ciel la venue de gens si necessiteux, où ils peussent exercer la charité, qui ne leur manqua point tout le temps qu'ils furent là, mais avec vne telle magnificence qu'ils furent seruy à plats costuerts & en suite la comedie.

Le lendemain matin de leur arriué, ils furent visiter l'Eglise des Peres Recollets du

Sont bien  
receus à  
Colonne,

Histoires  
d'une sainte  
image de la  
Vierge.

lieu, où ils firent leur deuotion deuant l'image de la sainte Vierge, qui y est reuerée de toute l'Espagne pour les grands & insignes miracles qui s'y font iournellement enuers tous ceuz qui avec foy & deuotion ont recours à cette bien heureuse Vierge Mere de Dieu. Et eurent le bon-heur de voir plusieurs personnes de ceux qui auparauant estoient estropez, boiteux, bossus & affligez de diuerses autres maladies & infirmittez, entierement gueris par l'intercession d'icelle.

Or pour ce que l'invention de cette sainte image a esté autant miraculeuse qu'admirable, & qui a grandement accretu la deuotion du peuple enuers icelle. Je vous diray succinctement ce que j'en ay appris de personnes dignes de foy afin de vous inviter avec moy de louer Dieu en ses Saints.

Auant que la ville de Colonne en Galice fut reduite en forteresse, & accommodée d'un Parlement qui la rend celebre pour le iourd'huy. Il y eut vne troupe de pescheurs, qui ayans iettez leurs rets dans la mer, pensans y prendre du poisson en tirerent cette sainte Image, mais avec tant de peine à quinze Matelots qu'ils estoient, que comme il est dit des Apostres dans les Saintes lettres, ils penserent rompre leur rets chargez de ceste seule Image sans poisson, ce qui les mist en telle admiration qu'ils en louerent Dieu sur le châp, se prosternerent deuant icelle, & la porterent dans le Couuent de nos Peres, qui la poserent reueremment dans l'une des Chappelle de l'E.

mise, où elle est encore à present reuersee, d'vn chacun comme i'ay dit.

Ceste sainte Image est ordinairement couverte d'vn rideau de taffetas bleu, qui se tire pour la faire voir aux Pelerins qui y arriuent de toutes parts. Il y a aussi vne lampe ardente qui y brusle iour & nuict que quelque personne deuote y entretient. Cette figure n'est que de bois, de la hauteur enuiron de deux pieds, & assez noire & obscure comme sont ordinairement toutes les Images miraculeuses, pour monstrer que Dieu ne cherche point la politesse ny la beauté exterieure aux Ames esleues; comme l'humilité & l'aneantissement, representé par cette couleur basse. Je suis noire, mais ie suis belle disoit l'espouse aux Cantiques des Cantiques, qui est vne pensée bien contraire à celle du monde qui ne fait estat que de l'exterieure beaulté simplement, comme Dieu de l'interieur qui se conserue sous la tendre de l'humilité & de la bassesse.

Quelques années après l'inuention de ceste Image, les Anglois qui auoient guerre contre l'Espagne, s'estans rendus maistres de Colonne non encores fortifié comme il est à present, mirent le feu dans nostre Eglise qu'ils bruslerent pour la pluspart excepté l'Image qui resta en son entier du milieu des flammes, dequoy irrité ces meschans heretiques, la ietterent iusques à sept fois dans vn feu plus ardent qui ne luy fist aucun mal, ce que voyans, ils la mirent en piece, la briserent par morceaux & la ietterent derechef dans le feu, croyans qu'ayant

perdu la forme le feu conſommeroit la matiere & par ainſi qu'ils reſteroiét victorieux, mais Dieu tout puiffant qui ne peut eſtre vaincu de perſonne en conſerua les pieces, les raffembla, & reſtablit l'Image de la ſaincte Vierge, comme nous la voyons encorés de preſent dans noſtre Eglife dudit Colonne, ſans que le feu paroiffe y auoir laiſſé marque qu'vn peu de noirceur pour teſmoignage du miracle.

Les deuotions ſont tres-bonnes, mais il faut encorés penſer de ſon retour au logis, car après auoir veu Marie il faut voir Marte, & deſcendre de l'eſchelle de Iacob avec les Anges, pour y remonter avec eux, c'eſt le train de noſtre vie & le ſoin de nos penſées qui montent à Dieu & reuenient à nous. O mon Dieu il le faut; auoir vn œil pour voir voſtre grandeur & vn autre pour conſiderer noſtre beſſeſſe.

Les Peres Daniel & François s'eſtans ſuffiſamment contentez en leur deuotion & pris du repos après vn long travail avec leur petite compagnie. Il fut queſtion de trouſſer bagage & voir ſur le port ſ'il y auroit aucun Nauire preſt à faire voile pour la France, mais ne s'y en eſtant point trouué, Monsieur le Gouverneur leur fiſt preparer ſon Brigantin, & conduire exprés iuſques à la ville de Har, avec commandement de les loger & traiter honorablement dans la maiſon de ville autant de temps qu'ils deſireroient, ce qui fut de tout point obſerué pendant 15. iours qu'ils y ſejournerent, car la ieuneſſe ne pouuoit aduancer.

Ils furent non seulement regalez de tout ce qui leur faisoit besoin, mais mesme auant partir le bon gentil-homme receut encor la piece en particulier, pour d'autres necessitez qui pourroient suruenir à sa famille, de maniere que l'on pouuoit dire que Dieu leur faisoit plouuoir la manne au milieu des deserts, tant estoit grande la charité de ce peuple enuers ces estrangers sinon que le grand respect & la deuotion qu'ils ont à nostre Ordre, leur donnat l'enuie de les assister, car sans exageration, entre tous les Ordres, les Espagnols font principalement estat des Religieux de saint François qu'ils reuerent comme Anges descendus du Ciel, desquels les grands tiennent à grace singuliere de pouuoir mourir ou du moins d'estre enseuelis dans leur habit, & scay des Dames que peur d'estre preuenues de la mort sans ceste faueur, en gardent sous clefs dans leur cabinet aussi deuote à l'Ordre de ce grad Saint qu'estoit deffunct Monsieur de Ragecourt gentil homme Lorrain, qui receut de nostre Pere Gardien de Mets, ce saint habit yn peu auant sa mort.

L'Ordre de S. François fort reueré en Espagne

Le sieur de Ragecourt meurt & est enteré en nostre habit.

La mesme grace auoit esté conferée à Madame la Comtesse de Marcoufley, Gouvernante de la Prouince de Voisges, laquelle mourut (quoy que fort ieune) aussi saintement & autant desnüë des affections de la terre que j'aye iamais cognu personne de qualité, & pour ce que sa fin a esté fort edificatiue, cōme la vie fort honneste, & que quelques bonnes ames pourront faire leur profit des graces que

La Comtesse de Marcoufley deméde de mourir dans nostre habit.

Dieu luy fist la disposant à la mort, i'en diray succinctement l'euement à la gloire de nostre Seigneur, qui suivant les promesses faictes à nostre Pere saint François, donne tousiours vne heureuse fin à ceux qui sont vrayement deuots en son Ordre.

Cette Dame quoy qu'en apparence mondaine ( & pleult à Dieu que les autres ne le fussent qu'en apparence, ) estoit tres deuote aux enfans d'vn si grand Patriarche, elle faisoit bien sa Cour, mais elle seruoit encor mieux à Dieu, car aux bonnes festes de l'année, elle ne manquoit iamais au deuoir d'vne bonne Chrestienne, non plus qu'à donner largement aux pauvres des biens que Dieu luy auoit largement presté, à quoy la portoit grandement deffunct Monsieur le Comte à qui i'ay souuent ouy dire qu'il vouloit luy mesme soigner pour son ame dès son viuant, comme il faisoit en effet, sans s'en attendre à ses heritiers, car comme il disoit, combien en voit on de trompez, ou plustost combien y en a il qui se trompent eux mesmes, attendans de faire par autruy ce qu'ils deuroient faire par eux mesmes. La chandelle qui va deuant vaut mieux que la torche qui suit après, vn peu partir en ce monde icy, vaut mieux qu'vn long temps en purgatoire, vn escu donné de son viuant que dix après sa mort, & puis qui scait que les heritiers s'aquitteront fidellement de la volonté dernière du testateur.

Pieté du  
Comte de  
Marcouf-  
cy.

Ils s'amusent à partager ses biens, ou

dispute de son testament, on querelle ses creanciers & souuent on maudit son mauuais ordre & les troubles qu'il leur a laissé après son trespas. O pauvres gens qui ne preuoyez pas à vos affaires, & encores moins à vostre salut pensez à vous. O vieux auaricieux, qui ne pouuez ouyr la voix du pauvre, vous oyrez la voix des diables qui crieront à vos oreilles, ton temps est passé, tes consolations ont pris fin, la rouille a mangé tes richesses, & les vers ta charongne, il n'y a point de Paradis pour toy, que diras-tu, & toy femme mondaine a quoy penseras tu à l'heure de la mort, qui s'est ineuitable.

Je ne veux pas iuger de personne ny condamner aucun, mais i'ay fort douté du salut de plusieurs riches auares que i'ay veu mourir, & d'autres que ie cognois qui pensent moins en Dieu qu'en leurs richesses, & s'ils donnent l'aumosne aux pauvres, c'est si peu & si mesquinement que ie ne scays s'ils y auront du merite. Il faut donner gayement si l'on donne, car Dieu ayme le ioyeux dōner, si on a peu, dōner peu, si beaucoup, beaucoup, & tousiours de bonne volonté, comme il est dit en Tobie. Il y a mesmes de ces deuotes, qui ne sont charitables que du bout des leures, mais aussi sont elles bien esloignées du merite de celle de laquelle ie vay reprendre l'histoire dont voicy la suite.

Madame la Comtesse allant faire ses deuotions à Nostre-Dame de Liesse, eut vn songe la nuict, dont elle rumina fort des effects,



il luy sembloit mourir ayant deux Recollets à ses costez qui luy assistoient ; à son reveil, elle conta son songe à Madame de sainte Marie sa tante, laquelle pour l'heure n'en fist aucun estat, disant qu'elle n'y devoit adjoüster de foy Vn an après le Pere Cyprian Gallicher estant fait Gardien de nostre Convent de Mets, fut visiter laditte Dame à son chasteau de Goin, si tost qu'elle l'eut enuifagé se tournant à l'une de ses Damoiselles suivante luy dit : la Rochette, voyla l'un des Peres que ie vis en songe allant à Nostre-Dame de Liesse, & deslors en fit fort estat, l'excellence estoit qu'elle ne l'auoit iamais veu que ce iour là, ce qui luy fist esperer la verité de son songe.

L'année suivante estant de communauté en nostre Convent de Mets, ledit Pere Gardien me mena en deuotion à saint Nicolas, & au retour fusmes vn Lundy matin au chasteau de Goin pour y voir laditte Dame, laquelle vn petit mal de teste auoit arrestée ce iour là dans son liét, plus tard qu'à l'ordinaire, car le precedent elle se portoit parfaitement bien, & sans apparence de maladie. Ayant sçeuë nostre venue par le sieur Bourfier Precepteur du ieune Comte son fils vnique, & à present F. Daniel Bourfier, celuy duquel ie fais mention dans ce voyage, elle ne dit autre chose sinõ. Les Peres sont venus pour m'assister à la mort, ie veux mourir fille de S. François & leur en demanderay l'habit, elle le demanda & le receut, & tous ses Sacremens, puis mourut le P. Gardien disant les recommandations de l'ame à l'un

des costez du liēt , tandis que de l'autre ie l'exhortois à bien mourir , comme elle fit rendant son ame entre les mains de son Createur . comme pieusement nous pouuons croire , avec cette derniere action de choisir la medaille de son Chappelet qu'elle tint entre ses doigts en expirant , & prononçant le S. nom de Iesus.

Reuenons à nos Espagnols , ils tiennent à faueur de pouuoir baiser la corde ou l'habit d'vn Frere Mineur , comme à grace singulier d'y pouuoir mourir , ie fus vn iour bien estonné qu'entrant en vne maison de condition au Duché de Luxembourg , les deux filles mesme du logis , nous vindrent recevoir à la porte , & baisèrent le bout de nostre habit , ce qui me fut fort extraordinaire pour n'auoir iamais veu vne pareille pratique en France , où il n'y a que les seules personnes pieuses & de condition qui fassent estat des Religieux.

Ie diray encor à la gloire de Dieu , & à la confusion des indeuots , ce que i'ay appris d'vn Pere Capucin reuenant nouuellement d'Espagne , que comme il logeoit ordinairement dans quelqu'vn de nos Couuents qui y sont fort frequents , passant par la Prouince de la Conception , au mesme Royaume , où nos Religieux gardent vn silence perpetuel , plus estroit qu'aucun autre Ordre qui soit dans l'Eglise , & pour cet effect ont presquetous leurs Couuent bastis en des lieux champestres , & esloignez des villes.

Il interrogea quelques villageois , com-

ment ils pouuoient nourrir des Conuents de Recollers, qui ne moissonnēt, ny ne font aucune prouision, veu qu'eux mesmes estoient pauures & necessiteux, & n'auoient de quoy pour la pluspart que de leur petit labeur. Ils luy responderent, en verité mon pere, nous leur donnerions encor nostre cœur s'ils en auoient affaire.

M'entretenant vn iour sur mer avec vn Pilote Huguenot, homme d'esprit, & tres-honneste à la mauuaise religion-prés, des voyages qu'il auoit fait avec les Holandois en diuers endroits du monde, m'attoura du profit que faisoient les Religieux dans les Indes, & qu'il ny auoit veu aucun Nauire d'Espagne, où il ny en eut tousiours quelqu'vn dedans, ce qui luy seruit aucunes fois, car comme luy & tout son equipage se trouuerent vn certain temps en tres-grande disette & necessité de viures, sans sçauoir ou en pouuoit recouurer, les Holandois n'auoient point lieux de retraite en ces contrées là, & peu en d'autres, à cause de leur rudesse & cruauté à l'encontre des naturels du pays qu'ils traitent en bestes, comme il appert en l'Isle de Iaua Maior qu'ils ont prise sur le Matran Empereur du pays. car ils les tiennent presque tous enchainez deux à deux par les pieds, & ne leur permettent d'aller iamais en ville qu'il n'y aye vn soldat Holandois à leur queue, avec vn brin d'estocq en main (ô quel valet) pour les tenir en bride & suicion, comme si apres auoir perdu son bien,

de sa liberté, il falloit encore estre traité en bestes, & battu en chien.

Ils aduiferent donc de donner la chasse au premier Nauire marchand Espagnol qu'ils rencontreroient, sous l'esperance qui ayans des Religieux dedans, ils auroient du credit assez pour leur en faire apporter de la plus prochaine ville, ce qui fut fait comme ils l'auoient proiecté, car ayant rencontré vne barque marchande, ils s'en rendirent les maistres, & l'arrestèrent iusques à tant que les Religieux qu'ils y trouuerent leur en eussent fait apporter, puis les laisserent aller sans leur faire de desplaisir, ny aux Marchands, à ce qu'il modit Quoy qu'il en soit, ie ne scay si nous aurions bien tant de credit icy, mais tousiours faut il aduouer qu sainct François a grandement merité deuant Dieu, puis que les Huguenots mesmes qui ne font estat d'aucun Sainct, le confessent, & s'estonnent du grand nombre de ses vrais Religieux, presque par tout establis, pour le salut des ames Indiennes.

Reuenons à nos pauvres voyageurs laissez à la ville de Har, & disons qu'ayans en vain cherché vn Nauire appareillé pour France, ils furent à la fin contraints d'aller à pied iusques à la ville de Fourolle, où ils trouuerēt vne pinasse de Bayōne en Lâguedoc, dans laquelle apres auoir conuenu de prix avec le Maistre (car il fallut icy cōmencer payer) ils s'embarquerent & firent voile le matin à la marée avec vn vent assez fauorable, mais qui

se changea soudain, sur les trois heures apres midy en vne tourmente si grande qu'elle les pensa tous submerger & engloutir au fond des eaux, car ayans leur gouvernail brisé, ils n'entendoient plus que l'heure d'estre iectez contre quelque rocher. Ils voyoient bien vn village nommé de saint Simphorien, & la terre qui ne leur estoit pas esloignée, mais comme le vent les dominoit, ils n'en purent oncques approcher iusques à ce que les tres-experimentez Pilotes & Nautonniers du lieu, les voyans infailliblement perdus, sans vn prompt secours, monterent trois chaloupes, & surmontans les tres perilleux flots de la mer les aborderent, & ayans accroché la pinasse, avec l'ayde du tout Puissant, la conduirent au port assure, où ils rendirent graces infinies à nostre Seigneur, de les auoir deliuré de tant de perils, & luy demanderent la vertu de patience pour le reste de leurs incommoditez, qui n'estoient pas petites en des personnes percées iusques aux os, des pluyes & orages, qui durerent iusques à la nuit, avec des furies si grandes, qu'il sembloit que les Cataractes du Ciel fussent ouuertes pour vn second deluge.

Ils seiournerent trois ou quatre iours dans ce village, pour se refaire de leur lassitude, apres quoy il fut question de partir, mais d'autant que les maux de la tourmente passée leur estoient encor tout recens, & que la diuersité des chemins leur sembloit adoucir

aucunement leur trauail, ils prirent la route par terre, surmonterent les mauuais chemins, & la difficulté des montagnes, non sans des peines tres-grandes, & arriuerent à la ville Domide, où ils furent parfaitement bien receus de Monsieur, & de Madame la Gouvernante qui leur firent tres-ample charité, & bon traictement, par l'espace de six semaines qu'ils furent contraincts de sejourner là, pour assister trois de leur compagnie tombez malades de fièvres & de trauail.

Si tost qu'ils commencerent de se mieux porter, ils se mirent en chemin pour pouruiure leur voyage, car ils estoient encores à près de trois cens lieuës de Paris, & arriuerent de leur pied à Chichiou, où ils attendirent la commodité d'un vaisseau marchand qui chargeoit des oranges pour Nantes, dans lequel s'estans embarquez & fait voile par vn temps tres-beau qui leur dura quelques iours, mais qui par sa faueur inconstante, se changea bien tost en vne tourmente si furieuse quelle les pensa tous perdre, si la prouidēce diuine ne les eut garantis, & tourné les vents qui par vn bon-heur les ietterent dans les sables Dolonnes, où ils prirent terre, & louierent Dieu, qu'apres les auoir deliurez de tant de miserēs, & assisté en tant de perils, il les auoit en fin fait surgir au port tant desiré, d'où nos pauures Religieux ayans pris congé de leur compagnie, s'en reuindrent doucement à Paris, rendre leur vœux, continuer leurs actions de graces

274 *Histoire du Canada,*  
& deduire leur penible voyage à celuy qui  
les auoit enuoyé.

---

*Offres & courtoisies des Sauvages, aux  
François de Kebec, & de l'excellent  
equipage d'une barque prise par les  
Anglois.*

CHAPITRE XI.

**A** Pres que nous auons eu mené nos  
deux Peres à Paris, eschapez de tant  
de dangers, il nous a esté necessaire de re-  
tourner à Kebec, voir la contenance de nos  
gens affligez de toutes les disgraces que peut  
la necessité, mais qui fut soulagée à la fa-  
ueur de plusieurs Nations Sauvages qui les  
assistèrent chacun selon son petit pouuoir.

A la my Ianuier 1679. les Montagnais  
commencerent à tuer de l'eslan; dont ils fi-  
rent bonne part à nos François, particuliere-  
ment Choumin, qui tout expres voulut ca-  
baner avec son frere Neogabinat dans les  
bois au tour de Kebec, pour les pouuoir as-  
sister de leur chaille, avec plus de falicité  
qu'ils n'eussent sçeu faire au loing. Il yeut  
aussi le sauuage Mantouchatche autrement  
nommé la Nasse, par les François à cause  
qu'il se seruoit tousiours d'une Nasse pour la

pefché de l'anguille, ce que ne font pas ordinairement les autres Sauvages, ayda fort aux Reuerends Peres Iefuites, comme fit auffi Choumin, & l'Hyuer eftant passé il fe vint habiter au defert desdits Peres Iefuites, où il laboura avec leur permiffion, vn bout de leur terre, qui auoit produit vn tres-beau bled quand les Anglois les prirent.

L'Hyuer ne fut pas moins lofng que le precedent, car les neiges n'eftoient pas encores fondües à Paques, qui eftoit le 15. d'Auril cetté année là, toutefois elles ne durerent plus gueres apres, car le 28 d'Auril l'on commença d'ouuir la terre, & le fecond iour de May l'on sema du bled froment, que l'on appelle en France bled marcers.

Le renouveau fut assez beau & fauorable pour faire les femailles, mais ceux de l'habitation ne s'amusoient tousiours qu'apres leur fort, fondans l'esperance de leur vie sur les Nauires fans s'amuser à cultiuer, dont ils se repentirent apres, mais avec vne trop legere punition d'vne negligence si grande, car les Nauires pouuoient perir, ou estre pris des ennemis, comme ils furent à la fin des Anglois.

Le mois de May s'escoula fans que l'on entendit aucune nouvelle de France, ce qui mit en peine tous les hyuernans à qui les dents croiffoient comme l'herbe en bonne terre, faute d'auoir dequoy les employer, car selon leur calcul il deuoit estre arriué quelques Nauires dès le commencement du



mois, & eut esté bien nécessaire à ce coup que tous les viures defailloient, car de sept escuelles de grain que le sieur de Champlain auoit ordonné par sepmaine dés le Noël passé pour chaque personne del'habitation, il en fallut retrancher plus de la moitié, & courir les bois iusques à cinq & six lieues loin, pour trouuer des racines de bon manger, car celles des enuirons de Kebec auoient esté toutes consommées.

Sceau de Salomon racine.

Il y a vne certaine racine entre les autres, laquelle nous appellons *Sigilla Salomonis*, sceau de Salomon, qui les ayda grandement, car elle est assez bonne, excepté qu'elle est vn peu forte mangée creuë, i'ay appris qu'elle est vn souuerain remede contre les hemoroïdes, coupée en roüelles & portée au col sur la chair nuë en chapelets, dont vne Dame de Paris m'a asseurée en auoir esté guarie. Elle leur seruoit le plus souuent de pain, & d'autre fois ils l'accommodoient avec du glan, & vn peu de farine d'orge, avec le son & la paille, qu'ils faisoient botillir & reduire en menestre, mais pour ce que le glan est fort amer en ces pays là, & ne se pouuoit manger sans y apporter de l'inuention, l'on faisoit vn peu bouillir l'amandé dans de l'eau avec de la cendre par deux dineres fois, puis le gland estant bien lauë & nettoyé de ces cendres, on le pilloit & mesloit parmy la farine d'orge, à demie cuitte pour en espessir la bouillie, dans laquelle l'on mesloit aussi du poisson deminssé, quand l'on en auoit, mais sans

sans sel, car il n'y en auoit plus à Kebéc.

Le sieur de Champlain enuoya le sieur Boullé son beau frere avec quelques autres François vers Tadoussac, pour voir si on y en pourroit faire, mais ayans expérimenté les eaux par le feu ils n'en purent tirer la plaine main, disans pour excuse, mais veritablemēt, que l'eau n'y estoit pas propre, bien qu'ils l'eussent, fait consumer dans des placques de plomb qu'ils y auoient portées, par l'ordre dudit sieur de Champlain.

Vne matinée à quoy on pensoit le moins tomba vne des tourelles du fort, qui fit croire aux François, comme à l'année passée d'vn pareil accident, que l'on auroit bien tost des nouvelles de France, ou d'Angleterre, ce qui les resioiūt, car ils se soucioiēt assez peu pour lors d'où elles viendroiēt pourueu qu'ils fussent assisteZ, & tirez hors de leurs miseres.

Vne tourelle  
le du fort  
tombea

Le sieur de Champlain voulant euitier aux fausses Propheties, fit promptement racommoder la tourelle, & enuoya quelque Mattelots vers Gaspé voir s'il y auoit quelques Nauires François pour en tirer du secours, mais n'y ayant trouué personne, ils pescherēt quelques mouës, ramasserent vn reste de sel qu'ils trouuerent sur le galay, & puis s'en retournerent au sieur de Champlain, qui se repentant des negligēces passées qu'il touchoit au doigt, pria le P. Ioseph de luy prestere vn coing de nostre terre à esserter, ce qui luy fut non seulement accordé, mais d'en prédre ou il voudroit, mesme celle que nos Religieux

Le sieur de  
Champlain  
a recours au  
P. Ioseph.

auoient deserté cette année là qu'il accepta  
& y fit traouiller son seruiteur.

Le sieur Cornielle Commis du sieur de  
Caen en demanda aussi, & y vint traouiller  
luy-mesme, puis 4 autres personnes lesquelles  
les nous accommodames d'une autre bonne  
estendue de terre. & des lors ces Messieurs com-  
mencerēt à cognoistre en effet, qu'ils deuoient  
auoir iuiuy nostre premier conseil, qui auoit  
topsiours esté de labourer les terres, & creu-  
reut alors combien nos Religieux auoient eu  
de peines à accommoder celles desquelles ils  
iouissoient à present du fruiet par leur bene-  
ficence, non toutesfois sans en ressentir la pi-  
queure des mousquites & moucherons, qui  
leur deüguoient tout le visage.

Pretons de  
nos reues  
peu ente-  
menter.

Le sieur de Champlain qui auoit enuoyé de  
ses gens vers Galpé, pour descouurer s'il y au-  
roit quelques Nauires, desquels l'on pût reco-  
uoir quelques secours de viures, leur auoit  
aussy donné charge de sçauoir des Sauvages  
de ces contrées là, s'ils pourroient nourrir  
quelques François iusques à l'arriuee des vais-  
seaux de France, à quoy les Sauvages pleins  
de bonne volonte leur respondirēt qu'ils en  
pourroient nourrir iusques à 20. & qu'ils les  
leur enuoyassent, & mesme des femmes &  
des enfans s'ils vouloient, desquels ils feroiēt  
estat comme de leurs propres parens.

Offre des  
Sauages  
de Galpé.

Cela resioit vn peu les François, mais non  
pas entierement, car ils croyoient que ces  
Sauages en d'eussent demander dauantage,  
pour ce, disoient-ils, qu'ils n'estoient point

Dans la pauvreté, auoient abondance de bestes, & ne manquoient point de poisson.

Les Algoûmequins, & Môtagnais plus patients de beaucoup, les voulurent neantmoins surpasser de courtoisie, & ne se laisser vaincre d'honnesteté en vne si belle occasion, car ils leur firent offre de nourrir 25. personnes des leur pendant l'Hyuer, & de plus Choumin & ses freres s'obligerét de demeurer autour de l'habitation, pour pouuoir plus commodément assister le reste, & leur porter de l'anguille, & la chasse, s'entend quand ils en auroiét.

Toutes ces belles offres, & ces liberalitez reſmoignerét assez la gentillesse, ou plustost cõils disent la bonté de leur cœur, qui nous doit seruir d'exemple. Il falloit neantmoins encore aduiser pour le reste de l'Esté iusqu'aux grains nouveaux, & sonder vne autre Nation pour y contribuer, car il n'est pas question de toujours fouller son hõste. C'est pourquoy le sieur Châplain au cõmencement du mois de Iuillet 1629. despescha vn François avec quelques Barbares, vers la nation des Abenaguioue peuples habitâns du costé du Sud de l'habitation, lesquels cultiuent les terres à la maniere des Hurõs, & ont quelques villages.

Ce François estant là arriué, les fit haranguer par son Truchement, de la part du Gouverneur de Kebec, & demâder s'ils leur pourroient nourrir quelque François iusques au commencement de l'Esté prochain, & ce faisant ils les obligeroient à contracter amitié avec eux, & les maintenir à l'encontre de

Offre des  
Algoûme-  
quins &  
Môtagnais.

Nation des  
Abenaguioue.

leur ennemis. Les Albenaquioie ayans ouy la harangue de ce Truchement, tindrent conseil, & conclurent à la faueur des François; disans, que tres-volontiers ils eü accepteroient iusques à 20. ou 25. desquels ils feroiët estat, & les nourriroient côme eux mesmes.

Nos Messagers les voyans de si bonne volonté leur firent demander s'ils pourroient encore ayder à l'habitation de quelques sacs de bled d'Inde, à quoy ils répondirent que non pour lors, mais vers le mois de Septembre, ou d'Octobre, que leur moisson seroit faite, & qu'en leur menant du bled, ils rameneroient les François qui voudroient venir demeurer avec eux.

Pendant que les vns traualloient pour asseurer la vie de ceux qui resteroient dans le pays, les sieurs Champlain, & du Pont, firent equiper vne barque du port, de 12. ou 14. tonneaux pour enuoyer aux costes, chercher des Nauires, pour repasser en France vne partie de leurs gens, & au cas que l'on ne trouuast aucun vaisseau à la coste, il y auoit ordte aux Chefs de se mettre au hasard de passer la mer, pour aller donner aduis à Messieurs de la Societé, de l'estat miserable auquel on estoit réduit.

Beaucoup desiroient bien d'aller chercher des Nauires à la coste, mais peu se presentoiët pour passer en Frâce dans vn si petit vaisseau, mal asseuré, & si mal pourueu de toutes choses necessaires qu'il ne se pouoit moins, car premierement, il ny auoit ny pain, ny vin, ny

biscuit, fort peu d'eau douce, & encor moins de bois, à cause de la petiteſſe de la barque, pour de la viande & du poiſſon, ils n'en auoient de prouiſion que par eſperance de ce-  
 luy qu'ils ſe promettoient des Sauuages de Gaspé, & des moluës qu'ils pourroient peſcher à la coſte, & ſur le grand ban. De Pilotte aſſeuré il ne s'en trouuoit point, & falloit ſe paſſer d'vn aſſez peu experimenté, qu'eſtoit ſ'expoſer à vn eminent danger de mort, & neantmoins encor ſi en trouua-il à la fin qui aymerent mieux ſe mettre dans le haſard de périr dans la mer, que de mourir de faim ſur la terre, deſquels on fit choix de 12. commandez par le ſieur Boulé beau frere du ſieur de Champlain. qui volontairement s'expoſerent à ce danger, & mirent les voiles au vent auſſi mal faites, & les cordages, que le reſte de l'equipage, par vn temps aſſez beau.

Il ſe remarque choſe admirable, & qui confirme l'opinion de ceux qui tiennent que la goutte ne s'attache ordinairement qu'à ceux qui trauaillent peu, ſont bonne chere, ou qui ont fait des deſbauches avec excez (i'ay neantmoins veu le contraire en pluſieurs car les gouttes viennent de diuerſes cauſes, & non pas touſiours des deſbauches & de l'excez.)  
 Le ſieur du Pont graué vieillard aagé de plus de 70. ans, ne ſe porta iamais mieux que pendant cette miſere, car auparauant il auoit preſque touſiours les gouttes, ou du moins fort ſouuent. O mon Dieu nous ſommes ſouuent cauſe de nos maladies, & aimons mieux

Barque mal  
pourvue.

Le ſieur du  
Pont gouz  
teux.

souffrir des incômoditez que de nous mortifier des choses qui nous les peuuent causer comme il arriuoit à ce bon vieillard lequel estant iouial de son naturel, s'emportoit quelquefois au gré de ses amis, de boire vn bon coup sans eau, & puis croit à l'ayde cõtre la douleur de ses gouttes, qui furent bien appaisées par la diette que la necessité du pays luy fit prendre, de ne boire point de vin, & ne manger point de pain, ny sel, ny beure, qui sont les principales nourritures de l'homme, avec la viande, ce qui le rendit tellement foible & debile, qu'il eut faict pitié, sinon qu'il ne sentoit point de douleur comme i'ay dit.

Dans cette necessité commune comme vn chacun portoit sa croix, qui plus, qui moins grosse, car au regard de quelqu'vns elle estoit atlez legeré, ou tout deuoit estre cõsideré, car les forces, ny les graces ne sont pas toutes egales en vn mesme suiet, & appelle vn mesme suiet toutes les creatures faites à l'Image d'vn Dieu, pour ce que l'amour de ce Dieu, à diuerfes prises chez elles, & y ôpete diuersimēt quoy que tousiours saintemēt. C'est ce qui faisoit croire à quelqu'vns que nos Religieux n'estoiet das dans les souffrances, puis qu'ils restoiet cõtens pās les mesmes incômoditez,

Vn Sauvage de nos amis nommé Neogabinat desirant assister nos Religieux, & n'ayant pas dequoy, mena le Pere Ioseph à la chasse des loups marins, aux Isles qui sont entre Kebec, & l'Isle aux Coudres, où ils en prindret deux

si grands qu'ils furent leur charge entière, & puis s'estans pensé perdre d'un coup de vent qui leur donna en trauerant la riuere, ils furent contraints de monter sur vn rocher avec leur charge, où ils couchèrent fort au-  
rément iusques au lendemain matin qu'ils se  
rendirent au Couuent.

Pour reuenir à la barque du sieur Boulé, où estoit pour Lieutenant le Cōmis Deldames, ayà laissé avec les Sauvages ceux qui choisirent leur seiour, is'en allerent le long des costes, chercher quelques Nauites de cognoissances, auât de passer outre pour la France; mais s'estans approchez de Gaspé, ils rencontrèrent fort fauorablemēt le sieur Esimery de Caën chargé de viures pour l'habitation, & d'ordre pour repasser de leurs ges, la ioye qu'ils eurent l'un l'autre de cette rencontre ne fut pas petite, car si ledit de Caën fut consolé entendant que tout se portoit bien à Kebec, à leur debilité prés, les autres furent encorés plus resiouys de leur secours, & d'apprendre que le sieur de Razilly estoit en chemin, avec ordre du Roy de venir combattre l'Anglois, & sauuer le pays.

Le sieur Boulé estant all'oré d'un prompt secours, se remit sous voile pour en donner aduis à l'habitation apres que ledit de Caën eut fait charger sa barque de viures, & de munitions, afin que si l'Anglois arriuoit à Kebec auant ledit de Razilly, il y pù auoir de quoy se deffendre, & resister iusques à l'arriuée dudit de Razilly.



Nauire  
Anglois.

Mais comme on estoit sur ces entrefaites, quelque Sauvages leur vindrēt donner aduis de l'arriuee des Anglois dans le grand fleuve ou ils auoient desia traité quantité de castors, ce qui fit diligenter Boulé, pour se rendre au plustost à l'habitation, & ayant auancé assez fauorablement, le lendemain matin ils apperceurent vn grand Nauire, avec vne barque attachée, sans pouoir cognoistre d'où il estoit, les vns disoient que c'estoit là ce grand vaisseau qui conduisoit la barque des Reuerends Peres Iesuites, dont le sieur Emery de Caen leur auoit parlé, & d'autres au contraire soustenoient que c'estoit vn Nauire Anglois, & ne se trompoient pas.

Le sieur Boulé dans cette incertitude, dit qu'il vouloit sçauoir que c'estoit, & commanda qu'on approchast, mais vn peu trop près, car les Anglois les voyans approcher & se venir brusier comme papillons à la chandelle, leur firent signe avec le chapeau qu'ils approchassent, & seroient les biens venus, mais sans parler, pour les attirer dans leurs filets, quelques François voyans ces signes se doutèrent incontinent du stratageme, & qu'ils estoient infailliblement Anglois, mais d'autres plus incredules voulurent tellement aduancer que pensans apres prendre la fuite, l'ennemi leur lascha sa barque en queüe pour les prendre, mais en vain, à cause du vent qui leur estoit contraire, & salut s'en retourner à leur Nauire qui despecha en leur place vne

Prise du  
sieur Boulé  
par les An-  
glois.

double chaloupe avec 20. ou 25. hommes tous frais & gaillards, qui en moins de 3. heures les atteignirent, prirent la barque & les firent tous prisonniers.

Les Anglois furent extremement aise de ceste prise, & d'apprendre de nos hyuernants, l'estat de Kebec qui leur donna l'esperance de s'en rendre bien-tost les Maistres, ce qu'ils n'eussent pû faire sans l'assistance des Matelots François de ceste barque, lesquels ils contraignirent de conduire leur Nauires à Kebec, autrement le sieur Emery de Caen y eut arriué le premier, & y estant les autres n'y eussent pu faire & s'en fussent retournez avec leur grande honte, mais le mal-heur voulut que ledit de Caen fut tant contrarié des vents & du mauuais temps que n'estant pas arriué à temps luy mesme fut pris après Kebec, comme ie diray cy après.

Pendant que tout cecy se passoit à Gaspé & es contrées de Tadoussac, ceux de Kebec estoient dans les apprehensions de la venue des Hurons qu'on leur promettoit en brief, non qu'ils ne fussent bien aise d'auoir leurs castors, mais à raison de 15. ou 20. François qu'ils auoient avec eux, lesquels leur seroient à charge & fort onereux pour leur peu de viures. C'est sans doute que l'on ne croyoit pas encor pour lors la venue des Anglois si près de Kebec, puis qu'ils se soucioient si fort de la venue des François, & qu'on auoit esté dans les termes de contraindre Coliant gendre de la Dame Hebert, de charger dans des chaloupes

pes deux pauvres femmes avec 4. ou 5. petits enfans dont le plus grand n'auoit pas de 8. a 9. ans pour les conduire à plus de six vingts lieues de costes chercher des Nauires pour les repasser en France.

À la fin nos Hurons arriuerent avec nos Religieux & tous leurs François, qui furent receus le plus hounestement & courtoisement que l'on peut, & auxquels l'on fist part des biens aussi bien que des miseres de la maison. Le Truchement Olimier traitta des Hurons quelques sacs de bled d'Inde pour le fort & l'habitation, nous en eumes deux à nostre pare & les RR. PP. Iesuites ce qui leur en faisoit besoin pour eux & leurs gens, & puis on n'eust plus que faire de rien traicter, car les Anglois parurent bien-tost après, qui les mirent hors de leurs miseres, pour rentrer en d'autres.

*Seconde arriuée des Anglois en Canada  
& des propositions qu'ils firent au sieur  
de Champlain pour auoir l'habitation  
& en chasser les François.*

## CHAPITRE XII.

**V**N Ieudy matin 19. iour de Iuillet 1629. quel'on croyoit l'ennemy plus esloigné, arriua fortuitement de Tadoussac au logis des RR. PP. Iesuites, le fils d'un Sauvage nommé

la Nasse autrement Manitoucharche, cabanné proche la maison desdits Peres, & leur dit que trois Nauires Anglois paroïssent proche l'Isle d'Orleans vne lieuë de l'habitation, & qu'il y en auoit encores six autres à Tadoussac, de quoy le sieur de Champlain auoit esté aduertty par vne autre voye.

Le Pere Ioseph qui eut aussi le mesme aduertissement s'en alla promptement à Kebec avec l'vn de ses Religieux, pour sçauoir du sieur de Champlain & des autres Chefs ce qui seroit bon de faire, mais comme ils furent aduancez enuiron la moitié du chemin, ils rencontrèrent le R. Pere Brebeur avec ordre des sieurs de Champlain & Du Pont, que tous se rendissent promptement dans le fort, ce qui fut fait non toutesfois sans quelque contradiction, car personne ne desiroit quitter sa maison & laisser là tout à l'abandon sans voir de plus grandes preuues.

Et en attendant que les Anglois enuoyassent sommer la place tous les soldats & matelots se disposerent au combat, avec resolution de bien faire, car à ce qu'on disoit, il y auoit encore de la poudre pour tirer iusques à huit ou neuf cens coups de mousquets & seulement deux ou trois volées de canon, qui n'estoit pas, veu l'affliction du lieu pour estre pris au premier iour.

Sur le flot, parut vne chaloupe ennemie ayant vn drapeau blanc, signal de sçauoir s'il y auoit lieu de seureté d'aller trouuer les François, les sommer & sçauoir

la resolution en laquelle ils estoient. Le sieur de Champlain en fit mettre vn autre au fort, qui les fist approcher, car la courtoisie deuoit estre reciproque. Estans arriuez vn ieune gentil-homme Anglois mit pied à terre & ayant salué le sieur de Champlain luy presenta courtoisement vne lettre de la part des freres du General Quer, qui estoient à Tadoussac dont voicy la teneur.

Letre du  
General  
Quer au  
sieur de  
Champlain

**M**ONSIEUR, en suite de ce que mon frere vous manda l'année passée, que tost ou tard il auroit Kebec, n'estant secouru, il nous a chargé de vous assurer de son amitié, comme nous vous faisons de la nostre, & sçachant tres bien les necessitez extremes de toutes choses auxquelles vous estes, que vous ayez à luy remettre le fort & l'habitation entre nos mains, vous assurant toutes sortes de courtoisie pour vous & pour les vostres, comme d'une composition honneste & raisonnable, telle que vous sçauriez desirer, attendant vostre responce nous demeurerons Monsieur, vos tres-affectionnez seruiteurs, Louys & Thomas Quer. Du bord de Flibot ce 19. de Iuillet 1629.

Auant l'ouuerture de la lettre, le sieur de Champlain enuoya prier le Pere Ioseph de la Roche de luy seruir d'interprete & respondre au gentil-homme arriué, qui entendoit la langue Latine & non point du tout le François, après quoy il fut resolu de faire la responce comme s'ensuit.

**M**ESSIEURS, la verité est, que les Responcés  
 negligences ou contrarietez du mau- du sieur de  
 uais temps, & les risques de la mer, ont em- Champlain  
 pesché le secours que nous esperions en nos  
 souffrances, & nous ont osté le pouuoir d'em-  
 pescher vostre dessein, comme auions fait  
 l'année passée, sans vous donner lieu de faire  
 reussir vos pretentions, qui ne seront s'il vous  
 plaist maintenant qu'en effectuant les offres  
 que vous nous faietes d'une composition, la-  
 quelle on vous fera sçauoir en peu de temps  
 après nous y'estre resolu, ce qu'attendant il  
 vous plaira ne faire approcher vos vaisseaux à  
 la portée du canon, n'y entreprendre de met-  
 tre pied à terre que tout ne soit resolu entre  
 nous, qui sera pour demain. Ce qu'attendant  
 ie demeureray Messieurs vostre affectionné  
 seruiteur Champlain, ce dix-neufiesme de  
 Iuillet 1629.

Ce gentil-homme ayant ses responces fut  
 interrogé, mais vn peu tard, s'il y auoit guerre  
 entre la France & l'Angleterre, à quoy il res-  
 pondit que non, pourquoy donc dit le sieur de  
 Champlain venez vous nous troubler icy,  
 puis que nos Princes sont en paix. Puis le  
 sieur de Champlain demanda au P. Ioseph s'il  
 agreeroit d'aller treuuer les Capitaines An-  
 glois, pour sçauoir d'eux leur derniere resolu-  
 tion & ce qu'ils auoient enuie de faire, ce qu'il  
 accepta fort volontiers, & partit à mesme  
 temps dans vne chaloupe, après auoir receu  
 ses ordres de qui il appartenoit.

Le P. Ioseph  
 part pour  
 Ambassa-  
 deur vers  
 les Anglois

Estant arrivé au bord des Anglois où il fut receu & traité avec tout le bon accueil qui se pouvoit desirer, après les complimens rendus. Le Capitaine Louys Quer luy demanda qui l'amenoit & qu'elle estoit sa commission, à quoy le Pere respondit que le sieur de Champlain ayant veu la lettre du General son frere, l'auoit enuoyé chargé d'un mot de responce qu'il leur presenta, & pour sçauoir d'eux quel dessein ils auoient contre les François qu'ils menaçoient, en vn temps de paix entre les deux Roys. L'autre luy repliqua qu'il ne vouloit autre chose d'eux, sinon que le sieur de Champlain luy remist ce iour là mesme le fort & l'habitation entre les mains, & en ce cas qu'il promettoit de repasser en France tous les François & de leur faire bon traitement, & que s'il ne le vouloit faire d'amitié, il sçauoit bien le moyen de l'y contraindre par force.

Le Pere le pria de donner vn plus long delay & de ne se precipiter point en vne affaire si importante, d'autant que le sieur de Champlain ne pouvoit traiter avec luy sans en auoir premierement communiqué avec les principaux des François, qui n'estoient pas pour lors dans la maison, & demandoit au moins 15. iour de delay pour les pouuoir aduertir & ranger à Kebec, après quoy il luy donneroit contentement.

L'Anglois luy repartit : Monsieur ié sçay fort bien en quel estat vous estes reduits, vos gens sont allez pour la pluspart dans les bois chercher des racines pour viure. Nous auons

pris Monsieur Boullé que nous gardons à Ta-  
douffac avec de vos gens, qui nous ont asseuré  
de vostre extreme necessité, parquoy ie ne  
veux pas tant attendre. Le Pere luy repliqua;  
Monsieur donnez nous au moins huictaine,  
non dit le Capitaine Thomas Vice-Admiral,  
ie m'en vay presentement faire ruiner l'habi-  
tation à coups de canon, & son autre frere  
Monsieur, ie veux auourd'huy coucher dans  
le fort, autrement ie feray le degast dans le  
païs. Le Pere leur dit doucement; Messieurs  
vous vous pourriez bien tromper si vous pen-  
sez vous halter de la sorte, d'autant qu'il y a  
dans ce fort là environ cent hommes tous bié  
resolus de vendre leur vie, & peut estre y trou-  
uerez vous la mort & des disgraces pour des  
victoires. c'est pourquoy aduisez à ce qu'auéz  
à faire, car ie vous puis asseurer qu'ils ne man-  
queront pas de courage, & si-tost que ie seray  
à terre vous en verrez l'experience, pour ce  
que gens à qui on veut oster iniustemét & les  
biens & la vie, ont le courage & la force dou-  
ble, avec le sang eschauffé qui leur efface &  
leur toute crainte de la mort, & ne leur laisse  
aucune apprehension de quelque mal que ce  
soit, c'est pourquoy ie vous dis derechef que  
leur attaque vous sera dangereuse.

Lors le Capitaine Louys dit au Pere; Mon-  
sieur; retirez vous s'il vous plaist iusques sur le  
tillac, affin que i'aduise avec mon conseil à  
ce que i'ay affaire. Le Pere sortit de la cham-  
bre & les Anglois tindrent leur conseil de  
guerre, à la fin duquel ils l'appellerent & le



prierent d'aller rapporter au sieur de Champlain, qu'ils ne pouuoient differer dauantage que iusques à ce soir, & que s'il vouloit euitier au sang, qu'il fist luy mesme les Articles de capitulation, & luy enuoyast dans trois heures, autrement qu'il ne manqueroit pas de faire ses efforts. Pour vous autres Messieurs dit le Capitaine, ie vous prie de vous retirer chez vous, afin qu'il ne vous aduienne aucun desplaisir, car s'il arriue que ie l'emporte de force vous ne seriez pas exempts dans le fort du mal-heur comun ce que vous pouuez euitier estant chez vous, où ie vous assure qu'il ne vous fera fait aucun desplaisir, & pour plus d'assurance ie vous offre vn homme pour garder vostre logis, ou vn mot d'escriit qui vous seruira de sauuegarde.

Le Pere le remercia tres-affectueusement, & luy dit que ce seroit faire tort à sa parole de ne s'y fier pas, puis le Capitaine luy fist voir toutes les munitions & armemens de guerre qu'il auoit dans ses vaisseaux, & le pria de rechef que tous nos Religieux se retirassent dans nostre Couuent.

Pour les R.R. P.P. Iesuites qu'ils appelloient par derision Iudaites ( nom qui leur doit tourner à gloire, car c'est vne espece d'honneur d'estre mesprisé par les meschans ) ils dirent qu'ils deuoient bien remercier Dieu de ce qu'ils auoient eu le vent contraire ceste nuit là, d'autant qu'il auoit eu ordre de les aller saluer à coups de canon.

Le Pere luy dit, Monsieur il n'est ia besoin  
de

de canon pour les auoir, car les pauures gens ne sont point fermez: Monsieur, luy respondit le Capitaine Louis, ie sçay bien quels sont ces gens là, vous les appelez pauures, mais ils sont plus riches que vous & auez tort de prendre leur cause; i'espere de faire la visite chez eux & d'y trouuer de fors bons castors & non chez vous. Voicy deux habitans de Kebec, parlant de Bailly autrésfois Commis, & d'un nommé Pierre Raye Châtrou de son mestier, qui m'ont amplemēt instruit de tout ce que ie desirois sçauoir de Kebec puis se separant, le P. Ioseph reuint à terre rendre à Messieurs Champlain & du Pont de sa legation.

Le sieur de Champlain ayant esté acertené de la resolution des Anglois se retira au fort, où il dressa des articles de capitulation que ie n'ay pas iugé necessaire d'inferer icy, ny celles que le sieur Quer luy accorda, sinon que quelques vnes ont esté trouuées mauuaises & de dure digestion par les soldats & hyuernants, particulièrement celle où il est dit: pour les soldats & autres personnes; il leur sera donné chacun vingt escus, & n'emporteront aucune chose, ny armes ny bagages, & neantmoins il y en auoit qui auoient pour plus de 7. a 800. francs de marchandises, particulièrement ceux qui estoient reuenus des Hurons, c'est ce qui les fachoit fort & firent prier le sieur de Champlain par vn nommé le Grec truchemēt, de ne point rendre la place & qu'ils estoient tous déliberez de se battre iusques à la mort, & de faire voir aux Anglois que s'ils estoient di-

minuez de graisse qu'ils ne l'estoient de force ny de courage par le moyen duquel ils esperoient les chasser & deffaire, car quelle apparence disoient ils d'abandonner ainsi laschement ceste place sans coup ferir & laisser aux Anglois toutes nos marchandises & nos armes pour vingt escus, c'est ce que nous ne pouuons pas digerer.

Ils en vindrent mesme iusques aux reproches, disans au sieur de Champlain qu'il ne deuoit pas craindre de mourir ou d'estre fait prisonnier, ny de perdre en resistant, les mille liures de recompence & tout son equipage que les Anglois luy promettoient en se rendant, puis qu'il y auoit moyen de resister pour quelque temps en attendant secours qui n'estoit pas peut estre loin.

Ces paroles comme de raison piquerent au vif le sieur de Champlain, qui dit au Grec qu'il estoit vn mal-adiuise & ses compagnons mal sages, car comment veux-tu (dit-il) que nous resistions, n'ayans ny viures, ny munitions, ny aucune apparence de secours, estes vous lassés de viure ou bien furibonds voulez vous que vostre temerité l'emporte ou que la sagesse aye quelque credit sur vostre esprit, vous croyez le dernier, obeissez donc à ceux qui desirent vostre bien & ne font rien sans prudence.

Il est vray que l'on estoit tres-mal pourueu de toutes choses necessaires à l'habitation, mais l'ennemy estoit bien foible aussi, car le Pere Ioseph ayant bien consideré tout leur

équipage, il n'estoit pas de plus de deux cens soldats & la plupart mal autrus, coquins, & gens qui n'auoient iamais porté les armés qui se fussent fait tuer comme canars, ou eussent bien-tost pris la fuite, ainsi se le promettoient nos gens.

Le temps mesme se rendoit favorable à leur bonne volonté, car la marée baissoit, il faisoit vn grand vent de Surouest, & les ancrs challoient tousiours du costé de la France, tellement qu'il ne se trouuoit aucune assurance ny pour les Nauires ny pour les batques.

Nonobstant le sieur de Champlain trouua plus expedient de se rendre sans se battre que de se mettre dans le hazard de perdre la vie ou d'estre fait prisonnier en deffendant vne meschante place: il enuoya donc dire aux Anglois qu'ils se donnassent la patience iusques au lendemain matin qu'il les iroit trouuer, à condition qu'ils ne feroient aucune descente de nuit.

*De la prise de Kebec par les Anglois  
Du retour de nos Freres, des RR. PP.  
Iesuites & de tous les hyuernans en  
France & de deux filles Canadiennes  
qu'on ne voulut embarquer.*

### CHAPITRE XIII.

Prise de  
Kebec par  
les Anglois

**L**E matin venu qui estoit le Vendredy 20. de Iuillet enuiron les neuf heures le sieur de Champlain alla dans le petit Nauire des Anglois, où le Capitaine Louys luy fist voir la commission qu'il auoit du Roy d'Angleterre de s'emparer du pais, puis les articles de la capitulation ayant esté signées de part & d'autre, ils mirent pied à terre avec vne partie de la flotte, qui furent cōduits par ledit Champlain dans l'habitation, de laquelle il les mist en possession & de là les mena au fort qu'il leur rendit de mesme.

Le Pere Ioseph le Caron superieur de nostre maison, ayant sçeu la reddition de Kebec enuoya promptement vn de ses Religieux au fort, supplier le Capitaine Louys de leur donner vn soldat pour la garde de nostre logis comme il auoit promis, à quoy obtemperant il leur en donna vn & au R. P. Brebeuf deux ou trois pour leur maison, qui furent suivis de leur Capitaine dès le lendemain avec quanti-

té de ses soldats, qui firent vne raffe chez ces  
pauures Peres de ce qu'ils trouuerét de meil-  
leur & propre à butiner. Ils vindrent enfin  
chez nous où le Capitaine receut la collation  
des viures qu'il y auoit enuoyé de son bord,  
car il scauoit bien que nous estions Reli-  
gieux, fort pauures & qu'il cherchoit des Ca-  
stors ou autres richesses chez nous, c'estoit  
perdre temps, aussi ne s'en mist-il pas en pei-  
ne, & nous traicta en tout assez honnorable-  
ment fors vn Calice d'argent doré qui nous  
fust desrobé: mais on n'a iamais sceu par qui,  
car si le Capitaine Louys l'eut descouuert, il  
l'eut fait infailliblement prendre à ce qu'il  
nous protesta, c'est-ce qui nous en fist ne-  
gliger la recherche, & de nous plaindre de-  
quoy que ce soit sinon de voir les pauures  
Sauuages abandonnez, car le seul interest  
des freres mineurs doit estre celuy de Dieu,  
& non à la terre.

Le Capitai-  
ne Anglois  
nous visita.

Vn Calice  
nous fust  
pris.

Tous les vaisseaux estans deschargez ils se  
resolurent de faire partir le Samedy pro-  
chain, l'une des barques chargée des Castors  
du magazin, & le lendemain vn autre petit  
pour emmener quelques François, & aduer-  
tir le General de ce qui s'estoit passé à la prise  
de Kebec.

Le Dimanche matin les Anglois poserent  
les armes d'Angleterre, à l'habitation & au  
fort, avec le plus de solemnité qui leur fut  
possible, ayans au prealable osté celles de  
France. Apres midy le sieur de Champlain,  
les RR. PP. Iesuites, & tous les François de

Kebec furent commandez de s'embarquer pour Tadoussac dans les trois vaisseaux excepté le sieur du Pont, lequel pour son indisposition on laissa avec deux ou trois de ses seruiteurs pour le vaisseau qui nous embarqueroit, qui ne fut que six ou sept semaines apres.

Le vent ayant esté contraire, nos Anglois auancerent fort peu ce iour-là, mais de malheur pour le sieur Emery de Caën, ils rencontrèrent deux François qu'il enuoyoit decourir ce qui se passoit à Kebec, lesquels interrogez par le Capitaine Louys, & sceu comme le sieur Emery de Caën estoit au delà du cap de tourmente n'ayant pu aduancer d'auantage à cause des infortunes & disgraces qui l'auoient pensé submerger en chemin sans lesquelles il eut esté à Kebec premier, que les Anglois, & par ce moyen eut sauué le pays. Enuoya promptement vne chaloupe à son frere le Capitaine Thomas pour observer ledit de Caën qu'il chercha, mais en vain iusques à ce que de Caën ayât esté acertené de la prise de Kebec par les descouuertes qu'il fit des pataches & du nauire du Capitaine Thomas qui le cherchoit. Il alla cfrontement combattre ledit Thomas, avec quarante hommes seulement, & quatre pieces de Canon, & le contraignit de quitter le Tillac, mais comme il estoit prest de l'aborder on dit que les huguenots de son equipage ne voulurent iamais aller contre leurs freres, & poserent les armes bas, ce que voyans

Emery de  
Caën com-  
bat l'An-  
glois da-  
quel il fut  
pris.

les Anglois heureux de ceste lascheté, ils les sommerent de se rendre par le moyen du sieur de Champlain, qu'ils firent monter sur le Tillac avec tous les autres François, qu'il detenoit dans son bord : mais qui ne peut es-mouuoir ledit de Caën qui tafcha de se saisir de l'un des trois vasseaux, par le moyen de ses Catholiques pour se deffendre contre les deux autres qui approchoient sans lesquels le vaisseau attaqué par son courage estoit indubitablement pris, ce qui ne luy reüssit pas & fallut à la fin se rendre, mais avec vne composition honneste & assez malheureuse, car si ledit de Caën eut remporté la victoire, il eut facilement repris Kebec, & le fort ou le Capitaine Louys faisoit travailler incessamment pour s'asseurer tout le pays, mais il y auoit si peu de viures pour son grand monde, & si peu d'esperance d'en pouuoit recouurer d'ailleurs à cause que les grands vaisseaux n'eussent sceu monter de Tadoussac à leur secours qu'ils estoient pour se rendre bien tost, de victorieux vaincus.

Or ie ne puis taire en passant qu'apres que ledit Caën eut esté conduit à Tadoussac, les huguenots de son bord qui auoient posez les armes lors qu'il estoit question de mener les mains contre leurs freres, furent plus mal traittez des Anglois mesmes, que les Catholiques qui s'estoient monstrez fidels à leur chef & Capitaine, tant est odieuse à Dieu, & au monde la desloyauté qui fit surnommer du nom de traistres ces François mal affectionnez.



Pendant que le combat se donnoit entre le sieur de Caën & l'Anglois, le Capitaine Louys estoit fort en peine à Kebec de l'issüe de ce combat, & nous visitoit fort souuent avec tout plein d'honneste completion que nous luy rendions à point nommé, mais c'estoit avec vn visage assez triste de voir les pauvres Catholiques ainsi miserablement dechassez, & les Sauvages abandonnez, car on n'auoit plus d'esperance qu'au sieur de Rasilly qui ne paroïssoit point.

Courtoisie  
du General  
Quer en  
uers les Ke-  
collets.

Quinze iours apres la prise de Kebec, le General Quer fut visiter nostre Conuent, où il fist la collation, & protesta à nos Religieux (esmeu peut-estre du bon recit que les François & Sauvages luy auoient fait d'eux) que si le Conseil d'Angleterre n'en eut autrement ordonné, il les eut laissé dans le pays pour-  
suiure la conuersion des Sauvages, & qu'il approuuoit fort la Regle de S. François, qui ne thesaurise point en la terre, que demeurassions dans nostre Conuent, tant qu'il faudroit necessairement partir, & qu'aucun ne nous feroit de desplaisir qui vint à la cognoissance sans vn exemplaire chastiment dequoy nos Religieux le remercient.

De plus il leur accorda de dire la sainte Messe tous les iours dans nostre Chapelle, & n'ayans point de vin le Capitain Louys son frere ne voulut point qu'on en vst d'autre que du sien qu'il nous enuoyoit fort librement & nous visitoit aussi souuēt estant bien

ayse qu'on luy rendit la pareille, dont ie peux inferer qu'il n'estoit pas mauuais huguenot, il y eut mesme quelques Anglois qui assisterent à la sainte Messe, mais en cachette, car yn fauta nos rampars peur d'y estre surpris & descouuert Catholique.

Le 9. iour de Septembre 1629. toutes les despaches des Anglois, estans expediees ils firent partir le petit nauire pour la derniere fois dans lequel s'embarqua le sieur du Pont, le reste des François, & tous nos pauvres Religieux qui se rendirent à Tadoussac, où ils trouuerent le sieur de Champlain, & les RR. PP. Iesuites en bonne disposition à leur disgrace pres, & le iuste mescontentement du dit de Champlain de ce que les Anglois, cõtre leur promesse & le traicté signé, n'auoient iamais voulu embarquer pour France deux filles Sauuages qu'il auoit nourrie & fait instruire depuis deux ans sous esperance de les y faire conduire, car la troisieme qu'il auoit nommée la foy s'en estoit retournée parmy ceux de sa nation.

Nos Religieux sont mis hors du Canada, par les Anglois.

Nos Religieux eussent bien desiré auoir du credit assez pour donner lieu au bon dessein du sieur de Champlain, mais leur pouuoir ne portoit pas si haut. Il falloit calmer ou prieres ne seruoient de rien & attendu que le pays fut rendu aux François, ce que nos Religieux esperoient tellemēt, & d'y retourner dans quelques temps qu'ils se contentent de passer seulement deux coffres, & de cacher le reste de leur vstencilles & emmeu-

biement en diuers endroits sous la terre & emmy les bois, le surplus de nos ornemens fut serré dans vne caisse de cuir en vn lieu à part fort decemment, dont en voicy la liste.

Ornemens  
qui nous  
restent en  
Canada.

Vn Calice d'argent doré se demontant en trois pieces avec son estuit, vn chasuble de taffetas de la Chine, deux aubes, 4. amis. Quelques ceintures : les coussins, le devant d'Autel de camelot vert, deux barettes de stain, 4. seruiettes, le fer à faire les Osties avec les outils pour les couper. Il y a aussi vn corporalier avec deux corporaux, vn voyle de tafetas, & deux nappes d'Autel. De plus la cloche de quoy on se sert à l'habitation est de nostre Couuent de Paris. Desquels ornemens Messieurs de la Societé à present remis en possession du Canada se seruent à l'habitation pour la saincte Messe, ayans promis de nous en faire rendre d'autres en leur place, car ils sont des aumosnes des pauvres mandées par de nos Religieux, dont leurs Majestez y ont contribué, Monsieur & Madame de Pizieux & autres.

Les RR. PP. Iesuites y firent aussi des pertes notables, & beaucoup d'autres particuliers excepté le sieur de Champlain qui eut la pluspart de son bagage conserué duquel neantmoins il faisoit moins d'estat que de ces deux pauvres filles pour lesquelles il promettoit aux Anglois de leur rendre vne promesse de mille liures qu'ils luy devoient faire donner en Angleterre à la charge de luy laisser conduire ces deux pauvres Sauvages en

France, comme elles le desiroient avec passion, mais il n'y eut pas moyen d'obtenir cela d'eux, car quelques desloyaux François l'empescherent disans qu'il n'estoit pas expedient, & qu'on feroit mieux de les retenir à Kebec, ce que tous les gens de bien trouuerent fort mauvais, ie ne veux pas iuger qu'ils eussent l'intention mauuaise, mais tousiours peut-on dire qu'ils empescherent vn fort grand bien.

Cependant les pauures filles ne faisoient que pleurer & ne vouloient, ny boire, ny manger de regret qu'elles voyent de ne faire vn si heurieux voyage. Elles attaquèrent vne fois vn certain François reuolté, & luy dirent assez brusquement c'est toy meschant qui avec cet autre desloyal François empeschez que n'allions en France avec Monsieur de Champlain qui nous a seruy de pere depuis vn si long-temps, nous voulons estre baptisées & viure parmy les Chrestiens, & vous serez cause de nous en faire perdre l'occasion. Tu pense iouyr de nous, mais sçache que si tu m'en parle plus deormais que ie te donneray d'vn cousteau dans le ventre, & ne mourras que de mes mains, elles luy firent tout plein d'autres reproches, & l'asséurerent qu'il se trompoit bien fort, & tous les autres meschans comme luy, de penser qu'elles deussent demeurer à Kebec, & qu'elles vouloient s'en retourner avec ceux de leur nation auxquels elles feroient leurs plaintes, dequoy ce François reuolté resta tout honteux, &

ne sçauoit que respondre sinon qu'elles estoient folles.

Le sieur de Champlain les recommanda à Guillaume Coliart gendre de la Dame Herbert, afin qu'il en prist le soin, & les gouvernast comme ses filles propres, ce qu'il promist faire & l'effectua car il estoit tres-honneste homme & craignant Dieu, & auoit esté conseillé par nos Religieux de ne point quitter sa maison de Kebec, puis que les Anglois luy faisoient vn party aduantageux, & qu'il y auoit esperance que les François y retourneroient bien-tost, le Roy n'estant pas pour en souffrir l'affront qu'il falloit dissimuler pour vn temps, & non pour vne eternité comme l'experience à fait voir du depuis à nostre contentement.

Les filles estant parties avec ledit Coliart, & quelques Anglois dans la premiere barque qu'il mist sous voile pour Kebec. Le 14. iour de Septembre, nos gens leuerent aussi l'ancre pour Angleterre & chercherent en vain le sieur de Rasilly pour le combatre qui ne se trouua point, mais ie voy pour moy qu'ils n'auoient pas enuie de le rencontrer, n'y de risquer en vn combat douteux ce qu'ils auoient gagné sur les François, & pour ce reprirent leur route, non sans quelques disgraces ordinaires à la mer, les grands vents, les orages & la mauuaise nourriture.

Le 18. Octobre, ils arriuerent au port de Plemus auquel ils seiournerent cinq ou six iours, de là nos Religieux furent conduits

avec quelques François à Londres, où ils en mirent quelques vns à terre, & nos Religieux dans de meschans bachots iusques à Douvre, & de là à Calais où ils arriuerent avec la grace de nostre Seigneur le Lundy 29. iour d'Octobre 1629. enuiron les dix heures du matin, puis de leur pieds en nostre Conuent de Paris, où ils rendirent graces à Dieu qui auoit pris soin de leur conseruation auquel soit honneur, gloire & loüange au siecle des siecles, Amen.

*Fin du 4. & dernier Liure de ce  
present Volume.*



DECRETVM SAC.  
Congregationis de Prop. Fid. ha-  
bitæ die XXVIII. Februarij  
M. DC. XXXV.

**R**eferente Eminentissimo Montio, Sacra Congregatio censuit, missionem Recolletorum Prouinciæ Parisiensis ad Canadam America Septentrionalis sub foel. rec. Pauli V. institutam confirmandam esse, & ut de cetero illa melius dirigatur, copiosiorēque referat fructum, in primis censuit, eiusdem missionis præfectum constituendum, & deputandum esse Prouincialem pro tempore protentorum Recolletorum cum facultate instituendi Vicarium, seu Vicepræfectum dictæ missionis, qui in dicta Canada Prouincia resideat, & missionarios ad eiusdem Canada populationes tum antea, tum nuper repertas, ac in futurum reperiendas, ubi tamen non sunt alia missiones, dirigat, eorumque curam habeat, ad in disciplina regulari contineat. Secundo, missionem propterea augendam esse alijs viginti religiosi eiusdem Ordinis ab eodem Prouinciali, eiusque Diffinitorio cum scitu, consensuque Nuntij Galliarum approbantis, ac prout opus fuerit, unica, vel pluribus vicibus ad præfatam Prouinciam mittendis. Tertio, eidem Prouinciali pro tempore, uti prædictæ missionis Præfecto, concedendas esse ad decennium facultates, quæ missionarijs indiarum

concedi consueverunt, cum potestate illas in totum, vel in parte communicandi dicto Vicario, seu Viceprefecto, ac missionarijs veteribus, & novis, easque toties quoties opus fuerit, suspendendi, ac revocandi, prout missionis necessitas exegerit. Quarto, iniungendum esse eidem Provinciali, ut singulis annis à Viceprefecto relationem progressuum predictæ missionis exquirat ad Eminentissimi. huius Sacre Congregationis Prefectum transmittendam. Quinto & postremo iussit pro predictarum facultatum expeditione adiri sanctum Officium.

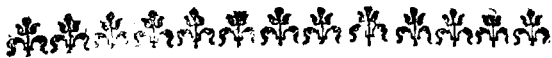




DECRET DE LA SACREE  
Congregation de la propagation de la  
foy donné le 28. Fevrier de  
l'année 1635.

**A**V rapport de Monseigneur l'Eminenti-  
ssime Cardinal Monty, la sacrée Con-  
gregation a ordonné que la mission des PP.  
Recollets de la Prouince de Paris, pour allér  
en l'Amérique Sptentrional. diète commu-  
nement Canada, & establie sous les auspices  
d'heureuse memoire Paul 5. deuoit estre  
confirmée, & afin que d'oresnauant elle soit  
mieux conduite & qu'elle apporte vn plus  
grand fruit, en premier lieu elle a trouué à  
propos que le P. Prouincial des susdits Re-  
collets durant son temps fut estably & con-  
stitué Prefet de ladite mission avec tout pou-  
voir de s'establiir vn Vicaire ou Vice-prefet, le  
quel sera obligé de resider audit pays, & aura  
tout pouuoir sur tous les missionnaires qui  
seront audit pays de Canada descouuert dez  
long-temps ou bien depuis peu, ou bien qui  
se descouurira à l'aduenir pourueu toutefois  
qu'ils n'ayent point d'autre mission, & aura  
soin d'eux & fera en sorte qu'ils se maintien-  
nent en la discipline reguliere. En 2. lieu elle  
veut qu'avec le sceu & consentement du non  
resident en France ledit Pere Prouincial, &  
son definitoire augmentent la susdite mission

de l



FACULTATES CON-  
cessæ à sanctissimo D. N. D.  
Vrbano diuina Prouidentia  
Papa Octauo Prouinciali, pro  
tempore Paciflorum præfecto  
missionis ordinis Recollecto-  
rum ad Prouinciam Canada  
Americæ Septentrionalis.

1. **A**dmistrandi omnia Sacramenta  
etiam Parrochialia exc. ptu confirma-  
tione, & ordine.
2. Absoluendi ab heresi, & schismate indes  
etiam Relapsos.
3. Absoluendi in foro conscientie à castus re-  
seruatis per quascunque constitutiones Aposto-  
licas, & in specie per bullam in cœna Domini in-  
iunctis iniungendis.
4. Dispensandi in tertio, & quarto simplici, &  
mixto consanguinitatis, vel affinitatis in ma-  
trimonijs contractis, nec non dispensandi cum  
gentilibus & infidelibus plures uxores habenti-  
bus, & post eorum conuersionem, & baptismum  
quam ex illis maluerint retinere possint, nisi pri-  
ma uoluerit conuerti.
5. Declarandi prolem legitimam in præfatis  
matrimonijs de præterito contractu susceptam.

de vingt Religieux, lesquels ils pourront en-  
uoyer tous à la fois ou bien à diuerfes fois  
comme ils trouueront durant son temps à  
propos. En 3. lieu elle concède audit Prouin-  
cial prefet de la susmentionnée mission pour  
l'espace de 10. ans, les mesmes Priuileges qui  
sont concédés aux missionnaires des Indes  
auec tout pouuoir d'en faire participant son  
Vicaire ou Vice-prefet, & les missionnaires  
mesmes tant de la vieille que de la nouvelle  
mission en tout ou en partie, toute & quante  
fois que bon luy semblera, & les en pourra  
aussi suspendre & priuer mesme tout à fait  
ainsi que la necessité de la mission le requere-  
ra. En 4. lieu elle enioint au mesme Prouin-  
cial qu'il aye à tirer tous les ans de son Vice-  
prefet la relation du progres de sa mission, la-  
quelle il enuoyra à l'ementissime Prefet de  
cette sacrée Congregation : en dernier lieu  
elle commande que pour l'execution des  
susdictes facultez on ait recours à la sainte  
inquisition.

**ANTHOINE BARBERIN, Cardinal  
& Prefet.**

Lieu du sceau.

**FRANÇOIS INGOLVS, Secretaire.**

6. Dispensandi in quacunq̄ue irregularitate ex delicto occulto, praterquam ex homicidio voluntario contracta, & relaxandi suspensiones quascunq̄ue à Religiosis secularibus, vel Regularibus praterquam ab homine impositas, & iniunctis iniungendis.
7. Comutandi vota simplicia exceptis votis castitatis, & Religionis.
8. Relaxandi iuramenta ob iustas causas.
9. Administrandi sacramenta sine ceremonijs solitis, non tamen necessarijs.
10. Utendi elege, & Chrismate veteribus, quando noua de facili haberi non possunt.
11. Benedicendi parmenta, Capellas, & cetera que ad cultum diuinum spectans ubi non adhibetur sacra unctio.
12. Celebrandi missas quocumq̄ue loco decenti etiam sub dio, & sub terra ante lucem, & hyeme una hora post meridiem in altari portatili sine obligatione inquirendi an sit fractum, aut cum reliquijs, vel sine quod de alijs altaribus intelligatur, bis in die ubi necessitas exposulauerit iuxta sacros Canones coram hereticis, infidelibus, & excommunicatis dummodo minister non sit hereticus, & in casu necessitatis.
13. Deponendi habitum, & pecunia usum habendi ubi necessitas postulauerit.
14. Recitandi rosarium beatae Mariae Virginis loco officij quando breuiarium non habuerit, vel non potuerit eo uti propter periculum visa.
15. Concedendi indulgentiam quadraginta dierum in festis de precepto, & primae Classis, & plenariam in diebus Natiuitatis Domini, &

*Assumptionis beatae Mariae Virginis, & semel  
faciendae confessionem generalem inuorum pec-  
catorum, & semper in mortis articulo.*

16. *Communicandi has facultates in toto vel in  
parte Vicario seu viceprefecto, ac alijs missiona-  
rijs eiusdem ordinis ad Canadam Americae Se-  
ptentrionalis Prouinciā transmisis, & ab eo-  
dem Prouinciali eiusque definitorio, cum scitu,  
& consensu Nūcij Galliarum approbante trans-  
mittendis & concessus reuocandi toties quoties  
opus fuerit.*

17. *Concedendi facultatem Vicario, siue Vice-  
prefecto dictae missionis in Canada residenti tan-  
tum consecrandi calices, patenas, & altaria  
portatilia oleo tamen ab Episcopo benedicto:  
utendi supradictis facultatibus in dicta Prouin-  
cia Canada Americae Septentrionalis, & alijs  
locis circumuicinis tantum.*

*Feria quinta die 29. Martij, 1655.*

*In generali Congregatione sancti Officij habi-  
ta in palatio Apostolico apud sanctum Petrum  
sanctissimus D. N. D. Urbanus diuina Proui-  
dentia Papa Octauus concessit supradictas fa-  
cultates supradicto Prouinciali Parisiorum pro  
tempore Recollectorum ad Decennium proxime  
futurum.*

FRANCISCVS CARDINALIS  
BARBERINVS.

Locus sigilli.

IOANNES ANTONIVS THOMAS, sanctae  
Romanae, & vniuersalis inquisitionis  
Notarius.

Registratum folio 176.



**PERMISSION ACCORDEE**  
par nostre S. Pere le Pape Urbain huitiesme, au Prouincial des Recollets de Paris Prefet de la Mission de Canada en l'Amerique Septentrionale.

**D**'Administret tous les Sacremens, mesme Parochiaux, excepté la Confirmation & l'ordre.

D'absoudre *in foro conscientie*, de tous cas reservez en toutes les constitutions Apostoliques, quelles qu'elles soient, & en special par la Bulle, *in cœna Domini*, enjoint tousiours ce qu'il faut enjoindre.

D'absoudre de l'heresie & du schisme les Indiens mesmes relaps.

De dispenser au 3. ou 4. degre simple ou mixte de consanguinité ou affinité és mariages, & de dispenser avec les Payens ou infidelles, ayans plusieurs femmes afin qu'après leur conuersion & le baptesme receu, il puissent retenir celle qu'ils aymeront le mieux, si d'auanture la premiere ne se veut pas conuertir.

De declarer legitimes les enfans qu'ils auront eu és sùddits mariages par icy deuant contractez.

Dispensier de toute irregularité encouruë par delict occulte excepté de celle qu'on contracte par l'homicide volontaire & re:net-

ere toutes sortes de suspensions imposées par Religieux seculiers ou reguliers. Excepte celles à l'homme enioint tousiours ce qu'il faut enioindre.

**D**e continuer les vœux simples hors mis de la chasteté & Religion.

**R**emettre les sermons pour iustes causes.

**A**dministrer les Sacremens sans les ceremonies ordinaires mais non necessaires.

**V**ser des huiles & chresmes anciens quand on n'en pourra auoir aysement de nouvelles.

**B**enire parements, Chapelles, & autres choses qui regardent le culte diuin, où il ne faut point vser d'Oction sacrée.

**C**elebrer les Messes en tout lieu honneste & décent mesme descouuert & sous terre auant iour, & l'hyuer à vne heure apres midy, sur vn Autel portatif, sans estre obligé à prendre garde s'il est rompu, avec ou sans reliques, ce qu'on doit entendre des autres Autels, celebrer encor deux fois par iour, quand la necessité le requerra selon les saciés Canons deuant les Heretiques infidèles & excommuniez pourueu que le Ministre ne soit pas heretique, & en cas de necessité quitter l'habit & se seruir d'argent.

**R**eciter le Rosaire de la Vierge Marie, au lieu del'office quand on ne pourra auoir de Breuiaire où s'en seruir sans danger de la vie.

**Accorder l'Indulgence des 40. iours és festes de Commandement, & premiere classe, & pleniere és iours de la Natiuité de nostre Seigneur & Assomption de la Vierge, & à ceux qui feront vne fois vne confession generale de leurs pechez, & tousjours à l'article de la mort.**

**Communiquer ces mesmes permissions en tout ou en partie au Vicaire ou Vice-prefet, & autres missionnaires du mesme Ordre qui seront enuoyez en Canada, Prouince dans l'Amerique Septentrionale par le susdit Prouincial, & son diffinitoire avec le sceu & consentement du Nonce de France & de les reuoker les ayant concedées toutes & quantes fois que besoin sera.**

**Donner permission au Vicaire & Vice-prefet de ladite mission en Canada, y residant seulement de consacrer chaires, patenes & Autels portatifs, tousfois avec huile benite par vn Euesque.**

**D'vser seulement desdictes permissions en la Prouince de Canada en l'Amerique Septentrionale & autres lieux voisins d'icelles.**

**Le Ieudy vingt-neuf Mars 1635.**

**En la Congregation generale du saint Office tenuë au Palais Apostolique à saint Pierre.**



Nostre S. Pere le Pape Urbain huitiesme a  
concedé les susdites permissions au Pro-  
uincial qui sera des Recollets de la Prouin-  
ce de Paris, pour le terme de dix ans.

FRANÇOIS CARDINAL BARBERIN.

La place du Sceau.

Io. ANTOINE THOMARIUS, Notaire  
de la sainte Eglise Romaine, &  
del'inquisition vniuerselle.


Enregistrée.

Fueillet 176.



T B L E  
DES MATIERES  
PLVS REMARQVA-  
bles contenuës en l'Histoire  
de Canada.

A

	<i>Couchement de femmes,</i> 224.
	311.342.
	<i>de l'Aduersité des gens de bien,</i>
	649. & suiuaus.
	<i>de l'Agnus Dei,</i> 465. 466
<i>de l'Aigle. Belles propriétés de</i>	
<i>l'aigle,</i> 736. & suiuaus, <i>ennemy de tous les</i>	
<i>autres oyseaux; insques à ses plumes mesmes,</i>	
736.816.818.	
<i>des Alcyons,</i>	
163	
<i>Algonmequins nation,</i> 197. 198. <i>Situation de</i>	
<i>leur pays,</i>	
201.202	
<i>Alouetes,</i>	
156	
<i>de l' Ame,</i> 493. <i>Creances des Hurons touchant</i>	
<i>l'immortalité des ames,</i> 493. 497. <i>Croyent</i>	
<i>toutes choses materielles auoir un esprit.</i>	
<i>D'un rocher,</i> 493. & suiuaus. <i>Qu' l'ame va</i>	
<i>apres le traspas de l'homme, selon leur opi-</i>	

## Table

- nion, 497. *Chemin des ames, là mesme. De l'estat des ames apre la mort, 499. Des presens & aumosnes qu'ils font à leur intention, 493. 496. 498. De certains esprits auxquels ils ont recours, 494. 499*
- des Ames des chiens & des choses inanimées, 493. 495 496. 498. 514 642.
- de l'Amérique. De sa premiere découverte, 616 627. Des conuerfions admirables que les Freres Mineurs y ont operé, 627. & Iuuans. Des grands pays que le Roy d'Espagne y possede, 629. & Iuuans.
- Anglois. Leur arrivée à Canada. Se rendent maistres de Tadoussac & brustent le Cap de tourmente 916. & Iuuans. Somment le sieur de Champlain de rendre l'habitation de Kebec. Sa response, 929. & Iuuans.
- combat de François & Anglois, 951. 952. Prennent 4. nauires Basques, 952
- seconde arrivée d'Anglois en Canada. Propositions au sieur de Champlain pour auoir l'habitation & en chasser les François, response dudit sieur de Champlain, 986. & Iuuans. S'emparent de Kebec. Chassent les François de Canada.
- de l'Anguille. Moyen de la pescher parmy les Canadiens, 763. 764. comment les font secher, 764. 765
- des Anciens vieillards, voyés vieillesse.
- Animaux, des aisnez ou principes de chaque espece, 500
- des Animaux. Prouidence diuine en la fécondité des animaux peureux & bons à manger,

## des Matieres.

<i>Et en la sterilité de ceux qui sont nuisibles à l'homme,</i>	724. 725.
<i>de la rebellion des bestes contre l'homme,</i>	726.
<i>nations payennes qui ne font point de mal aux animaux,</i>	726. & sui.
<i>hospital pour les animaux malades ou blessés,</i>	728
<i>les Animaux terrestres qui se trouvent communement en Canada, &amp; de ceux que l'on y fait passer d'icy,</i>	741. & suivans.
<i>Bestes à quatre pieds ne peuvent vivre en Afrique,</i>	742
<i>Annedda, arbre d'une vertu admirable contre toute sortes de maladie corporelle,</i>	665
<i>de l'Aparition des esprits,</i>	521. & suivans.
<i>Le diable parle à une Indienne du Bresil,</i>	522.
<i>apparoit à un Novice Recollet,</i>	523. 524
<i>Apollonius Thiancus : responce touchant ses voyages,</i>	304
<i>de l'Arc en Ciel.</i>	817
<i>Armoiries des Hurons,</i>	805
<i>Artillerie, de l'invention d'icelle,</i>	354
<i>Asnesse en Canada,</i>	163. 742. 743.
<i>&amp; asne bien vendus en Peru,</i>	743. 744
<i>Assemblées generales des Hurons,</i>	424.
<i>De la nation neutre,</i>	882
<i>Assibido, poisson,</i>	762
<i>Assipagueronon nation,</i>	201
<i>isles Assores,</i>	125
<i>Ata' ocean une des divinités des Montagnais,</i>	304.
<i>Atty arbre. Commodités que les Sauvages en tirent,</i>	785
<i>Avarice d'un riche,</i>	400
<i>Auare rendu devot.</i>	100

## Table

<i>Aueugles employez au travail, 253. Du baillement Pourquoy on fait lors le signe de la Croix, 845. des Bayennes, nation, 727. 728. Des balenes, masses &amp; femelles. De leur gros-seur, 130. 132. grand ban. Description d'ice-luy,</i>	135. 136
<i>ban Aueve, 139. Baptesme d'un ieune Sauvage auquel le diable apparut en diuerses formes, 541. &amp; suiuaus De la barbe de l'homme, 376. 850. Les Sauvages n'en portent &amp; n'en venient point porter, l'ont en horreur, 376. &amp; suiuaus. Les Romains n'en portoient point, 379. S. Francois n'en portoit pas, 380. Iuge-ment du Pape Gre-goire VII. sur ce suiet, 380. femmes veluës, 381. Les Sauvages ne le font point, là mesme. Fille Saxonne bar-buë &amp; veluë par tout le corps, 382. 389. Beauchesne, 42. &amp; suiuaus.</i>	

## B

<b>B</b> <i>le montagne,</i>	150
<i>Bled d'Inde comment moulu &amp; concassé par les Sauvages pour le manger, 183. 185. 210. diuerses especes de bled d'Inde, 210. de sa substance, vertu &amp; propriété naturelle, 662. Comment semé, &amp; comment croist, 282. 283 832.</i>	
<i>Blues, fruit,</i>	778
<i>du Boire,</i>	222. 223
<i>nation de Bois, 196. 197. comment s'accommo- dent le corps,</i>	197
<i>des Boües grand Vicaire de Pontoise, 56. Lettre</i>	

## des Matieres.

au P. Denys l'ame Recollet en Canada, 66.	
& suiuaus. Sinaic & Procureur du Sommaire de Canada,	63. 70. 71
Boulépris par les Anglois, 981. & suiuaus.	
le P. Brebeuf Iesuite en Canada Va aux Hurons,	874. 875
Brochets,	762
Bruslé truchement des Sauvages. Sa mort, 465.	
& suiuaus.	
des Bulles,	754

## C

<b>C</b> abanes des Sauvages comment faites, & de l'ordre qu'ils obseruent pour cabaner, 148. & suiuaus, 262. & suiuaus. Incommoditez grandes que l'on y souffre, là meisme.	
Cabanes des Hurons, comment faises 248. & suiuaus. Preseance aux cabanes,	637
le sieur de Caen 92. 94. 96 578. 579. 874. & suiuaus.	
de Calicut, Royaume grandement riche, 615. 616	
Camillus Tribun Religieux au fait de la guerre, ne se vent seruir de trahison,	435. 436
Canada par qui premierement decouvert,	8
Cause du peu d'auancement en la conuersion des Canadois, 9. 10. La premiere fois que la Messe y fut dite par les P.P. Recollets, 24. 35. Deputation & requeste des habitants de Canada vers le Roy, 72. & suiuaus. Remostrances au Roy & memoires des choses necessai-	

## Table

<i>res pour l'entretien de l'entreprise des François en Canada,</i>	26. & suivans.
<i>Canada par qui &amp; quand premierement decouvert, des voyages &amp; decouvertes qui s'y sont faits depuis ce temps là jusques à present,</i>	86 87.
<i>Cause du peu de fruit qu'y ont fait les Religieux au spirituel.</i>	168. 169
<i>Ce qui est necessaire pour la conuersion des Sauvages,</i>	169. 170
<i>Canadiens &amp; Montagnais non larrons,</i>	412.
<i>licence des filles Canadiennes, des richesses du pays,</i>	413. 787. 788
<i>Canadien baptisé,</i>	91. & suivans.
<i>Canané Capitaine de Marine pris des Turcs,</i>	842.
<i>des Canots des Sauvages,</i>	266. 792
<i>Capitaines de Province &amp; de guerre parmi les Hurons,</i>	422
<i>du Capuce de S. François, &amp; de sa vraye forme,</i>	195. 196
<i>du Capuchon pointu de certains Religieux,</i>	850
<i>des Capucins, de leur Ordre &amp; Fondateur,</i>	852. 853. 855 857.
<i>Caribous ou asnes sauvages,</i>	750
<i>des Castors,</i>	766. & suivans.
<i>de la chasse des Castors,</i>	769. 770
<i>Cap de victoire,</i>	174. 830
<i>Cap de tourmente, 158. Bruslé par les Anglois,</i>	916. & suivans.
<i>Cap Breton,</i>	140
<i>le Cap. Canané pris par les Turcs,</i>	38. 39
<i>Cedre,</i>	783

## des Matieres

<i>des Cerfs,</i>	753
<i>de Champlain,</i>	479 & suivans. 557. 558
<i>de Champlain,</i>	913. 914. 915. 924. 940. & suiv.
<i>de la Chandelle parm. les Hurons,</i>	226
<i>Chanterie de malade comment se fait,</i>	198
<i>frere Charles Recolet,</i>	101. & suivans.
<i>Chastiment de Dieu presagé,</i>	915
<i>Chat sauvage,</i>	747
<i>d'un Chat qui fut donné aux Hurons,</i>	838
<i>Chaudieres de bois chez les Hurons &amp; Canadiens, comment font cuire leur chair,</i>	287. 288.
<i>faire Chaudiere à la Huronne,</i>	177
<i>du Chenal marin,</i>	732
<i>des cheueux ou chevelure des Sauvages &amp; Canadiens,</i>	389. & suivans.
<i>des Cheueux de la Zénon,</i>	199. 200
<i>des chiens. De leur fidelité,</i>	754
<i>vice du Chien,</i>	756
<i>Chiens du Canada,</i>	756. 757
<i>des Chiens des Hurons,</i>	537
<i>Chien mangé par les Sauvages,</i>	810
<i>de la Chine, Royaume.</i>	615
<i>des Chirurgiens parmi les Sauvages,</i>	666
<i>Choumin Sauvage; sa bonté,</i>	52. 53
<i>du Ciel,</i>	499. 500
<i>Cigne,</i>	740
<i>Citrouilles. Maniere de les semer parmi les Hurons &amp; Canadiens,</i>	283. 284
<i>de la Clemence. Belle action de Trajan,</i>	401
<i>Clemence des Hurons, là mesme.</i>	
<i>du Cocrocodile Comment on le prend,</i>	719. 730
<i>Cochonnets en Canada,</i>	162. 163



## Table

<i>Conseil, costume des Hurons en l'assemblée de leurs Conseils. Des deliberations qu'ils y font, 421. &amp; suiuaus. Diuersité de Conseils parmy eux, là meisme.</i>	
<i>Conuerſion. Methode de conuertir les gros Chreſtiens.</i>	99. 100
<i>Conuerſion de Sauvages à la Religion Chreſtienne, 5. 9. &amp; ſuiuaus. Baptesme d'un ieu-ne Montagnais, nonobſtant les empeſchemens du diable qui luy apparut ſous diuerſes formes, 543. &amp; ſuiuaus.</i>	
<i>action &amp; Charité admirable d'un ſauuage pour le baptesme d'un autre, 467. 468. Baptesme d'un Algonmequin, 567. &amp; ſuiuaus. Harangue d'un ſauuage touchant l'affection qu'ils auoient au baptesme, 560. 565</i>	
<i>Conuerſions de pluſieurs autres Sauvages, 585 &amp; ſuiuaus, 592. &amp; ſuiuaus.</i>	
<i>des Cordeliers de leur ordre. Leur Fondateur,</i>	
<i>852. 853. 855.</i>	
<i>Corbeau,</i>	740
<i>des Couleuvres,</i>	773
<i>Cour, point de vertu en Cour,</i>	786
<i>des Courriers,</i>	884
<i>de la Creation du monde. Opinion des Montagnais 505. De la creation de l'homme, &amp; de la femme,</i>	506

## D

<b>D</b> <i>ances des Hurons, chansons &amp; ceremonies ridicules,</i>	304. & ſuiuaus.
<i>Des dains,</i>	754
	le

## des Matieres.

<i>le P. Daniel Recollet, s'embarque pour la nouvelle France. Pris par les Anglois, &amp; renvoyé en France. Estranges disgraces, 945. &amp; suivans. 958. &amp; suivans.</i>	
<i>du Deluge. Opinion des Montagnais, 506. 507</i>	
<i>le P. Denis lamet Recollet, va en Canada 11. 21. 58. 31. Lettre qu'il écrit au sieur de Boues grand Vicair de Pontoise, touchant leur établissement &amp; logement en Canada, 57. &amp; suivans.</i>	
<i>Des Dames,</i>	939. 940
<i>Desespoir a' un heretique,</i>	47. 48
<i>le Diable singe des œuvres de Dieu,</i>	233. 234
<i>Des diables selon les Sauvages,</i>	486
<i>que le Diable dit quelquefois verité,</i>	658
<i>Diamans en Canada,</i>	788
<i>Dieu quelle est la creance des Sauvages,</i>	485. & suivans.
<i>Diversité des Dieux parmy les Indiens,</i>	487. 488
<i>  Creance des Miskoutins, 488. des Sourignoïs, 48. 489. creance plaisante, 490 creance des Hurons, touchant le Createur, 400. 492. &amp; suivans creance des Montagnais, &amp; leurs vaines opinions touchant leurs trois Dieux,</i>	464. & suivans.
<i>Dorade poisson,</i>	133. 134

## E

<b>E</b> <i>Au benite,</i>	554
<i>Et bicerinis Sorciers, 176. Pourquoi appelez forçiers, 193. 194. De leurs vestemens, &amp; capuce, 194. 195. 237. de leur lac &amp; pays, 800.</i>	

## Table

### & Iuiuans.

<i>Echos,</i>	17
<i>de l'Eclair,</i>	500
<i>Ecriture. Dieu en est le premier auteur, Moyse le second, 353. 354. admirce par les sauuages, chausse de tortuë,</i>	783
<i>Ecuelles des sauuages,</i>	277
<i>Ecurieux de trois forces,</i>	745
<i>Einbataon poisson,</i>	762
<i>Eslans,</i>	749
<i>Elephant de mer, ou beste à la grand dent, 143.</i>	
144.	
<i>Enfans Les Hurons aiment leurs enfans, 323</i>	
<i>De leur naissance. Comment traictiz apres leur naissance. Ceremonies des Hurons enuers leurs enfans nouveaux n's, 324 &amp; Iuiu. comment nourris &amp; esleuez par les Sauuagesse de Canada, 337. &amp; Iuiuans.</i>	
<i>Endurcissent leurs enfans, 341 Ne succedent point aux biens du Pere, 342. honnestei d'iceux, 343 344 de leur instruction, 347 348.</i>	
<i>De leur exercices tant des garçons que des perites filles, 349 350</i>	
<i>Enfans du soin que l'on doit auoir de leur donner une bonne nourrice, 314. &amp; Iuiuans. Loix qui obligent les meres à nourrir leurs enfans, 335</i>	
<i>Alemandes loüees pour nourrir elles mesmes leurs enfans, 336</i>	
<i>Enfäs qui pour n'auoir esté alaités par leurs propres meres n'ont point succede à la Couröne de leurs Peres 336. les Cimbres les endurent, 340. de l'instruction des enfans Romains, 344. &amp; Iuiuans. Peres cause de la perte de</i>	

## des Matieres .

<i>leurs enfans,</i>	347
<i>Enfans du diable ou beste puante,</i>	748
<i>Epimenidre peintre: re, pense touchant son grand voyage,</i>	2
<i>des Esprits. 494. qu'il y en a qui dominant en un lieu les autres en un autre,</i>	493. 496
<i>Estropiez employez au travail,</i>	234
<i>Esturgeon,</i>	762
<i>Etechemins, nations,</i>	152
<i>Eternuer parmi les Hurons,</i>	234
<i>des Estrenes,</i>	845
<i>des Estuues parmi les Sauvages, voyes Suerie.</i>	
<i>l'Extreme-Onction donnee pour la premiere fois en Canada,</i>	31

### F

**F** *Abricius Consul Religieux en guerre. Ne veut se servir de poison ny de trahison,*  
438.

*Faim. Histoire estrange de deux Canadiennes qui tuent leurs maris pour manger, 681. & suiuan. Vn Sanna, emage son neveu, 690. punition des faldites femmes, 691. & luiu. se razeunit quand il est trop vieil. Comment,*  
738 739

*le Faucheur Parisien, 953. & suiuan. 958. & suiuan.*

*Fauquets, oyseaux, 136. moyen de les prendre,*  
137.

*Femmes Huronnes ayans leurs mois comment se comportent, 202. 203 de leur exercice, 272. & suiuan, des Montagnaises, 273. 274. paissi-*

## Table

<i>bles en leur mesnage, 377. modestes en leurs yeux, ioyes &amp; pleurs, 277. 278. de leurs accouchemens,</i>	324 331. 332
<i>Femme, de leur pieté &amp; vertu, 270. 271. pieté de la Royne, là mesme. Grand travail des femmes d'Egypte,</i>	273
<i>Femme. Pourquoi plus de femmes que d'hommes en Paradis, 747. pourquoi les Turcs croient les femmes bannies du Paradis, 848</i>	
<i>Festins defendus à Rome, 289. 290. costume des Roys de Perse, 290. pratique des Romains, 291. costume des Hurons &amp; Canadiens, 291 &amp; suiuaus. Modestie de Iules Cesar, 295</i>	
<i>Festins de diuerses especes parmy les Canadiens, 296.</i>	
<i>Festins de guerre parmy les Sauvages, 299 300</i>	
<i>Femmes Huronnes ne font point de festins en leur particulier; si font bien les Montagnaises.</i>	300 301. 302
<i>Festins des Canadiens Montagnais de diuerses sortes 302. des Algoimequins: comment ils inuitent au festin,</i>	796. 797
<i>Festin solennel pour le baptesme d'un ieune Sauvage,</i>	562. 563
<i>Festin de Sauvages,</i>	476. 477. 572
<i>Feu cõment se fait parmy les Hurons &amp; Montagnais,</i>	186 187
<i>Fletans, poisson,</i>	138
<i>Fleurs de Canada,</i>	164
<i>Fleuve saint Laurent. De sa largeur longueur &amp; profondeur de sa source, 149. 150</i>	
<i>du Flux &amp; reflux de la mer comment &amp; quand se fait,</i>	54. & suiuaus.

## des Matieres

- Foy & serment qu'elle doit estre religieusement gardée entre les Princes. Punition d'ladislas Roy de Hongrie,* 433. 434
- Fidelité des Sauvages,* 439
- la Foriere Capitaine Sauvage,* 42 & suiuaus.
- Foucher Capitaine François,* 596. 597
- Foucher mal traité des Anglois,* 917. 919
- Fouyne ou martre,* 793
- Fraïzes fruit de Canada.* 779
- des François, pourquoy changent si souuent de mode en leurs habits,* 849
- François en grande necessité en Canada,* 39. 40. 46. 93. 9. & suiuaus. 974. & suiuaus. *Querelle avec les Sauvages.* 42. & suiuaus, *de deux François tuez par un Montagnais de la recherche & poursuite qui en fut faite,* 395. & suiuaus, *chassez de Canada par les Anglois,*
- le P. François Girard Recollet, s'embarque pour Canada, pris par les Anglois, renuoyé en France,* 945 & suiuaus 958. & suiuaus.
- de S. François,* 610. & suiuaus. 617. 618. 380. *de la diuersité qu'il y a entre ses Religieux,* 65. & suiuaus.
- Freres mineurs. De leurs missions & fruites en toutes les principales parties du monde,* 610. & suiuaus 618. & suiuaus.
- Freres laic Cheualiers de S. François,* 612. 613
- Epistre du Pape Alexandre aux FF. Mineurs epars par tout le monde,* 618. *les saints lieux dediez aux FF. Mineurs,* 620. *pourquoy portent la barbe rase,* 850. *De l'ordre des Freres Mineurs,* 812. & suiuaus.

## des Matieres.

<i>Glaces. Bancs de glace,</i>	33
<i>Godels, oyseau,</i>	143
<i>de la Coute,</i>	981. 982
<i>Grondins poisson,</i>	118 <sup>a</sup>
<i>Grâes en quantité aux Hurons,</i>	739
<i>Guerre 63 71. 432. 433. des gens de guerre</i>	433
<i>Guerre. Pourquoi les Hurons font la guerre.</i>	
<i>439 440 des generaux d'armées &amp; Capitaines</i>	441.
<i>font festin pour la guerre,</i>	442.
<i>qualité de leurs guerres, comment ils font la</i>	guerre, 443
<i>cruauté d'Americains,</i>	444.
<i>comment les Hurons marchent à la campa-</i>	gne en guerre, 444 445
<i>de leurs armes, &amp; boucliers,</i>	446 447.
<i>leur signal de guerre,</i>	444.
<i>Ordre qu'ils tiennent en guerre. L'usage</i>	de leurs Capitaines. 449.
<i>&amp; Iuiuans. moyen</i>	qu'ils tiennent pour obtenir au secours en
<i>guerre,</i>	451.
<i>du retour des Sauvages de la</i>	guerre en leur pays: comment rece. par leurs
<i>femmes,</i>	456
<i>&amp; Iuiuans. portent leurs beaux</i>	colliers en guerre. 459. 460
<i>comment prennent un prisonnier de guerre.</i>	460.
<i>cruauté enuers leurs prisonniers de guerre,</i>	443. 444.
<i>453 &amp; Iuiuans. 458. 462</i>	& Iuiuans. com-
<i>ment traittent 'es femmes &amp; enfans de leurs</i>	ennemis. 454
<i>cruauté des Mexicains enuers</i>	leurs prisonniers de guerre. Le sacrifice à
<i>leurs Idoles, 468. des Montagnis,</i>	470. &
<i>Iuiuans.</i>	
<i>le P. Guillaume Galeran Recollet, va en Cana-</i>	
<i>da, baptise vn Canadien. 91. &amp; Iuiuans.</i>	

**Table**  
*des Ermits plantes, arbres, du pays des Sauvages,*  
 777. & suiuaus.

G

- le F. **G**abriel Sagard auteur de cet Oeu-  
*ure va en Canada. Son depart de Pa-*  
*ris, 112. & suiui. 154. 155. son arriuee à kebec,*  
*159. 160. voyage aux Hurons, 172. & suiui.*  
*Son arriuee au pays des Hurös, du bon acueil*  
*qui luy fut fait par ces Sauvages, 205. & sui.*  
*Rencontre qu'il y fait du P. Nicolas, visitent*  
*ensemble le P. Ioseph, 216. & suiuaus, s'habi-*  
*tuent ensemble. Font un logement particulier*  
*pour eux, 219. & suiuaus, description de leur*  
*cabane, 223. estime & chery parmy les Hu-*  
*rons, 226. & suiuaus. 492. 493 931. & suiui.*  
*son retour des Hurons en Canada, 790. &*  
*suiuaus, se trouue en grand peril, 827. appelle*  
*Capitaine par les Hurons, 831. son arriuee à*  
*Kebec, 834 rapelle en France, 835. son depart*  
*de Canada, & son voyage en France, 836. &*  
*suiuaus. Admis qu'il donne au Duc de*  
*Montmorency Viceroy de Canada, touchant*  
*les desordres de ce pays li, 860. 861*  
*Gaspé baye de Gaspé, iardin de Gaspé, 145.*  
 146.  
*du Gaty, compagnon du Lyon, 725. 731*  
 le P. Georges le Bailif Recollet, en Canada, 64.  
*Deputé de Canada vers le Roy. 72. & suiuaus.*  
 le F. Geruais Recollet. 470. & suiuaus. 567. &  
 suiuaus. 928. & suiuaus.  
 Gibar, voyes Balene.



# Table

## H

<b>H</b> Arancs,	155. 156
Hebert, & sa famille en Canada, molesté 41. 161 162 mort du sieur Hebert. Sa harangue avant sa mort.	590
la Dame Hebert.	558
des Hemorroïdes.	976
Hippotame, voyez Elephanz.	
Hiroquois, ennemis des Hurons, en quel temps ils vont leur faire la guerre,	464. 823
Hiroquois ennemis mortels des Hurons.	214
Hollandois perfides,	946. 947
des Honqueronons, ou sauvages de l'Isle, 812. & suiuaus.	
Houel Secretaire du Roy,	10. 56
des Huguenots & de leurs Temples nouveaux,	848. 849
Huile de poisson,	638
Humeurs & complexion. De la diuersité d'humeurs qui se rencontrent entre diuerses nations, mesme entre diuerses personnes de mesme climat, 393. & suiuaus.	
Hurons, de leur chant, 176. 177. comme il faut se gouverner voyageant avec eux, 178. & suiuaus. travaux qu'il faut souffrir en chemin, 180. 181. façon de cabaner, 182. 183. de leur viure & manger, 183 184. honnesteté à faire de l'eau, 185. saleté en leur boire & manger, 184. 185. 408. cachent leur bled-d'Inde sur le chemin en allant en voyage pour leur retour, 286	
humanité des Hurons, 188. 189. 221. 241. 659. & façon de faire du feu, 186. 187. de l'amitié en-	

## des Matieres.

*tr'eux, 209. haissent les glorieux & superbes,*  
 213. *du soin qu'ils ont pour les morts,* 214.  
*femmes Huronnes, souuent trauaillees par le*  
*Diable, 215. François comment appelez par-*  
*my eux, 221. 222. façon de saluër, 232. aiment*  
*& cherissent le petun, 233. vindicatifs, 234.*  
 235. 409. 440. 440. 713. *charitables enuers*  
*les necessiteux, 141. 141. 399. 400. 802. des-*  
*cription de leur pays. 245. 246. nombre de*  
*peuple. De leurs villes, villages, & cabanes.*  
 246. & *suiuans. transportent leurs villages,*  
 247. 248 *de leur prouision de poisson, 251. ca-*  
*chettes crainte de feu & des larrons. là mes-*  
*me. de leurs exercices ordinaires. Des pau-*  
*ures mendians & vagabons, 255. & suiuaus.*  
*grands ioueurs, 256. 257. s'estudient à estre*  
*sourageux. Patience admirable, 268. 269.*  
*comment ils defrichent, sement, & cultiuent*  
*les terres, 281. & suiuaus. de leurs banquets*  
*& festins, tant de paix que de guerre, & des*  
*ceremonies qu'ils y obseruent. 291. & suiuaus.*  
*superstitieux en leurs songes, 297. grands*  
*chanteurs & danceurs, 304. charitables en-*  
*uers leurs malades. voyés malade. pares-*  
*seux. 409 larrons, 409. 410. ont recours aux*  
*Magiciens pour les choses desrobées, 411. de*  
*leurs chefs & superieurs, 418. & sui. leurs*  
*maximes generales, 420. comment se gou-*  
*uernent en leurs conseils & assemblees, 421.*  
*& suiuaus ne iugent iamais crimsinellement,*  
 424. 431. 440  
*Hurons superstitieux, 639. 640. aiment la gres-*  
*se passionnement, 638.*

## Table

*un ieune Huron en France. Baptisé à Rouen, Different à qui l'auroit en Canada entre les Recollets, les Iesuites, & le fleur de Caen, 874. & suivans.*

### I

- du B. I. Aques de la Marque. 625*  
*Le P. Ian Dolbeau Recollet, 12. son voyage en Canada, 22. 24. hyver. & avec les Montagnais, 26. revient en France, 40*  
*du B. Jean de Copistran, 622. & suivans.*  
*de F. Iean de Zumaragna premier Euesque de Mexique. 631*  
*les PP. Iesuites en Canada logez dans la maison des PP. Recollets, 552. 564. choisis par les PP. Recollets pour estre secondez en la mission de Canada 862. 866 leur reſtabliſſement en Canada. receus par les seuls PP. Recollets De l'obligation qu'ils leur ont, 866. & suivas de leur eſtabliſſement aux Indes. 863*  
*Iens en grande recommandation parmy les sauvages, tant hommes que femmes. 256. & suiv. defendu à Rome. 289*  
*Ignierkonons, nation hyroquoise. 174*  
*Imprimerie, de l'auteur & inventeur d'icelle. 354*  
*de l'Inde Orientale, de sa premiere decouverte & conversion à la Religion Chrestienne. 634. 635*  
*de l'Inde Occidentale, de sa premiere decouverte & de sa conversion à la Religion Chrestienne, 626. & suivans.*  
*Ingratitude de l'homme plus grande que des be-*

## des Matieres.

<i>ftes brutes.</i>	726
<i>Iongleurs &amp; Magiciens.</i>	475
<i>le P. Ioseph le Caron, Recolle&amp;tilde, 12. 22. va au</i> <i>pays des Hurons, 27. en celuy des Petuncens,</i> <i>29. son retour en Canada puis en France, 30.</i> <i>31. retourne en Canada, 32. &amp; suiuaus 45.</i> <i>autre voyage aux Hurons. 51. va hyuerner</i> <i>avec les Sauvages, 101. habite au pais des</i> <i>Hurons: entre-ven&amp;tilde de luy, de l' Auteur, &amp;</i> <i>du P. Nicolas, 116 &amp; suiua. 554, &amp; suiuaus.</i> <i>sa charit&amp;tilde enuers les Sauvages, 582. 584 &amp;</i> <i>suiuaus. 593. &amp; suiuaus. 834. reuient en</i> <i>France, 871 retourne en Canada, 871. 872.</i> <i>874. &amp; suiuaus. sa resolution de viure parmy</i> <i>les barbares, 928. &amp; suiuaus. ambassadeur</i> <i>vers les Anglois. 989. 990</i>	
<i>le P. Ioseph de la Roche Dailon Recolle&amp;tilde, va en</i> <i>Canada. 865 va aux Hurons, 874. 875. 880.</i> <i>881. son voyage aux Neutres, des di&amp;tildegraces</i> <i>qu'il y eut, 881. &amp; suiuaus son retour &amp; Kebec,</i> <i>933</i>	
<i>Jours sans aucune distinction parmy les Sauua-</i> <i>ges.</i>	486
<i>comptent les mois non les Jours.</i>	482
<i>le P. I. en&amp;tildee Piat Recolle&amp;tilde, va en Canada, 91.</i> <i>92. va hyuerner avec les Sauvages, 96. 97. 101.</i> <i>&amp; suiuaus. 106</i>	
<i>Istes aux oyseaux: description. 141. des diuerses</i> <i>especes d'oyseaux qui y sont.</i>	142
<i>Iste de sable.</i>	144
<i>Iste saint Paul.</i>	140
<i>Iste d' Anticosty.</i>	148
<i>Iste aux alouettes.</i>	156

## Table

<i>Isle aux lievres.</i>	157
<i>Isle aux condres.</i>	158
<i>Isle d'Orleans.</i>	158
<i>Isles flotantes.</i>	189
<i>Jubilé en Canada.</i>	50
<i>Justice, forme de Justice parmy les Sauvages.</i>	
691.699	

## K

**K** *Ebec, & de l'habitation qu'y ont les François, 160. 161. des bastimens qui y sont, 166. sa situation, 166. 167 pris par les Anglois.*

## L

<i>du Lac de S Joseph.</i>	907
<b>L</b> <i>du Lac des Bisbiriniens, ou Ebiceriniens, 800. &amp; suiuaus.</i>	
<i>Lac des Skeh aneronons.</i>	150
<i>Lac saint-Pierre.</i>	174
<i>le P. Lalemant Jesuite, 470. 471. 482. 554. &amp; suiuaus. 585. &amp; suiuaus.</i>	
<i>Superieur des Jesuites en Canada, Lettres qu'il escriu au sieur de Champlain, &amp; au P. Prouincial des Recollets.</i>	868. 869
<i>Langue, ou langage des Hurons, &amp; Canadiens, combien difficile à apprendre, 355. 556. &amp; suiuaus.</i>	
<i>du Langage des oyseaux.</i>	364. 365
<i>de la Langue Mexique &amp; du Peru.</i>	366
<i>de l'inconstance de la Langue Françoisse.</i>	358
<i>des Larrons.</i>	119. 120

## des Matieres.

<i>du Lapin.</i>	725
<i>Lettres ou caracteres, les Hurons n'ont point de</i>	
<i>lettres labiales.</i>	355.355
<i>difficulté qu'il y a de leur apprendre la Langue</i>	
<i>Françoise.</i>	355. & suiuaus.
<i>du Liere.</i>	725.747
<i>Limas de pierre.</i>	821
<i>le Lion reconnoissant du bien que l'on luy fait.</i>	
726	
<i>de la Lionne.</i>	725
<i>Lys incarnat aux Hurons.</i>	784.821
<i>des Loix.</i>	315.419
<i>maximes &amp; Loix des Hurons en general,</i>	419.
420	
<i>Lok y.</i>	198
<i>Loups ceruiers &amp; communs.</i>	747
<i>Loups marins.</i>	156.765
<i>de la Lune.</i>	501.502

### M

<b>M</b> <i>Al de terre.</i>	40
<i>des Maladies ordinaires qui nous arri-</i>	
<i>uent. 652. 653. remedes des Sauvages en leurs</i>	
<i>maladies, 655. &amp; suiuaus, 660. 661. 666. &amp;</i>	
<i>suiuaus.</i>	
<i>des Maladies sales &amp; dangereuses. comment on</i>	
<i>traicte les malades, 669. 670. des fièvres</i>	
<i>chaudes. 670. 671. danses &amp; chanteries pour</i>	
<i>telles malades.</i>	672 673
<i>dernier remede des Sauvages en leurs Maladies,</i>	
673. 674	
<i>remedes aux Maladies des Momagnais. 676.</i>	
<i>677. esorce d'arbre d'une vertu admirable</i>	
<i>pour la bruslure.</i>	678

## Table

<i>Malades parmy les Hurons, 127. dances pour la guerison des malades. 304. &amp; Iuiuans. 657. font quelquefois dancier leurs malades. 308. charité grande des Hurons enuers leurs malades. 308. 309. 619. ceremonie ridicule &amp; mauuaise pour leurs malades.</i>	313
<i>Maniti, voyez Elephant.</i>	
<i>du Manitou des Montagnais.</i>	305
<i>Manitou,</i>	110
<i>Manitoussion, iongleur ou sorcier.</i>	475
<i>de Marc Aurele.</i>	715. 716
<i>le C. de Marcoussy sa pieté. 966. de la Comtesse sa femme,</i>	965
<i>Margau, oyseau.</i>	143
<i>Mariage. Contenance des anciens Alemans, 314 du mariage des Hurons leurs ceremonies 315. &amp; Iuiu. courtoisie des femmes enuers les nouvelles mariées. 318. degrez de consanguinité, d'us lesquels les Hurons ne font point de mariage. 318. point de douaire. 319. du diuorce parmi les Hurons. là meime. ceremonies des Montagnais en leurs mariages.</i>	320. 321
<i>Mariage: le premier qui fut fait en Canada. 41</i>	
<i>Mariniers &amp; Matelots peu deuots, 123. vie estrange &amp; merueilleuse. 124. 125. plus deuiens mariniers que de laboueurs. 125. exercice en temps calme.</i>	125. 126
<i>de la Mariolaine.</i>	782
<i>Marsoins. 118. 135. presage &amp; signe de tempeste.</i>	
124	
<i>Marsoins blancs.</i>	157
<i>Martagons.</i>	784
<i>des Masques &amp; momeries.</i>	845

## des Matieres.

le P. Massé Iesuite.	581. 592. & suiuaus.
Mecaban Montagnais conuerti & baptisé.	
son exhortation à sa femme & à ses enfans auant sa mort.	592. & suiuaus.
Medecins des sauuages.	635. 636
de la Melancholie	394. iugement de Cesar. 398.
les sauuages l'ont en horreur.	397
du Mensonge. Loix estables contre le menteur.	
exemple d'un Payen veritable,	405. 406
Mer, reconne pour Diuinité parmy les sauua- ges. 408. de sa salure. 509 de son flux & re- flux.	511. & suiuaus.
de la Mer douce des sauuages.	643. 644
Messe dite premierement aux Hurons par les P.P. Recollets.	124
du Messou des Montagnais.	504. & suiuaus.
Meurtre impuny parmy les Hurons.	235. 236
de Mexique ville capitale du Royaume, nom.	640
des Mexicains. cruauté barbare.	468. 469
Mines en Canada.	789
Miskou, pais ou nation de Sauuages.	403
Miskoutins.	490
Mouestie au parler.	398
le Duc de Montmorency Viceroy de Canada,	
56. 861. 862	
des Moustres humains.	370
Montagne qui a un esprit selon l'opinion des Sauuages.	807
Mont nostre Dame.	147
ceremonies des Matelots en ce lieu là.	148
Montagnais Sauuages, leur maniere de caba- ner. 27. comment traittent leurs prisonniers	



## Table.

<i>de guerre.</i>	470. & suiuians.
<i>le Capitaine Morel. 32. 35 sa mort.</i>	37
<i>de la Mort.</i>	700. 701
<i>façon d'ensevelir les Morts parmy les Sauuages, Voyez Sepulture.</i>	
<i>des Mortiers dans lesquels les Sauuages pilent leur blé d'inde.</i>	275
<i>des Mouluës.</i>	138 141
<i>Mousquites, cousins &amp; moucherons importants en Canada 35 181. 190. 191. de quatre sortes, 121. de leur morsure.</i>	191
<i>du Muguet.</i>	783
<i>des Mulets.</i>	727

### N

<b>N</b> <i>Apagabiscou Manitoufion, ou Medecin, sorcier des Sauuages, conuertý &amp; baptisé, nommé par les François Trigatin. 567. &amp; suiuians. 917 sa charite, 927. &amp; iuiu.</i>	
<i>Nattes de ionc.</i>	276
<i>Nation de gens sans teste.</i>	387 388
<i>petite Nation, appelez Quienmontateronons</i>	
825	
<i>Nauire, abus sur mer en la prise de Nauires,</i>	
127	
<i>coustume au rencontre d'un Nauire Royal.</i>	
28	
<i>le P. Nícolas, vicil Recolleët, va en Canada, 112. &amp; suiuians. 112. 192. entreuenü avec l'Auteur au pays des Hurons, 216. vont visiter ensemble le P. Ioseph, 216. &amp; iuiu. sa mort.</i>	874. 875
<i>de la Neige.</i>	501
<i>Nentres, nation, de leur pays, de leur façon de viure,</i>	

## des Matieres.

<i>viure, &amp; de leur gouuernement,</i>	881. & suivans.
<i>Nikycon.</i>	509
<i>Nipinoukhe,</i>	510.
<i>Noyers &amp; nois aux Hurons?</i>	779. 780
<i>le P. Nourot Iesuite, 482. 864. 874. &amp; suivans.</i>	
<i>sa mort.</i>	567
<i>Nom, de l'imposition des noms parmy les Hurons,</i>	
<i>327. &amp; suivans. rarement d'yent leur nom, à</i>	
<i>meisme. comment nomment les François des-</i>	
<i>quels ils ne scauent point le nom, 327. 328. sau-</i>	
<i>nages changent quelquefois de nom,</i>	350
<i>des sur Noms parmy les Chrestiens.</i>	329. 330
<i>de Nostre Dame de Colonne en Espagne. Inue-</i>	
<i>tion de son Image. Des miracles que Dieu y</i>	
<i>opere.</i>	962. & suivans.
<i>Nourrice. Combien importe pour le bien des en-</i>	
<i>fans. qu'elle soit bonne &amp; vertueuse,</i>	334.
<i>&amp; suivans.</i>	
<i>des Nnes.</i>	500

### O

<i>l'Ordre de S. François fort reueré en Espa-</i>	
<i>gne, 965. &amp; suivans. 957. des Holandois</i>	
<i>mesme.</i>	970
<i>Oignons,</i>	782
<i>Oiseaux en quantité en Canada,</i>	732
<i>de l'Oiseau mouche,</i>	733
<i>de l'Oiseau blanc,</i>	734
<i>Oiseaux au Soliel,</i>	725. 736
<i>des Oyes &amp; Ontardes.</i>	740
<i>Okyou Ondak y demons ou esprits.</i>	494. 495
<i>Ondachiera racine tres-veneneuse &amp; dangerou-</i>	
<i>se.</i>	652
<i>Ooxrac racine propre pour purger le cerueau</i>	

### Vuu

## des Matieres.

<i>de la Patience. Exemple admirable de Socrate.</i>	
402. <i>des Sauvages, là mesme.</i>	462.
<i>des peuples du Peru.</i>	463
<i>Patrie. L'amour de son pays naturel à un chacun. Responses diuerses de plusieurs grands personages touchant leur pays,</i>	243. 244.
<i>leçon aux Religieux sur ce sujet.</i>	244
<i>le P Paul Eluet Recollet. va en Canada,</i>	32. &
<i>liuans.</i>	45. 104.
<i>Peinture en usage parmi les Sauvages.</i>	258
<i>de la Pensée. Quelle est la plus profitable à salut,</i>	846
<i>Perdrix.</i>	740
<i>de la Perfection.</i>	846
<i>du Peru, &amp; de ses richesses.</i>	787
<i>de la Pesche du grand poisson parmi les Hurons, &amp; des ceremonies qu'ils y obseruent,</i>	636. &
<i>liuans.</i>	
<i>ce qu'ils font du poisson.</i>	637 638
<i>preschent les poissons, pour auoir bonne pesche.</i>	
641	
<i>offrent du petun en sacrifice pour mesme effect.</i>	
642	
<i>Pesche d'anguille.</i>	200
<i>Petun en grande recommandation parmi les Hurons,</i>	188. 233. 240. 661
<i>façon de coler leurs Petunoirs rompus.</i>	261
<i>sacrifices de Petun parmi les sauvages.</i>	669
<i>de Phocion</i>	714
<i>Pierre Antoine Canadien conuert.</i>	865 939 937
<i>des Pigmees Qu'il y en a.</i>	383. & liuans.
<i>Pin. Forest de pins.</i>	804. 815
<i>Pipomnonckbe,</i>	510.

## Table

<i>d'humours &amp; pituite,</i>	663 & suivans.
<i>de l'Oraison. Devotion de l'Empereur Charles</i>	
<i>V. 514. 515. sauvages prennent plaisir à ouyr</i>	
<i>prier &amp; chanter les PP. Recolle&amp;ts,</i>	116. 517.
<i>devotion d'Avoindaon Capitaine Huron,</i>	518.
<i>519. 520.</i>	
<i>des prieres que l'on fait les uns pour les autres,</i>	
<i>Que l'on recoit plus de graces de Dieu priant</i>	
<i>pour autruy, que priant pour soy mesme. Exem-</i>	
<i>ple,</i>	528. 529. les sauvages avoient recours
<i>aux prieres des PP. Recolle&amp;ts,</i>	530. 531. prieres
<i>à Dieu pour le beau temps,</i>	533.
<i>Otay, oiseau.</i>	748
<i>Ouynesque,</i>	509
<i>Ours blancs &amp; noirs. 148. 750. bons à manger.</i>	
<i>751. engraissez par les sauvages.</i>	752
<i>Ours primez,</i>	804
<i>Ours se long temps sans manger.</i>	752
<i>Ours fins. poisson.</i>	155
<i>nation des Ours,</i>	208
<i>Oscar, plante d'une vertu admirable parmi les</i>	
<i>sauvages.</i>	660
<b>P</b>	
<i>le P.F. <b>P</b>acificque, Recolle&amp;t. 12. son retour en</i>	
<i>France, &amp; d'icy en Canada,</i>	49. sa
<i>mort.</i>	54. 55
<i>Pain des Hurons de diverses façons.</i>	284. 285
<i>Pain, conuert y en pierre,</i>	821
<i>Paniers des sauvages.</i>	277
<i>Papillons en quantité.</i>	818
<i>Pardonner à nos ennemis. Vertu admirable de</i>	
<i>Phocion.</i>	713. 714
<i>Patates, racines.</i>	129. 781. 782

## Table

<i>des Pirates,</i>	120.121
<i>Pirate Hollandois,</i>	115
<i>Pirotois ou Magiciens. Façon de consulter le</i>	
<i>Diabie 58 657 658. de leurs instrumens, 659.</i>	
<i>656. conuent traittent les malades,</i>	657
<i>le P du Plessis Recollet,</i>	49
<i>de la Pleye,</i>	500
<i>des Poires de Canada,</i>	780
<i>Poires converties en pierre,</i>	821
<i>des Poissons, 760. 761. de ceux qui se trouvent</i>	
<i>aux sauvages, 761. 762. &amp; suivans.</i>	
<i>Poisson armé,</i>	765. 766
<i>Poisson volant,</i>	134
<i>Poisson moitié rouge,</i>	134
<i>Poisson qui a voix.</i>	156
<i>Poisson. Les Hurons n'en icitent pas les arrêtes</i>	
<i>au feu.</i>	639
<i>Pommes de Canada, espece de racine.</i>	781
<i>du Pont Gravé Capitaine,</i>	46. 47. 56
<i>Pont-Gravé. Mort constante d'un sien fils, prié</i>	
<i>par les Hollandois,</i>	94. 948 981
<i>Pots de terre comment faits par les sauvages.</i>	275
<i>Porcs epics,</i>	753
<i>Poule d'Inde,</i>	718
<i>Precepteur. Qualité d'un bon Precepteur.</i>	346
<i>du Pourceau,</i>	756
<i>de la Pourceleine,</i>	266
<i>Predicateurs de poisson,</i>	641
<i>Principe, ou aine des animaux,</i>	509
<i>Principes des saisons.</i>	510
<i>des Prisons des sauvages,</i>	830
<i>de la Prosperité des meschans,</i>	649. & suivans.
<i>des Prunes,</i>	780

## des Matieres.

<i>Peants nation,</i>	201
<i>des Pucez.</i>	758

### Q

<b>Q</b> <i>Viennontateronomz,</i>	209
------------------------------------	-----

### R

<i>de la</i> <b>R</b> <i>Ade.</i>	985
<b>R</b> <i>Rançon d'un Roy admirable,</i>	787
<i>Raquotes aux pieds parmy les Sauvages,</i>	240.
241	
<i>de Ragescourt.</i>	965
<i>des Rats.</i>	757.758
<i>Rat d'Inde.</i>	776
<i>Rats musqués.</i>	771.772 826
<i>les PP. Recollets employez à la conuersion des</i> <i>Hurons &amp; Canadois : qui les premiers : par</i> <i>qui.</i>	11.12
<i>mission du Pape donnée ausdits Religieux pour</i> <i>cét effect.</i>	12
<i>patentes du Roy à mesme fin.</i>	17
<i>de l'embarquement des quatre premiers Recol-</i> <i>letts. 22.23 la Mess. dite par eux en Canada</i> <i>pour la premiere fois, 24. 15. leur exercice, de-</i> <i>scription &amp; situation de leur maison, 17. &amp;</i> <i>suivans.</i>	
<i>Remonstrance &amp; memoires presentez au Roy par</i> <i>lesdits Religieux pour les affaires de Canada,</i> <i>86. &amp; suivans. de leur Couuent. 56.164.165</i>	
<i>les PP. Recollets habités au pays des Hurons.</i> <i>de leur pauvreté &amp; vie ordinaire, 216. &amp;</i>	

## Table.

<i>Suiuans. uisitez par les Sauvages à diuerses intentions, 229. 230. assemblée des François pour estre instruits, 231. font une Royauté la veille des Roys. Festin. 231. 232. ont une maison en l'Acadie. 365. 366. disgrâce qui leur pensa arriner parmy les Hurons. 426 &amp; Suiuans en bonne estime enuers les Hurons. 530. &amp; Suiuans. pourquoy portent la barbe rase. 858. de leur Ordre &amp; fondateur. 852. 855. 856</i>	
<i>Religieux premiers employez aux conuersions, leurs auantages dessus les Ecclesiastiques seculiers en cela. 7. 8</i>	7. 8
<i>du Religieux &amp; solitaire, 846. 847. pourquoy sans de sorte de Religieux. 851</i>	851
<i>de la Remore. 775</i>	775
<i>Renards de trois sortes en Canada. 744. 745</i>	744. 745
<i>Requiens, poisson. 133</i>	133
<i>Resurrection des morts parmy les Sauvages. 712. 713</i>	712. 713
<i>Riniere saint Charles. 163</i>	163
<i>des trois Riniere. 173</i>	173
<i>Rocmont Capitaine de Marine. 939. 945</i>	939. 945
<i>des Reses. 784</i>	784

## S

<i>de la Sageffe. 846</i>	846
<i>de la Saguenay riniere. 152</i>	152
<i>de la Santé, 652. &amp; Suiuans pratique des Egyptiens. 652. pourquoy les Grecs demourerent long-temps sans Medecins. 652. 653. que la nature se debilité à mesure que la fin du monde approche. 653. 654</i>	653. 654

## des Matieres.

*regime des Sauvages pour conserner leur santé?*

655

- Saut de Montmorency.* 159  
*Saut saint-Louys.* 176  
*Saut de la montagne.* 819  
*Saut de la chaudiere.* 819. 820  
*ceremonies superstitieuses des Hurons à ce Saut.*  
 812  
*Saut, ou chente d'eau admirable.* 822  
*Saut saint-Louys* 827. 828  
*Sauvages consultent le diable en leurs maladies,*  
*moyens estranges pour guerir leurs malades,*  
 97. 98. 657. 658. *mangent tout sans auoir soin*  
*du lendemain.* 106. 107. *chantent dans le dan-*  
*ger.* 107 *humanité de quelques Sauvages,* 107.  
 108. *ce qu'ils font pour auoir bon vent.* 110.  
*somme il se faut gouverner voyageant avec*  
*eux.* 178. & *suuians.*  
*humanité de quelques Sauvages.* 107. 108. *ce*  
*qu'ils font pour auoir bon vent.* 110. *comme il*  
*se faut gouverner voyageant avec eux.* 178. &  
*suuians.* *façon de cabaner.* 182. 183. *de leur*  
*manger,* 183. 184. *de l'ordre qu'ils obseruent*  
*pour cabaner & courir les bois,* 261. 262. *filles*  
*desbauchées en opprobre parmy eux,* 262. *a qui*  
*on coupe le nez.* 352  
*Sauvages prient Dieu,* 352. 353. *de leur forme*  
*conleur, & statué.* 367. & *suuians.* *de leurs*  
*parure, ornemens, & Matachias,* 371. & *suui-*  
*uans.* *oyseux & paresseux,* 375. *de leur hu-*  
*meur, vertu, & inclination naturelle,* 396.  
*& suuians.* *de leurs vertus.* 398. 399. *charisa-*  
*bles enuers ceux qui ne leur sont point enne-*



## Table

<i>mis. 399. 400. tuent quelquefois leurs parens trop vieux, ou malades, pourquoy, cruauté de deux femmes qui mangent leurs maris.</i>	
<i>679. &amp; Iuiuans. 690 de leur amitié 791. comment decabanent apres auoir hyuerné en quelque lieu, &amp; de leur depart de ce lieu en un autre.</i>	906. & Iuiuans.
<i>Seau de Salomon, racine excellente contre les hemoroides.</i>	976
<i>Sel n'est point necessaire à la conseruation de la vie, n'y à la sante de l'homme.</i>	223
<i>Sepulture. Façon d'enseuelir les morts parmy les Hurons. 701 703 Montagnais, ou Canadiens, là mesme. Effedons. 403. Traciens, là mesme. festin pour les defauts, 702. pleurs des femmes. 703. 704</i>	
<i>Sepulture d'un Sauvage baptizé.</i>	587. 188
<i>du conuoy, cimetiére, chasses &amp; enterrement. 705. ceremonies des Hurons, 706. 607. ceremonies des Corinthiens, &amp; des peuples d'Asie. 705 706. Hurons font des presens à la refne. 707. ceremonies des Montagnais &amp; Canadiens.</i>	708. 709
<i>Sauuages combien religieux conseruateurs des biens &amp; des os de leurs parens defunts, 709. 710. festin des morts entre les Canadiens, 710. 711 difference entre le sepulchre des Capitaines, &amp; ceux des particuliers. 711. duel &amp; oraison funebre.</i>	712
<i>Sepulture des morts sur mer, &amp; leur pompe funebre.</i>	95. 122
<i>Serment. Coustume de faire serment parmy les Canadiens.</i>	425
	mesprisent

## des Matieres.

<i>mesprisent les faussaires.</i>	là mesme.
<i>de la Sobrieté.</i>	652
<i>du Soleil 502. de son coucher: opinion des Hurons.</i>	
537. 538	
<i>Songes creux par les Sauvages.</i>	297. 302. 303.
<i>Hereſie à ce propos.</i>	là mesme.
<i>Souris de deux ſortes.</i>	757
<i>Souriquois.</i>	488. 489
<i>Squekaneronons.</i>	176
<i>Suerie des Sauvages.</i>	109. 110. 655. 668. 669.
<i>comment ſont leurs eſtues.</i>	668
<i>Superieur. Inuention pour eſlire un Chef.</i>	416.
<i>bon mot de S. Gregoire,</i>	417. 418
<i>cuſtume des Sauvages à eſlire un Chef &amp; ſuperieur.</i>	418. 419.

## T

<b>T</b> <i>Able de Roland, montagne.</i>	145. Pris par
<i>les Anglais.</i>	916 & ſuiuans.
<i>Tadouſſac, de ſon port,</i>	150. 151
<i>Tambour de Sauvages.</i>	474
<i>Tempeſte grande.</i>	122. 123
<i>preſages de Tempeſte.</i>	124
<i>de la Tentation, qu'il faut reſiſter aux tenta-</i>	
<i>tions, non y adherer, 523. &amp; ſuiu. Religieux</i>	
<i>grandement perſecuté du Diable, 523. &amp; ſui-</i>	
<i>uans.</i>	
<i>de la Terre, &amp; de ſa grandeur.</i>	501. 537
<i>Terre tremblante.</i>	189
<i>des Tertiaires de l'ordre de S. François, 851. &amp;</i>	
<i>ſuiu.</i>	
<i>Teſtament, &amp; derniere volonté d'un Sauvage</i>	

## Table

<i>mourant, nouvellement baptisé, 604. &amp; sui-</i>	
<i>uans les Hurons ne font point de testament,</i>	
<i>713. dernieres paroles de Phocion, 714. de</i>	
<i>Marc Aurelle à son fils.</i>	715-716
<i>nation des Testes pelées.</i>	238
<i>Tresor des Hurons.</i>	830
<i>Toca. espece de fruit.</i>	779
<i>du Tonnerre.</i>	500. 537
<i>des Tornés.</i>	772. 773. 804
<i>du Tourne-sol, &amp; de l'huile que l'on en tire.</i>	784.
<i>785</i>	
<i>Tourterelles.</i>	740. 741
<i>Trahison detestee par les Romains. Exemples ad-</i>	
<i>mirables.</i>	435. & sui-uans.
<i>Traicté des François avec les Sauvages. 48. 49</i>	
<i>du Travail. Loydes Atheniens pour ce suiet.</i>	
<i>Romains laborieux. Loix des Chinois contre</i>	
<i>les faincants.</i>	252. 253 254
<i>Trespasés. Feste pour les morts &amp; trespasés par-</i>	
<i>my les Hurons. 718 719 nettoient les os de</i>	
<i>leurs parens. &amp; les mettent tous ensemble dans</i>	
<i>une fosse avec leurs plus beaux emmeublemés,</i>	
<i>des richesses que les parens donnent pour leur</i>	
<i>seruir en l'autre monde. 719. &amp; sui-uans.</i>	

### V

<i>de la Vache combien chérie &amp; respectée</i>	
<i>parmy les Bayennes.</i>	727
<i>le Duc de Montadour Viceroy de Canada. 862.</i>	
<i>864 866</i>	
<i>des Vesues. Costume des Sauvages. 825 826</i>	
<i>de la Vengeance 406. 407. exemple de clemence</i>	

## des Matieres.

<i>&amp; de misericorde.</i>	407
<i>Vermisseaux parmy les Sauvages que les femmes mangent.</i>	759
<i>Vertu en estime parmy les Sauvages.</i>	298
<i>de la Vieillesse. Que la jeunesse ne se rencontre que parmy les vieillards.</i>	415. 416
<i>Vignes &amp; raisins parmy les Hurons, point de vin.</i>	
227. 228. 781	
<i>des Vignols. Les Sauvages en font des chaines &amp; brasselers.</i>	267
<i>Ville saint-Gabriel aux Hurons.</i>	208
<i>Village de Canadiens à Tadoussac.</i>	152
<i>Vin brassé par les PP. Recollets au pays des Hurons.</i>	227. 228
<i>envoyé pour la punition des hommes, selon Platon.</i>	294
<i>Voyage. Voyageur. Divers motifs de ceux qui voyagent,</i>	1. & suiv.
<i>motif de l'Auteur à entreprendre le Voyage des Hurons &amp; Canada.</i>	5
<i>Voyage. Les Sauvages ne l'osent faire sans permission des superieurs.</i>	260
<i>Voxu Royaume d'Amérique.</i>	632. 633
<i>de l'Union de l'âme avec Dieu.</i>	846

### T

<b>Y</b> <i>Urognerie. Coustume des Lacedemoniens,</i>	
294. 295	
<i>Toscaha, ou Tonscaha.</i>	490. 491. & suivans.

F I N.

---

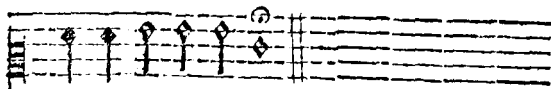
*Fantes suruenuës en l'Impression.*

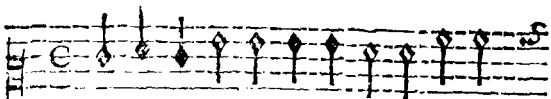
La datte de la Lettre patente du Roy obtenuë par le R. P. Polycarpe du Fay, Gardien de Paris, mise à la page du premier liure a esté obmise, elle est dattée de l'an 1621. au mois de Iuin est signée POTIER.

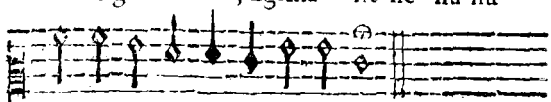
Pag. 750. lig. 28. Normandie, lisez Noruegie.

C O N T R A .

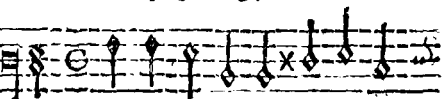
**H**   
Aloet ho ho hé hé ha ha

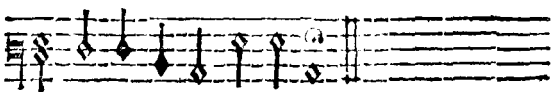
  
Halouet ho ho hé.

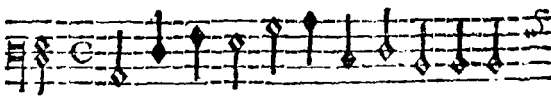
  
Egrina hau, Egrina hé hé hu hu

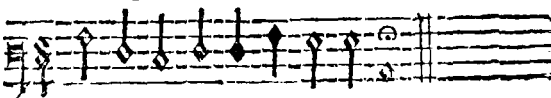
  
ho ho ho, Egrina hau hau hau,

B A S S V S .

**H**   
Aloet ho ho hé hé ha

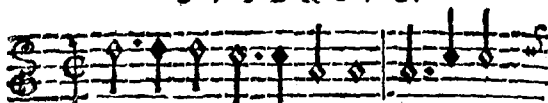
  
ha Halouet ho ho hé.

  
Egrina hau, Egrina hé hé hu hu

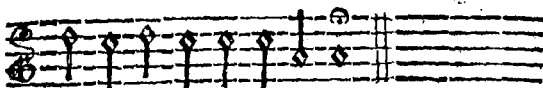
  
ho ho ho, Egrina hau hau hau.



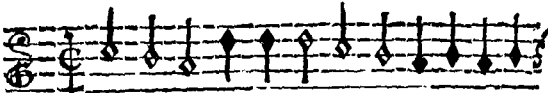
SUPERIUS.



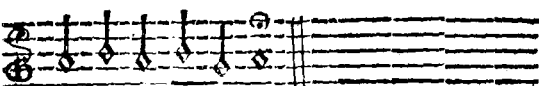
Tameia alleluya, Tameia



à dou veni, hau hau hé hé.

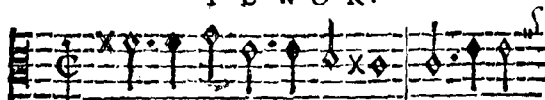


Heü haüraüre heüra heüraüre

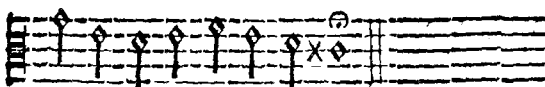


heüra heüra oueb,

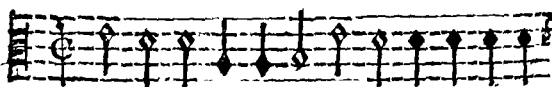
TENOR.



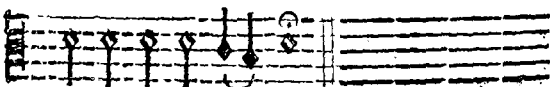
Tameia alleluya, Tameia



à dou veni, hau hau hé hé.



Heü haüraüre heüra heüraüre



heüra heüra o- ueb,